SEPTIÈME ANNÉE

La

Revue Latine

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE

France, Espagne, Portugal, Italie, Belgique, Suisse française, Roumanie, Canada, etc.

Directeur : Emile FAGUET

Rédaction : Dauriac, Dejob, Faguet, Fierens-Gevaert, Le Gentil, Julien Luchaire, de Labriolle, Martinenche, Sirven, Wilmotte, etc.

Secrétaire de la Rédaction : Charles Montel.

PARIS

DÉPOT GÉNÉRAL : Société Française d'Imprimerie et de Librairie
Ancienne Librairie Lecène, Oudin et Cie
15, rue de Cluny, 15

1908

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

La

Revue Latine

SEPTIEME ANNEE

1908

en soi, la réalité ? Non. Mais seulement les rapports qui existent entre les choses telles que nous les voyons ou telles que nous croyons les voir : « Ce que la science peut atteindre, ce ne sont pas les choses elles-mêmes, comme le pensent les dogmatismes naïfs, ce sont seulement les rapports entre les choses ; en dehors de ces rapports, il n'y a pas de réalité connaissable. »

Or cette connaissance relative, comment l'atteignons-nous ? Cette connaissance, *qui ne peut être que relative*, comment l'atteignons-nous ? Par l'observation, par l'expérimentation, là où elle est possible, et enfin par l'hypothèse. Comme les deux premiers points sont indiscutés, passons tout de suite au troisième.

Le rôle de l'hypothèse est si considérable dans la science qu'on ne saurait vraiment l'exagérer. L'hypothèse est si considérable dans la science qu'elle en est la source, d'abord, en général, universellement ; et qu'ensuite, de chaque découverte particulière elle est encore la source. On commence toujours par faire une hypothèse, et ensuite, après observations et expériences et réflexions sur ces observations et expériences, on l'accepte ou on l'abandonne. Celui qui a dit : *hypotheses non fingo*, s'il ne s'était pas fait illusion en le disant, n'aurait dit vraiment qu'une chose, c'est à savoir : je ne fais rien.

« *Deviner avant de démontrer :* ai-je besoin de rappeler que c'est ainsi que se sont faites toutes les découvertes importantes ? » — « On dit souvent qu'il faut expérimenter sans idée préconçue. *Cela est impossible.* Non seulement ce serait rendre toute expérience stérile ; mais on le voudrait qu'on ne le pourrait pas. Chacun porte en soi sa conception du monde, dont il ne peut se défaire si aisément. Il faut bien, par exemple, *que nous nous servions du langage*, et notre langage n'est pétri que d'idées préconçues et ne peut l'être d'autre chose. Seulement ce sont des idées préconçues inconscientes, mille fois plus dangereuses que

les autres. Dirons-nous que, si nous en faisons intervenir d'autres, dont nous aurons pleine conscience, nous ne ferons qu'aggraver le mal? Je ne le crois pas. J'estime plutôt qu'elles se serviront mutuellement de contrepoids, j'allais dire d'antidote ; elles s'accorderont généralement mal entre elles ; elles entreront en conflit les unes avec les autres et par là elles nous forceront à envisager les choses sous différents aspects. C'est assez pour nous affranchir : on n'est plus esclave quand on peut choisir son maître... »

Il faut donc faire des hypothèses et il est impossible de n'en faire point. Seulement il faut s'en défier. L'esprit scientifique est d'accueillir les hypothèses, et de s'en défier ; l'esprit scientifique est d'accepter les hypothèses sous bénéfice d'inventaire. L'hypothèse n'est qu'un candidat à la vérité ; mais pour faire élection la science a besoin de candidats.

Non seulement la science est à base d'hypothèses ; mais elle est encore en grande partie conventionnelle, et il faut qu'elle soit conventionnelle. Toute « généralisation », ce qui veut bien dire toute *loi* des phénomènes, vue ou crue vue par nous, suppose évidemment, dans une certaine mesure, la croyance à l'unité et à la simplicité de la nature. Or voilà deux conventions, déjà. Pour moi, du moins. La croyance à l'unité de la nature est pour moi une convention très vraisemblable ; mais seulement une convention. Pour M. Poincaré, c'est une vérité et il en donne les raisons. En tout cas, la *simplicité* de la nature est bien une convention. Que la nature soit simple, nous n'en sommes pas si sûrs que cela. Nous le croyons parce qu'il nous est commode d'y croire ; parce que cela nous permet des généralisations vraisemblables.

Quand même nous ne sommes pas convaincus de la simplicité des lois de la nature, nous faisons comme si nous y croyions pour arriver à des formules simples : « Il fut un temps où la simplicité de la loi de Mariotte était un

argument invoqué en faveur de son exactitude. » C'est que la simplicité était un dogme ou faisait office de dogme. « Aujourd'hui les idées ont bien changé, et *cependant* ceux qui ne croient pas que les lois naturelles doivent être simples sont encore obligés de faire comme s'ils le croyaient. Ils ne pourraient se soustraire entièrement à cette nécessité sans rendre impossible toute généralisation et par conséquent toute science... »

Exemple (bien amusant) : « On peut déduire la masse de Jupiter soit du mouvement de ses satellites, soit des perturbations des grosses planètes, soit de celles des petites planètes. Si l'on prend la moyenne des déterminations obtenues par ces trois méthodes, on trouve trois nombres, très voisins, mais différents. *On pourrait interpréter ce résultat en supposant que* le coefficient de la gravitation n'est pas le même dans les trois cas. Pourquoi rejetons-nous cette interprétation ? Ce n'est pas qu'elle soit absurde ; c'est qu'elle est inutilement compliquée. On ne l'acceptera que le jour où elle s'imposera, et elle ne s'impose pas encore. En résumé, le plus souvent toute loi est réputée simple jusqu'à preuve du contraire. »

La science réputée la plus exacte après la mathématique, c'est à savoir la géométrie, a un caractère conventionnel très marqué. On la croit absolue ; il n'en est rien. D'où nous viennent les premiers principes de la géométrie, ceux de qui dérivent tous les autres ? Des témoignages de nos sens, de l'expérience ou de la logique. Il ne peut pas y avoir d'autres sources que ces trois-là.

Or, des sens ? Non ; nos sens ne nous donnent nullement l'idée de « l'espace géométrique », d'un espace *continu*, *infini*, *homogène* ; etc. Ils sont même, comme M. Poincaré le prouve par une analyse très serrée, absolument incapables de nous la donner.

De l'expérience, c'est-à-dire des témoignages des sens rectifiés et coordonnés par l'expérience ? Non plus. Les

expériences, quelque nombreuses qu'elles aient été, n'ont jamais pu porter *sur l'espace*, mais *sur les corps*, ou plutôt sur *notre corps* et ses rapports avec les objets voisins. Outre que ces expériences sont extrêmement grossières, elles ne peuvent nous donner l'idée de l'espace proprement dit tel que nous le considérons en géométrie. Et si l'on vient nous dire, ce que, paraît-il, on dit souvent, que si l'expérience individuelle ne peut créer la géométrie, l'expérience ancestrale a pu la créer, on ne fait que reculer la difficulté ; car sans doute, on ne veut pas dire que si nous ne pouvons démontrer expérimentalement le *postulatum* d'Euclide, nos ancêtres ont pu le démontrer ; et l'on veut dire seulement qu'il y a eu adaptation continue et progressive de notre esprit au monde extérieur. Oui bien ; mais de cette adaptation, indéniable, il ne résulte pas que jamais à aucun moment l'expérience humaine ait pu, de son contact, pour ainsi parler, avec les corps, tirer l'idée géométrique de l'espace ou l'idée de l'espace géométrique.

Les premiers principes de la géométrie nous viennent-ils donc de la logique ? J'inclinerais, moi, à le croire ; mais non M. Poincaré. En effet, il nous apprend (à nous autres ignorants) qu'il y a d'autres géométries que celle d'Euclide, qu'il y a des géométries non-euclidiennes, pour lesquelles les fameux « axiomes » ne sont pas du tout des axiomes, mais des contre-vérités. Pour Lobatchewski il est *faux* que par un point on ne puisse faire passer qu'une parallèle à une droite donnée ; et il est *vrai* que par un point on peut mener plusieurs parallèles à une droite donnée. Et là-dessus Lobatchewski construit toute une géométrie qui se tient très bien et où l'on rencontre des propositions anti-euclidiennes comme celles-ci : « La somme des angles d'un triangle n'est point égale à deux droits ; elle est toujours plus petite. » — « Il est impossible de construire une figure semblable à une figure donnée, mais de dimensions différentes, » etc.

Et d'autre part Riemann, non seulement écarte l'axiome d'Euclide : « par un point on ne peut faire passer qu'une parallèle à une droite donnée » ; mais encore cet autre axiome considéré comme plus intangible encore ou autant : « par deux points on ne peut faire passer qu'une droite », et du reste sa géométrie se tient aussi bien que celle de Lobatchewski et celle d'Euclide.

Donc ce n'est pas la logique, plus que l'expérience, qui donne les premiers principes de la géométrie ; ce n'est pas même la raison intuitive procédant par jugements synthétiques *a priori* ; c'est la convention. Les premiers principes de la géométrie sont des conventions. Ils sont *telles* conventions. Ils pourraient être telles autres. Entre les conventions possibles et pour en choisir une, « notre esprit est *guidé* par l'expérience, mais reste libre, et il n'est limité « que par la nécessité d'éviter toute contradiction ». *A partir* de la convention admise, la logique s'impose et rigoureuse et rigoureusement ; mais elle ne s'imposait pas avant.

Mais encore pourquoi les hommes, au seuil de la géométrie, pour ainsi dire, ou plutôt à sa première pierre, ont-ils choisi *telle* convention plutôt que telle autre ? Parce qu'elle est la plus *simple* et par conséquent la plus *commode*. Ce serait une niaiserie que de demander si le système métrique est plus *vrai* que les anciennes mesures. Il est incomparablement plus commode, et voilà tout. De même ce serait une niaiserie de demander si les axiomes sur lesquels repose la géométrie euclidienne sont plus *vrais* que ceux sur lesquels repose la géométrie de Lobatchewski. Ils sont plus simples et par suite plus commodes, et rien de plus. La géométrie qui a été adoptée par les hommes est celle qui était la plus accommodée à notre esprit, la plus avantageuse à notre espèce. « La géométrie n'est pas vraie ; elle est avantageuse. »

Ce qui est vrai de la mensuration de l'espace l'est éga-

lement de la mensuration du temps. Comment mesure-t-on le temps ? On croit le mesurer par la succession des faits. Tel fait est antérieur à tel autre. Depuis le fait A jusqu'au fait Y que j'appelle actuel, il s'est passé soixante, quatre-vingts faits A', A", A"', B, B', B", etc., et c'est ainsi que je mesure ce que j'appelle le temps. Oui ; mais qu'est-ce qu'un fait antérieur à un autre ? Qui est-ce qui me donne l'idée de l'antériorité d'un fait à un autre ? C'est une pure convention. Cette convention consiste en ceci. On croit qu'un fait est antérieur à un autre quand on croit qu'il en est la cause. J'entends le tonnerre et je conclus qu'il y a eu une décharge électrique, et je n'hésite pas à considérer le phénomène physique comme antérieur à l'image sonore subie par ma conscience, parce que je crois qu'il en est la cause. »

M. Poincaré fait donc un renversement des croyances ordinaires en cette matière. D'ordinaire on croit qu'un événement est cause d'un autre parce qu'il lui est antérieur, M. Poincaré *pense qu'on croit* un événement antérieur à un autre parce que l'on estime qu'il en est la cause.

Il reconnaît, du reste, qu'il y a en cela un *vice versa* continuel, et que tantôt nous disons d'un fait qu'il est antérieur à un autre parce que nous estimons qu'il en est la cause, et tantôt nous jugeons qu'un fait est cause d'un autre parce qu'il est antérieur à celui-ci. Tantôt nous disons : *post hoc, ergo propter hoc*, tantôt : *propter hoc, ergo post hoc*. Et cela est bien naturel : puisque antériorité et causalité sont des synonymes, rien ne va mieux de soi que ceci qu'on les prenne continuellement l'un pour l'autre, alternativement l'un pour l'autre.

Seulement il reste ceci : c'est que, quand nous parlons d'antériorité (sauf peut-être pour ce qui se passe en nous), nous ne disons rien qui ait un sens, tandis que quand, en parlant d'*antériorité*, nous pensons à *cause*, nous savons au moins ce que nous voulons dire ; car nous savons ou

sentons ce que c'est qu'une cause, nous sentant nous-mêmes comme cause.

Admettant donc qu'au fond, pour nous, antériorité soit causalité et postériorité effet, nous admettrons que toutes les fois que nous parlons d'antériorité pour des faits qui n'ont entre eux aucun rapport de cause à effet, nous voulons dire que le fait B se présente à notre esprit *comme s'il* était produit par le fait A. C'est une analogie, c'est une comparaison. Tout compte fait, c'est une convention.

De cette convention dérivent un certain nombre de règles qui sont tout aussi conventionnelles que leur source. Ces règles ne s'imposent pas à nous. Nous les adoptons, comme tout à l'heure les axiomes géométriques, parce qu'elles sont « commodes ». — « La simultanéité de deux événements, ou l'ordre de leur succession, l'égalité de deux durées, doivent être définies de telle sorte que l'énoncé des lois naturelles soit aussi simple que possible. En d'autres termes, toutes ces règles, toutes ces définitions, ne sont que le fruit d'un *opportunisme inconscient*. »

Cette conviction profonde, et même, pour ainsi parler, un peu obsédante chez M. Poincaré, que nous ne savons absolument rien du fond des choses ; — que la science ne saisit que les rapports logiques entre les choses telles que nous les voyons ; — que la règle de ce système de rapports et la méthode de ce système de rapports sont elles-mêmes conventionnelles et ne sont choisies qu'en considération de leur commodité et de leur aptitude à expliquer un plus grand nombre de rapports et plus simplement ; — a conduit M. Poincaré à des assertions que l'on a quelquefois jugées paradoxales et même ébouriffantes et scandaleuses.

Par exemple, M. Poincaré écrit tranquillement : « Dire que la terre tourne, cela n'a aucun sens. S'il n'y a pas d'espace absolu, peut-on tourner sans tourner par

rapport à quelque chose ? » Et d'autre part croyez-vous à l'espace absolu ? Moi, je n'ai aucune raison d'y croire. — *Seulement* Copernic arrive, qui dit : pour expliquer tous ces mouvements d'une façon simple, il est plus commode de supposer que la terre tourne. « Cela n'empêche pas que l'espace absolu, c'est-à-dire le repère auquel il faudrait rapporter la terre pour savoir si réellement elle tourne, n'a aucune existence objective. Dès lors, cette affirmation : « la terre tourne » n'a aucun sens, puisqu'aucune expérience ne permet de la vérifier... ou plutôt ces deux propositions : *la terre tourne* ; et : *il est plus commode de supposer que la terre tourne*, ont un seul et même sens ; il n'y a rien de plus dans l'une que dans l'autre. »

Là-dessus *tolle* et *haro*. M. Poincaré veut-il donc réhabiliter Ptolémée ? Veut-il donc justifier la condamnation de Galilée ?

« Mais pas le moins du monde, répond M. Poincaré, — qui est bien bon de répondre, ou qui peut-être y prend un plaisir de malice, — pas le moins du monde ! J'ai voulu dire seulement que cette formule : la terre tourne ; et cette formule : la terre ne tourne pas, ne sont pas plus vraies l'une que l'autre au sens cinématique [dans la langue de la science des mouvements], puisque affirmer l'une en niant l'autre ce serait admettre l'existence de l'espace absolu. Mais si l'une *révèle des rapports vrais* que l'autre nous *dissimule*, on pourra la *regarder comme* physiquement plus vraie que l'autre, puisqu'elle a un contenu plus riche. Or à cet égard aucun doute n'est possible... »

On trouvera M. Poincaré, avec ses axiomes qui sont des conventions, des commodités et des gestes d'opportunisme, un peu bien sceptique. On le soupçonnera de *nominalisme*, c'est-à-dire de cette créance que la science n'a pas de valeur objective, que le savant *fait* lui-même les faits de science, et que ces faits n'existent que dans son cerveau et dans ses livres. Non, M. Poincaré,

quoique faisant au scepticisme la part large, ne va pas jusque-là et il se sépare nettement des néo-nominalistes dans son admirable troisième partie de *la Valeur de la Science*, intitulée : *La science est-elle artificielle ? — La science et la réalité.*

C'est là qu'il prouve magistralement que, sinon par la sûreté de ses principes. puisqu'ils sont conventionnels, mais par son habileté à les choisir, la science a une certitude relative, mais incontestable, puisqu'elle *prédit*, ce que, si elle était tout artificielle, elle ne pourrait pas faire ; c'est là que, faisant une distinction merveilleusement fine, merveilleusement suivie, entre le *fait brut* et le *fait scientifique*, il montre que « le fait scientifique n'est que le fait brut traduit en un langage commode », c'est-à-dire dans un langage qui pourra s'accommoder à tous les faits analogues et en rendre compte ; c'est là qu'il montre que « tout ce que crée le savant dans un fait, c'est le langage dans lequel il l'énonce » et que par conséquent la science n'est pas artificielle ; elle est réelle, puis explicative, puis généralisatrice, de telle manière qu'elle peut être prédisante.

C'est là aussi (chapitre suivant) qu'il montre ce qu'il faut entendre par l'objectivité de la science. L'objectivité de la science consiste à saisir non pas les choses, les *objets*, mais les rapports qui existent entre les choses. *Or ces rapports restent constants*. Donc la science a un objet et une valeur objective. Qu'on ne triomphe donc pas en disant que la science n'atteint pas les choses. « Dire que la science ne peut avoir de valeur objective parce qu'elle ne nous fait connaître que des rapports, c'est raisonner à rebours ; puisque précisément ce sont les rapports seuls qui peuvent être regardés comme objectifs. Les objets extérieurs, pour lesquels le mot *objet* a été inventé, sont justement des objets et non des apparences fuyantes et insaisissables, *parce que* ce ne sont pas seulement des

groupes de sensations, mais des groupes cimentés par un lien constant. C'est ce lien et ce lien seul, qui est *objet* en eux, et ce lien c'est un rapport. »

La science est donc objective, à savoir comprendre le sens de ce mot ; et parce qu'elle est objective elle est profondément moralisatrice. Elle nous fait comprendre, entrevoir plutôt, jusqu'à présent, mais entrevoir d'une façon qui entraîne la conviction, que le monde est soumis à des lois, qu'il est harmonieux. Or c'est là une des conquêtes les plus récentes et les plus utiles de l'esprit humain. « Il y a encore des peuples qui vivent dans un miracle perpétuel et qui ne s'en étonnent pas. C'est nous, au contraire, qui devrions nous étonner de la régularité de la nature. Les hommes demandent à leurs dieux de prouver leur existence par des miracles ; *mais la merveille éternelle, c'est qu'il n'y ait pas sans cesse des miracles.* Et c'est pour cela que le monde est divin, puisque c'est pour cela qu'il est harmonieux. S'il était régi par le caprice, qu'est-ce qui nous prouverait qu'il ne l'est pas par le hasard ? »

La science est donc profondément moralisatrice.

Ce n'est pas à dire que l'on puisse fonder une morale sur la science, et M. Poincaré ne donne pas dans cette erreur, j'allais dire dans cette superstition. La science contribue à la morale : elle ne la constitue pas ; elle ne peut pas la constituer. « La morale et la science ont leurs domaines propres qui se touchent, mais qui ne se pénètrent pas... *Il ne peut pas y avoir de science immorale, pas plus qu'il ne peut y avoir de morale scientifique.* »

Mais ceci dit, — et de nos jours on ne saurait assez le redire, — il faut convenir que la science a sa valeur moralisatrice, indirecte, mais assez grande.

Ceci a été contesté. On a dit la science immorale, parce que la science étudie la nature et que la nature est immorale. C'était un des arguments favoris de Brunetière et dont il abusait un peu. S'agissait-il de la science, il

disait : « La science est immorale, puisqu'elle étudie la nature et que la nature est immorale. » S'agissait-il de l'art, il disait : « L'art imite la nature. Oh ! cela me suffit ; il est immoral, car la nature est maîtresse d'immoralité. » J'ai toujours protesté. J'ai toujours soutenu : 1° qu'il n'y a que la morale qui soit *morale ;* 2° mais que la nature n'est pas tout entière maîtresse d'immoralité ; qu'il n'y a guère que l'histoire naturelle qui le soit ; que la physique, la chimie, la géologie, ne sont ni morales ni immorales et que même l'astronomie, en donnant aux hommes l'idée de régularité et (vaguement d'abord) de lois éternelles, *a pu* être auxiliaire de moralité.

J'ai le très grand bonheur et la très grande fierté de voir que M. Poincaré s'est souvent rencontré avec moi dans ces idées. Il n'a pas cherché à établir la valeur morale des mathématiques ; mais il a établi leur valeur *esthétique* : «... Et surtout leurs adeptes y trouvent des jouissances analogues à celles que donnent la peinture et la musique. Ils admirent la délicate harmonie des nombres et des formes ; ils s'émerveillent quand une découverte nouvelle leur ouvre une perspective inattendue, et la joie qu'ils éprouvent ainsi n'a-t-elle pas le caractère esthétique, bien que les sens n'y prennent aucune part ? Peu de privilégiés sont appelés à la goûter pleinement, cela est vrai ; mais n'est-ce pas ce qui arrive pour les arts les plus nobles ? »

Quant à l'astronomie, M. Poincaré en parle ainsi : «[*D'abord c'est l'astronomie* qui nous a appris qu'il y a des lois. [Non pas elle seule, à mon avis.] Les Chaldéens, qui les premiers ont regardé le ciel avec quelque attention, ont bien vu que cette multitude de points lumineux n'était pas une foule errant à l'aventure ; mais plutôt une armée disciplinée. Sans doute les règles de cette discipline leur échappaient ; mais le spectacle harmonieux de la nuit étoilée suffisait pour leur donner l'impression de la régularité, et c'était déjà beaucoup. Ces

règles, d'ailleurs, Hipparque, Ptolémée, Copernic, Képler, les ont discernées l'une après l'autre, et enfin, il est inutile de rappeler que c'est Newton qui a énoncé la plus ancienne, la plus précise, la plus simple, la plus générale de toutes les lois naturelles. *Et alors*, avertis par cet exemple, nous avons mieux regardé notre petit monde terrestre, et, sous le désordre apparent, là aussi nous avons retrouvé l'harmonie... »

Que la science soit donc profondément respectée et profondément aimée ! Qu'on ne cherche point en elle un *fondement* de la morale et qu'on n'en fasse point une nouvelle religion, non certes ! Ce serait précisément deux moyens de la décréditer ; car on décrédite, comme les hommes, les choses, en leur donnant soit sottement, soit perfidement, les emplois pour lesquels ils ne sont pas faits. Mais qu'on la respecte profondément et qu'on l'aime profondément ! Qu'on l'aime pour elle, pour elle-même et non pour ses applications pratiques...

Encore un point sur lequel il faut s'entendre. De ce que les savants disent presque unanimement qu'il ne faut pas aimer la science en vue des applications pratiques, M. Tolstoï s'écrie que ce qui serait raisonnable, c'est précisément de viser aux applications pratiques, et que si l'on n'y vise point on fait au hasard et selon le caprice le choix entre les faits à étudier. M. Poincaré rectifie cela : Les savants vrais ni ne songent aux applications ni ne vont au hasard ; ils vont *aux faits intéressants*. Quels sont les faits intéressants ? « Certains faits sont plus intéressants que d'autres parce qu'ils *complètent une harmonie inachevée* ou *parce qu'ils font prévoir un grand nombre d'autres faits*. S'ils ont tort ; si cette hiérarchie des faits qu'ils postulent implicitement n'est qu'une illusion vaine, il ne saurait y avoir de sciences pour la science et par conséquent il ne saurait y avoir de science. Quant à moi, je crois qu'ils ont raison, et, par exemple, j'ai montré plus

haut quelle est la haute valeur des faits astronomiques, non parce qu'ils sont susceptibles d'applications pratiques ; mais parce qu'ils sont les plus instructifs de tous. »

Et pour définir enfin — peut-être — les vrais rapports qui restent éloignés, mais qui existent, entre la science et la morale, je rapprocherai ces deux pensées, dont l'une est de Pascal et l'autre de M. Poincaré et dont la seconde est parfaitement digne d'être rapprochée de la première : « *Toute la dignité de l'homme est dans la pensée. Travaillons donc à bien penser ; c'est le premier principe de la morale* » [c'est-à-dire c'est le commencement de la morale]. — De son côté, M. Poincaré écrit : « Tout ce qui n'est pas pensée est le pur néant ; puisque nous ne pouvons penser que la pensée et que tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées ; dire qu'il y a autre chose que la pensée, c'est donc une affirmation qui ne peut avoir aucun sens. Et cependant — étrange contradiction *pour ceux qui croient au temps* — l'histoire géologique nous montre que la vie n'est qu'un court épisode entre deux éternités de mort et que, dans cet épisode même, la pensée consciente n'a duré et ne durera qu'un moment. La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit ; mais c'est cet éclair qui est tout. »

M. Henri Poincaré, avec quelques tendances à la subtilité et parfois au paradoxe, est un très grand esprit. C'est un très grand esprit qui a quelque mélange de bel esprit. Tout compte fait, et à laisser de côté le mathématicien proprement dit, dont la gloire est mondiale, mais dont je ne puis juger, à ne le prendre que comme philosophe, c'est un des esprits les plus vigoureux que compte l'humanité aux jours où nous sommes.

Émile Faguet.

Préface d'une édition anglaise des « Maîtres sonneurs »

George Sand avait commencé par des romans romanesques et romantiques qui étaient dans le goût du temps, c'est-à-dire de 1830, et où dominait l'imagination et particulièrement l'imagination lyrique. C'est la partie à la fois la plus démodée de son œuvre et la plus intéressante historiquement, parce que c'est là que l'on doit aller chercher la définition même du roman tel que le comprenaient les Français que la grâce du romantisme avait touchés : le roman historique dans la manière de Walter Scott, *ou* le roman qui n'est qu'un cadre à effusions lyriques, voilà le roman tel que l'entendaient les Français romantiques de 1830.

George Sand avait continué, de 1838 environ à 1848, sous l'influence de ses amis, qui étaient presque tous républicains, par des romans à tendances socialistes où l'ouvrier, soit des villes, soit des campagnes, vient au premier plan, s'empare du rôle principal et, extrêmement idéalisé, est proposé au lecteur comme modèle et comme futur régénérateur de la société. 1848 fut pour George Sand ce que nous appelons aujourd'hui un « tournant ». Sa déconvenue et sa désillusion furent extrêmes. Elles peuvent se mesurer à ce mot, d'une naïveté touchante, qui lui échappa : « Est-ce que la République ne serait qu'un parti ? » L'évanouissement de ses rêves lui fut si cruel qu'elle renonça, pour tout le reste de sa vie, à s'occuper de politique.

D'autre part, en 1850, le mouvement romantique était sur son déclin, s'il ne faut pas dire qu'il avait pris fin.

Que restait-il à George Sand comme *inspiration*, comme matière de ses pensées, de ses conceptions, de son travail intérieur? Rien, si ce n'est le fond même de son cœur et de son caractère et, pour ainsi dire, de son tempérament; rien si ce n'est ce qu'elle avait de plus intime; rien si ce n'est ce qui, à l'état latent, pour ainsi dire, avait toujours été sa principale et essentielle source; rien si ce n'est son originalité même; c'est-à-dire le sentiment profond de la nature rustique et l'amour profond de la nature rustique.

Car, remarquez-le bien, si, de 1830 à 1838, George Sand subit l'influence romantique, si, de 1838 à 1848, George Sand subit l'influence républicaine-socialiste, à travers ces influences, ce qu'elle a en propre perce toujours, le goût du paysage et le goût des mœurs rustiques. Il y a des paysages romantiques, mais des paysages dans *Lélia*, et même avec une certaine profusion ; il y en a et, notez ce point, plus rapprochés, plus réels, appartenant déjà à un pays précis, et c'est à savoir à la France centrale, dans *Valentine;* il y en a, et du même caractère, dans *Mauprat* (1836).

Mauprat, pour s'y arrêter un instant, est même bien caractéristique à cet égard et à quelques autres. Il est une synthèse ou, si vous préférez, un confluent, des diverses inspirations, originales et étrangères, de George Sand. C'est un roman historique, et le goût de 1830 pour la manière de Walter Scott se retrouve ici. C'est un roman romantique, avec exagération des types et étrangeté des personnages; c'est un roman à tendances socialistes ou tout au moins démocratiques par la présence très significative du « Bonhomme Patience » et l'importance donnée à ce personnage; et c'est enfin un roman rustique par les paysages si multipliés et si amoureusement travaillés qui y sont tracés.

Plus tard, dans ses romans à thèses et à tendances sociologiques, George Sand se montrait encore et toujours rustique par le cadre dans lequel elle plaçait ses histoires et ses personnages. C'est au sein de la nature que les interlocuteurs qu'elle suppose échangent leurs idées sur la meilleure des Républiques et les transformations désirables de l'état social.

Ainsi donc quand, en 1850, George Sand fut libérée, pour ainsi parler, de l'influence romantique qui n'avait plus de force, et de l'influence politique qui avait été si longtemps toute-puissante sur elle, et que désormais elle écartait, elle resta, en quelque sorte, seule avec elle-même, et qu'était-elle en soi? Une paysanne qui avait du génie.

Aussi bien, la campagne, et particulièrement la campagne du Berri, *sa* campagne, avait toujours été comme sa consolation, comme son recours et comme son refuge. Vers 1834 ou 1835, c'est dans son village qu'elle se terrait pour oublier les orages et les douleurs de la passion ou pour s'en distraire; tout de même en 1850, c'est là qu'elle rentrait comme au port pour se consoler ou se divertir des tempêtes et des naufrages de la politique. Venant au roman rustique après le roman romantique et le roman socialiste, George Sand rentrait chez soi et rentrait en soi. « Que me reste-t-il ? — Moi, » pouvait-elle dire comme Médée, mais de façon beaucoup moins tragique.

La meilleure façon de se renouveler c'est de se retrouver. Jamais George Sand ne fut plus jeune; jamais elle ne fut plus près de la perfection; jamais sa manière ne fut plus fraîche, ajoutons ne fut plus forte et plus *verte* que dans cette troisième manière. *La Mare au diable, la petite Fadette, les Maîtres sonneurs*, sont des chefs-d'œuvre incomparables de la littérature française parce qu'ils sont — écrits par un grand poète, il ne faudrait pas oublier cela — les ouvrages les plus *sincères*, les plus personnels, les plus intimes, qui aient été écrits en langue française.

La plupart des auteurs qui peignent la nature l'ont *découverte* à un moment donné de leur carrière, quelquefois assez tard. Et découvrir c'est toujours un peu inventer. George Sand ne l'a jamais découverte. George Sand a toujours été, dès son enfance, en contact avec la nature. Elle a vécu avec elle, en elle, mêlée à elle. Elle a été, selon les époques et selon les âges, en camaraderie, en intimité ou en communion avec la nature. Elle pouvait dire d'elle : « *In ea vivimus, movemur et sumus.* »

Il en résulte que *nous aussi*, en lisant les œuvres rustiques de George Sand, nous ne sommes pas placés *en face* de la nature comme devant un tableau, mais *dans* la nature comme dans une atmosphère qui nous entoure de toutes parts et où nous baignons. George Sand n'est pas un spectateur de la nature, elle en fait partie, et si elle la voit, encore plus et encore mieux faut-il dire qu'elle la respire.

C'est pour cela — l'a-t-on bien remarqué ? — qu'elle nous donne une sensation de la nature d'autant plus forte et d'autant plus pénétrante qu'elle est plus près de *sa* nature à elle, des campagnes de la France et du centre de la France. Il y a comme une proportion. Quand elle place son roman en Allemagne ou en Italie, elle ne décrit presque pas (et cependant l'Italie au moins, elle l'a vue). Quand elle place son roman en Provence ou en Normandie ou en Auvergne, elle décrit et fort bien, souvent même d'une façon admirable; mais c'est quand elle est chez elle tout à fait, en Berri, en Marche, à Gargilesse ou à Crozant, sur les bords de la Creuse ou de l'Indre, que son paysage a l'air vivant et la physionomie précise et animée, et la présence réelle et la présence continue d'un personnage, et d'un personnage familier, et d'un personnage chéri.

Je ne vois guère en France que La Fontaine et Jean-Jacques Rousseau qui aient vécu dans une pareille familiarité de la nature.

Notez encore que la féminité de George Sand donne un caractère particulier à ce sentiment. George Sand aime la nature non seulement avec ardeur et avec émotion, mais avec tendresse. La Fontaine est un ami de la nature, Jean-Jacques Rousseau en est un adorateur ; George Sand en est amoureuse.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer que, seulement au point de vue du style, il y a eu là un renouvellement admirable du génie de George Sand. Malherbe n'avait comme professeurs de langue française que les « crocheteurs du port au foin » et, entre nous, malgré son affirmation fameuse, je doute qu'il les consultât assidûment. George Sand a pris pour professeurs de langue française, vers 1850, les paysans du Berri, et elle s'est fait, savamment, ingénieusement, avec un goût exquis du reste, comme Mistral avec ses Provençaux, un dialecte particulier, emprunté à ses amis les paysans berrichons, transformé par son imagination et son génie de la langue.

C'était tout un renouvellement des métaphores. Il n'y a que deux méthodes relativement aux métaphores, si l'on ne veut point avoir un style suranné : c'est de n'en point faire ou d'en créer de nouvelles à chaque génération. Les métaphores de Victor Hugo lui ont été fournies par sa manière personnelle de voir les choses, par cette « vision violente » dont parle Taine à propos de lui. Les métaphores de George Sand lui ont été fournies par sa pratique de la langue populaire, bien comprise, bien sentie, précieusement recueillie, épurée du reste et remaniée par une faculté délicate qui était propre à l'auteur.

Comme elle avait remanié la langue romantique pour s'en faire une à son usage, elle remaniait la langue rustique pour s'en faire une extrêmement piquante, fraîche et savoureuse, mais parfaitement conforme au génie de la langue générale. C'est surtout dans les merveilleux *Maîtres sonneurs*, cette épopée rustique, cette Iliade ber-

richonne, que ce petit miracle se produit continuellement.

Un soir, à Nohant, on lisait à tour de rôle le roman en cours de publication dans *la Revue des Deux Mondes*. Cadol (je crois) lisait d'abord : « C'est bien mal écrit, » disait-on autour de la table. George Sand lisait à son tour : « C'est bien mieux écrit, » dit-on, unanimement. Cadol, ou un autre, reprit l'office de lecteur : « C'est, derechef, bien mal écrit. » George Sand reprend la brochure en mains : « Maintenant c'est tout à fait bon. Quel est donc ce mystère? » — « Nigauds ! dit Sand en riant. Vous ne savez pas lire ! On lit des yeux, rapidement, trois lignes, et l'on refait la phrase. »

Ce n'est pas donné à tout le monde. Ainsi faisait George Sand en écoutant parler les paysans du Berri, ne laissant rien perdre de ce que leur langage avait d'original et refaisant la phrase.

Les romans rustiques de George Sand sont des chefs-d'œuvre de l'imagination française, de la langue française et de cette sensibilité française des bonnes époques, discrète et fine, extrêmement pénétrante et qui, sans violence et sans déchirement, paisiblement, descend jusqu'au fond du cœur et s'y étale comme une nappe d'eau fraîche.

EMILE FAGUET.

La Bourgeoisie française au XVIIe siècle [1]

Bon ouvrage de « grande histoire », c'est-à-dire d'histoire minutieuse. Il faut bien, en effet, prendre les choses ainsi. Puisque l'histoire vraie, la grande histoire, est la science des mœurs, la grande histoire ne peut être faite que de petits faits, et c'est à la recherche, à la cueillette et enfin à la présentation synthétique des petits faits que l'histoire doit se ramener et presque se réduire pour être la grande histoire. — Tant y a que la *Bourgeoisie française au XVIIe siècle* est une très bonne étude historique des mœurs.

M. Charles Normand y suit l'évolution de la haute et de la moyenne bourgeoisie depuis 1604 jusqu'à 1648, c'est-à-dire depuis *la Paulette* jusqu'à *la Fronde*. Il attribue une très grande importance, peut-être excessive, à la Paulette. Il considère cette mesure comme un tournant, pour parler la langue d'aujourd'hui, de l'histoire de France. Il y a peut-être là quelque exagération ; car enfin la Paulette ne fut qu'une régularisation de la vénalité des offices judiciaires, c'est-à-dire la régularisation d'un régime assez ancien. Mais enfin il est bien certain que la Paulette constituait *définitivement* une sous-aristocratie et que, par conséquent, 1604 est une date considérable de l'ancienne histoire de France, et il n'y a rien qui s'oppose à ce que l'on étudie la bourgeoisie de 1604 à 1648.

(1) Par M. Charles Normand, chez Alcan.

De cette bourgeoisie M. Charles Normand ne pense pas grand bien. Il la voit se ruant furieusement à l'assaut de cette sous-aristocratie que la Paulette avait constituée, à savoir la grande et la petite magistrature, et poussée à y entrer par deux sentiments seulement: l'amour de l'argent et la vanité. Toute la bourgeoisie de France, de 1604 à 1648, a dit comme Perrin Dandin : « Je veux aller juger; » mais si elle l'a dit et si elle l a fait comme elle l'a dit, autant qu'elle a pu, ce n'est point par amour des procès ou des études de droit; mais par gloriole et par appétit des épices. Il en est résulté une magistrature exécrable, c'est à savoir stupide, ignorante et avidement concussionnaire, et une profonde démoralisation, qui devait plus tard soulever le peuple, *non moins* contre la sous-aristocratie que contre les deux aristocraties proprement dites, à savoir noblesse et clergé. M. Normand voit dans la Paulette la lointaine origine de la Révolution française, dans la Fronde un mouvement révolutionnaire avorté, à cause précisément du mélange de mécontentements trop divers, mécontentements populaires, mécontentements de robins et mécontentements d'aristocrates ; dans la Révolution enfin, l'insurrection contre la féodalité et contre la Paulette.

C'est peut-être noircir un peu le tableau. Qu'une magistrature nommée par le gouvernement eût été incomparablement meilleure que la magistrature mi-partie héréditaire, mi-partie achetable qu'avait créée l'institution de la vénalité des charges, je n'en suis pas autrement sûr. L'ignorance, la stupidité et l'indélicatesse de la magistrature du XVIIe et du XVIIIe siècle me paraissent trop prouvées par des citations de romanciers et de satiriques et point assez par des documents historiques; et le profond savoir, la haute intelligence et le stoïcisme de la magistrature du XIXe siècle ne me paraissent pas éclater à tous les yeux.

Je ne suis pas insensible non pl us à cet argument qu'il

est bon qu'un magistrat soit indépendant et qu'il ne l'est ni s'il est nommé par le gouvernement, ni s'il est nommé par ceux qu'il aura à juger, et que par conséquent la vénalité des offices, qui permettait qu'il ne fût nommé par personne, avait du bon. J'ai un autre système, personnellement, que la vénalité des offices ; mais je penche à croire que c'est elle qui a donné à la France, tout compte fait, les moins mauvais juges.

— Cela est bien aristocratique ! — Je conviens, non que ce soit aristocratique, mais que ce n'est pas d'un démocratisme très pur.

M. Charles Normand, lui, n'a qu'un dégoût profond et une grièvе animosité à l'endroit de la bourgeoisie en robe. Il rappelle très souvent Saint-Simon. C'est un Saint-Simon démocrate. On ne dira pas que je l'injurie. Je n'y songe point.

Il ne faut pas croire que M. Charles Normand se soit borné à étudier la bourgeoisie en robe. Il s'est occupé aussi de la bourgeoisie échevinale, qu'il n'estime pas plus que la bourgeoisie basochienne. Elle aussi est concussionnaire, vaniteuse, rapace et corruptrice. Elle aussi est prodigieusement égoïste et fait passer le bien public après tous ses intérêts. (Excellent tableau de la vie municipale d'une ville de province : Saint-Quentin au XVIIe siècle.) En somme, à lire le livre de M. Normand, on se demande qui, au XVIIe siècle, songeait, ne fût-ce que de temps en temps, au bien public. « Personne, nous répondrait-il, puisqu'on n'était pas en démocratie. »

Il a peut-être raison. Que dis-je ? Il a très probablement raison. Seulement *on ne peut pas le savoir encore*, parce que nous avons été gouvernés pendant deux siècles et demi par la bourgeoisie et que nous ne sommes gouvernés par la démocratie que depuis cinquante ans, et même, si vous voulez mon opinion précise, que depuis vingt ans, le peuple, de 1848 à 1885 environ, quoique en possession

titulaire de la souveraineté, ayant continué à se laisser gouverner par la bourgeoisie. Or il faudrait savoir si la démocratie gouverne mieux, gouverne plus dans l'intérêt public que n'a fait la bourgeoisie, et cette comparaison ne pourra être faite utilement que dans une centaine d'années.

« — A en juger, me dira-t-on, par ce qui se fait depuis vingt ans, on peut prévoir que le gouvernement démocratique sera infiniment supérieur au gouvernement bourgeois ! » Évidemment ! — Évidemment ! Mais encore il est sage d'attendre.

Il n'y a guère que pour la bourgeoisie financière que M. Charles Normand montre complaisance ou indulgence. Pourquoi donc ? N'était-elle ni égoïste, ni vaniteuse, ni avide, ni concussionnaire, ni corruptrice ? Elle était bien tout cela, et M. Normand non seulement le reconnaît, mais le prouve et le montre. Seulement elle était un élément de démocratisme. — Hein ? — Oui, en ce sens qu'elle « contribuait », et plus que tout autre élément social, « à dissoudre la hiérarchie ». Les financiers sont la démocratie active du temps. « Le peuple se manifeste par eux dans ce qu'il a de grossier, mais aussi d'avisé, d'intelligent et d'énergique... Ils représentent l'élément imprévu, inattendu, perturbateur, le ferment qui révolutionne l'organisme en lui donnant une vie plus active et plus riche que la première. Ils sont la manifestation d'une démocratie encore indécise et dont la présence ne se renouvelle guère que par ces bouillonnements impurs qui montent à la surface de la cuve. Ils sont l'impudence, le cynisme, l'avidité, la prodigalité bête et prétentieuse ; mais ils sont aussi la volonté, le travail, la finesse, l'habileté alerte et sagace, quelquefois le luxe intelligent et bienfaiteur (Foucquet, sans doute). Ils inaugurent le règne de l'argent dans notre pays et ils préparent l'avènement d'une bourgeoisie sans traditions et sans principes ; mais ils sont en même temps les dignes prédécesseurs des rois modernes de la finance et ils pré-

ludent dans la mesure de leurs forces et de l'intelligence du temps aux grandes affaires qui ont renouvelé le monde. »

Voilà qui est bien, et du reste la page est belle, ce que je ne dédaigne jamais. Mais qui ne voit qu'il ne s'agit nullement ici de démocratie, mais d'une aristocratie en formation ? Ce qui se forme, avec les financiers du XVIIe et du XVIIIe siècle, c'est la ploutocratie moderne, c'est l'aristocratie à l'américaine. M. Charles Normand l'avoue lui-même quand il dit : « ils préparent l'avènement d'une bourgeoisie... » Eh bien, alors, pourquoi nous parler de démocratie ? Ce que tend à prouver la page citée ci-dessus, c'est qu'il y a toujours une aristocratie et que, par exemple, au XVIe et au XVIIe siècle, à côté des aristocraties déclinantes (clergé et noblesse), il se formait *deux* sous-aristocraties : la bourgeoisie, soit de robe, soit échevinale; et la bourgeoisie financière. Et dès lors pourquoi animadversion à l'égard de la première et complaisance à l'endroit de la seconde ? Je ne vois pas assez bien.

Il n'importe. L'essentiel est d'être instructif. M. Normand l'est excellemment. Ce livre est le fruit de très longues recherches, dont les résultats sont présentés en très bel ordre et en très belle lumière. Ce livre est documenté, il est vif pourtant et prompt d'allures ; il est souvent spirituel et quelquefois élégant ; et, mérite qui l'emporte à coup sûr sur tous les autres et qui dispenserait de tous les autres, il est profondément et passionnément démocratique.

E. F.

A la manière de [1]

C'est une plaisanterie très agréable. C'est une suite de parodies du style de nos écrivains les plus grands ou les plus connus. Les plaisanteries de ce genre doivent être très courtes. Aussi, MM. Paul Reboux et Charles Müller étant gens d'esprit, le volume est mince et chaque chapitre n'est que de quelques pages. Mais vraiment ces « imitations », comme disent les acteurs, sont presque toutes très réussies. Et cela, le plus souvent du moins, ne sent pas l'effort. On dirait qu'à chaque fois MM. Reboux et Müller se mettent « dans la peau du bonhomme » avec la plus parfaite aisance et comme de plain-pied. Voulez-vous du Maeterlinck (première manière) ? Voici :

LES SERVANTES

Ouvrez la porte.

LE MENDIANT

Je ne vois pas le loquet.

LES SERVANTES

Ouvrez la porte. Ouvrez la porte !

LE MENDIANT

Je vais faire éclater la serrure. (*Il frappe le verrou avec une petite tige de sureau qui se casse.*)

(1) Par MM. Reboux et Müller, édition de la revue *les Lettres*, 23, Chaussée d'Antin.

LES SERVANTES

Avez-vous réussi ?

LE MENDIANT

Cette porte ne s'ouvrira pas... Pourquoi ? Il y a trop de portes qui ne s'ouvrent pas. Voilà la nuit. Oh ! sur les gonds comme la lune brille avec indifférence ! La lumière n'a pas pitié.

IDROPHILE (*à l'intérieur*).

Hélas ! hélas !

LE MENDIANT

Ah ! Il y a une jeune fille qui pleure. Vous ne lui faites pas de mal, au moins ?

IDROPHILE

Non, non. J'ai pitié de vous. Mes larmes coulent sur le bois de la porte. Oh ! oh ! regardez !....

LE MENDIANT

La porte s'ouvre !

IDROPHILE

C'est l'effet des larmes... Entrez donc !

LE MENDIANT

Je ne vois pas mon chien.

LES SERVANTES

Nous n'avons pas vu votre chien.

IDROPHILE

Vous avez un chien ?

LE MENDIANT

Vous n'avez pas vu mon chien ?

LES SERVANTES

Quelqu'un a-t-il vu son chien ?

Etc. Etc.

Voulez-vous du Paul Adam ? Voici :

« Des poussières s'élèvent, émeuvent le feuillage des tapisseries épuisées. L'incurvation des flots éthiopiens s'incurve aux pieds d'une Andromède de bois du XVIe qui supporte la tension télescopée d'une colonnette en torsade, à l'air lépreux. Contre la paroi l'énergie d'un mécanicien se crispe sur l'essor d'une locomotive 1830, étroite tubulure à long chapeau, prisonnière dans son cadre de thuya déverni. Le sourire de pastel de Mme de Genlis s'arrondit dans une bordure ovale vers l'abdomen d'une pendule Louis XIV où paillettent des cuivrures... »

Etc. Etc.

Du Barrès ? Mais parfaitement : « Parfois, tandis qu'Iphigénie se retirait dans sa chambre pour écrire à une de ses amies qu'elle nommait assez plaisamment : « chandelle verte », j'allais m'exercer, dans le potager, à créer des sentimentalités nouvelles, afin de les projeter sur mon univers, ou bien je me reposais en considérant le sol lorrain. Devant les topinambours, ces déracinés de la terre des ancêtres, se ranimait mon activité cérébrale. Leurs tubercules troués de cavités poudreuses semblaient des crânes. Par une bizarrerie d'imagination, je m'appliquais, disciple d'Hamlet, à me croire dans un cimetière, et comme la subconscience m'avertissait de l'erreur, j'éprouvais une fastueuse délectation à méditer sur la mort au sujet d'une matière propre à l'entretien de la vie. Cette pensée m'enivrait d'une tristesse ardente, et d'innombrables idées secondaires se cristallisaient autour d'elle... »

Etc. Etc.

Des vers que Mme de Noailles aurait pu écrire ? Voici :

Jardin ! Vous aurez fait du noir avec des roses,
Jardin, qui ce matin jetiez un cri si haut
Que le soleil lissait le visage des choses
Et qu'on voyait danser l'odeur du mélilot.

Ah ! toute cette ivresse et toute cette extase !
Beau jardin, innombrable et bleu, comme mon cœur,
Beau jardin simple comme mes vers, brusque vase
Qui versez l'ardeur molle et l'étroite langueur !

Beau jardin où déjà mûrit en mai la poire
Et qui ne savez pas l'ordre de vos saisons.
Ah ! que tout cela meure au fond de ma mémoire,
Comme un train qui s'en va, bousculant l'horizon.

Et vous, mon âme tendre et flexible et modeste,
Amoureuse de l'humble et sourde obscurité,
Ah ! que de tout ce jour vivace il ne vous reste
Que l'odeur du cerfeuil où dort mon bel été.

Mais le chef-d'œuvre de ces gamineries et de ces clowneries de la plume, c'est ce qui pourrait être intitulé *L'envers de La Rochefoucauld.* Les auteurs supposent que, par un procédé ressortissant au spiritisme, La Rochefoucauld les a prévenus qu'on a imprimé ses maximes tout de travers, que le plus souvent ce qu'on lui a fait dire est le contraire même de ce qu'il pensait ; et M. le duc rétablit un certain nombre de ses maximes telles qu'elles devraient être. Et en effet, le plus souvent, le contraire de la maxime connue de La Rochefoucauld paraît le plus naturel et le plus juste du monde. Leçon de choses ; démonstration par l'expérience de la vérité de la boutade célèbre de Benjamin Constant : « Ce que vous dites, Monsieur, est si juste que le contraire est la vérité même. »

Spécimens :

« C'est une grande folie que de vouloir être sage tout seul. » M. de La Rochefoucauld assure qu'il avait écrit : « *C'est une grande sagesse que de vouloir être sage tout seul.* » Et n'est-ce pas que cela se peut soutenir ?

« Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant et dans les autres elles aiment l'amour. » M. le duc affirme qu'il avait écrit : « *Dans les premières passions, les femmes aiment l'amour ; et dans les autres, elles aiment l'amant.* » — Mais, s'il vous plaît, les deux constatations sont très exactes et cela dépend des femmes ; et de certaines c'est la première pensée qui est vraie, et de certaines c'est la seconde.

« Il y a de bons mariages ; mais il n'y en a pas de délicieux. » M. le duc nous prie de croire qu'il avait écrit, ce qui est beaucoup plus conforme à sa malice ordinaire : « *Il y a des mariages délicieux ; mais il n'y en a pas de bons.* »

« L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer. » M. le duc croit se souvenir qu'il avait écrit : « *L'amour-propre ne veut pas devoir et l'orgueil ne veut pas payer.* »

Manquée, celle-ci, parce que les auteurs ont fait un contresens. « Amour-propre », dans La Rochefoucauld, signifie *égoïsme*. Or c'est bien l'égoïsme qui ne veut pas payer.

« Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations. » M. le duc se souvient d'avoir écrit : « *Il est aussi ordinaire de voir changer les inclinations qu'il est extraordinaire de voir changer les goûts.* » — Ici les auteurs me semblent avoir raison au fond et à fond. Ce n'est pas qu'une des maximes soit aussi vraie que l'autre ; c'est que celle de La Rochefoucauld, à mon avis, est fausse.

« Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés. » Mais non ! s'écrie La Rochefoucauld

nouveau style : « *Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui ne craignent pas d'être méprisés.* » Absolument juste.

« Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes. » Pas du tout, s'écrie le converti, « *nous promettons selon nos craintes, et nous tenons selon nos espérances.* » Assez juste, en vérité, assez juste.

« Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes. » — Mais aussi, dit le correcteur, de soi-même, « *ceux qui ne s'appliquent pas aux petites choses deviennent incapables des grandes.* » Oui ; mais il n'y a pas contradiction. Ici c'est question de mesure.

Etc. Etc.

Quelques-unes de ces *corrections* sont contestables. Je n'en vois que deux — avec celle que j'ai signalée en courant — qui soient tout à fait malheureuses : « La fortune fait paraître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paraître les objets. » Corrections : « *La fortune obscurcit nos vertus et nos vices comme l'ombre obscurcit les objets.* » C'est le La Rochefoucauld de 1665 qui a raison : la fortune ne dissimule vertus et vices qu'aux yeux des sots ; or les *Maximes* de La Rochefoucauld sont « les proverbes des gens d'esprit ».

— « Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. » Correction : « *Un sot a toujours assez d'étoffe pour être bon.* » Ici je ne comprends du tout, du tout, la correction. Il faut croire que... je n'ai pas assez d'étoffe.

C'est égal, ces jeunes gens ont bien de l'esprit.

E. F.

POST-SCRIPTUM

Il faut lire l'*Allemagne* de M. Lichtenberger. Il faut la lire d'abord parce que c'est un très beau livre. Il faut la lire ensuite pour mesurer la profondeur de la *self-reliance* allemande, de l'orgueil allemand. Lisez l'*Allemagne* de M. Lichtenberger. Vous verrez, comme je l'ai dit, que c'est un acte continu d'admiration à l'endroit de l'Allemagne, une sorte de *deutscholâtrie* perpétuelle, dont la monotonie même est un peu agaçante. M. Lichtenberger reconnaît lui-même dans une lettre particulière, très aimable, qu'il m'a adressée, qu'*il s'est placé au point de vue allemand* ; qu'il a voulu montrer aux Français *comment les Allemands se comprennent et comprennent leur ascension*. Et je dis : soit.

Or je reçois du fond de l'Allemagne une lettre d'un témoin très intelligent qui me dit que les Allemands ont trouvé que *çà et là, chez cet auteur qui s'est efforcé d'être impartial, il y avait encore bien des traces de chauvinisme.* Ça, ce n'est pas un comble, c'est un surcomble. Tant que nous n'aurons pas dit à ces gens-là, non seulement qu'ils sont des dieux, — c'est ce que M. Lichtenberger leur a dit, — mais que nous sommes des brutes, ils déploreront la vanité puérile et grotesque où nous restons plongés. Cette mentalité est extrêmement intéressante.

E. F.

Voltaire et son banqueroutier juif

EN 1726

MEDINA OU DACOSTA ?

Voltaire, lorsqu'il arriva à Londres, avait une lettre de change sur un négociant juif, qui fit justement faillite à ce moment ; et il subit par là une assez grosse perte.

Voici les divers textes qui nous font connaître le fait. La première allusion est dans la *Préface historique*, visiblement inspirée par Voltaire lui-même, qui fut mise en tête du premier volume de l'édition de Trévoux (LONDRES, 1746, 6 vol. in-12°).

Ceux qui s'intéressent aux anecdotes littéraires ne seront pas fâchés de savoir que M. de Voltaire, à son abord en Angleterre, ayant essuyé une banqueroute considérable, le roi, qui le sut, lui envoya deux mille écus.

En 1771, dans le septième volume des *Questions sur l'Encyclopédie* (1), Voltaire contait ainsi son aventure :

Messieurs, lorsque M. Medina, votre compatriote, me fit à Londres une banqueroute de vingt mille francs, il y a quarante-quatre ans, il me dit que *ce n'était pas sa faute, qu'il était malheureux, qu'il n'avait jamais été enfant de Bélial, qu'il avait toujours tâché de vivre en fils de Dieu, c'est-à-dire en honnête homme, en bon israélite.* Il m'attendrit, je l'embrassai, nous louâmes Dieu ensemble, et je perdis quatre-vingts pour cent (2).

(1) Article *Juifs* ; 1re lettre à MM. Joseph Ben Jonathan, Aaron Mathathi, et David Wincker (c'est-à-dire réponse à l'abbé Guénée, qui avait signé de ces noms des *Lettres de quelques Juifs portugais et allemands à M. de Voltaire*, 1769).

(2) Moland, t. XIX, p. 528.

Dans d'autres passages, ce *Medina* devenait-il un *d'Acosta*? Il faut le croire : car Guénée, dans sa 4e édition (1776, t. II, p. 382), faisait la remarque que voici :

M. de Voltaire a répété plus d'une fois que le juif d'Acosta lui a fait perdre une somme de 20 à 30.000 livres. D'Acosta eut tort assurément. M. de Voltaire est généreux de lui *pardonner de bon cœur*. Mais oserions-nous lui demander si, quand il lui confia cette somme, ce fut uniquement pour l'obliger ? Il serait plaisant qu'un chrétien qui exige que les juifs prêtent gratuitement, eût prêté à un juif à intérêt.

Les mots *pardonner de bon cœur*, qui sont soulignés comme une citation, prouvent que Guénée ne fait pas allusion au passage sur *Medina* où ces mots ne se trouvent pas. Je n'ai pu retrouver les passages auxquels Guénée fait allusion. Mais Voltaire, en répondant à cette malice de Guénée, répète le nom d'Acosta et lui donne authenticité :

Leur secrétaire (*celui des juifs*) me dit que je suis fâché contre eux à cause de la banqueroute que me fit le juif Acosta, il y a cinquante ans, à Londres : il suppose que je lui confiai mon argent pour gagner un peu de temporel avec Israël. Je vous proteste, Messieurs, que je ne suis point fâché : j'arrivai trop tard chez M. Acosta; j'avais une lettre de change de vingt mille francs sur lui ; il me dit qu'il avait déclaré sa faillite la veille, et il eut la générosité de me donner quelques guinées qu'il pouvait se dispenser de m'accorder. Comptez, Messieurs, que j'ai essuyé des banqueroutes plus considérables de bons chrétiens, sans crier (1).

Il est curieux que ni le *Commentaire historique sur les œuvres de l'auteur de la « Henriade »* (1776) ni Condorcet dans sa *Vie de Voltaire* ne fasse allusion à cette affaire. Le

(1) *Un chrétien contre six juifs*, XIe niaiserie. Addition de mon ami (Ed. Moland, t. XXIX, p. 558 ; l'ouvrage fut écrit à la fin de 1776 et porte la date de 1777 (Bengesco, t. II, p. 320-322).

marquis de Luchet, dans son *Histoire littéraire de M. de Voltaire* (1782) (1), et l'abbé du Vernet, dans sa *Vie de M. de Voltaire* (1786) (2), ne font que broder sur le second passage que j'ai cité, celui de l'opuscule *Un chrétien contre six juifs* : ou plutôt Luchet brode sur Voltaire, et du Vernet copie Luchet. Ni l'un ni l'autre ne nomment le juif.

Wagnière, qui se disait auteur du *Commentaire historique*, y a fait des additions qui furent publiées dans les *Mémoires sur Voltaire et sur ses ouvrages* en 1726. Cette fois, il raconte l'incident :

> C'était en 1726 ; l'auteur était alors à Londres. Il avait pris, en partant de France, une lettre de change assez considérable sur un juif de cette ville. Il ne la présenta pas à l'échéance : lorsqu'il alla chez le débiteur, l'israélite lui dit : *Monsieur, je suis bien fâché ; je ne puis vous payer, car, au nom du Seigneur, j'ai fait banqueroute il y a trois jours.* L'argent fut perdu. Le roi d'Angleterre, ayant appris l'embarras où M. de Voltaire se trouvait, lui envoya cent guinées.

Ce passage pourrait bien n'être que le produit de la *Préface* de 1746, et des deux passages de Voltaire. Le détail relatif au roi Georges (I ou II?) viendrait de la *Préface :* le passage de 1776 aurait donné le fond de l'anecdote, et celui de 1771 aurait suggéré le jargon pieux de l'Israélite. Mais peut-être aussi Wagnière s'inspira-t-il d'un des passages visés par Guénée qui m'ont échappé, ou d'une note ou d'un conte oral de son patron. Il ne nomme pas plus que Luchet et du Vernet le banqueroutier.

Nicolardot (3) et Desnoiresterres (4) ne citent pas le passage relatif à Medina : ils ne semblent pas douter du nom de d'Acosta.

(1) T. I, p. 59. Cf. Nicolardot, *Ménage et finances de Voltaire*, p. 34
(2) P. 64-65 de l'édition de 1797.
(3) *Ouvrage cité*, p. 34.
(4) *La Jeunesse de Voltaire*, p. 370-371.

Tous les témoignages en somme se réduisent à celui de Voltaire. Dès 1746, il affirme la banqueroute ; en 1771 et 1776, quarante-quatre et cinquante ans après l'événement, il indique un chiffre, 20.000 francs, et la nationalité du banqueroutier : c'était un juif. Il varie sur le nom, Medina ou d'Acosta.

Une lettre publiée assez récemment, en Angleterre par M. Sieveking (1), et en France par M. Hettier (2), et sur laquelle j'ai appelé (3) l'attention, a semblé faire faire un pas décisif à la question.

Dans cette lettre, écrite par Voltaire en anglais, et qui ne peut être que de la fin de 1726, on lit ce passage :

I had about me only some bills of exchange upon a jew called Medina, for the sum of about eight or nine thousand french livres, reckoning all. At my coming to London, I found my damned jew was broken. I was without a penny (4).

Ainsi voilà un document qui nous apporte une déclaration contemporaine du fait, et qui précise les détails. D'abord la somme : 8 à 9.000 francs en plusieurs billets. Les 20.000 fr. de 1771 et 1776, c'était l'exagération de la mémoire, dans laquelle, à distance, les objets grossissent au lieu de diminuer. Puis le nom de Medina : c'est en 1771 que Voltaire a dit le vrai nom de son banqueroutier.

Mais voici où commence la difficulté.

Me trouvant à Londres en août dernier, et dépouillant les journaux de 1726 à 1730 pour y recueillir des éclair-

(1) Dans l'*Athenæum* du 6 août 1892.

(2) Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 1905.

(3) *Revue d'histoire littéraire*, 1905, p. 719.

(4) « J'avais avec moi quelques lettres de change sur un juif du nom de Medina, pour la somme d'environ 8 à 9.000 livres françaises en tout. A mon arrivée à Londres, je trouvai mon diable de juif en faillite Je me trouvai sans un sou... »

cissements aux *Lettres sur les Anglais*, j'eus l'idée d'y chercher un contrôle extérieur de l'anecdote du banqueroutier juif.

Divers journaux annonçaient les faillites : entre autres, la *London Gazette*. Aucune trace d'un Medina banqueroutier en 1726 et 1727, ni dans la *London Gazette* ni ailleurs. En revanche, je trouvai ceci :

THE LONDON GAZETTE. N° 6592.
From Tuesday June 20 th to Saturday June 24 th 1727.

In pursuance to an Order made by the Right Honourable the Lord High Chancellor of Great Britain, the Commissioners in the Commission of bankrupt awarded against Anthony Mendez da Costa, late of London, Merchant, intend to meet on the 19 th of July next, at three in the afternoon, at Guildhall, London ; when and where the creditors are to come to choose a new Assignee or Assignees of the Estate and Effects of the said Bankrupt, in the room of John Mendez da Costa. deceased :

« En exécution d'un ordre du Très Honorable Lord Haut Chancelier de Grande-Bretagne, les Commissaires de la banqueroute prononcée contre Anthony Mendez da Costa. dernièrement établi à Londres, ont décidé de se réunir le 19 juillet prochain, à trois heures de l'après-midi, au Guildhall, à Londres : les créanciers devront se rendre, au lieu et à l'heure indiqués, pour choisir un ou plusieurs nouveaux syndics administrateurs des biens et effets du susdit banqueroutier, à la place de John Mendez da Costa, décédé. »

Mais d'autre part, je lus dans le *Daily Journal*, n° 1702, mercredi 29 juin 1726 :

On Friday last, died at his Country House, in the Town of Highgate, M. Mendez da Costa one of the eldest jew Merchants in this kingdom. In the Reign of her late Majesty, he advanced several large sums of Money upon the Government's security for the support of Publick credit. His body according to the Jewish custom was the same Night decently interred in the Jews Burying-Ground at Mile End :

« Vendredi dernier est mort à sa maison de campagne, dans la ville de Highgate, M. Mendez da Costa, un des plus anciens négociants juifs de ce royaume. Durant le règne de la reine Anne, il avança plusieurs sommes considérables sous la garantie du gouvernement, pour soutenir le crédit public. Son corps, selon la coutume israélite, fut la même nuit enterré honorablement dans le cimetière juif de Mile End. »

Le prénom manque : s'agit-il de John le liquidateur, ou d'Anthony le banqueroutier ?

D'une communication de MM. Hyamson et Adler, qui, sur la prière de M. Montefiore, directeur de la *Jewish quarterly Review*, ont bien voulu faire pour moi quelques recherches, il résulte que c'est John qui mourut en 1726.

Abraham (John) da Costa, écrit M. Adler, était un négociant juif qui habitait sur la paroisse de Saint-Christopher-le-Stocks à Londres. Il mourut le 24 juin 1726 et laissa ses enfants dans une extrême pauvreté.

Par la même lettre, j'apprends qu'Anthony Mendez da Costa fut le directeur de la Banque d'Angleterre, et qu'il vivait encore en 1727 : il fut cette année-là en procès avec la Compagnie de Russie qui refusait de l'admettre parmi ses membres. Ce dernier détail m'est fourni par la *Jewish Encyclopædia*, qui m'apprend de plus qu'en 1736 Anthony Mendez da Costa plaidait encore au sujet d'une lettre de change.

M. Adler énumère d'autres da Costa :

Emanuel Mendez da Costa, fils de John, membre, puis secrétaire de la Société royale, qui fut emprisonné d'abord pour dettes, puis de nouveau en 1754 pour avoir commis quelque indélicatesse dans le maniement des fonds de la Société, et qui vécut toujours dans une gêne extrême (1); — Isaac Mendez, dont les livres furent vendus par arrêt de justice vers 1740 ; le catalogue s'en trouve à la

(1) Le *Dictionary of National Biography* m'aide ici à compléter les indications de M. Adler.

Bodléienne ; — Benjamin Mendez da Costa, né en 1704, mort en 1764 ; — Moïse (ou Philippe) da Costa, mort en 1734

La *Jewish Encyclopædia* donne d'ailleurs des notices sur plusieurs da Costa : on en trouve bien vingt-cinq ou trente vivant à Londres en 1726 dans les deux généalogies qu'elle publie, et qui sont celles qu'Emanuel a dressées de ses deux familles paternelle et maternelle (1). C'est toute une tribu.

Enfin j'ai trouvé un John da Costa Veterael, riche juif échappé de Portugal, qui vint s'établir à Londres en août 1726 (*The Daily Journal*, August 26, 1726).

Voilà bien des da Costa dont plusieurs se sont débattus contre des embarras d'argent. M. Adler pense que le banqueroutier de Voltaire est John : l'état dans lequel vécut son fils Emanuel prouve qu'il ne lui a pas laissé un riche héritage.

Mais John n'a pas fait faillite, ni aucun autre da Costa, que je sache. Une seule banqueroute est signalée, celle d'Anthony ; et John en est liquidateur. C'est donc Anthony sur qui Voltaire avait des lettres de change.

Sa faillite doit être antérieure au 24 juin 1726, puisque John meurt ce jour-là et elle ne doit pas s'être produite avant le début de mai, pour qu'on ait pu remettre à Voltaire des lettres sur lui ; elle doit avoir eu lieu précisément entre son départ de Paris et son arrivée à Londres. Mais Voltaire put le voir après le 24 juin, puisque c'est le liquidateur et non le banqueroutier qui mourait à cette date.

Le détail reste encore obscur. Mais ce qui est clair, c'est que si les da Costa fourmillent, et si parmi eux l'on trouve justement une banqueroute à la date qu'il faut, les Medina sont plus que rares. On ne m'en signale qu'un.

(1) Je note d'ailleurs la difficulté de concilier avec ces généalogies l'article consacré à Anthony dans cette même Encyclopédie.

M. Salomon Reinach me renvoie à un sir Salomon de Medina qui, nous apprend la *Jewish Encyclopædia*, était fournisseur des armées anglaises en 1711, et passa pour avoir partagé ses gains avec Marlborough. J'ignore s'il vivait encore en 1726, et s'il fit jamais faillite : il n'en est pas question dans l'article qui lui est consacré.

Je me suis demandé si Voltaire, en 1771, n'aurait pas fait une confusion de son banqueroutier anglais de 1726, et du juif hollandais Medine qui, en 1738, lui empruntait de l'argent (1). Il aura ensuite retrouvé le véritable nom, celui de da Costa.

Mais alors que penserons-nous de la lettre anglaise qui nommait le négociant malheureux Medina? Faut-il n'y plus voir qu'un document apocryphe ? Ce serait trop se hâter. Il faudrait, pour avoir une certitude complète, retrouver le dossier de la faillite da Costa, et rechercher si Voltaire y fut nommé.

Et puis, à la rigueur, nous ne sommes obligés de rejeter que les mots *called Medina,* qui peuvent avoir été ajoutés par un interpolateur au courant de l'anecdote des *Questions sur l'Encyclopédie*. Pour savoir ce que vaut cette hypothèse d'une interpolation, il nous faudrait avoir des renseignements sur le manuscrit publié par M. Sieveking : M. Hettier (p. 5) nous dit que la lettre est écrite d'une encre très jaune, avec des corrections d'une encre plus noire, qui « semblent » être de la main de Voltaire. En sont-elles réellement ? Les mots *called Medina* sont-ils une de ces corrections ? La pièce est-elle un brouillon, comme le croit M. Hettier, ou une copie ?

En tout cas, la faillite da Costa, l'absence d'une faillite Medina sont des indices fâcheux pour l'authenticité de la lettre, à laquelle j'avais jusque-là pleinement cru.

La date nécessaire de la faillite da Costa semble

(1) Ed. Moland, t. XXXIV, p. 440, 449, 463, 464.

fâcheuse aussi pour l'hypothèse de M. Foulet, qui voulait reculer jusqu'au mois d'août l'arrivée de Voltaire à Londres. Comment a-t-il pu recevoir des lettres de change sur un banqueroutier ? ou, s'il les avait prises avant la banqueroute, soit à Paris, soit à Calais, au début de mai, comment n'a-t-il pas été informé de la déconfiture de son banquier ? Il est possible pourtant que. se cachant, et fort occupé d'autres soucis, n'ayant pas de relations suivies avec l'Angleterre, il ait gardé deux mois en portefeuille des effets qui se sont trouvés dans l'intervalle perdre leur valeur sans qu'il en sût rien.

Quand Voltaire raconte que le négociant juif lui a donné quelques guinées, je me demande s'il n'a pas eu affaire au liquidateur John da Costa plutôt qu'au banqueroutier Anthony da Costa. Si bon juif qu'on suppose celui-ci, on s'explique mieux la remise de ces quelques guinées, si elles sont une avance faite par le liquidateur à un créancier nécessiteux sur ce qu'il aura à toucher à la répartition. Voltaire, qui ne sait pas encore l'anglais, a pu être trompé par l'identité des noms ; ou plus simplement sa mémoire, après cinquante ans. altère, ou son esprit enjolive l'incident. Dans ce cas, il aurait été à Londres avant le 24 juin, et vers la date qu'assignait Churton Collins à son arrivée.

Mais c'est là une conjecture aventureuse : on ne peut rien fonder sur les détails donnés par Voltaire. Il n'y a rien à retenir que le fait tout sec du banqueroutier qui ne peut payer des lettres de change. Pour les détails. il faut attendre la confirmation des documents

L'hypothèse de M. Foulet, à laquelle on peut faire d'autres objections, ne s'écroule donc pas du fait que la faillite da Costa se placera au début de mai. Puisque Anthony survécut à John, si c'est bien lui de qui Voltaire tira quelques guinées, la visite peut se placer en août, en septembre, aussi tard qu'on voudra.

GUSTAVE LANSON.

Un poète de l'Humanité moderne [1]

Le récent recueil de vers de Giovanni Cena : *Homo*, est un de ces livres qui engendrent la discussion, de ces livres qu'on aime ou qu'on déteste : la pensée de l'auteur appartient trop nettement à une certaine tendance philosophique et morale, — la forme de sa poésie est trop dédaigneuse des moyens ordinaires de plaire. Mais cette poésie est de celles qui, une fois qu'on les a admises, qu'on les comprend et qu'on les aime, remuent l'âme jusqu'au fond, et y restent. Aussi, renonçant à toute affectation d'impartialité, et laissant même de côté certaines critiques qui seraient venues spontanément sous ma plume, malgré ma sympathie (critiques d'ailleurs très faciles à faire), je vais seulement tâcher de montrer quelles raisons nous avons d'admirer et d'adopter ce poète, nouveau venu sur notre horizon littéraire.

Homo est un recueil de cent trois sonnets, où l'auteur a voulu retracer, en raccourci, la vie intérieure de l'homme moderne, ou, du moins, les principaux aspects de cette vie et ses plus graves problèmes. L'intention philosophique et pour ainsi dire cyclique du livre a été soulignée par l'auteur lui-même, qui a groupé ses sonnets sous une série de titres significatifs : *Les Ages de l'Homme*, *L'Amour*, *La Patrie*, *La Nature*, *Le Mystère*, *L'Humanité*,

(1) *Homo*, par Giovanni Cena. Roma, Bibliothèque de la Nuova Antologia, 1907. Prix : 2.50.

L'Univers. Il prend soin de nous dire que celles de ses poésies composées pendant la même période (1899-1903), qui n'ont pas pu entrer facilement dans ce cadre, ont été rejetées et réservées pour une autre publication.

Ici, le critique posera une question : ces poèmes ont été probablement, au moins pour la plus grande partie, composés sans un ordre préalablement établi, au gré de l'inspiration du poète, lequel les a, après coup, distribués, embrigadés dans son système : ne leur-a-t-il pas ainsi, artificieusement, attribué un sens un peu différent de celui qu'ils avaient d'abord ? — ne les a-t-il pas, en quelque façon, chargés de plus de sens qu'ils n'en avaient ? — A quoi l'on peut répondre : si le poète a fait ainsi une retouche à son œuvre primitive, il en avait le droit ; si ces fragments, par la façon dont ils sont placés les uns à côté des autres, acquièrent une valeur nouvelle, cette valeur est bien à eux, et même, le sens du titre qui les rassemble s'ajoute légitimement à leur sens. Dans un ouvrage poétique (et d'une façon générale dans toute œuvre imprimée, tout vaut, tout concourt à l'effet, la ponctuation, les alinéas, les lignes en blanc, — à plus forte raison les titres.

En tout cas, il me semble évident que Cena attache une grande importance à ces titres. Je ne le lui ai pas demandé, bien qu'il m'eût été facile de le faire ; si je me trompe, c'est qu'il a commis une faute d'art dont je le crois incapable : non pas qu'il soit incapable de ce qu'on entend communément par une faute d'art, — mais celle-là touche de trop près à la pensée. — Maintenant, les divisions qu'il a établies sont-elles justement celles qu'il fallait pour augmenter le plus possible la valeur de ses poèmes ? Là-dessus, il est permis de lui faire des objections. Il y a, après le chapitre intitulé *Amour*, un autre dont je n'ai pas reproduit le titre plus haut : *Episodes*.

Il semble qu'il contienne en effet des épisodes de la vie humaine en général, et particulièrement des épisodes d'amour : le contenu n'en aurait-il pas pu être distribué entre les deux chapitres précédents ? D'autre part, je n'ai pas bien compris (peut-être par ma faute) en quoi le chapitre *Le Mystère* se différencie des autres.

Mais l'ordonnance du livre, dans son ensemble, me paraît claire, logique, et belle. Le poète envisage d'abord la vie de l'homme dans ses étapes principales et ses accidents : naissance, enfance, adolescence, éducation, mariage, paternité, vieillesse, mort. Ensuite, les principaux sentiments qui animent sa vie : l'amour avant tout, auquel il est fait, comme de juste, large place une (vingtaine de pièces) ; — les sentiments politiques et principalement le patriotisme ; — le sentiment de la nature, ou plutôt une série d'images, de sensations, de réflexions que suggère au poète la contemplation de la nature, de ses forces et de son mystère. Dans l'avant-dernier chapitre (*Humanité*), les problèmes philosophiques de la vie humaine, les antinomies où l'homme se débat, sa résistance et son espoir obstinés ; — dans le dernier, la question des destinées futures de l'humanité.

Ce cadre (retracé d'une façon peut-être un peu trop nette) n'est pas méthodiquement rempli ; je me hâte de le dire, pour ne pas donner une fausse idée du livre, et parce que je vois là un de ses mérites poétiques. On a reproché à Cena d'écrire en vers d'une façon trop sèche et trop nue, de sorte que ses poèmes ressemblent parfois à des morceaux de prose philosophique. Observons cependant ceci : qu'un livre construit sur un plan régulier et solennel, mais entre les lignes duquel l'inspiration se meut à son aise, s'arrêtant sur une image, sur une réflexion, sur un souvenir, — s'exprimant tantôt par une description, tantôt en une suite de sentences, tantôt en

exclamations éloquentes, — un pareil livre produit une impression poétique et est, au moins par là, poétique.

Il ne le serait pas assez, assurément, s'il ne l'était que de cette façon. Mais la pensée de Cena est celle d'un poète beaucoup plus que d'un philosophe. Si la disposition de son livre est systématique, il n'y a rien de systématique dans sa manière de penser. Il ne déduit ni ne construit, — il a seulement, — du moins, il n'exprime dans sa poésie que des impressions, ou des convictions, ou des rêves. Même il disserte beaucoup moins que Leopardi, auquel il fait penser souvent, auquel il a repris plusieurs de ses thèmes favoris, — je ne dis pas en les traitant mieux, mais en les traitant différemment, ce qui est tout ce qu'on est en droit de lui demander. Car la matière de l'inspiration de Cena n'est en grande partie point neuve. C'est, en somme : les aspirations démocratiques à tendance socialiste, — l'admiration enthousiaste pour la science, — l'amour passionné de l'humanité, — la sympathie douloureuse pour ses souffrances, — la recherche inquiète d'une foi nouvelle. Nous connaissons tout cela et nous pouvons, à côté du nom de Leopardi, rappeler celui de Vigny, ou d'autres plus récents comme Sully-Prudhomme, — et d'autres encore. Mais cette matière est-elle refondue, repensée par Cena ? Est-ce que tout cela constitue un ensemble qui soit à lui, Cena ? C'est mon impression.

Ce n'est pas que nous ayons affaire à un esprit doué de facultés poétiques exceptionnelles. J'entends dire par là (car un poète, comme est Cena, est toujours un individu exceptionnel) que l'on ne trouvera dans son œuvre rien des sonorités rares, des images précieuses, des exubérances, des fulgurances, de la sensibilité multiforme et omniprésente d'un Gabriel d'Annunzio, bien qu'il soit facile de voir qu'ils sont tous deux de la même génération. La pensée de Cena est calme, et surtout

simple, directe. Il apparaît, à le lire, comme un exemplaire, d'une qualité supérieure, de l'homme moderne ordinaire. La seule étrangeté de son style est peut-être sa concision, une sorte de brusquerie. Quand je dis : son style, j'entends aussi : sa pensée, – étant fort embarrassé de les entendre l'un sans l'autre. Hors de là, aucune recherche, aucune affectation. Point de dilettantisme, point de littérature. Il est même remarquable qu'il soit, à ce qu'il me semble, inutile, pour comprendre Cena, de se souvenir, non point des mythologies ancienne ou chrétienne, — mais même, ou peu s'en faut, d'une seule ligne de littérature ancienne ou moderne. C'est un homme parmi les hommes, qui dit, avec le plus de force et de simplicité qu'il peut, les douleurs et les espérances de l'homme. C'est, exprimé par une voix sérieuse et pure, le fond commun des pensées, des préoccupations d'une partie de l'humanité d'aujourd'hui. — Et c'est en cela que consiste la deuxième valeur poétique, si je puis dire, de l'œuvre de Cena.

Mais ce n'est pas tout (car cela ne serait pas encore assez). Cette matière intellectuelle et sentimentale, qui est la sienne en même temps que celle d'une partie des hommes de sa génération, il l'exprime souvent en des formules d'une force et d'une précision exceptionnelles, vraiment nouvelles. Un exemple, tiré du sonnet : *le Père* (p. 84). Un vieil homme pieux, sur la fin de sa vie, sent une grande crainte du jugement divin :

> Pourtant il espère... Quelques écarts de jeunesse,
> Quelques sottises avant de prendre femme.
> *Puis est venue la famille, et la sagesse,*
> *Et la misère...*

Ces deux derniers mots rapprochés, par-dessus l'espace entre les deux tercets, contiennent, poétiquement, toute une philosophie; ils sont une excellente trouvaille poétique.

Autre chose. Il y a, dans l'ensemble de l'inspiration de Cena, quelques sentiments qui lui tiennent plus fort à cœur que les autres, sur lesquels il insiste avec une ferveur particulière, à propos desquels sa poésie a des notes plus intenses. Chaque vrai poète a ainsi, presque toujours, sa touche préférée, et c'est par là souvent qu'il est poète. Chez Cena, j'en relève deux, qui d'ailleurs sont voisines : un sens très vif de la vie domestique, des petits événements, exquis ou tragiques, qui se passent entre quatre murs et entre quatre cœurs. Le premier groupe des sonnets de *Homo* contient plusieurs pièces pénétrantes, à la fois douces et fortes, comme celle-ci :

GENIALIS LECTUS.

Le jour, dans ta blancheur tranquille, tu te souviens,
— La nuit, sombre, tu te remplis de joie ou de pleurs,
O lit, où les amants, cœur contre cœur,
S'abîment dans l'oubli de l'univers;

— Où la mère serre contre elle l'enfant jailli
Des brûlures de sa longue souffrance ;
Où l'adolescent se retourne vers
La nuit, — et le vieillard vers le soleil, et meurt...

Ainsi leurs progénitures éphémères
Alternent avec leurs agonies, ainsi qu'alternent
Les jours, — et te font craquer à peine :

Pendant qu'au-dessus de toi plane la Mort,
Infatigable s'agite en tes replis
La Vie, pour les naissances futures.

(P. 25.)

En second lieu, un sens moral très fort, — le sens moral dans l'acception commune du mot, c'est-à-dire le respect et l'amour du devoir, — de la bonté, du labeur consciencieux, et particulièrement de la chasteté. Je cite le

sonnet suivant parce qu'il est beau, et parce qu'il exprime bien ce moralisme simple et ferme, qui est un des caractères de la poésie de Cena :

L'AMIE.

Comme en un seul rayon de lumière, leurs âmes probes
Resplendissaient... Un jour, les regards pudiques
Virent deux yeux s'emplir de flamme et de tristesse :
Elle eut pitié... et tout un monde croula.

Ils se relevèrent tous deux, comme éveillés
D'un mauvais songe. Mais tout au fond, distincte,
Dans leurs yeux, est restée la vision et les gestes
De tous deux, — et je ne sais quoi d'immonde est en eux.

Maintenant, celle qui ne sut pas être une sœur
Étend ses mains dans un dernier rappel,
Mains tout à l'heure pleines de trésors, — maintenant nues..

O boue ! C'est le ciel qui sur l'eau du marais
Plus chaud et plus intense luit, — et nous allons
Pour chercher une étoile descendre en pleine fange.

C'est ici le lieu de citer encore, parce qu'on y sent mieux qu'ailleurs (il y a sans doute à cela de bonnes raisons) le goût du poète pour l'amour honnête et sain et la bonne vie, une des pièces où Cena parle de la compagne de sa vie et de ses travaux, de cette Sibilla, auteur elle-même d'un très beau roman (1) :

DUPLEX, OMNIS ET UNUS.

Pour moi j'ai désiré les roses, et puis le vin,
Et puis la volupté, — tous les plaisirs... Pour moi ?
J'en ai eu peu de chose, — et j'étais déjà las. Pourquoi ?
— C'est que j'avais entendu pleurer à mes côtés.

(1) Sibilla Aleramo : *Una donna*, 1907.

J'ai eu peu de chose et j'ai tout donné, jusqu'au jour
Où me sentant dépouillé même de moi-même,
Je trouvai celle qui à moi-même m'a donné,
— Et nous fîmes dans le concert divin une harmonie.

Maintenant tout est en moi, je répands et j'assemble
Toutes choses ; le pain, l'eau et la douleur humaine
Par moi se changent en sang et en pensées d'amour.

Sibylle et moi. Je suis double et suis un ;
Une main, mienne cependant, dans la mienne,
Et un cœur, qui est un autre cœur à moi, dans mon cœur.

(P. 105.)

C'est un fort idéalisme qui, chez ce poète libre penseur, soutient cette forte moralité. Par le temps qui court, il n'est pas facile d'être à la fois irréligieux et idéaliste. Notre Sully-Prudhomme était l'un et l'autre. Cena aussi. Et c'est là qu'est le point vital de sa pensée et de sa poésie. Il a donné quelques-unes des expressions les plus vives, les plus émouvantes, qu'on ait encore entendues d'un certain idéalisme, qui voudrait être la foi de demain ou qui, du moins, peut-être la prépare.

Cet idéalisme est fait à la fois, ou si l'on veut, alternativement, d'un pessimisme rationnel et d'un optimisme instinctif. Cette alternative est constante dans le livre de Cena — et évidemment aussi dans son esprit. — On peut dire, d'une part, que toute sa poésie est dominée par l'idée de la mort : reportons-nous au sonnet *Genialis lectus* cité tout à l'heure, ou lisons encore, entre vingt autres de même inspiration, celui-ci :

HODIE MIHI.

Comme les enfants regardent mourir !
Ils épient, attentifs, sans battre les paupières.
Où est la mort ? De quelles cachettes
Sort-elle pour se glisser dans les lits blancs ?

Ce n'était pas un monstre, ils le voient. Inutile
De fuir ; elle est en nous. Point de meilleur parti
Que d'attendre le départ du père, et puis du fils.
De combien de cercueils est sombre l'avenir !

Où donc est celui qui a passé la porte,
Hier ? Sa place est vide. Quelqu'un espère
Son retour ? Allons, voici qu'un autre disparaît.

O mort redoutée, mort acceptée, mort désirée !
Un petit remous s'agite, et puis la mer
De la vie se referme sur les morts.

(P. 16.)

Mais on peut dire aussi bien que toute cette poésie est dominée par l'idée de la vie. Voir la même pièce *Genialis lectus*, et des exclamations comme celle-ci :

Resplendissez, ô formes belles, ô voix et regards,
Et toi, en tes tressaillements intimes, essence
Génératrice d'une Vie nouvelle !

La mort est partout. Ses pièges sont en nous,
Sa brutale violence nous menace. Chaque instant
Est un instant suprême... O Vie, flamboie !

(P. 41.)

Ainsi nous passons, avec le poète, de l'espoir au désespoir, de la pensée de la mort individuelle à celle de l'éternité de l'humanité, jusqu'au moment où s'esquisse dans son esprit, entre le démon familier de Leopardi et de Vigny et le démon optimiste qui le combat, une sorte de conciliation :

STUPEUR SACRÉE.

Formidable, sur l'homme, ô vie du monde,
En tes agitations immenses tu te dresses,

Tu fulmines et pleus avec les nuages, et du fond
Du cœur de la terre tu grondes, impatiente.

Et toi, ô Mort, vaste et soudaine tu fonds
Sur notre troupe d'éphémères vagabonds :
Nous entendons encore les coups, et l'hécatombe
Couvre déjà le sol, et roule au fond des mers.

Quelque chose en nous meurt à nouveau chaque fois
Que meurt un frère. Quoi donc en moi souffrit déjà
La mort ? Cela survit et se rappelle.

Et cela survivra ? Dans quelle forme humaine,
En quelle combinaison inconnue, je ne sais :
Ma substance éternelle à nouveau vibrera.

(P. 100.)

Et voici les conclusions qui se dégagent : dans la vie humaine, à la fois horrible et belle, la beauté l'emporte, parce que, tout bien pesé, en dépit des misères et de la mort, il y a en nous, et dans le monde, quelque chose d'irréductiblement pur et puissant : la pensée. La pensée reste, en dépit des assauts du matérialisme et quelques concessions qu'on lui fasse, le phénomène essentiel de la vie du monde. Dans l'imagination du poète, la terre elle-même est imprégnée de pensée, tend à la pensée :

Parce que la terre a une âme, qui s'efforce
De jaillir de ses entrailles jusqu'à l'écorce,
Et de se fondre avec notre âme humaine !

(P. 106.)

Et l'histoire du monde est en résumé celle-ci :

LES FORMES.

La Terre était fumante, et dressait d'effrayants
Profils en face des soleils lointains,

Et des formes chaotiques de ses incessants
Efforts naissaient, êtres incertains et lents,

A grand'peine se détachant des restes
Du lourd limon... Puis des forêts et des troupeaux
Surgirent, des formes glissant dans l'eau et les vents,
— Et puis, d'êtres indépendants une harmonie...

La dernière forme (1) que la Terre a produite
Continua son œuvre. Des flancs maternels
Elle tira de pensives, architectures.

Maintenant elle traîne des faisceaux de nerfs, tisse des [rayons...
Et l'homme s'émerveille devant les créatures
Qui fleurissent de lui dans l'éternel printemps.

(P. 121.)

Aussi le devoir de l'homme, et sa joie, est de vivre une vie spirituelle de plus en plus intense, laquelle lui assurera, nécessairement, sûrement, la domination du monde, — et, qui sait? non pas seulement de notre petite Terre, mais d'autres terres plus lointaines; — les dernières découvertes de la science lancent le rêve du poète dans l'infini :

... La Terre alors sera remplie, bondée
D'hommes, — et mille voyageurs s'élanceront
Vers l'azur, où pullulent les mondes...

∴

Parmi les cent trois sonnets de *Homo*, il en est un certain nombre que je n'aime pas, qui sont, ou je le suppose, manqués. Parfois, dans les meilleurs, il y a des obscurités, des rudesses, qui choquent même dans cette poésie dont le style veut être et a raison d'être austère. Mais j'ai dit que ce n'est pas de cela que je parlerai. D'ailleurs, on peut par-

(1) L'homme.

donner (à moins que justement pour cela on ne les lui pardonne pas) des défaillances de forme à un poète qui peut écrire des sonnets comme celui-ci :

ESCLAVE.

Lorsque l'époux, si cher aux siens, s'empara d'elle,
Elle attendait, emplie d'une douce terreur :
Mais le secret des corps veut s'ouvrir lentement...
En des bras étrangers, triste, elle s'évanouit.

Et elle ignore. Adieu ! juvénile bonheur
Du cœur, des sens, adieu. Un jour peut-être
Elle palpitera sous un ardent regard,
— Pour que pèse plus lourd sa douleur éternelle.

Et l'esclavage vil ! Et les membres tordus,
Les membres violés, foulés, et l'infini
Dégoût qui l'envahit durant les nuits horribles !

Or cela, la nature l'ignore, et pour cela
Ne suspend pas son œuvre... Qu'es-tu, petite vie,
Qui fus faite de haine et de désir de mort ?

(P. 52.)

JULIEN LUCHAIRE.

Antoine et Cléopâtre

LA VIE INIMITABLE

La nef au loin s'avance et le flot bleu s'argente
Sous l'effort cadencé des rameurs au front noir,
Et la voile se tend à la brise du soir,
Mettant un reflet d'or sur la mer indulgente.

A la poupe, où la voix des chanteurs d'Agrigente
Monte douce, et se mêle aux parfums d'encensoir,
Sur des coussins de pourpre ils sont venus s'asseoir
Sous un velours de soie à la teinte changeante.

Et vers l'Imperator, qu'entourent ses bras blancs,
Cléopâtre se penche, et par des gestes lents
Au torse du Romain frôle sa gorge nue.

Lui, pour ne plus songer aux triomphes passés,
Sentant pâlir sa gloire au charme retenue,
Il savoure l'oubli dans ses bras enlacés.

R. Amiel.

1-2 juillet 1907.

Débarquement de Cléopâtre à Tarse

Tableau de Gellée (Claude) *dit* Claude Lorrain.

La nef a jeté l'ancre, et le ciel indulgent
A dans ce jour d'été sa clarté coutumière.
Sur le port, le couchant rayonne, et la lumière
Avive aux flots d'azur une frange d'argent.

Ils sont là, tous les deux, face à face, échangeant
Le salut qui liera leur fortune dernière,
L'Imperator, vaincu dans sa vertu guerrière,
Et la brune Lagide au doux regard changeant.

Par ces bras qu'elle tend Cléopâtre se donne,
Et pour elle oubliant tout ce qu'il abandonne,
Antoine, l'œil ardent, contemple sa beauté !

Il n'est plus qu'au destin que cet instant commence :
L'empire, les faisceaux, Rome et la mer immense
S'effacent de ce cœur que l'amour a dompté.

R. Amiel.

3 août 1907.

Réponse à l'article sur l'Art pour l'Art

MONSIEUR,

Il est déjà bien tard pour venir vous remercier d'avoir écrit sur mon livre un si important et si bienveillant article. J'en ai eu connaissance aussitôt qu'il a paru dans la *Revue Latine*, et je me suis mis à réfléchir aux très intelligentes solutions que vous proposez sur tant de points intéressants. Mais la rentrée et différentes occupations ont empêché mes réflexions d'aboutir aussi vite que je l'aurais voulu à quelque chose d'écrit.

J'ai beaucoup goûté la distinction que vous établissez entre les trois sortes d'art ; l'art pour le *bien*, l'art pour le *vrai* et l'art pour le *beau ;* les deux dernières catégories constituant proprement ce qu'on appelle couramment l'art ; — et il me semble que cela ne va pas sans apporter dans cette obscure et complexe question une lumière appréciable. — Ensuite vous vous montrez, si je ne me trompe, on ne peut plus partisan du chacun chez soi, en quoi vous avez bien raison. Mais pourquoi voulez-vous que je fasse le pince-sans-rire quand je dis que l'art *peut dans certaines conditions* (à savoir quand il s'agit d'artistes hommes de conscience, et non pas du tout des grands artistes en général) être moral, tout en ajoutant cette restriction, dont je comprends l'importance, que le lecteur doit posséder d'abord un certain degré de moralité et même d'intelligence, ces deux qualités pouvant d'ailleurs se suppléer mutuellement dans une large mesure ? — Rien de plus

naturel. Il n'y a pas là la moindre ironie. Pourquoi, exemple bien simple, tant de choses reconnues morales pour les grandes personnes sont-elles immorales pour les enfants, sinon parce que les enfants, en moyenne, n'ont pas encore l'intelligence assez développée et la moralité assez assise pour en tirer bon parti ? Et, d'autre part, quelle est la chose morale, ultramorale, archimoralisante, qu'un esprit dévergondé ne puisse tourner en élément de perversion sans que personne y puisse rien ? Je pense ici par exemple au jeune Chateaubriand tirant de si peu morales excitations des sermons de Massillon, d'après ses propres mémoires. Et pourtant c'était bien là de *l'art pour le bien* avoué et notoire, — et non de l'art pur !

Deux mots aussi sur la forme de l'idée, question qui m'a toujours intrigué et qui me paraît être l'une des plus importantes en matière littéraire, quand on se place au point de vue de l'esthétique théorique. Votre argumentation, qui est très pressante, m'a convaincu que la mienne laissait à désirer, et je le reconnais sans difficulté, mais elle ne m'a pas convaincu sur le fond.

Vous avez remarqué que j'avais pris là-dessus mille précautions. C'est que j'ai voulu poser la question et en envisager les faces plutôt que je n'ai prétendu la résoudre ; mais enfin j'ai manifesté, j'en conviens, une sympathie prononcée pour la thèse de l'antériorité de la forme. Encore maintenant la question n'est pas au point dans mon esprit, mais je pense toujours du même côté, bien que vous ayez qualifié un peu durement cette solution d' « absurdité fondamentale », et que vous ayez ajouté, ce qui est tout à fait cruel, que cette qualification vous « échappe rarement ». Je reconnais d'ailleurs que cette position heurte violémment le sens commun. Mais ce n'est pas une raison. Il ne manque pas de théories qui se sont trouvées ou se trouvent encore dans le même cas, — et ne s'en portent pas plus mal. Avec toutes mes pré-

cautions oratoires, je crois que j'ai manqué de hardiesse, et même de franchise intellectuelle. Aujourd'hui, si vous me poussiez un peu, je crois que je vous dirais (attention ! voici le comble de l'absurdité !) qu'il n'y a pas d'*idée* à proprement parler, et que l' « idée » n'est qu'une entité qui s'évanouit quand on veut lui appliquer une analyse un peu aiguë. Il y a, je crois, des images, des sensations plus ou moins vagues ou précises, et de tout genre, visuelles, auditives, musculaires, olfactives même, etc... Quelquefois il n'y a que de simples images graphiques, comme semble le prouver le cas des personnes qui ne pensent que la plume à la main (Gautier, Hugo), tandis que d'autres ne pensent qu'en parlant (Flaubert parmi les écrivains, et combien de personnes prises au hasard dans la foule ! les méridionaux en général, les femmes, les enfants, également en général) ; tandis que d'autres, au contraire, sont gênés par l'apparition des images graphiques ou auditives et ont besoin du silence, quelquefois de la nuit, pour laisser prédominer dans leur esprit les formes que suscite leur imagination ou la réalité (type le plus parfait que je connaisse : Rousseau) (1). Toutes ces sensations, toutes ces images, combinées, associées d'une façon infiniment complexe, traversent les centres nerveux d'une façon plus ou moins rapide et avec plus ou moins de stabilité. Est-ce là ce que l'on appelle *l'idée* ? Mais ce sont des formes, c'est *la forme !* Et cela me fait dire que la forme et l'idée, c'est la même chose, soús deux dénominations peu différentes, la dénomination *la forme* s'appliquant à la forme fixée et arrêtée, la dénomination *l'idée* s'appliquant à la forme seulement aperçue et non fixée (formes provisoires de

(1) Cf. le passage connu des *Confessions :* « Je n'ai jamais rien pu faire la plume à la main, vis-à vis d'une table et de mon papier ; c'est à la promenade, au milieu des rochers et des bois, c'est la nuit dans mon lit, que j'écris dans mon cerveau... »

plus en plus précises, de plus en plus riches en pouvoir évocateur, se succédant et se remplaçant dans l'esprit de *l'écrivain*, s'il est doué, jusqu'à ce qu'une forme arrêtée définitive, ou provisoirement définitive, ait été élue par lui ; — formes indécises, plus ou moins nombreuses, non fixées, et en général n'ayant pas à l'être, évoquées dans l'esprit du *lecteur* selon le plus ou moins de richesse des associations dont il dispose).

Vous dites vous-même (p. 524) : « La théorie de la consubstantialité de l'idée et de la forme est vraie en ce sens que ce n'est que quand l'idée a trouvé son mot qu'elle s'est trouvée elle-même. » A merveille ! mais vous ajoutez aussitôt : « Mais en ce sens que l'idée amène son mot avec elle dès qu'elle naît, la théorie n'a pas le sens commun. » Pourtant, si la première proposition est vraie, la seconde l'est aussi nécessairement. Oui, l'idée amène son mot avec elle dès qu'elle naît, en ce sens *qu'elle est ce mot*, avec toutes les images, sensations, perceptions de tout genre associées à ce mot dans un esprit donné, et rien d'autre ! Après cela, que ce mot soit le mot définitif ou qu'il doive ensuite céder la place à un autre plus heureux, cela ne fait rien à l'affaire. C'est une tout autre question.

Naturellement il en va de même qu'il s'agisse d'une œuvre dans son ensemble, ou d'une seule phrase, ou d'un seul vers.

J'ajoute que je ne crois pas qu'il faille négliger, à ce sujet, les indications qu'on trouve dans certains propos d'artistes que j'ai cités. Schiller nous dit qu'il éprouve avant de concevoir une œuvre une disposition musicale (sensation plus ou moins confuse d'ordre auditif); — Flaubert, avant de concevoir *Madame Bovary*, nous apprend qu'il a voulu faire d'abord quelque chose de *pourpre*, puis de *gris* (sensation visuelle) ; — Baudelaire, que son âme voltige sur les parfums, c'est-à-dire que les parfums (sensations

olfactives) agissent d'une façon particulièrement active sur les diverses associations susceptibles d'être évoquées dans son esprit. Eh bien, voilà sur trois esprits organisés différemment des indications très précieuses. Il me semble que là nous touchons le tuf, et que c'est vraiment une lueur, une simple lueur, mais enfin une lueur dans cette nuit si noire des origines de la conception esthétique. Or, dans ces trois cas, que voyons-nous au commencement de tout ? Des sensations, c'est-à-dire des formes. Et l'idée, ce qu'on appelle proprement l' « idée », est toujours quelque chose d'insaisissable, de réductible à autre chose ; bref, je n'y vois qu'une abstraction sans réalité. et, dans ces conditions, il est bien évident que la question d'antériorité ou de postériorité ne se pose plus.

Dans tout ce qui précède il s'agit surtout de l'artiste, bien entendu. Quand on se place au point de vue du lecteur ou de l'auditeur, la question me paraît plus simple, car comment ne serait-ce pas de la forme que naîtrait l' « idée », puisque l' « idée » n'est que le retentissement en sensations ou en associations produit dans le cerveau récepteur par tel mot, tel rythme, telle sonorité, tel graphisme ou tel phonème ?

Pardonnez-moi, Monsieur, toute cette métaphysique. Je ne sais si je me fais bien comprendre, et peut-être, je le répète, ma pensée n'est-elle pas encore bien au point. Mais j'y reviendrai sans doute un jour ou l'autre, et je tâcherai d'y voir alors tout à fait clair. En attendant je me permets de vous envoyer ces quelques réflexions dont vous ferez le cas que vous voudrez.

Veuillez donc recevoir, je vous prie, Monsieur, les remerciements réitérés de quelqu'un qui se rappelle avec reconnaissance la manière dont vous l'avez traité il y a quelques mois, et l'assurance de ses sentiments vraiment dévoués.

A. Cassagne.

Réponse au « Post-Scriptum sur Pascal amoureux »

Mon cher Maître,

Je commence par vous remercier de tout ce que votre *Post-scriptum* à *Pascal amoureux* contient d'obligeant à mon égard.

En ce qui concerne la question que vous soulevez, je crois bien que vous avez raison, et que G. Michaut et moi nous avons bel et bien commis le contresens que vous signalez.

A dire vrai, quelqu'un qui serait plus entêté de ses propres idées que je ne le suis, ou crois l'être, pourrait chicaner un peu. Il pourrait dire par exemple :

1° *Amitié* signifiait quelquefois *amitié*, — même au XVIIe siècle. Exemple (on en pourrait citer beaucoup d'autres) :

> Mais enfin *l'amitié* n'est pas de même rang,
> Et n'a point les effets de *l'amour* ni du sang.
>
> (Corneille, *Horace*, act. III, sc. v.)

2° Si *amitié* veut dire *amitié*, toute la phrase vous paraît offrir un sens « bizarre » et même « un peu bouffon ». N'est-ce pas beaucoup dire ? Et pour la ramener, dans cette hypothèse, à un sens plus normal, vous indiquez ce qu'elle devrait être. N'est-ce pas bien délicat et aventureux de vouloir adapter un texte du XVIIe siècle à nos exi-

gences logiques du XXe ? Notez qu'à ce compte, et dans votre hypothèse, le texte non plus n'est pas très satisfaisant. L'auteur qui écrit : « Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parents et ses amis », et qui ajoute : « les grandes amitiés (ou plutôt les grands amours) vont jusque-là, » commet, semble-t-il, une tautologie ; et une tautologie n'a, certes, rien de « bouffon », ni de « burlesque », mais elle n'a rien non plus d'admirable. Et, au fait, ce que nous trouvons, pour notre goût moderne, d'un peu « louche » dans l'une ou l'autre alternative, ne serait-il pas un signe de plus que le *Discours* n'est pas l'œuvre du très grand écrivain, du demi-dieu de la prose française, auquel on persiste à l'attribuer ?

3° Vous déclarez que les deux phrases : « Nous connaissons l'esprit... avec les autres », et : « Je suis de l'avis de celui qui disait... » n'ont entre elles aucune « corrélation » et sont d'ailleurs « séparées par un alinéa ». — Oui, l'alinéa existe dans l'édition Brunschvig, que vous avez eue sans doute entre les mains ; mais il n'existe ni dans l'édition Michaut, ni dans l'édition Havet, qui font un « bloc » de tout ce passage. Et si, négligeant les textes imprimés, nous nous adressons aux manuscrits pour trancher la question, nous constatons que l'ancien manuscrit (le 9203), le moins soigné, celui qui distribue un peu au hasard les paragraphes, est ici écrit de telle sorte que l'on peut indifféremment voir ou ne pas voir un alinéa au début de la phrase : « Je suis de l'avis de ceux... » ; — mais qu'en revanche, le nouveau manuscrit (le 4015), le plus correct, le mieux ponctué, le plus lisible, et celui, notons-le, qui sépare les paragraphes les uns des autres non seulement par des *blancs*, mais par des tirets verticaux, ce manuscrit-là donne raison aux éditeurs Michaut et Havet, et, comme eux, fait un seul développement, depuis la phrase : « Nous connaissons l'esprit... » jus-

qu'à celle qui se termine par : «.... un commencement de réflexion ». Dans ces conditions, il paraît bien difficile qu'on puisse tirer argument contre notre interprétation de la présence, devenue très problématique, d'un alinéa dans le texte original.

Et voilà, mon cher Maître, quelques-unes des choses que peut-être pourrait-on vous répondre. Pour moi, je me fais ici tout simplement l'avocat du diable ; mais, au fond, je me laisse très volontiers persuader par vous. *Nostra culpa !* G. Michaut et moi, nous avons très probablement commis le contresens que vous relevez, et vous avez fort bien fait de rattraper « l erreur en marche ».

Seulement, savez-vous la « moralité » que je vais tirer de là ? Prenez garde ! vous allez m'aider à enfourcher de nouveau mon dada favori ! C'est que toutes les fois que, comme ici, on reste sur le terrain des interprétations personnelles, on en est réduit à entre-choquer des impressions toutes subjectives, toujours sujettes à caution et à revision, et on n'aboutit jamais à la pleine évidence et à l'absolue certitude. Et voilà pourquoi je m'efforce, ainsi que vous le dites vous-même, de « n'être sensible qu'aux preuves historiques ». Et voilà pourquoi je me refuse à trancher la question de l'attribution du *Discours sur les passions de l'amour*.

Vous savez quels sont, de longue date, pour vous, mon cher Maître, mes sentiments de reconnaissant dévouement et de respectueuse admiration. Si vous me faites l'honneur d'imprimer cette lettre, j'ose vous prier de ne point supprimer cette dernière phrase, — qui, sous ma plume, est le contraire d'une phrase.

VICTOR GIRAUD.

P.-S. — L'une des choses qui m'ont, dans votre argumentation, paru le plus discutables, c'est ceci : « L'auteur, dites-vous, n'a écrit *amitié* que pour éviter le mot *amour*

qui est à la ligne précédente et qu'il sentait venir à la ligne suivante. Il a usé d'un synonyme. » — Il me semble qu'au XVIIe siècle les écrivains même secondaires, — et comme ils ont raison ! — usent fort peu de synonymes, que les répétitions de mots ne leur importent guère, et qu'ils les préfèrent toujours aux impropriétés et aux obscurités. Et puisque l'on attribue le *Discours* à Pascal, vous savez quelles sont, sur ce point, la théorie et la pratique constante de l'auteur des *Pensées*.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro une réponse de M. Maréchal à l'article de M. Faguet sur Lamennais et Lamartine.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 2 25 Février 1908

La Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

POÈTES :

M. THÉDENAT ; M. Paul SONIÈS ; Mme Marie DAUGUET ; M. Henri de RÉGNIER ; M. Jean MORÉAS ; M. Jean PICARD ; Mme Hélène PICARD ; M. Ernest DUPUY.

Sans ordre et aussi sans prétendre que les œuvres poétiques dont je vais parler soient les meilleures qui aient paru en ces dernières années, je vais donner mes impressions sur quelques recueils de poésies que j'ai lus et que j'ai trouvés intéressants.

Une plaquette de M. Thédenat, celui de l'Institut, parfaitement, celui qui passe une partie de sa vie dans le Forum romain. Ce ne sont pas des vers archéologiques. Ce sont des impressions d'artiste parfaitement moderne. Il y en a d'un peu indécises ; il y en a d'excellemment fortes et pénétrantes. Exemple : La pièce est intitulée : *Brouillards d'hiver.*

Déjà l'hiver morose avait chassé l'automne
Et dépouillé les bois de leur verte couronne ;

Aux nids abandonnés plus d'amours ni de chants,
Plus d'ombreuse fraîcheur sous les rameaux penchants ;
Plus de frissons courant sous la brise qui passe.
Le brouillard, par degrés envahissant l'espace,
Dans le lointain du rêve effaçait l'horizon.
Sur les feuillages morts qui couvraient le gazon,
Sur les rameaux flétris de la brune fougère
Traînaient les bords flottants de sa robe légère,
Et dans la blanche nuit où s'éteignait le jour
Je voyais se cacher, se montrer tour à tour,
Les chênes noirs, les hêtres gris, la grâce frêle
Des bouleaux dont l'argent à l'or des pins se mêle.
Tout en haut, dans la nue opaque, le soleil
Dérobait son front blême à la lune pareil.
Le ciel était en deuil ; la brume au bout des branches
Faisait comme des pleurs tomber des gouttes blanches.
De la terre aucun son ne montait vers les cieux ;
Aucun zéphir errant dans l'air silencieux
N'éveillait la chanson des arbres sans feuillée.
Une blanche vapeur dormait dans la vallée
Et baignait des coteaux aux détours incertains
— Tel un lac qui se perd en de vagues lointains —
Et dans ce flot muet, comme un haut promontoire,
S'avançait l'éperon d'une colline noire.
Rien ne semblait réel dans la nature en pleurs ;
C'était un chant sans voix, un tableau sans couleurs ;
Des choses s'exhalait une longue tristesse ;
Tout était désolé comme un cœur en détresse,
Comme un dernier regard, comme un dernier adieu,
D'une beauté pourtant où l'on devinait Dieu.

Quand M. Thédenat n'aurait peint que ce grand tableau mélancolique, il se serait révélé poète.

*
* *

Les *Idoles* de M. Paul Soniès sont un recueil de poésies très variées, très différentes de ton. M. Soniès sait passer du plaisant au sévère. Sa lyre est essentiellement multicorde. Je l'aime mieux, du reste, sévère que plaisant ; mais enfin il a tous les styles et il se montre toujours, en

l'un ou en l'autre, avec agrément. Voulez-vous une page de l'*Anthologie*? Il me semble qu'en voici une.

Naguère, poursuivant une chèvre indocile
Ou conduisant la danse au son des sistres clairs,
Perséphone, ton pied bondissait dans les airs
Et tes yeux réflétaient le ciel de la Sicile.

Ce printemps éternel qui dore la grande île
Chassait si loin de toi tous les printemps amers,
Que, suivant du regard un vaisseau sur les mers,
Tu ne pensais pas même au marin qui s'exile.

Tes chansons et ton rire éveillaient les échos,
La pourpre du corail et des coquelicots
Cédait au jeune éclat de tes lèvres joyeuses;

Et toujours la plus belle, et libre, et sans desseins
Tu ne craignais, le soir, près des vertes yeuses,
Que l'erreur d'une abeille aux roses de tes seins.

Voulez-vous une élégie que Ronsard aurait signée et aurait envoyée à Hélène? Je crois que je l'ai trouvée dans le recueil de M. Soniès. Et il y en a peut-être plus d'une de ce genre.

Mignonne, soyez moins avare de tendresse,
La saison des baisers dure si peu de temps!
On croit que c'est toujours la fête du printemps,
Et bientôt c'est l'hiver désolé qui se dresse.

Vous n'aurez pas toujours la grâce enchanteresse
Sous la couronne d'or des cheveux éclatants,
Ni cette bouche en fleur, ni les seins palpitants
Qui se cachent pour fuir la suprême caresse.

Vous n'aurez pas toujours le cher trésor secret
Que devine et qu'attend mon espoir indiscret;
La rose de beauté comme l'autre se fane.

Comme l'autre elle charme au moment de s'ouvrir.
Qu'importe que l'amour l'enivre et la profane?
Le matin dit: aimer; le soir nous dit: mourir.

Mais je voudrais citer tout entière l'élégie, profonde, celle-ci, et de sentiment intense, intitulée *la Mort des vieux*. J'en donne au moins quelques extraits. Voilà une pièce que François Coppée sera au désespoir de n'avoir pas faite. Mais quoi ? Il se consolera vite : il aime tant les belles choses que font les autres !

On regrette plus tard d'avoir quitté les vieux,
Les bons vieux, dont on est la joie et qu'on délaisse.
On est jeune ; on s'en va sans détourner les yeux ;
Notre force en riant fait pleurer leur faiblesse.
Eux, depuis le départ courbent leurs fronts pensifs,
Se sentant oubliés par notre ingratitude.
Nous tentons l'océan du monde et ses récifs,
Nous nous étourdissons parmi la multitude.
Les vieux peuplent le temps de notre souvenir ;
Leur âme, chaque jour, se fait plus solitaire ;
Ils regardent parfois si nous allons venir ;
Puis enfin, las d'attendre encore et de se taire,
Comprenant qu'ils n'ont plus rien à faire ici-bas
Et qu'ils étaient de trop puisqu'on les abandonne,
Ils se laissent mourir, sans regrets, sans combats,
Comme le jour s'éteint, comme le cœur pardonne.
. . . . . .
. . . . . .
Beaux jeunes gens, allez là-bas où sont les roses,
Sans regarder nos fronts courbés sous les ennuis.
Cueillez la fleur des jours et le baiser des nuits ;
Les gais matins ont-ils souci des soirs moroses ?
. . . . . .

*
* *

Mme Marie Dauguet, dont on se souvient peut-être que j'ai le premier dénoncé le beau talent poétique et qui m'a, (faut-il le dire ?) un peu déçu depuis, rapporte d'Italie des croquis mêlés de prose et de vers. Il y a là des puérilités, des affectations de profondeur philosophique, du « paganisme » de pacotille, des souvenirs de Nietzsche mal compris, beaucoup de choses qui agacent fort ; mais

du talent, quelquefois, d'une essence rare, de l'originalité, des sensations sincères. Il faudrait prouver mes assertions dans l'un et l'autre sens. J'aime mieux ne prouver que celles qui sont favorables.

« Ce matin nous quittons Rome et voici que le train s'arrête, à la suite de je ne sais quel accident, en plein silence, à travers ces marais de la campagne romaine que baignent à cette heure d'opalescentes clartés. Toute cette plaine herbeuse respire comme la mer par larges ondulations, oscille mollement sous des vapeurs encore traînantes qui se soulèvent à demi et s'étirent en fumeux lambeaux. Des vignes bleues, trempées de rosée, retombent sur le talus qui borde la voie. A l'horizon la ligne des montagnes tremble, veloutée dans l'azur naissant. Des ruines d'aqueduc se profilent et fuient. La voie appienne, avec ses tombeaux, son recueillement, ses dallages où circule l'ombre des graminées folles, traverse, telle que je l'ai aimée tous ces jours où je l'ai parcourue, cette plaine romaine, d'une si pénétrante beauté. Quelle indolence, quel abandon, quelle paix dans le renoncement ! Et comme cette terre, qui repose libérée du tumulte de la vie, semble heureuse de son mutisme et de sa décrépitude ! »

Et voici une rêverie devant un tableau « à la maniera di Dante Gabriele Rossetti », qu'il faudrait peu de chose, un peu moins de dédain pour les règles, c'est-à-dire pour les lois du rythme, pour dire la vérité un peu moins de négligence et de tendance à se trouver trop vite satisfait de ce qu'on écrit, pour que cette pièce, d'un sentiment si profond, d'une inspiration si pure, fût un petit chef-d'œuvre « à la maniera » d'André Chénier.

C'est l'amour ! Il sommeille sous les troncs des vieux ifs,
A l'ombre que répand leur cime funéraire,
Près de la source noire où tombe la lumière
Eclatante et nette d'un ciel de Primitifs.
Il dort, son clair visage appuyé sur sa main,
Et sa chair ivoirine est celle des jasmins

Dont l'air mélodieux subtilement s'embaume,
Pendant que du gazon mollement azuré
S'élèvent deux grands lis déversant leur arome
Et qui penchent vers lui leurs calices nacrés.
. . . . . .
. . . . . .
On entrevoit au loin, violâtre et lilas,
A travers le profil des branches paresseuses,
L'horizon qui déploie ses lignes flexueuses
Et ses tendres reliefs qu'un doigt divin moula.

Plus proche, dans la plaine où la chaleur s'apaise,
Résonne, dirigeant la marche des troupeaux,
Ou charmant leur repos à l'ombre des mélèzes,
Aux lèvres des bergers, les rustiques pipeaux.

Et tout ce paysage est si pur et si calme,
Inondé tout entier par la limpidité
Du ciel. L'ajonc fleurit, l'eau chante sous les palmes
Des lauriers abritant sa chaste nudité.

L'azur est répandu sur la fraîcheur des mousses,
L'air est heureux, le vent innocent, l'herbe douce,
La chanson caressante à l'écho balbutie
Des colombes aux troncs des amandiers blotties (1).

Il dort, son clair visage appuyé sur sa main,
L'amour sous le bandeau de pavots et de roses,
Lui dont la fleur candide est la fleur des jasmins ;
L'amour ingénument comme un enfant repose
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

La Sandale ailée, de M. Henri de Régnier, n'est ni au-dessus ni au-dessous des précédents recueils de ce délicat artiste, toujours un peu inégal, mais chez qui on est tou-

(1) L'inversion est forte. De ces deux derniers vers mettez le second le premier, vous comprendrez tout de suite ; mais enfin l'inversion est un peu rude.

jours sûr de trouver, à côté de choses négligées, des choses exquises. Il me semble qu'il y a dans la *Sandale ailée* plus de *choses pensées* et moins de sensations et moins d'impressions que dans les précédents volumes. Ce n'est pas moi qui me plaindrai de cette nouvelle orientation, peu accusée, à la vérité, mais déjà sensible, du beau talent de M. de Régnier. Voyez ce poème à la fois philosophique et passionné, tout à fait, sinon dans la manière, du moins dans l'esprit de Sully-Prudhomme :

Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable,
Sachant que tout est vain dans le temps éternel,
Et que même l'amour est aussi peu durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel.

C'est ainsi qu'il se fait, devant l'homme et les choses,
Ce visage tranquille, indifférent et beau,
Qui regarde fleurir et s'effeuiller les roses
Comme éclate, s'empourpre et s'éteint un flambeau.

N'ayant pas attisé de ses mains paresseuses
Les flammes de l'aurore et les feux du couchant,
Les soirs n'ont pas pour lui de cendres douloureuses,
Et le jour qu'il voit naître est le jour qu'il attend.

Parmi tout ce qui change et tout ce qui s'efface,
Je pourrais comme lui rester grave et serein,
Et si la fleur se fane en la saison qui passe,
Penser que c'est le sort que lui vaut son destin.

Mais j'aime mieux laisser l'angoisse qui m'oppresse
Emplir mon cœur plaintif et mon esprit troublé
Et pleurer de regret, d'attente et de détresse
Et d'un obscur tourment que rien n'a consolé.

Car ni le pur parfum des roses sur le sable,
Ni la douceur du vent, ni la beauté du ciel
N'apaise mon désir avide et misérable
Que tout ne soit pas vain dans le temps éternel.

Mais pour montrer que, du reste, le poète impressionniste n'est nullement mort et même n'a nullement vieilli

én M. de Régnier, j'opposerai comme dans un diptyque cette vision d'Orient et cette sensatiou de petite ville française. Je crois qu'elles se feront valoir l'une l'autre, et qu'en tout cas elles donneront par leur rapprochement une idée juste de la souplesse du talent de l'auteur :

Peut-être, si j'avais choisi le temps de vivre,
Eussé-je, grave et doux, vieilli sous le turban,
Et ma vie eût passé ses jours calmes à suivre
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc.

Dans la fraîche mosquée où mille fleurs sont peintes
Sur la faïence lisse autour du nom d'Allah,
J'aurais, les yeux levés vers les lampes éteintes,
Attendu qu'Azrael, à mon tour, m'appelât ;

A la fontaine pure où coule une onde claire,
J'aurais lavé mes pieds, mon visage et mes mains,
Et prosterné mon corps au tapis de prière
Chaque fois qu'au ciel bleu chantent les muezzins.
. . . . . .
. . . . . .
Mais qu'importe la vie à qui peut, par son rêve,
Disposer de l'espace et disposer du temps !
Qu'importe ? puisque j'ai, d'une illusion brève,
Satisfait à jamais mon désir d'un instant ;

Et qu'à travers Stamboul et dans la verte Brousse
J'ai ressenti l'attrait du pays musulman
Où s'allonge, le soir, sur la terre âpre et douce,
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc.

Et voici la « Ville de France », que tout Français qui a été élevé dans une petite ville reconnaîtra avec un sentiment de tendresse et un sourire ami. Non, elles ne sont pas très poétiques, nos petites villes de France ; mais elles ont un charme de simplicité, d'intimité, de *familialité*, qui est très puissant sur nous et que le poète a merveilleusement démêlé et fait passer dans ses vers :

Le matin je me lève et je sors de la ville ;
Le trottoir de la rue est sonore à mon pas,

Et le jeune soleil chauffe les vieilles tuiles,
Et les jardins étroits sont fleuris de lilas.

Le long du mur moussu qui dépasse les branches
Un écho que l'on suit vous précède en marchant,
Et le pavé pointu mène à la route blanche
Qui commence au faubourg et s'en va vers les champs.

Et me voici bientôt sur la côte gravie
D'où l'on voit au soleil et couchée à ses pieds
Calme, petite, pauvre, isolée, engourdie,
La ville maternelle aux doux toits familiers.

Elle est là, étendue et longue ; sa rivière,
Par deux fois, en dormant, passe sous ses deux ponts (1).
Les arbres de son mail sont vieux comme les pierres
De son clocher qui pointe au-dessus des maisons.

Dans l'air limpide et gai, transparent et sans brume,
Elle fait un long bruit qui monte jusqu'à nous ;
Le battoir bat le linge et le marteau l'enclume ;
Et l'on entend des cris d'enfants, aigres et doux.

. . . . . .
. . . . . .
Elle est semblable à ses autres sœurs de la plaine,
A ses sœurs des plateaux, des landes et des prés,
La mémoire en passant ne retient qu'avec peine
Parmi tant d'autres noms son humble nom français.

Et pourtant, lorsqu'après un de ces longs jours graves
Passés de l'aube au soir à marcher devant soi,
Le soleil disparu derrière les emblaves
Assombrit le chemin qui traverse les bois ;

Lorsque la nuit qui vient rend les choses confuses
Et que sonne la route dure au pas égal,
Et qu'on écoute au loin le gros bruit de l'écluse,
Et que le vent murmure aux arbres du canal ;

(1) Exemple des négligences de M. de Régnier. La rivière ne passe nullement par deux fois sous deux ponts. Elle passe successivement sous les deux ponts et rien de plus. Ces choses-là sont bien vénielles, mais elles agacent.

Quand l'heure peu à peu ramène vers la ville
Ma course fatiguée et qui va voir bientôt
La première fenêtre où brûle l'or de l'huile
Dans la lampe, à travers la vitre sans rideau (1),

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

Inutile de dire que M. de Régnier, très grand prosateur, est aussi un bon poète. On voudrait seulement qu'il se résignât à corriger ses vers autant que, à ce qu'il me semble, il corrige sa prose. La perfection de la forme est aussi nécessaire aux vers que la perfection de la pensée.

*
* *

Celui, au contraire, qui est impeccable au point de vue de la forme et qui amène *toujours* sa phrase au degré de perfection dont une phrase soit capable, c'est M. Jean Moréas. Ce qu'un lecteur difficile pourra incriminer dans ses fameuses *Stances* (dont je demande pardon de n'avoir pas parlé plus tôt), c'est une certaine monotonie de la pensée et du sentiment. « C'est encore plus toujours la même chose que dans Lamartine », me disait quelqu'un. Il y a du vrai. Il ne faut pas essayer, avec M. Moréas, de sortir de la mélancolie, de la tristesse et de la douleur. Elégies personnelles sur élégies personnelles ; ou plutôt les *Stances* ne sont qu'une seule élégie en une centaine de couplets. Mais quoi ? La forme est admirable, d'une pureté absolument classique, avec le goût des images justes

(1) Encore quelque chose qui n'a pas été, par un peu de travail, amené au point. Syntaxe impossible. Est-ce l'or de l'huile qui brûle à travers la vitre ? Non. Alors. c'est vous qui voyez la fenêtre à travers la vitre ? Il n'y a que ces deux constructions possibles, et ni l'une ni l'autre ne donne un sens. La phrase a été pensée, et joliment ; elle n'a pas été mise sur pied.

et le don de les trouver toujours sans effort. C'est une des manifestations « d'âme poétique » les plus extraordinaires que nous ayons vues depuis des années et des années. Lamartine dirait :

Ma jeunesse revit dans cette ardeur si... lente

Et il dirait juste ; une sorte de langueur brûlante est comme l'âme de ces beaux vers. Lisons et lentement aussi. Ces vers entrent, pour ainsi parler, d'un mouvement qui semble insensible, jusqu'au fond intime :

Eté, tous les plaisirs que ta saison m'apporte
Comme ceux du printemps ont perdu leur attrait.
Adieu le tendre automne ! A présent qu'à ma porte
Vienne heurter l'hiver ; j'ouvrirai sans regret.

Dans l'antique forêt le vent et la cognée
Sème de l'arbre fort les rameaux à ses pieds,
Et parmi les humains la juste destinée
Abat, à chaque coup, gloire, amour, amitiés.

Moins doucement la feuille à la brise soupire
Que la branche frappée en tombant ne se plaint,
Et lorsque le malheur s'exhale de la lyre,
Tout autre chant n'est plus qu'un écho qui s'éteint.

Vie exécrable, ô jours que corrompt l'amertume,
Je vous surmonte encor, mais mon cœur est brisé ;
Et, s'il a plus d'éclat, peut-être il se consume
Ce feu sombre et divin qui m'avait embrasé.

Même note, mais aussi même beauté de forme, avec cette seule différence qu'elle est plus grande :

Sur la plaine sans fond dans la brise et le vent,
Se dresse l'arbre solitaire,
Pensif, et chaque jour son feuillage mouvant
Jette son ombre sur la terre.

Les oiseaux dans leur vol viennent poser sur lui :
Sont-ils corbeaux, ramiers timides ?

L'affreux lichen le ronge ; il est le sûr appui
Du faible lierre aux nœuds perfides.

Plus d'une fois la foudre et l'autan furieux
Ont fracassé sa haute cime ;
Même il reçoit les coups de l'homme industrieux
Sans s'étonner, triste et sublime.

Même note, mais peut-être d'un timbre plus pénétrant, et ici c'est plutôt à Sully-Prudhomme qu'à Lamartine qu'on songera. Je ne sais du reste rien de plus beau que cette simplicité poignante :

Va-t-on songer à l'automne,
A l'Aquilon détesté,
Quand la lumière environne
La vie et le fier été ?

De l'arbre au profond feuillage,
Des parterres du jardin,
La brise tire un langage
D'allégresse et de dédain.

Vous qui passez sur la route
Ivres des sèves des bois,
Chantez, riez ; moi j'écoute
En secret une autre voix.

Qui soupire de la sorte ?
O mon âme, n'est-ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas ?

Ici le sentiment est intense et la sobriété de la forme ne fait qu'ajouter, si je puis ainsi dire, à la force de pénétration. M. Moréas est un *profond* poète. Je regrette seulement que ce classique quant à la forme ait ce défaut des romantiques de ne pouvoir sortir de lui-même et de ne pouvoir nous dire que sa vie intérieure, du reste très riche, — excepté quand il transpose en vers français une tragédie grecque, exercice où il faut reconnaître qu'il excelle.

*
* *

M. Jean Picard est un poète philosophe ou tout au moins qui aime à philosopher, et qui est, de son aveu même, un disciple fervent d'Alfred de Vigny. Il ne laisse pas de ressembler à son maître, même par les beaux côtés. Il a, volontiers, sa grande tristesse forte et virile, et il a quelque chose de sa puissance de pensée philosophique. Vigny aurait aimé ce sentiment qui vient tout à coup traverser une rêverie et une contemplation d'amour. Le poète regarde dormir celle qu'il aime :

Tu dors dans mon amour. Oh ! sommeil solennel !
Tu me sais là, cherchant, dans les règles tracées,
A contenir l'essor ardent de mes pensées,
Pour que leur verbe, en rythmes purs, soit éternel !

Tandis qu'à son esprit, serein de ma présence,
Le songe a présenté quelque hochet doré,
Gardienne d'amour, ô sainte confiance,
Tu luis comme un rayon sur son front adoré.

Et tout de suite, tout à coup, sans transition :

O mort, ne me dis pas que dans cette attitude
Tu me ravis jadis des êtres bien-aimés,
Que les yeux paternels que mes doigts ont fermés
Eurent sous les cils clos la même quiétude.

Je sais bien que demain peut être un jour d'adieu ;
Que tu peux dénouer avec tes mains glacées
Le nœud mortel qui tient nos âmes enlacées ;
Mais pour l'éternité je me confie à Dieu.

De même l'on sent, par l'image neuve trouvée par l'auteur en un sujet tant de fois traité, que le sentiment est profond et le frisson réel, quand le poète, méditant sur tout ce qui fut et qui n'est plus, s'écrie :

Souffle qui s'exhala de siècles engloutis,
Cris de vie et d'espoir qui n'avez pas d'histoire,

Flamme de la pensée échappée aux débris,
Est-il est un dieu qui vous ait ouvert sa mémoire?

Hélas! Je sens sur moi, solitaire et petit,
Comme sur un galet le sable d'une plage,
S'amonceler, glissant de la pente des âges,
Le sable impénétrable et glacé de l'oubli.

Il y a un poème de méditation, que Rodenbach eût certainement signé, sur *les yeux*. Cela est à la fois pensé et senti, et c'est cette union constante, cette marche parallèle et harmonieuse, comme la main dans la main, de la pensée assez souvent forte et du sentiment toujours fort qui me semble la caractéristique même de l'heureux talent de M. Jean Picard :

Je vois. L'espace entier devant moi se déploie.
Là le vallon : l'eau vive court, le roseau ploie,
L'herbe souple des prés ondule sous les vents...
Vols d'oiseaux, rouges fleurs, incessants mouvements ;
Les jeux du paysage, innombrables, rapides,
Fondent en harmonie au fond des yeux limpides.

Yeux, fidèles miroirs; yeux serviteurs qui trompent,
Frêles liens de l'âme au monde qui se rompent
Au contact d'une épine ou d'un fétu ; flambeau
Sur qui le moindre mal met un épais bandeau,
Yeux qui, lorsque le soir a noyé vos prunelles,
Nous révélez l'horreur de la nuit éternelle.
. . . . . .
. . . . . .
Yeux, doux entremetteurs des désirs : lampe claire
Dont le chemin obscur des appétits s'éclaire,
Guide vers nos destins nous menant malgré nous,
Tandis que nous saignons du cœur et des genoux.
« Pourquoi donc l'ai-je vue? » — Et dans un vain blasphème
On vous maudit pour mille tourments que l'on aime.
. . . . . .
. . . . . .

Je crois que Lamartine aurait aimé cette « notation », comme on dit, très subtile et très juste, de la fuite du mo-

ment désiré, qu'il soit, du reste, celui de l'amour ou celui de la gloire. Titre : *A un poète arrivant à la renommée.*

Le sort trace à ton mur l'harmonieux dessin
De tes jours bien remplis grâce à ta vigilance.
Le rameau du laurier près de ton toit s'élance,
L'abeille symbolique y butine en essaim.

Voici que tout répond enfin à ton dessein
Et que sous un poids juste oscille ta balance.
Au regard des humains tu peux sans insolence
D'un légitime orgueil laisser s'enfler ton sein.

Le cri vrai de ton cœur a fait ton nom célèbre,
Ton poème, flambeau perçant notre ténèbre,
Fait resplendir sa flamme vive à tous les yeux.

Écoute ! Pour ta gloire un carillon joyeux
Dans l'horloge du temps sonne à toute volée,
Cette heure, bien à toi, ne peut t'être volée.

— Si l'heure sonne, hélas, c'est qu'elle est envolée !

M. Jean Picard est un vrai poète ; mais je ne lui cacherai pas qu'il connait très mal son métier de versificateur. On sait assez peut-être comme je suis partisan du vers qui rompt le rythme ordinaire ; mais j'en suis partisan quand il rompt le rythme pour produire un effet et quand, par conséquent, il peint par l'arythmie comme les autres peignent par le rythme. Or, M. Jean Picard lâche le vers arythmique absolument pour rien, pour le plaisir..., pour le plaisir de nous faire du déplaisir. Ceci n'est autre chose que de la négligence ou de l'ignorance du métier. Exemples :

En commencement de pièce :

La grande nuit de ses flots couvre les chemins.

Oh ! Elle est donc saccadée, cette nuit ! Qui ne voit que c'est un vers ample, uni et monotone comme un manteau étendu par terre, un vers comme

Les grands pays muets devant nous s'étendront

qu'il nous fallait. Comment le poète qui a su trouver des vers peignant par le rythme, admirablement, comme ceux-ci :

L'ombre s'anime. Un nid se réveille à demi
Et gazouille un moment en agitant ses ailes.
Des raines crient au bord d'un bassin endormi,
Les sources rient plus fort avec leurs eaux nouvelles;
Mais de ton chant divin dominant chaque bruit,
Dans le parc, au-dessus de la rose embaumée,
Voluptueusement monte ta voix aimée,
O rossignol, gosier suave de la nuit.

peut-il écrire ce qui suit, où un vers arythmique détruit toute la symphonie dont précisément le poète veut donner la sensation :

Ecoutons en passant sous la voûte des chênes,
Dans leur feuille glisser le souffle de la nuit.
N'entends-tu pas ? Il semble que murmure en lui
Une plus douce voix que notre voix humaine.

Je note encore :

Séculaire jeunesse de la nuit d'été.

qui donne la sensation, soit d'un vers de onze syllabes, boiteux, soit d'un vers de dix syllabes, dansant. L'un ou l'autre pour peindre l'éternité me paraît assez mal choisi. Je pourrais citer bien d'autres exemples. Que M. Picard se perfectionne comme versificateur; il est excellemment doué comme poète.

***

Avec Mme Hélène Picard, qui est la propre femme du poète dont je viens de parler, je suis en retard, puisqu'elle a été couronnée l'année dernière avec acclamation par l'Aca-

démie française ; mais j'ai été avec elle tellement en avance qu'il y a compensation. C'est moi, en effet, qui le premier, et seul, l'ai signalée il y a cinq ou six ans, dans le feuilleton du *Journal des Débats*, à propos de la *Feuille morte*, poème lyrique et féerique, bien confus comme conduite, mais qui contenait des choses admirables. Je prédisais alors à Mme Picard qu'elle deviendrait un poète très distingué. Je me trompais. Elle est devenue un grand poète. Comme on dit trop, depuis l'année dernière, qu'elle n'est que le poète de l'amour et du désir, je commence par feuilleter avec vous les œuvres d'elle *qui ne sont pas* l'INSTANT ÉTERNEL, pour en arriver à cette conclusion que Mme Picard est bien surtout le poète du désir et de l'amour, est bien surtout la Sulamite du XXe siècle ; mais qu'elle n'est pas inscrite dans cette formule, qu'elle la dépassera quand elle voudra et qu'elle l'a déjà dépassée. Je renvoie d'abord à la *Feuille morte* (Lucien Volle, Privas) et j'ouvre *Petite ville, beau pays* (même éditeur). *Petite ville, beau pays*, ce sont évidemment les vers de jeunesse de Mme Hélène Picard. Ils sont souvent d'une originalité charmante :

Ah ! je n'aime que vous, mon aimable maison,
Que l'atmosphère d'or où j'écris un poème,
Que le sommeil avec son geste d'échanson...

Le vers suivant mérite de n'être pas cité. — Voyez un peu ce retour de promenade en octobre (nous sommes dans le Midi ; transposez, pour nous, au 15 septembre). Dites-moi si cette suite de sensations n'est pas d'une vérité étonnante, émerveillante ; si ce n'est pas, mieux exprimé que nous ne pourrions l'exprimer, tout ce que nous avons senti ;

Que nous fûmes émus par ce beau soir d'automne !
Par un peu de fumée errante au bord des toits,
Nous devinions quelle âme ancienne et monotone
S'exhalait à travers un décor d'autrefois.

. . . . . .
. . . . . .
Il restait du soleil, là-bas, dans les ruines.
Le crépuscule vint comme un semeur d'amour ;
Avec les draps séchés sur le thym des collines,
Des femmes, dans leurs bras, emportèrent le jour.
. . . . . .
. . . . . .
Un chevreau vagissait dans les herbes rougies
— Que n'entendîmes-nous l'âme tendre d'un cor ! —
Les peupliers tremblaient sous un vent d'élégies,
Et l'automne tombait dans une averse d'or.
. . . . . .
. . . . . .

Puis (elles reviennent à la petite ville qui babille avant de s'endormir) :

Ce fut la vie étrange, exquise, de la rue,
Où passe, en titubant, le rêve des faubourgs,
Ce fut la bonne lampe aux carreaux apparue
Et les gammes, mourant, tout à coup, dans leur cours.
. . . . . .
. . . . . .
L'Angelus s'endormit sur notre balcon sombre,
La lune comme un seau plongeait dans l'abreuvoir,
Les doux jeux des enfants se reflétaient sur l'ombre
Et leurs cent claires voix fusillaient le beau soir.

Oh ! les ruisseaux aériens de la feuillée,
Le vieux cœur de Privas qu'un clairon réveillait,
Et l'avenue au loin par la lune mouillée,
Et la fontaine avec la cruche qui brillait.

Les fillettes criaient sur les portes ouvertes.
La soupe chaude avait excité leur vigueur.
La nuit était sonore au fond des cages vertes.
L'odeur des résédas vous renversait le cœur.

Voyez maintenant revenir du fond de leurs cavernes sombres les vieux mineurs. Le tableau (combien différent

de celui de tout à l'heure, et demandant un tout autre talent) est à mon gré d'une puissance singulière.

Ils chantaient tout couverts d'un minerai jaunâtre,
La pioche sur l'épaule, et montaient pesamment,
Ils reçurent d'un mont l'adieu lointain d'un pâtre.
. . . . . .
A présent, cahoté, lent, terrible, sévère
Et dans un bruit d'outils, d'armes et de boulets,
Marcha, portant le fer, le travail, la misère,
Le char des vieux mineurs, le char à trois mulets.

Ces ouvriers tenaient les vaillantes lanternes
Qui consolent l'abîme avec leur cœur vermeil,
Et l'homme qui, vivant dans les noires cavernes,
De même qu'au bonheur ne croit plus au soleil.

Tout le sol gémissait au poids des misérables,
De l'humaine douleur que le char était lourd!
Et nous contemplions les vieillards vénérables,
Doux de se regarder dans un reste de jour;

Fiers de creuser encor le dur cœur de la terre,
D'avoir pour vêtement un sublime lambeau,
De sembler dans leur char, comme dans un tombeau,
Armés, silencieux, d'anciens dieux de la guerre.

Voulez-vous une sensation d'été? Vous trouverez peut-être le rythme mal choisi. Je crois que ce serait une erreur. C'est de l'été du Midi qu'il s'agit ici; c'est l'*été crépitant*, l'été craquant de chaleur. Le rythme, sauf un seul vers, que je soulignerai chemin faisant, me paraît au contraire excellent. Et quant au « choix des mots », je crois que vous vous en contenterez :

Le coquelicot de flamme et de sang;
L'insecte irrité; la pierre allumée;
La ronce nouée, un serpent glissant;
La saison sifflante et si comprimée;

Courroux et stupeur de l'air embrasé ;
La lumière drue ainsi que la grêle ;
L'homme haletant, le sol épuisé,
L'herbe consumée et l'olivier grêle,
Et le vieux soleil sur les rochers vieux,
Le vin rouge en grappe au flanc des montagnes
Et l'aridité luisante des cieux,
Et l'affaissement brûlant des campagnes.
Le torrent sans eau dans ses cailloux gris,
Une chèvre maigre et la pauvre terre,
L'éclat des rayons, des pierres, des cris,
Et le paysan couleur de misère.
. . . . . .
. . . . . .
Oh ! l'immense été qui rit dans son or,
Inutile (?) et lourd, ironique et morne !
Oh ! l'été qui ronfle ! oh ! l'été qui dort
Dans toute l'Ardèche ! Oh ! l'été sans borne !
Les cigales crient dans un infini
D'ennui, de soleil et de sécheresse ;
Le quartz étincelle au cœur du granit,
L'homme d'avoir soif est comme en ivresse.
Et c'est un aspect lumineux et dur ;
C'est plein de détresse et de clarté vive,
C'est toujours pour soi l'ardeur qui s'avive ;
C'est un ciel cruel à force d'azur.

Comme nous aimons les transitions, nous autres, je n'ai jamais su du reste pourquoi, je ne quitterai *Petite ville, beau pays,* qu'après avoir encore un peu cité *le Chant d hyménée. — Le Chant d'hyménée* est la pièce où l'on voit poindre ce que sera Mme Hélène Picard un peu plus tard. C'est le premier demi-éveil de la sensualité. Du reste, quoique assez mal composé, le poème est très beau :

Lorsque deux jeunes gens, du matin, sont époux,
En ce très vieux pays, c'est presque un vieil usage
Pour les filles, les gars, un peu las, un peu fous,
D'aller chanter la nuit au long du paysage.

Leur chant est si léger, si doux, que le sommeil
Croit se bercer au bord d'une barque indécise...

Puis leur chant si plaintif et si grave est pareil
A la vague battant un pont noir de Venise.
. . . . . .
. . . . . .
On croit dormir... on est heureux avec tristesse,
Et dans l'ombre revient le passé véhément
Dans la complicité du songe et de l'ivresse.
On pense, les bras nus, au mot profond : amant !

Une extase sans nom vous tient au bord du rêve ;
Plus aigu, plus poignant, vibrant d'appels humains,
Le beau sanglot des chœurs sur la route s'élève...
On voit passer la vie ouvrant ses tièdes mains.

Le chant, au rythme lent d'un pas qui se mesure,
Approche, monte, plane, implore.., vous attend.
On ne se savait pas un cœur si palpitant.
D'une fontaine grecque on voit la forme pure.

. . . . . .
. . . . . .
Ah ! ce chant émouvant des garçons et des filles
Avec ses tons divers si noblement unis !
Il fait courir les vents sur les cieux infinis,
Il fait ouvrir des yeux si bleus sous les charmilles !

Il devrait se chanter, pour le premier baiser,
Dans de grands bois amers d'aquilon et de menthes,
Pour mener une barque ou bercer des amantes,
Pour porter à jamais l'urne d'un cœur brisé.

Le chant va fuir encore. On frémit. On est ivre.
La cadence se meurt en souffles embaumés...
On tord ses beaux bras nus et l'on murmure : « Vivre ! »
Et l'on pleure soudain. Le chant soupire : « Aimez ! »

Et voici maintenant, avec l'*Instant éternel*, le *Cantique des cantiques* qui va commencer. Si l'on voulait, comme pour un poète classique, rechercher où Mme Hélène Picard a fait son éducation poétique, on n'aurait pas à chercher bien loin. Beaucoup trop naïvement ; car il faut

cacher ses sources ; elle l'a dit sans y prendre garde dans une pièce qui cependant n'a rien de scolaire, l'*Inconnu bien-aimé*. « Savez-vous, dit la jeune fille au bien-aimé, pourquoi je vous aime ?

C'est parce qu'Eloa pleure sur Lucifer
Que Lamartine mit son front contre la lyre
Et que le lac monta jusqu'à l'âme d'Elvire.
. . . . . .

Avec votre permission, Madame, ce n'est pas du tout pour cela, et vous le savez parfaitement ; mais cela renseigne sur *la forme* que devra prendre sous votre plume la passion la plus sincère et la plus profonde et la moins imitée qui fût jamais ; et donc continuons ; c'est très intéressant pour la critique.

Tout ce qui, bien-aimé, fut *amoureux et triste*,
La dame féodale et son cœur d'améthyste,
Les lèvres d'Héloïse et les yeux de Rolla,
Tout ce qui fut cruel et tendre, tout cela
Qui fut plein de caresse et de mélancolie,
La douleur de Werther, la robe d'Ophélie,
Et les adieux donnés aux héros qui partaient,
Et le ruban promis aux pages qui chantaient,
Tout l'amour, tout l'amour de la vie et des contes,
Les serments éternels jetés aux heures promptes,
Les grands yeux éblouis et qui se sont fermés
Et tous les échos morts et tous les bien-aimés,
Tout ce qui fut caché de l'âme de nos mères,
Et le temps romantique et ses belles chimères,
Et les joyaux des doigts qui ne bougeront plus,
Et les soupirs encore aux vieux luths suspendus,
Et, pleins de faste et d'or, de défis, de sourire,
Ces amours éprouvés dans les bals de l'Empire ;
Bien-aimé, tout cela pour vous m'a fait un cœur,
Une subtile et douce et lumineuse ardeur ;
Et je vous ai chéri par la mort et Venise,
Par la grenade ouverte et par la tiède brise,

L'âme de Salomon et ses yeux d'orient,
Et par les bergers grecs, ivres, nus et riant,
Par l'Olympe et Junon, par l'Espagne et la flamme,
Et parce que, jadis, une autre jeune femme
Dans le roman si tendre où se verse mon cœur
Passa dans son jardin et cueillit une fleur.

Mme Picard se voit très bien, mais partiellement. Elle s'est donné une éducation romantique et romanesque, et cela se retrouvera en effet dans ses vers et même dans sa façon d'aimer; mais du reste, mais au fond, elle est une paysanne latine, aimant d'un amour spontané, aimant de source, et dont le mouvement de cœur est un élan, un bondissement, un jet de flèche ou de fronde. Pour ne point tant s'empêtrer dans les métaphores, la pièce précédente pourrait s'intituler « amour de tête » et tout son livre, au contraire, pourrait s'intituler « amour de cœur » et même « amour de l'être tout entier ». — Il faut remarquer que l'*Instant éternel* est qualifié à la première page : « *poème* » et non pas « *poèmes* ». Rien n'est plus juste. L'*Instant éternel* forme un roman continu qui a son commencement, son milieu et, sinon sa fin, du moins un point où il peut s'arrêter naturellement. La première partie c'est l'amour rêvé, c'est le poème de la jeune fille ; la seconde partie c'est l'amour savouré ; c'est le poème de la jeune femme ; et la troisième partie ce sont les mélancolies et les inquiétudes de l'amour. Suivons cet ordre ; c'est encore le meilleur parti à prendre. — La jeune fille rêve l'amour ; elle le craint et elle le désire ; elle rêve auprès de sa lampe.

Protège-moi, lampe sage,
Contre la route et l'étang,
Et contre le paysage
Où l'étoile va flottant.

Garde-moi de la rivière
Qui galope après son cœur,

Du sabbat de la sorcière
Et du pas du voyageur.

Les bois sont si pleins d'embûches
Lorsque sommeillent les fleurs
Et que des chapeaux des ruches
Se coiffent les enchanteurs.

Garde-moi, lampe jolie,
Des doigts roses des glaïeuls
Et de la mélancolie
Qui parfume les tilleuls.

Les bois sont pleins de mensonges
Quand on n'entend plus de bruits
Et que les beaux yeux des songes
Se reflètent dans les puits.

Lampe, lampe, sois-moi bonne,
Ah ! défends-moi d'aller voir
Dehors ! le cor qui rayonne
Comme le soleil du soir.

Empêche bien que je veuille
Aller au val parfumé
Entendre un soupir de feuille
Ou la voix du bien-aimé.

Fais couler ton regard tendre
Sur le petit grillon noir,
Sur sa douce sœur, la cendre...
N'éclaire pas le miroir.

Que ta force se repose
Sur mon luth, sur mon fuseau,
Sur ma fenêtre bien close...
N'éclaire pas le ruisseau.

Fais glisser ta claire flamme
Sur ma joie et mon métier,
Sur mon livre et sur mon âme...
N'éclaire pas mon collier.

Brille, brille, lampe pure,
Souris en me protégeant
Contre la belle aventure
Qui passe en robe d'argent,

Qui passe en robe étoilée
Dans des jardins inconnus,
Et qui descend la vallée
De la lune à ses pieds nus.

Défends-moi, lampe coiffée
D'un si candide abat-jour,
Et de l'arbre et de la fée
Et de l'heure de l'amour.

Du soir donne-moi la crainte.
Mais que vais-je devenir ?
La porte vient de s'ouvrir...
Et la lampe s'est éteinte.

Il est clair que si l'on fait une anthologie française destinée à traverser les âges, cette pièce doit y avoir sa place. — Maintenant la jeune fille aime. Elle aime profondément, avec son cœur et avec ses sens; elle aime avec cette tristesse secrète qui est la marque de tous les sentiments profonds. Et elle chante sa tristesse, dont elle enveloppe pour ainsi dire celui qu'elle aime:

Tu ne sais pas, ô bien-aimé,
Combien ton seuil est animé
Par ma tristesse ;
A ta porte je la répands.
Je la plante, je la suspens
Sans fin, sans cesse.

Je te l'apporte avec mes doigts,
Je te la jette avec ma voix
Tant asservie ;
Je te demande de la voir,
Je te l'impose, au nom du soir
Et de la vie.

Elle se traîne sous tes pas ;
Elle monte jusqu'à tes bras,
Elle t'enlace ;
Douce, en ta chambre elle te suit,
Elle te veille, et de minuit
Elle a la face.
. . . . . .
. . . . . .
Elle est le grand vent continu,
Quand dans ta maison, l'inconnu,
Long, se balance,
A l'heure où l'on entend glisser
La robe grise du passé
Dans du silence.
. . . . . .
. . . . . .
Et moi, qui ne te parle pas,
Bien plus qu'une amante au doux bras,
Au souffle tiède,
Par ma tristesse au cœur profond,
Par ma tristesse aux yeux sans fond
Je te possède.

Elle n'est pas toujours triste, et comme elle sait chanter l'élégie de l'amour douloureux, elle sait chanter le poème de l'amour victorieux, triomphant, rayonnant et qui fait que *parce qu'on possède un être aimé on croit posséder la terre.* L'*Hymne au bien-aimé* dit cela en vers somptueux et magnifiques qui sont des plus beaux que je sache, surtout quand je songe que si les douleurs de l'amour ont inspiré des poèmes merveilleux, la joie de l'amour n'a jamais inspiré que presque rien. « Elle est à moi, divinités du Pinde. » Vous vous rappelez. Eh bien, voici comme Mme Picard dit : « Il est à moi, divinités du Pinde » :

O jeune corps de joie où la splendeur circule,
Je te glorifierai dans la vague du blé,
Dans les grands horizons lorsque le crépuscule
Ouvre une route bleue au silence étoilé.

O jeune fleur de vie, ô chair pure et sacrée,
O corps du bien-aimé, je te louerai le jour,
Lorsque la terre boit la lumière dorée,
Quand le soleil est beau comme un rire d'amour.

Je te retrouverai dans les vignes ardentes
Dans la mûre si lourde aux doigts de la chaleur,
Dans le parfum du foin et des roses brûlantes
Et dans le tiède sol et dans les fruits en fleur.
. . . . . .
. . . . . .

O bien-aimé ! Fraîcheur, parfum de la colline,
O clarté de mes yeux, ô rythme de mon cœur,
Je mouillerai ta chair d'une larme divine,
Et je m'effeuillerai sur toi comme une fleur.

Je t'apprendrai les mots dont s'alimente l'onde,
Dont s'avive l'azur, dont se dore l'été,
Pour toi je lèverai les deux bras sur le monde,
Et mes gestes pour toi feront de la beauté.

La source des forêts dira notre jeunesse,
Et ma lèvre sans fin dans la tienne mourra ;
La lune régnera, haute, sur notre ivresse,
Et l'urne de ma vie à tes pieds coulera.

Mais l'amour a ses doutes, ses anxiétés, ses angoisses, ses désespérances ; inutile de prolonger cette liste très connue. C'est tout cela qui est exprimé admirablement, dans les pièces de la troisième partie : *Je souffre, Je vous accuserai, Le mauvais soir, La grande lamentation, Lâcheté*. L'embarras du choix m'est pénible. Forcé de choisir, je vous donne le commencement et la fin de *Je vous accuserai* :

Je vous accuserai, vous que j'ai tant chéri ;
Je vous accuserai devant l'arbre fleuri
Et le ciel agité dans ses nocturnes voiles
Quand l'Infini s'écroule au milieu des étoiles.

Je vous accuserai, mon cruel bien-aimé,
Quand j'ouvre une urne close où l'ambre est renfermé,
Quand je tiens un raisin et que le jour le frappe
Dans les trente grains noirs ou jaunes de sa grappe.

Je vous accuserai. Je vous accuserai.
Je ne vous dirai rien : pourtant je vous crierai
Avec tout mon silence et toute ma tristesse :
« Qu'avez-vous fait, méchant, de ma belle jeunesse ? »

. . . . . .
. . . . . .

Je vous accuserai ; car vous m'avez tout pris.
Mes longs sainfoins couchés, mes beaux tilleuls soumis ;
Ma gaîté, ressemblant. tout odeur, tout épines,
Aux petits sentiers clairs, hérissés d'aubépines.

Je vous accuserai devant mon pain, mon vin ;
Car vous n'en êtes pas le goût sûr et divin,
Et devant ma journée inutile et perdue ;
Car vous n'en êtes plus la soirée attendue.

Mon secret, le voilà. Si plus rien ne m'est doux,
C'est que tout, sous mon ciel, tout est vide de vous.
Je vous accuserai d'être moi, d'être femme,
Je vous accuserai d'être vous, ma chère âme.

Oh ! les longs soirs encore, où je vous donnerai
Malgré tant de courroux, tant de lâche tendresse ;
Oh ! les longs soirs amers d'ardeur et de détresse,
Où, vous tendant les bras, je vous accuserai !

Et voici la fin au moins de l'admirable *Lâcheté*, que je suis vraiment désespéré de ne pouvoir citer tout entière.

L'amour m'a fait sentir sa force volontaire,
Sa main m'a remuée ainsi que de la terre.
Ah ! comme j'ai chéri l'homme que j'ai chéri !
Il fut mon eau courante et mon arbre fleuri.

Il fut, hélas, mon bien mal acquis, mon mensonge ;
Mon beau remords, toute mon heure, tout mon songe.
Je l'aimais tant qu'il me semblait l'avoir volé.
Oui, pouvoir, une fois, s'entendre consoler ;

Oui, crier à pleins cris ses tourments, ses alarmes,
Etre l'arbre qui meurt et qui se livre au vent...
Venez peupler le grand silence décevant ;
O Dieu ! Soyez, soyez ; rien que pour voir mes larmes.

Mais ce n'est pas, car elle est vaillante, ce n'est pas sur cette note de désespérance que Mme Hélène Picard veut rester ; c'est à un beau stoïcisme féminin encore, c'est à un beau stoïcisme ému encore et trempé de pleurs, mais qui veut mettre au service de l'action le souvenir de la souffrance, qu'elle fait appel en finissant *Mon âme, un peu de paix...*

Mon âme, un peu de paix ; mon âme, un peu de calme.
Désirez la douceur, désirez la bonté,
Ayez le rythme lent et noble de la palme
Quand dans le jardin chaud souffle le vent d'été.

Vous pleurâtes ; c'est bien. Vous pouvez plus encore.
Purifiez vos pleurs. Semez dans votre champ,
Travaillez, le matin, d'avoir goûté l'aurore,
Reposez-vous, la nuit, d'avoir vu le couchant,

Combattez-vous, mon âme. Ayez l'ivresse grave
De vous sentir meilleure au soir de chaque jour,
Et cela parce que, dans une ardeur suave,
Vous porterez en vous l'amour de votre amour.

Ayez le culte grand, secret, de votre peine ;
Mon âme, abîmez-vous dans un silence pur ;
Soyez l'auguste sol où l'on jette la graine,
Et l'onde recueillie où se verse l'azur.

Non ! point de désespoir misérable et farouche,
De stérile regret, de dépit véhément,

Soyez, quand vous souffrez, la forêt qui se couche
Et répand son parfum dans ce beau mouvement.

Ah ! le meilleur de vous, pauvre âme, c'est vos larmes.
Eh bien, jusqu'à l'extase, au fond des soirs passés,
Au bord des soirs présents, pleins de douloureux charmes,
Ma belle âme, aspirez l'odeur des pleurs versés.

Devenez sage, juste, afin que nulle offense
Ne soit faite par vous à votre amour si cher,
Vivez dans le devoir, l'orgueil et l'innocence.
Mon âme, méritez d'avoir autant souffert (1).

Tel est le grand poète élégiaque, qui est en même temps un poète pittoresque très original, qui vient de se révéler à la France, je dis se révéler complètement et d'une façon définitive. Que réserve à Mme Picard, comme matière poétique, la vie, où elle commence à peine à s'engager ? Je n'en sais rien, mais je suis sûr que l'aptitude du cœur à vibrer puissamment au contact des choses et l'imagination neuve, vigoureuse, très personnelle malgré quelques souvenirs, sont des dons divins qui trouveront toujours leur emploi. Sans rien prévoir, dès aujourd'hui nous avons, en Mme Picard, un poète des passions du cœur qui se connaît bien quand il écrit :

Quand dira-t-on : « Ces vers où l'amour s'achemine,
Où bat toute la vie en un rythme puissant,
Sont des vaisseaux pareils à ceux de la poitrine :
Ils sont pleins de tiédeur, de tendresse et de sang ? »

Quand le dira-t-on ? Mon Dieu, on le dira tout de suite.

(1) Je ne puis me tenir de supplier Mme Picard de faire que ce vers admirable soit correct. *Autant* pour *tant* exclamatif n'est pas français. Je n'ose pas corriger moi-même un vers si beau.

***

Rien n'est plus éloigné de la manière de Mme Picard et de celle de M. Moréas que celle de M. Ernest Dupuy. Il n'y a pas de littérature plus impersonnelle que celle de M. Ernest Dupuy. Les personnes qui voudront savoir quelque chose de la vie de M. Dupuy et même de son âme sont priées de prendre leurs renseignements ailleurs que dans ses ouvrages. J'ai même tort de dire « et même de son âme » ; il faudrait dire : « quelque chose de la vie de M. Dupuy et *surtout* de son âme ; » car à lire les ouvrages de M. Dupuy on sait au moins de sa vie ceci qu'il fait des vers, tandis qu'on les lira tant qu'on voudra, de son âme on ne saura jamais rien. J'aime infiniment cette pudeur. J'en félicitais M. Dupuy il y a vingt-cinq ans, quand il publia pour la première fois *les Parques* (car en voici encore un que j'ai été le premier à signaler et qui n'a pas démenti mon pronostic). Je l'en félicite encore. M. Dupuy est exclusivement un poète d'*idées* et de *tableaux*. Poète philosophe et poète pittoresque, il ne veut pas être et il ne voudra jamais être autre chose. Peut-être (et ne prenez pas cela pour une dénonciation voilée ; je n'en sais absolument rien), peut être trouvera-t-on dans son portefeuille, quand il ne sera plus, des vers où sa personnalité paraîtra ; mais j'en doute, et ce dont je suis sûr, c'est qu'il ne les aura pas publiés. — En cela, on le sent bien, il est plus intransigeant encore que l'intransigeant Leconte de Lisle, qui au moins a laissé percer, plus que laissé percer, sa misanthropie, son orgueil, sa passion antichrétienne et, plus que tout, son sentiment le plus profond, l'amour de la mort. M. Dupuy ne veut être que poète philosophe et poète pittoresque. Il est du reste l'un et l'autre admirablement

Le poème des *Parques* développe les idées suivantes :

L'homme se plaint de la douleur et de la mort. Les Parques lui répondent. Ce sont les dieux qu'il faut plaindre, parce qu'ils vivent dans une sérénité éternelle qui est accablante, et parce qu'ils n'ont ni l'amour, *ni la haine*, ni l'art. Ce sont les dieux qu'il faut plaindre, puisqu'ils ont le savoir absolu et n'ont pas le seul bonheur qui existe en fait de connaissance, et qui est de la chercher. Ce sont les dieux qu'il faut plaindre, puisqu'ils ne meurent point et se rassasient, hélas, du dégoût de toujours vivre.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que quand ce poème parut pour la première fois, il passa pour un poème pessimiste. Comment faut-il donc s'expliquer pour être compris et de quelle manière faut-il écrire la fameuse note de Musset :

> Le lecteur est prié de ne pas se méprendre ?

Le poème, je le reconnais, pourrait s'intituler : *Le Pessimisme des dieux ;* il exprime un aspect particulier de la Némésis ; il fait dire aux dieux parlant des hommes : « Sont-ils heureux, ces insectes-là ! » ; mais s'il est quelque chose qui soit consolateur pour l'humanité, c'est probablement cette idée même. Que veut-elle qu'on lui dise de plus flatteur? J'eusse trouvé plus naturel qu'on incriminât le poème d'*optimisme paradoxal.* Ce n'eût même pas été une idée tout à fait sotte.

Toujours est-il que le poème est magnifique. Dans la première partie, la seule qui soit d'accent pessimiste et qui est là précisément pour être réfutée par tout le reste, il y a une peinture de la mort qui est digne de tous les Orgagna que vous voudrez :

> Misérable néant de la grâce effacée,
> Cette gorge autrefois si fière est affaissée ;
> Le col s'est décharné, le front s'est rembruni ;
> Le sourire a fait place à deux rides moroses ;
> L'incarnat de la joue aux funèbres chloroses,

La neige éblouissante à l'ivoire jauni ;
La splendeur du regard d'une taie est couverte ;
On démêle à travers la paupière entr'ouverte
L'insondable stupeur du sommeil infini.

Et ce n'est pas la fin encore. Car, comme Bossuet n'a pas craint de le faire voir, une mort suit la mort, plus horrible que la mort même...

L'ébranlement fatal ainsi se perpétue,
Et nul ne peut savoir jusqu'où la mort nous tue.
Tout notre sentiment s'est-il évanoui ?
Ou plutôt la douleur s'est-elle morcelée
Sous le couvercle épais de la tombe scellée ?
Et le ver famélique avec nous enfoui
Grève-t-il l'être humain d'un millier d'existences
Qui, l'armant d'un millier d'appétits plus intenses,
Lui réservent l'horreur d'un supplice inouï ?

Passons à la réfutation. Les hommes se haïssent entre eux, de peuple à peuple, de famille à famille parfois. A-t-on bien réfléchi que l'amour existe aussi et que, *même*, de la haine naît l'amour? C'est l'opinion, du moins, de Clotho :

. . . . . .
Ta race est asservie à la loi de la haine,
Mais la haine est la source obscure de l'amour.
De larmes et de sang encor qu'il se repaisse,
L'instinct te sollicite à défendre l'espèce
En te donnant des fils qui luttent à leur tour.
Alors tes yeux hardis cherchent un regard tendre.
Un bras léger s'appuie à ta robuste main.
Une vierge t'écoute et rougit de t'entendre
Jusqu'à l'heure sacrée où, suivant ton chemin,
Elle ira près de toi, palpitante et voilée,
Boire aux frissons jaloux de la nuit étoilée
Les philtres inconnus et troublants de l'hymen.

Quant à la mort — j'abrège à regret — pourquoi la craindre ? Le plus souvent (car, cependant, quand elle

frappe en pleine jeunesse, je serais curieux qu'on lui trouvât une justification), le plus souvent, dit Atropos, elle ne vous enlève que vos maux, rien autre chose, et elle n'est que libératrice :

La jeunesse a sans doute un merveilleux ressort
Qui mêle une allégresse aux peines qu'elle endure ;
Mais la jeunesse passe et le plus heureux sort
Court aux déceptions, aux dégoûts, dès qu'il dure.
Donc l'homme aimé des dieux succombe dans sa fleur...

Non ; c'est faux, même en se plaçant au point de vue de tout le contexte : l'homme aimé des dieux est celui qui succombe au seuil de la vieillesse...

Plus tard l'âme est sans joie et le corps sans chaleur,
Tout organe s'émousse avec son aptitude ;
On est pesant, on est tremblant, on est usé,
On traîne avec effort son cadavre épuisé.
La mort n'anéantit que la décrépitude.

Et, du reste, seuls les dieux sont immortels, ce qui est leur supplice. La terre elle-même mourra. Je ne sais si c'est là une grande consolation pour l'homme ; mais dans le livre de M. Dupuy ce sont des vers miraculeux, et je vous prie de croire que cela me suffit :

Et la terre elle-même est sûre de périr.
Un jour les yeux humains regarderont tarir
La source des rayons solaires consumée.
Le pôle envahissant le globe à pas géants
Jettera son manteau de glace inanimée
Sur le mont, sur la plaine et sur les océans.
Je vois d'êtres éteints chaque zone semée,
La désolation sublime des déserts
Silencieusement glisse à travers les airs
Sur la route éternelle où la planète passe ;
L'astre qui l'inondait de sa fécondité
N'argente à la lueur de sa pâle clarté
Qu'un colossal sépulcre emporté dans l'espace.

Et, comme sous l'effort d'un vent vertigineux,
Les constellations, ces monstres lumineux,
Le brasier du soleil, les torches des étoiles,
Tous ces foyers ardents s'éteignent tour à tour.
La nuit impénétrable accumule ses toiles;
Mais d'aucun flambeau d'or le radieux retour
Ne peut faire, à l'aurore, évanouir ces voiles,
Et le peuple divin du ciel éblouissant,
Condamné comme vous, s'engloutit frémissant
Dans l'abîme béant des ténèbres profondes,
Sans que cette ruine anéantisse au bout
La veillée immortelle et l'immortel dégoût
Du destin qui préside à la marche des mondes.

Voilà le poète philosophe. Je ne m'étendrai pas en longs discours pour vous faire comprendre qu'il est de tout premier ordre. Le poète peintre n'est pas inférieur. On le trouvera dans *Pœstum* ; je n'ai pas l'espace que je voudrais pour citer ; que de beaux vers ! Les buffles...

. . . . . leurs cornes
Forment un arc sauvage et vers leurs robes mornes,
Lépreuses, que le poil hérisse par endroits,
Les couteaux des glaïeuls aigus montent tout droits.

On le trouvera dans *le Roman de Chimène* (toute l'histoire de Chimène depuis ses fiançailles jusqu'à son veuvage et à sa mort). Ici, comme à peu près partout d'ailleurs, je voudrais tout citer ; mais puisque le dernier rêve, ou demi-rêve, de Chimène, fait un résumé de toute l'histoire, je vais vous le donner tout entier.

Chimène en chancelant s'est levée et vêtue.
Elle a communié dans sa chambre, à genoux ;
Les souffles du printemps mystérieux et doux
Arrivent du dehors par la fenêtre ouverte.
La mourante aperçoit le ciel clair, l'herbe verte,
Les hêtres, les noyers, les frênes rajeunis.
La plupart des oiseaux ont réparé leurs nids.

Les marges des chemins cachent des violettes.
Au-dessus des sillons chantent les alouettes.
Elle écoute, elle voit, dans son demi-sommeil,
Le perron de Bivar embrasé de soleil,
Comme lorsqu'elle vint de l'église fleurie.
Est-ce apparition, délire ou rêverie ?
Toute son existence émerge du passé :
Elle souffrait, son corps est encore lassé ;
Elle est dans son grand lit, sa fille vient de naître ;
Rodrigue souriant cherche à se reconnaître
Dans les traits indécis du visage enfantin.
Ils arrivent au seuil de Silos un matin :
Les cloches du couvent fêtent leur arrivée.
On retourne à Bivar, la neuvaine achevée.
Il part pour cet exil qui ne finira plus...
Les heures ont marché, les ans sont révolus :
Le Cid revoit sa femme et ses filles qu'il aime ;
Sur la blanche terrasse il les conduit lui-même.
Il leur dit : « Je n'ai point de rois dans mes ayeux ;
Je vous donne un royaume ; il est là, sous vos yeux. »
Ce sont les jours de joie après les jours d'épreuve.
Puis Rodrigue languit et meurt. Chimène est veuve.
Elle laisse une ville en flamme à l'étranger ;
Elle pleure le Cid quand cesse le danger.
Quelle tristesse alors ! Quelles heures funèbres !
Pourquoi donc s'en est-il allé dans les ténèbres ?
Où descend cet abîme inconnu du trépas ?
Est-ce à jamais fini ? Ne reviendra-t-il pas ?
Quand sera-t-elle aussi sous terre ensevelie ?
Jusque-là Dieu ne peut vouloir qu'elle l'oublie.
Mais Rodrigue n'est plus loin d'elle en ce moment.
Elle sait qu'il l'attend sur le pas de la porte ;
Pour tomber dans ses bras il faut qu'elle soit morte :
Elle appelle en priant cette grâce des cieux.
— Chimène est trépassée. On a fermé ses yeux.
De toutes parts les gens des coteaux et des plaines,
Portant les fleurs du sol de l'Espagne à mains pleines,
Sont arrivés, vêtus de leurs habits de deuil,
Pour saluer, avant qu'on clouât le cercueil,
Tout ce qui demeurait de l'héroïque reine.
Sa face, mise à nu, paraît grave et sereine :
Plus d'un l'a contemplée en tressaillant d'espoir.

Son nom sera bientôt l'orgueil des épopées.
Son âme un jour rendra le tranchant aux épées.

Le volume se termine par un poème un peu plus souriant que les autres, *Dans Ithaque*, c'est-à-dire Ulysse revenu à Ithaque. Vous connaissez le thème. Il a été très spirituellement mis en prose par M. Gebhart (ouvrage intitulé *D'Ulysse à Panurge*). Il a été gracieusement mis en vers par M. Dupuy. Tous deux se sont rencontrés, probablement pour avoir réfléchi tous deux sur un passage de la *Divine Comédie*. (*Enfer XXVI*, depuis le tercet 31.) Le thème, donc, est celui-ci : Qu'arrivera-t-il d'Ulysse quand il aura retrouvé son île si désirée et reconquis son petit royaume si regretté ? Il arrivera qu'il sera bientôt recru d'ennui, qu'il ne pourra tenir en place et qu'il sera attiré irrésistiblement par la mer aventureuse. Voilà le thème que M. Dupuy a mis en très beaux vers. Là aussi on voudrait citer d'un bout à l'autre. Forcé, non de choisir, mais d'abréger, je mets sous vos yeux le commencement et la fin (qui naturellement se font réplique l'une à l'autre) de cette petite épopée héroï-comique, mélancolique au fond, du reste, mais qui est pour faire sourire en un banquet de sages.

Ulysse est revenu de la guerre de Troie ;
Il a perdu sa flotte avec sa part de proie ;
Mais il est sur l'écueil âpre et retentissant ;
Il a baisé trois fois la grève en frémissant ;
Puis il s'est souvenu des heures de souffrance
Où la mort l'attirait comme une délivrance.
La nymphe océanide alors le retenait,
Belle comme un frisson du flot quand l'aube naît ;
Elle offrait au marin le baiser de sa bouche,
Et, pour envelopper d'oubli ce cœur farouche,
Elle riait, fermant à demi ses yeux verts,
Ses yeux où tressaillait le mystère des mers.
Elle lui promettait, s'il restait auprès d'elle,
Qu'il aurait en partage une vie immortelle

Et serait à jamais jeune comme les dieux.
Il brisa des liens devenus odieux,
Et n'ayant qu'une voile et qu'un radeau de planches,
Seul dans l'océan noir rayé d'écumes blanches,
Il s'enfuit pour revoir quelques toits accrochés
Comme autant de nids d'aigle aux fentes des rochers,
Au-dessus de galets ou de vagues sans nombre
Son Ithaque, un peu d'orge, un peu d'herbe, un peu d'ombre.

Un été et un hiver après, le printemps revenu et les longs jours clairs, le vieil Eumée se lève pour ouvrir les étables et regarde du côté de la mer.

Les coqs chantent ; l'aurore ensanglante l'arête
Du Neion ; de longs traits de feu, de crête en crête,
Courent en effleurant la plus humble hauteur ;
Près d'Ithaque la mer s'éclaire avec lenteur.
Un vaisseau sort de l'ombre ; il sort, voilés gonflées ;
On dirait qu'il bondit sur les routes salées.
Ce n'est pas le vaisseau timide d'un marchand.
Il s'en va sans espoir de retour, en cherchant ;
Il vogue vers la borne où tout marin recule ;
Il doublera, s'il peut, les colonnes d'Hercule.
Si la mer est fermée, il faudra le savoir ;
S'il est un autre ciel, Ulysse veut le voir.
Ce vaisseau, qui découd l'eau verte et qui la plisse,
Ce vaisseau radieux, c'est le vaisseau d'Ulysse.
La détresse d'Eumée éclate en sanglots sourds ;
Il sait que le héros s'éloigne et pour toujours.
Si le fils de Laërte eût voulu le permettre,
Le serviteur serait à côté de son maître.
Il eût quitté pour lui la vigne et la maison.
— Le navire descend déjà sous l'horizon.

Il est à remarquer que partis de la même idée : impossibilité pour Ulysse de vieillir dans l'inaction et de redevenir terrien, M. Gebhart et M. Dupuy s'écartent l'un de l'autre et, pour ainsi parler, se tournent le dos en ce qui est de la direction à donner aux pensées et au dernier dessein et au dernier voyage d'Ulysse. Pour M. Gebhart, Ulysse

veut refaire tout le chemin parcouru et il va du côté de l'Orient ; pour M. Dupuy, Ulysse veut faire un voyage de découvertes et il va du côté du ponant ; pour M. Gebhart, Ulysse veut revoir ; pour M. Dupuy, Ulysse veut voir du nouveau. Les deux thèses peuvent être également soutenues. Arrivé au déclin de sa vie, l'homme a un maladif désir, soit de recommencer sa vie pour la revivre à peu près la même, tant il la regrette, quelle qu'elle ait été ; soit de la recommencer avec l'espoir de la faire toute différente. Et dans les deux cas il est un inassouvi. — Il y a aussi ceux qui disent qu'ils ne veulent pas recommencer du tout ; mais je crois qu'ils se vantent. — Lisez du reste et *D'Ulysse à Panurge* et *Dans Ithaque*. Les deux ouvrages sont pleins de talent et la comparaison en est féconde en mille pensées.

M. Dupuy est un très beau poète. — Et vous voyez qu'il y en a quelques-uns (et je ne peux pas les lire tous) qui honorent encore aujourd'hui la littérature française.

Emile Faguet.

A travers les Revues italiennes

La production littéraire semble assez restreinte en Italie durant ces derniers mois... Dans le calme reposant des vacances, bien des œuvres ont sans doute été projetées, rêvées, commencées... elles s'achèveront plus tard, dans la grande mêlée des espoirs, des efforts et des luttes, avec l'aide du temps, ce grand magicien. *Minerva* signale un volume du Dr G. Portigliotti intitulé : *les Fous dans l'art, leur rôle, leur inspiration ;* c'est plutôt un ouvrage historique et documenté qu'une œuvre d'intuition. L'auteur observe qu'aux temps passés le fou n'intéressait guère les artistes ; seuls les possédés, les démoniaques, jouissaient d'une certaine faveur un peu morbide... Il faut arriver à Giotto et à Michel-Ange pour rencontrer des œuvres telles que *Pazzia* (la Folie) et l'*Anima dannata*, et au XIXe siècle pour admirer *la Casa de Locus* de Goya.

Dans cette voie, la littérature semble avoir devancé les autres arts, et c'est d'elle principalement qu'ils tirent leur inspiration.

L'auteur s'étend sur les tableaux de Pradilla, Vallès et Maureta qui peignit la plus amoureuse des reines, la folle sympathique : la reine Jeanne. Dans cette toile célèbre de Maureta, seule la fixité du regard pourrait indiquer la folie... et la reine embrassant le cercueil adoré a surtout l'aspect d'une femme éperdue d'amour et rayonnante de beauté.

Le docteur étudie son sujet chez les principaux peuples d'Europe et n'omet que l'art anglais, peut-être parce qu'il

y prêterait peu... Il fait cependant observer que dans l'expression de la *Venus Verticordia*, et l'*Aspecta Medusa* de Rossetti se trouvent les stigmates inquiétants de la démence.

Eusapia Paladino, le célèbre médium napolitain, a les honneurs d'un article dans la *Rivista d'Italia* de juillet qui fait le compte rendu de plusieurs séances accordées par elle à divers savants, parmi lesquels Galeotti, Cardarelli et de Amicis, qui s'étaient réunis au laboratoire de physiologie.

Le professeur Bottazzi, directeur de l'Institut de physiologie de Naples, étudie les phénomènes les plus importants qui se sont produits pendant ces séances. Il croit que la force extérieure par qui ils sont causés n'est point étrangère à l'organisme du médium, puisque celui-ci en a toujours conscience. Quand Eusapia Paladino opère un transport, un mouvement d'objets à distance, sans contact apparent, on sent, en tenant ses mains, qu'elle les meut comme si elle donnait une très subtile impulsion dans le but d'obtenir le résultat cherché, et ces mouvements concordent avec ceux qui sont imprimés à l'objet en expérience.

Ce médium sent à distance et perçoit les différences de contact : il sait vous dire si un objet est froid, dur, sec, mais la faculté médiummique ne s'étend pas à sa vue.

Les organes invisibles qui le servent pendant qu'il est en transes sont arrêtés, entravés par des obstacles matériels comme un filet et, dès lors, comment admettre qu'il s'agisse de membres immatériels ?

Le professeur Bottazzi a touché et vu cette main médiummique ; son apparence et son contact étaient ceux d'un membre naturel, à tel point qu'il voulut contrôler la possibilité pour le médium d'agir par subterfuge, à l'aide de sa seconde main ; mais il lui fallut se rendre à l'évidence, car sa main à lui ne l'avait point quittée... Il vit enfin cette

main *surnaturelle* s'évanouir et disparaître en décrivant un arc de cercle, comme si elle était rentrée dans le corps du médium, et il avoue que jamais un tel spectacle ne pourra s'abolir dans sa mémoire.

On obtint, durant ces séances, de nombreuses matérialisations humaines, et pendant un instant trois flammes bleues brillèrent... Avec de vrais scrupules de savant on nota les conditions de température, pression, humidité, dans lesquelles elles eurent lieu...

Une expérience faite avec le concours de la machine électro-magnétique de Gaiffe prouva l'intervention de deux mains médiummiques. Eusapia avoua, pour la première fois, qu'elle touche ou transporte les objets grâce à une sorte de *prolongation fluidique* de ses organes matériels, et que leur puissance varie avec celle de la force médiummique qu'elle sent confusément en elle.

Le professeur formule, pour les détruire une à une, toutes les hypothèses possibles de trucs, tromperies, subterfuges, hallucinations, et il s'élève d'avance contre ceux qui critiqueraient sans avoir vu d'abord. Il ne croit point aux interventions des esprits, des désincarnés, aux phénomènes psychiques qui adviennent souvent sans que le spirite en ait conscience et comme en dehors de lui, tandis que les effets observés avec Eusapia dépendent de sa volonté et semblent être étroitement liés à son organisme physique et psychique ; il relève à l'appui le synchronisme des mouvements de la main de la Paladino et de ceux que la batterie électrique intérieure frappe sur les touches extérieures de l'appareil. Il penche pour la théorie d'un dédoublement des forces physiques, total ou partiel, comparable au dédoublement psychique, et qui produirait des matérialisations partielles de membres fluidiques dont se sert le médium par un effort de sa volonté, et qui ne diffèrent des membres naturels que par la durée de leur existence temporaire et leur faculté de disparaître, de ren-

trer, pour ainsi dire, dans le corps du médium dont ils avaient émané, surgi, sous l'empire des forces médiummiques.

L'auteur se base, pour appuyer la hardiesse de ses conclusions, sur l'analogie que peut présenter le dédoublement de la personnalité physique avec celle du dédoublement psychologique qui — dit-il — est un fait acquis...

Il assimile, par analogie, le dédoublement des êtres vivants, la multiplication des organismes unicellulaires, la régénération, pour les êtres inférieurs, des organes amputés aux effets qu'obtiennent les médiums et qui ne serait pas — d'après lui — beaucoup plus extraordinaire...

L'élégante revue l'*Emporium* donne un article d'Elemér Czakó sur les jouets et, selon sa coutume, elle l'accompagne de fines illustrations.

Le sujet si complexe et si attrayant des jouets est traité surtout au point de vue pratique et renferme d'ingénieuses déductions.

Leur effet sur le développement moral de l'enfant s'y trouve particulièrement observé.

L'enfant, d'après l'auteur, n'est doué que d'un sens critique rudimentaire, et cela expliquerait la faveur auprès de lui des jouets à bon marché. Il les accepterait d'ailleurs tels qu'ils sont, n'étant pas capable de « choisir ».

Beaucoup de personnes ne partageront pas cet avis, car il est certain que l'enfant n'accepte pas aveuglément ses jouets... Il a simplement un autre idéal que celui des grandes personnes... et les goûts que le jouet doit satisfaire en lui n'ont rien de commun avec ceux que notre mentalité peut lui prêter ou qui seraient les nôtres...

Cela n'expliquerait-il pas la difficulté que nous trouvons à varier ces hochets de l'enfance, à inventer ceux qui sont réellement dignes de lui plaire? C'est si vrai que le concours Lépine n'a été institué que pour cela, afin d'encourager une fabrication difficile entre toutes. — M. Csakó

estime que l'enfant devrait créer lui-même ses jouets, ou du moins nous inspirer dans nos créations, et trouve que le rôle de cet accessoire est loin d'être négligeable...

Il est en effet lié à son développement, car il agit à la façon d'un stimulant, excitant sa jeune imagination et lui procurant souvent des satisfactions profondes.

Les images matérielles qu'il évoque créent dans l'esprit de l'enfant tout un monde artificiel dont la vie factice est parfois assez intense pour lui laisser de durables souvenirs, de véritables impressions.

Walter Crâne avait créé la gravure d'art synthétique ; il soumettait ses œuvres au jugement de ses fils et ne les tenait pour bonnes que s'ils les comprenaient facilement. L'enfant aime les jouets gais, dit encore l'*Emporium*, il se contente d'apparences sommairement indiquées, laissant à son imagination le soin d'inventer les détails.

Plus l'enfant est intelligent et plus il préférera les jouets simples, capables de provoquer chez lui les idées... dont naîtra l'effort nécessaire pour les appliquer.

Les triomphes du cheval de bois sont là pour lui donner raison !

Les mécaniques compliquées, si ingénieuses soient-elles, étonnent les petits, qui se lassent vite de les voir marcher... Il leur faut surtout un prétexte à pouvoir agir, penser, vivre enfin. — Si l'on inventait des jouets pour les parents, ceux-ci ne sauraient, en vérité, demander davantage !

Minerva consacre plusieurs pages à la reproduction et à la critique d'un article de Von Ende dans *The Nation* sur les derniers romans allemands dus aux plumes féminines.

Les femmes auteurs auraient complètement évolué depuis vingt-cinq ans dans leur idéal littéraire. A la période idyllique a succédé celle que nous placerons sous l'influence directe d'Ibsen.

Le roman allemand a perdu son attendrissement bour-

geois ; il n'est plus ni pessimiste ni révolutionnaire, mais semble complètement identifié à la vie moderne, qu'il tente de décrire avec une constante intention d'art et dans une forme plus sobre et plus concise...

En parlant du dernier ouvrage de Riccarda Huch, *la Défense de Rome* (qui fait partie d'une trilogie de romans sur les aventures de Garibaldi), on remarque que c'est une page d'histoire austère et froide, tandis que les précédents écrits du même auteur, tout en demeurant étroitement attachés aux traditions du passé, sont remplis de verve et parés d'un style attrayant.

Clara Viebig inspire le respect par la régularité et l'excellence de sa production; quel que soit le sujet qu'elle choisisse, elle le développe avec conscience, d'une façon qui n'a jamais rien d'excessif.

Un de ses romans (*Fils d'une seule mère*) contient, cependant, des scènes fort dramatiques et dépasse tous les précédents par ses qualités d'analyse.

Son dernier livre paru (*Je t'absous*) est l'histoire de l'irrémédiable conflit qui éclate entre un caractère et un milieu ambiant.

Il est assez poignant, plutôt triste, et donne une note d'amertume humoristique nouvelle chez cet auteur.

Elena Pollidahl, écrivain de grande valeur, se consacre à peindre des caractères.

Son premier volume, *le Saint*, était une étude du type religieux ; le dernier, *Harald Atterdal*, analyse l'artiste.

Ils se déroulent en Scandinavie, dans le milieu propice à l'exaltation émue du héros et qui caractérise ses relations avec les femmes.

On peut reprocher à cette œuvre l'extrême complexité des caractères et la minutie des analyses qu'ils nécessitent.

Le style nerveux porte le cachet du roman psychologique moderne allemand.

Charlotte Knöckel, dans *Les Fils de la rue*, décrit la vie

des cités industrielles. Il y avait là matière à roman socialiste, mais l'auteur ne se préoccupe que de la psychologie des personnages et développe son sujet à l'aide d'un style vigoureux, doué d'une puissante simplicité. Il évite le ton déclamatoire et fait preuve d'impartialité.

La comtesse Uxkull, par une conception très artistique et philosophique, nous donne : *Ins Leben Zurück.*

Elle décrit dans l'*Euphorion* la lutte entre les principes hébraïques et helléniques de la vie et fait des narrations d'une beauté classique.

Un autre ouvrage d'elle, *Au delà des Murs,* développe son sujet dans le pittoresque milieu de la Renaissance.

De Lulu Von Strauss-Torney, l'article qui nous occupe signale plusieurs volumes de nouvelles dans sa première manière et constate que son dernier roman, *Lucifer*, dénote de plus hautes ambitions que les précédents.

Elle a pris pour sujet la lutte, dans une famille, entre une mère et son fils qu'elle contraint, pour un temps, à entrer dans les ordres, et a réussi à tracer admirablement les caractères.

HADALY.

Lamartine est-il philosophe ?

RÉPONSE A M. ÉMILE FAGUET

Mon cher maître, combien il est agréable non seulement d'être loué, mais — l'avouerai-je ? — plus encore peut-être, critiqué, combattu par votre fine, alerte et vivante ironie ! J'échappe à peine à ce charmant supplice, j'en sais que dire. D'autres s'attardent lourdement aux chicanes, et se plaisent contre toute évidence aux dénégations irritantes ; vous allez droit au point essentiel du débat, et la question posée par vous l'est en des termes qui, du moins, ne laissent prise à aucune équivoque. Vous voulez bien m'accorder que Lamartine a subi d'une manière évidente, indéniable, l'influence de Lamennais. Mais vous vous refusez à admettre qu'il soit, comme je l'ai accessoirement soutenu, *incapable d'inventer ni d'organiser des idées*. Vous protestez avec chaleur contre cette audace d'expression, vous n'acceptez point sans récalcitrer qu'il faille avoir *peu pratiqué* Lamartine *pour le croire un penseur*. Et votre spirituelle semonce est conduite d'une verve si sûre, elle est précédée — le dirai-je ? — d'éloges si flatteurs coulant d'une telle plume, que j'ai, plusieurs jours durant, accusé mon étourderie, et renoncé à ce que je croyais cependant avoir établi sur ce point.

C'est vous-même qui m'avez rendu courage. Il m'est revenu tout à coup que le 25 avril 1906, dans cette même *Revue Latine* où vous m'adressiez le mois passé ces reproches troublants, et défendiez *Lamartine penseur*, vous aviez écrit ce qui suit :

« Il est très intéressant, *quoique assez vain quelquefois comme résultat, de chercher la philosophie des grands poètes, de se demander à quelles idées générales se sont rattachées les méditations, les effusions, les rêveries des maîtres de la lyre et du chant.* N'oublions pas qu'un des plus beaux livres de critique qui aient été écrits dans la seconde moitié du XIXe siècle, c'est la *Philosophie de Goethe*, par M. Caro. Il est vrai que c'était Caro et que c'était Gœthe, je veux dire que c'était un professeur de philosophie très pénétrant, et que c'était *un poète vraiment philosophe, ayant un ensemble d'idées générales assez bien liées et presque un système.* Plus difficile a été à M. Renouvier, quoique grand professeur de philosophie et presque grand philosophe, de traiter des idées philosophiques de Hugo, parce que Victor Hugo, *parfaitement capable d'exprimer magnifiquement une idée philosophique, a les idées générales les plus contradictoires et même les plus incohérentes du monde.*

« *Il en est à peu près de même de Lamartine, et Lamartine est le Protée de la poésie philosophique...* »

Qu'est-ce à dire, sinon qu'un poète-philosophe, un poète-penseur, est celui-là précisément dont les idées générales sont assez liées, assez cohérentes pour former un système, celui-là, donc, qui est capable d'organiser, sinon d'inventer des idées, et que Lamartine, ne présentant guère plus que Victor Hugo cette qualité sans laquelle on n'est pas philosophe, n'est, pas plus que Victor Hugo, *philosophe* ni *penseur*?

Vous n'ignorez pas, mon cher maître, que j'ai pour vous la sympathie la plus vive. Aussi n'ai-je pas un instant supposé que vous ayez pu, traitant la même

question, même à plus d'un an d'intervalle, vous contredire. Il n'en était pas moins vrai que je retrouvais dans l'article dont je viens de citer les premières lignes, l'exacte expression de ma pensée sur la question qui, depuis le 25 novembre dernier, pourrait sembler nous séparer. Vous devinerez donc avec quelle ardeur je me suis employé sur-le-champ à vous mettre d'accord avec vous-même dans mon esprit, comme vous l'êtes certainement en réalité : n'était-ce pas me mettre d'accord avec vous ? Ayant adopté dans mon *Lamennais et Lamartine* la thèse que vous défendiez en 1906, j'avais tout lieu de supposer que vos critiques de 1907, ne pouvant pas s'adresser à vous-même, ne devaient pas non plus me toucher : il devait exister un malentendu. Le voici : permettez-moi de me tourner vers vos lecteurs pour le leur expliquer.

Je soutiens dans mon livre sur *Lamennais et Lamartine*, d'accord avec M. Faguet (1906), que Lamartine n'a pas *de philosophie*, qu'il est *incapable d'inventer ni d'organiser des idées*, et qu'en un mot il n'est aucunement *un penseur*. Mais M. Faguet (1907) affirme — à ce qu'il croit, contre moi, — « la valeur nouvelle, souvent incomparablement nouvelle, que prend la pensée de Lamennais une fois qu'elle a été repensée par Lamartine. » Il ajoute : « Qui ne voit que repenser avec cette force et avec cette *plénitude*, c'est penser originalement, c'est montrer une *invention* et une *organisation* de l'idée que celui qu'on imite (peut-être) n'a eues aucunement ? » — Mais, dirons-nous tous deux, M. Faguet (1906) et moi à M. Faguet (1907), nous ne vous contestons point cela, que nous n'avons pas mis en question : nous vous parlons *organisation*, *systématisation*, *invention d'idées*, et vous nous répondez organisation *de l'idée*, c'est-à-dire *expression*. Nous vous disons : Lamartine n'invente pas, ne systématise pas, n'organise pas, et vous nous répondez : Lamartine imite, repense, et

surtout exprime admirablement. Nous sommes donc d'accord tous les trois — pardon, tous les deux.

Nous sommes d'accord, mon cher maître, sous certaines réserves. Et puisqu'aussi bien il s'agit ici de me disculper d'une accusation de sacrilège contre Lamartine, vous me permettrez de montrer en quel sens je défends Lamartine contre vous. Vous déclarez « que Lamartine n'a pas été d'un point à un autre en tant que philosophe ; et a été flottant, à cet égard, à tous les moments de sa vie, et *tout autant à un moment qu'à un autre.* » Au contraire, je m'efforce de retrouver et de décrire cette courbe de sa pensée philosophique, que vous affirmiez ne pouvoir tracer. Je propose de la tracer, à vrai dire, par une méthode différente de celle dont vous contestiez avec raison les résultats. Je tâche d'établir qu'à chaque période de son existence il a subi une influence dominante. Car si j'insiste uniquement sur l'influence de Lamennais, parce que mon livre, comme j'ai pris soin de l'indiquer dans l'*avant-propos*, n'est qu'un fragment d'un travail d'ensemble considérable sur cet écrivain, je laisse suffisamment entendre que, parallèlement à cette influence maîtresse, d'autres influences secondaires ont existé dans le même temps ; et surtout, que cette influence a été précédée et suivie d'autres influences dominantes. J'ai signalé, d'accord avec vous, celle de Rousseau, sensible dans *le Temple* et dans *l'Immortalité*, comme ayant précédé et, dans une certaine mesure, préparé celle de Lamennais (1). Est-il besoin d'ajouter que si je n'ai rien dit de celle — ou celles — qui ont dû suivre, c'est que je n'ai point à m'en occuper dans l'œuvre que je poursuis ; mais que, d'ailleurs, je ne doute point qu'elles existent ? — et qu'elles se rattachent à l'influence de Lamennais, ou plutôt s'en détachent, comme l'influence de Lamennais s'est détachée

(1) Cf. *Lamennais et Lamartine*, p. 49-51.

de celle de Rousseau ? — Il y a donc, à mon avis, cohérence dans le développement philosophique de Lamartine; on ne dira pas sans doute : « Lamartine part du pessimisme, il glisse à l'optimisme, il revient au pessimisme, il oblique vers le scepticisme, il retourne au pessimisme... », toutes formules dont je m'accorde avec vous pour condamner le vague et l'insuffisance. Mais on dira : « Lamartine part de Rousseau, continue par Lamennais et finit par... »; je laisse à d'autres mieux informés le soin de le trouver et de le dire.

Du moins, s'ils s'entendent avec moi pour l'affirmer, vous reconnaîtrez, mon cher maître, que je n'ai pas eu la ridicule prétention de soutenir que Lamartine n'a rien pu penser qui ne fût pas dans Lamennais. J'ai seulement voulu montrer qu'à dater d'une certaine époque, il a pensé *surtout* par Lamennais. Et quand je dis *surtout*, je ne m'en cache pas, j'entends que ce qu'il emprunte ailleurs *pendant sa période mennaisienne*, il l'élabore et le transforme en fonction du mennaisianisme. Il n'est donc *rien* qui, dans sa pensée philosophique de cette époque, ne puisse être interprété et ne doive l'être, d'après une connaissance antécédente du système mennaisien. C'est à ce prix seulement qu'elle apparaîtra cohérente.

En dépit de la longueur, et, je le crains aussi, de l'ennui d'une pareille tâche, permettez-moi de faire cette démonstration sur les textes que vous m'opposez ; je ne les aurai pas choisis : elle en sera plus concluante.

J'avais indiqué un fragment du *Livre du Peuple* comme source d'un passage de la VIIIe vision. Vous ne me contestez pas cela. Mais, dites-vous, le texte de Lamartine n'est pas cité en entier ; et vous complétez ma citation comme il suit :

> Si devant le Seigneur un homme fait le mal,
> N'ayez pour le juger ni loi, ni tribunal ;

Pour venger par sa mort la mort de la victime,
Ne donnez point au juge un meurtre légitime ;
Ne sachez pas le nom de cet homme de sang
Qui simule un forfait tout en le punissant !
Quand du bien et du mal tout homme a la science,
Le juge et le bourreau sont dans sa conscience :
Jusqu'à ce qu'au remords le crime ait satisfait,
La peine du coupable égale le forfait ;
Et par la loi d'en haut la justice outragée
Ne se tait dans son cœur que quand elle est vengée.
En retour du pardon que le ciel nous accorde,
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde.
Il la doit à son frère, à soi-même, à celui
Qui seul a droit de juge et de venger sur lui.
La vengeance ou l'erreur inventa le supplice :
Ce monde vit de grâce et non pas de justice.

« Quelque opinion qu'on puisse avoir de ces idées « tolstoïennes » de Lamartine, déclarez-vous, on conviendra du moins que ce sont *des idées* et qu'elles n'étaient point du tout dans le texte de Lamennais. Lamartine peut penser tout seul. »

Pardon, mon cher maître, pardon. Ces idées ne sont pas dans le texte de Lamennais que j'avais cité comme source du passage qui les précède, bien entendu ; mais elles sont dans Lamennais, et, j'oserai dire, de lui. J'en rencontre la première expression dans le même *Livre du Peuple* auquel Lamartine avait emprunté déjà la première partie de ce beau fragment. Que soutient Lamartine, dans ces vers : que les pénalités doivent être abolies ; qu'en particulier, la peine de mort doit être supprimée et le bourreau disparaître ; que la loi d'amour et de charité doit remplacer la loi de justice et de crainte ; et que le véritable châtiment du coupable est dans sa conscience. Voici la source mennaisienne de ces idées ; on excusera la longueur de la citation :

« La législation même instituée pour la répression des vrais délits changera de caractère. Un esprit de miséricorde et de douce compassion y remplacera l'esprit de vengeance, l'idée fausse et sanglante d'expiation. On verra dans le criminel un frère égaré qu'on doit plaindre, éclairer, ramener. » . . . . . .

« La vie n'appartient qu'à Dieu, et c'est pourquoi il est écrit : « Vous ne tuerez point. » Quand la loi tue, elle n'inflige pas un châtiment, elle commet un meurtre.

« Appelez-vous justice l'acte qui rend infâme celui qui l'accomplit, l'acte qui ravit à un être humain tous ses droits ensemble, et non seulement ses droits, mais la faculté même de posséder jamais aucun droit ? Lorsque de cet être animé vous avez fait une poignée de cendre, cette cendre, emportée par les vents, serait-elle sur la terre où elle tombe une semence de bien, un germe de vertu ?

« Qu'importe, au reste ? L'amour domine la justice même, et le propre de l'amour est de se dévouer à celui qu'on aime, de se sacrifier à lui volontairement. Le frère ne dit point à son frère : Donne-moi ta vie : il lui donne la sienne. La peine de mort fut abrogée, il y a dix-huit siècles, sur la croix du Christ (1).

. . . . . .

« Il y a une voix au dehors de vous, immuable, éternelle, et une autre voix au dedans de vous-même ; et ces deux voix disent :

« Tu ne tueras point, tu ne déroberas point, tu ne flétriras point la vertu de l'épouse ni la pudeur de la jeune vierge ; ta pensée même sera pure de ces abominations.

« Celui qui verse le sang de son frère est maudit sur la terre et maudit au ciel (2). »

Rapprochez le vers :

(1) *Le Livre du Peuple*, chap. XVI.
(2) *Ibid.*, chap. XI.

Ne donnez point au juge un meurtre légitime

des mots :

« Quand la loi tue, elle n'inflige pas un châtiment, elle commet un meurtre »,

ou les vers :

Ne sachez pas le nom de cet homme de sang
Qui simule un forfait tout en le punissant,

du passage :

« Appelez-vous justice l'acte qui rend infâme celui qui l'accomplit »,

ou encore :

En retour du pardon que le ciel nous accorde,
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde,

de :

« La peine de mort fut abrogée il y a dix-huit siècles sur la croix du Christ ».

ou enfin :

Ce monde vit de grâce et non pas de justice,

de ces mots :

« L'amour domine la justice même ».

Votre conclusion sera la mienne, je pense : ces idées « tolstoïennes » sont des idées mennaisiennes ; Lamartine les a empruntées à Lamennais. Les points que vous m'avez reprochés n'avaient d'autre intention que d'épargner à mon lecteur la démonstration que je viens d'infliger au vôtre. Vous m'en voyez désolé ; il faut bien pourtant que je continue par l'examen des sources du deuxième passage qui m'est opposé. Afin d'abréger, je citerai ici les seuls vers que j'ai délibérément omis dans mon livre :

Le sage s'interroge sur le mal qui est en lui-même :

Si l'homme dut tomber, qui donc prévit sa chute ?
S'il dut être vaincu, qui donc permit la lutte ?
Est-il donc, ô Douleur ! deux axes dans les cieux,
Deux âmes dans mon sein, dans Jéhovah deux dieux ?

« L'esprit du Seigneur » l'emporte en songe au point de l'infini d'où il embrasse : les commencements, les milieux et la fin,

Et, complétant les temps qui ne sont pas encore,
Du désordre apparent voit l'harmonie éclore :

son âme alors se fond d'admiration :

La fin justifia la voie et le moyen ;
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien ;
La matière où la mort germe dans la souffrance
Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence,
Un mode d'existence à l'autre contrasté
Où la nature lutte avec la volonté
Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend pour monter plus haut son point d'appui sur terre.
Et le sage comprit que le mal n'était pas
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas.

L'ensemble du morceau de Lamartine vous paraît, sans contestation possible, un souvenir du morceau des *Paroles d'un Croyant* dont je l'avais rapproché. Mais vous me reprochez vivement d'avoir supprimé les vers qu'on vient de lire : « On conviendra peut-être, dites-vous, que ce que M. Maréchal a supprimé du texte de Lamartine est ce où Lamartine se montre le plus philosophe ; (je le sais du reste, et si j'avais supprimé ces vers, c'est qu'empruntés à une source beaucoup plus philosophique que les *Paroles d'un Croyant*, ils me paraissaient trop évidemment men-

naisiens) *que ce que M. Maréchal a supprimé est ce qui n'était pas du tout dans Lamennais, et ce que Lamartine avait pensé par lui-même ;* (ah! pour cela, c'est une autre affaire, et nous l'allons bien voir) ; que les idées personnelles de Lamartine sont beaucoup plus fortes que celles de Lamennais, et qu'en vérité, à ce brillant morceau philosophique, Lamennais n'a fourni que le cadre. »

Pardonnez-moi, mon cher maître : il a fourni aussi le tableau; et ces *idées personnelles* de Lamartine que vous admirez et trouvez fortes (vous m'en voyez bien aise), sont des idées de Lamennais. Je le prouve.

Mais d'abord faites-moi grâce des précisions — cruelles par l'ennui, en l'espèce — là où l'évidence est trop grande. Quant aux deux vers sur *la chute* par lesquels s'ouvre le passage incriminé, les textes de Lamennais sont si nombreux que, ne sachant comment choisir, et dans l'impossibilité de tout citer, vous me permettrez, pour faire court, de vous renvoyer aux chapitres *du Mal* et *du Péché originel*, en même temps qu'à la longue *conversation* qui traite *de l'influence de la philosophie sur la société*, dans l'*Essai d'un système de philosophie catholique* que j'ai publié l'an dernier, car Lamennais y soulève la question que pose Lamartine — et qu'il pose après lui. Aussi bien eût-il été surprenant qu'un philosophe chrétien ne se fût pas interrogé sur ce point. Passons donc à des vers dont l'originalité philosophique, au moins apparente, est plus grande :

Est-il donc, ô Douleur, deux axes dans les cieux?
... dans Jéhovah deux dieux ?

Le manichéisme a toujours préoccupé, toujours tenté Lamennais. De là les termes selon lesquels se présente ici le problème. Ces *deux axes*, ces *deux dieux*, ce sont les deux principes souverains du bien et du mal qu'oppose la

religion des Perses : « Frappés de ce contraste, de cette lutte perpétuelle du bien et du mal qui se représente partout dans le monde, les Perses la personnifièrent dans Ormuzd, dont ils firent le principe bon, le roi de la lumière, et dans l'Ahriman, le principe mauvais, le principe des ténèbres (1)... » Lamennais signale, au reste, le même conflit dans l'homme :

Deux âmes dans mon sein ?

interroge le sage de Lamartine. Et Lamennais, opposant l'homme charnel à l'homme spirituel : « Plusieurs philosophes, suivis par M. de Maistre, *ont attribué deux âmes à l'homme.* Dans le sens qu'on attache ordinairement à ce mot, l'homme n'a point deux âmes (2)... » Il s'était donc encore une fois interrogé comme Lamartine et avant lui.

Appliquons-nous à suivre maintenant le sage emporté par l'esprit au point de l'univers d'où l'œil divin contemple le tout.

Et, complétant les temps qui ne sont pas encore,
Du désordre apparent voit l harmonie éclore.

Formule mennaisienne, celle-ci, qu'on retrouve presque textuellement dans un passage de l'*Esquisse d'une philosophie* (3) : « *Le désordre apparent n'est que l'ordre même établi, maintenu par les éternelles lois qui président au développement de l'œuvre de Dieu.* Car, ajoute Lamennais, on ne doit pas oublier que si tout change, rien ne change que pour passer d'un état moins parfait à un autre état plus parfait. » Et, dans l'*Essai d'un système de philosophie catholique,* le mal « *considéré dans l'ensemble des choses...*

(1) *Essai d'un système de philosophie catholique,* p. 208.
(2) *Ibid.*, p. 115.
(3) T. II, p. 21.

n'altère pas le caractère général de la création, qui n'en continue pas moins de *se développer par la réalisation progressive du plan divin. Le désordre n'est que dans l'individu, non dans l'ensemble des choses. L'unité, l'harmonie de cet ensemble ne dépend pas de chaque être individuel.* L'individu n'est pas essentiellement lié à cette harmonie (1). » On ne me contestera pas, je présume, la filiation que j'indique ; mais on devra la reconnaître aussi pour ce qui suit :

La fin justifia la voie et le moyen.
Ce qu'il appelait mal fut le souverain bien.

Car, puisqu'il s'agit de savoir si Lamartine est philosophe, je déclare qu'il est impossible de fournir *une* exacte et raisonnable interprétation de ces vers si l'on ne remonte à leur source : « Toute l'antiquité philosophique, écrit Lamennais, a trouvé dans la matière, c'est-à-dire dans la limite de l'être, le principe du mal... On voit par là combien sont absurdes les objections que l'athéisme tire de l'existence du mal, incompatible selon lui avec la puissance, l'intelligence et la bonté du Créateur... La limitation étant de l'essence de tout être créé, nulle puissance ne pouvait créer un être illimité... Quant à la bonté, qu'est-ce, sinon l'amour se manifestant au dehors (par conséquent exigeant dès lors un second terme) ? La bonté suppose donc deux êtres, l'être aimant et un autre être auquel cet amour s'étend. La bonté serait donc en Dieu un mot dénué de sens si Dieu n'avait créé. L'athée argumente donc de la bonté contre la bonté même. Il dit : Dieu n'est pas bon parce qu'il a été bon ; pour que je reconnusse sa bonté, il faudrait que rien n'existât que lui ; il faudrait que Dieu ne fût pas bon (2). » — Autrement dit : Dieu ne

(1) *Essai d'un système de philosophie catholique*, p. 226.
(2) *Essai d'un système de philosophie catholique*, p. 223-224.

peut être bon que s'il crée, puisque, s'il ne crée pas, il s'enferme dans un immense égoïsme. Mais il ne peut créer qu'en limitant, et la limite ou matière est le principe du mal. Donc le mal apparent est, au fond, le souverain bien, puisque, sans la limite, l'amour divin n'aurait pu se manifester. Ainsi *la fin*, comme dit Lamartine, la manifestation de l'amour infini de Dieu dans la création, *justifia la voie et le moyen*, la production de la matière ou limite, source du mal. — Qu'on excuse ce long commentaire : Lamartine avait parfaitement compris et traduit en une langue magnifique, mais trop largement.

Oui, trop largement, et c'est là, dirai-je, le défaut ou le caractère propre de sa poésie philosophique? La pensée, chez lui, épanouie en images brillantes et frappantes, sacrifie toujours, dans cette métamorphose, une partie de son contenu. Du moins le contenu n'est-il tout entier perceptible qu'aux esprits par ailleurs informés. Témoin encore le vers :

La matière où la mort germe dans la souffrance,

dont voici, je crois, la signification philosophique exacte : « On appelle mal dans le monde organique, dit Lamennais, la douleur et la mort. Mais ces deux choses ne sont encore qu'une suite de la limitation des êtres organiques ou de leur propre mode d'existence (1). » Il est inutile sans doute de rappeler que *la limitation* dont parle Lamennais a son principe, selon lui, dans *la matière* ou *limite*, et ne sentez-vous pas combien se montre fidèle — sous la réserve indiquée tout à l'heure — la translation de Lamartine : la mort germe dans la douleur qui a pour cause la matière, ou limite nécessaire des êtres organiques ? — La matière, donc

(1) *Essai d'un système de philosophie catholique*, p. 224-225.

Ne fut plus à ses yeux qu'une vaine apparence.

« *Ce que vos yeux voient, ce que touchent vos mains*, a déclaré le Croyant, *ce ne sont que des ombres,* et le son qui frappe votre oreille n'est qu'un grossier écho de la voix intime et mystérieuse qui adore, et prie, et gémit au sein de la création.

« Car toute créature gémit, toute créature est dans le travail de l'enfantement, et s'efforce de naître à la vie véritable, *de passer des ténèbres à la lumière, de la région des apparences à celle des réalités....*

« ... *Sous cette enveloppe épaisse du corps* vous ressemblez à un voyageur qui, la nuit, dans sa tente, *voit ou croit voir des fantômes passer.*

« *Le monde réel est voilé pour vous* (1)... »

La matière est encore

Un mode d'existence à l'autre contrasté.

Formule heureuse, et même des plus heureuses, car la matière n'est qu'*un contraste* pour Lamennais : « elle est essentiellement négative, dit-il. Tout ce qu'il y a dans les êtres de positif appartient à l'esprit. Néanmoins toute négative, tout invisible que soit la matière, ou plutôt par cela même qu'elle est négative et invisible, elle manifeste aux créatures ce qui peut être vu, *comme l'ombre est ce qui fait apercevoir la lumière* (2)... »

La matière est ce mode d'existence

Où la nature lutte avec la volonté,

parce que « les êtres intelligents (qui n'existent, je le rap-

(1) *Paroles d'un croyant*, chap. XXVI.
(2) *Essai d'un système de philosophie catholique*, p. 60-61.

pelle, que sous les conditions de la matière ou limite) peuvent, *en vertu de leur liberté, violer les lois de leur nature...* Si le développement (de l'être) est arrêté, il l'est par la volonté libre (3),

Et d'où la liberté, qui pressent le mystère,
Prend pour monter plus haut son point d'appui sur terre.

Il faut bien, dans le système mennaisien, que la liberté s'appuie sur la matière pour s'élever plus haut, puisque, je le répète, aucun être fini, les êtres intelligents et libres ou personnels comme les autres, ne peut exister que sous les conditions de la matière ou de la limite (2).

Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas.

« Le mal n'existe pas dans la création, dit Lamennais, dans son universelle unité... Le mal, en ce qu'il a de réel, n'appartient pas à la création, considérée dans son unité comme l'actuelle réalisation de son éternel exemplaire qui est dans le verbe. A proprement parler il n'existe pas de mal, mais des êtres mauvais, c'est-à-dire fixés volontairement dans un état de moindre être » (3).

Je crois donc en avoir fait la preuve, mon cher maître : dans ces vers que vous m'opposiez comme renfermant les idées personnelles de Lamartine capable de penser tout seul, Lamartine se borne encore, comme toujours dans la période que j'ai étudiée, à comprendre, traduire et transposer Lamennais.

Mais que signifie cette démonstration à mes yeux ?

(1) *Essai d'un système de philosophie catholique*, p. 226.
(2) *Ibid.*, pp. 115-116 et 263.
(3) *Ibid.*, p. 227.

Prouve-t-elle que Lamartine travaillait, les œuvres de Lamennais sur sa table ? ou qu'il n'écrivait pas un vers philosophique sans les consulter? En vérité, je soupçonne qu'on me prêterait volontiers cette sottise, ou telle autre semblable, et c'est pourquoi je prie qu'on ne me la fasse pas dire. J'ignore si Lamartine a lu, ce qui s'appelle lu, et non pas seulement feuilleté d'une main plus ou moins distraite les œuvres de Lamennais. Mais je sais qu'ils se voyaient fréquemment, qu'ils causaient longuement ensemble, et que Lamartine était en relations intimes non seulement avec Lamennais, mais avec ses plus fidèles et ses plus ardents disciples, les Boré, les Montalembert, et bien d'autres. L'influence de Lamennais sur Lamartine a donc été une influence d'homme à homme, ce qui est autre chose, je pense, et quelque chose de plus pénétrant, si j'ose dire, qu'une influence d'auteur à auteur.

Seulement — c'est la misère de la critique historique — je ne puis ressaisir aujourd'hui cette action puissante et continue qu'à travers les textes. Je m'en console, à vrai dire, en songeant que son intérêt supérieur réside dans l'interprétation renouvelée des œuvres. Lors donc que je rapproche deux textes, serait-ce que je pense que ce texte de Lamennais que je cite, celui-là précisément et celui-là seul, a été traduit par Lamartine dans le passage auquel je le réfère? Encore une fois, qu'on ne me prête pas cette sottise. J'ai des prétentions plus humbles, et j'use seulement des ressources dont je dispose pour faire comprendre et sentir comment et dans quelle mesure Lamartine a traduit ou, si vous préférez, repensé Lamennais.

Toutefois, je dois le maintenir, dans les limites chronologiques que j'ai indiquées, cette influence ne saurait être exagérée. Peut-être l'expression chez Lamennais est-elle moins heureuse que chez Lamartine ; en tout cas, elle est autre, et sur ce dernier point il y aurait beaucoup à dire. En particulier, lorsque vous déclarez que Lamartine,

écho qui agrandit la voix, donne l'impression que ce qu'il *repense* de Lamennais n'était pas pensé avant lui, peut-être oubliez-vous de faire observer que, commentant Lamartine à l'aide de Lamennais, j'ai dû nécessairement, dans le choix des textes, subordonner, et par conséquent sacrifier le second au premier.

A tout le moins, pour la valeur de la pensée, nulle comparaison de l'un à l'autre n'est supportable, je vous assure. Vous l'avez remarqué, si la traduction de Lamartine est brillante, riche en trouvailles de génie, et souvent, je l'accorderai volontiers, supérieure au texte qu'il élabore par la puissance évocatrice des mots, elle est aussi très large et telle que, sans le recours aux textes de Lamennais qui viennent d'être indiqués, je mets au défi qui que ce soit d'en fournir une explication cohérente et complète. Et c'est dire, mon cher maître, qu'au sens véritable du mot, Lamartine, s'il est grand poète, n'est pas philosophe : vulgarisateur de génie et même, si vous voulez, admirable instrument de poésie philosophique, mais puisqu'il n'invente, ni ne combine, ni même n'exprime avec précision les idées qu'il traduit, philosophe, non pas ! Aussi bien, n'est-ce pas ce dont vous conveniez lorsque, vous déclarant incapable de tracer la courbe de sa pensée, vous découvriez chez lui, à la même époque, toutes sortes de tendances opposées? A travers les mailles trop larges, dans le tissu flottant de ses splendides images, la pensée fuit et s'échappe ; ou plutôt elle fuirait et s'échapperait si, pour la ressaisir, nous n'avions celle de son maître.

Me voilà donc ramené à mon point de départ : « Lamartine repense éloquemment, il n'est point du tout pour cela philosophe ni penseur. Qu'importe, encore une fois, s'il est avant tout une âme merveilleusement claire et limpide, et si largement, si pieusement sonore, que ceux qui, comme moi, s'en nourrirent depuis l'enfance, lui doivent une partie, et non la moins intime, ni la moins

sincère, de leur vie intérieure ? » N'est-ce pas ce que vous avez voulu dire, mon cher maître ? Il me resterait une inquiétude en finissant, si je ne me sentais au fond d'accord avec vous, et c'est dans cette confiance que je vous prie d'agréer.....

CHRISTIAN MARÉCHAL.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 3 25 Mars 1908

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Un livre sur Sully Prudhomme (1)

M. Ernest Zyromski vient de publier sur Sully Prudhomme un très bon livre qui est quelquefois un très beau livre. Suivant un dessein très net, une ligne très bien tracée, M. Zyromski étudie d'abord les influences qui ont agi sur Sully Prudhomme, puis l'effort qu'il a fait pour se soustraire à ces influences, puis la sensibilité de Sully Prudhomme, puis sa pensée philosophique.

D'après M. Zyromski et, disons-le tout de suite, d'après moi, Sully Prudhomme a subi l'influence du romantisme, du Parnasse et du stoïcisme ; d'après M. Zyromski, il s'est dégagé de l'influence du romantisme et du Parnasse ; d'après M. Zyromski et d'après moi, il ne s'est jamais dégagé de l'influence du stoïcisme.

On voit déjà le seul point où je me sépare de M. Zyrom-

(1) *Sully Prudhomme*, par M. Ernest Zyromski, chez Colin.

ski relativement à cette question des influences. Pour moi, Sully Prudhomme n'a pas été un libéré du romantisme ; il a été une manière de romantique concentré. Du romantisme il n'a laissé que l'abondance exubérante, le verbiage, la rhétorique, l'imagination fastueuse à la fois et banale, le lieu commun aveuglant ou le lieu commun tonitruant. En un mot, il n'a eu aucun des défauts du romantisme et il s'en est gardé ou il y a été étranger à ce point qu'on regrette quelquefois qu'il ne les ait pas eus, au moins à moitié. C'est question de goût personnel.

Mais de n'avoir pas les défauts de quelqu'un cela n'empêche pas qu'on ne soit de sa famille, et seulement cela fait qu'on illustre sa maison. Sully Prudhomme a été un romantique assagi, un romantique discret ; mais il a été tout à fait un romantique jusqu'à la *Justice* exclusivement ; et pour recommencer à l'être avec le *Bonheur*.

Je trouve même que, puisqu'il concentre et ramasse en lui tous les genres, tous les aspects du romantisme, il faudrait appeler son œuvre un élixir de romantisme.

De Lamartine (qui est celui, je m'empresse de le dire, à qui il ressemble le plus) il a la sensibilité chaste, l'imagination facile et je veux dire facilement éveillée, prompte à la vibration, enfin le goût naturel et le don naturel de l'*élévation*.

De Musset il a la sensibilité frémissante et, quoique restant chaste, singulièrement troublée et troublante.

> Il existe un bleu dont je meurs
> Parce qu'il est dans les prunelles.
> . . . . . .
> Pourquoi fais-tu les grands amours,
> Petite ligne de la bouche ?

Et de Musset aussi il a le goût d'analyser ses douleurs

et d'aviver ses blessures pour en tirer ces douleurs qui sont délicieuses et ces délices qui sont atroces.

De Vigny il a la tendance incoercible, je ne dis pas au pessimisme. ce qui est mot trop vague pour ce que je veux faire entendre, mais la tendance incoercible, même lorsqu'il y résiste, *à souffrir de l'univers* et du mal qui y est répandu et mêlé. Et ajoutez que, comme Vigny, il a, beaucoup plus que Lamartine, le goût des symboles.

De Victor Hugo enfin (qui est celui, je le reconnais, à qui il ressemble le moins) il a, et plus souvent qu'on ne veut dire, sinon la « vision violente », du moins la vision *forte* et *soudaine*, marque d'imagination très puissante, encore qu'elle se tienne en bride : Campagne romaine :

> A la louve pareil un grand chien noir se dresse.

Cf., comme disent les éditeurs :

> Un cheval effaré qui hennit dans les cieux.

Et puis (brusquement et en fin de pièce) :

> Et là-bas, sur la glèbe rose
> Où l'alouette prend l'essor,
> Marchent dans une apothéose
> Des bœufs de pourpre aux cornes d'or.

Et puis encore :

> Ainsi tout animal, de l'insecte au géant,
> En quête de la proie utile à sa croissance,
> Est un gouffre qui rôde, affamé par essence,
> Assouvi par hasard et par instinct béant.

On me dira ce qu'on voudra : Sully Prudhomme ne ressemble guère à Victor Hugo ; mais « tout de même » Victor Hugo a passé par là. — Oui, Sully Prudhomme fut un romantique discret, ou plutôt un romantique concentré, un élixir de romantisme. Ce qui constitue le romantisme, c'est imagination, sensibilité et goût de parler de soi, et rien de cela n'a manqué à Sully Prudhomme, si même on ne pourrait pas dire qu'il a plus d'imagination que Vigny, une sensibilité plus vive que V. Hugo et un goût de parler de soi avec goût, si je puis dire ainsi, et avec tact, mais enfin un goût du confidentiel, qui dépasse presque celui de Musset.

C'est ici que l'on doit parler de l'influence du Parnasse sur Sully Prudhomme. En un certain sens elle fut considérable, en un certain sens elle fut nulle. Le Parnasse apprit peut-être à Sully Prudhomme la mesure, le choix, le limité, le ramassé, le « court et fort ». Soit. Encore je n'en suis pas tout à fait sûr, et l'on pourrait dire, à consulter les premières productions de Sully Prudhomme, que ces qualités, Sully-Prudhomme les portait en lui et que c'est lui qui aurait pu les enseigner au Parnasse ; mais admettons que ce soit le Parnasse qui les ait mises, ou qui les ait confirmées, en lui.

En revanche, le Parnasse est considéré généralement comme une réaction contre la littérature individualiste et confidentielle des romantiques, et personne ne fut plus individualiste et confidentiel que Sully Prudhomme ; personne n'a plus que lui mis son âme même et les parties les plus intimes et les plus douloureuses de son âme dans ses œuvres. En cela *beaucoup plus* romantique que les plus romantiques eux-mêmes ; car, comme les romantiques ont une rhétorique intempérante et toujours prête, quand ils nous font leurs confidences on peut toujours croire que « c'est de la littérature » et en effet il y a toujours là une part de littérature ; tandis qu'avec Sully Prudhomme, qui

ignore et veut ignorer toute rhétorique, oh ! ce n'est pas de la littérature, et c'est cœur à cœur que l'on sent qu'il nous parle, et si la littérature personnelle est une prostitution, comme on a dit, il n'y eut jamais prostitution plus chaste, certes, mais plus directe et plus immédiate que celle de Sully Prudhomme.

Et pour généraliser un instant, voilà qui gênera sans doute un peu les historiens littéraires. Il est bien convenu que le Parnasse fut une réaction indignée contre la littérature personnelle des romantiques, qu'il fut l'apothéose de l'impersonnalité, et de l'impassibilité à moins qu'il ne faille dire de l'impersonnalisme et de l'impassibilisme. Or les trois principaux membres de l'école parnassienne, les trois grands disciples de Leconte de Lisle, furent Sully Prudhomme, M. Coppée et M. Catulle Mendès, lesquels furent peu impassibles et dissimulèrent peu dans leurs vers leurs sentiments intimes ; et je ne vois que M. de Hérédia qui ait « répondu à la formule ». La « formule » elle-même du Parnasse sera difficile à établir.

Toujours est-il que M. Zyromski s'est efforcé de montrer Sully Prudhomme se dégageant du romantisme, qu'il l'a montré parfaitement, car à des démonstrations de ce genre il n'y faut que du talent, et qu'à mon avis le romantisme a parfaitement survécu chez Sully Prudhomme.

Quant à l'influence du stoïcisme et de Pascal, nous n'aurons aucune querelle, M. Zyromski et moi, sur cette affaire. Sully Prudhomme a été comme pénétré de stoïcisme. Dire : « il eut ses premiers vers, il eut ses premiers feux » serait presque exact. Blessé de très bonne heure d'un de ces « coups d'éventail » qui laissent une cicatrice, laquelle n'est pas toujours « douce à sentir », pour toute la vie, c'est évidemment dans le stoïcisme, qui lui apprenait « les joies du sacrifice », que Sully Prudhomme s'est tout d'abord réfugié. Il l'étudia ensuite, il le

creusa, il l'attendrit un peu aussi, en lui donnant, comme il arrive toujours, la forme ou plutôt la couleur et le ton de sa propre personnalité ; mais il y resta attaché indéfiniment. C'est ce qui le conduisit peu à peu à ses grands poèmes philosophiques, la *Justice* et le *Bonheur*.

Quant à Pascal, qui, lui aussi, a *sollicité* perpétuellement Sully Prudhomme, je m'imagine qu'il ne fut pour Sully Prudhomme qu'une sollicitation en effet et une excitation. Il n'y eut jamais union intime. Leurs sublimes ne s'amalgamèrent point. Au fond Pascal, le savant Pascal, est une négation de la science. Il est une négation de l'esprit scientifique ; il est une affirmation énergique que la science humaine est un moyen de ne pas connaître. Or Sully Prudhomme a toujours été convaincu du contraire. Personne ne fut moins mystique que Sully Prudhomme. Si Sully Prudhomme, en tant qu'âme, est plus élyséen encore que Lamartine, Sully Prudhomme, en tant qu'esprit, est à base de rationalisme. Pascal a donc été pour lui un jouteur vigoureux, énergique, avec lequel il aimait à lutter pour exercer ses forces, et un de ces jouteurs avec lesquels, quand on lutte, on prend des forces même vaincu, au lieu d'en perdre ; mais c'est à cela, ce qui du reste est quelque chose, qu'il faut réduire l'influence de Pascal sur Sully Prudhomme.

Je suis ici pleinement, ce me semble, avec M. Zyromski.

C'est ainsi armé que Sully-Prudhomme, dans la seconde partie de sa vie, aborda les grands problèmes philosophiques dans plusieurs ouvrages en prose et dans ces deux grands poèmes, la *Justice* et le *Bonheur*. Dans ces deux poèmes Sully Prudhomme, devenu beaucoup plus évangélique que peut-être il ne l'a cru, d'abord cherche la Justice, puis la trouve, *puis la dépasse*, exactement comme j'ai toujours cru qu'a fait Jésus. Il la cherche et il la trouve dans la *Justice*. Dans le *Bonheur* il la dépasse, et arrive (péniblement et confusément) à cette idée que le

bonheur est dans le sacrifice, que le bonheur de chacun est dans le bonheur des autres, que, pour mieux dire, le bonheur de chacun est dans la recherche du bonheur des autres, et qu'il ne s'agit pas d'être juste, mais d'aimer, et ceci est la pure doctrine de Jésus, à moins que je ne me trompe. Le cercle relativement étroit et absolument rigide de *Abstine, Sustine,* est brisé. C'est l'expansion illimitée de la charité qui devient l'idéal humain et ce qui devrait être la loi humaine.

Il ne faut pas séparer — et ce que j'en dis n'est pas pour insinuer que M. Zyromski les ait séparés — la *Justice* et le *Bonheur.*

J'insisterai cependant aujourd'hui sur la *Justice* parce que sur l'interprétation de ce poème je suis un peu en désaccord avec M. Zyromski. M. Zyromski, analysant le poème de la *Justice,* nous montre Sully Prudhomme contemplant d'abord l'univers et n'y trouvant qu'une immense leçon d'injustice et d'iniquité atroce ; — contemplant une espèce, l'espèce humaine, et ne trouvant dans les relations entre eux des individus de cette espèce qu'injustice encore ; — contemplant les États, et dans les relations des États entre eux ne trouvant qu'injustice plus, ou du moins autant, que jamais ; — contemplant l'univers, et n'y trouvant aucune raison de croire que la justice inconnue, je veux dire impratiquée, sur la terre, soit pratiquée quelque part ailleurs ; — revenant au « cœur », au cœur humain, et se disant que, décidément, là seulement est l'asile et là seulement est le trône de la justice ; — *se demandant cependant* si, regardée d'une certaine façon, la nature elle-même, l'univers, ce que nous en connaissons du moins, ne nous enseigne pas la justice à sa manière et si, par conséquent, il n'y a pas une *conciliation* à tenter entre les enseignements du cœur et les enseignements de la nature et une *réconciliation* à essayer ainsi entre la nature et l'homme.

Et M. Zyromski s'arrête là, et c'est parce qu'il s'arrête là — il doit bien le prévoir — que je suis en désaccord avec lui sur l'interprétation du poème de la *Justice*.

Oui, Sully Prudhomme commence par montrer la nature injuste, la nature féroce et enseignant l'injustice à l'homme et ne pouvant lui enseigner que cela, et ce ne sont pas choses difficiles à montrer, et Sully Prudhomme n'a de mérite ici que de les montrer en admirable poète, mérite que je reconnais qui le distingue de nous tous.

Et, oui aussi. Sully Prudhomme, dont je le loue et lui sais gré, a essayé de démontrer que peut-être la nature elle-même a une manière — oh ! bien détournée ; mais enfin une manière de nous enseigner la justice. Cette tentative de Sully Prudhomme, — c'est la *Neuvième Veille*, — M. Zyromski la résume ainsi : « La nature, qui semblait d'abord conseiller l'écrasement de la faiblesse et le recours perpétuel à la force, recommande la justice, l'amour et la dignité... Cette nature, tant calomniée, semble dire à l'homme : Tu t'étonnes, enfant qui m'as tant coûté, enfant ingrat, de mes violences et de mes injustices ; pourtant *j'ai paru violente pour que tu pratiquasses la douceur ;* j'ai été injuste pour que tu pusses te hausser vers la justice ; j'ai supporté mes souffrances pour élaborer lentement, selon les lois du progrès, qui sont les lois de la vie, les conditions et les éléments de la morale. Mon labeur séculaire t'a apporté tous les motifs de triomphe... Interroge Dieu, si tu y crois, sur la présence du mal sur la terre ; mais pour moi j'ai agi conformément à ma loi qui est la loi de la vie et de l'évolution. Tout progrès nécessite un effort et tout effort est un combat ; voilà ce que tu dois savoir si tu veux rester courageux et lucide. Tous mes efforts ont amené d'inévitables batailles pour aboutir à tes privilèges dont tu serais moins orgueilleux si

tu savais remonter à tes origines et comprendre le prix dont ils furent payés. A travers des souffrances infinies comme la douleur imméritée, j'ai atteint peu à peu ces degrés où tu te dresses emphatiquement avec une couronne royale. Si tu commets le mal, j'ai le droit de te blâmer et de proclamer ta déchéance ; car je t'ai donné les moyens de la justice. Si tu fais le bien, j'ai le droit de reconnaître mon œuvre dans ton œuvre ; car ta conscience et ta dignité sont mes créations. »

Si je comprends bien cet exposé, de quoi je ne réponds point, car voilà longtemps que j'essaie de comprendre M. Zyromski dès qu'il devient sublime, si je comprends bien cet exposé, il se ramène à deux idées :

1° La nature a été violente pour enseigner aux hommes la douceur et injuste pour lui apprendre le contraire.

2° La nature, par une lente élaboration, a fait sortir la justice, en l'homme même, de l'injustice universelle qu'elle pratiquait. C'est platonicien : le mal sort du bien ; le bien sort du mal, etc. Mais serrons de près.

1° La nature a été violente pour enseigner aux hommes la douceur. Comment ? En quoi ? Par réaction ? En inspirant à l'homme un désir de réaction ? C'est possible, et jamais je ne me sens plus enclin au juste que devant les férocités de la nature. Mais, si c'est ainsi qu'il faut prendre les choses, la nature joue le rôle de l'ilote ivre enseignant la tempérance. Mauvaise leçon, leçon douteuse, leçon terriblement indirecte et qui me donne le droit de maudire la nature et de la mépriser, et qui me ramène, loin de m'en éloigner, à mes positions premières : il faut haïr la nature, la mépriser, ne point l'imiter, ne point tirer une morale d'elle. Le langage de la nature, dans le raisonnement de M. Zyromski, est celui du goujat faisant la leçon à un gentleman dans un wagon. Le gentleman entre ; il voit dans le compartiment une dame et un homme de la plus basse classe qui fume sa pipe. Il allume un cigare.

« Comment ! s'écrie l'homme, vous fumez devant une dame !

— Eh bien ! et vous ?

— Pas la même chose. Moi, je suis un voyou .»

De même la nature : « Moi, je suis injuste et je suis féroce. Mais c'est que je suis la nature. Toi, tu es un homme. Je te méprise si tu es comme moi.

— Fort bien ! mais vous devriez plutôt me donner de bonnes leçons et de bons exemples. »

Cette argumentation ne vaut pas. Elle ne prouve qu'en faveur de l'adversaire.

2° Mais il y a tout autre chose : la nature ne se borne pas à enseigner le juste par dégoût d'elle ; elle le *crée*. Par une lente élaboration elle crée l'ordre ; par un effort immense elle sort du chaos pour être le monde que nous voyons ; elle crée et perfectionne les espèces ; elle va du simple au complexe et de l'incoordonné au coordonné;ainsi elle crée l'ordre, un ordre au moins, l'ordre matériel, lequel au sommet, en l'homme, se convertit et s'épanouit en ordre moral, ou tout au moins en idée de l'ordre moral. Dans ce cas la nature enseigne la justice, non par réaction contre elle, mais par suite et prolongement d'elle-même.

A la bonne heure ! Seulement voici.

Je veux bien, encore que je n'en sache rien du tout, que la nature soit sortie du chaos par une tendance vers le bien ou vers le mieux et que, obéissant à cette même tendance, elle ait poussé les espèces vers un degré de plus en plus haut dans l'échelle de l'ordre. Oui, je le veux bien. Mais tout cela, c'est de l'ordre *matériel*, et tant qu'il s'agit d'ordre *matériel*, je puis admirer la nature comme artiste et ne pas voir le moins du monde en elle un professeur de morale, et tant qu'on n'aura pas réussi à me montrer un atome d'ordre moral dans la nature, je me refuse à lui demander une leçon de juste et je la trouve impertinente si elle

se permet de me rappeler à la justice comme à mon devoir.

C'est ici le point cependant. L'ordre *moral* sort-il, peut-il sortir de l'ordre *matériel*, être inspiré par l'ordre matériel ? C'est ce qu'il faudrait prouver pour que le raisonnement des moralistes naturalistes tînt debout, ou tout au moins pour qu'il n'eût pas tout à fait le nez par terre. Mais c'est ce qu'on ne prouve point ; c'est ce qu'on n'essaye même pas de prouver ; parce que c'est indémontrable. La plus belle horloge du monde n'enseigne pas la justice, et même elle n'y tend aucunement. Le suprême ordre matériel n'est pas même au seuil, n'est pas même dans la direction de l'ordre moral. Ce sont choses qui sont sur des plans géométriques différents. On est dupe des mots (de ce mot *ordre*) quand on croit que de l'un à l'autre il y ait un passage. Il n'y a rien du tout.

— Cependant les mots indiquent bien quelque chose, et qu'on ait appliqué le même mot à l'ordre matériel et à...

— Non, laissez-moi tranquille ; que l'identité des mots prouve quelque chose, quelquefois c'est vrai, le plus souvent c'est faux ; si c'était vrai toujours, il serait vrai que l'âme est un vent.

— Non, entre l'ordre matériel et l'ordre moral la vérité est qu'il ne peut pas y avoir de génération, ni même de ces transitions vagues, lueurs et leurres de l'esprit, qu'on enveloppe vaguement du nom commode d'évolution ; la vérité est qu'entre l'ordre matériel et l'ordre moral il n'y a rien qu'un abîme sur lequel les naturalistes moralistes tenteront toujours vainement de jeter un pont. Ce sont les matériaux du pont qui n'existent pas. On sait peut-être que je n'aime pas qu'on pousse à l'extrême ce raisonnement même que je tiens. La raison en est que, très ferme au noyau, pour ainsi parler, de mes convictions, je suis très accommodant sur les surfaces et sur les contours. Je

n'aime pas qu'on dise que la nature *enseigne l'immoralité*. J'ai reproché à Brunetière de l'avoir trop dit. J'ai fait remarquer ceci : non pas, s'il vous plaît, toute la nature, mais la nature vivante seulement, la nature animale, la nature végétale. On peut regarder un cristal sans être poussé à l'immoralité et à l'injustice. Même le spectacle des mondes éloignés, *où nous ne voyons pas la vie animale et la vie végétale*, peut inspirer par « l'harmonie des sphères », comme on dit, l'idée de *loi*, l'idée de régularité. En tout cas, il n'inspire aucune immoralité ni aucune iniquité. Chose curieuse, cette manière de raisonner qui est la mienne, est tout à l'inverse, tout au rebours de celle des moralistes naturalistes. Ils voient un progrès de la nature vers l'ordre moral à mesure que les espèces se perfectionnent, c'est-à-dire présentent des harmonies plus complexes ; ils voient un progrès du règne minéral au règne végétal, du règne végétal au règne animal, des animaux dits inférieurs aux animaux dits supérieurs. Moi au contraire, à mesure que je descends, si c'est descendre, je trouve une moindre immoralité dans la nature jusqu'à ce que dans le monde minéral (et aussi dans le monde astral, parce que là, s'il y a vie, je ne la vois pas), je ne trouve plus d'immoralité du tout.

— Peu importe la marche que vous suiviez, pourra-t-on me répondre, en l'une de ses parties la nature ne vous paraît pas immorale et vous voilà vous acheminant vers le naturalisme moraliste.

— Halte-là, s'il vous plaît ; je trouve que les étoiles ne sont pas démoralisantes ; mais je ne les trouve inspiratrices de moralité aucunement ; je trouve même qu'elles *peuvent* inspirer l'idée de *loi*, mais non pas de *loi morale* ; elles peuvent inspirer la régularité dans la vie sociale comme sa pendule peut inspirer à un bourgeois la régularité dans ses habitudes ; mais de là à la loi morale il y a loin ; il y a tout. Entre l'ordre matériel le plus complet,

le plus beau, le plus admirable, et l'ordre moral le plus élémentaire et le plus humble, il n'y a pas de transition : voilà mon axiome.

Donc la nature, d'aucune façon, à mon avis, n'enseigne la moralité à l'homme.

Quoi qu'il en soit de mes idées là-dessus, revenons ; M. Zyromski, interprétant Sully Prudhomme, prétend : 1° que la nature suggère la justice à l'homme ; 2° que lentement, elle la crée. *Or* d'abord je crois que ce n'est pas tout à fait là la pensée de Sully Prudhomme ; et M. Zyromski aurait mieux fait en cet endroit de citer que d'exposer, encore qu'il ait exposé brillamment (1) ; ensuite il a donné cette page de moralisme naturaliste comme la *conclusion* de Sully Prudhomme, comme où la pensée de Sully Prudhomme s'était arrêtée, et ce n'est pas exact du tout.

Ce que M. Zyromski a dit pages 176-178 n'est pas tout à fait la pensée de Sully Prudhomme. La pensée de Sully Prudhomme est celle-ci. Suivons-la bien. Je préviens que quand elle paraîtra être contre moi je l'analyserai aussi fidèlement que quand elle me donnera raison. L'homme est le dernier né de la terre. A ce titre, il doit *lui faire honneur*. Rien de plus pour le moment.

Tout être, élu dernier de tant d'élus antiques,
De tant d'astres vainqueurs aux luttes chaotiques
Et de races dont il descend,
D'une palme croissante est né dépositaire ;
Tout homme répondra de l'honneur de la terre
Dont il vêt la gloire en naissant.

Bien. Il faut faire honneur à la grande patrie, la Terre. Mais en quoi faisant ? En travaillant. *Quand Sully Prud-*

(1) Il a cité, et avec justesse, plus loin, p. 194-195.

homme fait parler la nature à l'homme, il ne met dans sa bouche que ce seul mot, et rien de plus : « Travaille ». Qu'est-ce que le remords ?

Le remords, c'est la voix de la nature entière,
Qui dans l'humanité gronde son héritière :
Qu'as-tu fait du prix de mes maux ?
Des trésors de douleur dont j'ai pétri ta pâte,
Toi, pour qui j'ai broyé froidement et sans hâte
Sous mes pilons tant d'animaux.

Qu'as-tu fait de ton âme, orgueil de la planète,
Du fonds que j'ai remis à ta main malhonnête
Et du sang dont je t'ai gorgé ?
Qu'as-tu fait du marteau pour gagner ton salaire ?
Sur l'enclume terrestre avec le four solaire,
Quel pont céleste as-tu forgé ?

Regarde : autour de toi tout lutte et se concerte
. . . . . .
Tu bas en retraite et tu dors.

Regarde : tout aspire, éclôt et meurt plus digne.
. . . . . .
Tout travaille et tu dors : c'est mal.

Et qu'est-ce que c'est que la satisfaction de la conscience ? C'est le sentiment d'avoir travaillé.

C'est toute la nature en nous-même contente
Louant l'humanité pour elle militante,
Laborieuse et souple au frein ;
Elle dit : « Gloire à toi dont le zèle conspire

Avec mon vaste règne au bien de mon empire
Et m'aide à l'œuvre souverain.
. . . . . .
. . . . . .

Voilà tout ce que Sully Prudhomme fait dire à la nature parlant à l'homme : « Travaille ! As-tu travaillé ? c'est bien. As-tu dormi ? c'est mal. »

Et il a parfaitement raison. La nature ne peut pas dire autre chose à l'homme. Ses exemples, quand on les traduit en paroles, n'ont pas d'autre sens et ne vont pas plus loin : « Je travaille ! Travaille ! »

Mais est-ce qu'il y a là un atome de leçon de justice, un atome de leçon de morale ? Pas le moins du monde. Le travail peut être injuste, à preuve que le travail de la nature l'est ; le travail peut être immoral, à preuve que le travail de la nature l'est. Sully Prudhomme a donné à la nature le seul langage qu'elle pût avoir ; et il ne lui a pas donné le langage : « sois juste, sois moral », qu'il serait parfaitement hypocrite à elle de tenir, et qu'il serait parfaitement ridicule de lui prêter.

Il est vrai (j'ai promis d'être loyal), il est vrai que Sully Prudhomme arrive à l'idée de justice à la fin de cette « veille » ; mais c'est *quand il ne fait plus parler la nature* et quand il parle lui-même, ce que, cependant, il faut noter. J'ajoute qu'il y arrive bien péniblement. Il procède ainsi. Il dit, lui et non plus la nature et il n'y a plus de guillemets : il dit : « Ce *travaille* peut être traduit ainsi : *Sois digne* ; sois digne de ton rang dans l'univers. » Ah ! ah ! voilà déjà quelque chose qui ressemble à la moralité. Qu'est-ce qu'on pourrait bien tirer de cette notion de la *dignité* ? Mais le respect de l'homme pour l'homme. Bien ! bien ! Mais le respect de l'homme pour l'homme, c'est la justice. Ah ! nous y voilà. Ouf ! »

Tout homme entend ces voix l'adjurer d'être *digne*.
. . . . . .
C'est de ce rang conquis la conscience innée
Qui me révèle mon devoir.
Elle m'enjoint d'être homme et de respecter l'homme.
. . . . . .
Et le respect de l'homme est la justice même.

C'est bien tiré ; mais enfin entre le commandement de la nature : « Travaille » et le commandement de la conscience : « Sois juste », Sully Prudhomme a, d'une sorte d'effort tortueux, jeté le pont, ou cru le jeter.

Pourquoi est-ce que je dis : « cru le jeter » ? Parce que vous voyez bien où est le défaut de la chaîne. Il est entre « travaille » et « sois digne ». En contemplant la nature on peut avoir envie de travailler, puisqu'elle travaille ; mais on ne puise là aucun sentiment de dignité, puisqu'il n'y a rien de digne, de vénérable dans le travail de la nature. Ou encore le défaut de la chaîne est entre la notion de dignité et la notion de respect de l'homme. Je veux bien être *digne ;* mais je ne vois pas pourquoi je respecterai l'homme pour cela. La « dignité », c'est de la fierté personnelle, de l'orgueil personnel. A moins que l'altruisme ne s'y joigne, que la charité ne s'y joigne, l'orgueil personnel ne me fera nullement respecter mon semblable ; ce qui revient à dire que la « dignité » inspirera le respect de l'homme pourvu que s'y joigne quelque chose qui, dans l'espèce, est tout.

Je n'insiste pas sur la faiblesse, ou plutôt sur la fragilité du raisonnement de Sully Prudhomme en ce lieu. Mais je crois avoir prouvé que M. Zyromski a mal interprété Sully Prudhomme ici, mettant dans la bouche de la nature ce que Sully Prudhomme, avec raison, n'y a pas mis ; et donnant d'autres raisons, du reste faibles à mon avis,

de l'influence moralisatrice de la nature, que celles que M. Sully Prudhomme a données.

Et, du reste, Sully Prudhomme a si bien senti lui-même la faiblesse (démonstrative) de sa *Neuvième Veille* que la plume posée, dans son *argument*, il a donné sa *Neuvième Veille* comme une tentative assez téméraire et peu concluante : « Les révélations de la conscience humaine *semblent* concorder avec cette loi d'évolution et *il en peut sortir* une définition (une définition, non pas même un établissement) de la dignité et de la justice. » M. Zyromski a donné comme une conclusion ce qui n'était qu'une tentative, une excursion, une digression, un « essai ».

Et cela est si vrai, pour en finir, que Sully Prudhomme ne s'est nullement arrêté à cette *Neuvième Veille*. Dans la dixième il *revient* à son « intuition » de la justice ; c'est-à-dire qu'il en revient au « cœur », comme parle Pascal, et ne demande le sentiment de la morale, le sentiment de la justice, *à rien*, à rien qu'à lui-même, et par conséquent non pas à la nature.

Car enfin M. Zyromski aura beau se tortiller, la *Neuvième Veille* est la neuvième et la *Dixième Veille* est la dixième. Et c'est dans la dixième que Sully Prudhomme écrit :

Puisque ma conscience *est le seul lieu du monde*
Où sur ce qu'il me veut l'infini me réponde,
Puisqu'en ce lieu d'où rien ne pouvait t'arracher,
Je te trouve *où d'abord je t'aurais dû chercher*,
Et que *là seulement* je découvre, ô Justice,
Une assise immuable où sans peur je bâtisse,
J'y rentre et m'y rattache et m'y tiens à jamais.
. . . . . .
. . . . . .
Si, hors du genre humain tu n'es plus qu'un vain nom,
En lui du moins tu vis, qu'il t'obéisse ou non.

On ne peut pourtant pas être plus clair ! Ici, très nettement, très résolument, Sully Prudhomme rompt et détruit le pont qu'aux pages précédentes, je ne dis pas par jeu, mais par consciencieuse recherche philosophique, il avait essayé de construire. Impossible de mieux dire, de mieux répéter que la *Neuvième Veille* n'était qu'un essai, dans tous les sens du mot.

Et, par ainsi, la généralisation à laquelle se livre et s'applique M. Zyromski aux pages suivantes (192-195) ne me paraît pas très juste, très conforme aux faits et aux textes. Pour M. Zyromski, Sully Prudhomme a commencé par le pessimisme.

> Quand la nature en nous mit ce qu'on appelle âme
> Elle a contre elle-même armé son propre enfant.
> . . . . . .

Puis après un examen plus attentif de l'univers il a abouti à la résignation néo-stoïcienne :

> Oui, nature, ici-bas mon appui, mon asile,
> C'est ta fixe raison qui met tout en son lieu ;
> J'y crois ; et nul croyant plus ferme et plus docile
> *Ne s'étendit jamais sous le char de son Dieu.*

Puis, dans la *Justice* il a reconnu que la nature elle-même était créatrice de justice et de morale, et l'antinomie entre la nature et l'homme a pour lui disparu. — C'est ce que je ne crois pas, et j'ai fait la démonstration précédente pour rendre compte des raisons pourquoi je ne le crois point. Sully Prudhomme, s'il n'est pas resté pessimiste, et en effet il ne l'est pas resté, n'est pas devenu naturaliste pour cela. Il est toujours resté en froid avec la nature, si l'on me permet d'ainsi parler, et c'est en lui-même qu'il a cherché définitivement des raisons d'es-

pérer, d'aimer et d'arriver à une certaine sérénité. Ce n'est en somme qu'en l'humanité qu'il a eu confiance, quelque confiance ; et particulièrement ce n'est qu'en sa conscience qu'il a trouvé justice et morale : cela ne fait aucun doute.

M. Zyromski a « tiré à lui », comme aimait à dire Sainte-Beuve, Sully Prudhomme. Il a voulu faire de la *Justice* la préface de l'*Orgueil humain*. Ce serait une belle préface ; mais l'*Orgueil humain* devra s'en passer. M. Zyromski pourra très bien dire, en somme, de Sully-Prudhomme :

> Je ne le compte pas parmi mes ennemis.

Mais il ne pourra pas dire : « De sa suite, j'en suis », ou : « De ma suite, il en est ». Non, ce serait aller trop loin.

Sully Prudhomme a été d'abord pessimiste ; puis, quelquefois, par instant, une fois ou deux, *il s'est demandé*, et cela lui fait un singulier honneur. si le moralisme naturaliste ne donnerait pas une explication satisfaisante ; puis il a répondu : *non*, avec une netteté à laquelle on ne peut rien souhaiter ; puis il s'en est remis à sa conscience et à la conscience humaine pour avoir une notion de la justice ; puis (*Le Bonheur*) il a eu ce sentiment très juste, très profond, que la justice ne suffit pas et que le commandement définitif de la conscience, c'est la charité. Et alors il était aussi loin du moralisme naturaliste que possible ; car Dieu sait, qui doit le savoir encore mieux que nous, si la nature connaît la charité, l'abnégation et le sacrifice ; et il était alors nettement chrétien, peut-être sans songer à l'être, et il l'était avec sa manière particulière et personnelle de l'être ; mais il l'était.

Voilà pour moi la *courbe* de Sully Prudhomme.

Chose curieuse — et cela me revient en finissant et ce sera, si l'on veut, une note marginale — le mot « conscience de la nature », qui est ou qui devrait être la véritable formule du moralisme naturaliste, n'a jamais été écrit, bien entendu, par Sully Prudhomme ; mais il l'a été par Victor Hugo, qui certes a peu de titres à être déclaré poète philosophe :

O soleil, ô force divine,
Fleurs sauvages de la ravine,
Grottes où l'on entend des voix,
Parfums que sous l'herbe on devine,
O ronces farouches des bois ;
Monts sacrés, hauts comme l'exemple,
Blancs comme le fronton d'un temple,
Vieux rocs, chêne des ans vainqueur,
Dont je sens quand je vous contemple
L'âme éparse entrer dans mon cœur ;
O vierge forêt, source pure,
Lac limpide que l'ombre azure,
Eau chaste où le ciel resplendit,
Conscience de la nature,
Que pensez-vous de ce bandit ?

Elle n'en pense rien du tout, je vous assure, cher grand poète ; mais voilà qui est beau, qui est même très précis, d'une précision singulière et qui pourrait servir, très exactement et comme de cire, d'épigraphe à l'introduction (d'une admirable beauté, vous savez) de l'*Orgueil humain*. Seulement cette épigraphe, elle n'est pas de Sully Prudhomme ; elle est d'Hugo, et, tout compte fait, peu d'hommes sont aussi dissemblables que le poète fastueux de la vie extérieure et le poète douloureusement replié de la vie intérieure. Et celui-ci s'appelait Sully Prudhomme.

A l'étendue de cet article et à la diligence avec laquelle j'ai discuté, le volume de M. Zyromski, on jugera suffisamment en quelle estime je le tiens.

Émile Faguet.

Moralistes et Poètes [1]

Bon recueil d'articles. Il y a là une étude très attentive sur *le Jansénisme des Pensées de Pascal.* M. Souriau ne voit dans les *Pensées* que du jansénisme et de la polémique contre les jésuites. Très exagéré. Les *Pensées*, c'est tout ce que Pascal pensait pendant les dernières années de sa vie, et il ne pensait pas exclusivement aux jésuites. Il n'avait pas la mentalité d'un radical de 1908, lequel ne peut penser, de huit heures du matin à onze heures du soir, qu'à l'infâme cléricalisme. Lire les *Pensées* et se faire de Pascal cette idée, c'est avoir en soi comme le parti pris ingénu de la caricature. Cependant, si tout n'est pas anti-jésuitisme dans les *Pensées* de Pascal, il faut convenir qu'il y en a beaucoup, et le mettre en lumière est utile. C'est ce que fait assez bien M. Souriau.

Puis vient un essai sur la versification de Lamartine ou plutôt sur les défauts de cette versification. Bonne liste de fautes, très utile pour l'étudiant en vers, dressée avec un goût très sûr. Une seule réclamation :

> Ah ! Seigneur, oubliez ces coupables clameurs
> Qu'ont assez expié mon exil et mes pleurs.

Il faudrait *expiées* et le vers a, grammaticalement écrit, treize syllabes. Oui, mais Voltaire, à propos d'une faute semblable chez Corneille, fait observer que les poètes français n'ont jamais observé la règle de l'accord du participe

(1) Par M. Maurice Souriau, chez Vuibert et Nony.

quand elle les gênait, qu'ils ont eu bien raison et que c'est la plus légitime comme la plus usuelle des « licences poétiques ».

Une étude assez étendue sur Casimir Delavigne. Très bonne réhabilitation, discrète et mesurée, d'un poète trop attaqué et parfois avec une injustice stupide. Thèse : Casimir Delavigne a eu peu de talent jusqu'à son mariage ; il en a eu beaucoup plus depuis. Pas tout à fait faux, reconnaissons-le ; mais il ne s'en faut pas de beaucoup que ce ne le soit. J'estime qu'il y a un progrès lent et continu dans le talent de Casimir Delavigne depuis ses débuts presque jusqu'à sa mort, mais un brusque essor à dater de ses amours, charmantes du reste, et de son mariage, non. Beaucoup d'extraits, tous intéressants, des lettres de Casimir Delavigne à sa fiancée. J'y cueille en courant un mot exquis : « N'essayez pas de me paraître meilleure ou plus aimable : vous perdriez à être mieux ; car vous seriez autrement. »

Un examen des cahiers d'écolier de Brizeux. Intérêt documentaire assez grand. Vous avez lu cet article ici même en 1903.

Une étude sur Vigny juge du romantisme. Il s'agit de la correspondance littéraire, qui dura peu, entre Vigny et le prince royal de Bavière en 1837. J'ai donné des extraits de la grande lettre de Vigny (de 1839) où il fait toute une histoire du romantisme de 1800 à 1839 et qui est une admirable leçon de littérature (*Revue latine* du 25 septembre 1906, d'après la *Correspondance de Vigny* recueillie par Mlle Emma Sakellarídès). M. Souriau, lui, a retrouvé et nous donne des lettres du prince royal lui-même qui sont d'un esprit très distingué. La conclusion de M. Souriau me paraît bizarre : « A la fin de cet an 1839 Vigny aurait pu répéter encore ce témoignage superbe qu'il se rendait certain minuit de 31 décembre : « Je n'ai fait de mal à personne, je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience

ni contre aucun être vivant ; cette année a été aussi inoffensive que les autres années de ma vie. »

Eh bien ! M. Souriau en a de bonnes ! Il suffit de feuilleter la *Correspondance* que je citais tout à l'heure pour constater que Vigny passait sa vie à dire du mal, et atrocement, de tous ses confrères, et qu'il était proprement « l'homme à la bêche », et la bêche mordait rudement le sol. Il y a là une pieuse inadvertance de M. Souriau.

Le livre se termine par un éloge de la *Donatienne* de M. Bazin, auquel je souscris presque, et par ce panégyrique général de M. Bazin auquel je souscris tout à fait : « Le fameux krach de la librairie, qui n'a, je crois, frappé que les livres médiocres et les méchants auteurs, a épargné M. Bazin. Au début de 1906, l'*Isolée* atteignait sa cinquante-septième édition six mois seulement après son apparition ; en même temps les *Oberlé* arrivaient à leur cent cinquième édition ! Le maître a la confiance du public. Il n'a plus besoin de réclame, et du reste la critique lui est favorable [non pas tout entière, et M. Bazin, du reste, en serait désolé. Demandez à M. E. Ledrain, à M. Rageot, enfin aux critiques sans parti pris]. Son passé garantissant son avenir, on peut juger dès maintenant l'ensemble de son labeur ; c'est lui qui nous fournira le mot de la fin ; car on peut lui appliquer ce jugement qu'il portait sur les primitifs italiens et que je citais au commencement de cette étude : on sent en lui comme un mérite d'apôtre ; joyeux de donner plus que des preuves de son talent, il nous offre quelque chose comme une parole harmonieuse et sainte, définitivement fixée, qui soulèvera des âmes et les fera plus pures, plus consolées et plus chrétiennes. »

Mon petit Méphis Toto, qui gambade autour de ma table en lisant tout de travers tout ce que j'écris, se met à fredonner :

Et si tu crois à la parole sainte,
Lis du Bazin, Rose, et mets du basin.

Eh bien, oui, Méphis, il y a, quelquefois, quelque manque de mesure, soit dans l'*expression* de l'éloge, soit dans l'*expression* de la critique, chez M. Souriau. Mais sache bien ceci : il a, au demeurant, toujours raison, et il écrit des articles qui sont toujours très intéressants et très topiques.

E. F.

Préface d'une édition anglaise des Lettres Persanes

Les *Lettres Persanes* de Montesquieu parurent en 1721 à Amsterdam (c'est-à-dire à Paris, mais en se donnant pour être imprimées à Amsterdam). Montesquieu était encore président du parlement de Bordeaux, ne devant quitter ces fonctions qu'en 1727. En conséquence, pour des raisons d'ordre politique et aussi d'ordre moral, le livre fut publié sans nom d'auteur. Il en résulta ceci que, le président de Montesquieu ayant été nommé en 1728 à l'Académie française, l'académicien qui le reçut ne sut de quoi le féliciter, le nouvel élu ayant été nommé pour un livre dont il ne s'avouait pas l'auteur. Il fallut le louer des ouvrages qu'il publierait plus tard, en indiquant par allusion qu'il y avait quelque raison de croire que ces ouvrages seraient les plus spirituels du monde.

Les *Lettres Persanes* eurent un succès d'enthousiasme et, comme on disait alors, levèrent la paille. De 1721 à 1730 environ, les éditeurs ne pouvaient pas causer avec les auteurs sans leur dire : « Faites-nous des *Lettres Persanes*. » De fait personne n'en écrivit ; mais le cadre et comme le moule ou si l'on aime mieux l'appareil extérieur des *Lettres Persanes*, qui du reste avait été emprunté lui-même des *Amusements sérieux et comiques* de du Fresny, fut imité et contrefait par tout le monde. Comme ce n'était pas ce qu'il y avait de meilleur dans l'ouvrage, il était naturel que c'en fût ce qui était imité davantage.

On peut considérer que les *Lettres Persanes* restèrent le « livre du jour », c'est-à-dire celui où l'on cherche des peintures divertissantes du temps dont on est, jusqu'à l'apparition des *Considérations sur les Mœurs de ce Siècle* de Duclos, qui parurent en 1751, et qui du reste sont merveilleusement inférieures à l'ouvrage de Montesquieu.

Chaque génération ou au moins chaque demi-siècle produit ainsi une sorte de confession de soi-même rédigée par un satirique plus ou moins pénétrant et plus ou moins expressif. Les *Lettres Persanes* de 1580 sont les *Essais* de Montaigne, incomparables, du reste, à quoi que ce soit. Les *Lettres Persanes* de 1640 sont le *Page disgrâcié* de Tristan l'Hermite ; les *Lettres Persanes* de 1690 sont les *Caractères* de La Bruyère, et ainsi de suite.

Je remarque seulement que le XIXe siècle français produit très peu d'œuvres de ce genre, et que l'on ne peut guère citer dans cet ordre d'ouvrages que le *Thomas Graindorge* d'Hippolyte Taine.

S'il n'est rien moins que sûr que Montesquieu ait pris dans les *Amusements sérieux et comiques* de ce médiocre du Fresny l'idée première des *Lettres Persanes*, il faut convenir au moins que le titre du livre de du Fresny conviendrait admirablement à celui de Montesquieu. Les *Lettres Persanes* sont bien des « *amusements sérieux et comiques.* » Montesquieu les a voulues ainsi, cherchant le succès, cherchant déjà la gloire durable, cherchant surtout à se satisfaire. Il y a dans les *Lettres Persanes* une chronique du jour et il y a dans les *Lettres Persanes* une esquisse première de l'*Esprit des Lois*.

Les *Lettres Persanes* sont tantôt sérieuses, tantôt comiques, et sont toujours amusantes. Elles sont avant tout et elles se donnent pour être une vive et exacte peinture des mœurs du temps ; elles sont comme indirectement et sournoisement une critique politique et sociale, une critique des institutions, et elles montrent Montesquieu en pleine

possession de toutes les idées sociologiques qu'il ne fera plus tard que contrôler, vérifier et développer. Le grand mérite des *Lettres Persanes*, c'est d'annoncer l'*Esprit des Lois ;* le péché mignon de l'*Esprit des Lois*, c'est de rappeler quelquefois les *Lettres Persanes*.

A considérer les *Lettres Persanes* par leur aspect comique, elles sont sans doute assez loin d'égaler leur véritable modèle, à savoir les *Caractères* de La Bruyère. Comme les *Caractères*, elles visent à l'effet ; mais elles y visent davantage et comme avec une sorte d'ardeur indiscrète et de provocation. Dans ce livre si « parisien », comme nous disons, on sent un peu de ce défaut provincial qui consiste à vouloir être ultra-parisien, ultra-léger, ultra-piquant, et d'étonner le lecteur par la désinvolture de l'auteur. Ce « pédantisme à la cavalière » que Malebranche reprochait à Montaigne, on pourrait le reprocher peut-être plus justement encore au brillant président Montesquieu.

Du reste il a l'œil bon ; il l'a perçant. Il a très bien vu ce qu'il fallait surtout voir : le caractère français de la date même où il écrivait. Il a peint les Français surtout comme frivoles, surtout comme inconstants et inquiets, surtout comme cherchant éternellement le plaisir et à peu près incapables de le trouver. Pour lui, le Français manque totalement de « vie intérieure » et il aurait dit, s'il avait songé à ce problème d'histoire littéraire, qu'il est absolument impossible qu'un Français ait écrit l'*Imitation de Jésus-Christ*. Le piquant pour nous est que ce portrait du Français ait été tracé par l'homme qui devait fonder en France la science sociologique et donner personnellement un si parfait démenti à la peinture qu'il faisait. Mais il répondrait que quand on « présente le miroir », comme disait Boileau, à ses contemporains, il faut bien que ce ne soit pas soi-même qu'on regarde.

Les Français amusent prodigieusement Montesquieu. Il les considère souvent comme des hypocrites inconscients,

et par conséquent très pardonnables, mais enfin comme des hypocrites sans le savoir, en ce sens que la plupart de leurs idées sont en complète contradiction avec leurs mœurs et leurs habitudes. Ils sont frondeurs, et ils sont les plus faciles du monde à gouverner ; ils ont des habitudes religieuses auxquelles ils semblent tenir très fort, et ils n'ont pas le moindre sentiment religieux un peu profond ; ils ont un respect admirable pour les œuvres littéraires pour lesquelles ils sont le moins faits et un mépris merveilleux pour celles où ils réussissent le mieux et qu'en réalité ils aiment davantage ; ils affectent un véritable culte pour les femmes et, à dire les choses comme elles sont, ils les méprisent. Qu'est-ce que tout cela qu'hypocrisie? Sans doute ; mais une hypocrisie qui ne se rend pas compte d'elle-même, et qui par conséquent n'est qu'une manière d'inconséquence. Le Français a tous les défauts, les uns parce qu'il les a, les autres parce qu'il se les donne comme pour corriger ceux qu'il a.

Voilà un être bien méprisable ! Il est bien entendu que nous sommes avec un satirique, et que par conséquent il faut en rabattre et que l'auteur en rabat lui-même. Un satirique est un homme qui serait désolé d'être pris au mot et qui écrit pour des gens d'esprit aussi heureux d'être spirituellement injuriés qu'ils seraient furieux de l'être tout de bon. C'est analogue au mot de Richelieu à un adulateur : « Tu me flattes ; mais continue ; » ce qui veut dire : « Je sais bien que tu n'en crois pas un mot ; mais cela m'est agréable. » Entre le satirique et son lecteur il y a, en silence, le dialogue suivant : « Tu m'injuries, mais continue ; » ce qui veut dire : « Je sais bien que tu exagères. — Non ! — Si bien ! Et si tu croyais tout ce que tu dis, je me fâcherais ; mais comme tu n'en crois que la moitié, dis-en le double. — Mais je suis sincère ! — Et continue à dire que tu es sincère C'est dans le jeu. Si tu reconnaissais que tu exagères, ce ne serait plus agréable. »

Et c'est sous la sauvegarde de cette convention que Montesquieu montrait des discordances scandaleuses entre les idées des Français et leurs mœurs, et raillait vertement, du reste, les unes et les autres.

Il entremêlait ses considérations satiriques de « portraits du temps », de ces portraits que l'on peut renouveler indéfiniment, car ils sont les images de travers éternels sans cesse rajeunis par deux choses : les légères modifications que leur fait subir le cours du temps, la façon nouvelle dont les voit un nouveau peintre s'il a de l'originalité dans l'esprit. Il est clair que le « nouvelliste » de 1720 sera en son fond tout à fait le même que celui de 1680 ; mais que, d'une part, l'esprit général, l'esprit public de 1720 lui donnera quelques traits nouveaux, plus d'esprit de fronde par exemple, ou plus de prétentions philosophiques, et que, d'autre part, il sera vu, démêlé, confessé pour ainsi parler et compris d'une autre façon par Montesquieu que par La Bruyère.

Et c'est ainsi que Montesquieu a fait dans les *Lettres Persanes* une nouvelle galerie de portraits, beaucoup moins étendue que celle de La Bruyère, mais qui mériterait, ce qui n'est pas un petit honneur, d'être ajoutée, comme un appendice, aux *Caractères*.

Montesquieu, entre autres « caractères », c'est-à-dire entre autres « types », nous peindra le « fermier général » qui était, qui allait devenir surtout un des plus gros personnages de l'État ; il nous le montre de physionomie basse et de peu d'éducation et familier avec les ducs et parlant comme de pair avec les ministres, et c'est qu'il est « autant au-dessus des autres par sa richesse qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance ».

Il nous montrera un « directeur », c'est-à-dire un abbé en qui les femmes ont confiance et à qui elles content leurs petites affaires, plus par curiosité de confidence que par désir de direction ; il nous le présentera, vêtu de noir,

d'habit lugubre et d'air gai et de teint fleuri ; homme nécessaire, car il est merveilleux, sinon à éclairer une conscience, du moins à dissiper un mal de tête.

Et voici un homme maniéré, grimacier, qui a un langage spécial, une manière d'être particulière et qui ne saurait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni peut-être tomber comme tout le monde. Il faut être Persan pour ne pas savoir que c'est un poète, et c'est-à-dire un homme « qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ».

Quant à celui-ci, qui parle si haut et qui se sait un si bon gré d'être au monde, c'est un homme à bonnes fortunes. On le méprise, on l'admire, on le jalouse, et on le craint. Il est assez heureux pour lui qu'il soit né en France. En Perse on le rendrait bientôt plus propre à garder les femmes qu'à leur plaire.

Quant aux savants, ils sont très respectables, car ils sont souvent persécutés par les ignorants, qui à la force du préjugé joignent naturellement celle du nombre ; mais il faut confesser qu'ils ont des défauts assez désobligeants : ils sont admirables à se dédaigner les uns les autres, et un philosophe a un mépris souverain pour un homme qui a la tête chargée de faits, et il est à son tour regardé comme un visionnaire par celui qui a une bonne mémoire ; de plus ils sont merveilleux de confiance en eux-mêmes et prodigieusement décisionnaires ; et, rencontrez-en deux, il y aura cette différence entre eux que le premier tiendra ce discours : « Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit » et le second celui-ci : « Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit. »

Ces portraits de Montesquieu sont très piquants et ils ont tous ce mérite propre qu'ils sont excellemment des portraits de leur temps et non pas d'un autre, et que même, ce qui est d'un plus haut prix, ils devancent un peu le temps au lieu de rester en arrière. Si ce n'était pas

vanité, comme l'a dit fortement Bossuet, d'amuser les hommes du spectacle de leurs erreurs, on regretterait presque que Montesquieu ait quitté son temps pour se jeter pour ainsi parler dans l'éternité ou tout au moins dans l'immensité de l'histoire ; car aux quelques images que de son époque il a bien voulu tracer, on connaît assez que, s'il avait continué, son tableau du peuple français au XVIIIe siècle aurait été une mine inépuisable pour les historiens et pour les moralistes et pour les curieux de l'histoire naturelle de l'homme.

Mais — et je dis dès le temps des *Lettres Persanes* — Montesquieu était déjà attiré vers les idées. Il était déjà celui qui dira que l'intelligence est le plus exquis de tous les sens. Il n'a pas voulu, dans les *Lettres Persanes*, seulement regarder et voir. Il a pensé et, sinon avec la même profondeur que plus tard, du moins avec autant et plus de hardiesse. Il y a dans les *Lettres Persanes* un philosophe politique, un philosophe en choses de religion et un philosophe économiste qui se cherchent et qui, on peut le dire, ne se chercheraient pas s'ils ne s'étaient pas déjà trouvés.

En philosophie politique, horreur et mépris du despotisme, amour ardent et intelligence nette et pratique de la liberté, propos d'un Persan qui a déjà l'air d'être un Anglais ; — en choses de religion, irrévérence excessive, et dont il reviendra plus tard, à l'égard, non seulement du Saint-Siège, mais de la religion catholique et de la religion chrétienne, sous ce prétexte un peu trop commode que c'est un Persan qui parle ; et du reste préférence accordée aux peuples protestants sur les peuples catholiques ; — en économie politique, conviction, qui ne fléchira point plus tard, mais qui admettra quelques adoucissements, que le luxe est une source de richesses, est peut-être la vraie source de richesses, et par conséquent économie politique à base et à fondement aristocratique. Toutes ces idées sont exprimées dans les *Lettres Persanes* avec précision et avec force

sous un air de détachement et de simple conversation à la fois élégante et abandonnée.

Un aristocrate libéral s'annonçait ici, très libre d'esprit, très indépendant, très original et capable de devenir profond. En un mot M. de Montesquieu déposait sa carte avec la promesse ou la menace qu'il reviendrait. Les *Lettres Persanes* sont intéressantes à lire comme la première relation d'un voyageur qui vient de parcourir un pays et qui se propose d'y fonder un établissement ; elles le sont aussi comme le premier discours d'un homme politique qui trace à grandes lignes, mais, par une coquetterie de bon goût, d'un geste un peu nonchalant, les grandes lignes de son programme d'homme d'Etat futur.

Quant à la forme, à la disposition, au cadre que Montesquieu a adoptés pour son ouvrage, à mon avis ils sont surtout regrettables. Imaginez La Bruyère faisant rentrer de force les *Caractères* dans une vague et fragile intrigue romanesque et, au lieu de parler en son nom, faisant peindre les Français de 1680 par deux Iroquois qui, du reste, auraient leurs petites affaires à eux et nous entretiendraient, entre temps, des amours laissés par eux dans leur pays. On ne se figure pas bien les *Caractères* de La Bruyère présentés ainsi. Et c'est ainsi pourtant que sont habillés ceux de M. de Montesquieu. Peu s'en faut que cela ne soit très ridicule.

On pourrait assez bien défendre Montesquieu sur ce point. On pourrait dire que c'est précisément une phrase de La Bruyère qui l'a mis, pour ainsi parler, sur la voie de ce subterfuge. « Un homme né chrétien et français, se dit La Bruyère, se trouve gêné dans les grands sujets. » Autrement dit il n'est pas libre de les traiter. Imaginons donc un livre qui soit écrit par un homme qui n'est ni chrétien ni français, et du coup nous nous trouvons libres de traiter les grands sujets, de parler du despotisme du roi des Français sans respect et de la Trinité avec la plus

parfaite effronterie. Ainsi a raisonné Montesquieu, et n'a-t-il pas été ingénieux à trouver cet expédient, et, si l'on me pardonne l'anachronisme, ce paratonnerre ? Oui, cela pourrait être plaidé en faveur de Montesquieu.

On pourrait dire encore que Montesquieu jette une certaine vie dans un ouvrage un peu abstrait, comme sont tous ceux qui sont faits surtout d'idées générales, en nous maintenant en présence de deux hommes qui échangent leurs impressions, qui discutent (un peu) et surtout *qui ont, eux aussi, leurs préjugés*. Dans les livres satiriques le lecteur est en présence d'un auteur qui se donne toujours raison, qui juge ses contemporains de très haut et qui lui-même n'offre pas prise à la critique par le soin qu'il prend de ne jamais parler de lui-même. Dans les *Lettres Persanes*, le principal interlocuteur a lui-même ses erreurs et fait sourire même de lui. Après avoir entendu le Persan Usbek s'écrier : « La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes ; nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges et aux puissances incorporelles. Terre natale chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes horribles qui obligent cet astre à se cacher dès qu'il paraît dans le noir Occident ; » — après l'avoir entendu parler ainsi, on n'est point sans éprouver quelque plaisir de malice satisfaite quand on lit à la fin ce qui se passait dans le sérail d'Usbek pendant qu'il méprisait si hautement les mœurs occidentales et exaltait si ingénument les mœurs de la Perse. Ainsi le satirique, en daubant et drapant les autres, nous donne lui-même la comédie, et cela ne laisse pas d'être assez piquant.

Reste pourtant que ce roman vulgaire, mêlé à un livre d'observations pénétrantes et souvent profondes, y intervenant comme gauchement et en importun, et enfin se terminant en mélodrame par « une grande tuerie »,

comme disait Mme de Sévigné de *Bajazet* et par « un dénouement à feu à sang », comme disait Sainte-Beuve, fait surtout dissonance et qu'on regrettera toujours que les *Lettres Persanes* soient un roman ou plutôt aient voulu l'être. Il est vrai qu'on l'oublie encore plus qu'on ne le regrette.

Tout compte fait, on lira toujours les *Lettres Persanes*, cette peinture alerte et fringante des mœurs de 1720 et cette préface spirituelle et hardie de *l'Esprit des Lois*.

E. F.

Les premières années de la maturité de Mazzini

(1832-1836)

Il ne serait pas étonnant que l'on revînt d'ici peu, de divers côtés et par divers chemins, à Mazzini. S'il y a un Mazzini, agitateur ténébreux, fort pittoresque et séduisant, mais décidément lointain, d'autre part certains mouvements de la pensée contemporaine ramènent à la pensée mazzinienne : du moins si on cherche l'origine de ces mouvements, ou, simplement, si on veut leur trouver, dans l'histoire récente, quelques patrons illustres, l'un de ces patrons pourrait être Mazzini.

C'est ainsi que certaine nouvelle école philosophique, qui n'aime pas le rationalisme, pourrait reconnaître que personne, au siècle dernier, ne l'a plus âprement combattu que Mazzini, avec plus d'éloquence et, après tout, malgré les graves défauts de son système, avec plus de profondeur. Il y a telle de ses formules passionnées, sur la valeur incomparable du sentiment, de l'intuition opposés au raisonnement et à la connaissance analytique, qui pourrait servir d'épigraphe à quelqu'une des récentes productions philosophiques les plus remarquées.

Et encore : tel écrivain catholique, qui annonçait, en ces dernières années, la faillite de la science, aurait pu observer que Mazzini, prophète d'une religion nouvelle destinée à supplanter le catholicisme, avait prononcé la même sentence plus de cinquante ans auparavant.

On sait, d'autre part, qu'il se produit ces temps-ci,

dans la plupart des écoles socialistes ou similaires, et en général dans la pensée socialiste actuelle, une réaction contre le marxisme. Or, Mazzini a été un socialiste anti-marxiste, à tel point, et avec un tel emportement, qu'on a pu dire et qu'on a cru généralement qu'il n'était pas socialiste. Ce qui est vrai, c'est que dans l ensemble du mouvement social du siècle dernier il a représenté avec une force extraordinaire, avec une sorte de sublimité, la tendance idéaliste et moraliste, contre le matérialisme historique et l'économisme exclusif.

Ajoutons qu'en un temps comme le nôtre, où l'on a tant de peine à concilier l'idée socialiste et humanitaire avec le patriotisme, on pourrait reprendre utilement, sur ce point, certaines formules de Mazzini, qui s'est trouvé être un patriote et un internationaliste également ardents : « La patrie, pour de longs siècles encore sacrée... »

Il est encore d'autres raisons pour lesquelles un livre sur Mazzini viendrait maintenant à son heure (si, toutefois, le soin jaloux avec lequel la plupart des gouvernements conservent les documents d'archives sur cette période ne doit pas être un obstacle insurmontable). L'importance historique du personnage est vraiment considérable et mériterait d'être exactement déterminée. En Italie, on a encore quelque peine à porter sur ce point des jugements où l'esprit de parti n'entre peu ou prou ; toutefois un livre récent de M. Salvemini (1) contient là-dessus des

(1) G. Salvemini, *Il pensiero religioso politico sociale di Giuseppe Mazzini*. Messina, libreria editrice Ant. Trimarchi. 1905 ; fr. 1 50. — G. Salvemini, un des plus distingués parmi les historiens italiens de la jeune génération, connu par des études pénétrantes sur les constitutions et l'histoire politique de Florence et des communes toscanes au XIIIe siècle, — a fait dans ce petit livre une remarquable reconstitution du système mazzinien, impartiale et claire, en moins de 80 pages ; il y étudie ensuite, brièvement encore, l'histoire du mazzinianisme en Italie, indiquant les points où l'action du grand révolutionnaire a été efficace, ceux où elle a échoué, signalant les rapports de sa doctrine avec le socialisme. Les notes, à la fin du volume, contiennent de très

appréciations qui me semblent impartiales et fort justes, et qu'une étude approfondie confirmerait probablement. Ainsi, il paraît certain que Mazzini a été un des trois ou quatre principaux artisans de cette unité italienne, qui a été un des trois ou quatre grands événements du XIXe siècle. Or il serait singulièrement intéressant de savoir par le menu comment s'est exercée cette action, toute morale, — les tentatives faites par Mazzini pour réaliser de force ses idées ayant toujours échoué. C'est une des tâches les plus délicates de l'historien des idées : évaluer la diffusion d'une pensée, déterminer les points où elle a produit de l'action, opéré des transformations dans l'état social : le cas de Mazzini est de nature à tenter les plus habiles. Voici, par exemple, une observation de M Salvemini :

« Supposons un moment, dit-il, que la jeunesse des écoles, la petite bourgeoisie commerçante et les couches supérieures du prolétariat n'eussent pas trouvé dans le mazzinianisme une théorie qui, tout en proclamant la gravité et l'urgence du problème social, affirmait d'autre part la nécessité de l'union de toutes classes pour résoudre et le problème social et le problème national, et déclarait celui-ci plus urgent que tous les autres ; — supposons que

intéressants rapprochements et des renseignements bibliographiques, fort utiles pour l histoire intellectuelle de l'Italie de 1830 à 1870 — On trouve éparses dans ce livre, presque tout entier d'analyse, d'excellentes formules synthétiques, comme celle-ci, par laquelle il définit le système mazzinien : « Une espèce d'Évangile Éternel », où nous retrouvons beaucoup des idées démocratiques de nos jours encastrées dans une de ces utopies théocratiques dont le moyen âge a été fécond : la fusion du *De Monarchia* de Dante, du *Contrat social* de Rousseau et des doctrines saint-simoniennes, — faite par un révolutionnaire unitariste italien du XIXe siècle. Je regrette que l'auteur n'ait pas cru devoir, avec l'indication des très nombreuses citations dont la première partie de son livre est tout entière composée, donner en même temps la date de chacune ; Mazzini a pensé et écrit pendant une quarantaine d'années ; il y a quelque inconvénient à présenter ainsi, abstraitement, des opinions et des formules dispersées sur un aussi large espace de temps, et qui souvent se rapportent à des moments fort différents de l'histoire de cette pensée.

les classes auxquelles la simple unité nationale ne pouvait pas apparaître comme un remède à tous leurs maux n'eussent pas rencontré cette théorie qui, tout en exaltant le sentiment patriotique, satisfaisait d'autre part leur désir encore imprécis d'une amélioration sociale : il est probable que le terrain aurait alors été libre pour le socialisme et pour la lutte de classes. Beaucoup de forces auraient été ainsi enlevées au mouvement national, dont les éléments auraient pu être dissociés, les socialistes repoussant comme insuffisant le simple idéal patriotique, — la bourgeoisie se rejetant, par peur, vers le despotisme. Le danger aurait été d'autant plus grand qu'étaient plus accentuées les tendances anarchistes et ultra-révolutionnaires dans les théories socialistes qui circulèrent en Europe entre 1850 et 1870. Mazzini se rendait parfaitement compte de ce danger. En 1838, apprenant qu'une société secrète s'était formée dans le royaume de Sardaigne avec le programme de supprimer la religion et la propriété, il s'écriait : « Insensés, misérables ! Si Metternich avait fourni lui-même ce programme, il n'aurait pas pu mieux faire !... » Et on le voit souvent déplorer que les théories communistes refroidissent l'activité de beaucoup de vrais amis du peuple, et consument en des projets impossibles l'énergie de beaucoup de prolétaires ; sans cesse il affirma « qu'il doit y avoir une confiance réciproque, une continuelle harmonie entre tous les hommes qui composent la Nation... afin que l'Italie puisse surgir dans toute la splendeur du dogme populaire... » Une telle prédication, continue M. Salvemini, venant d'un conservateur, aurait certainement paru suspecte aux jeunes gens et aux ouvriers ; mais de la part d'un homme que tous regardaient comme un révolutionnaire inébranlable, qui avait été toute sa vie la bête noire des gouvernements, elle produisait une grande impression ; elle servit longtemps de digue contre l'invasion intempestive des idées communistes, et garantit ce

qui était la grande nécessité du moment : la concorde de tous les hommes d'action pour la formation de la Patrie. » M. Salvemini cite à l'appui de son observation un opuscule français de 1871, — rappelle dans quels milieux se recrutaient surtout les adeptes du mazzinianisme... De plus longues recherches dans ce sens l'auraient sans doute amené à vérifier pleinement cette curieuse action conciliatrice de Mazzini, cette concentration de pensées et d'énergies autour d'un homme et d'une doctrine. L'histoire de Mazzini est féconde en problèmes d'histoire morale semblables à celui-ci.

Il a été un des hommes à la fois les plus représentatifs de leur siècle et les plus extraordinaires. Il y a peu d'exemples d'un pareil effort fait par un homme pour bouleverser et reconstruire moralement la société de son temps. Encore une fois, Mazzini, à des philosophes de profession, peut paraître un médiocre philosophe ; le plus clair de son système est peut-être emprunté à Saint-Simon. Cependant il y a dans sa pensée, malgré ses défaillances et même ses contradictions, une ampleur et une force qui passent de beaucoup la mesure commune ; dans ce XIXe siècle qui a engendré quelques monumentales utopies, celle de Mazzini n'est pas la moins belle.

Le prix en est surtout, pourrait-on dire, dans l'intense chaleur qui l'anime. Car cette doctrine n'a pas, comme la plupart des systèmes philosophiques proprement dits, sa fin en elle-même ; et elle est même moins destinée à faire penser qu'à faire croire et à faire vouloir, — elle est moins une tentative de reconstruction qu'une tentative de « vivification » : en cela, elle est vraiment un fait exceptionnel.

Et comme ce philosophe et ce prophète a été un homme d'action et avec cela un sentimental, et qu'on connaît sa vie extérieure et sa vie intime assez exactement, qu'on

peut suivre d'assez près cette longue suite d'aventures, d'entreprises téméraires et d'imaginations grandioses, il reste que l'œuvre et la personne de Mazzini sont un des sujets les plus séduisants qui soient, — séduisant pour les historiens comme pour les poètes, pour les romanciers comme pour les philosophes, — en somme, un des grands sujets qu'offre l'histoire du siècle dernier.

*
* *

Un livre récent de Mme Dora Melegari (1) a ajouté quelques documents intéressants à ceux que l'on possédait

(1) Dora Melegari, *La Giovine Italia e la Giovine Europa, dal carteggio inedito di Giuseppe Mazzini a Luigi Amedeo Melegari*. Milano, fratelli Treves, 1906; fr. 5. — Mme Dora Melegari, l'écrivain sympathique dont il a déjà été parlé dans cette Revue, a réuni dans un même culte la mémoire de son père, qui fut conspirateur et ministre, et celle du grand agitateur dont il fut longtemps l'ami intime. En 1895, Mme Melegari avait publié les *Lettres intimes de J. Mazzini* (Paris, Perrin) écrites d'Angleterre de 1837 à 1843 Elle a retrouvé et publié l'an dernier une série antérieure de la même correspondance entre les deux compagnons de lutte, qui va de 1832 à 1836 : période assez obscure de la vie de Mazzini, qui comprend l'expédition de Savoie et la constitution de la Jeune Europe. A vrai dire, Mme Melegari n'a publié que des fragments de cette correspondance, — et les a distribués, selon l'objet auquel ils se rapportaient, en une série de chapitres où l'ordre chronologique des lettres n'est pas toujours respecté. Ce sont là deux défauts, qui diminuent un peu la valeur documentaire de cette publication. Elle y gagne, il est vrai, en agrément. Un commentaire abondant, et qui contient d'ailleurs nombre d'indications précises et utiles, fait bien ressortir l'intérêt des documents présentés. Sous la plume de Mme Melegari, le récit de ces années critiques de la vie de Mazzini est devenu émouvant comme un roman ; — il y a de jolies pages sur la liaison de Mazzini avec Mme Sidoli. L'auteur a une tendresse de cœur et d'esprit pour son héros et ses idées ; elle s'affirme, à sa suite, hautement spiritualiste, religieuse et préoccupée de morale ; cet enthousiasme donne à tout le livre une chaleur qui plaira à beaucoup de gens. — C'est un livre à recommander à tous ceux qui ne connaissent pas Mazzini et voudraient tout d'un coup et sans peine approcher de près cette grande figure : — un livre, d'autre part, que les historiens ne sauraient se dispenser de consulter.

déjà sur une période critique, à beaucoup d'égards capitale, de la vie de Mazzini, -- qui va de 1832 à 1836 environ.

Mazzini avait en 1832 vingt-sept ans : ce sont donc les premières années de sa maturité, si l'on peut parler de maturité à propos d'un homme qui, dès quinze ans. avait des pensées et des résolutions viriles, et d'autre part a gardé jusqu'à sa mort des naïvetés et des enthousiasmes d'adolescent. Mazzini en 1832 avait déjà conspiré, avait été déjà en prison, était déjà condamné à mort et proscrit, et se trouvait à la tête d'une vaste organisation révolutionnaire qui avait en quelques mois presque supplanté le vieux carbonarisme sur toute l'étendue de la péninsule. Lui et ses amis vivaient à Marseille dans une grande agitation, dans le plein de la ferveur révolutionnaire que les événements de 1830 avaient suscitée. Il méditait de grandioses projets : une insurrection en Piémont, aussitôt suivie d'une autre à Naples, aurait donné le signal du soulèvement général, de l'expulsion des Autrichiens, de la chute des monarques absolus qui se partageaient l'Italie. Et comme la monarchie libérale de Louis-Philippe mentait à ses promesses, on lui préparait en même temps, avec l'aide des républicains français, des émeutes à Lyon et à Paris, ce qui aurait permis aux exilés italiens d'envahir la Savoie à main armée et de secourir du dehors le soulèvement intérieur.

Seulement, comme Mazzini, alors, n'en est pas à son premier projet ni à son premier échec. comme sa situation de chef suprême d'une aussi vaste entreprise aggrave infiniment sa responsabilité, — il est visible qu'à ce moment, en même temps qu'il redouble d'activité. il fait un grand effort sur lui-même, pour préciser sa pensée, la formuler, — et aussi pour assurer définitivement sa propre force morale.

Son éducation intellectuelle avait été surtout littéraire ; comme écrivain, il avait débuté par des études de

critique ; puis la politique l'avait rapidement entraîné : d'ailleurs, il y avait beaucoup de rapports entre son romantisme et son exaltation révolutionnaire. Tout récemment (1) l'influence du saint-simonisme était venue coordonner ces aspirations et d'autres en un système. que Mazzini cherche alors à parachever et à adapter aux besoins de l'heure présente. Les difficultés qu'il rencontre, les contradictions même auxquelles il se heurte, l'excitent : c'est une période de belle effervescence intellectuelle. Mazzini est toujours intéressant ; mais il l'est particulièrement alors : plus tard il se répétera ; en ce moment, sa pensée a toute l'ardeur et le charme de la nouveauté ; elle est abondante, précipitée, joyeuse.

Au même moment, Mazzini, pour la première fois de sa vie, est amoureux ; il l'est comme il pouvait l'être, avec gravité, avec austérité, avec mysticisme, mais très passionnément ; — sa passion est intimement mêlée à ses idées et à sa propagande, ajoute encore à l'exaltation morale où il vit.

Or, tout ce bel élan aboutit, pendant ces quatre années, à une série d'échecs et de mésaventures. Les conspirations de Gênes et d'Alexandrie sont découvertes, nombre d'amis ou de sectateurs de Mazzini les payent de leur vie ou de leur liberté. L'explosion préparée à Naples, attendue de jour en jour avec angoisse, ne se produit pas. L'expédition de Savoie échoue lamentablement, — ridiculement. Les tentatives de conspiration internationale ne réussissent point. Mazzini trouve des ennemis jusque dans les rangs des patriotes italiens exilés, voit se former des sociétés rivales de la sienne, est accusé de trahison. Pour des raisons encore obscures, il doit se séparer, à jamais, de la femme qu'il aime. Les polices des gouvernements réactionnaires le traquent jusqu'en Suisse, où il erre long-

(1) A partir de 1830, d'après M. Salvemini.

temps en cachette, dénué de tout, vivant d'aumônes.

Mais voici qu'au cours de ces épreuves, — autant que nous pouvons suivre ce qui se passe en lui, — il évolue encore, il modifie certaines de ses théories, élargit ses conceptions, et surtout achève de tremper et d'affiner cet admirable instrument d'agitation morale, qui désormais, sans relâche, travaillera le peuple italien jusqu'au jour de son rachat.

Et voici, à peu près et sauf erreur, les parties essentielles et le mécanisme de cet instrument, tel qu'il se constitue pendant les séjours de Mazzini en France et en Suisse, jusqu'à son départ pour l'Angleterre, qui est pour Mazzini le commencement d'une autre vie.

*
* *

Une observation préliminaire : on ne peut pas ne pas être tout d'abord frappé de ce qu'il y a, dans l'homme et dans la doctrine, de juvénilité : juvénilité consciente, volontaire, érigée en principe. Il faudra toujours revenir à cette belle ardeur de Mazzini : c'est le point essentiel. « Si j'écoutais mon cœur, s'écrie-t-il (1832), j'enverrais au diable, à un mille à la ronde autour de moi, tous les gens aux cheveux gris et au front ridé ; je suis chaque jour plus persuadé que si l'on peut faire jaillir de quelque part une étincelle, ce sera de l'âme des jeunes. » Et l'année suivante : « Il faut que l'élément jeune fasse place nette »... Cet orgueil de leur jeunesse, ce culte de la jeunesse, était un sentiment fréquent chez les écrivains romantiques ; d'autres grands patriotes italiens du temps, et qui n'étaient pas romantiques, Giordani, Leopardi, avaient fait des déclarations analogues. De fait il y avait alors, en Italie, opposition profonde entre les générations nouvelles et les anciennes, — et les troupes révolutionnaires étaient, à cette époque-là, pres-

que exclusivement recrutées parmi les jeunes. Mais Giordani, Leopardi, n'avaient pas la véritable, la puissante jeunesse de Mazzini, cette fraîcheur jaillissante de sentiments, cette volonté enthousiaste de vivre et d'agir ; ils n'avaient pas fait, comme lui, de la jeunesse une des bases d'un système philosophique et politique. Mazzini seul peut-être à son époque était capable de faire et d'essayer de réaliser un rêve d'un rajeunissement du monde, dans toute la force du terme.

De l'apôtre, Mazzini avait encore, dès son jeune âge, une tendance très forte à l'abnégation, à l'ascétisme, qui, pendant ces années, s'accentue certainement beaucoup. A la fin de 1833, quand il vient de se séparer de Judith Sidoli, il y a dans sa correspondance des cris de souffrance, presque une révolte : « Je suis hors de moi à cause d'elle ! Je suis homme encore, pardieu ! » Mais il se résigne bientôt et fait un pas de plus vers le renoncement définitif à toute joie personnelle. En 1836, il dira : « La vie est finie pour moi. » Et encore : « La vertu, c'est le sacrifice. Je ne crois à aucune autre vertu. Je n'attends, ni ne demande, ni ne crains de récompense ni de peine. L'ingratitude ou la reconnaissance, les injures ou l'amour des hommes me sont indifférents. Je les regarde comme un mort assis sur le bord de sa fosse... » Il n'a pas renoncé à aimer, mais l'amour même est devenu chez lui une sorte de sacrifice plus profond et plus douloureux que les autres : il écrit à ce propos ces mots charmants : « J'aime trois personnes vivantes et un mort. Les trois vivants m'aiment, mais moins que je ne les aime, et alors, pour mon bonheur, c'est comme si elles ne m'aimaient pas, *car ce « moins » est tout pour moi.* »

D'ailleurs, les désillusions ont affaibli en lui l'amour des hommes, ou plutôt (et en ceci sa misanthropie diffère tout à fait de la misanthropie ordinaire des romantiques) l'ont rejeté dans l'avenir ; en ceci encore il s'abstrait et renonce à la joie : « J'ai pris en haine hommes et choses, et, plus

que tout, les républicains français, italiens et autres. Ceci n'empêche que tant que j'aurai un sou, une minute, une idée, je consacrerai tout cela à mon pays et à la cause de l'humanité : mais c'est par devoir, par mission, par conscience, par instinct, pour les générations à venir, — non pas pour les hommes d'aujourd'hui. »

Aussi loin qu'on remonte dans la vie de Mazzini, on le trouve élaborant des systèmes et échafaudant des révolutions. Cependant, en l'an 1832, il déclare lui-même qu'il y a, dans sa doctrine et dans sa méthode, quelque chose à renouveler : « Il est temps que l'apostolat de la Jeune Italie soit revivifié. Il est temps que nous consacrions trois ou quatre mois à mettre en lumière et à répandre l'élément rénovateur, à nous montrer forts, conséquents et décidés... » Donc, comme point de départ, besoin d'une impulsion nouvelle, besoin de plus de fermeté et de précision. Il insiste sur les différences qui séparent son action des précédentes entreprises révolutionnaires, — en particulier sur le caractère de propagande intellectuelle et morale qui en est, dit-il, l'essentiel : « Je ne suis pas un sectaire : qui dit cela ne comprend pas ou ne veut pas comprendre. Je combats à découvert, je répands des principes, — je renie l individualisme, je renie les hommes quand ils sont en opposition avec les principes ; je voudrais inspirer à ceux qui m'écoutent un tel sentiment de l'indépendance, que mon premier succès fût qu'ils se révoltent contre moi-même ; je conseille, et ne commande pas ; - mais je ne transige pas non plus, avec personne : je reste inébranlable dans ma devise. Comment peut-on parler de ma tyrannie, de mes séides, maintenant surtout, dans l'isolement forcé où je vis ? Je vis et je vivrai indépendant ; aucune force au monde ne pourra me faire renoncer à un de mes principes ; aucune force au monde ne me ferait consentir à une chose que je croirais dangereuse ou seulement inutile au vrai, à ma patrie, à la liberté. »

Des déclarations de ce genre reviennent alors à tout instant sous sa plume. D autre part, il essaye de concilier cet idéalisme et cette intransigeance farouches avec les nécessités de l'action révolutionnaire : car à mesure qu'il s'affermit, s'entête dans ses théories, il cherche plus passionnément, avec plus d'angoisse, à agir.

Ces deux tendances, qui chez d'autres s'excluent, progressent chez lui parallèlement — et justement à l'époque où nous sommes. « Il est temps que nous sortions de l'incertain, de la sphère des principes généraux, pour faire quelque chose de concret », écrit-il à Melegari en 1833. Dans la même lettre, il envoie à son ami tout un plan pour une organisation provisoire de la péninsule après le soulèvement qu'il prépare ; et il ajoute quelques indications pour une sorte de traitement de l'esprit public.

S'il avait développé davantage ces indications, c'eût été la partie la plus originale du projet : on peut y voir du moins le nœud de sa méthode. Par exemple, s'il s'agit de parer au danger que peut faire courir à la cause de la révolution l'esprit particulariste, si fort encore en Italie, il conseille : qu'on lui donne satisfaction sur certains points ; mais, en même temps : « faire entrevoir l'unité », — commencer, « sans trop heurter l'esprit public », à brouiller les limites actuelles des provinces, dans la distribution des groupements révolutionnaires... — Bien qu'il soit à ce moment, comme nous allons le voir, fortement pénétré de ses propres conceptions religieuses, il essaye cependant une sorte de conciliation entre sa religion de l'Humanité et le catholicisme ; il confesse « qu'il est impossible d'abandonner d'un coup le christianisme, de prêcher le déisme pur qui est pourtant sa religion, — qu'il faut tâcher de faire progresser peu à peu les âmes sous le joug même du catholicisme ».

Il dit encore, à ce propos, ceci, qui montre combien il s'efforce alors de corriger ses tendances métaphysiques et

d'atténuer son radicalisme : « En Italie, la question est maintenant toute politique ; nous ne sommes plus au temps des croisades... Pourvu que nous améliorions leur sort, les peuples nous laisseront bien confondre Christ et Socrate. Sans doute, ils ne nous laisseraient pas jeter bas les églises, mais cela, nous ne le ferons pas, non seulement parce que cela serait dangereux, mais parce que nous n'en avons pas le droit. » Voilà un Mazzini impartial et raisonnable, ou du moins qui veut l'être. Les luttes — ou les compromissions — entre la sagesse et l'utopie, dans cette grande âme, seront désormais constantes, — et l'un des spectacles les plus curieux qu'elle nous présente.

Ceci n'empêche, encore une fois, théories politiques et théories religieuses d'aller leur train.

Tout bien pesé, il semble que les théories religieuses tendent alors à prévaloir et deviennent le grand ressort de la pensée mazzinienne. Si le premier Mazzini, celui de Gênes et de Livourne, était essentiellement un romantique et un patriote, — surtout un patriote, — qui esquissait un système philosophique pour étayer ces deux fortes tendances et satisfaire un fort instinct généralisateur, le Mazzini de Marseille et de Genève apparaît en premier lieu, à qui lit ses lettres et ses écrits de ce temps, comme le fondateur d'une religion ; ou, du moins, toute son activité est très étroitement et définitivement rattachée à sa conception de la morale et de la divinité.

Pas de révolution politique sans révolution morale : voilà le dogme capital. « Rappelle-toi que pour que la Révolution s'achève, il faut un Luther ; et il faut que le Luther du XIXe siècle soit le même que celui du XVIe, plus ce qu'on a accumulé de travail et de lumières en trois siècles. » Formule bizarre et significative, où s'aperçoivent les hérédités diverses qu'il portait en lui : car il y avait bien en Mazzini quelque chose de l'esprit de la Réforme, —

quelque chose, même beaucoup, des « philosophes » du XVIIIe siècle, amis des « lumières » ; et plus encore de ce mysticisme multiforme du début du XIXe, qu'on retrouve dans la Sainte-Alliance comme dans le carbonarisme... « Le principe de la « Jeune Italie » est le spiritualisme, la croyance en Dieu, en une âme supérieure à la matière, en des lois éternelles données à l'univers. Morale de progrès, d'association, etc. Nécessité d'une religion, d'un lien qui réunisse tous les hommes dans l'acceptation de certains principes, etc... Pour ce qui est du christianisme, tu sais que je le considère comme une forme, chaque religion étant pour moi le résumé d'une période de progrès, l'expression de la civilisation d'une époque. Je crois donc à une révélation continue, mais non absolue. Je crois que le christianisme est venu en son temps révéler l'esprit et ses rapports avec Dieu. *Je crois en une religion future qui révélera les rapports de l'esprit avec la société universelle* » (Marseille, novembre 1833).

C'était une entreprise délicate que de constituer un monde moral nouveau avec des éléments soigneusement choisis dans le passé, de fonder une religion nouvelle en y englobant l'ancienne. La position prise par Mazzini était difficilement tenable ; elle avait quelque chose d'incertain et de faux ; il s'en aperçut aux objections, aux réclamations de ses amis eux-mêmes. A propos d'une polémique avec Sismondi, en 1833, où il avait soutenu sa doctrine, il écrit : « Cette correspondance avec Sismondi m'a valu quelque six ou sept lettres, qui toutes m'accusent de péchés divers : l'une m'accuse d'avoir parlé avec dédain du christianisme et plus encore du spiritualisme, et d'avoir laissé voir que je me sers de l'un et de l'autre seulement comme d'un moyen politique ; une autre, de m'être professé chrétien, c'est-à-dire esprit borné, que sais-je, — la troisième d'avoir d'abord crié contre le christianisme et ensuite en faveur du christianisme,

si bien que je serais au moins deux fois apostat... »

Il a été en effet, pendant ces années, souvent et vivement discuté, dans son propre parti. « Depuis longtemps, écrit-il en avril 1833, je ne suis plus compris. Les circonstances devenant plus pressantes, j'ai vu naître les doutes, les défiances. Voici des mois que je me débats dans des discussions, c'est à désespérer. Ma façon de voir au sujet de l'armée n'a pas d'effet ou n'est pas comprise. La persuasion que je suis un homme nourri d'illusions, et guidé par l'enthousiasme plus que par le calcul, me suscite un essaim de raisonneurs ; à chacune de mes propositions, ils veulent toucher tout de la main, discutent et commentent à perte de vue, et ne concluent jamais rien. » Nous sommes loin de la légende du Mazzini chef suprême et mystérieux, aveuglément obéi. Nous avons devant nous un homme dont l'autorité, bien que fort grande, est à chaque instant minée ; qui ne se soutient qu'à force de discuter et d'avoir raison, de préciser ou de corriger ses conceptions, de les répandre en d'incessantes prédications. C'est beaucoup plus intéressant.

Voici une affaire où il se heurte à l'un de ses meilleurs amis, à son fidèle lieutenant Melegari (1). C'est peu de chose, et c'est d'une importance extrême : il s'agit de l'inscription que devra porter le drapeau révolutionnaire. Les obstacles que rencontre la proposition de Mazzini, sa résistance, les points où il cède et ceux où il est intraitable, tout cela établit nettement sa conception politique à ce moment-là (1833).

Il écrit, le 24 septembre :

« Il faut penser un peu à la bannière. D'un côté notre devise : « Liberté, Égalité, Unité. » De l'autre : « République Italienne » ferait-il bien ? »

Melegari fait des objections à la dernière formule, et

(1) Dora Melegari, livre cité, p. 162 et suiv.

Mazzini, dès ce moment, comme il le fera plus tard en des circonstances solennelles, renonce provisoirement à l'affirmation du principe républicain. « J'admets, moi aussi, que nous ne parlions pas de République comme forme de gouvernement déterminée, et que nous laissions le choix aux gens de l'intérieur Mettons donc d'un côté : Unité, Indépendauce, Liberté. Et de l'autre : Égalité ».

Ce dernier mot est à son avis essentiel. « Prends garde que si nous ne le mettons pas, nous revenons au passé. Le caractère de la Révolution du XIXe siècle est l'Égalité. Le peuple ne connaît que cela, et nous devons dire un mot pour le peuple. — Sur le mot Unité, nous ne pouvons pas céder. Avec le mot Union, nous reviendrions au Fédéralisme, plaie mortelle... » On sait qu'une partie des patriotes italiens a songé longtemps à la solution fédéraliste. Là-dessus, les tendances métaphysiques de Mazzini, qui voyait dans toute la création une suprême Unité, et son instinct politique sont d'accord ; il est profondément, inébranlablement unitaire. Ses amis aussi, d'ailleurs, — les fédéralistes se trouvant surtout dans le camp des modérés.

Mais le mot Égalité inquiète Melegari et certainement beaucoup de patriotes révolutionnaires, parce qu'il a une portée non plus tant politique que sociale. Or Mazzini y tient de toutes ses forces, à cause de cela même : il envoie à son ami de longues, éloquentes et très importantes déclarations.

« J'ai été profondément surpris, en voyant que tu proposais : Unité, Indépendance, Liberté, et rien autre. Toi, le seul peut-être qui aies pénétré dans ma pensée qui était aussi la tienne, toi, qui as fait tienne la « Jeune Italie » ! Avec ta devise, nous revenons à la vieille... N'avons-nous pas reproché aux révolutions passées de n'avoir pas déployé tout entier, sans voiles, le drapeau de la Rénovation ? N'avons-nous pas établi cette différence entre elles et nous, que nous, nous voulons marcher à découvert,

avec les tables de la Loi devant nous ? Le secret de la terre (?), le secret de la civilisation future, le secret de la révolution, est le besoin d'Égalité. Voilà le mot d'ordre ; la Liberté est peu de chose, elle n'est rien, si elle n'est pas un moyen pour fonder l'Égalité, pour reconstituer le Peuple. La Liberté, c'est la partie négative. La Liberté seule, c'est du romantisme. La Liberté est pour nous l'étape qui nous achemine vers quelque chose d'organique. « Liberté, Indépendance, Unité » sont des mots qui seraient très bien à leur place dans la bouche de n'importe quel révolutionnaire monarchiste, juste milieu, doctrinaire... »

« ... Voilà, continue-t-il, où commencent les divergences entre nous deux. Le peuple qui, au XIXe siècle, isolera sa destinée, le peuple qui ne sentira pas qu'il fait partie de la grande famille, le peuple qui oubliera qu'il a, dans l'Humanité, sa mission et qu'il représente une idée générale, ce peuple-là est au-dessous des temps, au-dessous de l'Esprit, au-dessous de Dieu et de la loi universelle. Nous tous, tant que nous sommes, combattons la grande cause de l'Humanité, la grande cause du Droit, et chaque coin de terre est l'Europe en raccourci... Pour moi, j'ai rêvé la Révolution italienne, non comme une œuvre de force, mais comme une œuvre de haute raison. J'ai rêvé de voir l'Italie à la tête, pour la troisième fois, des destinées de l'Europe, le sachant, le voulant, l'entendant ainsi. Ce caractère de haute philosophie, de haute mission, de haute civilisation, en face des nations étrangères : voilà ce que je voulais signifier avec le mot *Humanité*, que j'aurais ensuite commenté par mes écrits. Ce mot seul nous remettait d'un coup à notre place en face de l'*Europe des peuples*, ce mot seul enlevait peut-être à la France le sceptre de la civilisation ! »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer, à propos de ce passage, que Mazzini écrit avec beaucoup de solennité.

Cependant chacune de ces phrases grandiloquentes exprime un point précis de sa doctrine. Ainsi, la méfiance de la France, enracinée chez la plupart des patriotes italiens depuis Napoléon, et plus encore depuis la volte-face récente de Louis-Philippe, — le désir et l'espoir de la supplanter un jour comme conseillère et guide des nations dans la voie du progrès, sont un des points fermes de la propagande mazzinienne. « La Jeune Italie est un principe : principe d'action contre le principe d'inertie ; principe d'initiative italienne contre une prétendue loi de subalternité envers la France (23 mai 1844. Meleg., p. 244). Le 3 août 1834, après l'émeute de Lyon, il écrit à Melegari : « La Jeune France ne va pas et n'ira pas bien, quoi que tu fasses : il y aura des Comités, mais qui ne feront rien ; tu verras. La Jeune Europe est un projet d'émanciper les peuples de l'exclusivisme français, et en France on le sent. Les Français ne feront jamais de propagande pour une chose qui vient de l'étranger... Du reste, le terrain de la Jeune Europe n'est pas la France. Le vrai terrain est chez les peuples qui n'ont pas encore rempli leur mission » (p. 251).

Singulière conception qui se formule dans son esprit, à la même époque, — et qui inspire une grande part de son action : conception de la supériorité morale et de la supériorité de force (virtuelle) des nations opprimées. C'est, chez lui, une sorte de foi révolutionnaire, qui l'aide à cimenter d'enthousiasme et d'espoir l'association de tous les partis révolutionnaires européens, qu'il essaye de constituer alors.

***

Car nous sommes arrivés à la période héroïque de la *Jeune Europe* (année 1834). Le livre de Mme Melegari

contient, sur cette curieuse histoire, des documents d'un grand intérêt. Je renvoie le lecteur au chapitre XII particulièrement : il y assistera aux efforts multipliés de Mazzini pour organiser la Jeune Suisse, la Jeune Allemagne, la Jeune Pologne, fonder des groupes de son Internationale jusqu'à Constantinople.

Est-ce que ses écrits d'alors contiennent de nouveaux éléments, importants pour l'histoire de sa pensée ? Si la Jeune Europe marque, par rapport à la Jeune Italie fondée trois ans auparavant, un élargissement de l'action mazzinienne, marque-t-elle aussi un élargissement de la doctrine, outre les autres modifications survenues pendant ces trois années, et que j'ai indiquées sommairement ? La question est délicate. Ce n'est rien moins, en effet, que la question des origines et de la nature de l'internationalisme européen des alentours de 1830.

Ce qu'on peut affirmer dès maintenant, sans plus de recherches, c'est que la tendance internationaliste, chez Mazzini, remonte plus haut que 1830 : elle se trouve dans ses premiers écrits littéraires, elle semble née presque en même temps que lui. En 1829, il avait publié son article fameux sur la *Littérature européenne*, qui est, entre autres choses, une déclaration d'internationalisme intellectuel. Dès 1828, c'est-à-dire dans ses tout premiers essais, on voit que sous l'influence du grand théoricien napolitain Vico, — et aussi des critiques littéraires de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, de Mme de Staël, de Schlegel, — il s'intéresse passionnément aux grands phénomènes communs des littératures d'Occident, aux grands courants de la pensée européenne. De là à rêver une sorte d'organisation internationale de cette pensée, pour un esprit comme le sien, il n'y avait qu'un pas. Et de fait, sa tentative d'organisation *politique* internationale de 1834 (basée d'ailleurs sur l'affirmation de certains principes et de certaines aspira-

tions communes à tous les peuples) apparaît comme un corollaire, comme une application pratique et restreinte d'un plus vaste internationalisme, auquel sa pensée tout entière est liée, — qui toutefois, à cette occasion, se précise et se donne, théoriquement, libre cours. Je voudrais un jour donner un commentaire approfondi de cet étonnant document qu'est le manifeste de la Jeune Europe, du 15 avril 1834.

Mais une nouvelle épreuve attendait Mazzini.

Le 1er janvier 1837, la veille de son départ pour l'Angleterre, il écrit : « La Jeune Europe comme association est presque morte » (Meleg., p. 331).

En effet, l'entreprise, matériellement, avait échoué, et la désillusion, compliquée d'angoisses de tout genre, fut atroce ; c'est alors que Mazzini, ainsi qu'il l'avoua plus tard, fut peut-être sur le point de perdre la raison. Il put réagir et se reprendre. C'est le dernier stade de son évolution pendant cette période.

D'abord, l'immense effort fait sur lui-même fut accompagné, comme il était naturel, d'une sorte de raidissement, et d'un renforcement de la tendance morale, des idées morales. En vérité, toute la propagande de Mazzini, depuis ses débuts, était faite en partie d'exhortations morales, d'appels à l'énergie et au sacrifice, et comme imprégnée d'un moralisme, que d'ailleurs il avait en commun avec beaucoup d'écrivains romantiques et révolutionnaires. Mais il semble que ce soit à ce moment critique, aussitôt après la crise, que s'élabore cette théorie du devoir absolu, de la mission humaine, qu'il devait développer plus tard à maintes reprises, et en particulier dans son livre sur les *Devoirs des Hommes*.

En second lieu, en même temps qu'il renonce momentanément à l'action, à mesure que la réalisation de son idéal lui apparaît moins prochaine, la foi chez lui progresse encore, se fait plus hardie, plus vaste, plus

ferme. « La Jeune Europe est morte comme société, avait-il avoué, *mais non comme foi*... Nécessité d'une nouvelle synthèse religieuse... identification de la politique, de la philosophie, de la religion... fin de l'époque individualiste... aurore de l'époque sociale... Voilà les choses qui doivent être dites et rebattues, comme les Saint-Simoniens faisaient de leurs formules, en envahissant la presse... »

Et il a, plus claire, plus certaine qu'il ne l'avait jamais eue, vraiment définitive en lui, la conception de la méthode à suivre pour agir sur la pensée publique, de la façon de préparer la grande rénovation morale. Il est passé maître en cet art. On en aura idée en lisant la lettre suivante, écrite pendant ce même terrible hiver de 1836, et justement pour expliquer pourquoi, après son échec, il se retirait de la lutte, jusqu'à nouvel ordre. Je traduis une partie de cette lettre, parce que le Mazzini de ce moment-là s'y exprime avec une sincérité et une vigueur poignantes. Et je ne saurais mieux terminer cette courte étude.

« Ce n'est pas par amour de la polémique, ni par manie d'insister sur mes opinions, mais par conscience, que je dois te dire ce que je pense des observations que tu m'as faites sur ma démission. Je me retire, parce que je n'ai plus aucun moyen de lutter contre la fortune ; parce que je n'ai plus un écu, littéralement ; parce que Usiglio ne me paye plus mes correspondances ; parce que les mensualités des dettes que j'ai dévorent instantanément tout ce que je reçois de la maison ; bref, parce qu'à la misère — littéralement — je ne sais qu'opposer...

« Mais en me retirant, il faut que je déclare que je cède à la nécessité, et rien qu'à la nécessité ; que si j'en avais les moyens, je continuerais ; qu'une fois mes dettes payées, j'emploierai mon premier sou à conspirer, peut-être d'une façon nouvelle et à moi tout seul, mais, à coup sûr, à

conspirer ; — et que, en me retirant, je dirai bien haut aux Italiens qu'ils ont le devoir de conspirer, qu'en ne le faisant pas ils trahissent, volontairement ou non, par manque de cœur ou par erreur, leur patrie, leur mission, l'héritage de nos martyrs, leur devoir envers l'Italie et envers l'humanité tout entière.

« Ce que je dis là, je le crois, — c'est ma foi ; que ce soit folie aux yeux de beaucoup de gens, peu m'importe. *Quand* (1) *on a dit une fois, avec toute sa pensée et tout son cœur : « je crois en la liberté, en la patrie, en l'humanité, » on a le devoir de combattre pour la liberté, pour la patrie, pour l'humanité, tant qu'on a un souffle de vie ;* — combattre toujours, combattre de toutes les façons : *tout affronter, depuis la mort jusqu'au ridicule ;* — agir, parce qu'on le doit, pas pour autre chose ; agir, même si l'on est seul au monde ; agir sans regarder si le succès sera lent ou rapide. Le devoir est le devoir, quoi qu'il nous rapporte; victoire ou défaite ne modifient pas le devoir. Je crois au devoir.

« Pensant à l'Italie en particulier, je dis que lorsqu'on a déclaré : « je veux travailler à la résurrection italienne », c'est comme si on avait dit : je veux travailler à une œuvre qui ressemble à la création d'un monde : fonder une nationalité, ajouter un peuple à la liste des peuples. Et quand on a dit cela, s'arrêter, je ne dis pas devant une, mais devant dix, vingt, cent défaites, c'est une contradiction... Une vie entière est peu pour une pareille entreprise : pensez donc un peu, quatre années !... *Les générations se succèdent, se chevauchent ; chaque année initie à la vie morale et politique un certain nombre d'individus.* Et puis, il y a le peuple : le peuple qui, quoi qu'on dise, ne se décourage jamais, qui ne se gâte pas, qui ne perd pas sa valeur ; *le peuple qui est toujours matière ouvrable*, qui

(1) C'est moi qui souligne.

reçoit l'impulsion qu'on lui donne, qui fait en 1830 une révolution, en 1835 se laisse bâtonner par les sergents de Louis-Philippe, en 1836 peut-être fera une autre révolution...

« Qu'une ville d'Italie s'insurge et triomphe d'abord et résiste quelque temps : elle aura fait la révolution italienne : *et c'est une centaine, un noyau d'hommes décidés, qui aura fait la révolution dans cette ville... Il faut donc travailler pour trouver ou pour créer ce noyau-là.* — y travailler toujours, y dépenser toute sa vie : voilà ma façon de penser.

« Si je pouvais parcourir l'Italie et m'arrêter trois jours dans chaque ville, je dirais aux jeunes gens : envoyez au diable tous les comités, et substituez-vous à eux. La « Jeune Italie » vous avait dit la vérité, mais la Jeune Italie est corrompue, elle a dévié de ses principes... *Ramenez les choses à leur principe, renouvelez tout* (1)... »

JULIEN LUCHAIRE.

(1) *Epistolario di Gius. Mazzini.* Firenze, Sansoni, 1904, vol. II, p. 388-392.

Lettres inédites de Lamennais

1818-1853

(*Suite*)

VIII

Paris, 26 avril 1853.

Je n'ai pas l'habitude, Monsieur, de garder copie des lettres que j'écris ; j'ai fait une exception pour celle dont je vous ai lu un fragment, parce qu'elle va fort loin et qu'elle pourroit s'égarer en route. Mais elle ne m'appartient plus et je n'ai pas le droit d'en disposer.

Les points de vue sont si divers, qu'il n'est pas étonnant qu'on soit peu d'accord ; c'est le contraire qui devroit surprendre. Cependant, au milieu de cette confusion, l'esprit humain poursuit son cours et finit par extraire la vérité de tant d'opinions contradictoires. Il est vrai que la conscience, aussi longtemps que le préjugé ne l'a point altérée, répugne à la persécution ; mais il est vrai aussi que la logique du dogme y conduit Ce n'est pas moi qui le dit, c'est Bossuet : « Ceux qui ne veulent pas souffrir que le prince use de rigueur en matière de religion parce que la religion doit être libre *sont dans une erreur impie.* » (*Politique tirée de l'Ecrit. Sainte*, liv. VII.) Bossuet n'est que l'écho des théologiens des Papes et des conciles pen-

dant une longue suite de siècles, et la pratique constante de l'Église pendant ces mêmes siècles confirme la doctrine enseignée. Aujourd'hui chacun a la sienne qu'il concilie le mieux qu'il peut avec l'autorité admise par lui d'une manière générale, de sorte que l'esprit individuel dominant de fait tout le reste, et prévalant dans les croyances sur l'enseignement traditionnel fictivement respecté, le catholicisme en réalité est devenu un vaste protestantisme. Pour moi, dans mes nombreux rapports, je n'ai pas rencontré deux catholiques, qui sur les questions les plus graves crussent exactement la même chose. Je ne les en blâme pas, au contraire, car en usant de la raison qu'ils tiennent de Dieu, avec la liberté inséparable de la raison même, ils sont dans l'ordre, dans l'ordre éternel, mais je vois là un symptôme frappant de l'avenir qui se prépare.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux.

LAMENNAIS.

Voici la note du destinataire accompagnant cette lettre : « Mon cher conservateur, j'avais fait une visite à M. de Lamennais — la discussion dura une heure — et ainsi qu'il arrive toujours, nous nous sommes quittés sans nous entendre.

Je voulus encore lui écrire en faveur de la charité et de l'esprit d'amour qui remplit, anime et soutient le catholicisme.

Voici ci-contre la lettre que je reçois en réponse à la mienne ; — je vous l'offre pour prendre place parmi vos autographes — hélas ! celle-ci a son importance, elle dit assez que son auteur est devenu sceptique.

Alex. THOMAS, aumônier. »

En lisant ces lettres, c'est presque toute la carrière de Lamennais qu'on passe en revue, du moins depuis qu'il

est célèbre. On le voit d'abord dans la ferveur de l'apostolat, préoccupé d'armer les catholiques d'Angleterre contre le protestantisme qu'il avait pu étudier à Londres en 1815. Il y avait conservé de bonnes relations, notamment avec la famille Jerningham, car il ne garda pas rancune à lady Jerningham de lui avoir trouvé l'*air* trop *bête* pour en faire le précepteur de son fils. C'est encore la « maladie protestante » qu'il veut guérir en France, quand il attaque les principes gallicans. Autour de lui se sont groupés quelques hommes jeunes et actifs qui n'ont pas peur de la contradiction et que la persécution même n'est pas pour effrayer. L'abbé Gerbet le seconde et, de concert avec lui, dirige les hôtes de la Chesnaie, le maître aussi, à l'occasion. M. Waille est l'homme d'action indispensable à des intellectuels qui comprennent mieux les livres de métaphysique que les livres de comptes. L'abbé de Salinis est un allié tout dévoué qu'il serait lâche d'abandonner lorsqu'il est en péril. Quant à l'abbé Combalot, qui n'est ici que mentionné, nous savons d'autre part que dans son ardeur il a été un ami compromettant avant de devenir le plus acharné des adversaires (1).

Durant cette période si féconde en actes, Lamennais dut écrire quantité de lettres d'affaires dans le genre de celle qu'il adresse à Waille. Ces lettres n'ont pas évidemment la valeur littéraire de celles qui se pressent entre 1832 et 1837, toutes vibrantes de passion, où la colère et la pitié, l'amour et la haine, l'espérance et la tristesse concourent comme en une symphonie grandiose ; car, tandis qu'au fond de son âme se livre un combat tragique, son imagination exaltée se maintient à des hauteurs qui nous étonnent.

(1) Sur les rapports de l'abbé Combalot et de Lamennais, cf. Ricard, *L'abbé Combalot*, Paris, 1892, p. 55-133. Du reste, la rupture de l'abbé de Salinis ne semble pas avoir été moins éclatante. Cf. la lettre de reproches que Lamennais lui adresse, citée par Ladoue, *Vie de Mgr de Salinis*, Paris, 1864, p. 140.

Avec quel accent il parle ici de la Pologne ! En serions-nous surpris ? songeons que l'affaire de Pologne eut son rôle dans le conflit de Lamennais avec Rome. Son amour pour ce malheureux peuple a pu lui coûter cher ; il ne l'en aime que mieux. Son enthousiasme, dans son exagération même, apparaît alors aussi naturel qu'il est touchant.

Après sa défection, Lamennais ne semble pas avoir changé son genre de vie. Dans le monde assez mêlé qu'il fréquente désormais, il conserve l'horreur de la célébrité, une horreur physique pour ainsi dire, qui étonne les gens de lettres. Dantan, le caricaturiste en vogue, lui propose un jour de faire son portrait. Il refuse. « C'est un malentendu, se dit Joseph d'Ortigues. Lamennais a cru qu'on voulait exécuter une charge et non son portrait. Comment refuserait-il ce que bien des gens paieraient pour obtenir ? » D'Ortigues oubliait que son ami ne ressemblait pas à bien des gens : il était si étranger à tout sentiment de vanité qu'il éprouvait une répugnance invincible à être salué dans la rue, et depuis longtemps déjà l'*oblitus omnium* d'Horace était sa devise.

Il n'en faudrait pas conclure qu'il fût misanthrope ; il a confiance dans le genre humain, il aime la France d'un ardent amour qui explique sa haine à l'égard de « quelques hommes infâmes » ; et il en veut aux sots qui l'obligent à les mépriser ; il fuit le salon de Mme Marliani, où l'on doit applaudir les absurdités à la mode. Cette « Carlotta », comme il l'appelle dédaigneusement, tout entichée de Pierre Leroux, mérite particulièrement, à l'en croire, le mépris que lui inspirent les femmes en général. « Mme Marliani, écrit-il un jour, pourrait se souvenir combien de fois je lui ai dit et répété qu'elle n'entendait rien à mon livre (*l'Esquisse d'une philosophie*), ce qui, au reste, ne paraissait pas la flatter extrêmement, quoique je ne lui en dise pas la principale raison, qui est qu'elle ne comprend et ne com-

prendra jamais que l'incompréhensible. Voilà pourquoi Leroux est pour elle un écrivain providentiel; je me suis quelquefois figuré que le mari devait être quelque chose comme la raison même, tant sa femme se passe aisément de lui (1). » Voici en quels termes il annonce sa mort « après une maladie qui a singulièrement affaibli son esprit. Ce qui me surprend, dit-il, c est qu'on ait pu s'en apercevoir. Elle a été un triste exemple de ce que peut chez les femmes produire la vanité quand elle prend certaines directions. Avis à plus d'une (2). »

Nous voyons enfin par la dernière lettre que Lamennais consentait à discuter avec ceux de ses amis qui osaient l'entreprendre sur la question religieuse. « Ainsi qu'il arrive toujours, nous nous sommes quittés sans nous entendre, remarque fort bien l'abbé Thomas. » Mais que penser du scepticisme dont il accuse son interlocuteur ? Lamennais d'abord affirme que le catholicisme n'existe plus, puisque rien ne le distingue plus, logiquement, du protestantisme. Il croit que les hommes désormais ne veulent plus penser que par eux-mêmes, à leurs risques et périls, en limitant comme bon leur semble l'autorité qu'ils admettent en principe. Or chacun d'eux, pouvant se tromper, n'a pas le droit d'imposer à autrui son opinion. La pensée individuelle entraîne donc la tolérance ; mais l'anarchie intellectuelle ne va-t-elle pas sortir de là, pour le triomphe du scepticisme ? Nullement, car, si l'esprit individuel s'égare, Lamennais nous avertit que l'« esprit humain » est infaillible ; il « poursuit son cours et finit par extraire la vérité de tant d'opinions contradictoires ». C'est dire qu'il y a certaines vérités découvertes et de mieux en mieux connues au cours des âges. Mais pour reconnaître à qui que ce soit le droit de les attaquer, il faudrait admettre que

(1) Eugène Forgues, *Correspondance inédite entre Lamennais et le baron de Vitrolles*, Paris, 1886, p. 384.
(2) *Id.*, *ibid.*, p. 460.

« l'esprit humain » pût se tromper, or il est infaillible. On doit donc renoncer à cette infaillibilité où à la tolérance. Tant il est vrai que « la logique du dogme » conduit à l'intolérance. Et cette foi de Lamennais en l'« esprit humain » ou en la raison générale est bien un dogme, dont il avait fait le rempart du catholicisme, avant de le lui opposer ; dogme qui, logiquement, ne se concilie pas mieux que d'autres avec le devoir et le droit qu'ont les individus de penser par eux-mêmes. Du jour où cette antinomie serait résolue autrement que par la pratique, la vie humaine n'aurait-elle pas perdu de son prix ? Si Lamennais avait envisagé la question sous ce jour il n'aurait pas raisonné, en logicien, de la tolérance, qui est une vertu.

ANATOLE FEUGÈRE et LOUIS THOMAS.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 4 25 Avril 1908

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Hortense Allard de Méritens (1)

« Il compilait, compilait, compilait », et parfois, en compilant, rendait quelque service à l'histoire littéraire, à l'histoire des mœurs et même à la littérature proprement dite. C'est ce qui vient de lui arriver. On connaîtra un peu mieux Sainte-Beuve, ce qui est énorme, et l'on connaîtra Mme Hortense Allard tout à fait, ce qui est peut-être quelque chose, tandis qu'on ne la connaissait pas du tout auparavant, quand on aura lu les deux derniers volumes de M. Léon Séché : *Hortense Allard de Méritens* et *Lettres inédites d'Hortense Allard* à Sainte-Beuve.

Je dis qu'on ne connaissait pas du tout Hortense Allard, ce qui, du reste, n'était pas un désastre national, avant la publication de ces volumes. En effet, nous ne la connaissions que par les *Enchantements de Prudence*, publiés en 1872, et les *Enchantements de Prudence* sont le plus pauvre livre du monde. Quelques scènes de « Chateaubriand amoureux » ou plutôt de Chateaubriand en bonne fortune, déjà suffisamment indiquées par le *Chateaubriand* de Sainte-

(1) Par Léon Séché ; librairie du *Mercure de France*.

Beuve, et c'était absolument tout ce que nous avions trouvé d'un peu intéressant dans les *Enchantements*. Mme Hortense Allard, qui du reste n'a jamais su composer un livre, même autobiographique, avait eu le tort d'écrire cet ouvrage à soixante-dix ans, toutes flammes éteintes, toute vibration endormie pour toujours, et le livre est sec. On n'y avait pu voir que le désir d'une femme de se raconter alors qu'elle ne se comprend plus guère et de faire savoir à l'univers (sous le voile, du reste, du pseudonyme) qu'elle avait été sur les listes de Béranger, de Chateaubriand, de Libri, de Sainte-Beuve et de quelques autres gentilshommes de moindre importance. Cela nous était, si j'ose dire, assez indifférent.

Mais voici que ses lettres à Sainte-Beuve nous la donnent telle qu'elle était à quarante ans, cœur, esprit et sens, et nous révèlent qu'elle était une femme, tout compte fait, très intéressante, et d'autre part nous montrent Sainte-Beuve sinon sous un jour nouveau, du moins en plus vive lumière sous le jour déjà connu ; enfin, comme nous le verrons tout à l'heure, donnent un intérêt tout nouveau à une partie jusqu'ici indifférente parce qu'elle n'était pas comprise, précisément des *Enchantements de Prudence*.

Voilà bien des raisons de lire avec quelque attention les deux volumes de M. Léon Séché, et c'est ce que nous allons faire ensemble.

Hortense Allard, fille d'un gros fonctionnaire de l'Empire, était née en 1801 à Milan, fut ruinée par la chute de l'Empire, fut quelque temps institutrice des enfants de la générale Bertrand, puis fut enlevée par un seigneur italien dont le nom importe peu à l'histoire. En 1825, elle coqueta avec Béranger qui lui résista et qu'elle n'assassina point. En 1829 et jusqu'à une époque qu'il est difficile de préciser, elle fut une des maîtresses de Chateaubriand ; de 1831 à 1836, elle fut une des maîtresses de Bulwer-Lytton, le diplomate anglais. De 1837 à 1839, elle vécut maritalement

avec Jacopo Mazzei, l'homme de lettres et l'homme d'État italien ; en 1841 quelques jours, ou un jour, ou un instant, elle fut la maîtresse de Sainte-Beuve. De 1843 à 1855, elle fut la femme parfaitement légitime de M. de Méritens. A partir de 1845, séparée d'icelui, on ne lui connaît aucune aventure et sa vie ne fut plus que la suite de ses pensées.

Voilà la femme cosmopolite que nous ne sommes pas tenus d'estimer, mais qui évidemment peut être un trésor d'observations psychologiques.

Sur Chateaubriand, non plus que les *Enchantements de Prudence*, les volumes ici présents ne nous enseignent rien de très curieux. Chateaubriand à soixante ans était charmant, très câlin, très prenant, très séducteur, ne discutait jamais (ce que regrette Hortense), *causait* même peu dans le sens précis du mot, mais monologuait à ravir ; il contait avec agrément et il avait conservé ce sourire irrésistible qu'il eut toujours. Et il était très souvent mélancolique, et cependant il aimait à se faire chanter des chansons de Béranger ; et voilà tout. Maigre butin.

Sur Béranger les volumes présents ne nous apportent, non plus, rien d'inédit, puisque, dès 1840, Hortense avait communiqué à Sainte-Beuve (il n'y avait aucune indiscrétion à le faire) un certain nombre de lettres de Béranger que Sainte-Beuve utilisa, et puisque en 1864 elle en publia tout un paquet et que ce sont ces lettres mêmes que M. Séché reproduit ici. Cependant elles ne sont pas très connues et l'on peut y glaner quelques petites choses intéressantes. Les relations de Mme Allard et de Béranger (elle 24 ans, lui 45) remontent, comme je l'ai dit, à 1825. Au 30 mars de cette année, Béranger lui envoyait un recueil de ses chansons avec ce joli couplet pour elle :

> Accueillez-les, ces chansons où ma muse
> Vous peint l'amour tout prêt à m'échapper,
> Vante la gloire, ombre qui nous abuse,
> Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.

L'un est pour vous un Dieu sans importance ;
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'amour, moi, je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

Là-dessus (peut-être avant) on flirta. Béranger aimait les femmes ; mais il était le plus prudent des hommes, et de s'embarquer dans une aventure avec une femme dont il aurait pu être le père, comptez bien qu'il n'en eut jamais la velléité. Il se contenta de dire qu'il aimait beaucoup que les femmes goûtassent ses vers, *quoiqu'il se crût au-dessus d'eux.* Ceci est curieux ; lisons :

« L'admiration.... est bien peu de chose pour moi auprès de l'*affection* que les lecteurs de mes chansons peuvent porter à leur auteur. C'est là quelque chose de réel qui doit plaire plus que tout à un homme qui n'a pas mis son bonheur en vanité. Vous savez à quoi tient la faible idée que j'ai de mes productions. Mon esprit va bien au delà. Aussi ma réputation, que je ne puis pas contester, ne m'éblouit-elle pas. Mais si mon petit livre peut me faire aimer, je serai trop heureux. Il deviendra ce qu'il pourra ; je le bénirai toujours en pensant qu'il a adouci quelques peines, consolé quelques exilés et plu à des femmes aimables et spirituelles. Vous souriez peut-être de pitié en lisant ces derniers mots. Que voulez-vous ? Je suis fait ainsi et j'aime à vous l'apprendre. C'est surtout à votre sexe que je suis jaloux de plaire. »

Quant à l'amour qu'on pourrait avoir ou feindre pour l'auteur, il se dérobe : «... Si vous pouviez confondre le livre et l'auteur, je crois que j'en deviendrais fou. Mais ne le suis-je pas de penser que cela se puisse jamais ? Ah ! j'ai vieilli trop vite ! Et puis, et puis, etc. etc. On vous a donc appréciée là-bas tout ce que vous valez... n'y prenez pas trop de plaisir, toutefois ; vous ne voudriez plus nous revenir. Vous oublierez ces pauvres Français que vous avez raison de trouver injustes. Tous ne sont pourtant pas cou-

pables, *bien que vous m'accusiez de ne jamais vous comprendre. Peut être apprendrez-vous un jour par vos amis que je vous ai mieux comprise que vous ne pensez.* » Et il explique qu'il est un ours.

Ceci est un *noli me tangere* où il y a du tact, si vous me permettez la turlupinade.

Plus tard : « Je m'étais [dans sa précédente lettre] tenu en garde contre l'effet que vos déclarations avaient produit sur moi. Vous êtes bien femme à me donner de l'amour malgré mes 46 ans qui vont s'accomplir incessamment. Heureusement pour moi je sais où vous avez le cœur pris et j'y songe toutes les fois que le mien éprouve le désir de passer les Alpes... » Voilà un homme poli ; mais qui prend toutes ses précautions et qui se tient sur ses gardes meurtrières.

A partir de là, rien qu'amitié et dignité. Mme Allard ayant été choquée (pour qui la connaît c'est de la pruderie jouée) de certain vers du *Vieux Grenier* (évidemment : « J'ai su depuis qui payait sa toilette »), Béranger répond par cette page qui a été quelquefois citée, mais que vous pouvez ne pas connaître, et qui est si gentille, non pas d'une élévation extraordinaire ni d'une distinction suprême, mais si gentille !

« Si vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait choquée dans *le Grenier*, je vous l'aurais dit. Ah ! ma chère amie, comme nous entendons l'amour différemment ! A vingt ans, j'étais à cet égard comme aujourd'hui. Vous avez donc une bien mauvaise idée de cette pauvre Lisette ? Elle était cependant si bonne fille, si folle, si jolie ; je dois même dire si tendre ! Eh ! quoi ! parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle. Vous n'en auriez pas eu le courage si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût et tout lui allait si bien ! D'ailleurs [c'est là surtout que la... naïveté est un peu forte ; enfin...] elle n'eût pas mieux demandé que de tenir de moi ce qu'elle était obligée

d'acheter d'un autre. Mais comment faire ? Moi j'étais si pauvre. La plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit jours, panade que je faisais moi-même en entassant rime sur rime et tout plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre. Employez bien ce qu'il vous en reste, ma chère amie [pas très poli; Hortense a vingt-huit ans]; aimez et laissez-vous aimer ; j'ai bien connu ce bonheur : c'est le plus grand de la vie... » (La Force, 1829, âge de Béranger 49 ans.)

Il faut remarquer ici que Béranger a été bien bon, comme on dit, de donner tant d'explications et de justifications à Mme Allard. Il y a dans le texte : « J'ai su *depuis* qui payait sa toilette. » Derrière ce texte Béranger est inattaquable. S'il ne l'a su que depuis... ! Mme Allard, qui ne s'y trompait pas, a voulu lire « Je savais bien qui payait sa toilette. » Elle était dans le vrai ; mais Béranger aurait pu nier qu'elle y fût. Bonnement, il veut bien lire comme elle lit, ne pas se retrancher derrière un texte qui n'est que pour le public, se confesser franchement, et plaider les circonstances atténuantes. Reste que c'est Mme Allard qui a trop bien lu et comme elle n'avait pas absolument le droit de lire ; et qu'il y avait là, de sa part, sinon une espèce de légère indélicatesse, du moins une espèce de légère brusquerie. Ce fut toujours un peu sa manière.

Ceci donc se passait en 1829. C'est l'année suivante que Mme Allard ayant fait la connaissance de Chateaubriand rêva 1° de mettre en relations Chateaubriand et Béranger, 2° de faire de Béranger un académicien Elle réussit très bien dans son premier dessein. Chateaubriand et Béranger

se visitèrent et ils se plurent infiniment. Chateaubriand allait chez Béranger, en un ajustement irréprochable, comme toujours. Béranger allait chez Chateaubriand, même la première fois, dans une tenue très négligée, plus négligée qu'à l'ordinaire et c'était peut-être à dessein, dit très finement Mme Allard. Béranger était un ours, mais c'était un ours très concerté. Il se soignait en tant qu'ours. Tant y a que Béranger et Chateaubriand restèrent excellents amis jusqu'à la mort de Chateaubriand.

Quant au dessein de faire de Béranger un académicien, Béranger n'y voulut jamais rien entendre. *Avant* la révolution de 1830 il écrivait à Mme Allard : « Non, je n'ai et n'aurai vraisemblablement jamais de prétention à l'Académie. Je l'ai écrit, il y a peu de temps encore, à Andrieux qui me prêche en vain depuis trois ou quatre ans. Ne croyez pas au moins que je dédaigne ce corps : depuis plusieurs années il s'est relevé à mes yeux ; je serais fier d'être le collègue de beaucoup de personnes qui en font partie. D'ailleurs j'y ai déjà beaucoup d'amis... La question m'est toute personnelle. Ce que j'ai cherché toute ma vie c'est une position conforme, autant que possible ici-bas, à mes goûts et à mon caractère... Et vous voudriez que j'allasse me perdre dans un corps illustre, moi à qui tout esprit de corps est insupportable ! Laissez mon petit ruisseau serpenter à l'ombre, au milieu des fleurs, et, voisin de la mer, s'y précipiter, sans se perdre avant dans quelques fleuves, qu'il ne grossirait pas... » Remarquez ceci, qui me paraît presque touchant : « Je vous ferais rire et votre ami (Chateaubriand) aussi si je vous disais que ce que je regrette le plus de l'Académie c'est le traitement qui eût pu me servir à avoir, *comme vous le dites* [la très bonne Hortense avait pensé à tout] une bonne pour me servir. Oui, certes, 1500 francs me feraient un grand bien. J'apprends chaque jour à mieux connaître le prix de l'argent, mais je ne suis pas plus disposé à l'acheter trop

cher. D'ailleurs je ne meurs pas de faim et mes espérances de fortune n'ont jamais été au delà. »

Très belle fin de cette lettre. Ma foi je me laisse entraîner à citer tout, tant cet homme est charmant, tant cet homme est brave homme et tant je crains que ces bonnes et saines choses ne soient pas assez connues : « Vous vous dites peut-être, vous qui m'aimez, qu'un jour je regretterai le refus que je fais aujourd'hui. Vous pouvez avoir raison. Quand la réputation s'en ira, il est possible que je voie les choses d'un autre œil ; mais alors l'âge aura fait son travail ; je ne serai plus qu'un sot et j'agirai conséquemment à ce que je serai. Qui sait, aussi, si, à l'article de la mort, je ne demanderai pas un confesseur ? Mais alors le Béranger que vous aimez et qui veut bien estimer un peu votre illustre ami, ne sera plus : ce sera un autre Béranger dont vous vous moquerez avec grande raison et dont l'Académie ne se souciera guère, non plus que le curé de sa paroisse... »

Après la révolution de 1830, Béranger ne parlera pas autrement, mais il dira la même chose avec plus d'esprit encore : «.. Cette pitié augmentera quand vous saurez que sous ce règne comme sous le précédent, Béranger ne se laissera pas porter à l'Académie et qu'il a de nouveau signifié à ses amis de ne plus lui en parler. Le seul changement que mon sort va subir, c'est que mes chansons, cessant d'être fruit défendu, vont perdre les trois quarts de leur valeur pour les libraires, ce qui diminuera sensiblement mes petits revenus déjà presque insuffisants. Mais qu'y faire ? Mon règne a fini avec celui de Charles X. La fin de l'un doit me consoler de la fin de l'autre. »

Un peu plus tard (1834) Mme Allard, sachant Béranger de plus en plus pauvre, comme il l'avait craint, imagina d'ouvrir une souscription pour lui faire offrir un don national. Elle alla très vite en besogne ; elle fit courir des papiers, des bulletins, et le tout sans prévenir Béranger. Quand Béranger apprit tout cela, il fut absolument furieux,

et si la pauvre Hortense a jamais reçu une volée de bois vert, une vraie, ce fut en 1834 : « ... Un ami tout scandalisé m'a apporté un de ces prospectus et sur-le-champ j'ai écrit à M. Guyet qui vient de me faire exprimer par un de ses amis, son client, tout le regret qu'il avait eu de cette avanie qui m'est faite... En vérité, ma chère Hortense, ce n'est pas de vous que je me serais attendu à avoir jamais pareil désagrément ! *Sans comprendre les gens on doit pouvoir les connaître.* Or vous deviez assez m'avoir vu de bizarreries pour vous figurer qu'il ne me conviendrait pas d'être à la merci du public ; qu'il y avait une portion de moi que je ne voulais pas livrer aux regards de tout le monde, et qu'on peut être chansonnier et avoir pourtant une certaine pudeur. On me semble peu mon ami si on ne s'est pas aperçu de ces ridicules dont je m'accuse, mais que je prie de respecter... Que diable aviez-vous besoin de revenir de Londres pour cette équipée ! Soyez sûre que vous ne connaîtrez plus l'état de nos affaires. Tout à vous du reste. »

Ce fut une grosse affaire entre eux. Il semble bien qu'ils en restèrent brouillés dix-huit mois ; car la lettre précédente est de juillet 1834, et ce n'est qu'en janvier 1836 qu'ils recommencent à s'écrire *et pour parler de la même chose*, ce qui indique suffisamment que dans l'intervalle ils sont restés dans l'attitude que l'on attribue généralement aux chiens de faïence : « 12 janvier 1836. A mon retour de Picardie, j'ai trouvé vos deux lettres, celle que vous aviez perdue et celle où vous m'annonciez que votre colère commençait à se calmer. Comme j'ai mis du temps à y répondre, j'espère que maintenant vous êtes tout à fait radoucie et ne m'en voulez plus qu'un peu de ne vous avoir pas laissée me faire ma fortune. Savez-vous qu'en province j'ai trouvé des gens de votre avis qui prétendaient que je n'en aurais pas été quitte pour 500.000 fr. ? Aujourd'hui que cette affaire est loin de nous, vous devez

sentir que si cette malheureuse souscription eût tourné comme il était à craindre, je me trouvais l'obligé non seulement du peuple, mais des riches et des grands peut-être, dont le nom eût éclipsé ceux des bons et pauvres artisans pour qui j'ai de la reconnaissance autant que s'ils étaient venus prendre part à cette cotisation... Mais comment vivez-vous ? m'allez-vous dire. Très bien... » Suivent des détails sur sa « petite masure » de Fontainebleau. Désormais Mme Allard « ne connaîtra plus l'état de ses affaires ».

La correspondance entre Béranger et Mme Allard se poursuivit jusqu'en 1855, c'est-à-dire presque jusqu'à la mort de Béranger. Elle fait le plus grand honneur, comme toutes ses lettres du reste, au poète le plus honnête homme avec finesse — droit et adroit — que je connaisse.

Le gros morceau de ces deux volumes, c'est, bien entendu, la correspondance de Mme Allard avec Sainte-Beuve. Un cri de désespoir, d'abord : toutes les lettres de Sainte-Beuve à Hortense, sauf un billet de cinq lignes, sont perdues. Elles ont été brûlées par Mme Allard qui avait ce droit, quoi qu'en dise M. Séché, car les lettres qu'on reçoit sont une partie de notre vie privée, et de notre vie privée nous sommes absolument propriétaires ; mais qui, le jour où elle les a brûlées, *nous* a fait bien de la peine. Elle a fait là aussi une chose qui peut étonner. Une femme qui a crié par-dessus les toits qu'elle a été la maîtresse de Chateaubriand et de cinq ou six autres, peut bien laisser la postérité lire les ettres que Sainte-Beuve lui écrivait. On dira que parmi ces lettres il y en avait d'épigrammatiques, d'ironiques — cela se voit par les plaintes qu'en fait Mme Allard dans les siennes. — Mais aussi il y en avait dont elle se montre si contente, si heureuse, que, tout compte fait, il semble bien que cette publication lui eût fait surtout honneur. Enfin elle n'a pas

voulu. Nous n'avons qu'à respecter sa décision autant que nous la regrettons.

Nous avons donc sous les yeux les lettres de Mme Allard à Sainte-Beuve de 1841 à 1848 (Sainte-Beuve n'ayant pas gardé celles qui sont postérieures à cette date), lettres à travers lesquelles nous pouvons lire, très mal, mais enfin un peu, celles de Sainte-Beuve à Mme Allard, comme on s'est amusé à lire les lettres de M. de Grignan à travers les lettres de Mme de Sévigné. Voilà ce que nous avons.

Étudions d'abord Sainte-Beuve — c'est le plus important — dans ces documents et puis un peu Mme Allard, qui mérite désormais que l'on fasse quelque attention à elle.

L'impression d'ensemble nous ramène tout d'abord aux *Enchantements de Prudence* eux-mêmes en nous faisant songer à telle partie des *Enchantements* qui n'avait aucun sens pour nous (si ce n'est peut-être pour quelques initiés) et qui maintenant nous apparaît comme devant être lue en tant que se rapportant à Sainte-Beuve. En effet, dans tous les *Enchantements* il n'est pas question du tout (sauf deux mots en courant) de Sainte-Beuve, et cela peut paraître étonnant. *Mais* il y a toute une *nouvelle*, détachée, pour ainsi dire, du livre, tout à fait à part, qui semble être toute d'imagination et qui, quand on a lu les lettres de Mme Allard à Sainte-Beuve, s'impose à vous, par toutes les ressemblances qu'elle a avec ses lettres, comme étant l'histoire, très légèrement tournée au roman, de Mme Allard et de Sainte Beuve.

M. Séché n'est probablement pas de mon avis ; car ce rapprochement que je me sens comme obligé de faire, il ne le fait point ; mais pour moi, surtout quand je songe que dans tout le reste du roman il n'est point question de Sainte-Beuve, ma conviction est presque absolue.

Cette nouvelle, donc, est intitulée *Marpé*. Sainte-Beuve s'y appelle Rémi. Il a aimé Marpé, puis il l'a quittée, très

volage, toujours entraîné par les galanteries et par l'ambition ; puis il est un peu revenu, en ami tendre, non en amant. Marpé a espéré plus et presque demandé plus. « Mon dessein était de reprendre mes liens avec lui, s'il s'en souciait, si je le trouvais plus sage, si je pouvais le rendre heureux. Il fallait observer sa conduite et l'attendre. M'en emparer, le dominer, je ne le voulais plus faire ; je savais ce qu'il en coûte ; ce n'était pas pour reprendre l'ancien amour que j'étais venue, mais pour atteindre l'harmonie des cieux [le parfait unisson entre deux âmes]... Le soir, en nous promenant, Rémi s'écria que dans la société il n'aimait que les femmes, qu'il ne pensait qu'à elles, qu'il ne trouvait d'attrait qu'auprès d'elles. Sa conversation était bien frivole et ma passion me parut bien sérieuse... Est-ce là cet objet si charmant qui m'a coûté tant de larmes ? Il n'est plus l'homme façonné par mes soins. »

Plus loin : « Je suis restée huit jours à Paris. Je l'ai vu deux fois. *Tout homme qu'il rencontre chez moi l'inquiète.* Mais il montre des soupçons sans vouloir s'expliquer et il sort aussitôt. Je vois qu'il pense que j'aime ailleurs, il ne sait qui ce peut être ; mais ma conduite l'étonne. Eh bien, qu'il s'étonne, qu'il s'anime. Il se montre chez moi homme du monde, causant à ravir, plein d'esprit, de naturel, d'agrément, de gaîté, avec les meilleures façons, et c'est sans doute l'homme le plus séduisant qu'on ait vu jamais... Que sais-je de sa vie? *On dit qu'il conduit plusieurs intrigues et s'occupe d'un grand mariage ; mais qu'il est refusé par le père.* Peut-être il ne pense jamais à moi. Le monde l'emporte Il faut donc me retirer. »

— Plus loin : « Non, non, restons calme. Rémi, volage, m'oublie ! Mes souvenirs insensés m'ont seuls fait venir ici et garder des espérances chimériques. Je rentre en moi-même et j'abandonne à ses plaisirs cet homme trop cher, si ennemi de la sagesse. Pourquoi reviendrait-il à

moi ? *Selon les idées du monde* j'ai rendu son retour impossible. *On pardonne à Mme de Wolmar, mais non pas à Marpé.* Oh ! pourquoi n'a-t-il pas ma constance ; pourquoi n'est-il pas rattaché comme moi par la mémoire ? Il s'abandonne à toute séduction quand moi j'abhorre toute nouveauté qui trouble le silence des bois. Adieu, Rémi, ma chimère ! Nous nous reverrons quand l'âge aura glacé son cœur. Mais jamais l'âge ne glacera mon cœur pour lui... Toujours *sa santé délicate attendrira mon cœur* (1), et si je ne peux le soigner désormais, si je ne lui parle plus même d'un amour inutile, j'en reporterai à Dieu l'attendrissement et le secret. » — « Mon Dieu, quelle folie ! Il est venu en hâte. Il était agité et depuis si longtemps je l'attends ! Ah ! c'est ici que Dieu nous sépare... Dieu daigna me l'envoyer pour ma jeunesse ; mais il réclame désormais ma vie pour des pensées plus sérieuses. Oh ! combien nous avons cessé de nous entendre ! Il est venu chez moi comme en bonne fortune ; il est arrivé, il est sorti comme en tous ses autres rendez-vous. Il ne connaît plus notre amour, l'amour. Il n'est plus façonné par mes idées... Il m'a dit pourtant qu'un jour nous nous retrouverions. Ah ! jamais. L'enchantement des sens, loin de renaître (?), rend la douleur plus perçante, plus molle et plus abandonnée. Voudrais-je, dans ma langueur, le retenir, le convaincre ? Il m'écrivait hier : *Salut à la reine des folies !* Non, je ne suis plus la reine des folies ; c'était au temps où je régnais sur lui ; qu'il en reste seul le roi s'il veut et qu'il appelle folies, s'il veut, *l'étude, la solitude et la sagesse.* Il vient tous les soirs, aussi aimable qu'il le fut jamais ; parlant de nous retrouver ensemble ; il m'adresse

(1) Je reconnais que ce trait — et quelques autres encore, allons, avouons-le — peut s'appliquer aussi bien à Bulwer qu'à Sainte-Beuve. Dans *Marpé* Mme Allard a pu combiner deux hommes réels en un seul héros ; mais beaucoup de traits s'appliquent comme de cire à Sainte-Beuve et particulièrement au Sainte-Beuve de la correspondance.

une douce cour, *me prie de chercher l'heureuse maison qui doit nous réunir*. Ce soir il était plein de grâce et d'esprit, entraînant, mais délicat ; et à peine sa bouche adorée a touché mes cheveux. »

Mon hypothèse est que la nouvelle intitulée *Marpé* a été écrite vers 1842 ; car elle est d'un bien meilleur style que les *Enchantements* et insérée dans les *Enchantements* quand ceux-ci furent préparés pour l'impression, c'est-à-dire en 1864.

Sainte-Beuve à travers les lettres de Mme Allard paraît exactement ce qu'est Rémi dans la nouvelle intitulée *Marpé*. Voici ce que, d'après ces lettres, on peut conjecturer du roman historique Sainte-Beuve-Allard. Mme Allard a dû connaître Sainte-Beuve vers 1840, après qu'elle eut rompu avec Mazzei et qu'elle eut recommencé à vivre en France. Elle avait trente-neuf ans et deux enfants, l'un de dix-sept ou dix-huit ans, fils de son premier amant, l'autre de deux ou trois ans, fils, probablement, de Mazzei. Sainte-Beuve avait trente-six ans, était encore endolori de sa rupture avec Mme Hugo et était amoureux de Mme d'Arbouville, de Mme d'Agout, de Mme Juste Ollivier, de Mlle Desbordes-Valmore, de Mlle la fille du général Pelletier et de beaucoup d'autres dont le nom m'échappe. En conséquence, ayant lié commerce amical avec Mme Allard, et Mme Allard étant de celles qui s'offrent plutôt que de celles qui se refusent, il eut avec elle les derniers engagements je ne sais quand, mais en 1840, ce me semble, les premières lettres de Mme Allard étant de 1841 (à partir d'août) et faisant allusion à cela comme à une affaire déjà ancienne. Il semble, si invraisemblable que cela paraisse, mais il s'en faut bien que cela soit invraisemblable vraiment, que les relations intimes entre Sainte-Beuve et Mme Allard n'eurent lieu qu'une seule fois. Cela est indiqué presque formellement à plusieurs reprises. Mme Allard écrit : « Ne parlez pas d'une femme que vous avez si longtemps adorée

(ce n'est pas moi qui n'ai fait que passer comme un songe) (1).

Elle écrit encore : « O Sainte-Beuve ! au printemps quand le soleil va se coucher et que je partirai pour Herblay, je ne pourrai plus comme *ce jour*, un des plus charmants de ma vie, vous dire adieu à la hâte et sceller notre tendre amitié par un plus doux lien. »

Elle écrit encore : « Voyez pourtant, Monsieur l'homme sérieux, notre petite histoire. Ce qui s'est passé entre nous *un jour* vous a laissé indifférent à tout ce qui est arrivé. Je sentais seule et regrettais seule, et aujourd'hui que tout est fini à jamais, c'est moi qui suis triste un peu et qui déplore ce départ absolu d'un oiseau de passage et d'un ami si fait pour plaire et pour toucher... »

Je pourrais multiplier ces indications. Il est donc bien entendu que le « clou d'or » entre Mme Allard et Sainte-Beuve ne brilla qu'une fois.

Il y a ceci de particulier que Sainte-Beuve donna une certaine solennité à cette rupture suivant de si près la liaison. Il dit le « amis toujours, amants jamais » en jurant par le Styx et par Minerve. Ici, quelle fortune ! nous avons une lettre de Sainte-Beuve, inédite jusqu'à présent et que M. Troubat a bien voulu livrer. La voici ; elle est de 1841 : « *Mais Minerve descendit du ciel et posa entre eux des serments ; ils jurèrent par les dieux qui habitent l'Olympe et par le Styx, serment redoutable aux dieux même !* — Oui, mon amie (permettez-moi de vous appeler ainsi), j'ai besoin de faire appel à votre amitié, à votre générosité. Que rien ne soit changé entre nous, rien, excepté un point. Quand je vous vois, je suis faible, je désire ; cela est suivi

(1) Ce n'est pas Mme Hugo non plus, la suite du texte semble indiquer Mme d'Agout («...j'ai mes raisons pour tant sympathiser avec elle [ce qui n'empêchait point qu'elle n'en fût jalouse]. Elle a été maltraitée par la Reine [George Sand] et elle l'admire encore et elle lui pardonne tout... »)

de longs troubles. Je veux trouver en vous un appui contre vous, contre moi-même. Vous me verrez toujours ami, toujours touché ; mais qu'il y ait entre nous une barrière et que je reste en deçà du serment : mais à vous, reconnaissant. Et toujours. Sainte-Beuve. »

Ceci... d'abord prouve la réalité de la liaison amoureuse, si courte qu'elle ait été, entre Mme Allard et Sainte-Beuve, et il faut s'arrêter un instant ici, parce que c'est en contradiction apparente avec la fameuse ligne du *Cahier intime* de Sainte-Beuve : « En amour, je n'ai jamais eu qu'un succès : Adèle. » M. Séché dit : vous voyez bien d'après toute cette correspondance que Sainte-Beuve a eu plus d'un succès féminin. Et il conclut que « ce passage du *Cahier* était écrit avant sa liaison avec Hortense et *n'était pas tenu à jour* ». On croit généralement que le cahier en question est de la vieillesse ou au moins de la maturité de Sainte-Beuve. Ma solution de la contradiction apparente serait différente de celle de M. Séché. Je croirais assez volontiers que Sainte-Beuve, mon Dieu, n'a pas tenu compte de la conquête qu'il avait faite de Mme Allard ou plutôt que Mme Allard avait faite de lui ; et ce n'est pas très bien de sa part ; mais c'est assez naturel.

Maintenant d'où vint le malentendu ; d'où vint que Sainte-Beuve, si vite, si brusquement, *sicut canis bibens raptim ad Nilum et fugiens*, et ce fut pour toujours, rompit comme amant avec Mme Allard et, sinon *inimicus recessit*, du moins se retira si obstinément sous la tente de l'amitié?

Bien des raisons. Il avait une demi-douzaine d'amitiés féminines. Mme Allard, jalouse de toutes, quoique avec douceur et mansuétude et allant jusqu'à villégiaturer très amicalement avec l'une d'elles (Mme d'Agout), le lui reproche ou le lui rappelle constamment. Il avait son travail qu'il craignait, je crois, que Mme Allard, évidemment très accaparante, ne troublât ; car elle lui propose toujours de vivre avec lui, de le soigner, de veiller sur sa santé, et

elle ne semble pas se douter que c'est précisément cette perspective qui épouvante le bénédictin, le bénédictin très galant, mais qui voulait n'être plus que bénédictin une fois rentré chez lui.

Autre chose : le souvenir récent encore de Mme Hugo. Que vient faire Mme Hugo en cette affaire ? Vous croyez qu'elle n'y vient rien faire ? Écoutez ceci. C'est très intéressant et comme complément de nos informations sur les rapports entre Mme Hugo et Sainte-Beuve (quelle bonne fortune encore pour nous !) et comme explication de l'attitude de Sainte-Beuve à l'égard de Mme Allard et même de toutes les femmes, à partir de 1840 environ.

Sainte-Beuve a communiqué le fameux *Livre d'amour* à Mme Allard. Mme Allard, qui trouve beau tout ce que Sainte-Beuve écrit, est dans l'enthousiasme : « Pour de tels vers, de tels accents, une femme reviendra du bout de l'univers ; elle ira encore à votre porte ; vous la recevrez et ce sera bien ; vous devez tout lui pardonner, je le crois, en y pensant mieux. On doit tout pardonner à ces natures qui ont quelques parties admirables ; car elles n'ont la conscience que de ces parties-là, et c'est par où on les possède : le reste ne compte pas. » — Or Sainte-Beuve en marge de cette lettre écrit : « Mme V. Hugo » (preuve, en passant, que c'est bien à Mme Hugo que se rapporte le *Livre d'amour*) et, au bas de cette même lettre, écrit : « A cela je réponds : ce que vous dites est vrai, aussi je pardonne ; mais voilà tout. Allez, un peu d'esprit, un peu de grâce, un peu de sensibilité ne nuisent pas, même à côté d'une grande et sublime passion ; ces petits ingrédients [oh ! le vilain mot !] si charmants sont surtout fort utiles dans les intervalles, et ils ont toujours manqué à ma *superbe et dure violente.* »

Oh ! voici qui est précieux ! Il faut donc prendre à la lettre le fameux sonnet du *Livre d'amour* où Sainte-Beuve accuse Mme Hugo de passion effrénée, délirante et fatigante·

« J'ai voulu la nuance et j'ai gâté l'ardeur. » Il faut prendre à la lettre tout le *Livre d'amour*, où Mme Hugo est toujours représentée sous ces couleurs. Bien ! Voilà qui est bon gain pour nos informations.

— Mais quel rapport enfin avec Mme Allard? — Eh bien, mais, c'est mon impression que Sainte-Beuve a craint dans Mme Allard une seconde Mme Hugo. Voilà. Elle aussi, Mme Allard, était terriblement orageuse, moins peut-être que Sainte-Beuve ne l'a cru, mais assez fort, et les échaudés sont portés à croire que l'eau même froide est de l'eau bouillante et l'on ne peut pas dire que Mme Allard fût de l'eau tiède. Sainte-Beuve a craint Phèdre et toutes ses fureurs.

Je dirai même, généralisant un peu, peut-être trop, qu'à partir de 1840 environ Sainte-Beuve a continué d'aimer les femmes et a redouté l'amour. Il s'occupe d'une foule de femmes ; mais il s'occupe surtout de celles dont il n'a rien ou dont il a peu à espérer, c'est-à-dire à craindre ; d'une femme qu'il sent radicalement vertueuse et dont il voudrait une seule preuve d'amour complet, sans lendemain ; d'une femme mariée qu'il sent vertueuse, d'abord, et ensuite, ce qui est encore plus rassurant, parfaitement amoureuse de son mari ; d'une femme très passionnée, mais qu'il sent éperdument éprise de son amant ; etç. Oui, à partir de 1840, Sainte-Beuve aime l'amour et redoute l'amour. Il courtise les femmes et craint encore plus de réussir que d'échouer. Il demande leur cœur et craint de l'obtenir. Il ne renonce pas à être aimé, à quoi il ne renonça jamais, mais il voudrait l'être sur les coteaux modérés et à faible lueur de la lampe. Il dirait dans un autre sens que Fénelon : « Je veux une lumière douce qui repose mes faibles yeux. » Il a redouté, c'est certain, les éclairs et les foudres, présumés au moins, de Mme Allard.

Ajoutons, puisque la pauvre Hortense s'en est aperçue avec désespoir, qu'il avait certaines délicatesses. Il y a des

hommes qui sont pleins de pudeur pour le compte de leurs amis et se sont fait un front qui ne rougit jamais de leurs propres fautes, mais qui est très prompt à rougir des fautes des autres. Sainte-Beuve savait que Mme Allard, quand elle le fréquentait, n'avait pas rompu avec Bulwer ; il savait qu'elle n'avait pas rompu avec Chateaubriand, peu capable de porter ombrage en 1841, mais encore ; il savait qu'elle avait eu beaucoup d'amants, moins qu'on ne disait, plus qu'elle ne disait. Il craignait sans doute qu'elle n'en eût encore et qu'elle ne devînt ce que nous appelons une vieille reine qui n'abdique pas. Elle se comparait souvent à une amazone, et Sainte-Beuve, songeant à un avenir prochain, devait dire, en bon humaniste : *Turpe senex miles..., cum præsertim mulier est.* Bref, comme tous ceux qui n'ont pas le droit d'être difficiles, il l'était.

Il y a, dans cette correspondance même, une discussion entre eux qui est un peu burlesque, triste au fond. « Combien peut-on, honnêtement, accorder d'amants à une femme, au cours de sa vie ? — Pas plus de trois, a répondu Sainte-Beuve dans quelque salon. Au delà ce n'est plus correct. » Et Hortense a connu cette décision de cour d'amour et avec beaucoup trop de naïveté elle proteste : « Ne fixez donc pas de nombre... » — Il est certain que ceci est « l'argument du chauve » ou « l'argument du monceau », et que si l'honnête femme ne finit pas au premier amant, je serais embarrassé de dire à quel chiffre elle finit. Mais enfin Sainte-Beuve avait, très arbitrairement, marqué une limite qu'il est incontestable que Mme Allard avait franchie.

Voilà les raisons très probables pourquoi Sainte-Beuve résista avec une vertu singulière aux rappels de Mme Allard. Et si vous me dites : « Il y en a une qui suffit, c'est qu'il ne l'aimait pas », je vous dirai que c'est précisément de celle-ci qu'il ne faut pas exciper, parce qu'il est très évident qu'il l'aima très fort, de très profonde amitié, et que quand on aime d'amitié une femme qui vous aime d'amour, il est

rare qu'on ne lui cède point. Et donc c'est aux autres raisons, que je viens de donner, qu'il convient qu'on se reporte.

C'est dans cette situation qu'ils étaient depuis 1841, et c'est de cette situation que les lettres de Mme Allard nous donnent tous les aspects divers. Suivons-la, en feuilletant et sans nous assujettir à un ordre très rigoureux puisque maintenant la situation est connue.

Hortense (1841) sait que Sainte-Beuve connaît sa liaison, souvent rompue, toujours renouée, avec Bulwer. Elle le devine, sinon jaloux, du moins désobligé par cette perspective de partage. Elle lui écrit (comme dans toutes les lettres de femmes, il faut lire entre les lignes, et ici ce n'est pas facile) : « Si vous ne venez pas demain soir, mardi, je croirai que vous me trouvez coupable ; venez, car je ne le suis point. C'est vous qui avez tout fait ; c'est vous qui avez jeté au vent une parole sérieuse qu'on [que je] a écoutée trop facilement en se flattant, je ne sais pourquoi, de fixer un homme de l'esprit le plus élevé et de l'âme la plus délicate [Sainte-Beuve lui-même]. En vous avouant la vérité sur ce qui s'est passé cet été [un renouement avec Bulwer], j'en suis plus à mon aise pour vous dire des choses tendres et le charme qu'on aurait trouvé près de vous. Mais si l'homme hésite, la vie nous presse et se hâte et les anciens sentiments seuls ont poussé des racines qu'on ne peut arracher en dépit du sort (elle le menace de retourner définitivement à Bulwer. C'est Pyrrhus menaçant Andromaque d'un retour à Hermione.) Vous m'avez rendue plus hardie pour avoir un homme que j'ai trop aimé et que je craignais beaucoup (évidemment Sainte-Beuve lui avait dit : le mieux c'est de reprendre Bulwer). Vous avez enchanté des jours qu'il ne charmait pas ; mais on était bien aise aussi de l'appeler contre vous et de renaître à lui quand vous montriez qu'il n'y avait pas d'avenir avec vous [comme tactique, ce n'est pas très bon. Exciter

la jalousie, présente ou rétrospective, pour faire dire au gentleman : « elle ne sera plus qu'à moi, la misérable ! » cela ne réussit qu'avec des natures un peu grossières ; et si cela suggère un amour, c'en est un si près de la haine que mieux vaudrait ne le suggérer point. Mais Hortense ne fait pas de tactique, je crois ; elle dit ingénument ce qui a été]. Il n'y a rien parfois qui m'ait paru si doux que de vivre pour vous ; de soigner une santé dont vous vous plaignez souvent et de descendre (ou monter) dans cet intérieur où vous vivez solitaire avec vos rêveries et votre sensibilité. Je n'ai jamais compris cette soumission où vous restez au sort contraire, aux privations de tout genre dans le sentiment qui vous tient fidèle. Ce dévouement est beau ; mais il n'est pas dans la nature. Il n'est pas de votre âge encore trop jeune pour certains sacrifices. Que veux-je dire en vous disant tout ceci ? Simplement vous montrer que tout fut votre ouvrage et que j'ai eu un penchant très tendre pour vous. Si vous blâmez ma conduite, blâmez aussi les complications de la vie, vos hésitations à vous-même, ce qui vous éloignait le premier. Mes plus beaux jours de cet été ont été dus *à vous seul*... Mon âge n'est plus celui où l'on entraîne les hommes ; aussi je serai contente de ce qui est arrivé s'il en reste quelque tendresse entre nous et de mon côté pour vous un sentiment que bien rarement j'ai vraiment senti. »

Après les terribles difficultés et embarras, trop naturels, du commencement, je connais peu de lettres de femme aussi touchantes que celle-ci.

Quelque temps après, dans le même sentiment, avec plus de littérature, ce qui m'agace ; mais elle est bonne : « Je suis revenu ce soir à Herblay, pensant un peu à vous, et il faut que je vous dise l'enchantement qu'il y a à se retrouver seuls, au milieu de l'hiver, à la campagne, loin du trouble des villes et des passions... J'ai fait seule le chemin à pied, au clair de lune, avec un léger brouillard. J'étais si con-

tente ; l'air et le silence me plaisaient tant que j'ai été au moment de me mettre à genoux dans la boue, pour remercier Dieu. Des nuages rapides couraient sur la lune encore naissante [oui, Madame, vous avez été la maîtresse de Chateaubriand] ; le froid du soir n'était pas vif ; mais plein de vapeur et de rêverie. Tout était calme ; tout rappelait doucement l'homme à son foyer domestique. Et en me retrouvant ici, au mien, solitaire, j'éprouve un charme que je ne saurais vous rendre. Je n'entends que la tendre respiration de mon enfant endormi. Tout dort dans le village excepté moi, qui vous écris. Il me semble que j'aurais bien aimé de vous faire partager ces douceurs de la retraite et des champs ! Nous eussions goûté ensemble les sciences et la solitude. J'ai là autour de moi tous ces songes qui sont mes vrais amants. Qu'on vit bien seule avec ses livres ! Mais qu'il me serait cher aussi de les lire avec un autre et tour à tour comme vous avez dit dans vos vers... Vous avez écrit un petit mot qui m'a troublée, *vous qui aimez comme un Parthe combat, en fuyant.* Nous sommes-nous aimés ? Non, ce n'est point aimer. Je sais ce qu'est aimer, je vous aurais montré comment je le sais [à côté de choses exquises, des manques de tact qui détruisent tout]. Aujourd'hui peut-être, nous pourrions commencer. C'est lent, c'est saint, c'est douloureux, c'est tour à tour délicieux et triste. *Jamais vous n'aurez été aimé dans la pleine douceur,* dans la pleine liberté où j'aurais pu le faire. Nous avions un même culte pour les grands écrivains de la terre et pour les dieux des cieux. Accordez-moi un léger regret, aussitôt démenti, à votre manière... »

Tout compte fait, il n'y a pas à dire, elle est délicieuse.

Quelquefois la jalousie perce et une ironie que je ne sais comment définir, une ironie tendre. C'est extrêmement particulier. C'est un ambigu piquant et doux. « Moi qui suis du XVIIIe siècle », dit-elle quelque part. Comme

elle a raison ! Une Lespinasse qui ne serait pas brouillée avec Mme du Deffand. C'est unique :

« Venez demain, je vous en prie, je vous attendrai à 4 heures. Ne soyez pas de ces égoïstes qui refusent aux autres quelques beaux jours... Que faites-vous ? Vous ne savez pas ce que vous faites... Vous êtes le seul homme de notre temps qui ayez trouvé l'accent de l'âme et qui ayez peint l'amour avec tendresse. C'est cela qui vous rend malade ? Qu'en faites-vous ? Vous m'avez refusé quelques jours de passion — et de désespoir, car j'aurais été jalouse horriblement. Je vous aurais fait connaître une vie douce, intime et profonde, comme on la trouve dans ce que vous écrivez de sensible. Oh ! pourquoi êtes-vous si bête et si passionné ?... Venez, acceptez-moi pour ce long avenir de pensées et d'études où nous marchons et *où on se contentera du « clou d'or », pourtant, si l'on n'a que cela pour se pendre.* » — De qui est-ce donc que l'on a dit : « Il avait de l'esprit jusqu'au fond du cœur » ?

Des analyses psycho-physiologistes dont peut-être il est séant que je demande pardon à mes lecteurs, mais il est entendu qu'aujourd'hui, pour une fois, nous sommes au XVIIIe siècle : « Dans votre *idée fixe* (vous savez laquelle) [mon Dieu, c'était qu'il la considérait comme une courtisane italienne du temps de Boccace] vous me croyez peut-être ici agitée. Non, Monsieur, vous vous trompez tout à fait. Vous m'avez transformée très facilement. Le temps sans doute aussi devait m'amener à plus de calme. On dit que les femmes, à mon âge, sont plus indomptables que jamais. Ce n'est pas vrai : je dirai qu'à mon âge elles sont plus faites pour sentir les choses exquises. C'est une douceur plus grande ; et quand, je ne sais par quel bonheur, ne fût-il que pour un jour, cette douceur va s'adresser à vous, le plus fin et le plus exquis des hommes, Sainte-Beuve, alors la volupté, dans le sommeil, dans la nuit, quand une veille stoïque ne le contient plus, s'en va, le

dirai-je ? se glisse dans tous les membres et jusqu'à leur extrémité. C'est une plénitude de délices, une plénitude du bien suprême pour lequel on était née. J'ai trop souffert dans ma vie par l'absence de cette volupté-là ; le reste, on le retrouve toujours ; on le prend comme un rapide secours ; mais ce bien suprême, cette mollesse de Dieu, ces impressions générales et délicieuses, je ne demande rien de plus et je ne les dois qu'à vous. »

Ailleurs elle s'inquiète, et en vérité fraternellement, de la santé de Sainte-Beuve et, ce qui est beau de toute femme amoureuse, mais ce qui, de sa part, est, ma foi, presque sublime, et je ne souris qu'à demi, elle s'offre comme sœur et pour vivre en sœur avec lui. C'est beau, à quarante ans, d'apprendre de l'amour une manière tout à fait nouvelle de s'offrir :

« Pour moi, je crois que vous faites une vie contraire. Rien que l'étude n'est pas le régime de l'homme. Moi, je pensais guérir vos yeux... Que craignez-vous quand votre maîtresse est votre amie, une femme bonne et qui vous aime si tendrement qu'elle vous fera même le sacrifice de ses sens (et que le diable les emporte !) si vous le voulez vraiment. Mais c'est une bêtise. Si l'homme à votre âge vit chaste, il a mal aux yeux, il a mal partout. Vous confondez la mesure, la précaution, avec l'abstinence absolue... Ce soir je ne serai pas libre ; mais vendredi je resterais, si vous vouliez, au lieu de partir. Ou remettez ces choses ; car enfin ce que je vous dis vous paraîtra étrange. Mais, Monsieur, je crois qu'on peut dire ces choses à un homme qu'on aime véritablement. Mon Dieu, je saurai bien vous laisser, si vous voulez ; vous ne me verrez pas importune, et j'ai déjà plus d'une fois su me vaincre ou me distraire... »

Et puis comme, même quand elle est sublime à sa manière, elle ne peut pas cesser d'être spirituelle, elle ajoute tout de suite : « Je suis folle ? Peut-être. Mais vous êtes

fou. Quel beau mariage ! » — Elle adore Voltaire. Je crois que Voltaire l'eût aimée.

Ce qu'il y a de plus curieux c'est qu'elle *se* connaît et *le* connaît admirablement, et que jamais l'amour, quoique éperdu, ne fut moins aveugle. Elle se connaît : « J'ai trouvé ici mon fils malade et j'ai passé la nuit dans les mêmes impressions, les mêmes sensations, les mêmes rêves qu'à Paris. *Ce n'est pas la mère qui a veillé.* [Elle se calomnie ; c'est la mère aussi ; mais le mot est beau.] Vous ne savez pas combien pour moi ces choses sont difficiles à naître, *vous qui trompez ces délices avec les derniers objets* (*vous me l'avez dit*). Quand je me suis donnée, lors des passions, c'était armée de pied en cap et la visière baissée, avec vous. Mais c'était amenée par les seules choses qui rendent cet abandon sacré, la plus grande estime, une tendre et vive admiration, une telle opinion de vous que je vous crois le plus honnête homme de mon pays, comme je vous en crois le premier par le talent. Je ne voudrais pas être plus jeune d'un jour. Et je ne voudrais pas de Joseph Delorme avec ses vierges. Si les Latins préféraient les femmes à mon âge et quand déjà elles avaient quelques cheveux blancs — n'est-ce pas Properce qui l'a dit ? — [je crois que c'est Ovide ; mais ils peuvent l'avoir dit tous les deux], ils savaient bien ce qu'ils faisaient... Mais pourquoi cette triste loi de la nature que le plus grand jour pour nous est presque le dernier et que les choses belles comme ce que je sens pour vous ont une marche si lente, si craintive, si effrayée ! Oui, je vous ai *craint* beaucoup pour ce qui reste encore en moi d'énergie et de délices. J'aurais voulu changer ce reste en pleurs pour un homme qui m'a faite femme [elle exagère] *et qui savait aimer autant qu'une femme.* »

Elle *le* connaît, comme déjà vous venez de le voir et comme le montre ce qui suit :

« Mais quoique je vous aime si bien et depuis si long-

temps et si parfaitement... je ne me crois pas si bien faite pour vous plaire que pour vous aimer. *Il vous faudrait quelque chose de plus poétique, de plus fugitif, de plus réservé, de plus vertueux selon le monde*, une femme moins forte, dût-elle être moins tendre, ce qui charme le poète et le tourmente. Vous vous envolerez au premier jour pour quelque jeune fille ou quelque grande coquette ; vous vous rejetterez dans un monde où j'aime à vous voir briller... »

C'est absolument cela. Sainte-Beuve, au sortir de l'orage, ne rêvait que douceur, que grâce faible, que « nuance », que demi-teinte et que « quelque chose comme une odeur qui serait blonde ». Je fais remarquer en passant, qu'en passant aussi et sans avoir l'air d'y toucher et peut-être sans y prendre garde, elle n'est pas superficielle, au moins comme psychologue, la « folle » Hortense : « Une femme moins forte, dût-elle être *moins* tendre ». Voilà qui est de quelqu'un qui connaît les âmes, la sienne surtout, sans doute, mais les âmes.

Elle le connaît à fond, sans, remarquez, l'avoir, ce semble, fréquenté beaucoup. Sainte-Beuve lui ayant écrit — tout ce qui, dans ces lettres, se retrouve de bribes de celles de Sainte-Beuve, je le recueille précieusement — : « *C'est assez pour qui est mort, pour qui ne vit plus que par grâce, pour qui a tout senti. Or nous en sommes là, chère Hortense* » (1846), elle lui répond : « Je n'en suis pas là du tout et je ne vous en crois pas là. Meurt-on jamais? Je craindrais plus que la mort la tristesse des passions, que j'ai déjà connue, qui s'éveille sous un certain aspect du ciel, sous tous ces nuages qui couvrent aujourd'hui la forêt, dans ce doux et paisible air d'automne, tristese que vos lettres, sans la respirer, m'apportent quelquefois ici et par laquelle Dieu, peut-être, à la fin, nous presse et nous rappelle. »

C'est bien en effet ceci, la maladie de Sainte-Beuve, à savoir le goût de la tristesse, par quoi il commença, par

quoi il continua en essayant de s'étourdir, par quoi il finit. On s'étonnera des mots « sans la respirer » écrits précisément en réponse aux paroles les plus désespérées que Sainte-Beuve ait prononcées ; mais il faut songer que *la plupart* des lettres de Sainte-Beuve à Hortense étaient sur un ton léger et gai qu'il affectait un peu avec elle.

Encore un trait, d'une vérité admirable : « Vous m'écrivez un billet aimable. Déplu ? Est-ce vous qui avez déplu ? Il me semble que c'est moi. C'est vous qui ne voulez ni consolations, ni soins, quand d'autres poètes les aiment. Pour moi, j'ai peur de vous et je me guide désormais là-dessus. *Vous causez des impressions que vous ne partagez pas.* » — Oh ! le voilà cette fois *ad unguem*.

Et moi je le vois d'ici. Il devait être à la fois un peu confus et tout à fait charmé d'être pénétré et démêlé si subtilement. A la fois nous craignons d'être connus et nous aimons à l'être. C'est peut-être la définition, non pas de l'amour, mais de l'amitié.

Si vous tenez aux transitions, celle-ci est toute faite. Comment Mme Allard a-t-elle jugé Sainte-Beuve, non seulement comme amant, mais comme homme de pensées, et enfin à tous les points de vue ? C'est encore très intéressant ; car elle est très intelligente de toutes les façons. Elle a très bien deviné en Sainte-Beuve et même en Chateaubriand des hommes trop intelligents pour être très convaincus et pour s'arrêter (sauf parti pris, comme Chateaubriand, à l'égard de la religion) à aucune idée définitive, solide, faisant fondement et assiette. C'est très finement vu, surtout quand on songe aux différences qui existent entre Chateaubriand et Sainte-Beuve et qu'elle a très bien senti qui n'empêchent point cette similitude entre eux : « Allez ! Une femme qui honore la vérité ne pouvait être à vous et à Chateaubriand qu'en passant. Il était doux d'être à vous deux, mais on n'aurait voulu avouer vos idées jamais. Vous n'êtes pas des hommes sérieux, ni con-

vaincus, ni pieux, ni sûrs. Vous êtes de son école et c'est une fausse école. Il faut suivre la science éternelle. Si l'on en dérive, on se trompe. Il n'y en a pas deux. *Il n'y a deux mots à rien.* Scélérat, il n'y a qu'une science et qu'une vérité. La vérité prend des formes ; *elle s'entoure de formes*, à la voix de Jésus-Christ. Mais quand ces formes sont tombées, déchirées, vieillies, salies, profanées ; quand de grands hommes en ont fait justice, il faut les laisser dans la tombe et saluer la vérité pure. Voltaire ouvre votre livre [*Port-Royal*] ; il le lit : « Oh ! oh ! Qu'est ceci ? Cet homme ne m'a-t-il pas lu ? Est-il de Port-Royal ? N'en est-il point ? Le diable a-t-il fini par descendre après moi ? *C'est son allure.* Mais je n'ai pas été si loin. *Deux mots à tout !* Je n'ai jamais écrit cela. »

Ailleurs, comme elle le définit bien en tant que peintre de portraits ! « Certainement vous êtes fait pour ce genre de travail, *un Plutarque littéraire*, quelque chose de plein, de complet, ûn grand sentiment, beaucoup d'idées, ce qui est votre qualité ; enfin, au fond de tout cela, quelque chose de si senti, de si profond, si bon [eh ! mon Dieu, quelquefois ; et puis il ne faut pas oublier que c'est une amoureuse qui parle ; quand on aime les gens, on leur attribue les qualités qu'on leur souhaite], que ces livres suffiraient pour vous faire connaître et respecter le plus tendrement du monde, si on ne vous avait jamais vu.

Elle lui fait souvent des reproches qui sont très justes. Le mal qu'il a dit de Chateaubriand [1845. Il en devait dire plus tard beaucoup plus] lui fait peine au cœur et elle rappelle son ami à la justice avec justesse : « Certes, quand vous traitez Chateaubriand si sévèrement et je dirai si durement pour son âge, vous oubliez des beautés qui dans leur genre n'ont rien d'égal dans notre langue. C'est le sentiment de la nature bien autrement que ne l'a eu Rousseau, avec une impression de l'infini, avec quelque chose

de fin et de sublime qui laisse loin la rusticité de l'amant de Julie. Mais tout cela et des souvenirs très vifs (car autrefois, en lui lisant tout haut ces beaux passages je l'ai fait fondre en pleurs) ne m'ont pas fait verser de larmes... »

Surtout elle lui reproche et elle a bien raison, — Sainte-Beuve pouvait lui répondre et a dû lui répondre qu'un critique n'a pas toujours le choix de ses sujets, qu'il dépend de l'actualité, du livre qui paraît, du jour, de l'heure et du vent qui souffle ; mais encore elle a raison, — elle lui reproche de trop suivre le courant, d'être flexible et malléable, de ne pas s'imposer, comme s'il n'avait pas le sentiment de sa force. Excellente analyse :

« Vous pourrez dire ce que vous voudrez sur vos impressions littéraires et je vous croirai ; mais si j'avais lu ces volumes sans vous connaître, voici ce que je dirais de vous à mes amis : « Cet écrivain me paraît très aimable ; mais au-dessus de son travail ; n'est-il pas modeste et *d'un caractère un peu faible* ? » On répondrait : « Il est modeste ; mais il est plutôt flexible que faible ; car c'est un homme assez fier et emporté, qui a de la grâce dans sa façon ; mais qui a un caractère à lui. » Je répondrais : « C'est pourtant un homme qui semble avoir éprouvé un peu de découragement qui semble indiquer qu'il s'est jeté dans la critique en doutant du public ; un homme qui n'a pas su d'abord sentir sa force, faire tête, persister, aller jusqu'au bout et reconnaître la faiblesse de son temps... Il ne méprise pas assez ces choses et ces littérateurs que je voudrais lui voir tenir pour non avenus. Il s'abaisse et s'élève selon les vents ; il est ce que voudra son époque, son voisin, l'écrivain qui donne le ton... C'est le public qui le révèle à lui-même ; il a trop cherché le succès et l'a pris pour sa règle. »

Pour ce qui est de ses idées en dehors de Sainte-Beuve... (— Avait-elle des idées en dehors de Sainte-Beuve ? — Mais oui, Madame, je vous assure), Mme Allard était une

femme du XVIIIe siècle (bien entendu) qui du romantisme n'avait accepté et accueilli que le sentiment de la nature — elle l'a, très profond — et une certaine mélancolie où n'entrait ni pessimisme ni ombre même de désespoir. C'est une déiste épicurienne qui sait très bien s'élever jusqu'au stoïcisme. Le composé est curieux et, malgré certaines répugnances qui restent toujours, assez sympathique. Ses dieux sont Platon, Descartes, Leibniz, Machiavel, Voltaire et, à un degré au-dessous, B. Constant. Elle croit que l'humanité se dirige vers une morale très large, mais très virile, où l'énergie pour l'action, recommandée par toute l'antiquité, se combinerait avec la charité chrétienne. C'est un peu confus ; mais vous allez voir que ce n'est ni vulgaire ni sot : « Ce sera la philosophie [antique] unie à la partie sublime de la morale du Christ. Mais je désire qu'on rejette l'horreur de l'amour en lui-même. La retenue, soit ; quoique les anciens l'aient peu connue ; mais l'horreur, non. Cela vient moins de Jésus-Christ que de saint Paul, et permettez-moi d'appeler saint Paul le baron d'Holbach de Jésus-Christ. [Eh ! eh ! ce n'est pas si faux !] *Il y a une troupe de petits hommes* qui ont gâté le XVIIIe siècle, si on daigne les comprendre dans le XVIIIe siècle, et de même une troupe de petits saints qui ont gâté la morale de l'Évangile en la forçant et la surchargeant. On chassera du Temple et du siècle les barons d'Holbach ; et par là l'Évangile, la philosophie et le XVIIIe siècle se donneront la main... »

Optimisme, très énergique :

« Je vous trouve un peu aventureux de dire que Dieu s'est servi du mal. Mais comment ? Le moins qu'il a pu. Il n'y a entre le bien et le mal nulle proportion, tant le bien domine. C'est comme si vous disiez que la maladie est un état normal. [Mais, presque oui. C'est du moins l'état *le plus commun*.] Les taquins, comme Bayle, s'amusent beaucoup là-dessus... Où est donc le mal de l'homme ?

Il se plaint ; mais il vit content. *Vous êtes une petite bande élue de gens mélancoliques ; mais que de douceurs aussi vous consolent, et comme la gloire vous paie !* Et puis, si vous saviez mieux résister aux taquins et ne pas vous jeter vers la substance ennemie, *vous auriez dans cette mélancolie même le sentiment d'un avenir immortel.* Dieu n'emploie pas le mal, mais *subit* parfois les défauts de l'argile ; c'est l'idée de Platon et de Leibniz, de tous les écrivains qui ont été faits [lisez : qui ont été *forts* ; c'est une coquille] sans s'amuser à effrayer les gens, sans abuser de la pensée et sans se laisser ébranler par les impies. »

Sur Descartes, Platon et Rousseau, quelques lignes outrées quelquefois, mais qui ne me déplaisent pas tout à fait : « J'ai compris, en reprenant Descartes avec Platon, pourquoi Platon écrit en dialogues ; c'est pour donner la vie, la vivacité à des questions si profondes. Descartes est grand ; mais morne ; il a tout dominé dans son temps et reste encore ; mais il est trop plein de lui-même. Rousseau est vraiment un insolent grossier. Il a pris des autres sa philosophie en plusieurs points ; tout ce qu'il dit du mouvement est dans Platon et il commence par insulter tous les philosophes qui n'ont rien trouvé, dit-il, qui n'ont fait que parler. Quel vilain homme ; insultant et bas, à part son génie, parfois sublime. »

Elle adore Voltaire, à ce point qu'elle le croit grand poète, ce qui a dû faire sourire Sainte-Beuve : « Vous n'avez pas assez de respect pour Voltaire ; songez que jamais la tendresse et la noblesse ensemble n'ont été si bien rendues, qu'il est *le poète, l'inspiré* [c'est elle qui souligne] par excellence. Le plus noble amour du monde et le plus tendre, c'est lui qui l'a rendu dans des pièces qui sont le chef-d'œuvre de la passion, sinon de la tragédie. » — Je ne discuterai pas.

Elle n'aime pas Lamartine, et, comme pour souligner, elle nomme Delille tout à côté et favorablement : « Le

temps est si beau aujourd'hui qu'on devient poète avec ses amis. Je rentre d'une promenade où j'ai lu Delille. Vous allez trop louer Lamartine, je le crains. Excepté dans quelques morceaux, il a moins de saveur que l'eau chaude. »

J'aurais battu cette femme-là. En revanche, je l'aurais chargée de fleurs pour l'estime qu'elle montre à l'égard de Benjamin Constant et pour la persistance qu'elle met à le défendre contre Sainte-Beuve. En dehors de cette raison générale, et trop générale, qui est que Sainte-Beuve ne pouvait pas souffrir les hommes qui avaient eu des succès féminins, je me suis toujours demandé, sans pouvoir me répondre, pourquoi Sainte-Beuve avait poursuivi Benjamin Constant d'une haine si tenace. J'avais toujours pensé que c'était une rancune de Mme Récamier exprimée par Sainte-Beuve. Mais M. Herriot, par des textes de Mme Récamier, m'avait convaincu du contraire. Mais Mme Allard me ramène, par un texte trop vague il est vrai, à ma première idée ou à peu près. Que sais-je ? Enfin voici comment Mme Allard, ce qui lui fait grand honneur, défend Benjamin :

« Comme, à l'article *Fauriel* vous avez très bien parlé de Benjamin Constant, je ne crois pas que vous l'ayez si mal traité cette fois. Mais à votre place et attaqué par les ordres d'une dame, m'avez-vous dit, je crois, j'aurais déclaré (1) que Benjamin Constant avait tout le sérieux permis au caractère français et que quand ces Français voulaient faire les sérieux et se dévouer pour les religions et les dynasties, ils sortaient de la vérité [de la vérité de leur caractère], perdaient la candeur et l'abandon par où brilla si noblement B. C.... Ah ! n'attaquez pas la candeur, l'oubli du peuple [de l'opinion] et de l'arrangement

(1) J'entends ainsi cette syntaxe bizarre : « Mais à votre place, et Benjamin Constant ayant été attaqué par vous sur les ordres d'une dame..... »

d'un homme qui se livre à ses passions et qui écrit à celle qu'il aime ces belles choses que vous citez dans le portrait de Mme de Krudener — car vous critiquez toujours cet homme en en citant des choses admirables. Et moi, pour le venger, je vais faire courir à cinq mille exemplaires en Europe votre billet de ce matin, où vous préférez la jeunesse et un petit chapeau rose à l'automne, à la sagesse, à Minerve, aux muses, aux forêts, à Zénon et à Platon. Homme sérieux, vous voilà. Oh ! comme B. C. écrivait autrement à plus de cinquante ans ! *Allons ! vous êtes jaloux de Mme R.* [Récamier] ; *c'est tout clair.* »

Elle adore George Sand et fait un éloge enthousiaste d'*Isidora*, tout en reconnaissant le grand défaut de l'ouvrage, Isidora plutôt vicieuse qu'intéressante et le vice confondu avec la nature. Elle a une peur horrible, qui fut justifiée, que les positivistes de second degré ne fassent illusion à Sainte-Beuve : « Il fallait à la littérature d'Eugène Sue un *penseur* comme M. Littré. » Si Barbey d'Aurevilly avait connu cette ligne d'Hortense, il aurait modéré ses fureurs contre les *Enchantements*.

Pour ce qui est du talent de style, vous avez pu juger déjà de Mme Allard. Elle écrit vite, souvent sans syntaxe, à la Saint-Simon ; mais quelquefois elle a une véritable beauté d'expression personnelle, originale. Elle a des choses qui, tout en faisant songer un peu à Chateaubriand, et il n'y a rien de plus naturel, sont bien d'elle comme tour prompt et saillie vive : « La lune brille dans une soirée douce et sereine ; rien dans la nature ne parle de décembre aux hommes. Mais il faut pourtant avouer que c'est décembre. C'est là que nous en sommes, nous, jeunes encore de cœur, mais penchant vers le moment où l'on cesse de plaire et d'aimer. » C'est tout. Pas de développement, c'est sa manière ordinaire. C'est d'un grand effet. — Quelquefois, sans qu'il y ait la moindre imitation ni le moindre souvenir, c'est à Mme de Sévigné qu'elle fait penser. On s'y méprendrait.

Ceci ne semble-t-il pas daté de Livry ? « J'ai passé la journée dans la forêt, sous une pluie de feuilles. C'était fort beau. Le pied des grands arbres est entouré de jeunes arbres ; on ne voit que verdure d'automne ; c'est un endroit dont les siècles et la nature se sont emparés. J'y ai pensé à la poésie, à l'amitié, à vous ; car tous mes sentiments moins sages se sont envolés à l'approche de l'hiver où je vous vois repris et tiraillé par mille belles. Je reprends donc tous les avantages de l'automne et me trouve doucement dans l'état de la forêt. » — Quelquefois, et ceci est encore plus naturel qu'un reflet de Chateaubriand, car toute lettre a deux auteurs, celui qui l'écrit et celui à qui elle va, c'est un reflet de Sainte-Beuve, très net, que l'on trouve dans ces lettres : « Les années volent ; cependant pour moi je me rassure ; car je vous aime comme eût aimé Minerve si elle eût aimé. C'est à quoi je m'applique. Quelque flamme pleine d'idée et portant avec elle son adoucissement, un certain bonheur au-dessus du vulgaire et du temps, quelque chose de profond mais d'ordonné, bien des sensations, mais bien des sentiments, un ensemble consolateur quoique délicieux. » Est-ce bien un passage de Sainte-Beuve, ceci, tout en nuances, tout en « repentirs », comme disent les peintres, tout en *corrections*, j'entends tout en traits immédiatement corrigés par d'autres et en définitive un ensemble caressant pour les yeux, mais un peu indécis et dont encore l'indécision n'est pas sans charme ? Sainte-Beuve, nous apprend M. Séché, a encadré tout ce passage d'un trait à la plume. Je m'y serais attendu. On n'aime presque que sa manière. En lisant cela, il se regardait au miroir, et en l'encadrant, il s'encadrait. Eh ! sans doute !

Il faut savoir se borner. Mme Allard compte désormais pour quelque chose dans la littérature française. Quant à Sainte-Beuve, il sort de cette épreuve, — et les épreuves de ce genre sont toujours périlleuses — à son

honneur. On voit très bien à travers les lettres de Mme Allard que les siennes furent très aimables, quelquefois un peu trop sur le ton léger, mais en somme fraternelles, réconfortantes, cordiales, consolatrices. « L'ami des femmes » est quelquefois le vrai ami d'*une* femme. Sainte-Beuve le fut, ou je me trompe bien, très sincèrement et presque très profondément, de Mme de Meritens. Or Sainte-Beuve, quand ses passions mauvaises ne l'entraînaient pas, *ne se trompait point ;* et ses passions, avec Mme Allard, ne l'entraînaient aucunement. Donc Mme Allard, à quarante ans, était une femme très digne d'être aimée. Cette « moderne Leontium » (pardon du cliché ; mais ici il est si juste) m'a retenu un peu longtemps ; mais son livre posthume est une petite révélation, et puis on n'est pas fâché qu'il *sorte* quelque chose, par hasard, qui soit plutôt à l'honneur du caractère de Sainte-Beuve. M. Troubat, en délivrant enfin cette correspondance, l'a bien senti. Il a vu très juste. Il convient de le remercier.

... Que dirai-je? En principe, c'est toujours abominable de garder des lettres de femmes. Mais quelquefois... *Felix culpa.*

Emile Faguet.

En marge des vieux livres

(SECONDE SÉRIE) (1).

M. Jules Lemaître continue avec autant de bonne grâce et peut-être plus de charme, parce que sa manière est plus abandonnée, ce me semble, à jeter en marge de ses lectures les petits contes, les petites scènes, les petits récits philosophiques qu'elles lui inspirent. Et cela est toujours fin, toujours spirituel et souvent profond.

Voici la *Vierge aux anges*, de couleur un peu païenne, entre nous, mais de sens très chrétien, nous montrant la Vierge Marie écartant de sa demeure les angelots qui veulent absolument la servir ainsi que son mari, à cause de Jésus, pour qu'ils aillent aider et secourir plus pauvre qu'elle.

Voici les guerriers grecs dans le cheval de bois avec les alternatives de confiance et d'atroce terreur où les jettent tantôt la monstrueuse bêtise des Troyens, tantôt l'imprudence de quelqu'un d'entre eux qui est gris comme un silvain et qu'il faut étrangler pour l'empêcher de chanter à tue-tête.

Voici l'histoire de cette noble dame de Constantinople qui accueillit très bien un croisé, mais qui, trop entêtée de théologie et parce qu'elle exprimait des opinions autres que celles de son ami sur la double nature de Jésus, fut étranglée par lui à un moment où il était raisonnable qu'elle s'attendît à tout autre chose.

Voici le mariage de Panurge et ce qui s'ensuivit naturellement au profit de Jean des Entomeures et à la grande

(1) Par M. Jules Lemaître, Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

confusion de Panurge, justement puni, peut-être, d'avoir épousé une ribaude sur cette seule considération, évidemment incomplète, qu'il était amoureux d'elle.

Voici La Fontaine chez les voleurs et vivant avec eux en très bonne intelligence parce qu'ils ont de la littérature et des façons cordiales à l'ordinaire, jusqu'à ce que, pris pour l'un d'eux et même pour leur chef, il se voie un peu en froid avec eux, pour un temps, ayant un peu négligé les intérêts de la compagnie dans cette circonstance.

Voici, et au vrai quoique recevant de l'auteur des agréments de forme et d'exposition, l'histoire de Mme de Sévigné et de Mme de Grignan qui s'adoraient de loin avec des ardeurs non pareilles et qui ne pouvaient pas se supporter quand elles étaient ensemble, en telle sorte qu'il fut providentiel que le plus souvent elles vécussent à trois cents lieues l'une de l'autre ; pour elles d'abord, parce qu'elles eurent la paix et même l'affection l'une à l'endroit de l'autre ; pour nous ensuite, parce que c'est à cette circonstance que nous devons des lettres qui sont assez souvent tournées en bon style.

Voici encore l'histoire triste de cette sotte fille de Louis XIV, qui ne put jamais comprendre que sa naissance aussi irrégulière qu'auguste lui imposait des devoirs de discrétion et de modestie tout particuliers et qui empoisonna sa vie par des rêves de grandeur et des regrets stériles, sans compter que, pendant qu'elle présentait un placet au roi, son fils roula sous le carrosse lancé au grand trot et que Louis XIV écrasa net son petit-fils. Je ne sais pas trop quelle est la moralité de cette histoire ; mais elle doit en avoir une.

Ce que je sais de certaine science, c'est que, de ces quinze nouvelles, il n'y en a pas une qui ne soit d'une lecture la plus agréable du monde et qui ne soit merveilleusement féconde en bonnes réflexions.

E. F.

Les Champier [1]

Scènes de la vie populaire. Le défaut presque inévitable des romans populaires, c'est qu'ils se ressemblent tous. Dans tous, il faut bien que vous retrouviez, comme dans l'*Assommoir*, comme dans l'*Apprentie*, le père qui devient peu à peu socialiste et peu à peu alcoolique ; la mère laborieuse et prudente, qui combat tant qu'elle peut l'alcoolisme de son mari sous sa forme socialiste et le socialisme de son mari sous sa forme alcoolique ; la jeune fille gaie, vaillante et profondément honnête ; la jeune fille qui glisse à la honte ou à la basse galanterie, entre laquelle, du reste, je vous prie de croire que je ne mets aucune différence.

Le moyen pour l'auteur de faire autrement ? S'il fait ainsi, il risque d'être banal ; mais s'il fait autrement, il est faux. Seulement, par où l'auteur peut se sauver, c'est par l'exactitude minutieuse du détail, qui donne la sensation et je dirai presque le contact de la vie. C'est par où M. Renaudin s'est sauvé en effet et s'est excellemment distingué. On croit véritablement vivre jour à jour avec les Champier, être de leur famille, ce qui n'a rien de déshonorant et pour un peu on leur dirait, selon le jour, des choses désagréables ou des choses flatteuses. On déjeune et l'on dîne avec eux ; on est avec eux à Saint-Cloud ou à Saint-Germain en partie de plaisir ; on suit le père au Comité de la grève, d'autant plus que sa fille aînée, qui est charmante,

(1) Par Paul Renaudin, chez Plon.

l'y accompagne ; on suit le fils malade à la Charité et convalescent à Vincennes. Et celui-ci, car c'est un excellent garçon, on le suivrait au bout du monde.

Du reste les Champier eux-mêmes, si quelques-uns de leurs voisins sont quelque peu vicieux, ont beaucoup d'honnêteté. Le fond est excellent. Comme il faudrait peu de chose pour en faire de très grands honnêtes gens ! Ce qui rend la chose difficile, c'est que personne n'a d'influence sur eux et qu'ils tiennent pour ennemis tous ceux qui voudraient en prendre. Le fond de leur caractère est une jalouse et presque sauvage indépendance. Le chef socialiste même n'a pas d'ascendant sur eux. Il suffit, pour détacher Champier du meneur, que la fille de Champier lui dise : « Vois-tu pas que c'est un Monsieur ? » Celui qui gouverne un ouvrier, ce n'est jamais un supérieur, c'est un camarade. Quant au Monsieur qui fera des conférences ou qui créera une bibliothèque, l'ouvrier sera toujours à son égard ou hostile ou défiant ou au moins indifférent. Je commence à croire qu'il n'y a *jamais* eu de peuple plus antiaristocrate que le peuple français. Ce qui s'ensuivra de ceci, on le saura plus tard. Mais il n'en est pas moins que ce sont ici, tout compte fait, de très braves gens et que M. Renaudin, en les peignant surtout en beau, plutôt surtout « en bien », ne me semble pas les avoir flattés.

En outre des tableaux populaires, dont le charme est dans l'exactitude minutieuse, et ce charme, je le répète, est très grand, il y a des pages d'idylle, d'idylle simple, qui sont exquises en leur sobriété élégante. Les « fiançailles » d'Henri et de Blanche, dans la rue populeuse, en rentrant chez eux, car ils demeurent dans la même maison, sont d'une touche bien légère et délicate : « Vous n'aimez toujours pas à travailler dehors ? — Oh ! non, j'ai bien du mal à m'y accoutumer. Je ne le dis pas trop, parce que c'est très sot, je le sais bien. — Moi, j'ai été comme vous aussi, pendant longtemps. » Alors leurs souvenirs coulèrent et

s'unirent. Ils sentirent la première joie, si émouvante, de pénétrer un peu dans l'intimité l'un de l'autre. Et cela leur semblait très facile et très doux, de se dire tout à coup des choses qu'ils n'avaient jamais confiées qu'aux leurs ou peut-être qu'à eux-mêmes. Un groupe de buveurs qui sortaient d'un cabaret venaient à leur rencontre. Blanche se serra un peu contre son compagnon. « Ne crains rien, je suis là... » Il avait pris la petite main contre la jupe, comme pour la rassurer. Ils allaient comme deux enfants, qu'on a mis la main dans la main pour qu'ils marchent plus sagement. Et ils parlaient de choses indifférentes, parce qu'au fond ils ne songeaient qu'à la caresse muette de ces doigts mêlés entre eux. Dans la rue Tiphaine la nuit se faisait plus noire. Blanche et Henri ne disaient plus rien. Mais ils approchaient de leur maison, et déjà la première séparation mettait entre eux sa tristesse. Quelques pas avant le 11 *bis*, Blanche se dégagea doucement. « Au revoir, Monsieur Henri, » dit-elle. Il aurait voulu la retenir, l'emmener loin, longtemps encore. Elle devina son désir, s'esquiva, disparut dans le couloir. Devant la loge, songeant qu'Henri venait derrière elle, à quelques mètres, elle rougit. Mais aussitôt elle eut une révolte : pourquoi se cacher d'une chose si pure ? Cela lui fit mal pour ce qu'elle avait de plus cher dans le cœur. Au bout du couloir, elle s'arrêta, attendit Henri, et bravant tous les regards qui pouvaient la guetter, elle lui tendit la main : « Au revoir, Monsieur Henri. »

Voilà les fiançailles populaires. Elles sont attrapées avec un rare bonheur.

Voyez encore, quoique un peu plus « romance », mais je ne déprise pas toutes les romances, la fin du petit Leloutre qui a perdu sa grande sœur quelques mois auparavant : «... Seul Frigent avait perdu sa petite maman. Il n'aimait pas son père, ni sa mère ; il détestait ses frères à l'égal de tous les gamins turbulents qu'il voyait dans la

rue. Pendant quelques mois il erra, pensif et triste, chez Valentine ou chez les Valin. Il y mangeait souvent, plutôt que de descendre chez lui. Il ne se consolait qu'avec son secret : car lui seul savait que Néneine était dans le ciel et vendait des fleurs au bon Dieu. Mais il y pensait trop, et ces secrets-là, à sept ans, n'aident pas à grandir. Frigent devint encore plus petit, plus pâle, plus infirme. Une nuit qu'il rêvait, son ange lui fit dire que Néneine avait trop de fleurs à vendre, qu'elle avait besoin d'un petit bonhomme pour l'aider à porter son panier et à faire ses bouquets. Frigent, tout joyeux, répondit qu'il voulait bien ; qu'il serait assez fort pour ça, et ayant soulevé sa couverture sans bruit, dans un petit spasme, il monta doucement pour rejoindre Néneine là-haut. »

Mais ce qu'il y a de plus original dans ce roman, c'est, mêlée à l'histoire des Champier, l'histoire de Valentine. Je gagerais que M. Renaudin n'a pas lu *De toute son âme*, de M. Bazin, parce que, s'il l'avait lu, il n'aurait pas osé, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir emprunté sa Valentine à M. Bazin, produire sa Valentine à lui. Les analogies sont assez grandes. Cependant la Valentine de M. Renaudin a parfaitement son caractère propre.

Valentine est une ouvrière très honnête qui chante tout le temps qu'elle travaille, c'est-à-dire du matin au soir, et qui, quand elle ne travaille pas, lit des romans. Où cela va-t-il bien la conduire, me direz-vous ? Mais, s'il vous plaît,... au couvent. « Celui-là ne s'attend pas du tout, comme dit Molière, » me répondez-vous. -- Mais si bien ! On doit parfaitement s'attendre à celui-là. Romanesque et honnête, elle ne peut se résoudre à épouser l'honnête et plat Duranchy, petit employé, un ouvrier moins encore. « Pouvait-elle leur dire [à Duranchy et à son oncle] : ce n'est pas la peine d'avoir eu tous les rêves que j'ai caressés sous mon front, d'avoir élargi mon âme et mon cœur à certains jours jusqu'à trouver toute vie trop étroite, pour aller

finir dans ce bonheur à la petite semaine ? Non, elle ne le méprisait pas, assurément ; mais il ne la tentait point... »

Aussi finit-elle par écrire à son père : « Eh bien, tout de même je ne vous avais pas menti, père, le jour où je vous ai quittés. Je retourne au pays. J'ai bien réfléchi pendant ces quatre années ; j'ai vu un peu plus clair en moi-même ; enfin j'ai pris ma résolution. Je vais revenir passer trois mois auprès de vous et de mes sœurs et de mes frères ; et puis au mois d'octobre j'entrerai chez les petites sœurs de Nevers, celles qui soignent les pauvres... Voyez-vous, père, il me faut du dévouement, à moi, plus que du bonheur. »

Et voilà comment il se peut que les romans mènent les jeunes filles au couvent. Les religieuses ont peut-être tort d'inspirer l'horreur des romans à leurs petites élèves. Je n'ose pourtant leur affirmer très énergiquement qu'elles font fausse route. Tant y a que vous lirez l'histoire de Valentine et l'histoire des Champier, et que je ne doute point que vous n'y preniez plaisir.

E. F.

Mémoires d'un journaliste italien à Paris

Ricordi di Folchetto (*Jacopo Caponi*) (1)

M. Jacopo Caponi est un des personnages les plus connus de la colonie italienne de Paris, au milieu de laquelle il vit depuis quelque quarante ans. Ancien correspondant secret du Comité national de Venise avec la *Perseveranza* de Milan, il est venu chez nous après la libération de la Vénétie en qualité de correspondant de la *Tribuna*, et il a marqué assez nettement sa place parmi les Parisiens, parmi ses compatriotes et parmi les autres colonies étrangères pour que Léonce Détroyat l'ait jadis chargé d'écrire, de Paris, la chronique italienne de la *Liberté*, pour que l'Association de la Presse étrangère l'ait dix ans chargé de la présider, et pour que ses compatriotes lui aient conféré le même honneur pour leur dîner national *La Polenta*. On pense ce qu'un tel homme a vu et su au cours d'un demi-siècle de journalisme.

Je glisserai sur la première partie, relative à la fin de la domination autrichienne en Vénétie. Il y aurait pourtant là bien des anecdotes à recueillir sur les tours joués par les patriotes au gouvernement autrichien; sur l'ensemble avec lequel la population obéissait aux injonctions du Comité secret : tantôt la consigne était de siffler au théâtre, tantôt d'y applaudir, tantôt de n'y pas mettre les pieds ; un beau jour, par enchantement, tout le monde portait par devant, et non plus par derrière, la boucle du chapeau.

(1) Turin, Société typographique éditrice nationale, 1908.

La nuit, on ne bâtonnait ni les Autrichiens ni leurs fauteurs, sauf une exception faite en faveur d'un évêque qui avait prêché contre la dynastie de Savoie ; mais parler à un officier autrichien était se perdre de réputation. Tout cela, M. Caponi le fait voir sans répéter les précédents conteurs, à part le célèbre dialogue que je n'ai pas plus que lui le courage de supprimer : dans un théâtre de marionnettes, un garçon d'hôtel dit à son patron : « Il y a là un Français. — Donne-lui une chambre au 1er. — Il y a là un Anglais. — Mets-le au second. — Il y a aussi un Allemand. — Mets-le au grenier. » On sait sur quel ton répliquait l'Autriche : le jour où elle réoccupa Venise en 1849, elle y fit galamment rentrer en tête de ligne un régiment de recrues tirées du Lombard-Vénitien, et un général, apostrophant la population triste et silencieuse, lui cria en les montrant : « Foilà les pons Italiens ! Fous autres, fous êtes des canailles. »

M. Caponi a joué un rôle actif pendant les derniers jours de ce régime. Durant cinq ans, il a su faire parvenir à la *Perseveranza* tous ses articles sous forme de plis de commerce adressés à des banquiers milanais qui n'en soupçonnaient rien : et, lors du plébiscite de Venise, fixé au lendemain même de l'entrée des troupes italiennes, c'est lui qui a su deviner un péril, et y parer : le danger était tout simplement que la population, qui voyait les couleurs nationales flotter sur la place Saint-Marc, prît le vote pour une formalité inutile et s'abstînt, ce dont Vienne eût tiré contre elle un argument spécieux. Le moyen fut une sorte de répétition générale inventée par M. Caponi : cent mille bulletins de vote jetés la veille dans un théâtre et promenés ensuite à travers la ville assurèrent pour le lendemain la présence des électeurs autour des urnes.

Mais l'intérêt pour nous est la partie du livre, de beaucoup la plus longue d'ailleurs, qui se rapporte à la France.

L'auteur se défend d'être gallophobe ; il avoue seulement

qu'il passe pour l'être, et aussi qu'il n'a cru ni très urgent ni même très praticable le rapprochement de l'Italie et de la France. Il l'accepte toutefois et veut bien dire même, dans nos réunions de la Ligue franco-italienne, qu'il s'était trompé. Mais il faut convenir qu'il n'est pas très porté, aujourd'hui encore, à voir les choses de France du bon côté. Sans doute, il déclare que la France est aussi florissante que jamais, ce qui nous fait en vérité beaucoup d'honneur; mais, dans le détail, il ne penche pas vers l'approbation. Par exemple, durant le siège de Paris, ce qui le frappe ce sont les caricatures fanfaronnes qu'il a grandement raison de réprouver (p. 81-83), ce n'est pas l'indomptable ténacité de cette ville de deux millions d'âmes où les perturbateurs eux-mêmes, ceux qui tout à l'heure déchaîneront les horreurs de la Commune, sont obligés d'adopter pour mot d'ordre le danger de la patrie et le vœu d'une sortie en masse! Là pourtant était, j'imagine, le trait saillant qui eût éclaté devant des yeux non prévenus. Il a *rougi pour nous* devant certaines enluminures : « Il faut, s'écrie-t-il, les avoir vues pour croire qu'un peuple perde le sens moral à ce point » (p. 82). Nous sommes plus généreux : nous ne raillons pas Charles-Albert de n'avoir point justifié sa parole altière : *L'Italia farà da se*. — M. Caponi constate ironiquement que les Parisiens n'étaient pas réduits, lors de la capitulation, à l'état de squelettes : c'est exact, mais espérons que ses lecteurs se rappelleront que, quelques pages plus haut, il a raconté que nous avions dans les derniers temps mangé de toute espèce de bêtes, *qu'un pâté de rats était devenu une friandise* (p. 68) et qu'ils auront appris d'un autre historien que la mortalité, faits de guerre à part, avait quadruplé. — Pour l'affaire Dreyfus, il voit très bien qu'une haine de religion avait grossi le nombre des adversaires de l'inculpé, mais il lui échappe absolument que la haine de l'armée, surtout du devoir patriotique, avait non moins grossi les rangs de ses défenseurs. — Enfin, il

m'en coûte de gâter une bonne historiette, mais M. Caponi en fait injustement payer les frais à une de nos gloires : chargé par les journalistes étrangers d'un hommage à V. Hugo, M. Caponi l'a salué le plus grand poète vivant, V. Hugo lui a répondu : « Je pense tout à fait comme vous, » et M. Caponi ajoute : « Nous sortîmes satisfaits d'être de son opinion » (p. 342). C'est dire fort joliment que Hugo avait reculé les limites de la vanité niaise ; mais la vérité est qu'il avait perdu l'ouïe et qu'on pourrait dire à M. Caponi, en parodiant un vers de *Ruy Blas* : « Il vous a répondu pour prouver... qu'il n'était pas sourd, et vous avez eu le tort de croire la preuve suffisante (1). » C'est bien la prévention qui l'égare ; en effet, dès que la France n'est plus en jeu, il retrouve toute sa droiture de jugement, soit qu'il s'agisse de louer la modération du gouvernement italien à l'endroit de l'Église depuis la prise de Rome (p. 462), soit qu'il faille défendre la musique italienne contre l'engouement pour la musique allemande, soit qu'il explique dans une lettre respectueuse au président Krüger que l'indépendance du Transvaal est, pour le moment, perdue et qu'il reste à lui conserver l'existence : toute cette lettre serait à citer (p. 218-222).

Si je relève la disposition médiocrement sympathique de M. Caponi à notre égard, ce n'est pas pour m'en plaindre : bien loin de là ! Nous n'avons que trop de penchant à nous croire aimés, admirés. Il est bon, non seulement qu'on nous dise nos vérités, mais qu'on nous dénie nos mérites : c'est, en tous les sens, un avertissement profitable. Corrigeons-nous de nos défauts, et nous nous passerons d'éloges ; tenons-nous sur nos gardes, et nous nous passerons, s'il

(1) Il se trompe encore lorsqu'il affirme que le général Boulanger, le soir de son élection, aurait balayé, s'il l'avait voulu, le gouvernement. Comme l'a un jour expliqué M. Faguet, Paris ne fait plus la loi en politique à la France. A supposer que le général eût pu emporter la capitale, il aurait ensuite succombé comme a succombé la Commune.

le faut, de sympathie ! La lecture de ce livre est salutaire. Il est vrai que ce n'est pas à nous que l'auteur le destine, mais aux Italiens; peu importe, car sans doute on nous le traduira bientôt.

En attendant, pour qui peut l'aborder dans le texte, le volume est fort attrayant. Il faut, seulement, y chercher surtout ce que l'auteur a entendu y mettre. On pourrait croire qu'un homme mêlé si intimement à la politique de deux grandes nations et aussi à la vie littéraire, artistique, d'une grande capitale, nous apporte une foule d'anecdotes, de conversations instructives, qui éclairent quarante ans de notre histoire. On se confirme dans cette espérance quand on voit qu'en des heures graves notre gouvernement s'adresse à lui pour désavouer des bruits inquiétants : M. d'Harcourt, secrétaire du maréchal de Mac-Mahon, lui fournissait, à l'Elysée, des nouvelles propres à démentir le projet, qu'on nous prêtait, d'intervenir en Italie à propos du pouvoir temporel : « Entre autres, dit M. Caponi, il me faisait remarquer que c'était précisément le duc de Broglie qui, ministre de Thiers, avait eu, malgré les cléricaux, le courage de rappeler l'*Orénoque* de Cività Vecchia » (p. 156). Que de confidences n'a-t-il pas dû recevoir qu'il pourrait aujourd'hui publier sans indiscrétion ! Mais ces confidences sont très rares dans son livre (1). Les nouvelles politiques et les portraits

(1) A la page 305, il émet une assertion qui paraît singulière. Le gouvernement français, en accordant 500.000 francs de dommages-intérêts pour le malheureux incident d'Aigues-Mortes, aurait stipulé que le chiffre serait de 520.000, dont 20.000 seraient retenus pour les dégâts commis en manière de revanche à notre ambassade de Rome ; alors Crispi aurait télégraphié à l'ambassadeur d'Italie de ce temps-là, M. Ressmann : « Je refuse absolument de payer aucune indemnité pour les dégâts commis à l'ambassade française » et n'aurait cédé que difficilement. Si le fait est exact, ce n'est pas M. Ressmann qui avait tort, c'est notre gouvernement, qui payait d'un misérable artifice la susceptibilité de la France au moment où il accordait une satisfaction effective à celle de l'Italie.

sont la partie maigre de ses Mémoires. Il a eu ses entrées partout ; il a pratiqué quantité d'hommes et de femmes célèbres ; sur chacun d'eux, il donne quelques détails piquants, mais, en somme, d'une portée presque toujours mince. Mme de Rute commandait un dîner de trente personnes, en invitait quarante, et il en venait soixante ; c'est fort bien, mais Mme de Rute s'est aussi appelée Mme Rattazzi ; une foule de notables personnages ont passé dans ses salons et on y devait recueillir bien des nouvelles, des traits de mœurs, de caractère, qu'il serait important de connaître. — M. Sardou n'a pas pardonné à des voisins de campagne désagréables et, par vengeance, a fait refuser l'éclairage de leur rue par ses collègues du conseil municipal de Marly-le-Roi ; c'est fort bien ; toutefois, dans ses salons, M. Caponi a certainement entendu de piquantes théories sur l'art dramatique, il y aura vu naître et mourir des renommées ; c'est plutôt ce genre d'informations qu'on agréerait.

Mais, et c'était son droit, il n'entend pas rentrer, même en imagination, dans la bagarre du monde. Il ne veut plus la voir que de loin, comme un jeu dont on s'amuse et non plus comme une bataille où l'on doit faire le coup de feu. Qui sait même si, sans les nécessités de la vie, et j'ajoute sans son patriotisme, ce concitoyen de Goldoni dont il rappelle un peu la physionomie, ce dilettante de musique et de théâtre se serait jeté dans la politique ? Il est gourmet et, loin de s'en cacher, il fait profiter de son expérience ses lecteurs et l'humanité ; aux premiers, il offre des observations touchant l'influence du siège de 1870 sur nos modes culinaires ; à l'humanité, il offre des plats de sa composition que les amateurs pourront se faire servir dans nos grands restaurants. Lors des modestes débuts de la Ligue franco-italienne, quand la salle du 1er étage d'Aldegani, dans le Passage des Panoramas, suffisait amplement à nos agapes où il amenait son enfant gâté (un

caniche), celui qui allait être son brillant successeur à la correspondance de la *Tribuna*, M. Cané, lui porta une fois ce toast : « La présence de notre ami Caponi », qui revenait du couronnement du czar, « nous réjouit d'autant plus que nous avions pleuré sa perte ; quand nous avons su que des centaines de personnes avaient trouvé la mort en voulant prendre leur part des friandises impériales, nous nous étions écriés : « Caponi n'est plus ! » A plus forte raison désormais, ce vétéran ne veut-il plus vivre que pour son plaisir. Il se passe l'innocente fantaisie de grossir un peu l'importance des menus incidents qui le touchent : Verdi lui a fait un jour chanter quelques notes, un ténor l'a une nuit reconnu sur le Grand Canal de Venise, et il le rapporte, sûr qu'on ne taxera pas de naïveté cette petite complaisance pour lui-même. Il ne craint pas de dire : « Mes improvisations plaisaient plus que les discours écrits des autres » (p. 498); du moins ses discours improvisés ne manquent jamais d'esprit, et ils ne manquent pas non plus de courage quand, à la proposition d'aimer fraternellement l'univers, il répond qu'il lui suffira d'aimer ses frères de race latine (p. 336) : puisse-t-il, soit dit entre parenthèses, se prendre lui-même au mot !

Il écrit donc surtout pour s'amuser, en homme qui ne se pique ni de science ni de purisme, mais qui sait se faire lire (1).

Tout d'abord, il possède le talent, qui nous est si cher, des reparties, et il le possède sous ses deux formes : la riposte soudaine et les représailles qu'on diffère pour montrer qu'on est maître de soi et qui, le jour venu, n'en seront

(1) En vue de la traduction probable, je signale quelques fautes d'impression : Blanche d'Antigny, Leo Lespis, Périgordin, Louvetiennes. — Ce n'est pas Manuel (p. 326), c'est Mirabeau qui a opposé la volonté du peuple à la force des baïonnettes. — On avait surnommé Brébant, non pas le Restaurateur des gens de lettres, mais, ce qui est autrement piquant, le Restaurateur des lettres, tout comme François Ier (p. 415).

que plus incisives. Voici pour la première espèce. Un soir, au moment où les relations entre la France et l'Italie manquaient de cordialité, il se trouvait, à une première de l'Opéra, avoir un coupon de fauteuil pour la même ligne qu'Aurélien Scholl : « Nous étions gros tous les deux, je devais passer devant lui ; ce n'était pas commode. A la fin, nous nous mîmes échine contre échine et je pus passer. Mais il dit tout haut : *Voilà les premières hostilités avec l'Italie qui commencent.* Il y avait là les principaux critiques, qui rirent de bon cœur, et vraiment il y avait de quoi ; mais je lui répondis du tic au tac, comme disent les Français : *M. Scholl, à notre âge et... de ce côté-là, ce n'est pas dangereux.* La réplique eut un égal succès. » A quelque temps de là, Scholl écrit dans le *Matin* qu'il y a des étrangers qui discréditent la France, que pourtant on voit à toutes les premières et que l'on décore ; M. Caponi prend le mot pour lui, sans doute à bon droit, et attend : bientôt il se trouve assis chez M. de Blowitz, en face de M. Claretie et de Scholl qui essaie de faire accepter une pièce en un acte au directeur de la Comédie-Française ; le moment est venu : « Monsieur Claretie, dit-il, ayez donc la bonté de dire à M. Scholl que vous avez bien voulu écrire une préface flatteuse pour un livre de moi. » M. Claretie confirme le fait, Scholl se trouble. « Un mot suffit, reprend M. Caponi, pour un homme d'esprit. J'espère que maintenant vous me permettrez d'assister aux premières ».

Voici pour le deuxième genre de riposte. Mme Matilde Serao vient à Paris ; M. Caponi lui fait accueil, la met près de lui au banquet de l'Association de la Presse étrangère, la fait applaudir dans un toast, surtout, il est vrai, au moment où il déclare qu'elle aime les jeunes gens ; mais plus tard Mme Serao, n'ayant plus besoin de lui, le qualifie, chez l'éditeur Treves, d'*antenato* (je n'ose traduire par *perruque*). M. Caponi laisse passer quelques semaines, puis lui écrit dans une lettre qu'il signe *le défunt* : « Il est

parfaitement vrai, et la nature le veut, que je vieillis tous les jours davantage, tandis que vous rajeunissez toujours, et si, comme je m'en flatte, je continue à vieillir, je ne désespère pas d'arriver à vous voir au maillot. » Et c'aurait été, ajoute-t-il, un bébé bien intelligent. — Un maître d'armes italien le charge d'en inviter un autre à un assaut public : celui-ci refuse en alléguant qu'il a un bras malade ; les deux escrimeurs partent, le premier pour Naples, le second pour l'Argentine ; le premier, dans une sorte de proclamation aux Napolitains, rapporte l'incident et qualifie l'excuse de prétexte ; le deuxième déclare que, si M. Caponi a tenu le langage qu'on lui prête, il en a menti ; son rival demande à M. Caponi de relever le mot : « Je vois, lui répond simplement notre journaliste, que votre adversaire se battrait beaucoup plus volontiers avec moi, qui n'ai jamais touché une épée, qu'avec vous. »

Un autre talent de l'auteur, et plus nécessaire encore dans des Mémoires, est celui de conter. Ici également, le talent se marque sous deux formes, le récit enlevé en quelques mots et celui qui se déroule en un tableau étendu. Dans le premier genre, voici un épisode d'un banquet de journalistes à Moscou, où les liqueurs avaient trop coulé : « Il y avait parmi les invités le correspondant du *Nischi-Nischi*, mince, jaune, les yeux en amandes, les petites moustaches hérissées, vrai type de l'Empire du Soleil Levant. Ses collègues l'entourèrent, le jetèrent sur une nappe dont ils tenaient les quatre bouts en le faisant sauter en l'air pour le rattraper au vol. Cette preuve d'amitié démesurée laissait le Japonais impassible, il retombait le sourire aux lèvres ; bien mieux, pour remercier, il distribuait des cartes de visite. Personne ne s'imaginait ce soir-là que, onze ans plus tard, le David japonais donnerait une bien autre brimade au Goliath russe. » Dans le même genre, M. Caponi, fort peu favorable aux Russes, nous donne cependant un exemple de l'inflexible fidélité

des Boyards à leur souverain : un très vieux dignitaire, un peu momifié, porte le jour du sacre la couronne impériale sur un coussin de velours durant l'interminable cérémonie : « Il se tenait raide, droit comme un I ; mais ses forces défaillaient, il pâlissait ; ses collègues l'engageaient à se retirer pour quelques instants ; il résistait, répétant toujours : *c'est mon devoir*. Nicolas II, ayant tourné la tête, s'aperçut de l'incident et lui fit un signe amical pour qu'il se retirât. Le comte alors obéit. Il se fit conduire dans une pièce contiguë à l'église et frictionner sur tout le corps avec de l'eau-de-vie, puis rhabiller ; il but deux ou trois verres de champagne et retourna prendre son poste et son coussin. »

Dans l'autre genre, je voudrais pouvoir transcrire toute la scène du déboulonnement de la colonne Vendôme où le récit est échauffé, à défaut d'amitié pour la France, par l'indignation du sens commun (p. 131-137). Pour abréger, je passe sur la description de l'invraisemblable cavalerie de la Commune, sur l'opération elle-même ; je détache seulement un aperçu de la discipline des fédérés et un coup d'œil sur le piédestal après la chute de la colonne : « Tout ce cortège, après l'entrée triomphale, demeura sous mes fenêtres, fumant, babillant, donnant et recevant des ordres, sans le moindre souci de la hiérarchie militaire. La fraternité veut qu'un caporal invite son capitaine à faire une corvée. J'ai vu, et ceci est l'idéal, un officier qui emboîtait le pas à son ordonnance : l'idée sociale le voulait alors, et aujourd'hui hélas, au moins en France, elle semble appliquée avec tous les désordres qu'elle comporte. Les Prussiens disciplinés sont de vils esclaves, indignes par là d'être battus par des hommes libres... » — (Après l'écroulement de la colonne) : « Le piédestal, haut encore de quinze mètres, avait été escaladé comme par miracle. Triomphants, glorieux de leur facile victoire, les fédérés y formaient un groupe d'autant plus beau artistiquement

qu'il n'était pas préparé. Les drapeaux qui encadraient le tableau vu de loin, les gestes violents et les paroles confuses que l'on devinait, formaient une sorte d'apothéose et lui donnaient l'apparence d'un grand acte accompli par une nation. C'est ce qu'aurait fait, j'imagine, un peuple qui eût détruit les vestiges d'une domination étrangère ; c'est ce qu'on aura fait quand, après la prise de la Bastille, on détruisit ce monument de servitude ; mais ici c'était une populace enivrée d'idées fausses ou point comprises, d'appétits grossiers, enivrée même au pied de la lettre par huit mois de vin et d'eau-de-vie, qui avait perdu toute notion de la dignité humaine et de cet amour de la patrie qui, en dépit de tous les Comités du monde, est et sera toujours un sentiment nécessaire. »

Il faudrait lire aussi le récit du dîner offert dans Venise en 1875 par Victor-Emmanuel à l'empereur d'Autriche (p. 164-171) : la situation était difficile ; le roi recevait un souverain qui avait refusé de rendre à Rome la visite faite à Vienne, et il le recevait à Venise, c'est-à-dire dans une cité qui moins de dix ans auparavant frémissait sous sa domination. M. Caponi fait très bien ressortir le tact de ses concitoyens qui applaudissent l'hymne autrichien, mais font répéter l'hymne national, et l'art avec lequel l'empereur, par un débit savant, assure le succès du toast qu'il porte à l'Italie ; et je laisse de côté les détails pittoresques, humoristiques, qui rehaussent l'intérêt du morceau.

M. Caponi estime sans doute qu'il faut se donner trop de peine pour composer un portrait ; il offre du moins quelques heureuses esquisses. Voyez par exemple les rebuffades de Cialdini (p. 282) et surtout un coup d'autorité de Victor-Emmanuel. Les Français ne connaissent de Victor Emmanuel que le vaillant soldat et le loyal observateur des lois ; mais les Italiens connaissent de plus le trop vert galant, qui n'a rien à voir ici, et le souverain qui, dans tout ce que la constitution ne défend pas, exige

qu'on lui obéisse sur-le-champ. J'ai entendu conter par de hauts personnages de son pays comment il lui arrivait de convoquer ses ministres à des heures indues (sans besoin, simplement pour montrer qu'il était le maître), et dans quelle colère il entra un jour qu'on s'était avisé de lui présenter un simple attaché d'ambassade. M. Caponi raconte, il est vrai, d'après un récit que lui avait fait e comte Menabrea, comment ce comte prit le pouvoir dans un moment où tout le monde le refusait : « Ainsi, reprit amèrement le roi avec ce froncement de sourcil qui intimidait tout le monde, mais sans colère, personne ne veut se charger de constituer un ministère ? » — Tout d'un coup tournant sa chaise et fixant sur moi (1) son étincelant regard, il me dit en piémontais : « Et vous, vous aussi, vous m'abandonnez ? » — Vraiment je ne comprenais pas ces paroles du roi, n'étant qu'un ministre sans portefeuille ; je m'inclinai et me bornai à répondre : « Je suis aux ordres de Votre Majesté. — Eh bien, voici mes ordres ; je vous charge de faire un ministère. — Moi ? — Oui, vous ; je vous en donne l'ordre formel : il faut que demain matin la *Gazzetta ufficiale* paraisse avec la liste du nouveau cabinet. — Je tâcherai d'obéir, répondis-je simplement. »

Il y a en revanche un portrait qu'on aimerait autant voir abrégé, c'est celui de M. Luigi Luzzatti : puisque l'auteur reconnaît les hautes qualités et les grands services de l'éminent économiste, pourquoi divulguer certains travers insignifiants, si tant est qu'il les ait ? Il ne faut pas s'exposer à faire sourire aux dépens d'un homme qui a besoin de toute son autorité pour servir sa patrie.

Un dernier attrait du livre est dans les détails qu'il donne sur la colonie italienne, sur le notable développement qu'elle a pris. Il n'y avait ici, en 1870, que deux ou trois journaux italiens ; aujourd'hui toutes les grandes

(1) C'est Menabrea que M. Caponi fait parler.

feuilles d'Italie y sont représentées. Il n'existait alors à Paris qu'une seule Société italienne, la Société de bienfaisance fondée par Nigra. Depuis sont venues la Chambre de Commerce, la Dante Alighieri, présidée par le duc Melzi D'Eril, la *Lega navale* de M. Pesce, la *Lira italiana*, et nombre d'associations ouvrières rapprochées par les soins de M. Barbesi, encouragées, conseillées par l'ambassadeur, M. le Comte Tornielli (1), car il y a présentement trente mille ouvriers italiens à Paris ; des écoles se sont fondées pour empêcher leurs enfants d'oublier l'italien ; ils prononcent la langue paternelle avec un accent dont leur mère, généralement française, les a gratifiés (c'est bien le moins qu'ils nous doivent), mais enfin beaucoup la savent. M. Caponi, qui a contribué à cimenter l'union de la colonie italienne par la Polenta dont il raconte la curieuse histoire, a tenu, dans la dernière partie de ses Mémoires, à nous exposer ce que d'autres que lui avaient fait pour l'œuvre commune, et il a eu raison.

CHARLES DEJOB.

(1) L'éminent diplomate vivait encore, lorsque cet article fut écrit.

Mon plus beau poème

Villanelle ancienne.

Les vers de mon plus beau poème
Au fond de moi sont demeurés :
Nul ne les sait, nul ne les aime.

Leurs mots ne brillent point de gemme
Et n'ont point de reflets dorés,
Les vers de mon plus beau poème.

Je me les récite à moi-même
Et j'en jouis : plaisirs sacrés.
Nul ne les sait, nul ne les aime.

Si ne croît que fleur que l'on sème,
Lire jamais vous ne pourrez
Les vers de mon plus beau poème.

Vierges comme enfant au baptême,
Ils n'ont pas été déflorés :
Nul ne les sait, nul ne les aime.

Je hâterais leur fin suprême
A clore en des mots mesurés
Les vers de mon plus beau poème.

C'est du songe qu ils sont l'emblème,
De mes amours qu'ils sont parés :
Nul ne les sait, nul ne les aime.
Ils n'ont besoin de diadème,

Ils sont plus beaux que raturés.
Les vers de mon plus beau poème,
Nul ne les sait, nul ne les aime.

(*Le Livre des Livres.*)

JEAN BONNEROT.

L'œuvre de M. Ramón D. Perés

M. Ramón D. Perés vient de publier chez l'éditeur Gili, à Barcelone, une traduction des deux *Livres de la Jungle* de Rudyard Kipling. Cette traduction est singulièrement originale. Elle est d'abord très exacte. Plus complète que celle qui nous fut donnée par le *Mercure de France*, elle évite les quelques erreurs qu'on pourrait relever dans la version française, d'ailleurs fort intelligente. Ce n'est pas là, en Espagne, un mérite médiocre. Pour ne parler que de nos livres, ils prennent plus d'une fois sous la plume qui croit les rendre castillans une physionomie assez bouffonne. Je parcourais naguère un La Bruyère à l'usage des petits Espagnols. Mes yeux s'arrêtèrent sur le portrait de Philémon, à l'endroit où ce seigneur plein de lui-même parle de son ordre. Ce « cordon bleu » se transmuait en une cuisinière (*cocinera*) par la vertu, non pas du Saint-Esprit de Dangeau-Philémon, mais de la plaisante demi-science du traducteur. M. Perés n'a, bien entendu, rien de commun avec ces débutants qui, pour mettre un texte étranger en espagnol, ne touchent de leur libraire qu'un salaire ridicule et ne lui en donnent tout de même pas pour son argent. J'ai comparé quelques pages de son *Libro de las tierras virgenes* avec les pages correspondantes de *The Jungle Book*. Je vous assure que la traduction est aussi vivante que l'original. C'est la meilleure démonstration de la parenté qui existe, moins éloignée qu'on ne le croit d'ordinaire, entre les génies des deux seuls peuples d'Europe qui connaissent véritablement l'humour.

Si M. Perés s'est donné la peine ou plutôt le plaisir de faire passer en castillan une des œuvres les plus caractéristiques de l'esprit anglais, c'est qu'il y a cru voir les qualités les plus propres à la fois à exciter et à renouveler l'imagination créatrice de ses compatriotes. Il admirait, et son prologue en est la preuve, le réalisme puissant avec lequel Kipling dresse à nos yeux le monde exotique où il promène des animaux dont les gestes et les instincts sont notés et représentés avec la plus pénétrante psychologie. Il était séduit par la poésie qui se dégage de ces récits fantastiques dont le charme vous prend à l'envi des histoires les plus véridiques. Et il goûtait aussi la satire sociale qui, comme aux fables de notre La Fontaine, donne un sens profondément humain à cette nouvelle épopée animale. Il la renouvelait même en lui prêtant une couleur plus proprement espagnole. Le tigre Shere Kan se convertissait à ses yeux en un « cacique » de village, et le type de Mowgli lui rappelait le Segismundo de Calderon, « un homme parmi les fauves, un fauve parmi les hommes ». Pour avoir l'idée d'introduire en Espagne les deux *Livres de la Jungle*, et pour mener à bien cette entreprise, il ne suffisait pas de connaître deux langues. Il fallait être en même temps un poète épris de vérité et un critique désireux de voir son pays s'engager plus avant dans le courant européen.

C'est bien sous ce double aspect que nous apparaît dans son œuvre M. Ramón D. Perés. On ne s'en étonnera point si l'on songe à ses origines et à son milieu. M. Perés est un Catalan, c'est-à-dire un esprit plus sobre et plus pratique, moins épris de gravité sonore qu'un Castillan, moins amoureux de la pompe et de l'éclat qu'un Andalous ; mais c'est un Catalan qui n'est point, au sens étroit du mot, un Catalaniste, puisqu'il écrit en espagnol. C'est un homme de lettres, mais qui mène souvent la vie de fermier. C'est un terrien, mais qui a beaucoup navigué. Son père et sa

mère étaient Catalans, mais l'un naquit à Cadix, et l'autre fut élevée dans l'île de Cuba. Il s'est lui-même marié avec une Anglaise, fille d'un père belge au nom français. Il n'en faut pas tant pour devenir quelque peu cosmopolite. L'éducation littéraire de M. Perés n'a pas moins contribué à élargir son expérience de la vie, à renouveler aussi sa façon de sentir. Comme presque tous ses compatriotes, il a subi l'influence française ; mais il a sur beaucoup d'entre eux cet avantage de l'avoir profondément modifiée par ses lectures allemandes et anglaises. Dans la ferveur de sa jeunesse, il s'est pris pour Heine du plus bel enthousiasme ; ses longs séjours en Angleterre et son commerce avec Wordsworth lui ont fait connaître ensuite et aimer une poésie d'un réalisme moins ironique et plus sentimental. Comme il avait enfin un esprit critique qu'aiguisaient encore des accès intermittents de journalisme, il s'est assez justement rendu compte de ce qu'il faisait et de ce qu'il voulait faire, et de l'évolution même de sa pensée et de son art. Nous ne saurions donc mieux faire que de l'interroger lui-même sur son œuvre.

M. Ramón Domingo Perés n'a plus aujourd'hui l'ardente passion pour le « naturalisme » qui animait le prologue de ses *Chants modernes* (1888). Je crois bien cependant qu'il ne changerait pas volontiers beaucoup de pages de cette « défense et illustration » de sa poésie. Elle partait d'une idée juste, et c'était que le lyrisme espagnol continuait à garder un caractère trop exclusivement oratoire, et qu'il fallait enfin renoncer aux genres factices dont les poétiques entretiennent le culte. Il était temps, en effet, de dire un dernier adieu à l'élégie et à l'ode, telles qu'on les concevait encore, et on ne voit pas pourquoi, alors qu'elle s'exerce de tant et de si diverses façons, la satire aurait toujours besoin d'une forme spéciale. Je ne suis pas aussi convaincu que M. Perés qu'il faille vouloir la mort du sonnet. S'il n'a peut-être pas au delà des Pyrénées la même vitalité

qu'en deçà, s'il est incontestablement plus conforme à notre goût qu'à celui de nos voisins qui le défigurent d'ailleurs volontiers en l'allongeant avec leur *estrambote*, il y a quelque chose qui parle hautement en sa faveur et fait à ceux qui protestent contre ses conventions la meilleure des répliques, et c'est précisément le nombre des petits chefs-d'œuvre qu'il ne cesse pas d'engendrer.

M. Perés n'hésite pas, lui, à le rejeter dans le sein de cette poésie vieillie qu'il aspire à remplacer par une poésie moderne. Il ne demande point au poète de son temps de renouveler son art en inventant des mètres bizarres ou en s'attachant à des sujets d'actualité; c'est le goût d'aujourd'hui qu'il recommande de suivre avec la sincère simplicité de la poésie primitive. Selon lui, la tradition nationale ne peut plus avoir à notre époque la légitime iufluence dont elle disposait jadis. La poésie espagnole contemporaine doit être à la fois plus sobre, plus plastique et moins musicale, et par-dessus tout plus européenne. Je ne veux point discuter chacun des articles de cette profession de foi. Je prie seulement qu'on ne la juge que du point de vue de son auteur. Dans un pays où l'improvisation n'a fait que trop souvent méconnaître le prix de la forme, chez un peuple qui n'a que trop de tendances à se griser de la pure musique des mots, il n'est sans doute pas inutile de prêcher l'avènement d'un vers qui ne soit qu'une prose rare et ciselée dans sa splendide nudité. Sur une terre où l'on s'attarde trop volontiers dans le regret stérile du passé, où la déclamation brillante prend souvent la place de l'action ou du sincère retour sur soi-même, comment en vouloir à qui se préoccupe d'augmenter les communications artistiques de son pays avec les autres, à qui rêve de faire de son œuvre comme « la bouture d'une plante européenne qui ne tardera pas à devenir espagnole » ?

Jusqu'à quel point M. Perés y réussira-t-il? C'est ce qu'il

ne nous appartient pas de prévoir. Il nous est seulement agréable de relever dans les poèmes que M. Perés a déjà publiés de fort heureuses promesses. Ses *Chants modernes* révélaient une singulière habileté rythmique. Les deux mètres essentiels de la lyrique espagnole, l'hendécasyllabe et l'octosyllabe, y étaient mariés avec la souplesse la plus naturelle ; les rimes croisées ou les assonances aux pieds pairs y étaient traitées avec un goût très délicat. Et le poète y exprimait des sentiments d'une sincérité sobrement émue. « A la distance où je le vois, notre amour « m'apparaît comme le souvenir d'une marine exposée en « quelque musée. Au fond, une plage d'une grande beauté « tranquille, bleue d'un bleu de prunelle, ourlée d'une raie « blanche. Et voici que sur la rive, frôlant l'eau qui se re- « tire, passe un jeune couple dans le sourire de sa conver- « sation. Cependant, triste et sereine, la lune verse ses « rayons... Et un gamin se divertit à élever des tours de « sable. » Un décor à peine esquissé, une joie qui se dresse vers l'avenir comme vers le ciel la tour fragile de l'enfant, c'est un rien, mais harmonieux et touchant dans son symbolisme facile. D'autres fois, le poète nous dit la lettre d'amour qui s'arrête au second mot ou la mélancolie du temps passé. Et, dans une atmosphère suave de roses sèches et de vieilles tentures, c'est un chant d'oiseau lointain, c'est une intimité discrète qui se refuse à l'accompagnement des guitares traditionnelles, qui s'évanouirait au premier choc des castagnettes.

Avec *Nord et Sud* (1893), cette poésie, sans perdre son caractère fondamental, se renouvelle par le contraste même des deux pays qui inspirèrent ce recueil. Heine nous a conté l'amour du sapin pour le palmier ensoleillé. C'est l'amour du palmier pour le sapin solitaire que M. Perés a voulu nous dire à son tour. Il a compris le charme qui se dégage des paysages septentrionaux, de leur humidité verdoyante et des nuées de leurs horizons gris. Il a accroché ses rêves

aux fenêtres des demeures gothiques ; il a senti sous la neige la tristesse du barde abandonné sur les montagnes d'Ecosse par celle qu'il avait un moment réchauffée au feu de sa harpe sacrifiée. Après son séjour dans la brumeuse Angleterre, le poète revient à son foyer. Et, parce qu'il ne l'avait plus entendue pendant de longs mois, la chanson du soleil, de la vigne et du vent lui parle un langage plus prenant. Mais, pour le traduire, il ne veut pas élever la voix et forcer son geste. « Je voudrais te chanter, ma chérie, « la chanson des bois et des vignobles, celle qui porte dans « sa rustique harmonie les rumeurs et les aromes, la poésie « que n'atteignent point d'artistiques contrefaçons. Je « voudrais enfermer parmi les feuilles de ce livre fugitif « écrit pour toi les pampres verts, et les coquelicots rouges, « et les violettes champêtres que tu cueilles au bois dans « ton coin favori. Mais si les feuilles sèches et les fleurs « flétries perdent leur prix à se flétrir et à se sécher, s'il « n'y a pas de musique pour rendre ces rumeurs ni d'art « pour recueillir ces parfums des bois et des champs qui « fleurissent, il faut les voir, les aimer, s'enivrer de la sainte « liqueur de leur beauté, pour pouvoir, en les chantant « ensuite, ressembler à la source du bocage : avec ses eaux « qui glissent, elle ne *chante* pas ses amours, elle les *mur-* « *mure*. »

C'est ce murmure qu'on entend encore dans les derniers poèmes de M. Perés, mais une note plus vigoureuse y résonne parfois. La mousse qui leur donne leur titre (*Musgo*, 1903) est une humble plante qui met son héroïsme à enfoncer comme un défi ses petites racines au moindre creux des rochers. Elle vit et elle est heureuse. Elle est agréable et utile. Elle peut aussi rêver sur quelque hauteur escarpée. Elle songe qu'un bec bienfaisant la touche. Et c'est un aigle qui l'emporte à son nid. Le poète qui la chante ainsi se défie de la violence des exclamations et de l'éclat des couleurs tapageuses. Le drapeau qu'il déploie ne porte

point d'enseigne fulgurante, mais il abrite une âme qui sait agir et dont la sérénité échappe aux duperies. « Lut-
« tant dans les batailles du cerveau pour une idée ou pour
« un nom, la lance en arrêt, je me vis emporté au front du
« champ indécis. Mais vite, au milieu de la lutte, j'ai vu
« ondoyer dans la main ennemie la bannière même que
« mille fois j'élevai dans un enthousiasme ingénu. Oh !
« bannières traîtresses qui flottez au vent aussi bien dans
« l'un que dans l'autre camp, reines trompeuses dont l'at-
« trait dérobe tant de vies d'esclaves, qui ne vous connaît
« pas peut accepter votre joug ; qui a foi en vous peut vous
« donner son épée et son bras. Mais moi qui vous rêvai
« déessès d'immortelle beauté, je ne trouve en vous que
« des courtisanes. »

Feuilles vertes ou feuilles sèches, chants de la volonté ou mélopées de cigales, flocons de neige ou douceurs du terroir, sous ces titres divers c'est une âme charmante qui s'exprime dans *Musgo*, à la fois amoureuse du sol de sa patrie et ouverte aux suggestions du dehors, tendre et bien avisée, émouvante par sa simplicité, originale par sa discrétion même, forte enfin de sa seule sincérité.

On aurait plaisir à la retrouver dans la partie critique de l'œuvre de M. Perés, dans les articles où il juge tour à tour des œuvres castillanes et catalanes. Il n'y apporte point un principe nouveau, une méthode révolutionnaire. Mais lisez *A' dos vientos* (1892), et vous goûterez des appréciations qui ne cherchent pas, suivant une mode qui n'a que trop de succès au delà des Pyrénées, à grossir l'éloge ou à envenimer la critique. Lisez surtout les *Esquisses anglaises* (1895), et vous serez frappé de la fine impartialité de cette peinture de la vie à Londres. Il serait malséant d'étrangler ces deux livres en deux lignes. Aussi bien est-ce surtout par ses vers que M. Perés peut exercer dans son pays une assez rare influence. Il rompt avec la tradition oratoire et l'éclat un peu factice de la poésie

espagnole du XIXe siècle. Il refuse de rester à l'école de Zorrilla et de Muñez de Arce ; il se sentirait plutôt le disciple de Campoamor et surtout de Becquer. Il est de ceux qui, comme Vicente Medina, veulent participer à la vérité familière de la poésie populaire et ne la relever que par la justesse d'un œil mieux exercé ou par la précision d'une analyse intérieure plus délicate. Il ne se drape plus dans sa cape avec les grands gestes d'autrefois. Il se promène dans sa ferme, dans sa chère *masia*, en mêlant sans effort ses visions et ses rêveries, et les pages qu'il écrit ensuite se colorent de poésie aussi naturellement que les briques de sa demeure se dorent sous le soleil. Quand il s'élève sur ses montagnes de Catalogne, il voit venir avec la bise les souffles de l'Europe, et il essaie d'en communiquer la fraîcheur à l'âme ardente de l'Espagne.

ERNEST MARTINENCHE.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SEPTIÈME ANNÉE N° 5 25 Mai 1908

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Nietzsche contre les historiens

Était-il nécessaire de traduire en français et de publier les *Considérations inactuelles* de Nietzsche ? Je n'en suis pas absolument sûr. Les *Considérations inactuelles* d'abord sont un ouvrage de prime jeunesse (mais, à la vérité, *l'Origine de la tragédie* aussi), ensuite elles sont surtout des pamphlets. Elles sont surtout *négatives*. Nietzsche le dit lui-même avec la bonne foi qui est une de ses qualités incontestables. En mars 1874, après la publication de la seconde *Considération inactuelle*, celle précisément dont nous allons nous occuper, il écrivait : « Je sais bien que mes *effusions* sont celles d'un dilettante qui manque quelque peu de maturité : mais pour moi il importe avant tout d'amener au jour tout ce qui a un caractère polémique et *négatif*. Je veux parcourir toute l'échelle *de mes inimitiés*, de haut en bas et d'une façon *assez excessive pour que la voûte en retentisse*. Plus tard, dans cinq ans, je jetterai loin de moi toute *cette polémique* et je songerai à une « bonne œuvre ». — Impossible de dire plus nettement soi-même : « Ceci est un pamphlet. »

Donc était-il très nécessaire de faire connaître au grand

public français les duels d'étudiant de Frédéric Nietzsche? — Oui, pour avoir Nietzsche tout entier. — Si vous voulez.

Toujours est-il que je ne m'occuperai point du tout de la première *Considération inactuelle*, pamphlet très faible de fond et qui n'est même pas brillant, contre David Strauss. La seconde *Considération inactuelle* n'est guère plus forte ; mais d'abord elle est plus spécieuse, elle a plus d'éclat et de prestige ; ensuite elle enveloppe une question générale ou plutôt elle circule et elle galope autour d'une question générale, celle des dangers de l'éducation historique, qui est si considérable, si importante... qu'on désirerait que Nietzsche en eût traité « cinq ans plus tard ». Mais encore la question est soulevée et elle est une question essentielle. Entretenons-nous-en tranquillement.

Nietzsche en 1874, c'est-à-dire à vingt-cinq ans, est enragé contre l'histoire, contre les professeurs d'histoire et contre les étudiants en histoire. Par parenthèse, l'histoire, il ne l'aima jamais et jamais ne la pratiqua et peut-être « il y paraît » et peut-être n'est-ce pas une qualité qu'il eut là. Mais ne commençons pas par généraliser. Nietzsche en 1874 est très alarmé des dangers que l'éducation historique, que l'*éducation par l'histoire* pour mieux dire, peut faire courir à la jeunesse allemande et au peuple allemand tout entier. Il cherche d'abord, ou à peu près d'abord, avec une certaine bonne foi, quelles peuvent être *les utilités* de l'histoire et il trouve ceci.

Il y a trois genres d'histoire : *l'histoire monumentale; l'histoire antiquaire ; l'histoire critique*.

Par « histoire monumentale », il faut entendre l'histoire qui recueille dans l'humanité ce qu'elle a eu de grand et qui le met en pleine et vive lumière. L'histoire monumentale consistera à faire connaître le siècle de Périclès, le siècle de César (improprement nommé le siècle d'Auguste), le siècle de saint Louis, le siècle de Louis XIV, le XIXe siècle

allemand (ce ne sont que des exemples) et à donner ces siècles comme des modèles (relatifs) et, tout compte fait, comme des flambeaux ou des *étendards*, pour parler anglais, de l'humanité.

Ce n'est pas mauvais, ceci. Car « ce qui fut jadis capable d'élargir la conception de l'homme et de réaliser cette conception avec plus de beauté, devra exister éternellement pour être éternellement capable de la même chose ». — Car, encore, « les *grands moments*, dans la lutte des individus, formant une chaîne, les sommets de l'humanité s'*unissent dans les hauteurs* à travers des milliers d'années ; et que ce qu'il y a de plus élevé dans un de ces moments, passé depuis longtemps, soit encore vivant, clair et grand, c'est là l'idée fondamentale cachée dans la foi en l'humanité et c'est l'idée qui comporte une revendication de l'*histoire monumentale* ».

Par l'histoire *antiquaire*, il faut entendre une histoire, une étude historique et une culture historique qui procèdent du respect que l'on a pour un passé dont on dérive. Il est des hommes qui ont une tendance à conserver et à vénérer et à conserver par vénération ; qui, avec fidélité et amour, tournent leurs regards vers l'endroit d'où ils viennent. Ceci, certes, est excellent. Celui qui pratique l'histoire en antiquaire, veut « en cultivant d'une main délicate ce qui a existé de tout temps, conserver les conditions sous lesquelles il est né pour ceux qui viendront après lui, et c'est ainsi qu'il *sert la vie* ». Pour cet homme, l'histoire de sa ville devient l'histoire de lui-même. « Le mur d'enceinte, la porte avec sa vieille tour, les ordonnances municipales, les fêtes populaires, tout cela est pour lui une sorte de chronique illustrée de sa propre jeunesse, et c'est dans tout cela qu'il se retrouve lui-même... et ainsi il regarde par delà la vie individuelle et périssable et il se sent lui-même l'âme du foyer, de la race et de la cité ». — En un mot, l'histoire antiquaire est une culture du patriotisme.

Et elle a cela d'excellent qu'elle cultive et développe le patriotisme chez les peuples mêmes qui n'ont pas de souvenirs historiques glorieux. Niebuhr avoue « avec une honnête candeur » qu'il peut vivre heureux et sans regretter l'art dans les marécages et les landes au milieu de paysans libres qui ont une histoire [c'est-à-dire qui se souviennent de leur passé]. Et dès lors Nietzsche ajoute : « Comment l'histoire pourrait-elle mieux servir la vie qu'en attachant à leur patrie et aux coutumes de leur patrie les races et les peuples moins favorisés en leur donnant des goûts sédentaires... *Le plaisir que l'arbre prend à ses racines*, le bonheur que l'on éprouve à ne pas se sentir né de l'arbitraire et du hasard, mais de sortir d'un passé, héritier, floraison, fruit, *ce qui excuserait et même justifierait l'existence ;* c'est là ce qu'on appelle le sens historique. »

Enfin par histoire critique il faut entendre, — faites attention parce qu'ici Nietzsche donne au mot *critique* un sens qu'il n'a pas d'ordinaire, — il faut entendre l'histoire qui juge l'histoire, il faut entendre le travail d'un historien qui d'abord ne cherche qu'à découvrir et établir la vérité, ensuite cherche à juger les faits et les hommes d'après une règle ou un idéal qu'il s'est fait de justice ou de beauté morale.

Il est clair que cette histoire a du bon puisqu'elle prétend être une école de moralité et puisqu'il n'y a guère de raison *a priori* de lui contester cette prétention et de lui refuser ce titre.

Voilà donc ce que l'histoire peut revendiquer comme étant à son actif. Comme histoire monumentale elle enseigne le genre humain en ce qu'il a de beau et d'exemplaire ; en tant qu'histoire antiquaire elle enseigne le patriotisme et en temps qu'histoire critique elle enseigne la vertu.

Inutile d'ajouter, si inutile que Nietzsche ne l'a pas fait, mais je l'indique courtement, que l'histoire candide, l'his-

toire telle que l'enseignent ingénument et sans système les braves gens qui sont professeurs d'histoire par tout pays, a *toujours* ce triple caractère ; elle est toujours monumentale, antiquaire et critique, c'est-à-dire qu'elle est toujours admiratrice du genre humain en celles de ses parties qu'elle trouve belles, et toujours *préoccupée*, même malgré elle, de quelques complaisances patriotiques et toujours encline à juger actes et agents selon certaines règles morales.

Donc l'histoire a du bon sous les trois formes que nous venons d'énumérer.

Cependant, même sous ces trois formes, qui sont les meilleures, remarquez qu'elle a encore de bien grands défauts. En tant que *monumentale*, l'histoire est romanesque, et cela a des inconvénients. Au point de vue scientifique, cela a cet inconvénient qu'elle est fausse, qu'elle est forcée d'être incomplète et fausse. Tant que le passé « devra être décrit comme s'il était digne d'être imité », de ce passé on oubliera des époques entières, on les méprisera, « on les laissera s'écouler comme un grand flot gris dont seuls émergeront quelques faits, semblables à des îlots parés. Et les rares personnages qui resteront visibles auront quelque chose d'artificiel et de merveilleux, quelque chose d'analogue à cette hanche dorée que les disciples de Pythagore croyaient reconnaître chez leur maître. » Histoire incomplète.

Histoire fausse aussi ; car tant que le passé devra être décrit *ad imitandum*, ce passé courra grand risque d'être déformé par l'historien, « enjolivé, détourné de sa signification, et sa description ressemblera à de la poésie librement imaginée. » Mais ceci est le point de vue scientifique, et pour le moment nous nous plaçons surtout au point de vue moral. Or, au point de vue moral l'histoire monumentale, c'est-à-dire romanesque, a de très grands dangers. Tantôt elle excite trop et dans une fausse direction, tantôt elle décourage, exactement comme les romans, puisque, tout

compte fait, elle en est un. Ce qu'il faudrait qu'elle suggérât c'est ceci : « La vie humaine est une chose merveilleuse, et le plus beau fruit de cette plante amère est de savoir qu'autrefois il y eut un homme qui fort, fier, traversa l'existence, un autre avec mélancolie, un troisième avec pitié et compassion, tous laissant cependant un seul enseignement, à savoir que celui-là seul vit de merveilleuse façon *qui n'estime pas sa vie*. Alors que l'homme vulgaire prend au sérieux ce court espace de temps, alors qu'il le trouve tristement désirable, ceux-là, au contraire... descendirent avec ironie dans une tombe ; car qu'y avait-il en eux à enterrer? Cela seul qui les avait toujours oppressés, étant scorie, vanité, animalité, et ce qui maintenant, du mépris qu'ils en faisaient, tombait dans l'oubli. »

Voilà ce que l'histoire monumentale devrait enseigner et ce qu'elle enseigne en effet aux âmes à la fois hautes et droites ; mais dans la plupart des âmes, que jette-t-elle ? Comme nous avons dit, soit le découragement, soit une excitation malsaine. La plupart de ceux à qui elle s'adresse sentent que ce qu'elle leur demande, c'est le sacrifice de ce qu'ils appellent leur vie. Or, ils sont au-dessous de ce sacrifice. « Avant tout, ces êtres ne veulent qu'une chose, vivre, à tout prix », ce dont on ne peut guère leur faire un crime. « Qui donc pourrait supposer chez eux cette difficile course du flambeau de l'histoire monumentale, par quoi seul survit le sublime ? » Préférant vivre à ne point estimer la vie, ils se détournent de l'histoire ainsi comprise et se renfoncent dans leur animalité plus bas encore qu'ils n'y seraient si on les avait laissés tranquilles. A qui on demande trop d'être un ange, celui-là, plus qu'il ne le ferait naturellement, fait la bête. L'histoire monumentale, c'est bien simple, c'est du Corneille. Corneille peut avoir une détestable influence sur celui-là qui se sera dit : « C'est trop beau pour moi. » Surtout quand Corneille est donné comme historique, comme vrai. « Tels furent les anciens,

tels furent nos ancêtres ? Ils étaient surhumains et je ne vois personne autour de moi qui soit de cette sorte. C'est trop haut pour l'humanité moderne ». Et avec ce raisonnement on tombe plus bas qu'on n'était avant. Il ne faut pas présenter à l'homme un idéal qui, par la désespérance de l'atteindre, le rejette jusqu'à l'apathie.

En sens inverse, l'histoire monumentale peut donner aux énergiques peu doués de discernement des tendances funestes. « Elle poussera l'homme courageux à des entreprises téméraires, l'homme enthousiasme au fanatisme. Et si l'on imagine cette façon d'histoire entre les mains de génies égoïstes, de fanatiques malfaisants, des empires seront détruits, des princes assassinés, des guerres et des révolutions fomentées... » L'histoire monumentale produit ou peut produire sur les hommes tous les mauvais effets que les romans produisent sur les jeunes filles. L'histoire monumentale, c'est romans pour hommes.

L'histoire antiquaire a ses dangers aussi. Il arrive qu'elle rétrécit et qu'elle dessèche. Etant fondée sur le respect du passé, sentiment du reste excellent, elle peut amener insensiblement à respecter indistinctement et également tout le passé et à ne respecter que le passé. L'histoire antiquaire mène au misonéisme. Dans ce cas, qui est très fréquent, « l'histoire sert la vie du passé au point qu'elle mène la vie présente. » Or, il n'est pas vrai (c'est Nisard qui a dit cela, très spirituellement du reste) que ce qu'il y a de plus vivant dans le présent c'est le passé. Ce qu'il y a de plus vivant dans le présent c'est le présent se souvenant du passé; et il y a là plus qu'une nuance. Or, l'histoire antiquaire qui amène à ne vivre que dans le passé, qui amène à ne vivre qu'archaïquement, dessèche une nation, la momifie. Alors cet arbre dont nous avons parlé et qui était si fier avec raison de sentir ses racines, « il se meurt par les feuilles et par les branches, et de telle sorte que la racine elle-même finit par périr. » Il n'y a rien de plus

respectable (ce n'est pas Nietzsche qui dit ceci) que la piété du passé qui faisait que les vieux Romains du quatrième siècle tenaient à leurs Dieux mythologiques. Seulement, à s'attacher à des choses mortes, *dont le sens même s'était perdu*, ils s'attachaient à un pur rien, et cet attachement ne les conduisait qu'à combattre, et en pure perte de forces utiles, des nouveautés qui avaient du bon, et cela surtout de bon qu'elles étaient vivantes : « Ainsi l'histoire antiquaire empêche la robuste décision en faveur de *tout* ce qui est nouveau ; ainsi elle paralyse l'homme d'action qui, étant homme d'action, blessera toujours et blessera forcément une piété quelconque. Le fait que quelque chose est devenu vieux *engendre maintenant le désir de le savoir immortel*; car, si l'on veut considérer ce qui, durant une vie humaine, a pris un caractère d'antiquité (une vieille coutume des pères, une croyance religieuse, un privilège politique héréditaire), si l'on considère quelle somme de piété, de la part de l'individu et des générations, a su l'imposer, il peut paraître téméraire et même scélérat de vouloir remplacer une telle antiquité par une nouveauté et d'opposer à l'accumulation des choses vénérables les unités de l'actuel et du devenir. » — L'histoire antiquaire est un instrument de conservation qui, parce qu'elle s'oppose aux instruments de progrès, peut être un instrument de mort.

Et enfin on se demandera sans doute quel peut être l'inconvénient de l'histoire critique et si elle peut en avoir un. Elle en a un précisément inverse de celui de l'histoire antiquaire, et autant que l'on peut mesurer ces choses-là, tout aussi grave. L'histoire critique c'est le présent juge du passé, de tout le passé. C'est l'histoire disant : « Paul Emile a mal fait; Cicéron eut grand tort », et l'antiquité se trompait et le moyen âge était dans le faux. Il y a d'abord dans cette tendance et dans cette attitude une telle infatuation qu'elle peut : *ou* amener les professeurs d'histoire et

leurs étudiants à une sorte de mégalomanie ou simplement de pédantisme que l'on sait qui les distingue souvent du reste des mortels et qui n'est pas sans grands dangers pour le bon sens et pour la raison ; — ou, en sens inverse, amener les esprits droits à un très grand scepticisme par ceciqu'on se dégoûte de toujours juger avec des éléments de décision toujours incomplets, toujours fuyants et toujours contradictoires. Une partie, la plus nombreuse de beaucoup, des historiens *critiques*, sont des Dandins qui répètent sans cesse : « Je veux aller juger », et une partie sont gens convaincus qu'on ne peut jamais juger en connaissance de cause.

Il y a autre chose à quoi il faut songer ; c'est que le jugement sur le passé est un jugement sur soi-même. Nous sommes les aboutissants des générations antérieures, et par conséquent nous sommes « les résultats des erreurs de ces générations, de leurs passions, de leurs égarements, même de leurs crimes. » L'histoire critique est donc un examen de conscience. Elle consiste au fond et quand on va jusqu'à ce qui en est le fond, à briser la chaîne qui nous rattache au passé, à examiner nos racines *pour les couper* et à substituer une seconde nature que nous inventons à notre nature naturelle, pour ainsi parler ; ou à substituer, ce qui revient au même, au passé qui est ce qu'il est, le passé tel que nous voudrions qu'il eût été.

Ceci est à la fois *pour* la vie et *contre* la vie. Ceci fait une lutte entre nos instincts profonds venus de la race et nos idées et convictions issues de notre effort intellectuel.

Ce qui résulte de cette lutte n'est pas très facile à déterminer ; mais on ne sait pas trop si, tout compte fait, il est très bon. Il doit consister le plus souvent à trouver deux hommes en soi et à constater dans le conflit perpétuel qui existe entre ces deux hommes une déperdition énorme de forces qui pourraient être très utiles employées à quelque chose. L'historien critique réforme sans cesse en lui ce qui est le

plus fort en lui, ce qui est le plus lui-même. Il n'y a pas à l'en blâmer ; mais il y a à se demander à quoi il aboutit et si ce n'est pas à créer en lui un être factice, un être d'invention, un être d'autocréation, très bon peut-être, mais très faible ; très correct, mais très débile ; très pur, mais très impuissant.

Voilà, comme conclut Nietzsche sur cette partie de son étude, avec une demi-ironie très significative, « voilà les *services* que les études historiques peuvent rendre à la vie » ; voilà ce qu'ont de bon, avec tout ce qu'elles ont de mauvais, les trois formes d'histoire les meilleures, les plus rationnelles et qui sont celles dont Nietzsche reconnaît que « chaque peuple et chaque homme a *besoin.* »

Que dirons-nous donc de l'histoire telle qu'on nous l'enseigne d'ordinaire et qui prétend être une *science*, une science désintéressée et autonome, non subordonnée aux fins de la vie, ou non subordonnée aux intérêts de la vie comme à ses fins ; une science n'ayant de but qu'elle-même, n'ayant de but que sa réalisation ; une science ayant pour programme et pour devise : la science pour la science ?

De cette science-là, dont l'Allemagne est si follement orgueilleuse, nous aurons à dire d'abord (à bien peu près) qu'elle n'existe pas. Elle n'existe pas, parce qu'une science est un système de lois et que les lois de l'histoire sont absolument inconnues. Donc l'histoire, considérée comme science, est quelque chose *qu'on n'atteint jamais ;* dans le domaine de la connaissance, l'histoire est de toutes les connaissances la connaissance la plus inconnaissable.

Je dis qu'on ne connaît aucunement les lois de l'histoire. C'est évident. En effet, qu'est-ce que l'on connaît ? Un certain nombre de faits ; mais certainement dans la proportion de un connu contre mille inconnus. Or il faudrait les connaître au moins à peu près tous pour les coordonner en lois qui eussent quelque consistance et quelque degré de

certitude. On les coordonne cependant et à vrai dire on y est absolument forcé pour pouvoir écrire une page d'histoire ; mais on les coordonne gratuitement pour ainsi dire, par un travail de l'esprit où il entre toujours vingt parties d'hypothèse pour une de réalité ; d'où il résulte en définitive que l'histoire la plus objective dans la volonté de l'historien est aussi subjective à très peu près qu'un pur travail d'imagination. Le procédé est celui-ci, comme l'a admirablement indiqué Schiller : l'historien est en face des « phénomènes » (faits) qu'il connaît ou croit connaître ; il les considère et voici « qu'un phénomène après l'autre commence à se soustraire au hasard aveugle, à la liberté sans règle, pour *prendre rang*, tel un membre qui s'ajoute dans un ensemble harmonieux — *ensemble qui à vrai dire n'existe que dans l'imagination.* » Et donc, l'histoire est un poème, exactement comme l'*Iliade*, arrangée, composée, faite harmonieusement de pièces et de morceaux par les diascévastes. Les historiens sont les diascévastes du poème de l'humanité.

Grillparzer dit cela très bien encore : « Qu'est donc l'histoire, sinon la façon dont l'esprit des hommes *accueille* les événements qui [du reste] pour lui sont *impénétrables*, la façon dont il lie ce qui cadre Dieu sait comment, la façon dont il remplace ce qui est incompréhensible par quelque chose de compréhensible, la façon dont il prête ses conceptions d'une finalité extérieure à un tout qui ne connaît probablement qu'une finalité intérieure. »

S'il en est ainsi (et voit-on qu'il en puisse être autrement ?) l'histoire n'est qu'un genre littéraire un peu moins subjectif qu'un autre, très peu moins. Ce qui justifie le roman historique — Brunetière n'a pas voulu songer à cela — c'est que l'histoire est toujours un roman historique.

Mais admettons. L'histoire fait ce qu'elle peut ou plutôt les historiens font ce qu'ils peuvent et l'histoire est ce

qu'elle peut être. Il y a des faits connus, infiniment moins qu'il n'en faudrait; mais il y en a. Les historiens les rangent dans un certain ordre parce qu'il faut bien, pour qu'ils soient saisis par l'esprit, ne pas les laisser en tas, et cet ordre, évidemment très arbitraire, est, si vous voulez, *l'apparence scientifique de l'histoire ;* si vous préférez, *ce que l'histoire peut avoir de scientifique.* Chaque chose est aussi scientifique qu'elle peut l'être, et il ne faut pas lui en demander davantage ; laissons cela. Seulement, du fait même que les historiens travaillent, du fait historiologique lui-même, de ce passé, de tout ce qu'on sait de l'histoire versé sur nous incessamment, à flots, à masses, à écroulement de tombereaux penchés, qu'est-ce qui résulte, voilà ce qui m'intéresse.

Il résulte qu'on en meurt ; il résulte que les sources de vie sont desséchées, tout au moins refoulées et obstruées : l'histoire est *antivitale ;* vous pouvez traduire par « mortelle ».

L'histoire est antivitale. C'est un historien, Michelet, qui en face de certaines théories psychologiques s'écriait : « Qu'on me rende mon *moi* ». Eh bien, c'est l'histoire plus que toute autre chose qui prend le *moi* des gens et qui ne le leur rend pas. Le passé est le fossoyeur du présent. Le passé enveloppe un homme non pas jusqu'à l'étouffer, mais jusqu'à le pénétrer si profondément qu'il n'existe plus dans le présent, ni pour le présent ni par conséquent pour l'avenir. « Il y a un degré d'insomnie [?], de rumination, de sens historique [d'histoire devenue une manière de sentir ; très juste] qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation. »

Pour mon compte, moi qui en suis à interpréter Nietzsche, je dois dire que j'ai très bien connu ce cas, à l'état un peu caricatural, mais très net. Un homme, de première valeur du reste, et précisément j'aurai l'occasion de reve-

nir sur ce point, mais archéologue fieffé, si on lui disait : « M. un tel divorce », *au lieu d'avoir un avis soit sur ce divorce particulier, soit sur la question du divorce en général,* vous répondait sûrement : « C'est certainement son premier divorce, du reste inévitable, qui fut cause des malheurs de toute sa vie.

— De qui parlez-vous ?

— Eh bien, mais ! d'Eléonore d'Aquitaine. »

Si on lui disait : « Faites attention à cette poutre. Elle pourrait bien céder un jour ou l'autre », il répondait sûrement : « L'anecdote est fausse. Ce n'est pas Sully, que, du reste, il faut appeler Rosny, qui a répondu cela à Henri IV. C'est Duplessis-Mornay.

— De quoi parlez-vous ?

— Eh bien, de la poutre du Louvre que Henri IV montrait à ses courtisans. »

Donc l'histoire n'entretient pas un homme, ne le soutient pas ; elle le *transpose.* Elle le met en dehors de son temps et du reste en dehors de tous les temps ; elle fait d'un homme un anachronisme.

Elle en fait aussi, pour ainsi dire (et le mot est bien trouvé) une sorte « d'abstraction concrète ». L'homme imbibé d'histoire n'est plus un homme, c'est un « manuel en chair et en os ». Si par hasard « il a un caractère, une originalité, tout cela est si au fond qu'il n'y a pas moyen de le tirer au jour ». De tels êtres « ne sont point des hommes, ne sont point des Dieux, ne sont point des bêtes ; mais des *organismes de formation historique*, produits de l'éducation, images et formes sans contenu... »

L'histoire fait aussi d'un homme ou peut en faire un *comédien,* car, faites bien cette analyse psychologique, « celui qui n'ose pas avoir confiance en lui-même et qui involontairement, pour fixer son sentiment, demande conseil à l'histoire, lui demande : « comment dois-je sentir ? » celui-là par crainte [par timidité devant soi-

même] finit par devenir comédien ; il joue un rôle, le plus souvent même plusieurs rôles, et c'est pourquoi il les joue si mal et avec tant de banalité... » L'histoire jette une toge ou un pourpoint sur un homme, et le costume suggère le geste et le geste suggère la pensée ou le sentiment. Rendez à ces hommes leur *moi ;* car c'est de *moi* agissants que se fait la vie et non pas de masques masquant jusqu'aux cœurs.

Il résulte de cela une sorte de répartition nouvelle de l'humanité. Les natures énergiques repoussent l'histoire comme admirable à les émasculer et à les détruire ; les natures faibles l'acceptent trop et se laissent comme désopiler, comme vider par elle. Axiome : « l'histoire ne peut être supportée par les fortes personnalités ; pour les personnalités faibles, elle achève de les effacer. »

Par parenthèse, Nietzsche, dix ans plus tard, en possession de son système général, après avoir écrit ces lignes aurait ajouté : « Tant mieux ! Creusons davantage ou laissons avec plaisir se creuser davantage le fossé entre l'élite et la foule, entre bêtes volontaires et bêtes de troupeau. L'histoire est excellente pour cela. A elle les bêtes de troupeau et qu'elles s'engorgent. Aux bêtes de volonté, rien pour commander, l'instinct, l'instinct puissant, autonome, original, intact et intangible...

Mais il n'en est pas encore là (quoiqu'on verra plus loin que déjà il y tend) et il déplore que les personnalités faibles soient encore affaiblies par le passé qu'elles ingurgitent et qu'elles s'assimilent. Il voit là un danger immense et il s'apitoie de tout son cœur sur ces avortements intellectuels qu'il met sur le compte de la culture historique. Cette culture empêche d'arriver « à maturité ». En vérité, de nos jours, « parce qu'on fait plus de cas de l'histoire que de la vie », il semble qu'on ait « horreur de la maturité ». Bien plus ! « on se glorifie de ceci que *la science commence à régner sur la vie.* » C'est une belle for-

mule de ce temps-ci. « Il est possible qu'on finisse par en arriver là ; mais il est certain qu'une vie ainsi régentée ne vaut pas grand'chose, parce qu'elle est beaucoup moins *vie* et porte en germe moins de vie à venir que la vie de jadis, qui était régie, non par le savoir, mais par l'instinct et par de puissantes illusions... On aveugle certains oiseaux pour qu'ils chantent mieux : je ne crois pas que les gens d'aujourd'hui chantent mieux que leurs grands-pères ; mais ce que je sais, c'est qu'on les aveugle tout jeunes. »

Oui, le bon chemin, au contraire, est de tourner le dos à l'histoire, ou tout au moins la bonne méthode est de restreindre l'influence de l'histoire sur nous, de restreindre la part que prend l'histoire dans notre personnalité même. Ce qu'il faut c'est nous habituer à sentir de façon non historique. « La faculté de pouvoir sentir, dans une certaine mesure, d'une façon non historique, devra être tenue par nous pour la faculté la plus importante, pour une faculté primordiale, en tant qu'elle renferme le fondement qui est le seul sur lequel peut s'édifier quelque chose de solide, de bien portant et de grand, quelque chose de véritablement *humain*. »

Donc l'histoire est antihumaine parce qu'elle est antivitale. Elle est antihumaine à un autre titre aussi, ou, pour mieux parler, d'une autre façon. Elle est antihumaine parce qu'elle est d'une profonde *immoralité*.

Ne vous étonnez point et songez à la date (1874). Nietzsche n'est pas encore l'immoraliste qu'il sera ou plutôt qu'il croira être et voudra être plus tard, et dans tout ce qui va suivre il parlera de la morale et du devoir et de ce qui doit être opposé à ce qui est, en véritable kantien, en pur et simple kantien, côtoyant même, sinon employant, les formules propres d'Emmanuel Kant.

Qu'inspirent l'histoire, le culte de l'histoire, la pratique de l'histoire ? Ils inspirent l'idolâtrie du fait, la vénération à l'égard de ce qui a eu lieu, et cette idée que ce qui a eu

lieu devait arriver puisqu'il est arrivé, et se légitime par son existence; et, de tous les faits qui pouvaient être, un seul ayant été et l'historien n'envisageant et n'adorant que celui-ci ; le fait étant, par conséquent, *un possible qui a réussi*, l'histoire enseigne proprement l'adoration et l'idolâtrie du succès, et c'est là sa profonde et essentielle et médullaire immoralité.

Quand nous en arrivons là, nous nous écrions : « Ah ! voilà le mot de l'énigme ! C'est à Hegel qu'il en voulait, et il a écrit tout son livre moins contre les historiens que contre Hegel ! Le pot au rose est découvert ! »

C est en effet surtout à Hegel que Nietzsche en voulait, et à cette philosophie de l'histoire qui, affirmant que l'idée qui ne s'est pas réalisée n'avait pas de raison d'être, puisqu'elle n'a pas été ; qui, affirmant d'autre part que toute réalité est une idée qui avait raison, puisqu'elle s'est réalisée, confond toujours et volontairement le succès avec le mérite et par conséquent la force avec le droit et le vainqueur avec le juste.

Cette philosophie qui a enivré les Allemands même avant le succès et surtout après le succès, révolte le jeune Nietzsche, et il y oppose, étant encore moraliste et, comment dirai-je ? vieux moraliste, comme d'autres sont vieux catholiques, il y oppose énergiquement et éloquemment la morale éternelle : « Que d'idées vieillies (il sent qu'il est suranné et il en prend son parti) j'ai sur le cœur en face d'un pareil complexus de mythologie et de vertu ! Mais il faut que je les laisse sortir ; on aura beau rire. Je dirai donc que l'histoire enseigne toujours : « il était une fois » (et rien de plus) et que la morale par contre enseigne : « Vous ne devez pas ! » ou bien (devant l'histoire) : « Vous n'auriez pas dû ». De la sorte l'histoire devient un compendium de l'immoralité effective... » et la morale une revendicatrice de la moralité qui aurait dû être.

L'histoire est le scandale continuel de la morale, et la morale le fléau continuel de l'histoire.

Vous les conciliez, vous Hégéliens, en intégrant la morale dans l'histoire et en disant : « ce qui est moral, c'est ce qui a été ». C'est concilier comme en Orient on a souvent apaisé les différends : en étranglant l'une des parties. Vous supprimez purement et simplement la morale ; car la morale est précisément ce qui proteste contre le fait quand le fait est injuste, aussi bien contre le fait après qu'il s'est produit, qu'auparavant pour qu'il ne se produise pas. La morale dans l'actuel dit : « Vous ne ferez pas cela ; parce que le fait s'il était produit serait monstrueux » ; les droits de la morale ne s'éteignent pas la minute d'après, parce que le fait est accompli ; il n'y a qu'un temps de changé grammaticalement dans la phrase, et si elle disait tout à l'heure : « le fait ne doit pas se produire », elle dit maintenant et ne peut pas ne point dire : « le fait n'aurait pas dû avoir lieu », et le droit de parler ainsi elle le conserve *ad æternum*.

Ce n'est donc pas l'histoire qui fait la morale, ni ce n'est la morale qui est subordonnée à l'histoire, et c'est un sophisme que de le prétendre. L'histoire est un amas de possibles qui ont réussi, mais dont la qualité morale ne tient pas à ce qu'ils ont réussi et dont les uns avant de se réaliser étaient condamnés par la morale et le sont encore ni plus ni moins qu'auparavant ; et dont les autres étaient approuvés par la morale avant de devenir des faits et le sont ni plus ni moins depuis qu'ils le sont devenus. La morale est éternellement inactuelle. Elle ne sort pas des faits ; elle plane au-dessus d'eux. Et vouloir subordonner la morale aux faits, comme vouloir que là où est le succès soit le droit, ce qui est la même chose, non seulement c'est immoral, mais c'est la négation et la proscription de la morale tout entière et de toute morale quelle qu'elle soit.

C'est pourtant à des théories de ce genre qu'amène le

culte de l'histoire et la prééminence du sens historique dans un cerveau. « Sentir historiquement » mène à penser historiquement et penser historiquement — vous le voyez — mène à penser immoralement et si immoralement que toute morale vous est étrangère.

Tel autre philosophe de l'histoire, Hartmann, procédant des mêmes idées générales, nous dira, un peu différemment, non pas beaucoup, de belles choses qui peuvent se résumer ainsi : ce qu'enseigne l'histoire, une fois qu'on en a démêlé les grandes lignes, c'est que l'humanité est entraînée dans un *processus*, dans une marche en avant dont il est assez facile, tout compte fait, de reconnaître la direction, l'orientation ; or là est le devoir ; il consiste à adhérer au *processus*, à ne pas contrarier le *processus* et à sacrifier complètement chacun sa personnalité en faveur du *processus* universel ; et la morale, non plus subordonnée aux faits, à tous les faits, mais à la ligne générale des faits, coïncide avec l'histoire passée, actuelle et à venir, pour cette raison qu'elle n'en est que l'acceptation intelligente et qu'elle n'y est qu'une adhésion réfléchie.

Fort bien, répondra Nietzsche. Ceci est quelque chose comme du Hegel rectifié et épuré. C'est en vérité un alcool moins grossier. Mais si j'entends bien ce *processus*, ce *processus* n'est pas autre chose que la direction que l'on voit que prennent les grandes impulsions de la masse humaine. *Processus*, la centralisation progressive de la masse humaine autour de Rome ; *processus*, la propagation du christianisme ; *processus*, le mouvement de l'Occident contre l'Orient au moyen âge ; *processus* actuel, la démocratie ; *processus* toujours, la direction que l'on voit ou que l'on croit voir que prennent les grandes impulsions de la masse ; ou, sinon, je ne sais pas ce que c'est que le *processus* et qu'on veuille bien me le dire !

S'il en est ainsi, l'adhésion intelligente au *processus* c'est l'adhésion des intelligents et du reste de tout le

monde à la masse ; et ce n'est rien autre chose. Merci bien [et ici le Nietzsche aristocrate de plus tard commence à poindre]. Merci bien ! Le travail historique va donc consister « à chercher dans l'histoire les lois que l'on peut déduire des besoins des masses, c'est-à-dire les mobiles des couches les plus basses du limon social ! Pour ma part, les masses ne me paraissent mériter d'attention qu'à trois points de vue. Elles sont d'une part *des copies diffuses des grands hommes, exécutées sur de mauvais papiers et avec des plaques usées* ; — elles sont ensuite *la résistance que rencontrent les grands* — et enfin elles sont *les instruments dans la main des grands.* Pour le reste, que le diable et la statistique les emportent ! Comment la statistique démontrerait-elle qu'il y a des lois dans l'histoire ? Des lois ? Certes elle montre combien la masse est vulgaire et uniforme jusqu'à exciter la répugnance. Faut-il appeler lois les effets des forces de gravité que sont la bêtise, la singerie, l'amour et la faim ? Fort bien ! Convenons-en ! Mais alors une chose devient certaine ; c'est que, pour autant qu'il y a des lois dans l'histoire, ces lois ne valent rien et l'histoire ne vaut pas davantage. »

C est pourtant cette façon de comprendre l'histoire qui est maintenant en grande faveur. La *grande histoire* consiste à « considérer les grandes impulsions des masses comme ce qu'il y a de plus important et de plus essentiel dans l'histoire », et elle consiste aussi à « tenir tous les grands hommes simplement pour l'expression la plus parfaite de la masse, la petite bulle d'air qui devient visible dans l'écume du flot ». Elle consiste à croire que c'est la masse qui engendre de son propre sein ce qui est grand et que l'ordre naît du chaos ...

Pour Nietzsche il n'y a pas de façon plus immorale d'entendre l'histoire ; car elle renverse l'ordre des effets et des causes, et dans ce renversement c'est le jugement moral qui disparaît, c'est la façon morale de considérer les

choses qui disparaît. Suivez bien. Voici le christianisme. Pour l'historien pénétré des principes ci-dessus indiqués, le christianisme n'a de valeur que quand il est devenu « puissance historique » ; pour parler simplement que quand il est devenu populaire, et par ainsi le vrai fondateur du christianisme, ce n'est pas Jésus, ce n'est pas saint Paul, c'est la foule chrétienne du IVe siècle. Soit ; c'est un point de vue : mais *dès lors*, *tant que Jésus n'a pas réussi* ; *il ne compte pas* et nous retombons dans la théorie du succès et voilà précisément ce qui est immoral.

Socrate n'a pas réussi ; il n'a pas pénétré les masses populaires ; il ne compte pas. Le stoïcisme n'a pas réussi ; il n'a pas pénétré les masses populaires ; il n'est pas devenu une « puissance historique » ; il ne compte pas. Voilà ce qui est immoral. Donc le culte de l'histoire mène, et en vérité par plusieurs chemins, ce qui n'atténue pas la gravité de la chose, à un genre particulier d'immoralité.

Au fond la morale — l'ai-je assez répété ! — est une révolte *contre tout*. Elle est une révolte contre la nature, qui est immorale effrontément ; elle est une révolte contre l'histoire qui, partiellement, je l'ai dit toujours, mais en grande partie, est immorale ; elle est une révolte contre Dieu quand elle lui reproche d'avoir mis ou d'avoir laissé du mal sur la terre, ou quand elle lui demande avec trouble et avec angoisse pourquoi il en a laissé. Ma formule est toujours tout est immoral, partiellement au moins, excepté la morale elle-même ; et, donc, la morale est une révolte contre tout. Pour en revenir à l'histoire, la morale est une révolte contre l'histoire, et quand l'historien veut que la morale s'incline devant l'histoire, s'efface devant l'histoire ou se résorbe dans l'histoire et par conséquent s'y détruise, il est un professeur d'immoralité.

Antivitale et immorale, voilà ce que Nietzsche craint véhémentement et éloquemment que l'histoire ne soit.

Par cette trop brève et surtout trop faible interprétation,

on voit assez, d'abord que Nietzsche à vingt-cinq ans était déjà un penseur très vigoureux ; ensuite que sur bien des points je ne suis pas très éloigné de ses idées. Je lui accorde une fois pour toutes qu'un certain excès de culture historique, ou pour être plus précis, *qu'une culture exclusivement historique* peut très bien, pour les raisons qu'il a données, et celles que j'ai ajoutées, être funeste. Maintenant discutons pour éliminer ce qu'il y a d'excessif, aussi, dans le virulent pamphlet du jeune Frédéric.

D'abord l'histoire est antivitale. J'entends à peu près ; mais je voudrais bien savoir ce que Nietzsche lui-même entend bien précisément par « *la vie* ». Il dit toujours : « La vie ! la vie ! » il clame : « La vie ! Ne touchez pas à la vie ! n'étouffez pas la vie ! » Seulement il ne dit jamais ce que c'est. Or tâchons, nous, de le dire. La vie, ce me semble, la vie des hommes et des peuples, consiste à mettre dans l'existence le plus de bonheur possible, en entendant par bonheur ce dont on est profondément, durablement et entièrement satisfait. La vie bonne consiste donc à vivre selon la raison, selon la sagesse, selon la *noblesse*, surtout que nous sentons qui veulent se réaliser en nous.

La vie pour un homme consistera à faire pendant soixante ans des choses qu'il prend plaisir à faire quand il les fait et qu'il ne regrette pas d'avoir faites après et longtemps après qu'il les a faites, et qu'il est fier d'avoir faites après et longtemps après qu'il les a faites. Voilà une *bonne* vie humaine, aussi bien au point de vue de la *bonté* proprement dite, qu'au point de vue du *bonheur*.

La bonne vie pour un peuple c'est de poursuivre un grand dessein incontestablement utile à l'humanité, de telle sorte que, regardant du côté de l'avenir, il puisse dire : « en étant ce que je suis je serai utile au genre humain », et de telle sorte que, regardant vers le passé,

il puisse dire : « j'ai toujours été utile à l'humanité. » Voilà une bonne vie nationale.

Or les éléments de cette bonne *vie*, les idées directrices de cette bonne vie, où diable voulez-vous que l'homme les prenne et qu'un peuple les prenne si ce n'est dans l'étude de l'histoire ? L'histoire c'est l'humanité, incomplètement connue, malheureusement ; mais enfin comme autant qu'elle peut l'être. L'humanité ne peut savoir comment elle doit vivre, et même elle ne peut savoir comment elle peut vivre qu'en se regardant, qu'en observant comment elle a vécu. D'où il résulterait que l'histoire ne serait pas un obstacle à *la vie*, mais qu'elle en serait une condition et essentielle.

On me dira : « l'humanité existait avant l'histoire et les historiens ». Si l'on me dit cela, on exprimera une erreur. L'histoire a toujours existé. Le peuple primitif, s'il n'est pas tout à fait sauvage, consulte ses vieillards dans les cas difficiles et du reste dans tous les cas. Les vieillards sont les historiens du peuple primitif, et les historiens d'aujourd'hui sont le conseil des vieillards des peuples d'à présent. Ce sont eux qui « disent la vie », comme les jurisconsultes « disent le droit ». Et je voudrais bien savoir qui la dirait, si ce n'est eux.

Pour vivre non historiquement, comme le souhaite si âprement Nietzsche, il faudrait être non seulement des sauvages ; mais des animaux. Par une maladresse qui sent bien son jeune homme, Nietzsche commence son article par une description de la vie animale : « Contemple le troupeau qui passe devant toi en broutant. Il ne sait pas ce que c'était qu'hier ni ce que c'est qu'aujourd'hui ; il court de-ci de-là, mange, se repose et se remet à courir... *C'est ainsi que l'animal vit d'une façon non historique.* » Eh bien, il n'y a pas moyen de réfuter d'avance plus énergiquement tout ce que vous direz plus tard. Pour vivre d'une façon non historique, il faut être une bête, et

l'homme est forcé par sa nature de vivre d'une façon historique. Et si nous vous appliquons déjà la théorie que vous établirez plus tard des « bêtes d'élite » et des « bêtes de troupeau », nous vous ferons dire, sans rien forcer, que le vivre non historiquement est le fait des bêtes de troupeau et que le vivre historiquement est le propre des bêtes d'élite. Or la vraie humanité, vous le dites déjà — ne se compose que des bêtes humaines d'élite. Ce qui distingue l'homme de la bête, entre autres choses, c'est précisément de ne pas vivre seulement dans le moment présent ; mais de vivre avec souvenir du passé et anticipation sur l'avenir. Voilà précisément, et vous le reconnaissez et vous le dites mieux que moi, la vie humaine. Or l'homme ne pouvant vivre qu'une vie humaine, un des éléments de sa vie c'est le souvenir, un des éléments et essentiels de sa vie, c'est l'histoire.

Certes, personne plus que moi ne croit que nous avons beaucoup de choses à apprendre des animaux, et ce n'est pas par simple boutade que j'ai dit qu'un retour partiel à la bestialité aurait du bon ; mais la façon de vivre non historiquement (qui, du reste, par parenthèse, n'est pas complètement la leur, et il s'en faut et il ne faudrait pas ignorer ou oublier ce point), la façon de vivre non historiquement, pour autant qu'elle soit la leur, n'est point du tout ce qu'il y a à leur emprunter.

Donc, j'y reviens, l'histoire n'est point un obstacle à la vie ; elle en est une condition.

J'ai bien vu cela de mes yeux. Le respectable archéologue que je vous ai présenté plus haut en profil caricatural, je vous le présente maintenant tout entier. Il était l'homme le plus dévoué aux intérêts de ses amis, à ceux de sa ville, à ceux de son pays que j'aie jamais vu. Il se prodiguait en bons offices sans rémunération et sans espérance. C'était le grand honnête homme actif. Celui-là vivait, vous en conviendrez, il était dans la vie. Il était pourtant l'homme

qui vivait le plus historiquement. Cela ne l'empêchait pas de vivre aussi actuellement que possible, et peut-être sa vie historique était-elle un aliment et un stimulant (à vrai dire il n'en avait pas besoin) de sa vie « actuelle ». Non, l'histoire n'est pas un obstacle à la vie ; elle en est une condition.

— Elle peut être les deux, me répondra un homme habitué aux choses psychologiques.

— Certainement, et cela dépend de la dose. Dans une certaine mesure l'histoire est principe de vie ; à un certain degré elle en est obstruction. Il n'est pas besoin de démontrer que l'homme qui vit tout entier dans le passé et qui s'y incruste n'est pas autre chose qu'un mort et vaut un mort ; mais on en pourrait dire tout autant de l'homme qui vit tout entier dans l'art, du dilettante, de l'homme qui passe sa vie à être amateur. Rappelez-vous comme M. Paulhan a bien démontré que l'art consiste à vous faire vivre d'une vie factice et que cette tendance est l'effet (et, par retour, la cause aussi) de l'horreur de la vie réelle. Le voilà l'ennemi de la vie quand il prend trop de place dans la vie, le voilà le vrai ennemi de la vie ! La culture historique en un certain excès, oui, aussi, certainement ; mais moins, en vérité, moins par définition pour ainsi dire ; car c'est sur la vie elle-même, sur la vie réelle, sur ce qui fut la vie très réelle que l'histoire travaille, et par conséquent verser de la vie ancienne dans la vie actuelle, on pourrait dire que c'est ce qu'elle fait.

Ce n'est pas tout à fait vrai, parce que la vie ancienne, elle ne la verse que dans des cerveaux, qui peuvent très bien la garder et ne pas la faire passer dans la vie active ; mais encore qui les en empêche ? Et n'est-ce pas précisément ce qu'ils devraient faire, puisqu'il semble bien que c'est pour cela même que l'histoire a été inventée ? Les hommes qui sont desséchés et stérilisés par l'histoire sont gens qui prennent l'histoire pour but, alors qu'elle est un

moyen. L'histoire n'est point responsable de cette erreur, ou de cette timidité ou de cette paresse, de cet arrêt, en tout cas, à mi-chemin. Elle pourrait dire : « Je suis une enquête sur la vie au service de la vie. Ceux qui s'arrêtent à l'enquête sans en tirer aucune conclusion sont des artistes ou simplement des maniaques ; mais ce sont eux qui se dessèchent et non moi qui les stérilise. Non seulement je n'empêche personne de tirer quelque chose de moi ; mais on n'a, très probablement, songé à moi, au commencement, que parce qu'on me jugeait féconde. »

L'histoire n'est pas seulement antivitale, selon Nietzsche ; elle est immorale. Certainement, elle est immorale en très grande partie ; je l'ai reconnu et je ne retire rien de ce que j'ai accordé. Seulement faites attention : est-ce que l'instinct, est-ce que les instincts ne sont pas tous aussi immoraux que l'histoire et peut-être plus ? Or, l'histoire ôtée, et le « vivre non historiquement » étant obtenu, que reste-t-il ? Les instincts seulement, ce me semble. Croyez-vous que voilà l'homme plus moral qu'il n'était ? J'en doute. Vous me direz peut-être vous, Nietzsche de 1874 : « Non, l'histoire ôtée et le « vivre non historiquement » étant réalisé, il reste les instincts *et la conscience*. » Ah ! ah ! la conscience ! Eh bien, s'il vous plaît, qu'est-ce que c'est que la conscience ? Est-ce que ce ne serait pas le produit lentement élaboré de l'humanité réfléchissant sur elle-même ? Et si c'est le produit de l'humanité réfléchissant sur elle-même, n'est-ce pas précisément le produit, un produit de l'histoire ?

— Non, c'est un instinct, un instinct primitif, comme l'égoïsme, et l'altruisme et le besoin de persévérer dans l'être...

— Je ne crois pas ; mais admettons. Tout au moins je doute peu qu'on m'accorde que la conscience, instinct primitif, se développe, se confirme et s'affirme par la réflexion de l'humanité sur elle-même. La conscience, si elle est

instinct primitif, est certainement, à l'état primitif, instinct confus. A l'état clair, autant, bien entendu, qu'elle y peut parvenir, la conscience est la conscience ayant pris conscience de la conscience. Où veut-on qu'elle ait pris conscience d'elle-même si ce n'est dans les réflexions de l'humanité sur la façon dont elle a vécu ?

Et c'est ainsi que l'histoire, très immorale, est productrice de moralité. Les hommes la regardent et... et il y a deux choses. D'une part il y a les exemples de haute moralité, de grandeur, d'héroïsme que donne l'histoire ; car elle en donne. A ces exemples, les hommes s'échauffent, s'exaltent et deviennent meilleurs : voilà l'histoire directement productrice de moralité.

D'autre part il y a les exemples d'immoralité triomphante que l'histoire donne à foison. Mais, s'il vous plaît, tout autant, en présence et comme au contact de ces exemples, la conscience humaine s'affine, tout autant et peut-être plus. Ce n'est pas parce que Socrate a réussi (relativement) que l'humanité le révère, c'est parce qu'il a été tué ; ce n'est pas parce qu'il a réussi que Jésus est devenu Dieu ; c'est parce qu'il a été tué ; ou plutôt il n'a réussi que parce qu'il a été tué. Voilà la façon indirecte dont l'histoire produit la moralité. Elle la produit par réaction contre elle-même. Oui, la morale est une révolte contre l'histoire ; mais cette révolte c'est l'histoire même qui en fournit la matière et qui en fournit l'occasion. Sans l'histoire la conscience resterait à l'état d'instinct confus et la moralité à l'état de nébuleuse intérieure. Toute chose active ne se pose qu'en s'opposant. La conscience ne se pose qu'en s'opposant à l'histoire (à une grande partie de l'histoire) et pour qu'elle s'y oppose, il faut qu'elle la sache.

On en pourrait dire autant, je n'ai besoin que de l'indiquer, de tout ce qui s'oppose à la moralité. La conscience est aussi une révolte contre la nature, et il est bien évident

que si la nature n'existait pas l'homme n'aurait pas une conscience si nette qu'il l'a. C'est le spectacle de la nature immorale sinon qui lui donne sa moralité du moins qui la renforce. Le pauvre père de famille, très borné, qui dit à ses enfants : « Il ne faut pas vivre comme des bêtes. Est-ce que vous voudriez vivre comme des bêtes ? » est remonté sans s'en douter, sinon au principe même de la moralité, du moins à l'élément de la moralité le plus actif et le plus puissant. De même l'histoire avec toutes ses horreurs inspire à l'homme le désir de s'en évader, de s'évader *de ce qu'elle a été*. C'est ce désir même qui est la morale. Il n'existerait pas si nous vivions non historiquement, c'est-à-dire si l'histoire nous était inconnue. Au fond, toute la question est dans ces trois mots : « Le connais-toi toi-même est-il le fondement de la morale ? » Si oui, la question est tranchée ; car l'histoire n'est pas autre chose que « Connais-toi toi-même ».

En véritable jeune étudiant allemand, et je ne sais pas trop pourquoi j'ajoute allemand, Nietzsche, en 1874, n'est pas, comme il le dit spirituellement de ses adversaires, une « abstraction concrète » ; mais il est bien un peu hypnotisé par des abstractions. Il dit : « la vie ! la vie ! » et il dit « le devoir ! le devoir ! » et voilà qui est pour le mieux ; mais pour que ces belles choses soient consistantes, il faut encore faire entrer quelque chose dedans. Or la vie réduite aux instincts ou si vous voulez aux instincts et à la conscience est presque une abstraction ; elle est indigente effroyablement ; il n'y a pas de vie moderne qui soit indigente à ce point-là. La vie, pour un civilisé et même pour un sauvage et même pour un animal se compose d'instincts et de conscienee et d'expérience et de souvenirs. C'est même d'expérience et de souvenirs qu'elle se compose surtout, plus ou moins consciemment, mais sans qu'il y ait doute là-dessus. Ma vie est faite de mes instincts innés, de ma conscience peut-être innée, mais

développée par l'éducation, et enfin de ma science héritée et de ma science acquise. Elle se compose de tout cela, et la considérer comme composée de moins que cela c'est en avoir l'idée la plus incomplète et la plus fausse du monde. Or dans ma science héritée et dans ma science acquise, la science de l'humanité, c'est-à-dire l'histoire, entre pour beaucoup, jusque-là que l'on pourrait dire que toute ma science héritée et toute ma science acquise sont de l'histoire. Pour avoir parlé de la vie sans définir ce mot et sans savoir ce qu'il mettait dedans, Nietzsche a fait un contresens initial qui a eu son contre-coup et son retentissement dans ses conclusions.

De même pour le mot « devoir », que Nietzsche emploie moins indiscrètement, c'est-à-dire avec un peu plus de discernement, mais un peu à l'étourdie encore. Dans le devoir il y a en quelque sorte la forme et la matière, ou pour employer une autre métaphore, l'âme et la matière. La forme du devoir ou l'âme du devoir c'est le sentiment du devoir, c'est le quelque chose en nous qui dit : « Tu dois! tu es obligé ! » Mais *à quoi*, moi être concret et actif et à telle date de l'histoire du monde, suis-je obligé ? Quand je demande cela, je demande quelle est la matière de mon devoir ; et ce qui me répond, ce qui peut me répondre, ce qui me fournit la matière de mon devoir ou ce qui peut me la fournir, c'est la connaissance de l'humanité, c'est l'histoire. *Que je doive*, cela m'est enseigné par la conscience ; *ce que je dois*, cela m'est enseigné par les cent mille exemples, à suivre ou à éviter, que l'histoire met sous mes yeux. Il faut donc que je connaisse l'histoire.

Je crois même que plus je la connaîtrai, à la condition que ma conscience ne s'y perde pas, ne s'y noie pas (je le reconnais), plus mon sentiment du devoir sera précis, parce qu'il sera expérimenté. En un mot, le sentiment du devoir sans connaissance des faits humains n'est qu'une forme vide ou un principe d'action sans efficace, et je

demande un peu pardon de dire une chose si élémentaire ; mais je crois qu'il la fallait dire, le débat étant posé comme nous voyons qu'il l'est.

Il y a donc des exagérations fantastiques et des outrances folles et des étourderies étranges et un art excellent de ne pas faire le tour des questions dans la diatribe du jeune Nietzsche. Elle est loin, cependant, d'être sans valeur, je dis sans même tenir compte de l'imagination, de l'esprit et de l'éloquence. Elle signale très bien deux dangers ; elle les grossit, mais elle les signale ; elle les grossit, mais ils sont réels. Elle signale le danger du *vetus fit animus* et le danger de la noyade de la morale dans l'histoire. Le *vetus fit animus* est excellent en soi ; mais il est dangereux. Il est bon que l'esprit se fasse antique ; mais il est dangereux qu'à se faire antique il reste vieux. Il ne faut pas se piquer, comme le marquis de Posa, d'être contemporain des siècles à venir ; mais il ne faut pas se laisser aller à être le contemporain éternel des siècles passés. Et, danger plus grand, il ne faut pas tellement se dépersonnaliser au contact des faits qu'on y adhère sans réserve, qu'on devienne passif devant eux et comme *sous* eux et qu'on dise docilement comme le personnage de comédie : « Faut croire qu'il fallait bien que cela fût, puisque ça est. » Il convient de réagir. Il ne faut pas arriver à cette résignation, à ce *quiétisme historique*, qui consiste à tout comprendre à force de tout savoir et à tout excuser à force de tout comprendre. « Je comprends cela » a fini, et c'est un horrible phénomène grammatical, par vouloir dire : « J'accepte cela. » S'il vous plaît, Monsieur, vous comprenez cela, je vous en félicite, mais ce n'est pas une raison pour l'approuver.

En un mot, et c'est ce qui reste de ces pages de Nietzsche, l'histoire monumentale d'un côté et l'histoire antiquaire de l'autre, qui ont du bon, doivent être corrigées par l'histoire critique, qui a du meilleur ; par

l'histoire critique, c'est-à-dire par l'histoire qui juge.

Et qui juge au nom de quoi ? Au nom d'une morale dont le principe a été puisé dans la conscience et dont la matière a été tirée de l'histoire même.

L'histoire peut être principe de mort, pour ceux surtout qui avaient de grandes dispositions naturelles à n'être pas vivants ; mais elle peut être principe de vie en faisant plus riche la vie intellectuelle et morale de ceux qui veulent vivre et pour vivre savoir un peu comment les autres ont vécu.

Elle peut être principe (ou plutôt prétexte) d'immoralité pour ceux qui du reste ont d'autres raisons d'être immoraux ou immoralistes ; mais elle peut être principe de moralité pour ceux qui savent, en l'étudiant, classer, comparer et finalement choisir. Elle est souvent très condamnable ; mais elle se condamne elle-même en se racontant. Que voulez-vous de plus ? L'histoire est l'examen de conscience et la confession de l'humanité. Ceci même a ses dangers, comme toute chose ; mais il est difficile de soutenir que ce sont des exercices d'immoralité.

Soyons historiens sans une soumission à l'objet destructrice du *moi*. Soyons historiens sans abdiquer. Ce ne doit pas être si difficile.

Je remarque, du reste, qu'en très grande majorité les historiens connus ont été d'une part mêlés à l'action et d'autre part de très honnêtes gens. Si on les comparait, à ces égards, aux artistes, l'avantage ne serait peut-être pas entièrement du côté de ceux-ci. C'est une considération à laquelle Nietzsche aurait dû songer. Elle est à la fois actuelle et inactuelle et, par conséquent, très importante.

Emile Faguet.

Le Temps d'aimer[1]

C'est le dernier roman de Mme Gérard d'Houville. C'est le meilleur à certain égard ; ce n'est pas le meilleur à certain point de vue ; et encore est-il qu'il est très bon.

Ce n'est pas le meilleur, en ce sens que les autres paraissaient plus près d'une réalité observée ou même sentie, qu'ils étaient plus « vécus », comme on aime à dire maintenant ; que l'héroïne de *l'Esclave* et même l'héroïne de *l'Inconstante* paraissaient des êtres d'une vérité incontestable et que la logique de leurs sentiments les indiquait comme ayant existé ou comme pouvant exister quelque part.

Et dans *le Temps d'aimer*, sans qu'il en soit tout le contraire, il n'en est pas tout à fait de même. Et d'autre part, au point de vue de l'art, au point de vue de la composition savante, au point de vue de la richesse des digressions et des descriptions, au point de vue de la « part du poète » mise dans l'ouvrage, au point de vue surtout de la *grande beauté de tristesse* répandue sur tout l'ouvrage, *le Temps d'aimer* est une œuvre extrêmement considérable. Il rappelle un peu la *Dernière espérance* de Mme de Noailles dont on peut se souvenir que j'avais très grandement admiré au moins la première moitié. Il est plein de sentiment amer qui vient, non plus de l'impossibilité d'être aimée, comme dans la *Dernière espérance*, mais de la peur d'aimer ; il est plein aussi de l'angoisse du temps qui passe et de la mort inévitable, comme le serait un roman de Pierre Loti. Il est enfin d'une très grande beauté sentimentale et presque philosophique. C'est un ouvrage pour âmes tendres et pour âmes profondes.

(1) Chez Calmann Lévy.

— Et par conséquent, direz-vous, c'est se louer que de s'y plaire.

— Eh ! non ! C'est louer ceux qui y prendront plus de plaisir encore que je n'y en ai pris.

Racontons un peu, voulez-vous ? Ce sera un moyen de bien placer et de placer clairement là où il faut, les éloges et les réserves. Laurette, comme on l'appelle dans sa famille parce qu'elle s'appelle Laurence, a peu connu son père et a été élevée, ou plutôt choyée, par sa mère, triste du reste et frappée à mort. Sa mère est morte en répétant son nom qui n'était pas celui du père légal de Laurence. Laurence a appris ainsi que son véritable père était son oncle François. Son oncle François se montre, du reste, au moins un demi-égoïste assez froid et n'est guère touché de la mort de la mère de Laurence.

Ceci n'est pas un hors-d'œuvre pour commencer. C'est la base même du roman. Laurette commence ainsi à apprendre ce que, probablement, valent les hommes et à se défier de l'amour.

Elle est ensuite courtisée, poursuivie, caressée, et même demandée en mariage par le très aimable Charles Mirelle. Mais, au moment même où elle lui accorde sa main, elle apprend qu'il est l'amant de sa plus chère amie à elle, la jeune Agnès, mariée depuis peu. La scène où Agnès elle-même apprend cela à Laurette est d'une vérité absolue, et c'est-à-dire d'un art parfait. Laurette abandonne Charles Mirelle à Agnès, et c'est déjà sa seconde expérience sentimentale.

Ensuite, vivant en jeune fille libre, et faisant son apprentissage de sculpteur, Laurette plaît infiniment à un statuaire déjà vieillissant et, très étourdiment, à mon avis, se marie avec lui. Je n'aime pas du tout cet épisode. Il n'est pas agréable en soi, et surtout de quoi sert-il, à quoi sert-il ? A expliquer, par une troisième déception, la défiance insurmontable qu'aura Laurette à l'égard de

l'amour ? Les deux premières ne suffisaient donc pas ? Elles suffisaient parfaitement, à mon avis, ou si vous les jugiez insuffisantes, vous n'aviez qu'à les renforcer, à les aviver un peu ; et encore j'estime que cela était inutile.

Reste qu'il n'y avait d'autre raison de placer cet épisode que celle-ci qu'il est intéressant par lui-même. Or je trouve qu'il ne l'est aucunement, le statuaire Saint-Hélier étant d'une vulgarité banale et conventionnelle, et d'autre part la facilité avec laquelle Laurette accepte de devenir sa femme étant, à bien peu près, inintelligible.

Arrivons au roman lui-même ; car tout ce qui précède n'en est que la préparation, le plus souvent du reste très utile et très savamment présentée. Laurette a fait, précisément chez Saint-Hélier, la connaissance de Raoul Salvian, petit littérateur en passe et déjà en train de sortir de l'obscurité. Il est très gentil, très « plaisant », très gai avec une jolie pointe de mélancolie sentimentale çà et là. Il est essentiellement l'ami, le camarade, le frère, un frère avec qui l'on n'a pas été élevé, seulement, et cela fait une grande différence qui est charmante. Il est « le gamin tendre ». Laurette se prend pour lui d'une sympathie où il y a un peu d'amour maternel et un peu de je ne sais quoi qu'elle se défend de trop approfondir.

En attendant, et le « en attendant » est dans la pensée du lecteur et non dans celle de Laurette, elle s'attache à lui avec la conviction qu'il sera toujours pour elle un ami seulement, et elle n'en persiste que davantage dans sa défiance de l'amour, en se persuadant que c'est précisément une amitié tendre comme celle-ci qui la préservera de l'amour, de l'amour perfide, décevant et toujours cruel. La *situation* est très piquante ; elle est admirablement trouvée.

Elle ne peut pas donner beaucoup d'incidents, par définition même. Mais qu'est-ce que cela vous fait ? Elle donne des analyses très fines de sentiments délicats et déliés.

Elle donne un portrait charmant de jeune homme aimable et bon, un peu faible, et ce portrait n'est pas banal. Raoul et Laurette causent ensemble et délicieusement. Ils ont de l'esprit, du goût, surtout l'un pour l'autre, mais un joli goût esthétique aussi ; Raoul est malade ; Laurette le soigne fraternellement, maternellement et... spirituellement ; vous verrez cela. Puis ils recommencent à vivre dans la plus douce amitié amoureuse. Puis... c'est ici que se présente le plus notable défaut du roman, à mon avis.

Raoul, préoccupé depuis quelques jours, déclare à Laurence qu'il va s'absenter pour quelques mois, qu'il va en Candie, surveiller les fouilles archéologiques et en rendre compte pour un journal. Nous pensons tous, habitués par les romanciers et surtout par les romancières à tenir les hommes pour des imposteurs, que Raoul va rejoindre une femme qui l'aime un peu plus qu'en ami. Il aurait fallu prévoir l'écueil et prévenir notre jugement téméraire et écarter à l'avance notre erreur en nous donnant Raoul comme absolument, comme *fatalement* incapable d'une trahison. Or rien n'indique qu'il en soit incapable. Nous sommes persuadés qu'il y a femme sous roches de Candie.

Et, Raoul parti, Laurence, avec un excellent et charmant gentleman anglais, dont elle a fait la connaissance, part en croisière pour le Levant. Que voulez-vous que nous pensions si ce n'est qu'elle va surprendre Raoul en compagnie d'une autre femme ?

D'Athènes elle va à Candie, un peu inquiète, parce que, depuis quelques jours, elle n'a pas reçu de lettres de Raoul. Bon ! Raoul a déniché pour fuir devant Laurette imminente ! Ce ne peut être autre chose.

Laurence arrive à Candie, puis à la petite ville où se font les fouilles. Elle cherche Raoul, étonnée qu'il ne soit pas venu au-devant d'elle.

Raoul n'est pas venu au-devant d'elle parce qu'il est mort.

Nous nous en voulons de l'erreur dont nous sommes entretenus si longtemps ; nous nous la reprochons ; mais nous reprochons aussi un peu à l'auteur de nous y avoir fait tomber.

Raoul est mort. Il avait des dispositions à la phtisie. Le climat insalubre l'a mené un peu plus vite. Laurette revient, souhaitant la mort, désespérée surtout de la perte si prématurée d'un être cher, désolée aussi d'avoir perdu le temps d'aimer ; car c'est à mesure qu'elle approchait de Candie qu'elle s'apercevait à son impatience que ce qu'elle avait pris pour de l'amitié était bien de l'amour ou s'était transformé peu à peu en amour.

L'Anglais très aimable qui l'accompagne s'offre discrètement, délicatement, à la consoler ; elle lui dit : « plus tard peut-être. » Elle rencontrera le temps d'aimer, puisque « ce temps, hélas ! embrasse tous les temps ».

— Oh ! Il faut supprimer « hélas ! »

— Je veux bien le supprimer, d'autant plus que le vers reste juste et peut-être la pensée aussi.

Ce roman est véritablement un beau poème, tout compte fait, de grande tristesse, traversée de quelques sourires. On dira certainement qu'il y a trop de « morceaux », j'entends de ces petits poèmes qui valent par soi-même, qui pourraient être ailleurs qu'ici et qui sont ici « plaqués un peu comme des pièces de gazon dans un parterre ». On dira cela. Je répondrai que s'ils sont plaqués, ils sont plaqués juste, là où il est assez naturel qu'on les rencontre, et puis je dirai qu'ils sont souvent fort beaux. Exemple : l'adolescence : « Ces deux années, de quinze à dix-sept ans, furent peut-être les plus innocemment heureuses de ma vie. D'ailleurs, pour presque toutes les femmes, cet âge n'est-il pas un merveilleux instant, une sorte de halte entre l'enfance finie et la jeunesse qui va commencer ?... C'est un âge où l'esprit ravi va de découverte en découverte. Tout ce que déjà connaissent nos aînés nous est nouveau,

nous étonne, nous effare délicieusement. La grande forêt dont la vieille humanité a compté chaque arbre et chaque feuille s'étend devant nous comme si nul ne l'avait encore explorée... Avant de nous sentir seule et presque perdue dans cette autre forêt mystérieuse et plus sombre *que hante un enfant armé*, comme celle-ci nous paraît déjà merveilleuse, inextricable ! Nous tendons nos mains avides vers le monde et voulons tout saisir avec la même impatience volontaire qu'ont les bambins lorsqu'ils veulent retenir les rayons du jour dans leurs doigts ouverts. Heure charmante ! Heure trop brève ; heure presque sans passé ; *car il semble que les souvenirs enfantins ne prennent de la précision, de la force et de l'importance que lorsque l'on est déjà plus avant dans la vie.* Heure où les ans futurs paraissent nous appartenir autant qu'un bouquet dont nous grouperons les fleurs et les parfums d'après nos goûts et nos préférences. »

Il y en a quelques-uns comme celui-ci. Il est absolument défendu à quiconque a un peu de goût d'en trouver un seul qui soit de trop.

Non pas tout à fait le dénouement, mais la vraie conclusion morale de cette douloureuse aventure est dans cette historiette de cinq lignes : « Une mouette blessée est tombée, l'autre jour, sur le pont. Nanon l'a recueillie, l'a soignée ; nous lui avons fait une sorte de nid dans un large tiroir ouvert que nous avons capitonné de notre mieux. Que c'était triste à voir l'immobilité de cette vagabonde ! Et puis, hier, elle est morte ! Morte, et ses ailes, ses grandes ailes, libres, hardies, sont inertes pour jamais. On l'a jetée à la mer. »

Douce et aventureuse Laurette, aux grandes ailes, libres et hardies, vous qui fûtes trois fois blessée, par l'infidélité, par la brutalité et par la mort, trouvez, s'il se peut, au bras de cet homme bon et juste, un asile de paix, sinon de bonheur, avant d'être jetée à la mer. E. F.

Deux bibliophiles : M. Albert Maire, M. Jean Bonnerot

L'un est un technicien, l'autre est un poète, et du reste le poète est aussi technicien, ou à bien peu près, que le technicien. Le technicien est M. Albert Maire, bibliothécaire à l'Université de Paris, le poète est M. Jean Bonnerot. De M. Albert Maire, la *Technique du livre* ; de M. Jean Bonnerot, le *Livre des livres* (excellent titre) en vers souvent très heureux. Dans la *Technique du livre*, M. Albert Maire passe en revue avec une admirable érudition et une charmante facilité de plume toutes les questions qui se rapportent au livre depuis les méfaits du livre jusqu'à ses ennemis, depuis la myopie des écoliers jusqu'aux poussières qui contaminent les livres et les détruisent et aux remèdes qu'il convient d'appliquer à ce mal. Choix du papier, choix de l'encre typographique, comment il faut lire, description des caractères typographiques, dessin des lettres, quelles sont les meilleures pour la vue et aussi selon le caractère du texte ; des interlignes, car ceci est un livre où il faut lire entre les lignes ; des illustrations pour livres d'enfants, pour livres d'adolescents et pour livres de grandes personnes, de l'hygiène du livre, de ses maladies, de sa thérapeutique, tels sont les principaux sujets traités, les principaux seulement. Le livre est essentiellement instructif et il trouve le moyen d'être attrayant. Il trouve même celui, à force d'être judicieux, d'être spirituel. Croyez-vous par exemple que tous les romans doivent être imprimés, en mêmes caractères, ou indifféremment en ceux-ci ou en ceux-là ? Quelle erreur ! « Si le roman traite de psychologie,

ce qui est indiqué c'est le caractère un peu allongé, du genre Marcellin-Legrand ; ce caractère est sévère, sérieux, un peu triste. Voilà qui est excellent pour l'objet. Au contraire, pour le roman d'aventures, de cape et d'épée, pour le roman feuilleton en un mot, une typographie un peu compacte ne nuit pas. Avec des marges médiocres, l'absence d'interligne, un type de caractère quelconque... ce livre possède une saveur particulière. Le lecteur lit rapidement, ne voit pas les mots, mais les épisodes, les faits qu'il embrasse en bloc ; ce n'est pas un sentimental... » Et M. Maire poursuit, non sans un peu d'ironie gracieuse et douce.

Scientifiquement illustré (types de caractères, types de fleurons et mascarons de reliure) le volume est vraiment complet dans le sens matériel et dans le sens moral du mot. Il fait honneur autant à l'érudition qu'au goût de M. Albert Maire.

M. Jean Bonnerot — c'est le poète — a la passion du ivre exactement comme d'autres ont la passion de la nature. Il l'aime pour sa beauté matérielle, il l'aime pour ce qu'il contient, il l'aime pour les sensations et pour les sentiments et pour les idées qu'il lui inspire. M. Jean Bonnerot est amoureux du livre et il le chante comme un être aimé. Très original avec cela et créant un genre, qui, ce me semble, est tout nouveau. On n'avait pas encore consacré tout un volume à la beauté des livres. Il semblerait au premier abord que ce fût une gageure. On s'aperçoit que c'est l'effet, simplement, d'une passion et d'une passion absolument sincère. Voyez M. Bonnerot contempler amoureusement une « reliure de Grolier ».

Le maroquin strié de nervures brunies
Est d'un roux mordoré de feuillage d'automne
Que le soleil dégrade en teintes infinies ;

Tandis qu'un noir losange incrusté sur les plats
S'entrelace aux dessins d'une double couronne
Parmi l'or azuré des souples entrelacs,

Aux contours, encerclés d'une âpre ligne droite,
Serpente et se dénoue en chaînette d'argent,
Dentelle à petits fers ou mosaïque étroite,
. . . . . .

La forme n'est-elle pas étonnante en sa précision et en sa souplesse, et n'est-ce point faire difficilement les vers les plus faciles du monde ? C'est d'un art très curieux et d'une réussite parfaite. Ne croyez pas que tout le livre soit fait ainsi, de descriptions minutieuses. Telle pièce, *le Temple des livres* (une bibliothèque) est au contraire d'un aspect large, d'une allure ample et a quelque chose de sacerdotal. Telle autre, *Pour un bibliophile*, est d'un sentiment tendre et doux, comme il est naturel d'un bibliophile s'adressant à un bibliophile — *eadem velle*, c'est l'amitié — et a une grâce tout aimable :

Vous les aimez d'amour, comme on aime les choses
Que le temps destructeur et rude consacra,
Vos vieux livres vêtus de robes d'apparat.
. . . . . .
Et vous aimez aussi ceux-là, en robes neuves,
Comme le rire en fleurs des jardins printaniers
Qui rêvent de vieillesse et de mains d'écoliers.
. . . . . .

C'est plaisir de voir comment l'auteur, lorsqu'il aime autre objet que les livres, lorsqu'il aime tout simplement une jeune fille, comme tout le monde, ne *se détache* point, pour autant et s'empresse d'associer son amour des livres à son autre amour de la façon la plus ingénieuse mais en même temps la plus naturelle du monde.

Amie aux yeux de songe et que je veux aimer
Pour que mon cœur blessé s'apaise et refleurisse
. . . . . .
Prenez ce petit livre aux pages déchirées
Vêtu grossièrement de parchemin blondi...

Et c'est un vieux Ronsard que la bien-aimée ira lire « dans un joli coin sous les arbres enluminés », et le poète et l'amoureux et le bibliophile seront émus tous les trois ensemble délicieusement. — C'est un livre bien original que ce petit livre-ci. C'est quelque chose pour un jeune poète, d'avoir une province bien à lui, où il est le maître bien incontesté et qu'encore, ce qui est le plus agréable, il a eu le plaisir de découvrir.

E. F.

Hommes et Idées de notre temps[1]

LE PÉROU CONTEMPORAIN (2)

par F. Garcia Calderon.

La physionomie matérielle du livre qui a pour titre : *Hommes et Idées de notre temps*, éveille tout de suite en nous l'impression des pays latins, particulièrement de cette Espagne où le lecteur se plaît à ce qu'on lui présente, d'abord, l'image de celui qui a mis, à son intention, sa pensée dans les pages offertes.

Le ressemblant portrait de M. Garcia Calderon s'encadre dans la blancheur de la couverture et rend plus frappant encore le contraste entre la juvénile apparence de l'auteur péruvien et les éloges de sérieux et d'érudition que M. Boutroux fait de lui, dans la préface.

On serait tenté de la citer tout entière, du reste, et ce serait la meilleure façon de servir la cause de cette œuvre jusqu'au jour où, par une traduction française, elle pourrait se recommander d'elle-même...

« M. Calderon n'est point mû par un frivole esprit de « dilettantisme — nous dit M. Boutroux — mais conscient « du sérieux de l'heure présente, de l'inquiétude des peu- « ples au sujet de leurs devoirs et de leurs destinées.

« Il juge qu'il ne suffit plus de goûter en artiste la diver- « sité et l'anxiété de leurs aspirations, qu'il faut humaine- « ment prendre sa part des choses humaines et chercher « de bonne foi dans quel sens il convient d'orienter notre « vie ; s'assimiler, appliquer l'expérience de l'âge mûr et

(1) *Hombres é ideas de nuestro tiempo*, F. Sempere y Cia, edit., 10, Calle del Palomar, Valencia.

(2) Dujarric et Cie, éd. à Paris.

« en même temps garder l'élan de foi, les mêmes illusions « que la jeunesse. »

Tels sont les conseils que le jeune auteur donne à ses compatriotes !

« Je crois qu'ils conviennent à tous les hommes, et qu'en « tout pays on aura intérêt et profit à lire un livre tel que le « vôtre », conclut M. Boutroux, avec cette admirable simplicité qu'il répand dans ses œuvres et dans ses paroles, soit qu'il se penche sur cet abîme que fut l'âme de Pascal, soit qu'il professe, à la Sorbonne, pour la foule attentive à recueillir religieusement son enseignement.

Le livre de M. F. Garcia Calderon est la réunion de plusieurs articles de critique philosophique, tous également approfondis et complets, dans lesquels l'auteur nous donne à la fois la mesure de sa vaste culture et de l'indépendance de son esprit.

Il subit cependant encore l'impérieux assaut des souvenirs et des comparaisons, il sait trop de choses, il a trop réfléchi aux propositions étrangères, et si son originalité demeure intacte, il est certain que son expansion personnelle est encore entravée par les diversions que lui apportent les idées extérieures.

M. Calderon a beaucoup appris et il s'est assimilé tout ce qu'il a retenu de façon à préparer l'avenir, un avenir fertile qui lui permettra de réaliser dans ses écrits la synthèse philosophique de ses spéculations personnelles et de la science acquise. Il écrit, d'ailleurs, pour les studieux, et si tous peuvent être séduits par l'élévation et la pénétration de son esprit, il est certain qu'une partie du grand public n'est pas préparée à le suivre dans les digressions de son érudition philosophique.

Certaines études comme *la Crise de la morale moderne* qui traite des divergences de la morale et de la morale religieuse sont d'une dialectique si serrée, d'une telle hauteur de vues, que l'on évoque, en le lisant, la grande figure

du tourmenté de Port-Royal rêvant à Jean et aux visions de Pathmos !

C'est un délassement, pour le lecteur, de s'intéresser ensuite, avec M. Calderon, au *Phénomène religieux des États-Unis*, à cet « américanisme » dont il expose les théories nouvelles et qui tend à s'affranchir de la philosophie ascétique, des idées de sacrifice et d'expiation, enfin de tout mysticisme.

L'auteur paraît frappé du caractère laïque de la civilisation américaine pour laquelle les nécessités morales et sociales priment le *Credo*.

Il insiste sur le côté saillant de la mentalité américaine, dont les vues pratiques répugnent à la stérilité du dogme et qui veulent, tout au moins, l'assouplir et le plier aux nécessités de l'existence actuelle.

Les théories d'Emerson, Henry, James, Channing Hecker, sont analysées... M. Calderon insiste sur celles de James, exaltant l'activité dans la foi afin d'utiliser les énergies d'un peuple jeune pléthorique et positif.

Il cite Gibbons considérant le civisme comme un principe supérieur à la confession et au *Credo*, et, parlant de l'avenir de l'américanisme, il donne l'opinion de Bargy pronostiquant qu'il s'élargira jusqu'à devenir le culte de l'humanité et réduira le dogme au cadre de la vie spirituelle américaine.

L'auteur étudie encore la Mind'Cure, le Pragmatisme, la théorie de Peirce (proche du fidéisme de Brunetière ou de Blondel), ainsi que le livre de James qui synthétise toute l'expérience religieuse des siècles, pour terminer cette intéressante relation sur la « religion nationale et le positivisme chrétien » en faveur aux Etats-Unis.

Dans *les Études de droit pénal* de Dorado Montero, il fait un sympathique exposé des théories du célèbre avocat espagnol et relève leur analogie avec celles de Lom-

broso et de l école italienne du déterminisme qu'il représente avec Ferri et Niceforo.

Montero considère la criminalité au point de vue pathologique et tend à combattre la séculaire théorie du libre arbitre. A la répression il préfère la prévention, il est l'apôtre de la réforme morale par l'éducation et la pédagogie; il veut l'effort raisonné vers le bien et juge que la vengeance de la société sur un coupable — qui est souvent un malade — n'est que le mauvais prétexte aux raisons de préservation sociale et ne sert qu'à exciter dans l'âme des déshérités l'incendie des passions antisociales.

Une minutieuse analyse de *Il Santo*, de Fogazzaro, fournit à M. Calderon l'occasion d'affirmer son goût de conciliation ; il examine les moyens d'entente qui restent encore entre l'intransigeance de Rome, la sincérité des aspirations nouvelles et des nécessités des temps présents.

Il examine quelques opinions modernes favorables à un rapprochement entre le catholicisme et le protestantisme et formule respectueusement des espérances — ou des souhaits — auxquels la récente condamnation du modernisme et de l'abbé Loisy vient de répondre.

Une des meilleures études du livre est consacrée à Sainte-Beuve critique ; il le considère comme le créateur de l'analyse intégrale et reconnaît qu'il a fait de la critique un art compliqué exigeant les dons du philosophe, de l'historien et de l'artiste.

Il trouve, dans l'œuvre magistrale que Sainte-Beuve écrivit sur Port-Royal, la révélation de nouvelles aptitudes psychologiques, particulièrement lorsqu'il analyse l'âme de Pascal obsédé par la pensée et le doute. Il s'attarde à l'étude du jansénisme, « cette grande école des solitaires « qui, si elle n'avait pas existé, manquerait comme un do- « cument de l'histoire des âmes hautes ! »

Sainte-Beuve eut peu de disciples, d'après M. Calderon, car Bourget procède plutôt de Taine ; le dilettantisme,

l'aimable ironie, la faculté du jugement contradictoire qui caractérisent Jules Lemaître se réclament directement de Renan.

M. Faguet s'inspire de tous, mais la puissance et l'originalité de son esprit, son jugement sévère et profond affirment en lui le critique de race essentiellement personnel et curieux d'orientations générales.

Brunetière est le disciple d'Auguste Comte ; il applique l'idée de l'évolution aux questions littéraires.

C'est un partisan de la synthèse, mais il enferme ses jugements dans le cercle de propositions inflexibles. Remy de Gourmont est un Renan, curieux d'idées et de préjugés, qui dépasse Sainte-Beuve par la puissance de l'esprit philosophique et le radicalisme.

Sainte-Beuve demeure un isolé, comparable seulement à Taine son disciple et son émule.

Avec un rare à-propos, M. Calderon trouve ici l'occasion d'établir entre les deux critiques un parallèle des plus suggestifs où nous retrouvons l'intérêt qu'offrent ses digressions fréquentes, et il conclut par cette image : « L'œuvre de Sainte-Beuve diffère de celle de Taine comme une statuette pompéienne diffère de la statue classique de Minerve, la fille mystérieuse de Zeus...

Il est beaucoup question de la pensée française dans l'ouvrage de M. Calderon, et il serait difficile de rester insensible à la fervente estime qu'il professe pour nos philosophes ! Il faut lire les pages qu'il consacre à « Gabriel Tarde », à « Tarde et l'avenir latin », et au « Soliloque platonicien de Renouvier », qui n'est, en réalité, qu'une ardente et sublime élévation sur la mort ; sur cette mort « que nous devons considérer comme les anciens contemplaient le voile d'Isis » !...

Il parle avec un grand sens poétique de cette pensée de la mort, *sursum* suprême qui ne cesse d'élever notre cœur en s'adressant au plus pur de notre spiritualisme.

afin de nous rappeler la grande leçon sur nos fragiles vanités et qui tire son prestige de son affinité avec le mystère même de la mort.

Pendant ses derniers jours, Renouvier se plaignait de ce qu'on ne lisait plus, ou de ce qu'on lisait mal en France, et il ajoutait « c'est si bon de penser » ! Le philosophe ne protestait pas devant la fin, car il ne croyait pas en elle. Son orgueil était la sincérité, sa vertu sublime le culte de la vérité.

Renouvier représente en France le soliloque, la méditation solitaire. Son œuvre s'est imposée par la force et la puissance de la pensée et par la valeur encyclopédique que présente son travail philosophique ; il fut dans la démocratie française un grand professeur d'idéalisme et de grandeur morale.

M. Calderon juge que le critique doit posséder une « intelligence sympathique », et son excellente étude sur *Renan jugé par Brunetière* confirme agréablement cette opinion.

Il est fort intéressé par la lutte que le critique soutint, chez Brunetière, pendant ses dernières années, avec le converti. Il a toujours été d'ailleurs un discipliné et un absolu représentant le classicisme français de Bossuet, Pascal, Corneille et Descartes.

Un abîme le sépare de Renan, ondoyant et sceptique, tolérant dans les principes et dépourvu de toute certitude absolue. Les divergences de foi, les penchants essentiellement divers devaient créer l'antagonisme entre ces deux esprits qui représentent les points extrêmes de la mentalité. L'auteur péruvien nous montre Brunetière et Renan éloignés l'un de l'autre comme la certitude est éloignée du doute, l'inflexible tradition, de la liberté dissolvante. Il fait une grande querelle à Brunetière non pas, précisément, de n'avoir pas « compris » Renan, mais bien de n'avoir pas eu les dispositions philosophiques nécessaires pour

le juger impartialement. Altéré de certitude, Brunetière ne voit chez Renan que le grand ironiste et l'apôtre du doute; il lui reproche de ne point aimer *la Vérité*, mais seulement la vérité telle qu'il la concevait personnellement ! « Existe-t-il, interroge M. Calderon — *Une vérité* ou *des* vérités que chacun se crée, individuellement, et qui subissent, comme la lumière, les effets d'une sorte de réfraction personnelle ? Il trouve, au surplus, dans les *Cahiers de Jeunesse* les traces du douloureux combat que Renan eut à soutenir entre sa foi, sa raison, son penchant instinctif de Celte et de Breton vers le mysticisme religieux. Il compare la crise d'âme du séminariste à celle que subit Jouffroy ; on le sent touché par la dignité de conscience dont Renan fit montre quand il rompit avec la foi héréditaire et renonça au *Credo*, et il subit le prestige de la faculté de vie intérieure intense et le sincère mysticisme qui caractérisent le frère de l'admirable Henriette. A propos de la négation du surnaturel et de la faillite de la science, il se livre à une profonde dissertation dans laquelle il fait intervenir Myers et W. James. Il observe que *le Sophiste* de Platon et *le Caliban* de Renan émanent d'un même esprit que le rationalisme a rendu sceptique : Renan ne détestait pas la certitude, comme le prétend Brunetière, mais il voulait qu'elle fût basée sur ses deux sciences préférées : la philologie et l'histoire.

Les développements de M. Calderon l'entraînent à s'occuper de « l'orgie métaphysique » du romantisme allemand avec Fitche et Hegel, du timide éclectisme français des Cousin et des Garnier, du positivisme d'Auguste Comte et de la logique de Stuart Mill, et il conclut par la célèbre définition de M. Boutroux que l'on a toujours profit à relire : « La science est la transmutation du chaos des choses en formules maniables pour l'intelligence ; la philosophie est la personnalité qu'on se crée à soi-même !

A propos de *Guillaume II monarque représentatif*, M. Cal-

deron trouve d'originales et profondes réflexions sur l'atavisme de l'Allemagne, héritière de Faust et de Luther sur le mélange d'idéalisme féodal et religieux et le sens économique et pratique de la patrie de Schleiermacher et de Görres.

Il est frappé par les tendances représentatives de Guillaume qui synthétisent celles de son peuple et lui permettent de le diriger dans le sens des aspirations nationales.

Il nous intéresse à la fois à une piquante comparaison entre le Pan-Germanisme et le « Pan-Yanquisme » et à la prestigieuse figure de cet empereur dans lequel il voit « le paladin de l'impérialisme économique », de ce Guillaume qui aime la paix et favorise le militarisme et qui, mystique adepte du Droit divin, veut être le seigneur féodal de Postdam et incarner l'âme même de son peuple. Il nous le montre revivant à Jérusalem l'épopée chrétienne, et observe que l'Allemagne luthérienne subit l'inquiétude de la religiosité du kaiser qui veut être le pape du protestantisme et veut allier à la puissance impériale l'autorité mystique du pontife, tout en réservant sa sollicitude aux questions économiques et sociales.

M. Calderon intitule son dernier chapitre : « Par les routes ignorées », et c'est, en effet, l'avenir qu'il envisage dans ses dernières pages remplies de l'élan de foi juvénile et forte qu'il garde au Pérou futur. C'est un essor et presque un hymne vers la vie, mais il y est question des stoïciens et des dernières pensées de Renouvier apprenant à mourir, à l'exemple de Spinoza. Dans ses méditations sur la mort, M. Calderon trouve des raisons d'exalter la vie, et il formule cette émouvante vérité que « le désir de mourir n'est que l'anxiété de vivre et qu'une forme de l'égoïsme. Devant la mort, nous devrions tous clamer comme le héros d'Ibsen : « Le soleil ! le soleil ! parce que le soleil est la vie ! » Il déplore l'esprit d'intolérance qui subsiste encore en Espagne

et regrette de constater en ce pays l'*égoïsme de l'intelligence*. Voulant l'exclure de l'Amérique espagnole, il réclame la large expansion de la pensée et s'écrie : « Nous aimons la liberté de l'esprit, mais nous ne savons pas penser ! Nous professons une religion sans la comprendre ni la vivifier. » Notre logique, ajoute-t-il, procède par les extrêmes irréductibles et l'absolutisme caché. Nous sommes les « Chevaliers de l'utopie et les Don Quichotte du sens pratique », fait-il encore, dans une remarquable boutade ! et il dit aux jeunes gens de son pays qu'il est temps de commencer à penser librement, audacieusement et pratiquement.

Respectez, leur conseille-t-il, la force de tout vivant Credo, toute Libre Pensée. Gardez le culte de la foi et de la science, éloignez-vous de tout fanatisme agressif, de la religion aristocratique et exclusive. Enveloppez d'un suaire de pourpre les dieux qui s'en vont, l'idéal qui meurt, toutes les survivances d'un passé historique. Soyez solidaires au moins dans l'enthousiasme et dans l'action. Que l'envie ne soit pas le principe dissolvant de votre existence ! Aimez la richesse comme on l aime dans la grande république de Carnegie, pour soulager des misères et instruire de nouvelles générations ; ne permettez pas que Caliban domine la volonté de la foule !

M. Boutroux nous avait bien prévenus que nous trouverions dans l'ouvrage de M. Calderon des conseils *qui conviennent à tous les hommes*, et c'était le meilleur éloge qu'il pût faire de ce livre que l'auteur a terminé par ces vers du *Laus vitæ* de d'Annunzio :

O vita, o vita,
Dono dell' Immortal !

Il avait déjà publié à Lima un livre de critique littéraire intitulé *De Litteris* et est également l'auteur d'un ouvrage sur *le Pérou contemporain* que M. G. Séailles

recommande chaleureusement au lecteur et qui est dédié, écrit M. G. Calderon : « A la grande mémoire de mon père, le plus doux maître de ma grave jeunesse ! » C'est bien à lui, en effet, que devaient être offertes « ces pages de foi sur la patrie de ses ancêtres et de ses fils qu'il défendit en Spartiate dans la guerre, qu'il honora en Athénien dans la paix » !

L'auteur affirme, dans cette étude, une connaissance parfaite du français ; ses intentions ne sont jamais trahies par les difficultés d'une langue qui lui fut étrangère, et sa pensée la plus subtile sait trouver en elle son expression adéquate. On ne saurait trop l'en louer si l'on se rappelle la théorie de Flaubert sur le terme propre unique, disait-il, qu'il faut savoir choisir entre tous.

Ce livre s'adresse surtout, et dans un but pratique, aux nouvelles générations du Pérou dont M. Calderon représente excellemment l'esprit ; il est animé du plus pur sentiment national et développe les questions morales, historiques, économiques et sociales d'où dépend l'avenir du pays.

L'auteur est entraîné, en le terminant, à s'occuper des problèmes religieux actuels, des principes de l'éducation moderne, de philosophie, de morale rationnelle.

Il se retrouve alors dans son véritable élément, et par l'exposition de ses vues si personnelles il semble vouloir signer doublement son ouvrage pour ceux qui ont lu *Hommes et Idées de notre temps.*

Les pages concernant l'éducation idéale par le développement de l'individualisme chez l'enfant, le rôle de la femme dans la société et au foyer, sont animées d'un souffle d'espérance et de foi dans l'avenir, du plus généreux optimisme. M. G. Calderon s'étend volontiers sur les traits de caractère propres aux races latines qui distinguent les peuples des républiques du Sud de ceux de l'Amérique proprement dite, et chez lesquels « le sang ibérique s'op-

pose au sang saxon » pour rendre toute fusion impossible. Préoccupé des influences extérieures qui domineront, à l'avenir, dans son pays, il constate que le Japon « pense déjà à l'Amérique espagnole » ; il redoute le péril qui en résulterait pour elle et pour la race blanche en général, et affirme par son constant souci des questions ethniques l'atavisme intellectuel de ceux qui appartiennent aux vieux peuples fiers de leurs origines et d'une ancienne civilisation.

Il a, d'ailleurs, la notion la plus exacte des faiblesses du caractère national, et la philosophie de son patriotisme l'entraîne parfois à des digressions d'ordre général : « De l'idée à l'acte, de l'image qui hante l'esprit à la réalité qui en souffre, il n'y a pas de moyen terme qui ralentisse le mouvement de la vie, écrit-il ; tout est un, l'esprit, le désir et l'action ; voilà de grandes forces que les Américains de sang espagnol ne connaissent pas ; chez eux, l'idée reste solitaire ou elle s'approche de l'utopie. Un divorce fréquent entre l'intelligence et la volonté trouble la continuité de la vie politique et la fermeté de l'action morale. Il ajoutera, d'autre part, que « l'intelligence sûre d'elle-même vit de son propre élan sans observation et sans méthode, et que dans la vie politique et dans la vie morale cet intellectualisme conduit à la dissociation des choses, à l'inquiétude et à la débâcle.

M. Calderon saisit toutes les occasions d'études psychologiques générales, quitte à observer avec une remarquable perspicacité les états d'âme les plus particuliers... Ce n'est pas sans surprise que l'on trouve, par exemple, dans *le Pérou contemporain* la notation d'une de nos dernières tendances, lorsqu'il analyse le phénomène de dissociation qui existe, à l'heure présente, chez certains de nos artistes et de nos intellectuels, entre l'esprit, le cœur et les impulsions matérielles et tend à les éloigner de plus en plus du type homogène normalement équilibré. Sa curiosité

psychologique est sollicitée par le caractère, exceptionnel encore, de ces individualités factices et marquées du sceau de notre extrême civilisation. L'habitude de l'observation, de la réflexion, permet au philosophe de n'être point déconcerté par l'anormalité caractéristique de tels symptômes, mais on devine, malgré la courtoisie des réticences, l'inquiétude qu'ils peuvent inspirer à un jeune écrivain appartenant aux harmonieuses et généreuses races de l'Amérique latine, que nul excès de dilettantisme n'a encore éloignées de la nature primitive.

HADALY.

Un précurseur du féminisme [1]

I

Tout le monde connaît la véhémente apostrophe de La Bruyère en son chapitre *des Femmes* : « Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ?... Ne se sont-elles pas au contraire établies elles-mêmes dans cet usage de ne rien savoir... ou par la paresse de leur esprit,... ou par une certaine légèreté,... ou par un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses ?... » Et la suite.

Il est impossible de ne pas être frappé du ton d'humeur que prend là le célèbre moraliste. Évidemment il se soulage de quelque agacement personnel. Sa vivacité a des allures de représailles. On croit y surprendre l'écho de quelque discussion ou le mouvement d'impatience d'un homme d'esprit qui est tombé sur un « livre de mauvaise foy » et qui le rejette avec colère. Ce livre ne serait-il pas par hasard celui que je vais présenter au public (2) ? Je

(1) De l'égalité des deux sexes, *Discours physique et moral*, où l'on voit l'importance de se défaire des Préjugés (2e éd.). A Paris, chez Jean du Puis, rue Saint-Jacques, à la Couronne d'Or. M. D. C. LXXVI.

L'attribution de cet ouvrage est incertaine. On hésite entre *Poulain de la Barre* et *Fremin*. Peut-être avons-nous affaire à deux collaborateurs. Qu'étaient-ils l'un et l'autre ? Un mystère enveloppe cette double personnalité, que, pour la commodité du langage, nous désignerons par l'expression : *l'auteur*.

(2) Je suis redevable de cette précieuse « découverte » à M. Salomon Reinach. Peut-être n'en aurai-je pas tiré précisément le parti

veux faire juge le lecteur de la vraisemblance de cette conjecture. Les dates s'accordent, puisque le *Discours physique et moral* est de 1676 et *Les Caractères* de 1688 En règle avec les dates, nous pouvons maintenant reconstituer la scène.

Il n'est pas téméraire de supposer que La Bruyère, en sa qualité de psychologue, était quelque peu fureteur. Il faisait de longues stations chez son ami le libraire Michallet. Un jour il avise de sa canne un petit volume gisant humblement à l'écart :

— Voilà une « nouveauté » qui ne paie guère de mine !

— Peuh ! auteur anonyme, et petit éditeur.

— Faites-la-moi donc voir de plus près.

— La voici. Prenez garde à la poussière.

La Bruyère lit le solennel et bizarre et interminable titre du livre. Le sous-titre : *Discours* PHYSIQUE *et moral* achève de piquer sa curiosité.

— Qu'est-ce que cela peut signifier : un Discours *physique* ? Hum ! cela sent son pédant. Tout de même, cette compilation semble bien être de mon « gibier », comme dirait mon maître Montaigne. Je flaire ici un document de haute graisse pour mon chapitre des *Femmes*. Voyons le dedans... Impression peu soignée, mais style agréable et correct. Sans doute c'est l'œuvre de quelque débutant qui n'inspira pas grande confiance à son libraire. Eh ! eh ! Messieurs les libraires, vous vous méprenez parfois sur la valeur des manuscrits qu'on vous apporte. Monsieur Michallet, veuillez me céder ce volume : je le prends.

La Bruyère paya le livre et s'en alla, après avoir donné une tape amicale sur la joue de la petite Michallet qui jouait à la poupée dans un coin de la boutique.

Rentré dans sa mansarde, qui était toujours ouverte aux

qu'il souhaiterait. Mais en tout cas je tiens à rendre hautement hommage à sa courtoisie, qui abandonne à l'adversaire le choix des armes.

vents et aux visiteurs, le philosophe se plonge dans la lecture du *Discours physique et moral*. Page 8 il apprend, non sans stupeur, que le « préjugé » a « fermé aux femmes *l'entrée des sciences*, du gouvernement et des emplois ». Page 28, même antienne : « On fit des Académies, où l'on n'appela point les femmes ; et elles furent de cette sorte *exclues des sciences*, comme elles l'étaient du reste. » Ainsi, « tout ce qu'elles avaient acquis de lumières mourait avec elles ».

Le sang de La Bruyère ne fit qu'un tour.

— C'est un peu fort, gronde-t-il. Voilà maintenant que c'est nous qui sommes cause que...

Et alors de saisir sa plume et de riposter, un peu rageusement : « Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes... ? » Trait de bon sens et de verve qui en dit plus long qu'une réfutation en forme. En effet, s'il est quelque chose d' ncoercible et d'incompressible, c'est la force de l'esprit. On ne parvient à empêcher de penser que les gens *qui ne pensent pas*. Le « préjugé » n'a absolument rien à voir là-dedans. N'en croyons point les lamentations hypocrites de ceux qui se plaignent que, si on les avait fait instruire, eux aussi pourraient... Les grands inventeurs et les grands artistes furent presque tous des « autodidactes ». L'intelligence, ce rayon, perce et jaillit toujours au dehors. Ou bien alors c'est qu'il n'y a pas d'éclair au sein du nuage. Les premiers hommes qui ont écrit n'avaient que leur imagination et leur stylet Homère n'eut même, dit-on, que son imagination. Jamais le génie littéraire ou artistique n'a été arrêté par la pauvreté des moyens d'expression ou par l'absence de modèles.

C'est pourquoi La Bruyère, devant cette impuissance féminine qui prétendait s'excuser sur on ne sait quel obscurantisme masculin, s'est nettement écrié : *Prétexte !* Et il a renvoyé aux femmes — de son temps — le reproche

qu'elles adressaient aux hommes. Son jugement si lucide et si frappant a remis la question à son vrai point : « Prenez-vous-en à vous-mêmes, à vous seules, Mesdames ! » ainsi se résume sa pensée.

On ne saurait trop répéter ces paroles de La Bruyère,— et, pour ma part, c'est la troisième fois que je suis amené à en faire le commentaire (1), — car il n'est pas de procès plus injuste et pourtant il n'est pas de procès qui nous soit plus fréquemment intenté. Il faut donc renoncer définitivement à rendre les hommes responsables de l'infériorité littéraire, scientifique et artistique des femmes. C'est chose jugée.

II

Nous venons de nous divertir à imaginer quelle sorte de rencontre avait pu arracher à La Bruyère une exclamation où il y a comme de l'indignation contenue. Quoi qu'il en soit de notre hypothèse, il faut convenir que l'ensemble du *Discours physique et moral* était bien de nature soit à révolter par la mauvaise foi, soit à scandaliser par la hardiesse,un moraliste à l'esprit pondéré. On en jugera par cette brève analyse.

Résignons-nous tout d'abord à ne pas trouver dans le *Discours* ce qu'Horace appelle « le mérite et la beauté de l'ordre ». C'est le sort de tous ces traités de féminisme — avant ou après la lettre — de ressembler toujours plus ou moins à des conversations à bâtons rompus. Leur manège rappelle celui de Jeannot Lapin, qui « broute, trotte, fait tous ses tours », multiplie les crochets, s'amuse à de folles gambades. Le féministe peut se définir : une

(1) Voir *Le Mensonge du féminisme* (Jouve, 1905) et *Autour du féminisme* (Bibliothèque des *Annales polit. et littér.*, 1906).

personne qui ne *compose* pas. D'abord *la* féministe a trop d'orgueil pour composer. Ensuite elle est trop de son sexe pour s'astreindre à la logique de propositions bien enchaînées. *Le* féministe, quant à lui — et ici nous avons probablement affaire à un féministe — mâle, — se laisse, dirait-on, gagner par l'incohérence féminine, et, la « vertu » secrète du féminisme agissant, il se comporte en femme.

Ainsi l'auteur du *Discours* nous annonce une division bipartite de son ouvrage. On y verra : 1° comme quoi l'opinion vulgaire qui attribue aux femmes une infériorité intellectuelle et physique est mal fondée ; 2° comme quoi les autorités diverses sur lesquelles on s'appuie pour soutenir cette inégalité sont toutes « vaines et inutiles ». Par conséquent deux parties, dont la première s'annonce comme dogmatique et représenterait la démonstration *in abstracto* de ce que nous appelons depuis Dumas fils le « féminisme », la deuxième représenterait la réfutation des arguments historiques produits depuis la plus haute antiquité par la littérature, la science ou la théologie contre l'égalité des sexes. Toute cette exposition est excellente comme « en tête » et comme préface. Mais, quand l'auteur se met à dévider sa bobine, il brouille sans cesse les fils, c'est-à-dire qu'il revient sur ses pas, empiète d'une partie sur l'autre, et en somme ressasse continuellement la même idée. On croit lire une conférence improvisée où le diseur, qui d'ailleurs est disert, varie à l'infini un thème unique, étant tout plein de son objet.

Ce thème, cette idée génératrice du *Discours*, c'est donc que la croyance à l'inégalité des sexes n'est qu'un préjugé. Soit dit en passant, il y a en cette matière une distinction essentielle et préalable dont l'auteur ne s'est nulle part avisé. C'est que l'homme et la femme ne sont nullement des êtres à proprement parler *égaux*, mais *complé-*

mentaires l'un de l'autre (1). Et cette distinction si simple et si juste ruine radicalement tout le fondement du féminisme. Mais notre paladin a plus de zèle que de discernement. D'ailleurs il tient à « placer » son *Discours*.

Admettons cependant son postulat : l'inégalité des sexes est un préjugé. — Mais alors on ne peut s'empêcher de songer que l'auteur eût déployé plus d'habileté en s'attaquant de front aux préjugés *en général*, quitte à établir *corollairement* le féminisme, qu'en choisissant pour combattre les préjugés le *terrain du féminisme*. Simple question de tactique. Car, si vous annoncez que vous allez brandir la massue du féminisme pour terrasser le préjugé, je sais bien des gens qui se récrieront d'abord. Au lieu que si vous déclarez officiellement la guerre aux préjugés, et qu'en apparence vous n'ayez pas d'autre dessein, je serai avec vous et je me prêterai mieux à l'escamotage qui consistera à glisser accessoirement une petite réclame en faveur du féminisme. Je ne me défierai pas... et le tour sera joué. Ainsi procédait Jean-Jacques Rousseau, ce maître sophiste. Mais l'auteur du *Discours* est plus hardi qu'adroit. C'est un sophiste novice.

C'est aussi — et voilà surtout ce qui me gâte son : Soyons égaux ! — un *galantin*. Sans doute il s'attache dans sa préface à nous prévenir en faveur de son impartialité et de sa sincérité; il jure qu'aucun intérêt personnel ne le fait parler ; il ferme, comme Dandin, son oreille à la brigue et ses yeux aux grâces féminines, enfin il a les intentions les plus pures et pas l'ombre d'arrière-pensée.

(1) J'ai amplement réfuté cette chimère de l'*égalité abstraite* dans mes précédents ouvrages sur le féminisme. Pour ne pas me répéter, je renvoie à l'excellent volume de M. G. Noblemaire sur *La République libérale*, dont je détache ce passage : « Il n'y a rien d'égal ni dans la nature, ni dans l'humanité qui s'y meut. Il n'est pas deux brins d'herbe, deux feuilles, deux insectes, et encore moins deux hommes, qui se ressemblent absolument ; dans le domaine des phénomènes moraux, intellectuels ou physiques, tout est différence, tout est inégalité. »

Mais aussi il insinue « qu'on peut joindre la fleurette avec la raison » (préface). Or, se souvenant plutôt de ce dernier aveu que de ses déclarations liminaires, il mêlera sans cesse les « fleurettes » avec les raisonnements. Il madrigalisera comme un simple Trissotin. On sait ce qu'il advient dans ces cas-là : les « fleurettes » dominent sur les raisonnements. Résultat : le *Discours* porte plus de fleurs que de fruits. Des passages comme celui-ci, que je cueille aux pages 40 et 41, vous donneront le ton habituel de sa dialectique :

Les femmes, au contraire, disent nettement et avec ordre ce qu'elles savent : les paroles ne leur coûtent rien ; elles commencent et continuent comme il leur plaît ; et leur imagination fournit toujours d'une manière inépuisable, lorsqu'elles sont en liberté. Elles ont le don de proposer leurs sentiments avec une douceur et une complaisance qui servent autant que la raison à les insinuer...

Notez que tout cela est dit sans la moindre intention ironique ni badine. Prenez, s'il vous plaît, toutes ces paroles au pied de la lettre, ou bien vous trahiriez la pensée du discoureur. C'est un homme grave, vous dis-je, un précieux attardé, qui, en guise de monocle, a un prisme sur l'œil. Après ce début idéaliste, nous sommes fixés définitivement sur les dispositions qu'il apportera au débat.

Il continue doctoralement :

Elles sont éloignées de l'esprit de contradiction et de dispute, auquel les savants sont si sujets ; elles ne pointillent point vainement sur les mots ..

Où donc l'aimable vieillard — je ne puis me le figurer que très vieux ou très jeune ; mais la fermeté de son style me fait écarter l'hypothèse de « jeune », — où donc l'aimable vieillard avait-il observé les femmes ? Là, bien

franchement, ces choses mises en termes si galants ne relèvent-elles pas de la « fleurette » plutôt que de la « raison » ? On frémit en pensant que l'auteur avait promis de fouler aux pieds toute galanterie et qu'il avait défendu à son cœur « toute faiblesse humaine ». Que serait-ce, bon Dieu ! s'il cultivait la « fleurette » ! Et si je citais les six pages suivantes, qui sont toutes consacrées à nous prouver que la femme raisonne bien mieux que les philosophes et les savants sur les matières de religion, de métaphysique et de science ! Il faut cependant transcrire le madrigal qui sert de conclusion à tout ce flatteur développement :

Enfin, si l'on considère de quelle façon les hommes et les femmes produisent ce qu'ils savent, on jugera que les uns sont comme ces ouvriers qui travaillent aux carrières, et qui en tirent avec peine les pierres toutes brutes et toutes informes ; et que les femmes sont comme des architectes ou des lapidaires habiles, qui savent polir et mettre aisément en œuvre et dans leur jour ce qu'elles ont entre les mains.

Faut-il qu'un adage aussi rebattu que le *Ne quid nimis* des Latins ait été ignoré de l'auteur du *Discours*, qui, à force de vouloir trop prouver finit par ne rien prouver ! Que n'a-t-il bravement, ou simplement, intitulé son écrit : *Apologie du sexe féminin !* On saurait ainsi à quoi s'en tenir, et peut-être même y applaudirait-on. Mais, voilà, il a eu la maladresse de le présenter comme œuvre sérieuse, et alors l'exagération de sa thèse y jette un ridicule (1)...

(1) Néanmoins, il y a grande ingratitude de la part de l'*Union fraternelle des femmes* à ne pas avoir compris l'auteur du *Discours* dans la liste des notabilités féministes qui orne son *Almanach féministe pour 1907*. Le traité sur l'*Egalité des deux sexes* devrait être le livre de chevet de tout bon féministe, et son auteur anonyme a quelque droit à figurer à côté de la marquise de Ramboiullet, qualifiée élégamment de « salonnière » à la page 2 du calendrier. Je reviendrai quelque jour sur ce savoureux libelle.

Ainsi, plan décousu et parti pris de galanterie, voilà les impressions qui nous accueillent au seuil du *Discours physique et moral*. Le reste est à l'avenant, comme on va voir.

III

L'auteur établit d'abord que l'ordre social a été fondé par et sur la force.

La force a toujours prévalu (p. 15). Les hommes, remarquant qu'ils étaient les plus robustes, et que dans le rapport du sexe ils avaient quelque avantage de corps, se figurèrent qu'il leur appartenait en tout (p. 16).

Ces origines du « contrat social » sont toujours nébuleuses, et j'admire ceux qui tranchent avec tant d'assurance sur la manière dont cela s'est fait. J'inclinerais plutôt à croire, n'étant pas grand clerc en ethnologie, que tout s'est peu à peu arrangé *sous la pression des circonstances*, et qu'aucune sorte de conspiration n'y a contribué. Aucun mot d'ordre n'a été ni donné ni reçu. La *force des choses*, et non la brutalité de certaines personnes, a, selon moi, tout disposé du train dont il va. Je ne vois pas trace dans l'histoire de tant de noirceur de la part de l'espèce masculine. Surtout l'*entente* que les féministes présupposent entre nos ancêtres mâles me paraît mystification ou chimère.

D'ailleurs, ils se contredisent étrangement sur ce point, les féministes, puisque ceux de la nouvelle école (1) se rallient à l'hypothèse — cela peut-il s'appeler autrement qu'une hypothèse ? — du *Matriarcat*. Selon ce système, dont le pédant Bacchofen est le père, les femmes auraient possédé autrefois, il y a longtemps, bien longtemps, avant le déluge, l'hégémonie. Les bases de l'ordre social n'au-

(1) Voir *Autour du féminisme*.

raient donc nullement été jetées par la force, mais au contraire par la douceur et le charme. Ainsi voilà deux systèmes, également féministes, et parfaitement contradictoires (1) sur l'origine des institutions humaines. Aux féministes de se mettre d'accord. Passons.

J'ai toujours remarqué que cette espèce de doctrinaires, pour les besoins de leur cause, faussent plus ou moins la psychologie féminine, c'est-à-dire que, pour mieux combattre l'injustice dont, suivant eux, on use envers les femmes, ils nient ou plâtrent les défauts caractéristiques du sexe. Celui-ci ne fait pas exception à cette règle quand il assigne à la *coquetterie* féminine une origine tout artificielle. Il fait de cette manière d'être un calcul et non un instinct. Les femmes, dit-il,

voyant que les hommes leur avaient ôté le moyen de se signaler par l'esprit, s'appliquèrent uniquement à ce qui pouvait les faire paraître plus agréables (p. 30).

(1) Cette *contradiction* de principe donne parfois lieu à des débats entre féministes bien amusants pour la galerie.

Le 18 avril 1907, M. Edouard Langeron, professeur honoraire d'histoire de l'Université, faisait une conférence sur *La femme à travers l'histoire* pour le compte de « L'École de la Pensée », un groupe féministe que préside Mme Lydie Martial. (Mme Lydie Martial, c'est le féminisme souriant et engageant *quand il parle*, mais hérissé, lui aussi, d'érudition indigeste et de galimatias, *quand il écrit.*)

Vous voyez ce que peut dire sur le thème choisi par M. Langeron un « honnête homme » et *docendi peritus*. C'est ce que dit M. Langeron. Mais à peine eut-il fermé la bouche, qu'une des auditrices, féministe militante, et qui souffrait de n'avoir pas entendu parler de son cher *Matriarcat* tudesque, se leva et somma poliment le conférencier de combler cette lacune.

— Hein ? quoi ? le Matriarcat ? Connais pas.

Tableau ! Malaise dans l'assistance. Un professeur d'histoire, *et féministe*, qui ne sait pas ce que c'est que le Matriarcat ! On peut donc être historien de profession et ignorer le Matriarcat ! Le Matriarcat ne serait donc qu'une « blague », un « poisson d'avril » ?

Je pense que jamais « plus cruelle petite chose » n'est advenue à des féministes que cette leçon d'histoire indirecte.

Je suis bien reconnaissant à Mme Lydie Martial de m'avoir convié à ce piquant divertissement.

A un homme d'ancien régime nous pouvons sans ridicule opposer une légende biblique. Nous lui demanderons donc : Quand Ève

Essayait sur Adam le pouvoir de ses charmes,

c'est donc parce qu'il

A fermé son esprit aux sublimes clartés?

Et l'aimable Galatée de Virgile, quand elle s'enfuit sous les saules,

et se cupit ante videri,

c'était aussi parce que l'entrée des « hautes sciences » lui était interdite ? Peut-on contester que la femme *naisse* coquette ? Voyez-vous cela ! la coquetterie devenant une étude, un talent de société, comme le piano !

Dans le *Discours* il y a peu de transitions d'idées, il n'y a guère que des transitions de mots. Conséquemment, le critique que je suis n'est pas tenu à autre chose qu'à des associations verbales. Sachez donc que l'*étude* « est inutile à la plupart des hommes pour la fin qu'on s'y propose » (p. 36). Ils sortent de là, comme le disait Montaigne, avec « la tête bien pleine plutôt que bien faite ». Bon ! Mais, sans examiner la question s'il est bien nécessaire de faire le procès aux hommes pour réhabiliter les femmes, le bon auteur du *Discours* méconnaît cette vérité d'expérience que celui des deux sexes qui arrive le plus souvent à « s'instruire sans se cultiver », c'est le féminin. Plus encore que les hommes, les femmes tâtent de la science sans parvenir à s'en imprégner. S'il y a des perroquets, combien plus encore de perruches ! Pour le trancher net, la femme plus que l'homme est sujette au pédantisme. L'explication de ce fait est très simple : par comparaison

à l'homme, la femme est oisive et conséquemment plus abandonnée à tous les défauts qu'engendre l'oisiveté ou la frivolité des occupations : dérèglement de l'esprit et des mœurs, vaine curiosité, médisance, etc. L'homme a *besoin* de la science pour vivre et pour faire vivre les siens. A cause de cela, il *s'assimile* les idées davantage. D'autre part, les grands intérêts de la vie pèsent sur lui plus lourdement. *Il faut* donc que cette science lui serve d'outil et de levier. Mais, à part quelques exceptions, cette même science ne sert guère aux femmes que de parure. C'est un collier au cou, une bague au doigt. Il est donc naturel qu'elles n'en prennent que le dehors. N'en déplaise aux féministes, il en sera ainsi tant que les « suffragettes » — je serais tenté de dire les suff...rageuses, tant elles sont agressives et remuantes — n'auront pas déplacé l'assiette de la société, et substitué les femmes aux hommes.

Reprenons le fil de notre analyse, ce qui, dans l'espèce, est la même chose que de continuer à égrener les perles du collier des vertus féminines. Nous trouvons une suite de tirades sur la supériorité des femmes en *éloquence :*

> Les pièces d'éloquence et de poésie, les harangues, les prédications et les discours ne sont point de trop haut goût pour elles ; et rien ne manque à leurs critiques, que de les faire selon les termes et les règles de l'art. (p. 50-51.)

(*A suivre.*)

THÉODORE JORAN.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SEPTIÈME ANNÉE N° 6 25 Juin 1908

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Sur Emerson

M. Dugard, connu déjà du public français par un excellent livre sur la *Formation des maîtres de l'Enseignement secondaire en France et à l'étranger* et par un livre de très haute valeur sur l'*Education moderne des jeunes filles*, donne aujourd'hui toute sa mesure avec son livre sur Emerson.

C'est tout à fait une magistrale étude. L'intelligence du sujet y est admirable et l'indépendance de jugement, l'impartialité, le sens de la mesure, la justesse d'esprit, m'y paraissent tels qu'il n'y a rien à y souhaiter. Je me suis trouvé rarement en face d'un aussi bon cerveau critique que celui de M. Dugard.

Je vais parler avec quelques détails d'Emerson. On le peut ; car — et c'est à notre honte qu'il le faut dire — Emerson est infiniment peu connu en France. Il est aussi inconnu qu'il est cité. Quelques formules brillantes

(1) *Ralph Waldo Emerson, sa vie et son œuvre*, par M. Dugard, chez Colin.

du philosophe américain qui ont fait fortune, très légitimement du reste, servent d'ornement, tantôt l'une tantôt l'autre, à tout article de philosophie idéaliste qui se respecte; mais, du reste, je gagerais que ceux qui font ces citations n'ont jamais lu Emerson. Je ne vois guère que deux philosophes ou littérateurs philosophes que j'aurai sans doute occasion de nommer plus loin dont je puisse dire avec certitude que la pensée d'Emerson leur est bien connue.

Du reste, le public, même lettré, ce public français qui a, disons-le pour bien montrer que nous ne le méprisons pas, fait à Nietzsche un succès aussi grand que celui qu'il avait obtenu en Allemagne, et à Spencer un succès *beaucoup plus grand* que celui qu'il avait obtenu en Angleterre, a laissé Emerson presque complètement de côté. Il convient donc de saisir cette occasion pour en parler longuement, quoique, s'il se peut, sans longueurs.

Emerson est né en 1803. Il était l'héritier d'une lignée de puritains qui remonte, à travers transmigrations et émigrations, jusqu'à notre Valdo ou à quelqu'un de ses frères. Dans sa famille proprement dite, dans sa famille proche et connue de lui, ce n'étaient que ministres, pasteurs et pasteurs encore. L'esprit religieux et l'état d'âme idéaliste était l'atmosphère même de la maison où il naquit.

Enfant taciturne et méditatif, volontiers solitaire, d'une grande pureté, « sans une faute, sans une tache », disaient de lui plus tard ses anciens condisciples, jeune lévite et recevant chez lui une éducation « toute lévitique », comme il a dit lui-même, il était destiné au pastorat.

Il fut pasteur. Il pénétra d'émotion et d'admiration par ses premiers sermons. Puis ce fut exactement la même histoire que celle de Renan, et, plus exactement encore, la même histoire que celle de Scherer. Il s'aperçut qu'il ne croyait pas de la même façon que ses confrères. Peu importe l'occasion, le point particulier, le point circonstanciel, et que ce fût le sens que donnaient à la communion ses

confrères et qu'il ne lui donnait point, qui amena la rupture. La divergence était plus profonde. Emerson sentit que son état d'esprit n'était pas celui de ses confrères, qu'il y avait là un scandale latent, mais qui ne pouvait pas manquer d'éclater ; ou, chose dont la pensée même lui était insupportable, qu'il serait forcé de tenir bientôt un langage qui n'était pas absolument celui de son cœur. Il se disait : « Quelle force on sacrifie en consentant à parler et à agir à la manière des autres et non d'après la sienne ! » Il se disait : « Je m'avoue parfois que pour être un bon pasteur il est nécessaire de quitter le pastorat. La profession est surannée... » A ce que vous venez de lire substituez : « Pour que *je sois* un bon pasteur, il est nécessaire que *je quitte* le pastorat... » vous aurez la pensée dans toute sa justesse.

Il disait devant les membres de sa paroisse assemblée : « Mon désir, en tant que pasteur chrétien, est de ne rien faire que je ne puisse accomplir *avec toute mon âme*. Ayant dit cela, j'ai tout dit... »

Bref, il rompit. Mais, comme il l'avait écrit, il ne renonça au pastorat que pour être pasteur, car il passa à très peu près toute sa vie à courir d'un bout de l'Amérique à l'autre, souvent avec souffrance et avec danger, pour faire des conférences d'éducation morale. Dans les intervalles il écrivait. Il a laissé de nombreux volumes et de plus nombreuses brochures sur tous les sujets, presque littéralement.

Il se maria deux fois et fut un époux et un père très tendre et très attentif. Sa vie fut d'une dignité et d'une pureté absolues. Elle fut longue. A la fin il se tut et se recueillit dans ce silence que, tout compte fait, il avait toujours chéri. Il vit venir la mort, comme d'Aubigné, avec un frisson d'allégresse et un sourire de bienvenue. Il écrivit :

> Comme l'oiseau prudent qui prévoit la tempête,
> J'ai replié ma voile au souffle du destin ;

La main au gouvernail et la nuit sur ma tête,
J'écoute encor la voix entendue au matin :
« Demeure humble, fidèle, et sans triste pensée,
Bannissant la frayeur, va toujours en avant ;
Le port est là, tout proche ; il vaut la traversée,
Et le flot qui te porte est un enchantement.

N'est-ce pas tout à fait le mot grave et charmant d'Agrippa d'Aubigné :

Eh ! quoi ! fut-on jamais si friand du voyage
Que la longueur en soit plus douce que le port ?

Il mourut chargé de jours (78 ans et 11 mois), en avril 1882.

Son caractère, abstraction faite des détails contradictoires qui existent dans tous les caractères, était celui d'un homme doux et un peu hautain, très probablement timide. Il ne se livrait point ; il était *distant*. Il n'a pas dissimulé son mépris pour l'amour, en tant qu'il est l'épanchement d'un cœur dans un autre, et par conséquent un renoncement à la noblesse d'être soi-même ; il a fait dire à un de ses personnages qui paraît lui ressembler fort :

Si je savais qu'un cœur m'adore,
Un cœur libre, sans rien de bas,
Pour qu'il devînt plus noble encore
Je voudrais qu'il ne m'aimât pas.

Il a été fort bon mari ; mais il a parlé plus que froidement du mariage en général. Quoique très amoureux de l'amitié, il a toujours senti une gêne à se confier, à s'abandonner au meilleur de ses amis (ce fut Carlyle). L'amitié féminine, si douce qu'il vaudrait la peine de vivre pour l'avoir connue, semble comme le froisser un peu, et il s'y refuse dans le moment même où il s'y livre. Il est gêné dans les conversations, cherche ses mots, ne les trouve jamais et a l'air, quand il cause, « d'un homme qui passe un ruisseau en sautant de

pierre en pierre ». Il ne discute jamais, ne donne jamais aucune explication sur les idées qu'il répand par ses conférences et par ses livres et confesse que ce lui serait une chose impossible. Il a à la fois l'ardeur infatigable de l'apostolat et l'horreur de créer des disciples : « Ce m'est un orgueil de n'avoir ni école ni élèves. Je considérerais comme une marque de l'impuissance de la vie intérieure que de ne pas *créer l'indépendance.* » Renan, certainement sans avoir connu cette parole, a eu la même pensée : « Si j'avais été chef d'école, je n'aurais aimé que ceux de mes élèves qui auraient eu d'autres opinions que les miennes. »

C'est éminemment un indépendant, un *personnel,* dans le sens le plus noble du mot, un homme qui vit avec lui-même, de lui-même en ne s'attachant qu'à perfectionner son moi, en s'y attachant du reste de toutes ses forces ; mais ayant *confiance en soi* (*self-reliance*) et n'attendant rien ou attendant très peu des autres : « Ce que je dois faire, c'est ce qui concerne ma personnalité, et non ce que les gens pensent que je dois faire. Cette règle aussi ardue à appliquer dans la vie pratique que dans la vie intellectuelle, *peut tenir lieu de toute distinction entre la grandeur et la bassesse.* »

C'est un solitaire ; aucun lieu du monde ne lui paraît plus beau que son cabinet de travail et de méditation, portes fermées. Je me trompe. Il aime plus encore la solitude du fond des bois, des fourrés, des sentiers à peine tracés. « Solitude où je trouve une douceur secrète, » disait La Fontaine ; solitude où Emerson trouve, lui, et la pleine sécurité de son *moi* et la communication immédiate avec la nature. Il déteste les voyages, les voyages d'agrément, qui en effet ne sont qu'un « divertissement », comme dit Pascal, et un artifice pour échapper au moi, ou, parce qu'on le sent vide, pour le remplir, et dont il dit crûment : « Voyager est le paradis des sots. »

En toutes choses et à l'égard de toutes choses il est per-

sonnel, intransigeant. C'est le trait essentiel de sa complexion. Non pas, et voici la nuance, *qu'il se complaise* dans le commerce avec lui-même et qu'il vive en adoration devant sa personne. Il ne veut pas qu'on touche à son moi, crainte qu'on ne l'altère ; mais il ne veut pas non plus qu'à l'admirer lui-même il l'arrête dans son développement ; car le danger et le mauvais résultat seraient les mêmes, et il serait, lui aussi, un destructeur de son moi comme un tiers pourrait l'être : « Ma prière est de ne jamais être privé d'une expérience, mais d'être si riche en objets de méditations *que je n'éprouve jamais cette déchéance de penser à moi.* »

Être soi, ce n'est pas penser à soi, c'est être indépendant de la pensée des autres et même de la sienne, et laisser le *moi* se développer spontanément de ses propres forces sans gêne qui lui vienne soit de l'intervention des autres, soit de l'intervention de notre égoïsme, de notre amour-propre et de notre vanité. En un mot, que l'on comprend bien maintenant, il faut que le *moi* soit affranchi et il faut que le *moi* soit impersonnel. Emerson était personnel impersonnellement autant qu'on peut l'être et autant qu'homme l'a jamais été. S'il aimait peu parler aux autres, il n'aimait pas du tout parler de lui. Parler de soi lui paraissait une prostitution à peine permise à un poète élégiaque, et de tous les moyens de s'opposer au développement de la vie intérieure, le plus efficace.

Mais encore de quoi nourrissait-il — car sans doute il faut qu'elles se nourrissent — les forces propres de ce *moi* qu'il garantissait si bien et contre les autres et contre lui-même ? Il les nourrissait d'une lecture extrêmement abondante, que du reste il méprisait à demi, et d'une union intime, aussi intime que possible, avec la pensée de Dieu. Son éducation intellectuelle avait été intensive et le fut toujours. Quoique très persuadé que nous ne devons pas être enchaînés par le passé, et que le péril de l'érudition est immense, idée

que l'on retrouvera dans Nietzsche, il croit que le passé peut exciter à penser et que c'est un risque à courir que de lui demander de nous réveiller en s'opposant à ce qu'il nous endorme. En tout cas, ce risque il l'a couru, et il a lu et médité Platon, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, saint Augustin, Montaigne, Swedenborg, Jacobi, Wordsworth, Carlyle, Coleridge, et là-bas en Orient, il a été chercher Firdousi, Saadi, Hafiz, et le *Baghavat Gita* et le *Baghavat Pourana*, « qui doivent être lus à genoux » ; et c'est par *milliers*, on en a fait le calcul, qu'il faut compter les citations dont ses ouvrages sont constellés.

Mais c'est son union à Dieu qui est sa source, sa source la plus profonde et, comme on peut croire, la plus inépuisable. Emerson sent Dieu en présence réelle d'une façon immédiate et avec un ravissement qui rappelle toutes les extases des quiétistes : « *Quand nous avons rompu avec notre Dieu de rhétorique et brisé notre Dieu de tradition*, alors Dieu peut nous embraser de sa présence ! Le cœur en est doublé. Que dis-je ? Il s'élargit indéfiniment, doué d'une nouvelle force de croissance qui l'étend de tous côtés vers un nouvel infini... La présence de la loi dans l'esprit de l'homme le submerge d'une conscience si universelle que les espoirs les plus chers et les projets les plus stables sont emportés dans ses flots. . »

Et enfin, ce qui pour Emerson n'est point différent de ce qui précède, le *moi* s'amplifie ou plutôt *prend conscience de lui même* (car, sans qu'il s'en doute toujours, il est infini), en laissant la création infinie passer en lui ou au travers de lui-même, en se faisant lit de fleuve où le torrent de la nature entière passe avec tous ses chants, tous ses frissons et toutes ses ondes rafraîchissantes. Extase théologique, extase naturaliste, c'est tout un pour Emerson ; seulement la première ne peut pas se décrire, et l'autre il la décrira magnifiquement : s'abandonner à la nature des choses ; quand on s'y abandonne avec une abdication complète de sa

personnalité [je crois que c'est le contraire ; mais suivons-le], alors les choses se dépouillent de leur vêtement matériel et deviennent des idées [des idées platoniciennes], des essences des choses, ayant des personnalités précises et vivant d'une vie surnaturelle. L'âme est comme envahie d'une armée de déesses : « Les idées marchent ; elles me parlent ; elles me regardent avec des yeux... Elles sont les maîtres qui aiguillonnent, excitent le cœur de chacun de nous, enseignement auprès duquel tout autre a un caractère formaliste. Comme je les suis d'un cœur anxieux, avec un douloureux désir ! Je me compte pour rien devant elles ! Je mourrais pour elles avec joie ; elles peuvent faire de moi ce qu'elles veulent. Comme elles nous flattent de leurs paroles ! Comme elles font jaillir les larmes ! Comme elles font rougir et pâlir ! Comme elles nous bercent dans l'Elysée des songes !... »

Et comme elles nous affranchissent de la matière en s'en affranchissant elles-mêmes : « L'imagination inspire une certaine volatilité, comme un enivrement à toute la nature. Les montagnes commencent à s'effacer et à flotter dans l'air... Le poète contemple l'identité centrale, la voit onduler et rouler çà et là, pareille à une eau divine jusqu'à l'extrémité lointaine des choses. Son propre corps est une apparition flottante ; sa personnalité est aussi fugitive que les symboles qu'il emploie. A certaines heures, nous pourrions presque passer la main à travers notre corps. »

Personnalisme intransigeant ; personnalisme discret et surveillé par une pensée qui a horreur de la vulgarité ; personnalisme qui s'efface dans l'extase théologique ou plutôt qui s'y exalte ; personnalisme qui s'absorbe dans l'extase naturaliste ou plutôt qui s'y magnifie : voilà tout le caractère d'Emerson qui, du reste, dans sa vie apparente, était bon père de famille et gentleman d'une parfaite correction.

Sa méthode, comme écrivain, comme conférencier,

comme semeur d'idées sous quelque forme qu'il les remuât, est bien faite pour nous étonner, nous autres Latins, et du reste eût étonné les Grecs encore davantage. Le premier point en est qu'il ne faut pas raisonner. L'argumentation est toujours une altération, et du reste une profanation de l'idée. Argumenter, présenter les idées dans un enchaînement logique, les faire sortir les unes des autres ou les rattacher les unes aux autres, c'est les rendre artificielles ; c'est *les avoir rendues* artificielles et ne vouloir les produire que quand on les a rendues telles. C'est les avoir tuées ou avoir attendu qu'elles fussent mortes pour les faire marcher en rang. Une argumentation est une chaîne de forçats qui seraient des squelettes. La vie ne provient que de la vie. Si vous voulez verser l'idée vivante dans un cerveau vivant pour le vivifier davantage, c'est l'idée telle qu'elle naît qu'il faut verser en lui. L'idée, c'est l'inspiration. Quelque chose a soufflé en vous qu'il faut que vous traduisiez en ondes sonores comme la harpe éolienne traduit le vent ; rien de plus. La vérité ne se martèle pas sur le cerveau comme sur une enclume ; elle n'est pas le résultat du labeur ; c'est une émanation de l'Esprit total, de l'Esprit universel qui traverse le nôtre et qui y séjourne assez quelquefois pour que nous la saisissions et la communiquions à d'autres. « Nous gisons au sein d'une Intelligence immense qui nous révèle le vrai. Tendrement de chaque objet de la nature, de chaque fait de la vie, l'appel nous recherche et nous sollicite. »

Ce sont ces appels que nous devons écouter, c'est à ces appels que nous devons céder. Avoir une idée, c'est écouter ; comprendre, c'est entendre ; sentir, c'est prêter l'oreille. Ne raisonnez donc point. Cueillez l'inspiration qui s'ouvre en votre esprit comme une fleur ; saisissez l'inspiration qui traverse votre esprit comme un papillon ou comme un sylphe.

Mais ceci nous fera tomber, au moins du jour au lendemain, en d'étranges contradictions. Il ne faut pas

rechercher les contradictions comme à plaisir ainsi que Montaigne, s'il ne l'a pas fait, a toujours été sur le point de faire ; mais il ne faut pas craindre de se contredire. En d'autres termes, la contradiction avec soi-même ne doit pas être une méthode ; toute méthode, du reste, étant fausse ; mais elle est une condition de vie et de vigueur de la pensée. Il y a une lâcheté à ne pas dire sa pensée d'aujourd'hui, parce qu'elle est en désaccord avec la pensée d'hier, et cette lâcheté n'a pour résultat que de sacrifier un vivant à un cadavre et de vouloir ressusciter le cadavre pour ne pas admettre le vivant. L'âme étant dans une évolution continuelle qui n'est pas autre chose que sa vie, ce qu'elle pense actuellement, c'est elle vivante, et ce qu'elle a pensé hier, c'est elle morte : « Le plus vrai des états d'esprit devient faux quand on s'y repose. »

Admirable formule et du reste vérité, en son fond, incontestable. Ce n'est pas que rester fidèle à sa pensée soit se paralyser ; mais penser toujours la même chose *de la même façon* est marque d'arrêt. Le véritable grand esprit pense toujours la même chose (c'est le fond même de son esprit) en la repensant de telle sorte qu'elle lui semble très nouvelle et aux autres aussi, et qu'il faut et aux autres et à lui-même un certain effort pour s'aviser qu'elle est nouvelle et qu'elle est la même.

Donc ne craignez pas les contradictions, voilà ce que dit Emerson ; et voyez, sans y mettre de violence, si vous pouvez les résoudre, voilà ce que j'ajoute.

Mais encore tout cela, c'est s'en remettre, pour penser et pour exposer ses pensées, au pur hasard ; il ne faut même pas dire au pur arbitraire, car ce n'est même pas vous qui tirez à pile ou face ou qui décidez par caprice ; c'est bien s'en remettre au pur hasard, au gré du vent. — Peut-être que non, répondrait Emerson. La vraie méthode se moque de la méthode. La méthode logique est une méthode artificielle, mécanique en quelque sorte. La vraie

méthode est une méthode morale. La vraie méthode pour penser juste, ou plutôt pour penser le vrai, c'est la sincérité et c'est la vertu.

La sincérité est une sorte de passivité, de réceptivité respectueuse à l'égard de l'idée. Elle naît. Il ne faut pas la contrôler. Le voyageur qui a perdu son chemin jette les rênes sur le cou de son cheval et se laisse conduire ; nous devons en user de même envers l'animal divin qui nous porte à travers le monde.

Il faut la contrôler, dirai-je, moi, quoique très près de la pensée d'Emerson ; mais il faut la contrôler avec sincérité. Il faut lui résister, — toujours — mais lui résister avec des idées aussi sincères qu'elle-même, avec des forces spirituelles aussi pures et aussi candides qu'elle-même peut-être. Il ne faut pas lui résister pour des mobiles intéressés, par parti pris, par esprit de parti, par mauvaise honte, par crainte d'apparaître comme s'étant contredit, par peur, ce qui est fréquent, de faire dire qu'il y a opposition entre nos idées et nos actes, etc. En un mot il ne faut contrôler l'idée qui naît qu'avec des idées aussi pures qu'elles ; mais il faut la contrôler. On pourrait dire qu'il y a une sincérité passive et une sincérité active, et qu'Emerson est trop partisan d'une sincérité passive, et que c'est une sincérité active que je cherche ; mais au fond il a bien raison et que la sincérité soit une méthode de découverte de la vérité, si c'est une chose si éclatante qu'on n'aurait pas besoin de la dire, il n'est pas mauvais de la rappeler. En général, les choses qui « vont sans dire », il est excellent qu'on les répète.

Et, plus encore, la vraie méthode pour penser le vrai, pour *dire le vrai*, c'est d'être vertueux. La pureté du cœur donne la clarté d'esprit. « On *voit* dans la mesure où l'on *est*... Cherches-tu la Cause dans la nature ? Tu dois la sentir et l'aimer. Tu dois la contempler dans un esprit aussi grand que celui par lequel elle existe. » (Ne faites pas

l'épigramme, trop facile ; ne dites pas : « Ça, par exemple, c'est difficile. » Pour Emerson, comme pour Malebranche, l'esprit voit en Dieu ; il voit quand, pour un moment, Dieu a voulu qu'il se confondît avec lui. Par conséquent l'expression d'Emerson est à peine hyperbolique.) « Autant d'amour, autant de perception. La volonté bonne mène à la vision intérieure. La sainteté confère une espèce d'intuition. Il y a un rapport intime entre l'intelligence et la moralité. Entre deux hommes d'intelligence égale qui aura le jugement le plus sûr, le bon ou le mauvais ?... Si intime est cette alliance du talent et du cœur que le talent sombre toujours avec le caractère... Voyez les erreurs, les bévues et les extravagances des ambitieux... »

On pense bien que je ne trouve pas tout juste dans ces très belles idées d'Emerson. C'est un scandale de l'humanité que des gens très vertueux soient absolument incapables de découvrir quoi que ce soit, et que des coquins soient extrêmement intelligents. Ce scandale sera probablement réparé, et Swedenborg dit que les hommes qui ont possédé la vérité ici-bas et qui ne l'ont pas vécue ne la posséderont pas après leur mort. Mais, en attendant, il y a des scélérats bien intelligents et des vertueux bien bornés. Où Emerson dit vrai, c'est quand il dit *qu'à intelligence égale* le vertueux est plus intelligent. Cela c'est vrai. La vertu ne donne pas d'intelligence ni de talent à qui n'en a pas ; mais le vice en ôte à qui en a. La méthode n'est donc pas efficace ; tout au moins elle n'est pas complète ; mais le conseil reste bon. Soyez purs. Cela ne vous donnera aucune puissance pour *dire le vrai*, si cette puissance n'est pas innée en vous ; mais cela vous la gardera intacte et l'impureté vous en ôterait une partie, l'affaiblirait en vous. Cela vaut la peine d'être dit et vaut qu'on le considère.

Songez, du reste, qu'Emerson a pensé ici surtout aux philosophes. Or il est incontestable que ce qui n'est

pas vrai de *tous* les artistes, de *tous* les « hommes à talents », comme on disait autrefois, est très vrai des philosophes : tous les grands philosophes ont été de très honnêtes gens. Je me suis toujours demandé pourquoi. Je ne crois guère, comme Emerson le croit, que ce soit leur vertu qui leur ait donné leur intelligence, et j'ai dit mes raisons là-dessus tout à l'heure ; je serais même *plutôt* un peu porté à croire que c'est leur intelligence qui leur a donné leur vertu. Il restera toujours quelque chose de la théorie de Platon sur la vertu qui est une science et sur ceci que celui qui fait le mal est quelqu'un qui ne *connaît* pas le bien et celui qui fait le bien quelqu'un qui sait ce que le bien est. C'est faux ; ce n'est pas tout à fait faux ; c'est faux, mais c'est mêlé d'un peu de vrai. L'homme qui est assez intelligent pour voir que le vice, l'immoralité est une duperie énorme a bien quelque raison et quelque chance de rester honnête.

— Mais encore, me dira-t-on, pour être aussi intelligent que cela, ou pour être intelligent de la sorte, il faut que les passions vous laissent tranquille, et par conséquent il faut être vertueux-né et donc c'est du côté d'Emerson que nous retombons.

— Allons ! je l'accorde, et il y a en cette affaire de telles communications entre l'intelligence et la moralité, et pour ainsi parler une *génération réciproque* si difficilement discernable entre la moralité et l'intelligence, que Platon et Emerson sont conciliables, et que si l'un a raison ce n'est pas à dire que l'autre ait tort.

Toujours est-il que le « discours de la méthode » d'Emerson peut assez congrûment se résumer ainsi : « Point d'argumentation ; point de logique ; point de dialectique ; — l'inspiration ; l'abandonnement à l'esprit qui souffle ; — *on n'aura pas* l'inspiration saine, on n'aura pas d'inspiration si l'on n'est pas sincère; — si l'on n'est pas honnête et pur. »

C'est, me dira-t-on, l'état d'âme mystique. Un peu, cer-

tainement ; mais avec une nuance. C'est l'état d'âme mystique-pratique, ce me semble, et s'il est légitime de s'exprimer ainsi. Le mystique s'abandonne tout entier à une influence étrangère et supérieure qu'il croit sentir. Emerson n'abandonne à l'influence supérieure *que son esprit*, que son intelligence ; mais sur son être moral, sur son honnêteté, sur sa probité, sur sa sincérité, il exerce, *au contraire*, un contrôle très vigilant et très énergique et une action extrêmement puissante. Là, certes, il n'est pas passif, il n'est pas abandonné, il n'est pas « le petit enfant » dont les mystiques parlent toujours comme de leur modèle. Et par conséquent, en dernière analyse, c'est à sa moralité qu'il soumet son esprit ; c'est à sa conscience qu'il soumet son entendement ; c'est de sa conscience qu'il tire sa connaissance. Il se dit plus ou moins formellement : « Je dirai n'importe quoi... mais qui me sera toujours fourni par mon cœur d'honnête homme, et ce que je dirai je ne le surveillerai jamais ; *mais* mon cœur d'honnête homme je le surveillerai toujours. »

Voilà ce qui m'a fait recourir au mot mysticisme pratique. Il y a là du mysticisme ; mais il y a ceci aussi de pratique, de très pratique, d'éminemment pratique, que les inspirations de ce mysticisme sont comme subordonnées à ce qui en nous est précisément la règle d'action. Reste que, s'il est bon et presque suffisant que l'esprit, laissé libre en soi, se sente indirectement soumis à quelque chose qui est discipliné, il n'est pas mauvais non plus, à mon avis, qu'il soit discipliné lui-même.

De cette *méthode*, quoi qu'on en puisse penser d'ailleurs, qu'est-ce qu'Emerson a tiré ? En vérité, pour le dilettante, pour l'amateur de haute littérature, beaucoup ; pour le philosophe, pour le penseur, pour le sociologue, pas grand'chose. Les idées d'Emerson sont toujours belles et toujours, ou presque toujours, flottantes, inconsistantes et insubstantielles.

Il y a en Emerson (et c'est précisément une alliance assez heureuse pour l'art) un poète et un protestant ; un très grand poète lyrique et un protestant extrême, j'hésite à peine à dire un protestant effréné. J'envisagerai ces deux personnages séparément, *quoiqu'ils soient toujours très étroitement unis*.

J'attribue au poète — surtout, si vous voulez — les idées d'Emerson sur Dieu, sur le libre arbitre, sur les lois qui selon lui dirigent l'humanité, sur l'union de l'homme avec la nature, etc. Emerson a dit lui-même : « *Un jour viendra* où la vérité sera enseignée par les poètes. » S'il a voulu dire qu'un jour viendra où les poètes enseigneront la philosophie, ce jour n'est pas à venir ; il est venu depuis longtemps. De Lucrèce, sans remonter plus haut, à Sully Prudhomme, tous les grands poètes ont été des philosophes et ont enseigné la philosophie, et si, à la vérité, je n'aime pas qu'on donne des rangs et qu'on hiérarchise la littérature, cependant je suis assez porté à considérer comme les plus grands poètes ceux qui ont mis une belle imagination au service de grandes idées philosophiques. Mais que le mot d'Emerson soit au futur ou au présent ou au passé, il est toujours juste : philosophie et haute poésie ont ensemble étroit parentage.

Emerson, en tout cas, est un philosophe-poète. Il a assez de philosophie pour soutenir une poésie qui tend naturellement à être élevée ; il a assez de facultés poétiques pour rendre spécieuse une philosophie quelquefois inconsistante et importante une philosophie quelquefois élémentaire.

En métaphysique, il croit en Dieu, de toutes ses forces, comme vous pensez bien, de toute son âme ; mais, sans parvenir, sans être parvenu jamais à savoir ou à imaginer si Dieu est personnel ou s'il est impersonnel. Comme disciple de la Bible, Emerson croit au Dieu biblique, au Dieu personnel ; comme philosophe, comme

« naturaliste » aussi, et c'est-à-dire comme aimant à se perdre et à se confondre dans l'ample sein de la nature, Emerson penche à chaque instant vers le panthéisme. Il ne s'est pas tiré de cette incertitude où, du reste, il est assez probable qu'il se plaisait, ou bien, si vous voulez, dont il est assez probable qu'il n'avait pas horreur. Il me semble, quand je le lis, sans que j'en sois sûr et loin de là, qu'Emerson se figurait Dieu surtout comme impersonnel, et qu'ensuite il le saisissait comme personnel en chacun de nous, selon les mérites, du reste, de chacun de nous. Je l'entends dire (mais je reconnais pleinement que ce peut être une hallucination de l'ouïe), je l'entends dire : Il n'y a pas un Dieu en trois personnes ; mais cette conception de nos premiers maîtres en théologie est une anticipation sur une vérité qui devait se révéler plus tard et un acheminement vers cette vérité. Il n'y a pas trois personnes en Dieu ; mais il y en a des milliers. Dieu impersonnel par essence, se personnalise dans ses créatures d'élite. Il se personnalise dans ceux qui sont des personnes limitées et que, du reste, il remplit. Il s'est personnalisé dans Bouddha ; il s'est personnalisé dans Jésus, et ceux qui ont fait de Jésus une personne de Dieu n'ont point erré. Il se personnalise plus ou moins dans tous ceux qui s'élèvent au-dessus de l'humanité moyenne. Gloire à celui en qui Dieu se personnalise d'une façon si proche de la plénitude que les hommes saluent Dieu en lui. Notre devoir est précisément de donner à Dieu une personnalisation approximative. Dieu infini et par conséquent impersonnel est défini partiellement par ceux qui lui ressemblent un peu. L'infini n'a pas de *moi*. Le *moi* de l'infini, par approximation ou par image, c'est l'être en qui un peu de l'infini réside. Personnalisons Dieu dans la mesure de toutes nos forces

Qu'Emerson ait pensé cela, il me semble ainsi ; je n'en suis pas sûr ; mais il ne se peut point qu'il n'ait pas pensé quelque chose de très analogue.

Il est moins incertain, ce me semble ; mais il est encore assez insaisissable sur la terrible question du libre arbitre. Il trouve parfaitement moyen (et vous commencez à le connaître assez pour le bien reconnaître là) de croire en même temps, ou à peu près en même temps, au libre arbitre et au déterminisme, à la liberté et au *fatum*. Emerson croit, certes, à l'enchaînement nécessaire des causes et des effets, et il croit que nous faisons partie de cette chaîne ; mais d'une part, il croit au *choix* que nous pouvons faire entre plusieurs mobiles agissant sur nous : « L'homme vit dans la nature comme l'animal ; mais le choix est né dans son être. Le voici *celui qui choisit*. Il choisit, alors que le reste de la création ne le fait pas. »

Et c'est ainsi qu'Emerson est amené à dire que la liberté « se glisse » dans la fatalité, comme la fatalité se glisse dans la liberté.

Il va sans dire que je ne comprends pas beaucoup. Le choix sans doute constituerait la liberté ; il la constituerait même tout entière, intégrale, absolue, si l'on pouvait démontrer que le choix lui-même n'est pas déterminé. Or c'est là précisément la question. Il est trop évident que, comme il arrive si souvent, Emerson croit avoir résolu une question parce qu'il a mis un mot à la place d'un autre. Le libre arbitre, c'est précisément la possibilité de choix entre les mobiles. Quand Emerson dit : La preuve que la liberté existe, c'est que nous avons le choix, c'est exactement comme s'il disait : La preuve que la liberté existe, c'est que nous sommes libres ; et il n'y a là aucune ombre d'argumentation, il y a une affirmation pure et simple.

D'autre part, Emerson aime à dire, avec de très belles images, que la liberté consiste à suivre la nécessité, mais en y acquiesçant. La différence entre le reste du monde et l'homme, c'est que le reste du monde subit la nécessité et que l'homme l'accepte, et sa liberté consiste en ce qu'il adhère librement à la nécessité fatale. Quelque brillantes

variations qu'Emerson brode sur ce thème, il est bien connu et il n'a jamais fait sur moi un bien grand effet. Il revient à dire qu'on est libre en ce sens que l'on sent qu'on ne l'est pas. On adhère à la nécessité ; mais on sait qu'elle est nécessaire, et l'on est libre parce qu'on sait qu'elle est nécessaire et que ce serait folie de vouloir se bander contre elle. Eh bien, c'est faire de nécessité vertu, mais non pas de nécessité libre arbitre. Que la grandeur de l'homme soit de comprendre le déterminisme, Pascal l'a dit ; mais il n'a pas eu l'imprudence de dire que ce fût sa liberté. Il a dit avec vérité : « Quand l'univers écraserait l'homme, l'homme serait encore plus *noble* que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt, et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. » Oui, l'homme est plus grand que l'univers déterminé, parce qu'il comprend le déterminisme ; mais de ce qu'il le comprend, ce n'est pas une raison pour qu'il en soit hors.

La raison de ce paralogisme est très claire, et à la considérer on reconnaît que le paralogisme est très naturel. On se croit, instinctivement, en dehors, au-dessus même de ce qu'on comprend. L'intelligence que nous avons d'une chose suppose pour nous que nous la regardons avec un certain recul. Compréhension est détachement. Sans doute, et pour beaucoup de choses de détail, il en est ainsi ; mais quand il s'agit de l'univers, il n'en va plus de même ; de ce que nous nous en faisons une idée, ce n'est pas à dire, je pense, que nous ne soyons pas dedans. Or le déterminisme, c'est l'univers lui-même. Nous le comprenons, quoique compris en lui. Nous le comprenons et cela ne prouve pas du tout que nous y échappons.

— Cela prouve que nous sommes plus grands que lui, intellectuellement, moralement. — Oui, c'est ce que Pascal dit et ce que je crois ; mais il ne faut pas aller plus loin et nous croire affranchis de lui. « La fatalité nous mâche, » dit Montaigne. — Mais nous savons qu'elle nous mâche ! — Oui,

et c'est une consolation si vous voulez ; mais elle ne nous en mâche pas moins. Tout au moins, et c'est pour le moment tout ce que je veux dire, de ce que nous savons qu'elle nous mâche, il n'y a aucun argument à tirer pour dire que nous ne sommes pas dans sa gueule.

Les raisonnements d'Emerson en faveur du libre arbitre, ou du libre déterminisme comme il a dit à peu près, sont les plus beaux du monde et aussi les plus faibles.

Emerson s'est beaucoup occupé des lois qui gouvernent l'humanité. Il en a trouvé une qui a eu assez de succès. C'est la loi de compensation. Ce n'est pas celle d'Azaïs, un instant célèbre vers 1800. On pourrait, si l'on voulait, entre la loi de compensation d'Azaïs et celle d'Emerson trouver quelques rapports et même un rapport « génétique », comme on dit maintenant ; mais ce serait un peu vain. La loi de compensation d'Emerson est celle-ci : chaque chose que nous voyons n'est que la moitié de la chose complète. Il y a toujours un recto et un verso et ils sont aussi indissolublement liés que le recto et le verso d'une feuille d'imprimerie. Dualisme partout : esprit et matière, homme et femme, pair et impair, dedans et dehors, dessus et dessous, mouvement et repos, affirmation et négation, mal et bien sensible, mal et bien moral. Dans l'âme humaine même chose : joie et tristesse, amertume et douceur, sacrifice et enrichissement, etc.

Donc tout ce qui est mauvais est la compensation *et la condition* de ce qui est bon. Comme dit quelque part M. Anatole France, soit qu'il ait eu un souvenir d'Emerson, soit qu'il ait trouvé cela tout seul, ce dont je doute peu qu'il ne soit capable. « Le mal est nécessaire. S'il n'existait pas, le bien n'existerait pas non plus. Le mal est l'unique raison du bien. Que serait le courage loin du péril et la pitié sans la douleur ? Que deviendrait le dévouement et le sacrifice au milieu du bonheur universel ? C'est grâce au mal et à la souffrance que la terre peut être habitée et que

la vie vaut d'être vécue. Aussi ne faut-il pas trop se plaindre du Diable. C'est un grand artiste et un grand savant. A chaque vice qu'on détruit correspond une vertu qui périt avec lui... »

Or cette loi de compensation, c'est l'erreur même de l'humanité, c'est la grande erreur de l'humanité de ne pas vouloir l'accepter. Elle veut toujours ce qui lui plaît, sans compensation. Elle veut toujours le *recto* sans le *verso*. Elle veut toujours, par exemple, la joie sans la souffrance, la fortune sans le travail, le génie sans la tension cérébrale, le pouvoir sans les responsabilités, être bien servie sans payer, être aimée sans se dévouer, etc. Erreur universelle et erreur profonde. La loi de compensation se venge toujours. Dès que l'humanité réfléchit au lieu de désirer, elle a très bien, du reste, l'instinct de cette loi. Proverbes : « Tout se paye... Donnez et l'on vous donnera. » L'idée antique de la *Némésis* n'était pas autre chose que cette conception transformée en mythe, comme toutes les conceptions des anciens. Oui, l'humanité à la fois a horreur de la loi de compensation et sent qu'elle est vraie.

Il est à remarquer cependant qu'elle la transpose, et d'une manière qui ne plaît pas du tout à Emerson. L'humanité croit, en général, que la loi de compensation ne s'accomplit pas ou s'accomplit peu dans la vie présente, dans ce monde-ci. Elle croit que tout sera remis à sa place et que les récompenses et châtiments compensatoires seront appliqués dans une autre vie. Sanction, compensation et satisfaction de la justice sont posthumes. Emerson n'aime pas cette idée. Elle lui semble grossière, matérialiste, pharisaïque et entachée de péché, formellement. C'est un péché que de souhaiter le paradis. Je ne crois pas forcer la pensée d'Emerson. Voici ses propres paroles : « Quelle est la portée d'une telle doctrine ? Que les hommes sans conscience morale ont des maisons, des terres, des places, du vin, des chevaux, des objets de luxe, tandis que les saints sont pauvres et mépri-

sés et qu'on devra les dédommager un jour dans la vie à venir en leur donnant les mêmes satisfactions, des billets de banque, de la venaison et du champagne ? Oui, sans doute, telle doit être la compensation supposée ; car, sinon, que serait-elle ? D'être libre de prier et de louer Dieu ? D'aimer et de servir les hommes ? Mais cela, ils peuvent le faire dès maintenant. La conscience légitime que le disciple pourrait tirer d'une telle théorie serait la suivante : « Nous aurons plus tard autant de jouissance que les pécheurs en ont aujourd'hui » ou, en d'autres termes : « Vous péchez maintenant ; nous pécherons bientôt ; nous pécherions bien aujourd'hui si nous le pouvions ; mais, n'y réussissant pas, nous espérons avoir notre revanche demain. »

Voilà l'erreur grave, l'erreur intellectuelle et morale de ceux qui, ayant l'idée, du reste très juste, de la loi de compensation, l'appliquent mal, parce qu'ils ne voient pas que cette loi s'accomplit parfaitement ici même, dans la vie actuelle.

Oui, dit Emerson, c'est ici que le juste est récompensé et l'injuste puni. « Il y a dans l'âme même de l'homme une justice dont les rétributions sont immédiates et complètes. Celui qui fait le bien est aussitôt ennobli. Celui qui fait une action vile se diminue par son action même. » C'est tout à fait le

Descendre ou remonter, c'est l'enfer ou le ciel,

de Lamartine. Emerson poursuit : la diminution de soi-même que constitue le vice, l'augmentation de soi-même que constitue la vertu est si profondément sentie du vicieux et du vertuenx qu'il n'y a pas lieu de souhaiter à l'un autre récompense à l'autre autre châtiment. La vertu, c'est le confort de l'âme, et le vice est un désarroi intérieur dont le vicieux souffre autant que le juge le plus sévère et même le plus méchant pourrait le désirer. Chose secondaire,

mais intéressante encore, cette récompense de la vertu n'est pas seulement intérieure ; ce châtiment du vice n'est pas seulement secret. Le vicieux non seulement est puni, mais se manifeste comme puni ; le vertueux non seulement est récompensé, mais apparaît comme récompensé. Pourquoi ? Comment ? C'est que l'âme façonne le corps. Pensées intimes, velléités secrètes, désirs nobles ou vulgaires qui peut-être n'ont jamais abouti à l'acte, mais que le cœur n'en a pas moins caressés, tout cela se glisse subtilement dans la trame physiologique, s'inscrit dans les muscles, les nerfs, les traits, et bientôt ce qui n'était connu que de l'Esprit éclate aux yeux de tous. En vain le juste s'enveloppe d'humilité et se tait : les pensées saintes rayonnent autour de lui et son silence parle. En vain le jouisseur se compose un maintien honnête et se répand en discours vertueux : son corps le trahit. Il y a une confession dans les coups d'œil, les sourires, les serrements de main. Son péché le salit, gâte toute bonne impression. Tout son corps crie la laideur de son âme. Si vous ne voulez pas qu'on sache que vous avez fait une action, il n'y a qu'un moyen : ne la faites pas.

J'ai insisté sur toute cette théorie d'Emerson parce qu'elle est belle, toute mêlée de réminiscences platoniciennes ou plutôt d'esprit platonicien, originale du reste ; et que c'est ici, il me semble, que je saisis l'Emerson central pour ainsi dire et intime et médullaire.

Ce n'est pas que, cette théorie, je l'approuve sans réserve. La loi de compensation me paraît vraie en ses lignes générales ; mais elle est si peu rigoureuse, elle ressortit si manifestement plus à l'imagination qu'à l'observation exacte, que je ne puis y souscrire sans réserve. *Il y a des compensations*, oui ; mais tout n'est pas compensé et il s'en faut de beaucoup. Emerson reconnaît lui-même que quelque chose échappe à cette loi. Tout se paye ; tout a son envers. Faut-il dire tout ? Le talent, oui ; la grandeur,

oui ; la puissance, oui ; le génie, certainement. Et la vertu ? La vertu, non, répond Emerson. Elle seule fait exception à cette loi, parce qu'elle la dépasse ; parce qu'elle est pour ainsi parler surhumaine et surmondiale. On ne peut pas dire que l'acquisition de la vertu doive être achetée de quelque perte. « *Il n'y a pas de pénalité pour la vertu, pour la sagesse.* Elles ne sont que des augmentations d'être. Dans un acte vertueux l'homme ajoute quelque chose à lui sans rien perdre, et même il ajoute quelque chose au monde... »

Voilà qui va bien, si l'on veut ; mais voilà déjà une grosse exception à la règle de compensation.

Pour moi, d'une part je crois très bien que la vertu elle-même *paye tribut*, paye impôt, est imposée, et je serai ici plus partisan de la loi de compensation qu'Emerson lui-même ; et d'autre part je crois, comme je l'ai dit, que tout n'est pas compensé.

La vertu est certainement « achetée de quelque perte ». Le vertueux a certainement des désavantages dans le combat de la vie. Il fait des sacrifices et il est forcé de les faire. Cela compte, cela doit compter. N'emportons pas cela dans un mouvement lyrique. On aura beau me dire que ces sacrifices que fait le vertueux, c'est précisément la vertu même, et qu'il ne serait pas vertueux s'il ne les faisait pas, ce que je reconnais qui est très bien raisonné ; on aura beau me dire aussi que les satisfactions intérieures que la vertu procure sont si incomparablement supérieures aux sacrifices qu'elle est obligée de faire que ceux-ci sont comme effacés, annihilés ; on aura beau me dire tout cela ; il restera ceci, c'est qu'à un certain point de vue qui, quoique très terre à terre, existe cependant, qu'en un certain *compte* qui, quoique très matériel et très vulgaire, ne laisse pas d'être, la vertu est un désavantage, une duperie. Ceci, malgré tout, ne doit pas être mis en oubli.

Et d'autre part je vois bien des exceptions à la loi de compensation. A tout ce que les hommes appellent *des*

biens, je vois des compensations. Oui, la grandeur se paye, et la richesse et la puissance, etc. ; mais à ce que les hommes appellent *des maux* je ne vois pas de compensations ou je n'en vois guère. Quelle est, quoi qu'en ait dit Pascal, la compensation de la maladie ? Quelle est la compensation de la misère profonde et dont il est absolument certain qu'on ne se tirera jamais ? Le prolétaire faible, souffrant, qui a faim, dont les enfants ont faim et *qui n'a pas de religion ou de stoïcisme*, et toutes ces misères peuvent très bien se trouver réunies sur un seul homme et le sont souvent, quelle compensation a-t-il ? Il ne faut pas se payer de sophismes, même généraux, même poétiques. Il y a des maux sans compensation et il faut savoir le dire.

Donc tous les biens sont mêlés de maux, et il y a beaucoup de maux qui ne sont mêlés d'aucun bien : voilà pour moi la vérité. En conséquence, je suis indigné, le mot est à peine trop fort, je suis indigné de l'indignation qu'Emerson éprouve contre ceux qui pensent à une compensation d'outre-tombe et qui ont, selon Emerson, l'effronterie de l'espérer. Je ne trouve là nulle effronterie. J'y trouve le sentiment juste du mal sur la terre et le sentiment juste aussi ou du moins bien naturel qu'il *devrait* y avoir une justice et qu'il *doit* y avoir une justice quelque part. Le raisonnement d'Emerson ici est aussi dur et aussi féroce qu'il est spirituel : « Que voulez-vous donc ? Pécher là-haut pour vous revancher de n'avoir pas pu pécher ici-bas ? » Qui vous dit cela ? Je demande qu'il me soit permis quelque part *de ne plus souffrir*, puisque j'ai tant souffert ici. Ce n'est pas du tout la même chose, et il y a quelque chose de méchant chez Emerson — le plus doux des hommes cependant — à supposer chez ceux qui espèrent une autre vie la convoitise des biens matériels et l'appétit d'un péché paradisiaque. Au fond de la croyance aux récompenses d'outre-tombe, il y a trois sentiments tous

très honorables au contraire : 1° le sentiment douloureux de l'existence du mal sur la terre ; 2° l'idée d'ordre et de justice générale, l'ordre qui manque quelque part étant supposé devoir se retrouver dans l'ordre universel, la justice violée quelque part étant supposée devoir être réparée et rétablie *à l'infini.* de telle sorte que l'injustice *finie* et momentanée disparaisse ; 3° le besoin que Dieu soit justifié, cette idée étant insupportable à certains hommes que Dieu ne soit pas bon, tout compte fait et en définitive.

De ces trois sentiments que je ne puis blâmer est née la croyance aux récompenses dans l'au-delà. Il n'y a rien de moins certain que la chose elle-même ; il n'y a rien de plus respectable que l'idée que les hommes en ont. Il m'arrive bien de temps en temps de penser qu'il a un peu manqué à Emerson de mourir de faim. Ce fut un saint, je le veux bien ; mais un saint toujours bien vêtu, correct et habitant un joli cottage. Une certaine sensibilité lui a toujours manqué, celle qui vient d'avoir été mêlé à ceux qui souffrent et d'avoir été l'un d'entre eux, sensibilité qui fait entrer dans certaines idées ou du moins fait qu'on les comprend.

Une seconde loi générale, très caressée par Emerson, mais moins originale et sur laquelle, pour cette raison, j'insisterai moins, est celle de l'*amélioration universelle.* Ne confondez pas : il ne s'agit pas du progrès indéfini ; il s'agit de ce *nisus* dont nous a tant parlé Renan, après l'avoir emprunté à cinq ou six philosophes d'outre-Rhin, de cette aspiration du monde entier vers le mieux, depuis la plante qui aspire à l'animalité jusqu'à l'animalité qui aspire à l'animalité supérieure, jusqu'à... et ainsi de suite.

Ce *nisus* devient donc chez l'homme, ou (puisque l'homme est libre) *devrait* devenir, ne devient pas toujours et *doit* devenir une aspiration au parfait, au divin. Mais qu'on

s'entende bien, — et c'est ici qu'Emerson met quelque empreinte d'originalité sur une théorie devenue un peu banale, — qu'on s'entende bien : il ne faut pas croire tout simplement que le monde tend à l'homme et l'homme à Dieu, et que, par conséquent, le monde est fait pour l'homme et l'homme pour Dieu. Ce n'est pas cela. Le minéral n'est pas fait pour réaliser la plante, la plante pour réaliser l'animal inférieur, l'animal inférieur pour réaliser l'animal supérieur, l'animal supérieur pour réaliser l'homme ; mais *tout cela est fait pour réaliser tout cela* et pour le rendre meilleur. Le monde est fait pour l'homme, mais l'homme aussi pour le monde. Il y a, non pas sacrifice de l'inférieur pour réaliser le supérieur, mais il y a, et pour les êtres conscients et libres *il doit y avoir* solidarité avec tout l'univers pour réaliser un meilleur univers. Le vœu de la nature c'est le végétal plus beau que le minéral, l'animal plus beau et plus riche de vie que le végétal, l'homme plus beau, plus riche de vie et plus conscient que l'animal, oui sans doute ; mais c'est aussi le minéral, le végétal, l'animal et l'homme tous devenant plus beaux et tendant ensemble vers plus de beauté. La nature ne tend pas à *un but* par une série d'essais, mais à mille buts, à tous les buts qui sont les objets de ces mille essais, et à un ensemble harmonieux et de plus en plus harmonieux de ces mille essais poussés chacun vers leur perfection et tous ensemble vers une perfection totale.

C'est pour cela qu'elle ne détruit pas les espèces ; mais que dans chaque espèce elle détruit les moins aptes ; elle pousse ainsi dans chaque espèce à la réalisation du meilleur. C'est là sa vraie loi. C'est ainsi, par exemple, qu'elle détruit les peuples inférieurs ou les fait détruire par les peuples supérieurs, pour que l'espèce humaine soit plus belle, plus riche de vie, plus riche de conscience et de moralité. Ascension de l'univers entier vers un meilleur univers par la solidarité de l'univers dans la tendance au

mieux et par l'élimination des éléments de l'univers qui contrarieraient cette ascension : voilà la loi.

C'est ce qu'Emerson ou plutôt ses disciples ont appelé le *méliorisme*.

La loi du méliorisme nous impose un devoir (celui sur lequel Marc Aurèle, d'ailleurs, avait toujours les yeux fixés) : obéir au grand Tout, s'associer à lui et le servir, détruire en soi par conséquent tout égoïsme, même tout égoïsme dit noble. Vous poursuivez une grande fin : émancipation des noirs, fondation d'une Église, réforme sociale. Cette fin poursuivie isolément, pour elle-même, sans lien, dans votre pensée, avec l'amélioration universelle, est égoïste, étroitement égoïste, et elle devient vile. Elle n'est destinée qu'à devenir une « pourriture » de plus parmi toutes les pourritures. Les chrétiens ne disaient pas autre chose quand ils disaient qu'il faut tout faire « en esprit de Dieu » et que tout ce qui n'est pas fait « en esprit de Dieu » est mauvais, fût-il bon en soi, et également mauvais. Travailler à l'amélioration universelle et à chaque chose que l'on fait en vue de l'amélioration universelle, c'est travailler « en esprit de Dieu » et c'est ressembler à Dieu puisqu'il est évident que c'est à cela qu'il travaille. Le devoir, a dit Kant, consiste à faire ce qu'on voudrait qui fût érigé en loi universelle. Nous ne sommes pas loin de lui ; mais nous sommes en quelque sorte plus haut, ou plus en profondeur ; et aussi nous sommes moins dogmatiques et plus vivants ; nous sommes moins dans une formule abstraite et plus dans la vie, quand nous disons : le devoir est dans l'identification avec l'Universel.

Ce méliorisme ne me déplaît pas. Qu'est-ce qu'il chante, ce méliorisme, dirait M. Jourdain ? Je ne sais pas au juste ce qu'il chante, mais il chante bien ; les paroles sont un peu indistinctes ; mais la musique est belle, il en faut convenir.

Cet optimisme panthéistique, cependant (car c'est à peu

près cela), m'agace quelque peu ; on connaît assez mes tendances pour le prévoir. Au fond de tout cela il y a l'idée que la nature est bonne... Non ? Eh bien, si vous préférez, que la nature *veut être bonne* et qu'il faut l'aider à devenir telle. Je n'ai jamais demandé mieux que de croire que la nature fût bonne ou voulût l'être. Seulement j'attends encore l'argument qui m'en convaincra. Je ne le trouve pas dans Emerson, qui pourtant est si convaincu qu'il devrait communiquer la conviction. La nature bonne au moins en ceci qu'elle rêve obstinément d'être meilleure, j'ai beau faire, je ne me représente pas cela le moins du monde. La nature, quand elle ne m'apparaît pas comme la grande cruelle, m'apparaît au moins comme la grande indifférente. Il faut croire que le virus chrétien, comme aurait dit Zola, est difficile chez moi à éliminer.

J'entends bien, ceci est le stoïcisme. C'est du moins celui de Marc Aurèle. Vivre conformément à la nature, acquiescer à la nature, communier avec la nature, épouser le grand Tout. Oui bien, mais je remarque ceci, c'est que le stoïcisme a comme deux faces. Il fait des efforts inouïs pour s'unir à la nature, pour la déclarer bonne et adorable, — et puis il est triste comme la mort. Pour avoir baisé la nature sur les lèvres, il garde éternellement un goût de cendre. Marc Aurèle a laissé un livre d'adoration panthéistique et de désolation. Il y a dans le stoïcisme le « Vivre conformément à la nature » et le « Abstiens-toi et subis ». Ce sont les deux faces. Ils ont concilié cela à peu près, comme on concilie tout ; mais ces deux formules sont restées, malgré toutes les conciliations, parfaitement antinomiques. Vis conformément à la nature, si cela veut dire : « Ne te bats pas contre la nature, car tu serais parfaitement vaincu, » cela peut s'accorder avec le « Abstiens-toi et subis », puisque vivre conformément à la nature c'est avant tout la subir. Mais si cela devient une religion, comme dans Marc Aurèle, une adoration mystique de la

nature, le « Abstiens-toi et subis » devient quelque chose qui semble se moquer de cette religion et l'antinomie apparaît. Allez, adorez la nature, « plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours »,— et quand tu auras fait des efforts désespérés pour l'adorer, tu te rencoigneras dans une abstention, dans un renoncement et dans une passivité qui ne sont pas autre chose que le désespoir.

Au fond, le *Abstiens-toi et subis*, tant s'en faut qu'il soit un mot d'homme amoureux de la nature qu'il est le mot d'un être qui la connaît et qui sait qu'il n'a rien à en attendre que des blessures et qui la sent continuellement hostile.

A moins que le stoïcisme ne vienne me dire : « Je l'adore tant que je me tiens dans mon coin et que j'attends qu'elle me gifle ; mais je l'adore tout de même. » Il y a des amoureux qui sont ainsi ; mais ils relèvent de la pathologie.

Le seul stoïcien qui décidément me paraisse logique, c'est Vigny. Il est stoïcien. Il accepte la souffrance ; il l'accueille sans pâlir et sans sourciller ; il y voit même une dignité ; mais il hait la nature de tout son cœur. Il me semble que cela est plus raisonnable.

Emerson, lui, épouse la nature de tout son cœur et en éprouve une sérénité, mieux que cela, une gaieté et une joie. Il est possible, mais je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a quelque chose de forcé dans cette sérénité, dans cette gaîté et cette allégresse. Pour vivre en bon ménage avec la nature, il suffit à la rigueur d'être patient ; mais pour vivre avec elle en « ménage délicieux », comme dit La Rochefoucauld, il me semble qu'il faut du parti pris.

Qui vous le prouve ? Mon Dieu, certains détails. On ne peut pas épouser la nature sans épouser sa férocité, de quelque nom favorable qu'on appelle cette férocité. Remarquez-vous qu'Emerson (en Américain du reste autant qu'en *mélioriste*) accepte cette élimination des peuples in-

férieurs par les peuples supérieurs qui est un des procédés de la nature pour l'amélioration des espèces. Il accepte cela tranquillement. Or « ces peuples inférieurs » sont tout simplement — pas toujours, mais très souvent — les peuples doux, les peuples bons, écrasés par les peuples violents et avides. C'est parfaitement un vœu de la nature ; mais c'est un très vilain vœu ; c'est un des aspects de sa sauvagerie et de sa cruauté, de son adoration de la force, la seule adoration qu'elle connaisse. Le doux Emerson, le suave Emerson, le divin Emerson accueille cela et boit cela comme du petit lait. Voilà où je crois surprendre le parti pris. Quel parti pris ? Nier qu'il y ait du mal dans la nature. Il ne peut pas y avoir de mal dans la nature :

> De grâces et d'attraits je la trouve pourvue,
> Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

Hélas ! Ils frappent tous la mienne et j'ai le soin, bien inutile, de les lui reprocher. Mais enfin j'y gagne, et je crois vraiment que c'est un gain, de ne pas écrire l'*Imitation de la nature*.

Déjà nous avons abordé Emerson moraliste et voilà quelques instants que nous sommes avec lui. Une partie de la morale d'Emerson est dans cette pensée : se confondre avec la nature et tendre comme elle y tend elle-même (?) vers l'amélioration du monde. Cependant, quand Emerson nous apparaît très nettement, plus particulièrement, comme moraliste, c'est *plutôt* d'une autre inspiration qu'il relève, et nous avons affaire non plus au poète lyrique très échauffé, mais au protestant, au protestant outrancier, au protestant allant jusqu'au bout du protestantisme et le dépassant. Le fond du protestant est l'individualisme ; le fond du protestant est l'examen personnel ; le fond du protestant est l'indiscipline intellectuelle ; le fond du protestant est l'appel à soi-même ; le fond du pro-

testant est n'en croire que soi ; le fond du protestant est la confiance en soi.

C'est tout le système moral d'Emerson : confiance en soi, *self reliance*. Seulement il le pousse plus loin qu'il n'a jamais été poussé par qui que ce soit. Comme tous les moralistes dogmatiques, il n'a dans sa morale que tracé comme règles de conduite générale les tendances et les habitudes de son propre caractère. Or, individualiste intransigeant, et intangible, dans sa vie privée, il a donné l'individualisme jaloux et ardent comme la règle même des mœurs. Son œuvre, à certains égards, comme je l'ai dit, pourrait être intitulée *Imitation de la nature ;* à d'autres (et plus souvent) il aurait pu lui donner pour titre : *Imitation de moi-même*. Et généralisant, il aurait pu l'intituler encore : *Imitation de soi-même.*

Car le fond de toute sa doctrine, c'est : n'imitez personne ; imitez-vous ; conformez-vous à vous-même ; connaissez-vous vous-même, non pas pour vous corriger, mais pour vous copier avec sincérité et avec exactitude. Soyez vous-même. Le premier devoir envers soi, c'est d'être soi. Ecoutez-vous. Soyez *spontanés ;* soyez instinctifs ; c'est l'instinct qui ne trompe pas ; c'est l'instinct qui est sûr. C'est l'intuition qui est vérité. Il faut voir en Dieu, comme nous avons dit plus haut ; mais le moyen de voir en Dieu, c'est de voir en soi, car c'est la même chose. Le moi, délivré des obsessions extérieures et des influences étrangères, qu'est-il ? Il est, il ne peut être que le vase ouvert du côté de l'infini, que le réceptacle de Dieu. Il n'est, il ne peut être que l'organe de l'inspiration céleste. Penchons-nous donc sur nous-même comme sur un sanctuaire, comme sur un autel d'oracle, et écoutons Dieu parler en nous.

En conséquence, défendons-nous contre les intrusions de l'extérieur comme on défendrait un temple contre les profanes. Être soi-même comporte et a pour condition

qu'on protège cette sagesse intime contre les interventions étrangères qui en altéreraient la pureté. Communiquons-nous aux sages, aux purs, aux savants ; il y a, certes, quelque profit à tirer de ces commerces, mais non pas trop. N'abusons pas même de l'union avec les âmes d'élite. A trop s'ouvrir, l'âme s'entame. Pis que cela : elle se fragmente. On a l'impression de n'être pas un tout, mais un morceau [ah ! cher grand homme ! quel délice pourtant de se sentir n'être qu'une moitié] ; on se disperse, alors qu'il faut se concentrer. Le meilleur, c'est de se rencontrer entre grandes âmes, mais de loin en loin [« Voyons-nous, mon ami, disait Cousin ; voyons-nous, très rarement, mais voyons-nous ! »], et de se replier vite et pour longtemps sur soi-même.

Est-il assez protestant et est-il assez anglo-saxon, celui-là ! On a dit, bien spirituellement, que l'Angleterre est une île et que chaque Anglais, aussi, est une île. Emerson n'a pas manqué de dire la même chose en l'approuvant hautement : La nature, en isolant les esprits dans un corps, a marqué son intention de les rendre « insulaires ». Ne violons pas cette loi. Il faut vivre seul pour vivre près de Dieu. *Gloria soli !*

Quel retentissement cette idée centrale, fondamentale, médullaire, a-t-elle eu dans les doctrines sociologiques d'Emerson ? Vous pensez bien qu'elle a fait de lui un « libertaire » effréné et à peu près un anarchiste.

En éducation, d'abord, vous imaginez bien qu'Emerson est un homme auprès de qui Rousseau passerait pour un autoritaire et un magister du XVIe siècle. Ce n'est pas trop forcer les choses, ce n'est même pas les forcer du tout que de dire que la formule d'Emerson en fait d'éducation serait celle-ci : L'Education ne doit servir qu'à faire des autodidactes. Notez qu'elle est excellente, cette formule, et volontiers je la ferais mienne. Mais par cette idée Emerson n'entend pas que l'éducation consiste à dresser un esprit

de manière qu'il puisse, *ensuite*, apprendre par lui-même, ce qui est la seule façon d'apprendre quelque chose. Il entend, lui, qu'on doit, non pas *faire* l'enfant autodidacte, mais le *laisser tel*. L'enfant, songez-y, c'est une humanité nouvelle. Il apporte avec lui une nouvelle façon de voir l'univers ; il saisit, dans le monde des formes, des sons ou des idées, quelque chose que nul n'a vu, entendu, pensé avant lui. Il est un Adam. Et « c'est une invasion de Dieu dans le vieux monde mort que cet envoi, dans les demeures paisibles, d'une jeune âme, d'une idée qui n'est pas encore réalisée et qui n'existe pas encore et qui devrait être. »

Donc il faut respecter absolument la personnalité de l'enfant et... quoi donc faire de lui, ou avec lui, ou devant lui ? — L'attendre. Comme le naturaliste, pour observer les animaux, se tient immobile dans la forêt, jusqu'à ce que les animaux familiarisés à sa vue agissent devant lui, tout près de lui, en toute liberté, de même l'éducateur attend la manifestation de la personnalité de l'enfant, et une fois qu'il l'a vue naître, l'aide discrètement à s'accuser davantage et à se développer d'elle même. *N'imposez* jamais une étude à un enfant, à peine conseillez-la-lui. Car qui est-ce qui sait ce que cet enfant doit connaître, et par conséquent doit apprendre ? C'est lui et lui seul. Ce qu'il doit apprendre et connaître, c'est chose choisie, déterminée d'avance par sa constitution même, et en lui imposant des études pour lesquelles il n'a point de goût, vous faites cette œuvre d'abord impie et ensuite funeste : vous le détournez de sa nature.

— Mais l'expérience n'est donc rien ! L'acquisition faite par les hommes d'une certaine somme de connaissances réelles, intellectuelles et morales n'est donc pas faite pour passer, plus ou moins complètement, d'une génération à l'autre ?

— Emerson répondrait sans doute : L'expérience ? Mais c'est lui qui l'a ! C'est cet enfant qui la possède ! Oui bien,

puisqu'il est une humanité nouvelle que Dieu inspire directement et envoie ainsi inspirée dans un monde mort. De même que cette idée reparaît toujours dans Rousseau : l'homme naît bon et la société le déprave, et pour remettre, pour replacer l'homme *avant la chute*, c'est l'influence de la société sur lui qu'il faut supprimer, — de même cette idée, point très différente, renaît sans cesse dans Emerson ou plutôt elle est chez lui permanente : l'homme naît pur et en communication avec Dieu, et c'est tout ce qui s'interpose entre Dieu et lui qu'il faut supprimer.

Aussi ce qu'il y faut redouter, en éducation, c'est l'influence du maître sur le disciple. Les maîtres devraient avoir pour méthode de se neutraliser. Ils devraient avoir en classe « la réserve et la taciturnité de la nature ». Le meilleur professeur est celui qui ne parle pas. [Comme tous les esprits absolus, Emerson paraît quelquefois mystificateur ; mais soyez sûr qu'il est toujours sérieux.] Hors de la classe [ceci très juste], les professeurs devraient savoir ménager aux élèves des périodes de solitude, sans les imposer, mais en laissant aux enfants la liberté d'en jouir. Il serait même bon, tant les professeurs ont la manie d'empiéter sur l'indépendance d'esprit des élèves, que la surveillance s'exerçât non des professeurs sur les élèves mais des élèves sur les professeurs, que le professeur fût réprimé, que — c'en serait un moyen — chaque classe participât par l'élection à la nomination du professeur...

En un mot, Emerson ne donne guère, sous diverses formes, qu'un conseil aux professeurs : Effacez-vous ! Vous êtes toujours des usurpateurs. Effacez-vous. Abdiquez.

Je ne vois guère qu'une idée juste, à la condition encore, comme je l'ai indiqué déjà, qu'on la corrige, dans toutes ces rêveries, du reste nobles. C'est qu'il faut des élèves faire des autodidactes ; c'est qu'il faut leur apprendre à

apprendre seuls. C'est toute l'éducation : enseigner à apprendre. Mais comment ? On répondra : Ce sont donc des *méthodes* qu'il faut leur donner et non pas autre chose. Oh ! comme j'hésite ! Faites donc attention à ceci qu'une méthode est ce qu'il y a de plus personnel dans un homme, et aussi de plus artificiel une fois passée d'un homme à un autre. Ma méthode, si j'en ai une, c'est le tour même de mon esprit, c'est le pli même de mon intelligence, c'est le geste avec lequel je prends les anses. Et par conséquent je ne suis jamais plus celui qui ne s'efface pas ; je ne suis jamais plus usurpateur que quand c'est ma méthode que je donne et non mon savoir.

Et, d'autre part, quoiqu'il y ait des méthodes très générales qui n'appartiennent à personne et qu'on peut à la rigueur donner sans paralyser l'initiative, cependant les méthodes précises et particulières passant de moi à un élève deviennent des procédés une fois chez lui, et lui sont des liens qui lui viennent de l'extérieur et non des ressorts ; et même les méthodes très générales sont des procédés traditionnels dont, tout au moins, il serait à souhaiter que celui qu'on veut qui soit autodidacte n'eût pas besoin.

Que faire donc ? J'ai toujours pensé : 1° qu'en empilant le savoir, on s'adresse, instinctivement, à ceux que l'on voit d'avance comme peu soucieux d'apprendre eux-mêmes ; 2° qu'en exposant les méthodes on s'adresse instinctivement à ceux que l'on voit d'avance comme peu capables de se faire une méthode personnelle, et que l'on voit d'avance comme de simples bons ouvriers ; — et que, par conséquent, ces deux manières procèdent d'un certain mépris pour les jeunes générations et tiennent compte — peut-être — parmi les élèves de tous, sauf les meilleurs.

A la vérité, les meilleurs se tireront toujours d'affaire et l'on dira que ce sont ceux-là mêmes qu'il faut négliger. C'est un peu dur. N'y aurait-il pas une manière qui fût

très profitable à tous et même aux meilleurs ? Je le crois un peu ; je dis un peu, mais enfin je le crois.

Le professeur pour moi doit être un homme qui pense devant des enfants ou des jeunes gens. Il ne doit pas épier la pensée naissante de chacun d'eux et lui donner la becquée, ce qu'il ne pourrait faire que s'il n'en avait qu'un, et l'éducation seul à seul et l'éducation en commun sont tellement en sens contraires que c'est une pure folie que de vouloir transporter à celle-ci ce qui est bon pour celle-là, et professeur et précepteur c'est tellement choses différentes que c'est choses contraires.

Il ne doit guère, non plus, indiquer des méthodes qui, bonnes pour lui, ne pourraient sans doute que faire travailler d'une façon contraire à leur nature l'élève A, l'élève B et l'élève C, et d'une façon peut-être conforme à sa nature, mais artificielle encore, l'élève Z qui est un sur vingt-cinq.

Il doit être un excitateur, un éveilleur, un semeur d'idées, comme un livre, mais comme un livre qui serait vivant et qui verrait dans les yeux de son lecteur l'étonnement et l'objection et qui pourrait dissiper celui-là et répondre à celle-ci. Il doit être un cerveau et aussi un cœur ouverts tout grands devant des intelligences et des sensibilités curieuses. Et pour cela, contrairement à l'opinion d'Emerson, il doit parler beaucoup, tout en interrogeant beaucoup pour savoir s'il est compris et comment il est compris, comme un voyageur qui passe un gué et qui sonde devant lui le terrain avec son bâton.

Bref le professeur doit être tout simplement le Socrate des « dialogues socratiques » de Platon. Il doit exciter à penser en pensant. Je ne le vois pas autrement.

Remarquez que de cette manière, plus, ce me semble, que de toute autre, il respecte cette indépendance du jeune esprit qui est si chère à Emerson. Il la respecte par sa parole autant que le professeur d'Emerson par son silence.

Il n'impose rien ; presque, même, il se subordonne : « Je pense ; vous prendrez de ma pensée ce que vous voudrez ; je ne vous demanderai jamais de me la rendre. »

Et remarquez aussi qu'avec un maître de ce genre *tous* peuvent profiter : les esprits d'élite puiseront chez lui des idées pour réagir contre elles, ou pour les féconder, les amplifier et les élargir ; les esprits à la suite pourront se mettre à la remorque aussi utilement qu'avec un professeur « qui entonne » ou qu'avec un professeur « à méthodes ». Les esprits au-dessous de la moyenne ne mettront, à la vérité, que dans leur mémoire les idées émises, mais ils y auront autant de profit, je veux dire ni plus ni moins, que si l'on s'était obstiné à vouloir les faire penser par eux-mêmes et à se traîner douloureusement à leur remorque.

Je crois qu'Horace a deviné la véritable pédagogie en songeant à autre chose, quand il a dit :

Si vis me flere dolendum est
Primum ipsi tibi.

Transposition libre : « Si vous voulez que je pense, pensez le premier. » Si j'étais inspecteur général et que je fusse en présence d'un professeur muet, j'essaierais d'avoir confiance, mais je n'y réussirais peut-être pas, à l'entendre dire : « J'observe devant eux la taciturnité de la nature. »

Les idées sociologiques d'Emerson ne sont pas sans analogie, comme on peut le conjecturer déjà, malgré les différences de tempérament, avec l'*Unique* de Stirner. Ce sont idées si individualistes qu'auprès d'elles celles de Proudhon paraîtraient celles d'un socialiste autoritaire. Ce que voit surtout Emerson dans toutes les sociétés modernes, et ce qu'il voit comme défauts énormes à extirper radicalement, ce sont les trois superstitions suivantes : 1° Nous avons tous la superstition de la force. Nous ne

croyons pas, nous ne pouvons pas croire que la société humaine puisse subsister par l'amour. La société est un système de correction. Elle devrait être un système de sympathies. On croit que c'est une utopie ; c'est une chose *naturelle ;* c'est ce qui est au fond de la nature même.

2° Nous avons tous la superstition de *ce qui est établi.* Parce que, par exemple, la société est tout entière établie sur la défense de la propriété et non sur la défense et la protection de l'individu ; parce que l'État, défenseur de la propriété, est une chose établie, nous croyons que c'est l'essence même de l'État, la raison de l'État, ce par quoi et pour quoi il existe. Rien de plus faux : l'État est en son essence créé pour émanciper l'individu et pour faire régner la justice et l'amour.

3° Nous avons encore la superstition du nombre. Nous croyons que c'est la majorité qui est la vérité, ou du moins nous agissons *comme si* la majorité était la vérité. C'est un expédient que nous prenons pour un principe. L'expédient peut se défendre, et encore il faudrait voir s'il n'est pas tel qu'il s'appliquât plutôt à certaines circonstances qu'à l'état normal et quotidien ; quant au principe, il est faux de toute fausseté, faux, pour ainsi parler, par définition. « La vérité, l'espoir d'une époque, doivent toujours se chercher dans les minorités.... La masse est rude, boiteuse, informe ; elle n'est pas *faite ;* elle est animale et proche parente du chimpanzé... »

En conséquence ? En conséquence l'État doit être gouverné par les sages, et il le sera tout naturellement dès que tous les hommes seront sages et n'auront même pas à désigner les plus sages pour diriger, mais leur obéiront spontanément ; ou plutôt, en eux, s'obéiront à eux-mêmes. Cet État n'aura plus aucun besoin de propriété, puisqu'il paraîtra ridicule à tout le monde de posséder quoi que ce soit pour se distinguer d'autrui et se mettre au-dessus de lui. Cet État n'aura plus besoin d'armée, puisque l'armée

n'est instituée que pour prêter force à la justice, puisque la justice n'est instituée que pour défendre la propriété et puisque la propriété n'existera plus.

— Mais si cet État est attaqué par un autre?

— Mais n'est-il pas évident qu'il ne sera attaqué par personne, mais l'objet au contraire du respect et de l'amour universel? « Quand nous verrons la doctrine de paix embrassée par une nation, nous pourrons être certains qu'elle ne sera pas de celles qui provoquent l'injure et qu'elle sera, au contraire, une nation ayant un ami au fond du cœur de tout homme, même des violents et des vulgaires ; qu'elle sera une nation contre laquelle aucune arme ne pourra prévaloir ; qu'elle sera une nation regardée comme l'asile de la race et ayant pour elle les pleurs et les bénédictions de l'humanité. » — Evidemment!

Et encore cet État n'aura pas besoin de lois. La loi n'est que la formule de la force. Là où règne l'amour au lieu de la force, la force et la loi disparaissent du même coup et seront remplacés par le concours spontané de tous à l'œuvre commune, par le chacun vivant constamment pour tous.

Et enfin cet État n'aura pas besoin d'État. L'État n'existera plus, c'est-à-dire cette force mise en commun par les individus après qu'ils l'ont distraite d'eux-mêmes. Ils n'auront plus besoin de verser cette contribution pour ainsi dire, puisqu'eux-mêmes contribueront *tout entiers* à l'œuvre commune. L'État disparaît dans le triomphe du dévouement à l'État.

Qui est-ce, désormais, qui gouverne ? tous devenus un, Tous-Un, la nation devenue individu et individu intelligent qui sait se gouverner. L'État n'est plus qu'un *self-government* à la fois national et individuel, les mots individuel et national étant arrivés à se confondre.

Ce Tous-Un intelligent, pur, ne songeant qu'à la réalisation de plus de justice et de plus d'amour, je l'appelle le

Sage. Le Sage individu ? le Sage nation ? J'ai dit que maintenant c'est tout un. « C'est pour élever le Sage que l'État existe. Avec l'apparition du Sage, l'État disparaît. Le Sage est l'État. Il n'a pas besoin d'armée, de fort, de marine ; il aime trop les hommes. Il n'a pas besoin de présents, de festins, de palais pour s'attirer des amis ; il n'a pas besoin de postes avantageux, de circonstances favorables. Il n'a pas besoin d'Église, car il est prophète ; ni de lois, car il est législateur ; ni d'argent, car il est une valeur ; ni de routes, car il est chez lui partout où il est ; ni d'expérience, car la vie du Créateur s'élance à travers lui et regarde par ses yeux. Il n'a pas besoin d'amis personnels, car celui-là qui a le don d'attirer à lui la prière et la vénération de tous les hommes n'a pas besoin d'en ménager, soigner et élever un petit nombre pour partager avec lui une vie choisie et poétique ; ses rapports avec les hommes sont angéliques ; sa mémoire est pour eux comme la myrrhe et sa présence comme l'encens ou les fleurs. »

Je ne m'arrêterai pas très longtemps à cette sociologie c'est une sociologie mystique ; c'est l'*édénomanie* de Fourrier et de quelques autres, poussée aux dernières limites qu'elle puisse atteindre, et qu'on n'aurait même pas pu imaginer qu'elle pût approcher ; cela échappe un peu à la discussion.

J'ai assez raisonné presque sur chaque idée d'Emerson pour ne pas m'étendre en finissant. Emerson fut un très grand poète qui s'est développé avec de magnifiques facultés verbales dans le sens du protestantisme puritain ; avide de pureté, de sainteté, de vertu intransigeante, avide aussi de communication avec Dieu sans intermédiaire et de façon à être comme spontanément plein de divin ; avide encore de communion avec la nature, et ne voulant la voir que parfaitement bonne et divine pour qu'elle ne lui fût pas un divertissement de sa communication avec Dieu, mais au contraire se confondît avec Dieu même ; avide enfin

(et surtout, en somme) d'individualisme absolu, d'individualisme non pas hargneux et méchant, comme celui de Stirner, d'individualisme pénétré d'amour, certainement, mais d'individualisme jaloux cependant et escarpé et superbement défendu contre les approches.

Son influence a été immense en pays de langue anglaise, faible, ce me semble, en Allemagne, presque nulle en France, où je ne vois guère, en somme, que M. Bergson avec sa théorie du spontané et de l'instinctif, que M. Zyromski et par un point seulement (imitation de la nature) qui puissent passer pour inspirés de lui.

On me connaît assez, peut-être, pour bien penser qu'encore que je ne sache pas trop où jeter l'ancre, assurément je la jette encore moins qu'ailleurs en ces nuages. Mais longtemps encore, et je ne suis pas pour m'en plaindre, tant qu'il y aura des âmes éprises d'idéal, on se jouera avec un ravissement dangereux, point trop dangereux après tout, ce qu'un critique et un ami d'Emerson (Carlyle lui-même) a spirituellement appelé « ces sonates intellectuelles ».

ÉMILE FAGUET.

Joseph de Maistre et la langue latine

J. de Maistre n'a pas coutume de suivre une ligne de discussion parfaitement droite ; au contraire, il accueille la digression, il la sollicite même, et, loin de la déguiser, la signale à ses lecteurs. Ainsi le *Pape*, celui de ses grands livres qui est le plus fortement composé, accuse, d'après la table des matières, trois chapitres qui n'ont avec le sujet qu'un lien très lâche : digression sur ce qu'on appelle la jeunesse des nations (I, v) ; — dernière explication sur la discipline et digression sur la langue latine (I, xx) ; — digression sur la juridiction ecclésiastique (II, xvi). Que d'autres morceaux encore s'intercalent au milieu de l'argumentation, et en rompent la belle ordonnance ! Mais qui donc aurait le courage de reprocher à l'auteur cette manière discursive ? Seul, un lecteur plus curieux de l'ordre que de la richesse des idées, bornant la valeur d'une doctrine à la liaison des raisonnements qui la constituent, pourrait dédaigner la verve prime-sautière, l'aisance de dialectique du brillant penseur.

***

De toutes ces digressions, la plus éloquente est, sans contredit, celle qui se rapporte à la langue latine. J. de

Maistre est *Romain jusqu'au fond de l'âme*, a dit M. Faguet (1), et rien n'est plus juste. En 1819, H. de Latouche publiait les vers d'enthousiaste admiration qu'André Chénier consacrait à la langue grecque :

> Ce langage sonore, aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines !

Au même moment, J. de Maistre plaçait un éloge non moins magnifique de la langue latine dans un livre où se lisait une vive diatribe contre la Grèce : « Rien, disait-il, n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le *peuple-roi* qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain, et que les langues même les plus parfaites n'ont jamais pu saisir. Le terme de *majesté* appartient au latin... Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent. C'est la langue des conquérants romains et celle des missionnaires de l'Église romaine... C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères les Barbares, elle sut raffiner, assouplir, et pour ainsi dire *spiritualiser* ces idiomes grossiers qui sont devenus ce que nous voyons... Qu'on jette les yeux sur une mappemonde ; qu'on trace la ligne où *cette langue universelle se tut* : là, sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européennes ; au delà, vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout. Le signe européen, c'est la langue latine... Après avoir été l'instrument de la civilisation, il ne manquait plus au latin qu'un genre de gloire, qu'il s'acquit en devenant, lorsqu'il en fut temps, la langue de la science... Seule entre toutes les langues mortes, celle de Rome est vérita-

(1) *Politiques et moralistes*, t. I, p. 60.

blement ressuscitée, et, semblable à celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, *une fois ressuscitée, elle ne mourra plus.* »

J. de Maistre est tout entier dans ce panégyrique, où se confondent les ardeurs du *Romain* et celles, plus vives encore, du catholique *romain*. Sa ferveur *latine* l'entraînait si loin qu'il apportait en faveur de sa langue de prédilection des arguments plus curieux que probants. Ainsi, veut-il prouver que « toute langue changeante convient peu à une religion immuable », il conte cette anecdote, d'un goût douteux en si grave matière, mais qui révèle bien la nature de cet esprit plein de saillies, à l'affût du paradoxe ou même de la bizarrerie : « On célébrait, il y a quelques années, dit-il, dans une grande capitale de l'Europe, les obsèques d'un membre de la diplomatie étrangère appartenant à la religion calviniste. La cérémonie avait lieu dans une grande salle qui n'était distinguée de toute autre que par une sorte de chaire ou de fauteuil *didactique*, flanqué à droite et à gauche d'un décalogue, d'un côté en français et de l'autre en allemand, écrit en lettres blanches sur deux longues planches noires. Un des assistants, ayant jeté les yeux par hasard sur le décalogue français, y lut malheureusement, à l'article VII, TU NE P..... AS point ; et tout de suite *le rire inextinguible* circula dans la nombreuse assemblée. Si l'on avait lu NON MŒCHABERIS, aucun homme parmi ceux même qui auraient compris ces paroles n'eût eu la moindre envie de rire (1). »

Pour Joseph de Maistre, le latin faisait partie de toute bonne éducation ; il n'admettait pas qu'un homme éclairé ignorât cette langue, et, répondant à une objection souvent faite contre le latin liturgique, il disait : « Celui qui

(1) *Du Pape*, I, xx, p. 205, note, 1re édition. Ce passage a disparu dès la 2e édition.

n'entend pas l'Ecriture et l'office est bien le maître d'apprendre le latin. »

Lorsque, en 1810, il fut question d'organiser l'instruction publique en Russie, le ministre Razoumowski le consulta, et J. de Maistre, convaincu qu'aucune mesure n'était meilleure pour préparer l'éveil de la nation russe, invitait le ministre à établir l'éducation sur le modèle des jésuites, les grands éducateurs de l'ancienne monarchie française, copiés par la jeune Université impériale. Or, comme on le sait, le latin était à la base de cet enseignement, et tout ce qu'il y avait de purement formel dans ce programme des classes, J. de Maistre l'approuve. Quel souvenir il a gardé de la fameuse classe d'*humanités* : « Là, dit-il, commençait le règne de l'élégance. Il y avait même des traités exprès qui enseignaient ce qu'il y a de plus fin et de plus exquis dans la langue latine. On apprenait une rhétorique latine pleine des plus beaux morceaux tirés des auteurs classiques, ce qui formait un magasin précieux dans ces jeunes têtes qui n'oubliaient plus ce qu'on leur avait appris à cet âge (1). »

Dans les écoles des jésuites, l'étude de la langue nationale ne se faisait que pendant la 5e année, c'est-à-dire en rhétorique, car, dit J. de Maistre, « on pensait universellement qu'il fallait étudier l'antique avant de se mêler de peindre ou de sculpter (2). »

***

Le latin, cette langue des *honnêtes gens*, J. de Maistre le comprend, et il l'écrit. Ainsi un archevêque de Twer, le

(1) *Deuxième lettre sur l'éducation publique en Russie*, dans les *Œuvres complètes*, Lyon, t. VIII, p. 176.
(2) *Id.*, p. 177.

célèbre Méthode, ayant publié, en 1805, à Moscou, une dissertation latine sur les trois premiers siècles de l'ère chrétienne et sur l'inaction du pape dans l'Église primitive, J. de Maistre, qui la connut en 1812, répondit aussitôt par un opuscule : *Viri christiani Russiæ amantissimi animadversiones in librum Methodii* (1). L'auteur y développe avec une parfaite aisance les thèmes les plus ardus de théologie, et suit le polémiste orthodoxe dans les méandres de l'histoire ecclésiastique des premiers siècles. Quand le mot latin a moins de force ou fait défaut, il a recours à l'expression grecque, dont un index d'ailleurs donne la traduction. Vers la fin de son opuscule, quand il énumère les preuves de bienveillance prodiguées par les papes à l'Église orthodoxe depuis la scission, il s'élève jusqu'à l'éloquence ; il s'écrie : « Testes sint Summi Pontifices, qui post Lugdunensem Synodum, qua nec sanctior unquam nec plenior extitit, et post Florentinam alteram itidem solennissimam, in qua, vel Scyropulo teste, Patres absolutissima libertate usi sunt, nunquam ex cathedra Græcis anathema dixerunt ; sed reconciliationi bis celebratæ semper intenti, facta deinde pro infectis habebant, et quasi meminisse horrebant. Testes sint insuper alii Pontifices, qui orientales episcopos ad Synodum Tridentinam vocaverunt, sancteque professi sunt, illam se pro œcumenica non habuisse, non convocatis orientalibus. Testis sit præcipue Gregorius XIII, qui Calendarium suum ad astronomicas rationes exactum (opus) (cum sideribus victurum) Græcis peramanter misit. Hæc omnia sane Summorum Pontificum non vulgarem moderationem et singularem erga dissidentes benevolentiam ostendunt (2). »

Sur cet article de la latinité, il est un juge difficile.

(1) *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 361-447 (en latin et en français).
(2) *Id.*, t. VIII, p. 397.

Ainsi, écrivant des observations sur le *Prospectus disciplinarum* du professeur Fessler, chargé par le czar de la direction des études au séminaire de Newsky, il achève son mémoire par ces mots : « Pour une oreille formée en Italie, le latin du professeur est dur, plein de néologismes et d'obscurité (1). » En effet, dans quel recueil d'*élégance* Fessler aurait-il appris l'art d'apprivoiser avec le latin « tous les monstres de la forêt Hercinie » : l'*Esthétique*, la *Propédeutique*, l'*Architectonique*, la *Méthodologie*, la *Théognosie*, l'*Anthropologie empirique*, etc., etc. ?

J. de Maistre, qui n'était cependant pas un ardent *féministe*, ne craint pas d'inviter les femmes à l'étude du latin: « A l'égard des dames mêmes, écrit-il, Fénelon disait qu'il aimerait bien autant leur faire apprendre le latin pour entendre l'office divin que l'italien pour lire des poésies amoureuses (2). » Fénelon, assurément, ne proposait aux femmes cette étude qu'en vue de leur édification ; car si elles devaient la faire servir à une coupable curiosité, et la tourner à l'intelligence des vers d'Ovide, elles seraient perdues.

En tous cas, la langue latine exige beaucoup moins d'efforts, pour être apprise, que la langue grecque, si hérissée de difficultés « qu'il n'y avait pas un jeune homme en Russie, né dans la classe distinguée, qui n'aimât mieux faire trois campagnes et assister à six batailles rangées que d'apprendre par cœur les seules conjugaisons grecques (3) ». Le latin peut s'apprendre en quelques mois, du moins le latin liturgique, lequel ne confère pas le privilège d'entendre Cicéron ou Virgile.

(1) *Observations sur le « Prospectus disciplinarum »*, dans les *Œuvres complètes*, t. VIII, p. 264.
(2) *Traité de l'éducation des filles*, édit. in-4° de 1787, t. III, p. 133.
(3) *Deuxième lettre sur l'éducation publique...*, t. VIII, p. 185.

***

Il va sans dire que J. de Maistre ne s'était pas borné au latin liturgique. Il avait subi la forte discipline des Jésuites, et surtout il avait continué, après le collège, ce contact journalier avec les auteurs latins d'où s'engendre la vraie connaissance d'une langue. La pensée latine n'a pas eu de plus fervent admirateur que lui.

Les citations des auteurs latins abondent sous sa plume, et empruntées aux écrivains les plus variés. Ceux mêmes qui, au premier abord, semblent avoir le moins de rapports avec sa nature portée aux spéculations métaphysiques, ne sont pas oubliés.

Ainsi, pour borner nos exemples à son livre *Du Pape*, il cite les Pères de l'Église latine, saint Augustin, Tertullien, saint Jérôme ; Horace et Virgile, sans même prendre la peine de marquer le renvoi exact, comme si quelqu'un pouvait ignorer ces lieux communs de la latinité classique (1) ; enfin tous les écrivains, de Plaute jusqu'à Juvénal, en passant par Lucrèce, Cicéron, Cornelius Nepos, Salluste, Tite-Live, Ovide, Tibulle, Properce, Lucain, Sénèque et Tacite. Il n'est pas jusqu'à Martial lui-même qui ne vienne témoigner en faveur de la fécondité des mariages vertueux (2).

J. de Maistre aime particulièrement à rappeler les beaux vers par lesquels Virgile, « le plus grand des poètes latins », comme il l'appelle, a renoncé pour ses compatriotes à la

(1) Il cite de mémoire ces auteurs, et par suite quelquefois avec de légères inexactitudes. Ainsi il fait dire à Virgile :

..... *Ultra* Garamantas et Indos
Proferet imperium.

Le vrai texte porte : *super* (*Enéide*, VI, 794).
(2) *Du Pape*, liv. III, ch. III, § 3.

gloire des arts, estimant que le destin de Rome était de régir l'univers. Tacite lui paraît « le pinceau le plus vigoureux de l'antiquité (1) », et s'il veut prouver que la *monarchie limitée* est une utopie, il lui suffit de remarquer que l'auteur des *Annales* l'avait *condamnée d'avance*, quand il disait : « Delecta ex his et consociata re ; publicæ forma laudari facilius quam evenire, vel si evenerit, haud diuturna esse potest (2). »

Mais ses prédilections vont à Sénèque, qu'il proclame un moraliste de génie. Dans son plaidoyer sur la confession, il relève avec soin une expression de la LIIIe lettre à Lucilius, et il ajoute : « Je ne crois pas que dans nos livres de piété, on trouve, pour le choix d'un directeur, de meilleurs conseils que ceux qu'on peut lire dans l'épître précédente de ce même Sénèque (3). » On connaît aussi l'éloge enthousiaste de Sénèque, placé par J. de Maistre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg :* « Ses épîtres, dit le Comte, sont un trésor de morale et de bonne politique. Il y a telle de ces épîtres que Bourdaloue ou Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements ; ses *Questions naturelles* sont, sans contredit, le morceau le plus précieux que l'antiquité nous ait laissé dans ce genre ; il a fait un beau traité sur la *Providence*, qui n'avait point encore de nom à Rome du temps de Cicéron (4). » Aussi, pour expliquer en Sénèque ces pressentiments d'une sagesse supérieure, le Comte admettrait-il volontiers, comme on l'a soutenu, des rapports de Sénèque avec saint Paul, ou, du moins, que Sénèque avait une connaissance plus ou moins parfaite « des dogmes mosaïques et chrétiens ».

(1) L'expression est tirée de son *Etude sur la souveraineté*, *Œuvres complètes*, t. I.

(2) *Annales*, IV, 33 ; le passage est cité *Du Pape*, liv. II, ch. IV.

(3) *Du Pape*, liv. III, ch III, § 1.

(4) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 179 et 180, 1re édit.

J. de Maistre a lu non seulement les écrivains de l'antiquité latine, mais encore quelques-uns de ceux qui, dans les temps modernes, ont choisi cette langue pour franchir les bornes dans lesquelles leur langue nationale était renfermée, et se donner un public en quelque sorte universel. « Les génies créateurs, a-t-il dit, l'adoptèrent pour communiquer au monde leurs grandes pensées. Copernic, Képler, Descartes, Newton, et cent autres très importants encore, quoique moins célèbres, ont écrit en latin. Une foule innombrable d'historiens, de publicistes, de théologiens, de médecins, d'antiquaires, etc., inondèrent l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres. »

Parmi cette multitude d'ouvrages néo-latins, il en est un certain nombre que J. de Maistre connaît pour les avoir lus, ou du moins parcourus. Il a feuilleté des théologiens, Bellarmin, Suarez, Petau, Huet, Sirmond, Mansi, Orsi, Zaccaria, qui ont défendu la religion dans de vénérables ouvrages écrits en latin ; il a pratiqué Bacon, et les ouvrages de Leibniz non encore traduits ; il a même ouvert les jurisconsultes, le code Justinien, Baldus, Grotius, Puffendorf ; enfin il a étudié quelques historiens, Maimbourg, les centuriateurs de Magdebourg, etc., etc.

Bagage considérable, assurément, et que les lecteurs du *Pape* ne peuvent contempler qu'avec respect. Et pourtant, faut-il le dire, quelques scrupules sur la véritable portée de cette érudition viennent à l'esprit, quand on relève, dans l'œuvre imprimée ou manuscrite de J. de Maistre, la traduction de quelques passages empruntés aux auteurs latins.

***

Constatons d'abord qu'il est très dédaigneux pour les traducteurs dont la science linguistique lui paraît en

défaut, et qu'il ne se prive pas du plaisir d'étaler leurs contresens. Il le fait même si impérieusement que ses condamnations semblent irréfutables.

Veut-il affaiblir l'autorité d'un jugement de La Harpe ? Il glisse, entre parenthèses, que ce critique « paraît avoir su très médiocrement le latin », et, comme preuve, il ajoute : « Sur ce vers si connu de Racine :

Je t'aimais, inconstant ; qu'aurais-je fait, fidèle ?

La Harpe a dit : *Cette tournure est latine : te amavi infidum, quid fidelem?* (Voir son commentaire sur Racine, *Andromaque.*) Or, j'en atteste toute oreille véritablement latine, celui qui prend ce barbarisme pour du latin, après avoir pris un pur idiotisme français pour un latinisme, celui-là, dis-je, n'a pas su le latin. Ces expressions, au reste, savoir le grec, savoir le latin, n'ont pas besoin d'explication (1). » L'exemple choisi par J. de Maistre pour nier la science de La Harpe n'est pas heureux, car les grammairiens ont toujours été d'accord pour reconnaître dans l'ellipse hardie du vers de Racine un souvenir de la construction latine.

Ecoutons maintenant l'auteur du *Pape* donner des leçons de latinité à Bossuet.

Avant de battre en brèche la Déclaration du clergé de 1682, J. de Maistre en cite quelques lignes dans le texte latin, et en propose la traduction qui suit :

« Ils (les Pères de 1682) disent donc qu'ils sont assemblés pour réprimer des hommes également téméraires en sens opposé : dont les uns voudraient ébranler la doctrine antique et les libertés de l'Église gallicane qu'elle a reçues de ses prédécesseurs, qui sont appuyées sur les saints

(1) *Eglise gallicane*, liv. I, ch. VIII (*manuscrit*).

canons et la tradition des Pères, et qu'elle a défendues dans tous les temps avec un zèle infatigable ; tandis que les autres, abusant de ces mêmes dogmes, osaient ébranler la suprématie du Saint-Siège (1). »

Cette traduction, eût-elle été rigoureusement exacte, était au moins déplacée, car les Pères de 1682 avaient eux-mêmes publié une version française de leur Déclaration ; pourquoi ne pas la reproduire ? Il n'y a certes pas lieu de crier à l'inexactitude flagrante du traducteur, et cependant les lois de la probité scientifique autorisaient-elles J. de Maistre à s'appuyer, à l'alinéa suivant, sur sa propre traduction, pour accuser les prélats de 1682 d'avoir dit qu'ils défendaient l'*antique tradition de l'Eglise gallicane*, alors que le texte latin portait : *Ecclesiæ gallicanæ decreta et libertates a majoribus nostris tanto studio propugnatas ?* C'est aussi interpréter, et non traduire un texte, que de parler de ces *autres* qui *abusent de ces mêmes dogmes*, car l'expression *earum obtentu* signifie simplement : *sous prétexte de ces libertés*, ou, comme dit Bossuet, *sous prétexte de les défendre*. Que viennent faire les *dogmes* de l'Église gallicane ?

L'éditeur lyonnais de J. de Maistre, G.-M. de Place, signalait à l'auteur l'espèce d'incorrection qu'il y avait à refaire une traduction publiée par Bossuet. J. de Maistre maintient le passage, en disant :

« Il ne faut rien changer à ma traduction, qui est rigoureusement juste .. Je n'ai voulu traduire que les cinq lignes citées au bas de la page. Je l'ai fait en conscience ; il n'y a pas un mot qui ne soit rendu. »

Voici qui est plus grave, et qui dénote une subtilité d'es-

(1) *Eglise gallicane*, II, ch. IV, p. 131. — Voici le texte latin : *Ecclesiæ gallicanæ decreta et libertates a majoribus nostris tanto studio propugnatas, earumque fundamenta sacris canonibus et patrum traditione nixa multi diruere moliuntur ; nec desunt qui, earum obtentu, primatum B. Petri minuere nos vereantur.*

prit voisine de la pure chicane. La thèse de J. de Maistre est que l'assemblée du clergé de 1682, contrairement aux affirmations répétées de Bossuet, a rendu des *décrets*. Il en trouve une preuve dans ce passage de la *Defensio cleri gallicani* : « Gallicanos patres non id edixisse, ne romanus Pontifex infallibilis haberetur (1). »

« Le mot *edixisse*, dit-il, est curieux, » car il lui paraît signifier que l'assemblée *avait décrété*.

« Le mot *edixisse*, observe G.-M. de Place, ne me paraîtrait curieux qu'autant qu'il ne serait pas précédé de la négation. Il exprimerait alors l'importance que se donnait l'assemblée. Mais le texte porte : *non edixisse*, c'est-à-dire positivement que les Pères ne se sont pas donné l'importance que ce mot exprime. »

J. de Maistre n'est pas convaincu, et il réplique :

« M. de Place n'a peut-être pas fait attention que les Pères de 1682 n'ont pas dit : *non edixisse*, mais : *non id edixisse*, ce qui est bien différent. Cette seconde expression signifie formellement qu'ils n'ont pas fait *un tel décret*, mais qu'ils en ont fait un autre. Le souverain qui dit : *Je n'ai pas jugé à propos de faire un tel édit* déclare qu'il en a le pouvoir aussi bien que s'il affirmait. »

Tout commentaire serait superflu (2).

Le même souci apparent d'exactitude entraîne encore J. de Maistre à incriminer cette phrase de Bossuet :

« Ast cum dubitari possit, num pro cathedra dixerit, adhibitis omnibus conditionibus, ultima nota ac tessera

(1) Cité dans *l'Eglise gallicane*, liv. II, ch. VIII, p. 208, note.

(2) Dans le texte imprimé, J. de Maistre se borne à constater que le mot *edixisse* est curieux ; mais il y joint quelque chose de *plus curieux encore*, ce sont les deux expressions : *quo dogmate constituto* et *placuit illud pro certo figere* échappées à la plume de Bossuet, et contraires à la prétention que l'assemblée n'a rien *décrété*. C'est G.-M. de Place qui les avait signalées à J. de Maistre : du même coup, l'éditeur atténuait une bizarrerie et fournissait un argument sérieux.

sit Pontificis ex cathedra docentis, cum Ecclesiæ consensus accesserit (1). »

« Ce texte, dit J. de Maître, renferme une amphibologie remarquable, car il est permis de traduire également : *Mais lorsqu'on peut douter si le pape a parlé ex cathedra*, ou bien, comme je l'ai fait : *Mais comme on peut douter si le pape*, etc., ce qui est bien différent. »

G.-M. de Place fait l'objection que l'on devine :

« Je ne crois pas que la traduction *lorsque* soit permise. Il faudrait pour cela qu'il y eût dans le latin : *cum dubitari potest*. Cf. Cicéron, *de Leg.*, I, ch. VIII : *cum de natura hominis quæritur, disputari solet*. »

J. de Maistre ne s'avoue pas battu : « M. de Place, dit-il, aurait parfaitement raison si la phrase commençait par ces mots : *dubitari possit*. Le *possit*, dans ce cas, serait une faute d'écolier ; mais il n'a pas fait attention que ce membre de phrase dépend d'un autre qui le précède et qui rend tout le discours conditionnel : *ita certum firmumque si velint habeatur Pontificem pro cathedra docentem esse infallibilem. Ast cum dubitari possit*, etc. Je soutiens donc que je suis en droit de traduire également : *mais comme on peut douter*, ou bien : *lorsqu'on peut douter*, ce qui diffère infiniment. »

En face de cette explication, G.-M. de Place a écrit : *contresens de traduction*, et il avait raison. On frémit à la pensée que le texte latin de la *Defensio* eût pu être épluché par un écrivain si sûr de lui-même, si ingénieux à découvrir des interprétations fausses, en un mot si pédant. Mgr Dupanloup ne trouvait que 70 contresens dans la traduction du *Syllabus* publiée par le *Journal des Débats* ; entre les mains de J. de Maistre, que fût devenue la *Defensio*, si, pour la réfuter, il eût commencé par la lire en entier,

(1) *Eglise gallicane*, liv. II, ch. VIII, p. 209, note

et non pas seulement dans les passages qu'il trouvait cités par le cardinal de Bausset ?

Enfin il est encore une preuve de cette intrépidité de décision qu'il nous paraît piquant de citer, car elle achèvera d'ébranler, semble-t-il, la réputation de latiniste consommé que J. de Maistre s'arrogeait.

Il s'agit de la fameuse lettre écrite au pape en 1693, par les ecclésiastiques français nommés à des évêchés depuis 1682, et non encore pourvus de bulles. J. de Maistre soutient que le texte en fut imposé aux prélats de France par la cour de Rome : quelle victoire de l'ultramontanisme !

« La lettre des évêques qu'on lira tout à l'heure, dit-il, paraît évidemment écrite en Italie. Je ne crois pas qu'aucune oreille véritablement latine puisse en douter. Il y a un exemple semblable dans la lettre qui fut écrite dans l'affaire du jansénisme par les quatre évêques réfractaires, et qui amena ce qu'on appelle la *paix de Clément XI*. Mais ici la chose est évidente, et quiconque en doutera peut être sûr qu'il ne sait pas le latin. »

Et, comme s'il craignait de n'avoir pas suffisamment insisté, il revient à la charge dans une seconde rédaction du même passage : « Mais ici, dit-il, il n'y a pas moyen de douter. Celui qui croirait que cette lettre a pu tomber d'une plume française se trouverait dûment atteint et convaincu de ne pas savoir le latin. — Au reste, toutes les fois que je dis *savoir*, j'entends *savoir*. »

G.-M. de Place ne s'en laissa pas imposer par ce ton tranchant, et il osait répliquer : « J'avoue avec honte qu'avant d'avoir vu ce chapitre, ma présomption, à moi chétif, était allée jusqu'à me croire capable de faire une lettre qui eût une tournure aussi latine pour le moins. »

J. de Maistre a effacé sa phrase blessante, et il s'est contenté, dans le texte imprimé, de dire que les expres-

sions de cette lettre « ne présentent pas la moindre tournure française, même à l'oreille la plus latine (1) ». Or ce texte, comme G.-M. de Place le soutenait déjà, et comme l'érudition moderne l'a démontré, fut le résultat d'une foule de négociations entre Rome et la France ; chaque mot en fut longuement discuté ; gallicans et ultramontains aboutirent à un compromis d'idées — et de latinité.

Mais J. de Maistre serait-il lui-même, s'il n'affichait pas ce diagnostic impérieux ? Ce court exposé montre qu'il fut là, comme en tout, non pas un érudit ou un savant, mais un amateur très distingué, un passionné de lecture, un curieux, dans toute la force du mot. Qui, après tout, lui demandait de se métamorphoser en grammairien latin, en traducteur, plus encore, en pédant ? Son rôle est supérieur à ceux-là, et quand il s'y tient, il le joue à merveille. Nul n'a plus fortement que lui proclamé les titres éternels du latin, langue du peuple-roi et langue de l'Église, à l'admiration des hommes ; nul n'a plus habilement dérobé aux auteurs anciens ces citations qui sont moins une preuve qu'une séduction ; nul, enfin, n'a mieux exprimé, si l'on peut dire, tout le suc chrétien des écrivains latins. Avec Nicole il savait l'*usage que l'on*

(1) *Eglise gallicane*, liv. II, ch. VII, p. 175. — G.-M. de Place, rencontrant ailleurs un passage de cette même lettre : « Præterea pro non deliberato habemus illud quod in præjudicium jurium ecclesiarum deliberatum censeri potuit », priait malicieusement l'auteur d'examiner « si ces consonances en *um* sentaient réellement la latinité d'Italie ». J. de Maistre répondait :

« Il ne s'agit pas d'élégance ni d'euphémie, mais de syntaxe et de génie de la langue. Ovide me fournira une seconde réponse :

Ecce Corinn*a* venit tunic*a* vel*ata* recinct*a*,
Candid*a* dividu*a* coll*a* tegente com*a*.

« La langue latine évite les consonances bien moins que la nôtre, et souvent elle les recherche. »

doit faire des écrits des philosophes païens ; avec Michel-Ange, il a *porté le Panthéon dans les airs*, dressant sur sa base de vérités humaines un sommet couronné de la vérité divine.

C. Latreille.

Un précurseur du féminisme

(*Suite.*) (1)

En *jurisprudence* et dans le métier d'*avocat* :

C'est un plaisir d'entendre une femme qui se mêle de plaider. Quelque embarras qu'il y ait dans les affaires, elle les débrouille et les explique nettement (p. 53).

On voit que notre Discoureur est plus hardi que l'auteur du *Traité de l'éducation des filles*. Fénelon, disciple en cela de Molière, demandait qu'on donnât aux femmes des « clartés de tout » et notamment une teinte de jurisprudence. Mais il n'allait pas jusqu'à mettre les Jeanne Chauvin du temps (il y en avait donc déjà?) au-dessus des Patru et des Pellisson. — *Item* la supériorité des femmes en *théologie* :

La solidité et la profondeur avec « *la*quelle » elles parlent des plus hauts mystères et de toute la morale chrétienne, les « fera*ient* » (2) prendre souvent pour de grands théologiens, si elles avaient un chapeau, et qu'elles pussent citer en latin quelques passages (p. 55).

On croirait entendre Sganarelle parler de la médecine.

(1) Voir la *Revue Latine* du 25 mai 1908.

(2) J'ai déjà averti que le *Discours* est semé de « coquilles », dont je corrige la plupart. Il a été imprimé, semble-t-il, par grâce et sans soin.

Les opinions du Discoureur sentent parfois un peu le « fagot »...

Mais n'anticipons pas. Voici leurs aptitudes pour la *médecine* :

Il semble que les femmes soient nées pour exercer la médecine et pour rendre la santé aux malades (p. 55).

Tandis que les hommes donnent dans les *superstitions* et croient aux revenants,

les femmes, elles, savent le contraire des rêveries astrologiques (p. 56).

Ce sont des esprits d'un bien plus « haut étage » que les esprits masculins.

Enfin cette première partie du livre se termine par des effusions vraiment lyriques, où s'affirme de nouveau cet idéalisme béat d'un homme qui est délibérément optimiste et énergiquement décidé à voir la femme en beau :

Quelque genre de vie qu'embrassent les femmes, leur conduite a toujours quelque chose de remarquable. Il semble que celles qui vivent hors du mariage, et qui demeurent dans le monde, n'y restent que pour servir d'exemple aux autres. La modestie chrétienne paraît sur leur visage et dans leurs habits. La vertu fait leur principal ornement. Elles s'éloignent des compagnies et des divertissements mondains ; et leur application aux exercices de piété fait bien voir qu'elles ne se sont point engagées (1) dans les soins ni dans les embarras du mariage, pour jouir d'une plus grande liberté d'esprit et n'être obligées que de plaire à Dieu (p. 68).

Avouez-le, ce bonhomme est touchant à force de candeur ! Il n'avait entendu parler ni des Marion ni des

(1) Entendez :... fait bien voir que *si* elles ne se sont point engagées... c'*est* pour jouir d'une plus...

Ninon de son temps. Il avait eu une jeunesse rangée. Il n'était pas un vert-galant. L'aimable marquise de Sévigné a dû pouffer de rire ou hausser les épaules de pitié si ces lignes sont tombées sous ses yeux. Soit Rabelais, soit son joyeux luron de fils lui en avait fait voir d'autres ! Après cet éloge indirect, mais senti, de la « demi-mondaine », voici, pour finir, le dithyrambe non moins enthousiaste sur l'épouse :

> Quelle complaisance n'emploient point les femmes pour vivre en paix avec leurs maris ! Elles se soumettent à leurs ordres, elles ne font rien sans leurs avis, elles se contraignent en beaucoup de choses pour éviter de leur déplaire, et elles se privent souvent des divertissements les plus honnêtes, pour les exempter de soupçon (p. 70).

Si, après un si beau panégyrique, quelqu'un doute encore que la femme ne soit infiniment supérieure à l'homme, c'est qu'il est difficile à persuader. Aux déclamations enfantines du Bonhomme, — car nous n'avons pas entendu autre chose que des déclamations, — il me serait aisé d'opposer des invectives. On s'est d'ailleurs déjà livré à ce vain exercice ; il en est résulté deux volumes : *Le Bien qu'on dit des femmes*, et *Le Mal qu'on dit des femmes*. Mais la question ne ferait pas un pas. Je préfère observer que les conclusions de notre « Bonhomme » — il nous est bien permis maintenant de prendre avec lui cette innocente familiarité — sont en contradiction flagrante avec ses prémisses. Tout à l'heure, en effet, la femme se voyait exclue de l'empyrée scientifique, et c'était pour cela que son infériorité, toute relative et momentanée, constituait *le crime de l'homme*. Voici maintenant qu'elle se révèle supérieure, angélique, *surfemme* enfin ! Alors il n'était donc pas vrai que l'homme l'eût condamnée à l'ignorance ? Ou bien, l'y ayant condamnée, elle avait trouvé moyen de

s'évader de sa prison et d'attester quand même ses hautes capacités. *Eh bien, alors ?*

Avant de quitter cette première partie du *Discours*, je me demande s'il faut taxer de gaucherie ou de rouerie le procédé de l'auteur qui mêle sans cesse l'éloge de la *sensibilité* des femmes avec celui de leur *intellectualité*, de façon que l'un fait passer l'autre. Ainsi chez lui l'éloge des femmes savantes alterne avec celui des Filles de la Charité, et tout cela forme une disparate curieuse dont on ne sait si c'est le comble de l'art ou le comble de l'expérience.

Telle est cette première partie, qui consiste tout entière en affirmations énergiques sans aucune preuve. Il reste à démontrer que les femmes sont égales et surtout supérieures. L'auteur n'a réussi à prouver qu'une seule chose : c'est qu'il n'a pas la notion de la mesure ni le sens du ridicule ; il désarme à force de naïveté.

Solventur risu tabulae...

IV

Je l'ai mentionné plus haut : la deuxième partie est calquée sur la première. Deux tranches du même gâteau. Mais, comme l'auteur sait écrire, il se fait lire encore.

Ainsi, cette deuxième partie s'ouvre, à peu près comme la première, par cette calomnie, ou cette erreur, ou cette supposition gratuite, que le règne de l'homme s'est établi et se maintient par la force (1) :

(1) Nous avons réfuté au début ce sophisme (v. p. 11). Ajoutons à ce que nous avons dit ces réflexions très sages de M. G. Noblemaire : « La société n'a pas été *faite*, elle est *devenue*. Telle que nous la voyons, telle que nous la vivons aujourd'hui, elle est l'œuvre longue et patiente des siècles, elle est la synthèse des qualités et des défauts des générations antérieures, elle est ce qu'elle a pu devenir et ne pourrait, en un même temps, être autrement qu'elle n'est. » (*La République libérale.*)

Il faut considérer que ceux qui ont fait ou compilé les lois, étant des hommes, ont favorisé leur sexe, comme les femmes auraient peut-être fait si elles avaient été à leur place... et ainsi l'on a attribué à la nature une distinction qui ne vient que de la coutume (p. 95).

Si un Français est « une personne qui ne sait pas la géographie », on peut dire non moins justement qu'un féministe est une personne qui ne sait pas l'histoire. Où donc celui-ci a-t-il vu de ces conciles d'hommes qui se seraient *proposé* de dessein formel d'asservir les femmes, qui auraient adopté ce mot d'ordre, ou de désordre : Guerre aux femmes ? Je croyais qu'il n'y avait que la Bélise de Molière qui pût donner dans de telles billevesées.

Tournant quelques pages, je trouve une des hérésies les plus graves qui puissent se rencontrer sous la plume d'un physiologiste. Il est vrai qu'elle est logiquement amenée par la hantise de l'« égalité » abstraite. C'est à savoir celle qui consiste à dire que le sexe gît tout entier dans les organes génitaux. Voici le morceau :

Il est aisé de remarquer que la différence des sexes ne regarde que le corps : n'y ayant proprement que cette partie qui serve à la production des hommes ; et l'esprit ne faisant qu'y prêter son consentement, et le faisant en tous de la même manière, on peut conclure qu'il n'a *poin* (sic) de sexe (p. 109-110).

A révérence parler, le Discoureur ne fait guère plus de différence entre hommes et femmes qu'entre animaux mâles et femelles, lesquels sont extérieurement tout semblables, à moins qu'on ne les examine de près. Il ne voit dans l'humanité que des têtes, des bras et des jambes, et il déclare ingénument qu'à une petite distance, c'est, comme disent les bonnes gens, *tout pareil*. Il est vrai que de son temps les hommes se rasaient le visage et portaient

perruque poudrée. La ressemblance de la physionomie masculine et de la physionomie féminine était donc plus grande qu'aujourd'hui. Possible aussi que le Bonhomme fût très myope. Mais quel jugement superficiel ! Parce que 2 et 2 font 4 pour une femme comme pour un homme, parce qu'elles boivent, mangent, respirent comme nous, parce qu'elles sont capables de douleur et de plaisir comme nous, *ergo* elles sont *égales !* On n'est pas mieux dupe des apparences. Le Bonhomme ignore que la femme est bien plus que l'homme dominée par l'animalité ; il ne sait pas ce que ce mot de *femme* représente de sensibilité spéciale et de nervosité. Il n'a pu connaître, c'est vrai, ni Marivaux ni Musset, ni Paul Bourget, ces experts de la psychologie féminine ; il n'a pu voir jouer *Les Caprices de Marianne*, et tout cela l'excuse un peu. Mais Racine, le grand Racine, pouvait lui tenir lieu de tous les peintres modernes de l'âme féminine. Or il n'a rien appris de Racine et semble ne pas se douter de l'existence ou de l'œuvre de ce poète... Si je n'avais des raisons de croire que l'auteur du *Discours* est un homme, un janséniste sans doute, un vieux garçon vraisemblablement, j'ouvrirais l'avis que cet auteur est peut-être la femme de Racine elle-même, laquelle, on le sait, n'avait jamais lu une seule des tragédies de son mari.

Revenons à notre propos et affirmons qu'il y a un sexe des intelligences comme des corps. Une grande dame peut avoir l'esprit mieux orné qu'un manant, mais le manant, s'il est *un homme*, aura des *facultés* que toute la vie élégante ne donnera jamais à la grande dame. L'auteur ne voit entre les sexes que des différences de *degré*, alors qu'il y a entre eux d'évidentes différences de *nature*.

Résumons toute cette discussion en disant, avec un sociologue autorisé, de l'école d'Auguste Comte : « Le sexe n'est pas localisé dans quelques organes seulement ; *nous sommes sexués des pieds à la tête ;* nous le sommes au

physique et au moral, et au moral la femme l'est plus que l'homme » (1).

Au sens de tout esprit non prévenu, la page 109 du *Discours* suffit à juger son homme. L'écrivain qui a laissé cette bourde sera tout ce qu'on voudra : galant homme, « honnête homme », homme d'esprit, mais sociologue, non pas. L'auteur du *Discours* a manqué sa voie : il était né pour rimer des épîtres à Chloris et tresser des bouquets à des Iris, à des Philis, à des Amarante. C'est un *précieux* fourvoyé dans la prose sérieuse.

(*A suivre.*) THÉODORE JORAN.

(1) E. Delbet, *Revue internationale de Sociologie*, fascicule de février 1906.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SEPTIÈME ANNÉE N° 7 25 Juillet 1908

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

La Responsabilité des Criminels [1]

M. Jules Grasset vient de publier un très beau livre sur la responsabilité des criminels, sur les degrés de responsabilité des criminels, et surtout sur la question de savoir *à qui l'on demandera* si les accusés sont responsables.

On sait que le Code pénal ne dit pas un mot de la responsabilité des accusés. Le mot n'est pas dans le Code. Le Code a simplement dit qu'on demanderait au jury si l'accusé est ou non coupable.

A la vérité, d'après ma façon de comprendre les mots, demander à quelqu'un si l'accusé est coupable, c'est lui demander s'il est responsable ; car on n'est coupable que si l'on est responsable et l'on n'est responsable que si l'on est coupable, et les deux mots sont absolument synonymes. Œdipe n'est ni coupable ni responsable d'inceste ; il n'est pas responsable parce qu'il n'est pas coupable, ayant épousé sa mère sans le savoir, et il n'est pas coupable

(1) Par J. Grasset, chez Bernard Grasset (rue Gay-Lussac, Paris)

parce qu'il n'est pas responsable, ayant agi sans discernement. J'accorderai donc sans ambages que lorsque le Code a dit qu'on demanderait au jury si l'accusé est coupable, il a vraiment dit, sans discernement peut-être, lui aussi, qu'on interrogerait le jury sur la responsabilité des criminels.

Seulement, jamais le Code n'a voulu dire cela. Qu'il n'ait jamais voulu dire cela, c'est prouvé par les délibérations d'où le code pénal est sorti ; c'est prouvé encore par *tous* les commentaires dont les prudents ont entouré et chargé le Code depuis qu'il existe. Il a été unanimement entendu que le jury ne répondait et ne devait répondre que sur la *question de fait*, que la question : « L'accusé est-il coupable ? » ne voulait rien dire, sinon : « Le crime dont l'accusé est incriminé a-t-il été commis par lui ? » que, par conséquent, le Code, par le mot coupable, n'entendait que la perpétration matérielle du crime, et par sa question : « est-il coupable ? » n'interrogeait nullement sur la culpabilité.

Soit. Cependant, d'employer une expression impropre, cela, comme on le verra, entraîne quelques conséquences.

La première conséquence fut l'introduction dans le Code des circonstances atténuantes *déclarées par le jury* (car, dès 1810, le mot de circonstances atténuantes est dans le Code, seulement c'était aux magistrats à en tenir compte). Les circonstances atténuantes déclarées par le jury paraissent dans le Code en 1824 et, d'une façon plus formelle et plus générale, en 1832. C'est par cette fissure ou, si vous voulez, par cette porte, que les questions de responsabilité se glissèrent dans les salles d'assises. En effet, le Code, ici très précis et employant une langue très exacte, parlait de *circonstances* atténuantes, c'est-à-dire de *faits* plus ou moins gros, ayant *entouré* le crime et lui donnant tel caractère de moindre gravité et au criminel tel caractère de moindre « nocivité ». Mais les jurys considérèrent l'état physio-

logique de l'accusé comme une *circonstance*, ce qui est d'un très mauvais français et d'une médiocre logique ; ils considérèrent comme circonstanciel ce qui était permanent, et ils tinrent pour circonstance atténuante ce qui pouvait être une atténuation, mais non du tout une circonstance.

Dès lors, ils avaient besoin des médecins et ils le sentirent. Du moment que la complexion de l'accusé, son état physiologique, l'état de son système nerveux étaient des *circonstances* atténuantes ; c'était la question de responsabilité qui se posait, et les jurys n'avaient plus qu'à en croire les médecins, qu'à démissionner entre les mains des médecins.

C'est peu à peu ce qu'ils firent.

Non point tout à fait ; car il leur est arrivé de juger contre les médecins, ce qui indigne M. Grasset ; cela est arrivé aussi aux juges, en correctionnelle ; cela est arrivé aussi aux conseils de guerre. Pourquoi ? Mon Dieu, par la réaction du sens commun (qui se trompe peut-être) contre la technicité, qui, souvent systématique et idéologique, a ses raisons aussi de se tromper. Le sens commun a cette intuition que la compétence elle-même peut avoir son incompétence. Trélat — et c'était Trélat ! — disait rondement et durement en 1861 : « Si la loi veut que les médecins soient consultés sur la folie, c'est sans doute par respect pour l'usage, et rien ne serait plus *gratuit* que la présomption de leur *capacité spéciale* en pareille matière. De bonne foi, il n'est aucun homme d'un jugement sain qui n'y soit aussi compétent que M. Pinel ou M. Esquirol et qui n'ait encore sur eux *l'avantage d'être étranger à toute prévention scientifique*. Par malheur, les médecins ont pris au sérieux cette politesse des tribunaux et, dans l'examen des questions qui leur sont soumises, ils substituent trop souvent aux lumières naturelles de la raison les *ignorances ambitieuses* de l'école. » — Avec une naïveté qui m'étonne

absolument de sa part, M. Grasset trouve cette phrase « renversante ». Elle est pour moi le bon sens même, et il faut n'avoir jamais observé, dans n'importe quel ordre de choses, les déformations que le métier, la profession, l'école, la technicité, font subir à un cerveau, du reste assez bien fait, pour s'étonner de cette observation, qu'il ne faudrait pas exagérer, mais dont il faut tenir fort grand compte, de l'*aliéniste* Trélat. Il avait vu beaucoup d'aliénistes ; et voilà tout..

Quoi qu'il en soit, s'il est arrivé à des jurys, à des juges, à des conseils de guerre, de juger contre les médecins, ce ne fut pas la tendance constante. En général, cette idée ayant fait son chemin dans les cerveaux qu'il fallait chercher les circonstances atténuantes et que la maladie mentale ou la faiblesse mentale en était une, il était tout naturel que les médecins fussent de plus en plus consultés, de plus en plus écoutés, de plus en plus suivis, en telle sorte que les jurés les substituassent peu à peu à eux-mêmes et que les médecins devinssent les véritables juges des criminels.

Et c'est précisément ce qui est arrivé. Ce fut une coutume.

Or cette coutume, comme il arrive, sinon toujours, du moins souvent, est devenue une loi, une demi-loi ; car la loi en question, votée par la Chambre des députés en 1907, n'a pas encore été votée par le Sénat. La loi de 1907 fait entrer décidément le mot de responsabilité et la question de responsabilité dans la pratique judiciaire. Elle édicte que l'on demandera au jury *si l'accusé est responsable*. Voici les termes mêmes de la loi : « XXXVII : En toute matière criminelle, le président, après avoir posé les questions résultant de l'acte d'accusation et des débats, avertit le jury, à peine de nullité, que, s'il pense, à la majorité, que l'accusé ou l'un des accusés est irresponsable, il doit en faire la déclaration en ces termes : l'accusé, à raison de

son aliénation mentale au moment de l'action, est irresponsable. »

Ce texte a fait pousser à M. Rémy de Gourmont et à quelques autres un éclat de rire homérique. « Demander à un jury si un accusé est responsable ou irresponsable ; mais c'est poser à un jury une question d'agrégation de philosophie », dit M. de Gourmont — « Non ! c'est poser à un jury une question d'agrégation de médecine », répond très spirituellement et avec raison M. Grasset. Moi, je réponds autre chose. Le texte de MM. les députés n'est pas un texte de « demi-fou », malgré les apparences. Ils savent très bien qu'un jury est parfaitement incapable de connaître par lui-même si un accusé est responsable ou irresponsable. Seulement, par ce texte, ils ont voulu, en posant la question de responsabilité dans *toutes* les affaires criminelles, forcer les jurés à consulter les médecins dans toutes les affaires criminelles et les obliger presque à suivre aveuglément les médecins dans toutes les affaires criminelles. En un mot, ils ont voulu que les médecins fussent les seuls juges de France au criminel. Ce qui était depuis longtemps dans la coutume, ils l'ont fait passer dans la loi.

Cette loi, qui du reste n'est encore votée qu'à moitié, je le répète, passa assez inaperçue en France, où l'on attache de l'importance à tout, excepté aux choses sérieuses. Mais chose curieuse et qui fait le plus grand honneur aux médecins français, cette loi qui introduisait les médecins comme chefs de justice criminelle, ce furent les médecins qui n'en voulurent pas.

La décision du congrès de Genève, août 1907, est une réponse à la loi à demi votée en 1907. La majorité du congrès des médecins réunis à Genève en août 1907 a dit à la loi de 1907 : « Non ! » Ils ont dit : « Les questions de responsabilité, qu'il s'agisse de la responsabilité morale ou de la responsabilité sociale, sont d'ordre métaphysique

ou juridique, non d'ordre médical. Le médecin... n'a pas à connaître de ces questions. [Nous désirons] que les magistrats dans leurs ordonnances, leurs jugements ou leurs arrêts... ne demandent pas au médecin expert de résoudre lesdites questions qui excèdent sa compétence. »

Autrement dit : les médecins savent si un homme est malade ; ils ne savent pas s'il est responsable. Il y a deux sortes de responsabilité : la responsabilité morale, qui est une question de libre arbitre ou de non libre arbitre et qui regarde les philosophes, si tant est qu'ils s'en puissent tirer ; — la responsabilité sociale, c'est-à-dire le degré de nocivité et de redoutabilité du criminel à l'égard de la société, et cela regarde le juge. Donc qu'on n'interroge jamais le médecin sur la responsabilité.

C'est cette décision qui a fait bondir d'indignation M. le docteur Grasset, qui du reste au congrès de Genève était le chef d'une minorité assez imposante (18 contre 26), et c'est contre cette décision et en faveur de la loi de 1907 qu'il a écrit le présent volume.

Il est convaincu, lui, qu'il faut introduire la question de responsabilité dans la loi ; que le médecin est compétent en responsabilité ; qu'il est même seul compétent et que, par conséquent, — il ne va pas jusqu'à le dire, mais c'est où il tend, — c'est le médecin qui, en matière criminelle et en matière correctionnelle, devrait *juger*. Les médecins de Genève ont crié, tout au contraire de Perrin Dandin : « Je ne veux pas aller juger ». M. Grasset dit : « Je veux aller juger ; parce que c'est moi, c'est nous, qui en matière criminelle sommes seuls compétents. »

— Mais n'est-il pas vrai que responsabilité morale est question toute philosophique, métaphysique même, et responsabilité sociale question évidemment toute juridique, où ne sont habiles que les magistrats et un peu, si l'on veut, les jurés ?

— Certainement ! répond M. Grasset ; vous avez raison

en ceci ; mais si, nonobstant, vous restez dans l'erreur, c'est que vous oubliez une troisième responsabilité.

— Hein ?

— Mais oui, vous oubliez la *responsabilité médicale*.

La responsabilité médicale est l'invention de M. Grasset en ces matières (en d'autres matières il en a fait d'autres, et peut-être plus heureuses). La responsabilité médicale, c'est-à-dire la responsabilité au point de vue médicale, est ceci. Le coupable au moment du crime était-il ou n'était-il pas dans un tel état de système nerveux qu'il pût bien peser et bien juger les divers mobiles, mesurer la portée de son acte, etc. ? Voilà la responsabilité médical. Autrement dit, responsabilité médicale signifie état d'un homme sain, et irresponsabilité médicale veut dire état d'homme malade. Voilà, limitativement, la responsabilité que M. le docteur Grasset veut qu'on introduise dans la loi et dans la pratique de la justice.

Il semble bien, au premier abord, que l'innovation soit très modeste ou plutôt qu'il n'y ait pas d'innovation ; car *depuis 1810*, le Code pénal admet les experts commis pour examiner les délinquants suspectés de troubles mentaux, et dit qu'il n'y a pas de crime ni de délit lorsque le prévenu était en état de démence au moment de l'action. Donc au premier abord M. Grasset semble ne demander rien de nouveau et ne faire rien qu'introduire un mot nouveau, amphibologique d'ailleurs.

Oui bien ; mais — et c'est pour cela que le congrès de Genève a repoussé sa motion — les choses ont marché depuis 1810, la science a fait des progrès, peut-être, ou a pris de nouvelles attitudes, et elle a découvert et fait croire généralement que la démence, fait considéré comme très rare en 1810 parce qu'on ne le considérait qu'à l'état aigu, est un fait extrêmement répandu, à l'état plus ou moins tempéré, et un fait quasi universel. Il suffit, sans aller plus loin, de lire les *Demi-Fous* de M. Grasset lui-

même, pour voir que l'absence d'équilibre est l'état commun de l'humanité, que « l'homme normal » est l'homme exceptionnel, et qu'en vérité c'est l'anormal qui devrait être appelé normal ; que, par conséquent, la question de responsabilité se pose, non pas dans quelques affaires correctionnelles ou criminelles, mais dans *toutes* les affaires criminelles ou correctionnelles.

C'est pour cela qu'a été inventée la fameuse responsabilité limitée, ou responsabilité fragmentaire. C'est pour cela que les médecins en sont venus à trouver des moitiés, des tiers et des quarts de responsabilité et à déclarer qu'un accusé est responsable dans la proportion de 8 à 10 ou, peut-être, de 9 à 10.

Qu'est-ce à dire ? Que les médecins — et à mon avis tout à fait avec raison — ont cette idée latente que presque tous les hommes sont des demi-fous et surtout que *tous* les délinquants sont des déséquilibrés, en un sens ou en un autre, d'une façon ou d'une autre façon, avec un tour particulier ou un autre. Dès lors, toutes les fois qu'on leur montre un délinquant et qu'on leur demande : « est-il irresponsable ? » ils ont dans la tête et ils ont tout près des lèvres cette réponse : « Oh ! c'est probable. » Et ils répondent : « jusqu'à un certain point », mesurant moins la mentalité de l'accusé *que la leur*, je veux dire mesurant la fermeté ou la timidité de leur certitude.

Et c'est bien pour cela qu'ils ont fini par dire : « Ne nous interrogez pas là-dessus ! Ne nous interrogez plus là-dessus ! »

— Et pourquoi non ? — Parce que cela nous ennuie de devenir trop ridicules, trop responsables et trop gens qui font un autre métier que le leur. Trop ridicules ; car de la façon que la question est posée nous sommes forcés de répondre toujours la même chose, ou à peu près : « Non, il n'est pas responsable », et nous jouons les personnages de gens qui ne peuvent plus trouver un coupable sur cette

planète. — Trop responsables parce que nous sentons qu'en obéissant parfaitement à notre conscience professionnelle et à nos doctrines et en répondant en conscience à la question du magistrat, nous énervons la justice, la justice se croyant forcée, presque toujours, de déclarer l'accusé *socialement* innocent parce que nous l'avons déclaré *scientifiquement* irresponsable. Nous énervons la justice, et cela nous inquiète, nous trouble, et nous commençons à en avoir assez. — Trop gens qui font un autre métier que le leur ; car nous sentons bien que peu à peu nous devenons des juges ; nous sommes forcés de nous considérer comme des juges, puisque notre observation médicale va se transformer en un jugement. Or ceci précisément nous trouble, de faire indirectement un métier qui n'est pas le nôtre et pour lequel nous doutons que nous ayons compétence. Conclusion : nous ne jugerons plus. Que ceux-là jugent dont c'est la fonction sociale !

Tenez ! M. Grasset invente ou définit la responsabilité médicale et veut que le médecin ne soit interrogé que sur la responsabilité médicale, limitativement, strictement. Eh bien, je suis sûr que les médecins aimeraient mieux, et non sans quelque raison, être interrogés précisément sur la responsabilité morale et sur la responsabilité sociale, à l'exclusion de la responsabilité médicale. Je ne plaisante point. Voyez les choses. Je suis médecin. On m'interroge sur la responsabilité médicale, c'est-à-dire qu'on me demande : « cet homme est-il malade ? » Je réponds : « certainement, il est malade. Tous les gens qui font des crimes sont malsains d'esprit. » Je réponds cela, en conscience ; mais en me disant : « et avec cette réponse de moi ils vont acquitter un homme qui est excessivement dangereux pour la société ; mais c'est cela que je ne puis pas dire, puisqu'on ne m'interroge qu'au point de vue médical. Je suis dans la position la plus fausse du monde. »

Au lieu de cela, je suppose qu'on m'interroge sur la responsabilité morale. Il n'y a plus de médecin ; c'est au philosophe qu'on s'adresse. Je puis être très embarrassé, mais je suis libre. Je réponds selon mes convictions philosophiques, ou plutôt je ne suis pas embarrassé ; car ma réponse ayant un caractère philosophique, métaphysique, universel, ne concerne plus aucunement l'accusé qui est là, n'a nul trait à lui, et ni jury ni cour n'en tiendront aucun compte.

Et enfin je suppose qu'on m'interroge sur la responsabilité sociale, c'est-à-dire qu'on me demande si cet homme est nuisible à la société. Plus de médecin, ici non plus, c'est à un citoyen qu'on s'adresse et, comme citoyen, je réponds : « cet homme est très, assez, un peu, très peu, redoutable pour la société. » Oui, c'est en interrogeant les médecins sur la responsabilité médicale, qu'on les gêne le plus, qu'on les torture le plus et qu'on les met dans la position la plus fausse et la plus inextricable, leur demandant une réponse qui ne peut qu'être favorable à l'accusé quand ils voudraient souvent, à cause des effets qu'elle va avoir, qu'elle lui fût contraire.

Mais à qui donc, se demande avec angoisse M. Grasset, à qui donc demandera-t-on si l'accusé est responsable et jusqu'à quel point il l'est, si les médecins se récusent ? Au jury ? Il est clair comme le jour qu'il n'entend rien du tout aux questions de responsabilité, qui sont questions toutes scientifiques. Aux témoins, c'est-à-dire à n'importe qui ? On l'a fait, et M. Grasset cite avec horreur, non tout à fait sans raison, ce conseil de guerre qui, après avoir interrogé un médecin et obtenu de lui la réponse stéréotypée (et presque forcée) : « responsabilité atténuée », interrogea le gardien chef de la prison, obtint cette réponse : « je le crois responsable » et condamna l'accusé à mort. Il est évident qu'on ne doit pas plus interroger sur la responsabilité les témoins que les jurés. — Sera-ce les

juges, enfin, qui seront juges de la responsabilité? Mais ils ne sont pas plus médecins que les témoins et les jurés, et la même fin de non-recevoir s'applique à eux qu'aux jurés et aux témoins. J'ajoute ceci qu'il est contraire aux principes les plus généraux de notre droit pénal que les magistrats soient juges de la responsabilité des accusés ; car s'ils étaient juges de la responsabilité des accusés, ils seraient juges de toute l'affaire et on ne pourrait pas leur refuser le droit d'acquitter un prévenu condamné par le jury et de condamner un accusé acquitté par les jurés. Or cela, comme on sait, est monstrueux. Les grands principes généraux de notre droit pénal veulent que les juges n'aient aucune prise sur les criminels, qu'ils ne les jugent point, et cela surtout; mais même qu'ils ne puissent pas influer sur le jugement dont ils doivent être l'objet. C'est pour cela qu'on a supprimé le « résumé » du président, qui pouvait être un réquisitoire de la dernière heure contre l'accusé.

C'est pour cela qu'on incrimine vivement depuis bien des années l'interrogatoire du président, qui peut être « tendancieux » ; qui peut être dirigé de telle sorte qu'il incline le jury du côté de la sévérité. On a commencé par retirer aux magistrats le droit de juger les accusés ; on a continué par leur ôter le résumé ; on finira par leur enlever l'interrogatoire et par les transformer en personnages muets qui ne seront que les greffiers du verdict. Donc, il est bien entendu que ce ne sera pas les magistrats qu'on interrogera sur la responsabilité des criminels, ce qui serait une épouvantable réaction. Qui donc interrogera-t-on sur cette responsabilité ? Vous voyez bien, pense M. Grasset, qu'il en faut revenir aux médecins. — Mais ils ne veulent pas. — Ils ont tort de ne pas vouloir et il faut les forcer à vouloir encore.

Pour moi, je crois qu'il ne faut interroger sur la responsabilité absolument personne, parce que ce n'est

pas la question ; parce que la question n'est pas de savoir si l'accusé est responsable ; parce que la question n'est même pas de savoir *s'il est coupable*, à moins qu'on ne prenne « coupable » dans le sens impropre du mot, c'est-à-dire que l'on n'entende par être coupable avoir commis matériellement un crime. Non, la question n'est pas de savoir si l'accusé est moralement coupable, elle est de savoir s'il fait courir un danger à la société. *La question pénale n'est pas une question de morale ; elle est une question strictement sociale.* La société qui accuse, qui juge et qui punit est une société qui se défend, ou plutôt qui se protège. La société qui arrête, qui accuse, qui juge, qui punit, c'est un monsieur qui ouvre son parapluie, ou c'est un monsieur qui se fait enlever une tumeur. En termes plus nobles, disons comme Garofalo : « Le droit de punir est simplement cette loi de nature en vertu de laquelle tout organisme et en particulier l'organisme social réagit contre ce qui trouble [et compromet] ses conditions d'existence. » Des trois responsabilités que M. Grasset a très judicieusement, très scientifiquement distinguées, il n'y a que la responsabilité sociale qui soit à considérer dans la question pénale, parce qu'il n'y a qu'elle qui soit terrain sûr. Voyez, en effet, où nous mènent d'abord la responsabilité morale, ensuite la responsabilité médicale. La considération de la responsabilité morale nous mène à ceci que plus un criminel sera redoutable à la société, plus il sera acquitté, comme non coupable parce qu'inconscient. Parfaitement ! La nocivité est en raison inverse de la culpabilité ; la nocivité est d'autant plus grande que la culpabilité morale est faible ; la culpabilité morale est d'autant plus grande que la nocivité est faible. Le crime le plus grand moralement est le crime de Silvestre Bonnard ; le crime le plus faible moralement est celui de Soleilland. Je commets une indélicatesse, moi Faguet ; je suis infiniment coupable, moralement, parce qu'avec ma culture et

la sévérité que doit avoir ma conscience, j'ai désobéi avec un plein discernement à la loi morale, d'une manière effrontée. Soleilland est-il coupable moralement ? Pas du tout, pas plus qu'un chien, tant il est évident qu'il est une brute, tant on le voit n'avoir aucun remords, aucun regret, aucune inquiétude de conscience, tant on voit que sans aucun doute *il n'a été averti par rien.* Dès lors, il n'est pas coupable. Absolument pas. En se plaçant au point de vue de la responsabilité morale, on devrait l'acquitter tout simplement. Il n'est pas coupable ; seulement il est furieusement dangereux.

Cela est si vrai, à savoir la culpabilité, en raison inverse de la nocivité, que — j'ai déjà fait remarquer ce fait — quand un délinquant commet un délit on le condamne, et quand il le commet dix fois on l'acquitte. Un voleur qui vole la première fois est un voleur ; un voleur qui vole pour la dixième fois est un kleptomane et par conséquent acquitté, comme non coupable. Et en effet, il n'est pas coupable. Seulement il résulte de cette manière de prendre les choses que plus la tendance vicieuse est profonde, et par conséquent dangereuse, plus on a d'indulgence pour elle. C'est qu'on se place au point de vue culpabilité et non au point de vue nocivité, le seul qui ait le sens commun. Je répète en l'abrégeant ma citation de Pascal (*Provinciale IV*) puisque M. Grasset l'a recueillie et y répond : Le jésuite dit : là où il n'y a pas conscience, il n'y a pas crime. Pascal répond : alors plus le crime est monstrueux, plus il est nul ! Plus on est criminel, plus on est innocent ! J'ajoutais : en se plaçant au point de vue de la culpabilité morale, c'est certainement le jésuite qui a raison. M. Grasset donne aussi raison au jésuite, parce qu'il se place au point de vue de la culpabilité morale ou au point de vue de la responsabilité médicale, qui ici se rencontrent. Oui bien, et dans le domaine philosophique le jésuite et M. Grasset ont raison ; mais transportez ce point

de vue sur le terrain juridique ; immédiatement plus le crime sera monstrueux, plus le criminel sera acquitté ; plus le criminel sera dangereux pour la société, plus il sera laissé tranquille. Voilà où conduit la considération de la culpabilité morale, de la responsabilité morale, dans la pratique. Cette considération doit être absolument éliminée. Si les jurés comprenaient le sens des mots, à cette question : « l'accusé est-il coupable ? » ils répondraient : « ne me demandez pas cela ! En me faisant considérer les choses à ce point de vue, vous me feriez faire les sottises les plus grandes du monde » ; ou ils répondraient : « il est si peu coupable, si absolument innocent, que je le condamne à mort. »

La considération de la responsabilité médicale est tout aussi dangereuse, parce qu'au fond, je l'ai déjà un peu insinué, elle est la même. Le médecin ne se demande pas, philosophiquement, si l'accusé est moralement coupable, non, à la vérité ; mais il se demande s'il est malade ou s'il ne l'est pas, avec cette pensée de derrière la tête, inévitable en quelque sorte : s'il est malade il n'est pas coupable. Et cette pensée de derrière la tête, elle est d'autant plus inévitable que le magistrat, en demandant au médecin si l'accusé est *responsable*, l'invite à se poser la question de culpabilité. Or le médecin, et je ne dis pas qu'il ait tort, considère tous les criminels et même tous les délinquants comme des têtes faibles. Il répond donc toujours : « non, il n'est pas responsable, ou s'il l'est, il ne l'est guère. » Je dis « toujours ». On me dira : ce « toujours » est faux. Je le sais ; mais je suis persuadé que le médecin qui répond qu'un accusé est responsable répond *à côté*, répond ainsi parce qu'il songe à autre chose qu'à ce qu'on lui demande, répond ainsi parce qu'il se dit : « si je prononce qu'*il* est irresponsable, ils vont acquitter ce gaillard-là qui est épouvantablement dangereux. » Le médecin, sentant qu'on le faisait juge au

fond, a, ma foi, jugé au fond. Mais le plus souvent, d'après sa conscience stricte, et d'après ses habitudes professionnelles, le médecin répond « irresponsable » ou « peu responsable » parce qu'à ses yeux tous les criminels le sont.

Il n'y a là rien qui soit imputable aux médecins ; mais quoique consciencieux, et parce qu'ils l'étaient, les médecins ont énervé extrêmement la justice française depuis cinquante ans. Il ne faut donc se placer qu'au point de vue de la responsabilité sociale, qu'au point de vue de la nocivité, de la redoutabilité, de la *temibilita*, comme disent les Italiens. Punissons les crimes... ou plutôt *ne punissons pas les crimes*, défendons-nous contre les criminels, protégeons-nous contre les criminels dans la mesure non de leur culpabilité, qu'après tout Dieu seul connaît, non dans la mesure de leur faiblesse mentale, qui est très difficile à déterminer et qui du reste nous forcerait à être d'autant plus indulgents pour eux qu'ils seraient plus redoutables, mais tout simplement dans la mesure du danger qu'ils nous font courir. « Condamner à mort Soleilland ! mè disait quelqu'un, du reste très intelligent et très spirituel, mais trop physiologiste. Ne voit-on pas que pour faire ce qu'il a fait, il faut avoir une moelle tout à fait particulière ! » Évidemment ; mais c'est parce qu'il a une moelle un peu trop particulière qu'il convient de la lui couper. Je ne sais pas trop pourquoi M. Grasset est effrayé jusqu'à l'angoisse (il emploie le mot et il le souligne) de cette perspective : la justice ne se plaçant qu'au point de vue de la nocivité. Il se dit que c'est une justice primitive, barbare et féroce. Il se dit qu'en se plaçant au point de vue de la nocivité « on a beaucoup de tendance à faire comme la mère de famille qui punit beaucoup plus sévèrement un enfant qui *par inadvertance* a cassé un vase du Japon, qu'un autre enfant qui volontairement, par mauvais esprit, a cassé un vase de deux sous ». Il me semble que c'est mal raisonné (chose rare chez M. Grasset). Cette

mère est absurde, bien entendu ; mais s'il vous plaît, elle ne se place pas du tout au point de vue de la nocivité. Elle se place au point de vue du dommage causé, ce qui n'est pas du tout la même chose, pas du tout, aussi peu que possible. Si elle se plaçait au point de vue de la nocivité, de la redoutabilité, de la *temibilita*, il est évident qu'elle embrasserait le gamin maladroit en lui disant : « pleure pas ! » et qu'elle punirait le garnement à mauvais esprit parce que c'est celui-ci qui est redoutable. Pourquoi voulez-vous que les magistrats soient aussi absurdes que cette maman et se placent au point de vue du dommage causé ? Ils pourront s'y placer pour ce qui sera des dommages-intérêts ; mais ils ne s'y placeront pas du tout, en vertu même du principe (« est-il dangereux ? ») pour ce qui sera de la peine.

Mais, s'écrie M. Grasset, que vont devenir les malades, les criminels qui sont des malades ? Comme ils sont très dangereux et même les plus dangereux, je le reconnais, on va les guillotiner ! C'est « effroyable ! »

Je connais une histoire macabre, qui du reste n'est pas vraie du tout, je crois, mais qu'importe, puisque je ne m'en sers que pour mettre en lumière l'idée qui nous occupe ? Un médecin avait pour ami le chef du jury qui condamna Menesclou. Quelques jours après l'exécution, il vint trouver son ami, le chef du jury, et tout pâle, il lui dit :

« Vous savez, Menesclou ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! Vous l'avez tué !

— Oui. Eh bien ?

— Eh bien, on l'a autopsié. *C'était un fou* !!!

— Ah ! répondit le chef du jury, vous m'ôtez un poids.

— Hein ?

— Oui, vous m'ôtez un poids. Je suis soulagé. Je craignais qu'il ne fût pas fou. Du moment que c'était un fou

dont la folie était d'assassiner, il est excellent de l'avoir supprimé. »

Vous frémissez, âmes sensibles ; mais ce chef de jury a pourtant raison. Quand il s'agit de malades, de pauvres malades, bien dignes de pitié, certes, mais dont la maladie consiste à égorger leurs semblables, je ne vois pas du tout pourquoi on ne s'appliquerait qu'à prolonger leur existence.

Ce n'est pas que je sois très grand partisan de la peine de mort. J'ai même été contre. Pour moi, la peine de mort est une question d'opportunité. Comme elle ne sert : 1° qu'à supprimer la bête féroce, qui est un danger permanent ; 2° qu'à terroriser les autres bêtes féroces et à faire sur elles une sorte d'*inhibition* ; il va sans dire que je ne suis pas pour elle quand les bêtes féroces sont peu nombreuses, et que j'en reconnais la nécessité quand le nombre des bêtes féroces nous déborde. Et c'est ainsi que j'ai été contre la peine de mort il y a quarante ans et que j'incline vers son maintien à mesure que la criminalité augmente et d'une manière formidable. Je me crois logique en cela. Nos législateurs ont une autre logique : à mesure que la criminalité augmente, ils se montrent plus partisans de l'abolition de la peine de mort ; mais c'est un mécanisme mental qui leur est particulier, ou, si vous voulez, c'est le mien qui est très particulier relativement au leur.

Ce n'est donc pas que je sois partisan intransigeant de la peine de mort ; mais je suis pour la répression très sévère des criminels et tout particulièrement des criminels malades, puisque ce sont les plus dangereux.

« Et voilà ce qui est effroyable, répondra M. Grasset. Vous ne songez qu'à réprimer, qu'à *punir* des gens qui ne sont que des malades. Moi, je fais trois catégories dans l'humanité : les sains d'esprit, les fous, les demi-fous. Cela est désormais classique. D'autre part, je fais parmi les criminels trois catégories : les criminels qui sont sains

d'esprit, les criminels qui sont des fous purs et simples, les criminels qui ne sont que des demi-fous. Les criminels qui sont sains d'esprit, *je les punis* et durement, et je ne fais pas autre chose à leur égard *que les punir*. Les criminels qui sont des fous purs et simples, je ne les punis pas du tout et je me borne à les soigner. Et enfin les criminels qui sont des demi-fous, *à la fois* je les punis, car ils sont capables de comprendre la punition, et je les soigne car ils sont malades.

C'est ici, et il l'a bien vu, que je me sépare très précisément de M. Grasset ; car, et il l'a très bien vu aussi, partout ailleurs je ne suis pas très loin de M. Grasset, quoique pourtant de principes différents. Il veut que l'on consulte les médecins, je le veux aussi, puisque je crois que les criminels sont des malades ; je veux seulement qu'on ne les consulte pas sur la responsabilité. Il veut qu'à la fois on soigne et que l'on punisse. Je le veux aussi très nettement. Seulement, entraîné, par sa théorie des trois blocs humains (sains, fous, demi-fous), à établir aussi trois blocs de criminels : criminels fous, criminels sains, criminels demi-fous, il veut qu'on punisse sans les soigner les criminels sains ; qu'on soigne sans les punir les criminels fous, et qu'à la fois on soigne et l'on punisse les criminels demi-fous. Et donc prison, bagne, peine de mort au besoin pour les criminels sains ; asile thérapeutique pour les criminels fous ; quelque chose d'intermédiaire, prison-asile, pour les criminels demi-fous.

Tel n'est pas du tout mon avis. Ce sont *tous* les criminels qu'il faut à la fois punir et soigner, parce que, selon moi, ce sont *tous* les criminels qui sont des malades. Je ne crois pas au bloc des demi-fous. Je ne crois pas à une ligne de démarcation nette entre le demi-fou et le fou, et par conséquent je ne crois pas à une ligne de démarcation précise entre le criminel demi-fou et le criminel fou ; et, d'autre part, je ne crois pas à une ligne de démarcation bien nette

entre le criminel sain et le criminel demi-fou, aucun criminel pour moi n'étant sain d'esprit. Dès lors, je ne suis pas pour ce milieu, pour cet intermédiaire : la prison-asile ; je suis pour que toutes les prisons soient des asiles et pour que tous les asiles soient des prisons (ce qu'ils sont déjà); je suis pour que l'on soit mis hors d'état de nuire dans tous les asiles et pour que l'on soit traité dans toutes les prisons.

Si je ne crois pas à la ligne de démarcation entre le criminel fou et le criminel demi-fou ni à la ligne de démarcation entre le criminel sain et le criminel malsain, c'est que j'ai lu le livre de M. Grasset sur les demi-fous et que de ces nomenclatures et énumérations j'ai conclu que l'homme sain est presque un mythe et que, par dégradations insensibles, *sériellement*, le demi-fou va depuis l'homme à légères manies jusqu'à l'homme complètement déséquilibré. Dès lors, planter votre borne entre le demi-fou criminel que vous soignerez et punirez, que vous traiterez et maltraiterez, et le fou criminel que simplement vous traiterez sans le maltraiter ; et aussi planter votre borne entre le criminel demi-fou que vous traiterez et maltraiterez et le criminel sain que seulement vous maltraiterez ; cela me paraît très difficile, et si j'aimais les mouvements oratoires, je dirais que je vous en défie.

Remarquez donc, cher maître, que ce que je dis ici, vous le reconnaissez ! Vous dites, page 209 de votre présent volume : « En ne s'arrêtant pas aux cas frontières qui, en médecine, dans tous les chapitres, sont toujours flous, difficiles et peu probants, en prenant des cas nettement tranchés, et il y en a beaucoup, on peut maintenir les distinctions entre trois catégories de sujets : sains, fous, demi-fous... » Mais c'est précisément les cas frontières, et ce fait qu'il y a des cas frontières, qui empêchent de tracer la frontière ; et, à cause des cas frontières on ne sait où mettre la frontière. Par cette concession que le respect

de la vérité vous inspire, vous retombez ou faites retomber votre lecteur dans la théorie qui est le contraire de la vôtre, dans la théorie de la série continue allant de l'homme sain à l'homme complètement aliéné.

L'exemple que vous donnez à l'appui, non de votre concession, mais de votre théorie, me semble « faire », non pour votre théorie, mais pour votre concession, et plaider avec moi. Vous dites plusieurs fois : « Voyez l'épileptique ! L'épileptique qui commet un crime en pleine crise est différent : 1° de lui-même commettant le même crime hors de sa crise ; 2° d'un homme sain commettant le même crime. Donc trois cas. » Je le crois bien, que l'épileptique est différent de l'homme sain et aussi de lui-même selon qu'il est en crise ou n'y est pas. Mais *comment* différent ? Au point de vue moral, oui ; au point de vue de la nocivité, pas du tout.

— Donc, il faudrait enfermer les épileptiques ?

— L'épileptique qui aurait montré par le fait qu'il est à tendances homicides, je réponds hardiment : oui, car je voudrais bien savoir quelle différence vous faites entre un épileptique meurtrier pendant une crise et Soleilland. Que Soleilland ait été en crise épileptique, ou autre, au moment de son crime, je n'en fais nul doute et, par parenthèse, j'avais tendance à le croire quand il nous disait : « je ne me rappelle rien du tout. » Seulement, au lieu que ce soit à mes yeux une raison pour que j'aie effusion de sensibilité à son égard, ce m'en est une pour supprimer un personnage qui est sujet aux crises de ce genre.

Donc, je suis pour que toutes les prisons soient des asiles thérapeutiques en même temps que des prisons ; mais point du tout pour qu'entre la prison et l'asile il y ait un lieu particulier à l'usage des demi-fous, demi-criminels, demi-responsables.

On me dira : « Pourquoi cette obstination ? Qu'est-ce que cela vous fait ? A supposer, comme vous le croyez,

que tous les criminels soient des malades, ne peut-on pas, *entre les malades,* faire des différences ; et que l'on mette dans des locaux ceux que l'on considérera qu'il faut surtout punir et dans d'autres locaux ceux que l'on considérera qu'il faut surtout soigner, en quoi cela vous émeut-il ? »

Disons-le avec franchise, cela ne m'émeut pas beaucoup. *Cependant* j'ai peur d'une chose. Quand il y aura pour les criminels des prisons et des prisons-asiles, j'ai peur qu'on ne mette presque plus personne en prison proprement dite. Car comptez les chances qu'aura le criminel de n'être pas mis en prison.

1° Son avocat, quelque criminel que soit l'accusé, visera la prison-asile et trouvera *toujours* dans l'accusé quelque tare physiologique comportant, justifiant, exigeant la prison-asile.

2° Le médecin, très consciencieusement, étant de mon avis ou d'un avis très voisin du moins, ayant tendance au moins à voir toujours dans un criminel un malade, *serait bien dur,* si, par souci de la sécurité sociale, il répondait : « Non, il est normal comme Gœthe. » Le plus souvent il répondra : « Il est certain qu'il est un peu malsain », et notez que ce sera toujours la vérité.

3° Quand il y a une décision à prendre, il y a tendance naturelle chez tout le monde à prendre une décision moyenne. Entre l'acquittement et la prison, neuf fois sur dix, d'eux-mêmes, quarante-neuf fois sur cinquante, sous l'influence des avocats et des médecins, les jurys enverront les criminels à l'asile-prison.

Or, à l'asile-prison ou prison-asile, M. Grasset a beau et aura beau répéter sa formule, du reste excellente : « à la fois les punir et les traiter » ; on les traitera, mais on ne les punira pas. On ne pourra pas les punir ; car aussitôt protestations : « Ils ne sont pas au bagne, ces gens-là ! Ils sont en prison, mais surtout ils sont à l'asile ! Ils sont emprisonnés, mais surtout ils sont hospitalisés ! Ils ont

été déclarés coupables, mais surtout malades ! » etc., etc.

Avec l'actuel système, il y a déjà en France très peu de répression, même au bagne; voyez les mémoires de Gallay. Le proverbe européen est à peu près vrai : « En France, on ne punit pas. » La France est tolstoïenne. Avec le nouveau système j'ai grand'peur qu'il n'y ait plus de répression du tout.

Je suis donc partisan : de la peine de mort dans les lieux et dans les temps où l'on est débordé par la criminalité, en France dans cinq ou six ans par exemple ; — de peines très dures, très sévères, toujours mêlées de traitement médical et de traitement moral, pour les criminels non pas les plus coupables, de quoi l'on ne saura jamais rien, mais les plus dangereux pour la société, et si un « demi-fou » est évidemment plus dangereux pour la société que ce que dans l'ancienne terminologie on appelait un grand criminel, tant pis pour lui ; — de peines légères pour le coupable qui évidemment (petit voleur, petit escroc) ne fait courir qu'un très léger péril à la société, la gêne plutôt qu'il ne la met en danger et n'a besoin que d'une peine-avertissement.

Le plus souvent ce nouveau principe de pénalité aura les mêmes résultats que l'ancien, et c'est aussi bien les « grands coupables » que les « grands dangereux » que l'on enverra à la potence ou aux galères, parce que, instinctivement, par « grand coupable » nos pères entendaient très bien les grands dangereux ; mais d'une part l'admission du nouveau principe fera qu'on évitera des sottises saugrenues, comme par exemple de punir celui qui a péché une fois et de s'incliner devant le récidiviste ; celle-ci aussi *de ne pas punir* celui qui a péché une première fois (loi Béranger) parce que c'est la première fois ; et de ne pas punir non plus celui qui a péché dix fois parce qu'il est récidiviste et par conséquent maniaque ; — d'autre part

l'admission du nouveau principe nous arrêtera sur cette pente d'indulgence, de laissez-aller, laissez-passer, laissez-faire, qui, les faits semblent le montrer, devient terriblement dangereuse ; — d'autre part encore, cette *inhibition* que j'ai dit que la peine produit sur les candidats criminels et qui pour ainsi dire, chez nous, n'existe plus depuis qu'on dit : « Ils sont malades et par conséquent sympathiques » ; elle recommencera à être produite quand on dira : « Ils sont malades et par conséquent très dangereux et on se défend contre eux. »

Qu'il soit écrit quelque part : « En ce pays, on punit les malades ». Soyez sûrs que cela fera sur certains malades un effet très curatif.

Émile Faguet.

M. Abel Bonnard [1]

Quand M. Abel Bonnard publia *les Familiers*, en 1906, lesquels lui valurent le prix national de poésie, je n'en parlai point. Ce n'est point que je négligeasse M. Bonnard ; je le réservais. M. Bonnard se révélait comme incomparable poète descriptif, doué d'une abondance verbale singulière, d'une faculté de vision et d'une faculté d'invention d'images surprenantes. Il était une source inépuisable de tableaux et de métaphores ; mais il n'était que poète descriptif, uniquement descriptif. Et je me demandais si la sensibilité et si la faculté philosophique, le don des idées, ne lui manquaient pas. Je voulais l'attendre. Or M. Abel Bonnard était un coquet. Il avait dissimulé, en publiant son premier volume, les deux tiers ou les trois quarts de ses qualités, pour étonner d'autant plus le monde le jour où il lui plairait de les faire éclater. Et dans son second volume il les laisse pleinement apparaître et il se dévoile brusquement comme un poète complet et comme un grand poète. M. Abel Bonnard a toutes les qualités poétiques. Si vous réclamez encore, comme dans *les Familiers*, du reste admirables, le poète descriptif, il vous répondra. Il dira d'une façon bien neuve et bien expressive :

Un lièvre, *dont le nez danse entre ses oreilles*,
Assiste au soir calmant

(1) *Les Familiers* (Société Française d'Imprimerie et de Librairie). — *Les Royautés* (chez Fasquelle).

Et rêve comme un juge en croisant doctement
Ses deux pattes pareilles...

Il peindra largement, amplement, immensément un soir d'été :

Le jour est comme un cap qui dans la nuit s'avance
Sur l'arbre épais,
Les cris des martinets violent le silence,
Mais non la paix.

Le soleil a passé l'horizon ; mais sa traîne
Emplit le ciel ;
Rien n'est plus, dans l'ampleur de l'extase sereine,
Matériel.

Il trouvera ces images ou plutôt ces visions exactes et originales pour écrire une de ses « inscriptions pour une fontaine » :

Lorsque le soleil nous grille,
Je sors fraîche du tuyau ;
Mais le buveur, tant je brille,
Croit avaler un joyau ;

Et je ne suis pas commune,
Non plus quand j'ai l'air, le soir,
D'un long cheveu de la lune
Tombé contre le mur noir.

Je ne donne que quelques exemples entre mille que je pourrais relever.

Mais si vous voulez quelque chose de la grande poésie symbolique qui associe les choses matérielles aux choses de l'âme et les unit et les agrandit les unes par les autres, voyez Hercule devant le ciel bleu : les monstres craignent le jour ;

Mais un héros loyal rit au jour qui s'avère
Et se trouve d'accord avec le ciel et, pur,
Se sent continué par ce qu'il voit d'azur.

De jolis et charmants traits de sensibilité féminine ou de sensibilité amoureuse, de quelque sexe qu'elle soit. Les nymphes, cajolant Hercule de leur voix, lui disent :

Garde, même vainqueur, de trop t'enorgueillir,
Car le plus noble geste où l'âme soit empreinte,
Sache-le, ce n'est pas abattre, mais cueillir.

L'amoureux dit à celle qu'il aime :

. . . . . .
Mais je crains de vous perdre en voulant vous avoir.
Et nous vivrons unis sans pourtant vivre ensemble,
D'accord et du commun des hommes retranchés,
Et devinant chacun l'autre qui lui ressemble,
Et liés pour jamais sans nous être touchés.
. . . . . .
Et rien n'aura trahi notre intime tendresse ;
Je ne saurai jamais combien vous m'aimerez.

Voulez-vous, en fin de pièce, un trait spirituel, qui *renverse*, pour ainsi parler, la pièce tout entière, au moins montre le point faible de tout un poème d'orgueil? Hercule cause avec des enfants ; il se fait leur professeur d'énergie, il leur montre la volonté, il ne leur cache point certains traits de la sienne.

Soyez forts,
Rien ne vous brisera, malheurs, luttes, rafale.
Soyez libres !

Le plus grand des enfants :

Héros ! Elle était belle, Omphale ?

La plus grande partie de ce volume et c'est là son caractère général, est consacrée à des questions morales. L'auteur nous entretient de l'amitié, de la solitude, de l'intolérance (c'est-à-dire de l'orgueil), de l'oisiveté, de la langueur. Ce livre est une sorte d'*enchiridion* de stoïcisme capable de sensibilité. Il y a ici du Leconte de Lisle adouci, et plus souple, et qui parfois se joue au paradoxe, mais dont le point central et vital est bien encore l'orgueil, la fierté au moins et le dédain des choses basses. C'est une belle pièce que *la Vie à demeure*. Il faut vivre dans la même maison, devant le même horizon, fortifié par l'entour accoutumé, l'air respiré depuis l'enfance :

Les risques sont trop grands pour celui qui déloge.
Vis en paix ; il paraît moins dur et plus serein,
Tant qu'on ne le connaît que par la même horloge,
Le bruit que fait le temps de son gosier d'airain.

L'amitié inspire le poète d'une façon charmante et aussi magnifique :

J'attends mes deux amis et déjà, sérieux,
J'appelle leur visage et je pense à leurs yeux,
A leur âme, à ce qu'ils sont, à ce que nous sommes.
Ah ! l'on a des amis pour oublier les hommes !

A un faux ami il dira :

J'ai honte devant toi du mal que tu m'as fait.

Un essai à la manière de Montaigne sur l'*Oisiveté* est d'une originalité piquante et d'une nouveauté d'expression extraordinaire :

. . . . . .
Je suis inoccupé comme un prince d'Asie,
Je siège, intact et pur sous le grand dais du ciel,

Et mon oisiveté, rare, exquise et choisie,
Je veux la composer comme se fait le miel.

Engourdi, remuant du doigt des marguerites,
Aspirant une odeur qui flotte, avec langueur,
Dans mon désœuvrement, comme cinq favorites,
Je laisse mes cinq sens danser devant mon cœur.
. . . . . .
. . . . . .
L'air charrie une abeille et la place dans l'herbe ;
L'esprit enveloppé comme d'un treillis d'or,
Je suis, sous la chaleur, riche, inactif, superbe,
Et mon ombre à mes pieds a l'air d'un chien qui dort.

Que dire encore du *Poème écrit sous les premiers astres ?* C'est une rêverie de bonheur dans la solitude, de jouissance de soi qui n'exclut pas une conversation avec un ami ou le silence avec un ami ;

Car ce n'est qu'entre amis que l'on peut bien se taire ;

mais qui est surtout la pleine possession de notre esprit délivré du jour et s'épanouissant sous le ciel vaste.

Astres pacifiques,

Accordez-nous surtout votre insigne lenteur
Afin que nous vivions avec intelligence,
Et jouissant du temps comme d'un bienfaiteur,
Et rempli de repos comme de diligence,

En soi l'on porte un Dieu qu'il ne faut pas brusquer ;
Tout homme se dégrade aussitôt qu'il se presse
Et vers cette lenteur chacun doit s'appliquer
Qu'il faut à la pensée autant qu'à la caresse.

Et encore c'est un beau poème de douleur que le *Double automne, plainte d'une femme.* Celle qui y parle voit l'automne autour d'elle. Elle le voit plus encore sur elle-même,

en elle-même, et elle analyse sa souffrance avec une sûreté et une âpreté cruelles et savantes :

> On regrette déjà ce qu'on possède encore.
> La femme que je vois dans ma glace, au milieu,
> Blonde et que son ardeur pathétique dévore,
> Est belle ; mais elle a l'air de me dire adieu,
> . . . . . .
> Les ans que j'ai vécus reviennent dans mon âme.
> Je suis pleine à la fois de tout ce que je fus.
> . . . . . .
> . . . . . .
> Hélas ! Je suis la seule à ne pas me soumettre.
> La treille sans courage éclaircit son feston.
> Et j'espère encor vivre et j'attends et peut-être
> Ce que je crois l'attente est déjà l'abandon.

Sinon toute la philosophie du livre, au moins ce qu'elle a de plus profond, de plus intime, est résumé dans la dernière pièce, qui est un chef-d'œuvre et que je vais tour à tour analyser et citer tout entière. Les faibles, les « esclaves », s'endorment, le soir, ils se réfugient dans le sommeil comme dans un demi-suicide. Moi, je veille et je reste seul devant mon cœur. Je suis triste. Je n'ai pas trouvé ce que je cherchais.

> Et mon besoin d'amour finit en solitude.

Pouvoir dire : j'ai celle en qui je me repose, celle qui m'est nécessaire,

> Et chaque soir à l'heure où les pigeons humides
> Reviennent à leur toit au-dessus des chemins,
> Elle est le colombier où volent mes deux mains.

Tous les hommes ont ce bonheur, médiocre et bas du reste, et faux.

Et sans s'être choisis, ces gens-là croient s'aimer !

Mais enfin se distinguer d'eux est pénible, et être grand, c'est risquer d'être seul et, vraiment,

On envie à la fin ce qu'on a méprisé.

Le cœur répond : N'abdiquer jamais ! Non pas même un moment ; car les efforts intermittents ne sont que des crises.

Il faut mépriser tout le passé pour marcher en avant sans faiblesse.

Apre, frappe la vie afin qu'elle étincelle.

Marche tout droit vers l'avenir. Ne reste pas opprimé du poids du passé.

En marchant vers le jour tu ne vois plus ton ombre.

Dicte ton ordre et ton destin. Compte pour rien les cendres qui voudraient t'encombrer et ne vois que la flamme qui est en toi.

Vis, *tu ne dois jamais avoir d'expérience*

(ou du moins, si je comprends bien, l'expérience en toi doit laisser toute ton énergie intacte). — C'est un très beau discours philosophique en vers que ce dernier morceau et qui couronne bien tout un poème de jeunesse saine, de jeunesse pensive, de jeunesse qui, bien que capable de tendresse, est surtout noblement hautaine et orgueilleuse.

M. Abel Bonnard, si on le considère bien tout entier et sous son triple aspect de poète merveilleusement descriptif (*les Familiers*) et de poète sentimental et philosophe (*les Royautés*), et il faut avoir les deux volumes en même

temps sous les yeux, est désormais classé parmi ceux qui demain vont être grands et qui déjà... En tout cas, grand poète réalisé ou grand poète prochain, selon les goûts, M. Abel Bonnard s'est fait sa place ou l'a marquée, et c'est à peu près la même chose.

— Depuis que ces lignes ont été écrites, M. Abel Bonnard a publié un troisième volume de vers, *les Histoires*, qui offre souvent de très beaux vers descriptifs, mais qui, cependant, doit surtout avertir M. Bonnard de ne pas abuser de sa facilité, de son abondance et de son inclination naturelle à faire quelque chose de rien.

E. F.

Les Lettres belges [1]

III

La bataille de Jemmapes, gagnée par les armées républicaines, marque pour la Belgique la fin de l'ancien régime et le début d'une destinée nouvelle.

En même temps que les ordres sont abolis, que l'égalité civile et politique est proclamée, une législation uniforme est établie et les divisions provinciales sont supprimées. L'unification du territoire et la centralisation des pouvoirs font disparaître ce que le particularisme provincial avait d'exagéré. La Belgique cesse d'être un bariolage de provinces aux coutumes disparates, aux institutions surannées. Cette transformation profonde, due à la domination française, permettra l'essor d'une nation.

D'autre part, la conquête, son esprit et ses charges accentuent le sentiment d'individualité nationale. « L'égoïste habitant, écrit un fonctionnaire du Directoire (1797), ne veut être ni Autrichien ni Français. » Et un préfet de l'Empire (1811) répète ces paroles : « Ce peuple, dit-il, n'est ni Anglais ni Autrichien, mais il est Belge. »

Le Congrès de Vienne, abandonnant à l'Autriche la Lombardie et la Vénétie, traite en domaines vacants les provinces belges et l'évêché de Liége, et les donne à la Hollande « comme accroissement de territoire » pour constituer le Royaume des Pays-Bas.

(1) Voir la *Revue Latine* des 25 août et 25 décembre 1907.

Le nouveau royaume, en dépit des apparences, était une création précaire et fragile. Mais du moins, la nationalité belge allait achever de prendre conscience d'elle-même, sous le régime hollandais.

Ce régime n'avait aucune sympathie pour la littérature et la langue françaises. Si, en 1827, un ministre d'esprit éclairé, Falck, fonde à Bruxelles le *Musée des sciences et des lettres*, « pour former un public littéraire, pour accroître et fortifier la vie nationale », le gouvernement ne fait ainsi qu'obéir au mouvement d'opposition qui va bientôt l'emporter.

Au vrai, le roi Guillaume Ier est hostile au français. Il considère le hollandais comme la seule langue nationale. Il refuse la croix du Lion de Belgique à Ed. Smits, parce que ses tragédies ne sont pas écrites dans cette « langue nationale » ! En 1823, il essaye d'imposer à Bruxelles et au pays flamand l'usage exclusif du néerlandais. Cette mesure provoque des protestations sans nombre. 1932 pétitions parvinrent aux États généraux; l'arrêté vexatoire dut être rapporté.

Ce n'étaient pas seulement les revendications linguistiques qui soulevaient les Belges contre Guillaume Ier. Ils réclamaient le redressement de plus d'un grief. Aussi, durant quinze ans la littérature est surtout politique.

Pendant que Lesbroussart imite Delille, que Lemayeur aligne des périphrases compliquées, que Stassart compose des fables dans le goût d'Andrieux ou Arnault et trouve un rival dans Rouveroy, la plupart des écrivains se laissent entraîner dans la lutte politique.

Sans doute, à la *Société de littérature* de Bruxelles, à la *Société d'émulation* de Liége, on discute parfois des questions littéraires, comme de savoir, ainsi que le demande Charles Rogier, si le drame doit être écrit en vers. Mais, ce qu'on discute surtout, ce sont les problèmes actuels : liberté des cultes, de la presse, de l'enseignement, garan-

ties constitutionnelles, etc., et les genres qu'on cultive, c'est la chanson politique, c'est l'apologue, la satire, le pamphlet.

Littérature d'action. L'intensité de la vie publique domine l'activité littéraire. Ceux qui prétendent diriger l'opinion, les Rogier, les de Gerlache, les Lebeau, les Nothomb, ne se soucient que de persuader. Ils négligent de sacrifier à des grâces esthétiques auxquelles le public uniquement préoccupé de liberté, est encore plus indifférent qu'eux.

La propagande des clubs et les polémiques de la presse excitent peu à peu une effervescence que porte à son comble la nouvelle de la Révolution de juillet. Le 25 août 1830, après une représentation de la *Muette de Portici*, le peuple de Bruxelles se soulève. L'émeute bruxelloise devient une révolution belge ; les Hollandais sont chassés. Une armée française vient assiéger Anvers. Et l'indépendance de la Belgique, « proclamée en principe par l'insurrection belge, est établie en fait par la France ».

***

Une fois que la Belgique est constituée en nationalité indépendante, une littérature nationale ne naît point tout de suite.

Le jeune État doit d'abord assurer son existence politique, parer aux nécessités intérieures et extérieures. Si l'Angleterre et la France veillent sur son berceau, les monarchies de la Sainte-Alliance le considèrent avec défiance. A Anvers et à Gand, les partisans de la dynastie déchue, les « orangistes », continuent à s'agiter. La paix définitive n'est signée avec la Hollande qu'en 1839. Cette même année, la Banque nationale fait faillite. En 1845 éclate une crise de l'industrie linière, et la famine désole

des Flandres. Les années qui suivirent 1830 furent des années de recueillement. La Belgique vit comme repliée sur elle-même. Elle s'organise, règle ses finances, consolide son crédit, prépare son essor industriel et commercial.

Ces industriels et ces commerçants, énergiques et laborieux, sont peu portés à goûter le charme des lettres. « Ce qui nuira longtemps et de plus en plus à un grand développement littéraire dans notre pays, disait déjà Claes, aux environs de 1830, c'est cette indifférence presque d'instinct, cette apathie qu'on dirait presque systématique pour ce qui n'est pas intérêt matériel, bien-être positif et extérieur, confortabilité de la vie commune. »

Cette indifférence pour les choses de l'esprit, indifférence plus néfaste que la persécution, fut longtemps un des caractères de la vie belge.

« Naguère, remarquait en 1883 M. Edmond Picard dépeignant la condition de l'écrivain belge, il n'existait point de littérature nationale. Ceux qui écrivaient le faisaient à l'écart, la plupart pour eux seuls, les plus heureux pour quelques amis, mais leurs travaux n'avaient aucun retentissement au dehors, car c'était au milieu, non seulement de l'indifférence, mais on peut ajouter de la malveillance du public, qu'ils poursuivaient leur œuvre.

« C'était un temps où, lorsqu'un avocat écrivait, il perdait ses clients ; lorsqu'un médecin était poète, il perdait ses malades ; si un officier était écrivain, il nuisait à son avancement; si un ingénieur avait l'audace de tenir une plume, il était assuré de se voir refuser tout emploi par la haute industrie.

« C'était d'instinct qu'on s'occupait d'écrire, par une impulsion naturelle, irrésistible, mais qui chez la plupart était rapidement étouffée. Il n'y avait point chez nous de maîtres ou de guides. Il fallait tout tirer de soi-même, et sur l'ensemble de ces conditions décourageantes venait

encore brocher cette hostilité officielle, qui aujourd'hui n'est pas éteinte, pour tout ce qui est indépendant. »

Telle est la Belgique d'avant 1880. Un réalisme terre à terre paralyse tout élan ; une sagesse médiocre y entretient un « juste milieu » sans éclat. On hait les extrêmes, on redoute la passion, on se méfie de l'imagination. L'économiste Émile de Laveleye, appelé à se prononcer sur la *Belgique* de M. Camille Lemonnier, au Conseil de perfectionnement de l'instruction publique, jugea que l'œuvre était de nature à « surexciter trop vivement l'imagination des jeunes gens ». On n'a souci que d'opinions « décentes ». On vise à être « conforme ». Baudelaire, qui séjourne à Bruxelles, accuse les Belges « de penser par bandes ». La bourgeoisie industrielle à laquelle sont dévolus les privilèges politiques et qui gouverne l'État, s'enrichit beaucoup, mais se cultive peu.

De plus, cette démocratie bourgeoise, fière de ses antiques franchises et de ses nouvelles libertés, est profondément agitée et absorbée par les compétitions des partis. Quand il avait fallu lutter contre l'étranger, catholiques, disciples de Lamennais, et libéraux à la Benjamin Constant avaient fait trêve à leurs querelles ; mais l'*Union* conclue en 1828 n'avait pas duré longtemps. Les luttes politiques avaient vite repris, ardentes, acharnées. Dans ce petit pays, à l'écart des grands intérêts internationaux, où l'horizon se rapetisse, où l'on ne voit ni haut ni loin, elles revêtent un caractère particulier d'âpreté, dressent une moitié de la nation contre l'autre moitié, se substituent aux activités idéales, ou bien ne leur permettent pas de s'exercer.

En outre, une cause secondaire entrave pendant vingt ans l'apparition d'une littérature nationale : la contrefaçon littéraire, dont l'existence fut tolérée par la loi jusqu'au 22 août 1852.

D'ingénieux industriels éditent dans un format pratique

et à un prix minime les œuvres les plus récentes des écrivains de France. Ils inondent des produits de leurs presses la Belgique et l'étranger. Et comme ils publient, sans frais d'auteur, la littérature parisienne, même la plus récente, ils ne demandent rien aux écrivains nationaux. Et ainsi, bien qu'elle ait ce résultat heureux de former le goût du public, la diffusion des œuvres françaises à bon marché empêche qu'on édite des œuvres belges.

Enfin, il faut ajouter que le prestige incomparable dont jouissent les lettres de France depuis deux siècles, fait paraître téméraire toute velléité d'écrire. Les lettrés admirent et aiment la littérature française. Cette admiration et cet amour sont, comme il arrive, également stériles.

***

A le considérer tel qu'il s'est montré à nous jusqu'ici, le Belge — il faut bien le reconnaître — apparaît médiocrement doué au point de vue littéraire. Esprit prosaïque et pratique, il recherche l'utile plutôt que le beau. Il aime la littérature sérieuse. J'ai signalé son goût pour l'histoire, pour les ouvrages didactiques. Il sacrifie la forme au fond. Il s'appuie fortement sur la réalité ; il ne s'égare pas dans le monde imaginaire. Tempérament prudent et réservé, il se défie des idées. Il recherche la vie plantureuse, l'existence confortable. Ses mœurs ont une vulgarité saine. C'est un épicurien peu intellectuel.

Ce caractère a frappé ceux qui ont observé l'une des deux races qui habitent la Belgique, la race flamande. Dans sa *Philosophie de l'Art*, Taine note, en parlant des Flamands, « la lenteur et la lourdeur de leurs impressions et de leurs mouvements ». Et un critique wallon, Francis Nautet, marque fortement ce trait : « Le Flamand, dit-il,

ne parle pas ... La race est peu littéraire, parce qu'elle n'est pas expansive. »

Les Wallons, Gallo-Romains d'origine, le sont davantage. Mais, comme nous l'avons indiqué précédemment, les circonstances historiques ne leur ont pas permis de jouer le rôle auquel leurs attaches latines les prédisposaient. Sans compter qu'ils furent toujours éloignés de leurs frères méridionaux et empêchés de s'abreuver directement à la source naturelle de leur vie littéraire, une destinée instable et malheureuse ne leur laissa jamais le temps d'analyser et d'abstraire.

Mais, si la Belgique n'a pas de tradition littéraire, elle possède une tradition artistique. Dans les périodes d'accalmie, sous les ducs de Bourgogne, sous les archiducs d'Autriche, avec la paix et la richesse revenues, l'art épanouit sur la terre belge de merveilleuses floraisons.

C'est la suavité de Memling et le mysticisme des Van Eyck, la fougue de Rubens, la grâce aristocratique de Van Dyck, la verve plantureuse de Jordaens. La race flamande est une race de peintres ; il n'en est pas qui soit mieux douée pour rendre la vie par des couleurs. Véritablement, selon le mot de M. Camille Lemonnier, « la Flandre pense et sent en couleurs. » La peinture est le langage naturel qui lui a été départi pour exprimer son âme.

Moins apte à la peinture que son frère flamand, encore que plus d'un peintre d'origine wallonne ait été confondu dans l'école flamande, — tel, par exemple, Roger de la Pasture, généralement connu sous le nom de Rogier Van der Weyden, — le Wallon traduit par le langage des sons les effusions de son âme rêveuse. Depuis le xve siècle, une guirlande ininterrompue de mélodies tresse à la Wallonie une riche couronne. Les compositeurs wallons jouent un rôle considérable dans la grande école contrapontique qui domine l'Europe musicale, de 1450 à 1600. A partir de Roland de Lattre et de Josquin des Prés, les musi-

ciens wallons peuplent les cours et les maîtrises occidentales. Le maître de chapelle de Louis XIV est Dumont de Liége. Un siècle plus tard, Gossec, Grétry, — qui occupe une place prépondérante dans l'histoire de la musique, — viennent du pays wallon, et c'est à un Liégeois, César Franck, qu'il fut donné de frayer des sentiers nouveaux à la musique contemporaine et d'exercer sur l'école moderne une influence à laquelle celle de Wagner peut, seule, être comparée.

C'est sur cette tradition artistique que viendra se greffer une tradition littéraire.

Pour nous servir d'une heureuse formule de M. Albert Giraud, « l'histoire de la littérature française en Belgique est l'histoire d'une greffe pénible et laborieuse, vingt fois tentée sans succès, et qui a fini par réussir paradoxalement ».

L'histoire littéraire et artistique nous offre de nombreux exemples analogues. N'est-ce pas à une « greffe » hellénique que Rome doit sa littérature, et à une greffe flamande entée par Van Dyck, que le génie anglo-saxon est redevable des grands peintres qui font une partie de sa gloire ?

***

Cette greffe, des Français avaient commencé à la pratiquer.

L'action personnelle exercée en Belgique, au XIXe siècle, par les Français immigrés ne doit pas, en effet, être négligée. Beaucoup d'hommes qui, dans des domaines divers, occupèrent une place distinguée, étaient des Français naturalisés Belges. Tels furent Alvin, Baron, Chazal, Gachard, Rouillé. Ceux-là même qui ne « s'enracinèrent » pas aussi profondément remplirent un rôle considérable.

Pour la plupart, ils avaient été amenés en Belgique par les événements politiques.

A la suite de la tourmente de 89, la Belgique est véritablement submergée sous le flot des « émigrés », ce qui ne laisse pas de préoccuper le gouvernement autrichien. La capitale brabançonne se transforme en « un grand salon français », où trône Rivarol (1).

Après 1815 se réfugient à Bruxelles les conventionnels Barère et Sieyès, le sculpteur Rude et le peintre David, qui devait avoir une influence prépondérante sur l'école de Navez.

1830 fait de la Belgique l'asile des révolutionnaires du monde entier.

En 1848, Sainte-Beuve, quittant la Bibliothèque Mazarine, s'en vient occuper la chaire de littérature française à l'Université de Liége. Son enseignement, trop tôt interrompu, ne produisit malheureusement pas tous les fruits qu'en attendait son ami Charles Rogier, le ministre qui l'avait nommé.

C'est par centaines qu'on compte les réfugiés du Deux-Décembre. Plus de huit cents proscrits s'établissent en Belgique. Bruxelles devient, selon l'expression d'Auguste Vacquerie, « un nid d'exilés ». Républicains, socialistes, partisans de la monarchie légitime, orléanistes recourent à l'hospitalité belge (2).

Ce petit monde de la proscription, si vibrant et si courageux, Hugo le domine de son génie. Il s'en séparera bientôt, mais, avant qu'un incident regrettable l'oblige à quitter Bruxelles, il y vend les *Misérables* pour trois cent mille francs à l'éditeur Lacroix, et il y achève *Napoléon le Petit*.

(1) C'est à Bruxelles que Rivarol rédige la *Lettre à la noblesse française* et le *Dialogue entre M. de Limon et un homme d'esprit*.

(2) Cette hospitalité fut généreuse. Le jury bruxellois acquitte le comte Othenin d'Haussonville et Alexandre Thomas, rédacteurs du *Bulletin français*, à qui des poursuites avaient été intentées sous la pression du gouvernement du second empire.

Comme lui, quelques années plus tard, Proudhon devra renoncer à habiter Bruxelles, où il vivait sous le nom de « M. Dufort, professeur de mathématiques ». Il s'intitulait réfugié « philosophe », en se défendant d'être un réfugié « politique ». Ce furent cependant des raisons politiques qui amenèrent son départ. Il collaborait régulièrement au journal l'*Office de publicité*. Un article qu'il y publia, en septembre 1862, fut interprété comme une invitation adressée à Napoléon III d'intervenir dans les affaires belges, et il ameuta contre son auteur les susceptibilités nationales.

Si Proudhon et Hugo subissent les contre-coups de la politique belge, Quinet y prend une part plus ou moins ouverte. Il s'enthousiasme pour Marnix de Sainte-Aldegonde, et il écrit, à propos de son héros et de *la Révolution religieuse au XVIe siècle*, une brochure dont le retentissement est énorme.

Dumas, proscrit volontaire, éblouit ses compagnons d'exil par son existence fastueuse. Dans son hôtel du boulevard de Waterloo, il donne des fêtes magnifiques, où fréquentent les artistes et les hommes de lettres bruxellois. Durant les intervalles de loisir que lui laisse sa vie agitée, il trouve le moyen de composer dix ouvrages. Pour l'un de ceux-ci, il emprunte au *Conscrit* du romancier flamand Henri Conscience quelques chapitres que lui avait traduits André Van Hasselt, et afin de remercier l'auteur, il donne comme titre à son livre : *Conscience l'innocent !* (1)

Orateurs et polémistes, un grand nombre de proscrits étaient rompus à l'exercice de la parole et aux escrimes de la plume.

Les uns firent du journalisme et enrichirent la presse

(1) L'ouvrage parut d'abord à Bruxelles, chez Méline, sous le titre : *Dieu et Diable*.

bruxelloise de recrues précieuses. Émile Deschanel et Camille Berru écrivirent à l'*Indépendance belge*, Campan à l'*Etoile*, Proudhon à l'*Office de publicité*. Dans leurs chroniques, l'exposé ou la discussion des idées se paraient d'une forme attrayante, que le public belge apprit à aimer.

D'autres introduisirent en Belgique un genre nouveau : la conférence. Émile Deschanel en fut le créateur et le propagateur.

Il débuta au *Cercle artistique* de Bruxelles, le 3 mars 1852, et tout de suite ses auditeurs furent séduits par son éloquence simple et claire, sa finesse attique, l'originalité spirituelle de ses aperçus. Pendant sept années, il continua sa mission littéraire, dans la capitale, puis dans les villes de province, et partout il rencontra le même succès. Les femmes — ceci encore était une innovation — se pressaient à ces causeries si attachantes et elles n'étaient pas les dernières à applaudir.

Madier-Montjau, « professeur au long cours », enseigne également, à Bruxelles et à Anvers. Challemel-Lacour fait des leçons publiques. En 1857, l'Université de Bruxelles offre une chaire à Bancel, afin qu'il « réveille le goût de la littérature française du XVIIe et du XVIIIe siècle ».

Rhéteurs habiles, des proscrits vulgarisent la littérature, l'art, l'histoire, la philosophie. Ils sont pour les Belges, que Proudhon déclarait « lourds », des excitateurs, des éveilleurs (1). Ils leur apprennent à bien parler et à bien dire.

C'est aussi avec l'intention de faire des conférences que Baudelaire vint à Bruxelles en 1864. Il y parla de Delacroix, de Théophile Gautier, de Thomas de Quincey, sans rencontrer beaucoup d'écho. Et il y vécut solitaire et triste.

(1) Leur influence se fait sentir jusque dans le domaine social, à preuve le congrès des Sciences sociales du 23 septembre 1863.

Le temps n'était pas encore venu où la jeunesse belge s'enivrerait des élixirs capiteux que distillent ses vers.

***

L'histoire des lettres belges, depuis 1830, peut être divisée en deux périodes : la première va jusqu'en 1880 ; la seconde commence avec la fondation de la *Jeune Belgique*.

Pendant un demi-siècle, les écrivains belges ont suivi d'un pas tardif le mouvement littéraire français. Depuis vingt-cinq ans, ils visent à produire des œuvres originales. A la période d'imitation a succédé une période d'émulation.

Ce qui fleurit, même longtemps après la révolution, c'est une poésie patriotique. Heureux de l'indépendance reconquise, on ne se lasse pas de célébrer les gloires du passé. Van Hasselt entonne l'*Ode à la Belgique*. Antoine Clesse rime les *Chansons nationales*. La même inspiration dicte à Adolphe Mathieu ses *Poésies de clocher*. Louis Labarre chante Jenneval, le Tyrtée de la Révolution, l'auteur de la *Brabançonne*. Louis Hymans exalte le roi Léopold Ier, qu'il associe dans ses vers à Charlemagne et à Charles-Quint. On est Belge avec frénésie, et même jusqu'à la platitude, car la plupart de ces œuvres, bien qu'elles naissent d'un sentiment louable, sont assez incolores.

L'influence de Walter Scott fait naître une foule de romans historiques qui exploitent cette même veine patriotique.

Quelques romans de mœurs éclosent.

Louis Hymans publie la *Famille Bavard* (1858), Émile Leclerq des *Contes* estimables. Les œuvres de M. Greyson ont des qualités d'observation ; celles de Caroline Gravière,

du mouvement ; les récits de Xavier de Reul s'ennoblissent d'un certain souci de style. Mais toute cette production ne s'élève pas au-dessus d'une honnête médiocrité (1).

Parmi les poètes également, bien peu émergent.

Adolphe Mathieu, élève d'Horace, se distingue par une verve facile. Sa Muse aime les coteaux modérés, celle d'Antoine Clesse est pédestre. Béranger, Nadaud fournissent des modèles à ce chansonnier, dont quelques refrains sont restés populaires.

Edouard Wacken mêle à ses œuvres une inspiration élégiaque. Il avait eu d'heureux débuts au théâtre : son *André Chénier* (1844), son *Serment de Wallace* (1846) avaient été applaudis. Il mourut trop tôt pour réaliser les promesses de son talent.

Théodore Weustenraad découvre une source nouvelle de poésie : il chante le *Remorqueur* (1842), le *Haut-Fourneau* (1844). Il exprime des idées toutes modernes avec une vigueur imagée, mais il est inégal et, si le poète est original, l'artiste a des défaillances.

André Van Hasselt, qu'Émile Deschanel révéla au public belge, le dépasse de loin par la science de l'expression. C'est un vrai poète, sensible à la musique des vers, soucieux de la forme élégante et correcte.

Si ses *Études rythmiques*, dans lesquelles il a tenté d'appliquer à la versification française les lois de la poétique germanique, sont une erreur de théoricien, les *Quatre incarnations du Christ*, sorte d'épopée philosophique à la

(1) Un historien de la littérature néerlandaise de Belgique, M. A. Vermeylen, signale dans les lettres flamandes de cette époque le même « goût petit-bourgeois qui veut avant tout du positif, du connu, de l'utile, du décent, et pour qui la beauté désintéressée est chose accessoire ». Il note aussi qu'à la littérature flamande de ce moment, prise dans son ensemble, il manquait « une certaine ampleur d'horizon, une certaine élévation de la pensée, une certaine profondeur d'émotion ». La réaction s'accuse vers 1880 également, avec Albert Rodenbach et Guido Gezelle.

Soumet, qu'il publia en 1867, témoignent d'une imagination forte et d'un talent ambitieux (1).

Van Hasselt était le disciple et l'ami de Victor Hugo. Il l'imite avec bonheur; mais il encourt le reproche qu'Émile Deschamps adressait, en 1850, aux poètes belges : celui de suivre de trop près les traces des poètes français de la nouvelle école. Lisez, par exemple, le *Message* de Jules Guilliaume (qui a, d'ailleurs écrit, surtout pour le théâtre (2), des œuvres estimées) : on dirait une parodie du genre qui avait la faveur des romantiques. Il y a quelques poètes, en Belgique, qui imitent les beautés et les défauts des poètes français. Chez beaucoup d'entre eux, le talent ne manque pas d'adresse, mais l'originalité est faible. Quoi qu'il en soit, il serait injuste de ne voir en Van Hasselt qu'un reflet du romantisme français : il mérite d'être considéré comme un des précurseurs de la Renaissance de 1880.

(*A suivre.*)

OSCAR GROJEAN.

(1) André Van Hasselt (5 janvier 1806-1er décembre 1874) a beaucoup écrit, notamment sous le pseudonyme de Alfred d'Aveline. Une édition de ses principales œuvres a paru à Bruxelles, en 1876-1877 (Poésie, 5 vol.; Prose, 5 vol., in-12).

(2) On peut citer notamment les dram es *Struensée* et *Godefroid d Bouillon*.

A Madame Sarah Bernhardt

Tu parais, et le charme opère en un moment.
Chaque mot sur ta lèvre ou rieuse ou superbe
Emprunte sa magie à l'éclat de ton verbe.
On t'écoute, bercé dans un enchantement.
De ses multiples feux tel un pur diamant
Projette autour de lui l'étincelante gerbe,
Ta voix câline et douce, ou terrible, âpre, acerbe,
Émeut l'âme d'un rêve ou d'un frémissement.
Et les plus beaux accents qu'inventa le génie
Ont retrouvé par toi l'ampleur et l'harmonie
Dont Rachel éblouit un public transporté.
Et l'on songe, à t'entendre, aux belles nuits sereines,
Quand le croissant d'argent répandait sa clarté
Sur les rocs de Caprée où chantaient les Sirènes.

Ce 23-24 février 1908.

AMIEL.

Un précurseur du féminisme

(*Suite.*) (1)

V

J'ai averti ci-dessus que sans cesse notre pré-féministe retournerait dans sa seconde partie à la « doctrine » qui faisait l'objet dogmatique de la première. Il n'y manque pas en effet. Voici une nouvelle énumération des sciences où les femmes seraient capables de primer, si elles voulaient seulement s'en donner la peine.

Et d'abord la *métaphysique* et la *physique*, ce qui était pour plaire à Philaminte. — L'histoire répond qu'il n'y a jamais eu de philosophe notoire en jupons. — Suivent : la *médecine* — déjà nommée, — la *logique*, la *mathématique*.

A propos de cette dernière science, un argument assez inattendu qu'il faut que je transcrive :

> Il suffit d'alléguer la *propreté* reconnue du sexe pour faire croire qu'il est capable d'entendre les propositions de mathématique (p. 117-118).

Viennent ensuite l'*astronomie* et la *grammaire*.

J'accorde l'astronomie, mais la grammaire ! Le Bonhomme semble n'avoir jamais lu de lettres ni de romans composés par des femmes. Il saurait que de toutes les

(1) Voir la *Revue Latine* du 25 mai et du 25 juin 1908.

« sciences » la grammaire est celle à laquelle les femmes sont le plus réfractaires. Croyons-en La Bruyère, arbitre un peu mieux renseigné : « Si les femmes étaient toujours correctes (1)... »

Le défilé se continue par l'*éloquence*, ce qui est une redite, la *morale*, le *droit*, tant civil que canon, la *politique*, la *géographie*, l'*histoire*, tant profane qu'ecclésiastique, la *théologie*, nouvelle redite. Bref, tout y passe, et l'on n'attend plus que le cri de triomphe de Philaminte :

Oui, de science aussi les femmes sont meublées !

Ce dénombrement, qui n'aurait d'autre résultat « pratique » que l'établissement d'un programme d'éducation à la Rabelais, c'est-à-dire formidable, défie toute discussion.

Nourri dans les bonnes traditions littéraires de la composition des ouvrages didactiques, l'auteur introduit ici quelques épisodes pour reposer l'attention du lecteur. Ce sont, à ne vous le point celer, de simples lieux communs et truismes. Exemple le long développement sur « les bienfaits de la science », qui d'ailleurs se concilie bien mal avec l'inutilité de la science, telle qu'elle a été exposée plus haut (2). Il est vrai qu'alors l'auteur parlait de l'engeance hommes.

De nouveau des paradoxes. A la page 154, le Discoureur affirme avec une tranquille assurance que les femmes sont bien moins sujettes que les hommes à l'orgueil résultant de la science. A la page 158, il nous apprend que si les hommes écartent les femmes de la science, c'est par *jalousie*. Ces monstres d'hommes agissent ainsi dans la crainte que si les sciences devenaient si communes,

(1) *Des ouvrages de l'esprit.*
(2) Voir p. 13.

la gloire ne le devînt aussi, et que celle où ils aspirent ne se diminuât par le partage.

La page 164 est l'une des plus importantes du livre. Non point parce que c'est l'une de celles où le *Discours* « fluit lutulentus » et qu'il charrie des choses « quae tollere velles », au nom du bon goût et de l'orthodoxie religieuse. Mais c'est parce qu'elle nous révèle la raison du mystère dont le Bonhomme a voulu envelopper sa personnalité. Cette raison, hélas ! n'est pas la modestie, mais la *prudence*, et ainsi tombe l'une de nos illusions sur le compte de cet instituteur du féminisme. Je ne me figure pas en effet un écrivain demandant, en plein XVIIe siècle, et sous sa propre signature, le droit pour les femmes d'exercer le ministère sacré, au mépris de la tradition et des règlements de l'Église catholique apostolique romaine. Il se fût attiré sûrement certains désagréments de la part de la Sorbonne et du Parlement. Et personne n'eût pris la défense de cet hérétique désireux de renouveler les scandales du règne de la *papesse Jeanne*. Or notre Discoureur « craignait les coups, naturellement » ; il ne se souciait pas d'exposer son œuvre au bûcher de la place de Grève et sa personne à un décret de prise de corps. La palme de martyr du féminisme ne l'a pas tenté. Il n'était pas jaloux des lauriers d'un Dolet ou d'un Galilée. Il risqua donc sa petite manifestation sous le voile de l'anonyme. Il fit bien.

Il eût fait mieux encore en retranchant de son livre cette théorie révolutionnaire que seuls les enfants perdus et les enfants terribles du féminisme osent propager. Même les *protestants*, auprès de qui pourtant est en honneur le féminisme, ne vont pas jusqu'à réclamer cette forme d « 'émancipation », et leur abstention significative me dispense d'entrer dans le vif de ce débat qui serait « immensi moliminis ». Si donc l'Église réformée elle-

même n'a pas admis les femmes au partage du sacerdoce, c'est qu'il y a pour cela de hautes considérations de raison, de politique et de *convenance* que je pense que mes lecteurs sentent assez sans que j'aie besoin de les leur déduire laborieusement.

Je me borne à copier *in extenso* cette page 164 :

L'emploi le plus approchant de celui de Maître, c'est d'être Pasteur ou Ministre dans l'Église, et l'on ne peut montrer qu'il y ait autre chose que la coutume qui en éloigne les femmes. Elles ont un esprit comme le nôtre, capable de connaître et d'aimer Dieu, et ainsi de porter les autres à le connaître et à l'aimer. La foi leur est commune avec nous : l'Évangile et ses promesses ne s'adressent pas moins à elles. La charité les comprend aussi dans ses devoirs, et si elles savent en pratiquer les actions, ne pourraient-elles pas aussi en enseigner publiquement les maximes ? Quiconque peut prêcher par ses exemples, le peut encore à plus forte raison par ses paroles : et une femme qui joindrait l'éloquence naturelle à la morale de Jésus-Christ serait aussi capable qu'un autre d'exhorter, de diriger, de corriger, d'admettre dans la société chrétienne ceux qui en seraient dignes, et d'en retrancher ceux qui refuseraient d'en observer les règlements, après s'y être soumis. Et si les hommes étaient accoutumés à voir les femmes dans une chaire, ils n'en seraient pas plus touchés que les femmes le sont des hommes.

Ce coup de pistolet tiré, l'auteur engage le feu roulant des paradoxes d'usage en escarmouche féministe. Et ainsi il satisfait du moins à l'une des lois de la composition littéraire : la gradation des arguments.

En première ligne, voici la « revendication » féministe du droit de *gouverner* :

Faut-il pour la conduite d'un royaume plus d'application et plus de vigilance que les femmes en ont pour leurs familles, et les religieuses pour leurs couvents (p. 167)?

— Oh ! oui, suis-je tenté de répondre et de m'en tenir là. Mais il faut ajouter que le règne des femmes a presque toujours été synonyme de désordre social ou moral. Il est vrai que le Discoureur n'a pas pu connaître Catherine II et tout ce que son gouvernement représenta de débauche inouïe (1). Mais l'histoire lui offrait tant d'autres Catherines que son incurable idéalisme l'a empêché d'apercevoir !

L'homme qui a réclamé sans broncher le droit pour les femmes d'administrer les sacrements et de gouverner les empires ne va pas hésiter à leur conférer les attributions *militaires*. Pendant qu'il y est... Voici le paragraphe marginalement intitulé : *Elles peuvent être généralles* (sic) *d'armée*.

Il est aisé de conclure que, si les femmes sont capables de posséder souverainement toute l'autorité publique, elles le sont encore plus de n'en être que les ministres ; comme d'être Vicereines, Gouvernantes, Secrétaires, Conseillères d'Etat, Intendantes des finances.

Pour moi, je ne serais pas plus surpris de voir une femme le casque en tête, que de lui voir une couronne ; présider dans un conseil de guerre, comme dans celui d'un Etat ; exercer elle-même ses soldats ; ranger une armée en bataille, la partager en plusieurs corps, comme elle se divertirait à le voir faire. L'art militaire n'a rien par-dessus les autres, dont les femmes sont capables, sinon qu'il est plus rude et qu'il fait plus de bruit et plus de mal (p. 168-9).

Mais, intrépide Discoureur, ce n'est pas la même chose de posséder « l'autorité *militaire* », et d'être capable *d'autorité*, tout court ! Cette nuance vous échappe. Elle lui échappe, parce que c'est, tranchons le mot, un *esprit faux*, et qui suit sa pente jusqu'au bout, comme il arrive à ces

(1) Voir K. Waliszewski, *Le roman d'une Impératrice*, 15e édit. Plon, 1902.

raisonneurs qui n'ont pour eux que « l'esprit de géométrie ». Autrement il distinguerait tout au moins entre l'égalité *intellectuelle* ou morale et l'égalité *physique*, et il conviendrait que le *corps* de l'homme est tout de même plus propre aux besognes guerrières que celui de la femme.

Lancé en si beau chemin, notre homme ne s'arrête pas à une seule des objections que le bon sens suggère. Il les méprise, il n'a cure du ridicule et il poursuit éperdument sa course vers l'absurde. Cela se formule sous sa plume comme suit :

Les femmes peuvent prétendre l'avantage pour le corps (titre). — Quoi qu'il en soit, si on voulait examiner quel est le plus excellent des deux sexes, par la comparaison du corps, les femmes pourraient prétendre l'avantage, et sans parler de la fabrique intérieure de leur corps, et que c'est en elles que se passe ce qu'il y a au monde de plus curieux à connaître..... (p. 200).

Je veux bien que les femmes aient « l'avantage pour le corps », car tout dépend du point de vue. Mais alors comment l'archétype du féminisme peut-il bien chercher à réhabiliter la force intellectuelle au détriment de la force physique ? Comment peut-il dire que la force physique est en raison inverse de la force intellectuelle ? Il faut choisir. Les attributs auraient-ils été si mal partagés par le Créateur entre les deux sexes que toutes les qualités, tant physiques que morales, seraient du côté de la femme, et tous les défauts, tant physiques que moraux, du côté de..... la barbe !

Je renonce à me reconnaître au milieu de toutes ces contradictions et de ces contre-vérités. Voici, pour nous achever, l'affirmation solennelle que « tous les tempéraments sont presque égaux » (p. 202). Or, il n'y a pas deux pages, l'auteur déclarait que le « tempérament » de la femme

est plus parfait !.. « De la lumière ! de la lumière ! » implorè-je avec Gœthe.

De nouveau l'auteur revient sur ses pas. Toute la fin du *Discours* ne va consister qu'en variations sur l'air connu : *La femme est un être séraphique*. Sachez donc que :

Les défauts qu'on attribue aux femmes sont imaginaires.

Le « babil », par exemple. Eh bien, rien n'est plus impertinent » que ce reproche. La vérité, c'est que les femmes

se représentent les objets sans peine, et s'expriment avec une facilité admirable : cela fait que des idées qu'elles ont se réveillant à la moindre occasion, elles commencent et continuent la conversation comme il leur plaît (p. 221-2).

Rappelez-vous l'amusante définition que Covielle donne à M. Jourdain de la profession de marchand, c'est du même ordre : « Lui, marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent. » (*Le Bourgeois gentilhomme*, acte IV, sc. III.)

Suite du même sujet :

Si les hommes avaient la langue aussi libre, il serait impossible de les faire taire... Elles peuvent dire qu'elles s'entretiendraient encore mieux et plus solidement que nous, si on avait pris autant de peine à les instruire... Je regarde les conversations des femmes comme celles des philosophes, où il est permis également de s'entretenir des choses dont on n'a point la connaissance, et il y a des contre-temps dans les unes et dans les autres (223, 4 et 5).

J'ai risqué au début l'hypothèse que le Discoureur n'était qu'un « vil courtisan ». Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de l'appeler tout simplement un *amant*,

> Car l'on voit les *amants* vanter toujours leur choix,
> Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
> *Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :*
> *Ils comptent les défauts pour des perfections.*
>
> (*Le Misanthrope*, acte II, sc. IV.)

N'est-ce pas là exactement ce que fait le Discoureur tout le long de son livre ?

Comme il a joué tout à l'heure sur les mots *autorité*, *avantage* (du corps), etc., il joue maintenant sur le mot *curiosité*, quand il dit :

> Je les estime d'être *curieuses*, et je les plains de n'avoir pas les moyens de se satisfaire en cela. (p. 225).

Il y a décidément en lui de l'Oronte, sinon du Trissotin. L'homme au sonnet eût applaudi à l'ingénieuse réhabilitation que son congénère fait successivement de l'*inconstance* et de la *malice* féminines. Voici pour la malice :

> Lorsque l'on dit des femmes qu'elles ont plus de malice, cela ne peut signifier autre chose, sinon que quand elles se portent au mal, elles le font plus adroitement et le poussent plus loin que les hommes. Soit. Cela marque en elles un très solide avantage. On ne peut être capable de beaucoup de mal sans avoir beaucoup d'esprit et sans être aussi par conséquent capable de beaucoup de bien (p. 232-3).

L'ouvrage se termine par le redressement, vertement fait, je vous assure, de quelques opinions d'anciens philosophes, injurieuses pour les femmes.

Ainsi le mot qu'il nous cite de *Platon*

suffirait à des gens raisonnables pour le condamner lui-même d'ignorance ou de bêtise, et pour achever de le dégrader du titre de Divin *qu'il n'a plus que parmi les pédants* (p. 236).

Il ménage un peu plus *Aristote*, car

de dire que (sa sentence) est une impertinence, ce serait trop ouvertement choquer ses *suppôts* (p. 236-7).

Mais enfin, à lui aussi, sa gloire est usurpée.

Quant à Socrate, il était laid, et cela l'excuse. Voici le passage ; il est vraiment spirituel. Notre Discoureur ne fait pas mentir le proverbe qui dit qu'avec de l'esprit on peut n'être qu'un sot :

Socrate, qui était pour la morale l'oracle de l'antiquité, parlant de la beauté du sexe, avait accoutumé de la comparer à un temple bien apparent, mais bâti sur un cloaque.

Il ne faut que rire de cette pensée, *si elle ne fait pas mal au cœur*. Il y a des apparences qu'il jugeait du corps des autres par le sien, ou par celui de sa femme, qui était une diablesse, qui le faisait détester ; et qu'il lui parlait ainsi de son sexe, à dessein de la faire bouquer (1), et qu'il enrageait dans son âme d'être laid comme un magot (p. 239).

Diogène, Démocrite, Caton, seigneurs de moindre importance, reçoivent aussi leur paquet. L'historiette qu'il rapporte de Caton (2), et qui est une variante de la fable *Les femmes et le secret*, fait songer au « mot de la fin » par lequel Voltaire devait achever son *Siècle de Louis XIV*, à savoir une plaisanterie sur les Chinois. Et voilà comment des auteurs de plus d'esprit que de jugement mettent le point final à un docte ouvrage !

(1) Synonyme de *bisquer* (?)

(2) Et que les historiens mettent d'ordinaire sous le nom du consul Rutilius.

VI

Conclusion.

Avais-je tort de nommer l'obscur et anonyme auteur du *Discours physique et moral sur l'égalité des deux sexes* le véritable fondateur du féminisme? J'entends du féminisme pratiqué comme doctrine d'action belliqueuse et subversive. Car il y a plusieurs aspects du féminisme, et, dans certain sens du mot, qui est-ce qui n'est pas féministe, c'est-à-dire soucieux de plus de justice, de plus de douceur dans les rapports entre les sexes, et d'une plus rationnelle éducation des femmes (1) ? Mais le féminisme qui dresse l'une contre l'autre les deux moitiés de l'humanité en rivales et en ennemies-nées, qui insinue à la femme qu'elle n'est rien et qu'elle devrait être tout, qui l'affole de cette chimère du *Matriarcat* restauré, le féminisme des Bourses du travail et du temple maçonnique de la rue Cadet (2), ce féminisme-là a pour ancêtre authentique l'auteur de l'ouvrage que je viens de consciencieusement analyser.

L'antique cloche d'alarme, qui sonne aujourd'hui le glas du « vieux monde agonisant », c'est lui qui l'a ébranlée le premier. Cet homme est un exemple de tout ce que peut pour fausser l'esprit le culte des idées *abstraites*. Ce gauche disciple de Descartes, qui se montre sans cesse préoccupé — sans jamais le dire — d'appliquer la première règle du

(1) Ne suis-je pas *féministe* à ma manière, en ce que je rends au féminisme le service de discréditer ceux qui le compromettent ?

(2) Ce féminisme a tenu dans le courant de mars 1907 un Congrès sous le toit du Grand-Orient. Motif officiel : organisation d'un Office du travail féminin. But réel : amener les participantes à se ranger sous la bannière des syndicats rouges, afin de *balayer les piliers pourris du vieux monde agonisant*. Présidente : Mme Marguerite Durand, de la feue *Fronde* et de l'actuelle *Action*.

Assistaient à la séance d'ouverture les délégués de *trois des ministres* actuellement aux affaires.

Discours de la méthode : « ne recevoir aucune chose pour vraie qu'on ne la reconnaisse évidemment être telle », ce grand pourfendeur des préjugés raisonne avec ivresse dans le vide. Nul compte tenu de l'expérience, ignorance totale de l'histoire, nul sens de l'objectif, du contingent, du réel. A ces trait vous reconnaissez déjà le parfait féministe. Alexandre Dumas fils a inventé le mot, mais lui, il a inventé, et de toutes pièces, la chose.

Son procédé est le madrigal à jet continu, mais encadré entre une affirmation creuse et un paradoxe. C'est un « abstracteur de quintessence » qui galantise, un Cydias s'appliquant à la sociologie. Esprit d'ailleurs fin et délié, qui, s'il n'était pas si systématique, aurait pu faire un bon moraliste de second ordre, genre Nicole. « Un moraliste de petit salon, qui épingle des observations assez fines sur le métier à dentelles d'une femme », comme le disait Barbey d'Aurevilly de l'auteur oublié d'un livre médiocre (*Femmes et moralistes*, 1857).

Son traité est semé d'aperçus ingénieux, présentés dans un style toujours lucide, sinon brillant. Ce féministe, rencontre rare, sait écrire.

Mais que sont tous ces menus agréments à côté du tort irréparable que font à la morale et à l'équilibre social les théories dont ce bel-esprit s'est fait le lointain champion ? La postérité issue de lui et qui s'élance fiévreusement à l'assaut des institutions traditionnelles témoigne assez du péril.

On commence par disserter sur l'*égalité des sexes* en soi, thème déjà faux, s'il faut entendre par là l'*identité*, mais surtout gros de conséquences redoutables. Car qui dit *égalité absolue*, dit *concurrence et conflit*.

Mais l'égalité n'est qu'une première étape. La substitution, le détrônement, tel est le but : il leur faut la femme-prêtre, la femme-roi, la femme-ministre, ou tout au moins députée, la sénatrice. Surtout il leur faut la femme *libre*,

c'est-à-dire indépendante du mariage et de l'homme, et affranchie des charges de la maternité. L'étape finale s'entrevoit déjà, c'est la faillite du mariage, prononcée par le divorce par consentement unilatéral et aboutissant à l'union libre.

Voilà où nous mène ce féminisme que l'exhumation d'un libelle poudreux m'a fourni une fois de plus l'occasion de dénoncer. En quoi je pense avoir fait preuve de plus de dévouement à la cause féminine que les énergumènes du féminisme, passé ou présent. Mieux vaut pour l'intérêt de cette cause un « antiféministe » sincère qu'un féministe exaspéré.

A l'heure actuelle, on n'a plus à défendre les femmes contre je ne sais quelle « tyrannie » imaginaire, mais on a à les défendre *contre elles-mêmes ;*

Contre leurs propres entraînements et contre les perfides suggestions de leurs faux amis.

Le malheur de la femme serait le lendemain de la victoire du féminisme, parce que ce serait un retour à la brutalité de l'état de nature.

L'oppression véritable de la femme commencerait avec l'humiliation de l'homme.

THÉODORE JORAN.

Groupement des Universités et Grandes Écoles de France

POUR LES RAPPORTS AVEC L'AMÉRIQUE LATINE

Fondée pour suivre et étudier le mouvement intellectuel dans les pays latins, cette Revue se fait un devoir d'annoncer qu'un « Groupement des Universités et Grandes Écoles de France » vient de se constituer en vue de resserrer les liens de culture et de sympathie qui existent entre la France et les divers pays de l'Amérique latine. Il est, en effet, frappant de constater que, en dépit de la sympathie traditionnelle et persistante de ces pays pour la civilisation française, notre langue et notre culture y perdent chaque jour de leur prépondérance.

A la suite d'une réunion qui avait été convoquée, le 30 novembre dernier, au Collège de France, la décision a été prise de réagir contre cette tendance ; et, après une étude attentive des conditions que devait remplir l'œuvre ainsi entreprise, une association ayant à sa tête un conseil composé de personnalités qui y représentent les institutions et les compétences de tout ordre, s'est constituée sous la présidence de M. Liard, vice-recteur de l'Université de Paris. Ce conseil, formé nécessairement par la réunion de

personnes disposant de peu de loisirs, délègue la direction permanente de l'association à un comité de direction qu'assistent des commissions consultatives chargées de lui apporter, sur chaque question, l'appui temporaire de leur compétence spéciale.

Une commission des fonds et une commission de contrôle complètent l'organisme administratif.

Le groupement comprend, à titre de membres adhérents, toutes les personnes qui veulent bien lui apporter leur concours et verser une cotisation annuelle de cinq francs au moins.

Il comprend en outre, à titre de membres bienfaiteurs, les personnes qui versent une cotisation annuelle de cinquante francs au moins, et à titre de membres collectifs, les institutions de tous les ordres (Ecoles, Facultés, sociétés savantes, périodiques, etc.), qui veulent bien collaborer à l'œuvre entreprise.

Il poursuit son but par la publication d'articles, de comptes rendus et d'analyses, par l'appui donné aux savants, aux professeurs et aux étudiants qui viennent en France ou qui s'adressent à l'association, par l'envoi de publications officielles, de thèses et d'ouvrages, et par tous les autres procédés jugés utiles.

Un rapport rendant compte de l'activité de l'association est adressé, une fois par an au moins, à tous les membres du groupement (1).

Le rayonnement de notre civilisation est un des éléments les plus précieux de l'influence française dans le monde. Il importe de propager notre culture et de la défendre contre ses rivales. C'est là une œuvre dont l'intérêt national ne peut échapper à personne. La liste, que nous donnons

(1) Envoyer les adhésions, les souscriptions et les demandes de renseignements à M. Renard, au siège social du goupement, secrétariat de la Faculté des sciences, Sorbonne, Paris.

in extenso, des membres du conseil, paraîtra sans doute très significative à cet égard :

Président :

M. LIARD, membre de l'Institut, vice-recteur de l'Université de Paris.

Vice-Présidents :

MM.

E. LEVASSEUR, membre de l'Institut, administrateur du Collège de France.

P. APPELL, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Paris.

Membres du conseil :

MM.

BAILLAUD, membre de l'Institut, directeur de l'Observatoire de Paris.

BARBILLON, directeur de l'Institut électrotechnique de Grenoble.

BARRIER, directeur de l'École nationale vétérinaire d'Alfort.

Mlle BELUGOU, directrice de l'École normale supérieure de Sèvres.

Henri BERNÈS, professeur au lycée Lakanal, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique.

BLUTEL, professeur au lycée Saint-Louis, membre du Conseil supérieur de l'instruction publique.

Emile BOURGEOIS, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

F. Buisson, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, député.

Buquet, directeur de l'École centrale des Arts et Manufactures.

Clédat, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Lyon.

Conty, sous-directeur d'Amérique au ministère des affaires étrangères.

Alfred Croiset. membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

Desbief, président de l'Institut colonial, président de la Chambre de commerce de Marseille.

Devinat, directeur de l'École normale d'instituteurs de la Seine.

Floquet, doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Nancy.

Gabelle, directeur de l'enseignement technique au ministère du commerce et de l'industrie.

Gasquet, directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique.

Gautier, directeur de l'enseignement secondaire au ministère de l'instruction publique.

Guignard, membre de l'Institut, directeur de l'École supérieure de pharmacie.

Le docteur Hamy, membre de l'Institut, professeur au Muséum.

Homolle, membre de l'Institut, directeur des Musées nationaux, directeur de l'École du Louvre.

Landouzy, membre de l'Académie de médecine, doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Paris.

Larnaude, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Paris, secrétaire général de la Société d'enseignement supérieur.

Lavisse, membre de l'Académie française, directeur de l'École normale supérieure.

A. Le Chatelier, professeur au Collège de France.

A. Leroy-Beaulieu, membre de l'Institut, directeur de l'École libre des Sciences politiques.

Ch. Lyon-Caen, membre de l'Institut, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Paris.

Mairet, doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Montpellier.

Henri Marcel, administrateur général de la Bibliothèque nationale.

Mercadier, directeur des études à l'École polytechnique.

Morel-Fatio, professeur au Collège de France.

Olivier, directeur de la *Revue générale des Sciences*.

Painlevé, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Paris.

Pelletan, sous-directeur de l'École des mines.

Perrier, membre de l'Institut, directeur du Muséum.

Lucien Poincaré, inspecteur général de l'instruction publique.

Le docteur P. Regnard, membre de l'Académie de médecine, directeur de l'Institut national agronomique, vice-président de l'Institut océanographique.

Le docteur Charles Richet, membre de l'Académie de médecine, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Paris.

Le docteur Roux, membre de l'Institut, directeur de l'Institut Pasteur.

G. Séailles, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

Seignobos, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris.

Thamin, recteur de l'Université de Bordeaux.

Trouard-Riolle, directeur de l'École nationale d'agriculture de Grignon.

Villey, membre de l'Institut, doyen de la Faculté de droit de l'Université de Caen.

COMITÉ DE DIRECTION

Président : M. P. APPELL.

Membres : MM. Émile BOURGEOIS, LARNAUDE, A. LE CHATELIER, OLIVIER, PELLETAN, Lucien POINCARÉ.

COMMISSION DE CONTRÔLE

MM. Ferdinand BUISSON, PAINLEVÉ et Gabriel SÉAILLES.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 8 25 Août 1908

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

L'Expérience religieuse (1)

C'est un grand livre, c'est un livre maître que l'*Expérience religieuse* de William James, déjà célèbre, du reste, dans tout le monde anglo-saxon.

Le livre, en français, quoique ce soit M. James lui-même qui ait choisi le titre français, est assez mal intitulé. On ne comprend pas très bien ces mots : *l'expérience religieuse*. Cela semble annoncer l'histoire d'un homme qui se serait donné l'état d'âme religieux pour voir les sensations qu'en cet état il pourrait avoir, quelque chose comme cela. Le vrai titre serait pour moi : *Psychologie de l'homme religieux*. L'auteur en effet, en psychologue, comme ferait M. Théodule Ribot, s'est proposé surtout, presque uniquement, d'étudier *le fait religieux* et de le décrire sous ses différentes formes, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus élevées. C'est bien la psychologie des hommes

(1) Par William James, traduction de Frank Abauzit, préface de M. Boutroux.

qui ont le sentiment religieux. Cette étude faite, l'auteur se réserve de dire *ce qu'il faut conclure* de ceci que le fait religieux existe avec tel et tel caractère. Voilà tout le livre.

Il est mal fait ; il est très mal fait, en ce sens qu'il est mal proportionné. Les trois quarts du volume sont consacrés à des faits de névropathie, d'hystérie, d'alcoolisme, d'éréthisme, qu'on ne s'imaginait pas qui eussent beaucoup de rapports avec le sentiment religieux. Ces rapports, l'auteur les voit et croit les montrer. Ils n'apparaissent pas très nettement. Suis-je bien renseigné sur le fait religieux quand on m'apprend qu'un gentleman avait la sensation d'une *présence*, auprès de lui, d'un être invisible, d'existence indiscutable pourtant, d'un *Horla* qui l'approchait ? — Suis-je bien renseigné sur le sentiment religieux quand on m'apprend que souvent la volonté, la personnalité, est *partagée*, et que telle personne assurée et ferme au champ de bataille ou à la tribune est faible comme un enfant à la maison ? J'ai souvent analysé des cas pareils, celui d'Hamlet par exemple, sans me douter que j'écrivisse un chapitre de psychologie religieuse. Sommes-nous très renseignés sur le sentiment religieux quand on nous décrit des phénomènes d'hallucination ou l'état d'activité et d'énergie passagère que procure l'alcool? Tout cela inonde le volume sans donner une lueur d'information sur la question.

Pour ce qui est des personnages mis en scène, il en va presque toujours de même. M. James ne dira pas un mot (ou le mot sera si court qu'il m'a échappé) sur Thomas d'Aquin, sur Bossuet ou François de Sales. Mais tous les hommes qui ont été déséquilibrés, qui ont eu des visions ou des stigmates, qui ont eu fêlure quelconque de cerveau, trouvent dans ce livre une royale hospitalité. Et ils sont mille ! Et on les cite, et on les cite ! On n'est jamais las de les citer ! Prenant pour argent comptant la théorie, à mon

avis stupide, de certains médecins sur le génie : « Le génie est proche parent de la folie » (Lombroso) — « Toutes les fois qu'un homme est célèbre, et que les détails de sa vie sont assez connus pour permettre une étude profitable [sur lui], il rentre inévitablement dans la catégorie morbide. Il est digne de remarque qu'en règle générale, plus le génie est grand, plus grande est l'insanité (Nisbet) — [est-ce assez inepte, mon Dieu !] — prenant pour argent comptant cette théorie, M. James l'applique intrépidement aux choses religieuses et il cherche résolument l'esprit religieux dans les cerveaux détraqués ; et plus le cerveau est détraqué, plus il se croit en présence du génie religieux.

Il en résulte que je trouve cette note de moi, au crayon, vers la deux-centième page du volume : « Voilà qui est bien, mais ça finit par agacer qu'un livre sur la religion ne soit qu'un traité sur l'aliénation mentale. » Il en résulte ceci, aussi, qui est piquant lorsqu'on sait vers quelles conclusions M. James se dirige, que jusqu'à la moitié du volume on est persuadé que M. James fait un traité destiné à prouver que la religion est une maladie de l'humanité, analogue au gâtisme et digne à la fois de la plus profonde pitié et du plus parfait mépris. C'est très amusant ; c'est même une péripétie dramatique, parce qu'ensuite il y a surprise quand on s'aperçoit que M. James est religieux profondément.

Cette méthode est bizarre. M. James lui-même s'est aperçu qu'elle prêtait à la critique ; car il nous dit à la fin : « En illustrant par de nombreux exemples chacun de ces caractères, il a pu sembler que je recherchais de parti pris les formes les plus extravagantes du sentiment religieux.. » — Certes, et même des formes extravagantes de sensibilités qui n'ont absolument rien de commun avec le sentiment du divin.

Et il ajoute pour s'excuser : « Mais ces cas extrêmes sont de beaucoup les plus instructifs. Quand nous vou-

lons pénétrer les secrets d'une science quelconque, nous ne nous adressons pas à ceux qui la possèdent de seconde main ; mais bien aux maîtres les plus consommés, fussent-ils des personnages excentriques. » — J'entre mal dans ce raisonnement. Il repose sur cette majeure (ou il ne repose sur rien) : Les maîtres consommés en science religieuse sont les fous ; j'étudie donc les fous pour m'instruire en science religieuse. — Mais les fous, s'il vous plaît, ne sont maîtres consommés en science religieuse que parce que vous dites qu'ils le sont.

J'aimerais un peu mieux qu'on dît (ce que M. James dit à peu près dans un autre endroit, si j'ai bon souvenir) : il faut étudier les maladies pour connaître la santé ; il faut étudier l'organe malade pour connaître l'organe sain. — On dit beaucoup cela ; mais je ne le crois pas totalement. Il est vrai que la maladie aide à connaître la santé, parce qu'elle nous offre les fonctions de l'organe dans une sorte de *grossissement*. La maladie sert de microscope. C'est vrai ; mais en même temps qu'elle nous présente un grossissement des fonctions de l'organe, elle nous en offre une *altération*. Donc, en même temps qu'elle renseigne commodément, elle renseigne mal. En admettant que les cas excentriques dont M. James a multiplié les études fussent des cas ressortissant au sentiment religieux, ils nous renseigneraient sur la religion comme un foie hypertrophié nous renseigne sur le foie. Dans la moitié de son volume, M. James nous a présenté une religion hypertrophiée qui ressemble à la religion comme le nez que me donne mon caricaturiste ressemble à mon nez. Je ne vois pas en quoi mon nez caricatural est un bon document historique.

Heureusement une bonne moitié du volume de M. James est consacrée, sinon à la religion raisonnable, — car on est esclave de son point de départ et M. James reste presque jusqu'à la fin sous l'influence de cette idée de derrière la tête : toute religion où il entre du sens commun n'est

pas une religion, — du moins à la religion qui n'est pas celle des simples névropathes et qui ne se confond pas avec l'épilepsie. Son analyse de la *Sainteté* est très bonne, très sûre, très nuancée ; son analyse de l'ascétisme est excellente ; il a très bien compris que le fond de l'ascétisme est un besoin de lutte se transformant chez certains hommes en besoin de lutte contre soi-même, un besoin de vaincre se tournant en besoin de *se* vaincre. Auguste pardonnant à Cinna fait un exercice d'ascétisme. Ici point de névropathie (sauf dans certains excès que je n'ai pas besoin de dire que M. James a décrits complaisamment), mais une âme qui cherche la lutte parce qu'elle est généreuse et le danger parce qu'il est beau, une âme qui cherche à *n'être pas soumise* et qui veut se posséder pleinement dans sa victoire sur tout ce qu'elle sent qui l'amoindrit ou même *qui la limite*. L'âme ici cherche son infini et se rend compte souvent qu'elle en approche.

Ici j'accepte des rapprochements qui peuvent paraître aussi étranges que d'autres que fait ailleurs M. James ; mais qui, eux, me semblent justes. Au fond, Skobelef avait l'âme religieuse ; au fond, il est un ascète laïque ou un saint laïque. Mais oui ; parce qu'il aimait le danger pour le danger, comme le saint aime la souffrance pour la souffrance (et aussi du reste le danger pour le danger). Risquer la mort, c'est enivrant, parce que notre nature est de la craindre et que se battre contre sa nature, c'est noble, c'est grand, cela *vous agrandit*.

Toutes les pages de M. James auxquelles je fais allusion en ce moment sont d'un très grand psychologue.

De même toutes les fois que M. James trouve devant lui le pessimisme ou l'optimisme, il devient très intéressant et, à mon avis, très bien inspiré. Il n'aime guère les optimistes, et le passage suivant (qui me semble bien un peu dirigé contre Emerson) a un accent énergique, peu familier à M. James, qui me plaît fort, et un sens profond qui

me plaît encore plus : « Laissons de côté tous les égarements où l'ascétisme a pu entraîner les hommes dans les temps passés, quand l'intelligence humaine était enveloppée de ténèbres. Dépouillé des exagérations qui l'ont parfois défiguré, il faut reconnaître que pour comprendre la vie et la bien vivre, l'ascétisme est une attitude infiniment supérieure à l'attitude contraire. *De grands mots ronflants qui ne recouvrent que le vide de la pensée, voilà l'effet que produit sur nous l'optimisme naturaliste quand nous le comparons à l'ascétisme.* Pour autant que nous avons l'esprit religieux, nous aurions bien tort de mettre tout simplement l'ascétisme au rancart ; nous devrions plutôt chercher à détourner vers une fin objective et pratique les privations et les souffrances qui n'aboutissaient chez les vieux ascètes qu'à de touchantes niaiseries .. »

L'attitude pessimiste est la vraie attitude religieuse ; « le pessimisme englobe une plus large portion de la réalité que son adversaire » — « l'optimisme absolu est, sans contredit, une doctrine philosophique inadéquate, puisque les maux positifs dont il se refuse à donner une explication sont des éléments indéniables de la réalité. »

Oui, le pessimisme, c'est-à-dire la vive sensibilité des maux qui remplissent le monde est la base même des religions (bouddhisme, christianisme) que l'on peut appeler supérieures. Ces religions *naissent de la pitié* et évoluent vers l'amour, la pitié du reste étant déjà l'amour et l'amour n'existant pas sans un mélange encore de pitié. L'homme religieux plaint le monde, l'aime parce qu'il le plaint, voudrait lui assurer le bonheur, s'irrite contre Dieu qui a permis que le malheur fût (et ce blasphème est essentiellement religieux) et se réfugie dans « l'espérance » que tout sera compensé, rétabli et réparé.

Et dès que ce troisième stade est atteint, le pessimisme se transforme en une sorte d'optimisme transcendantal, tout

étant bien du moment que tout doit le devenir, mais seulement à la condition qu'il le devienne.

Cet optimisme transcendantal *retient en lui* tout le pessimisme et même ne subsiste que par lui. C'est cet optimisme qui est le vrai et qui est le seul qui ne soit pas sans entrailles.

En un mot, il faut être pessimiste quand on regarde et optimiste quand on espère, et on ne peut être optimiste quand on espère que quand on est pessimiste quand on regarde ; et cet optimisme à base de pessimisme, c'est l'esprit religieux lui-même ; c'est la *charité* (amour), c'est *l'espérance* que le bien sera, et c'est cette espérance devenue une *foi*, une conviction qui renverse toutes les valeurs, qui présente le malheur comme la matrice même du bonheur et renouvelle l'univers à nos yeux.

Mot naïf, profond peut-être, en tout cas auquel on peut donner un sens profond, d'un converti : « Auparavant le tonnerre m'épouvantait et j'étais terrifié quand je voyais se préparer un orage ; maintenant cela me réjouit. »

Pour sortir des digressions, toujours intéressantes, où se complaît pourtant un peu trop notre cher Will, serrons de près la question. Qu'est-ce que M. James entend par fait religieux ? De l'existence du fait religieux que conclut-il ?

M. James entend par le fait religieux considéré en sa généralité : « Les impressions, les sentiments et les actes de l'individu pris isolément, pour autant qu'il se considère comme étant en rapport avec ce qu'il regarde comme divin. »

Il entend encore (car il y a dans son livre plusieurs définitions de la chose), il entend encore par le fait religieux « vivement sentir, avec une sorte d'enthousiasme, que le possible dépasse le réel ».

Il entend encore par le fait religieux réduit en quelque sorte, et il le dit lui-même, à son minimum, une tendance au *plus grand*, à une extension de la personnalité. Le fait

religieux au minimum consiste en ceci : se rendre compte qu'il y a en nous un *moi* supérieur, potentiel, mystérieux ; que ce moi potentiel est le vrai moi ; et qu'il fait partie de quelque chose de plus grand avec quoi il cherche à se confondre et en quoi il trouve excitation, élargissement et plénitude.

Voilà deux ou trois définitions, entre plusieurs autres, qu'il faut retenir.

Elles sont justes et elles sont anglo-saxonnes.

Elles sont anglo-saxonnes en ceci qu'elles ne tiennent aucun compte du sentiment religieux comme sentiment d'union entre les hommes, comme sentiment commun, comme sentiment sociologique. Jamais, dans tout son livre, qui touche à tout, M. James n'envisage le fait religieux comme un fait sociologique, jamais ! Je gagerais que la religion considérée comme *religio* (lien) — que l'étymologie du reste soit vraie ou fausse — lui paraît non religieuse et peut-être contre-religieuse. Il le dit presque, ou il dit quelque chose qui porte à penser qu'il le croit. Parlant du vœu d'obéissance, il écrit : « Dans nos pays protestants on estime que l'individu a le devoir de régler lui-même sa conduite en subissant les conséquences heureuses ou malheureuses de son indépendance. Cette idée fait tellement partie de notre pensée que nous avons quelque peine à nous représenter des êtres raisonnables qui regarderaient comme un bien de soumettre leur volonté à la volonté d'un autre homme. J'avoue que pour moi cela tient du mystère. » — Solidarité, union, communauté, en choses religieuses, ne sont nullement synonymes d'obéissance ; sans doute ; mais l'homme qui écrit sur l'obéissance ce qu'on vient de lire ne peut évidemment avoir pour solidarité, union, communauté religieuse (lesquelles choses supposent toujours un certain engrenage, une certaine interdépendance des parties), beaucoup de passion, d'enthousiasme ou même de complaisance.

Évidemment la religion est pour M. James une chose individuelle, ultra-individuelle, jalousement individuelle, et telle que, plus elle est individuelle, plus elle est pure.

C'est singulier comme je me découvre catholique, quand j'y réfléchis. De même que pour M. James cela sans doute tient du mystère que des gens adorent Dieu, « cherchent le plus grand » en commun ; de même, moi, c'est assez difficilement que je puis m'imaginer qu'on le cherche tout seul. La religion pour moi, souvent du moins, car je n'ai pas toujours à cet égard le même point de vue, la religion pour moi c'est l'État des âmes. Je m'explique. Comme l'État politique est une force qui est constituée de la somme des sacrifices faits en sa faveur par les individualités, et comme les individualités, quoique restant partiellement libres, se sentent en force, se sentent en puissant, se sentent *en grand*, seulement dans l'état et dans l'union qu'ils ont avec lui ; de même la religion est peut-être autre chose que ce que je vais dire, mais elle est surtout pour moi le fait de se sentir unis dans la même pensée d'admiration, de reconnaissance, d'espérance (de plainte même) et parce qu'on est ainsi unis, de se sentir en grandeur ou tout au moins en extension, chacun s'agrandissant moralement de l'agrandissement moral de tous. La religion est l'État des âmes.

Mais M. James est anglo-saxon et il ne songe qu'à l'*habeas corpus* des âmes. Sa religion est essentiellement, elle est exclusivement individuelle. Voilà ce que j'entendais dire quand j'écrivais que les définitions de M. James sont tout à fait anglo-saxonnes.

Je disais en même temps qu'elles ne laissaient pas d'être justes. Oui, le fait religieux est bien le fait de se considérer comme étant *en rapports* avec un quelque chose qui nous dépasse infiniment. « En rapports », tout est là. L'homme qui *sait* seulement *qu'il y a* quelque chose qui est infini, n'a pas un grand fonds de sentiment religieux. « Le

monde est grand ; il n'a pas de bout ; c'est évident ; j'en fais partie ; mais je ne lui demande rien et je ne crois pas qu'il me demande quoi que ce soit ; j'y vis ; j'y mourrai ; il m'effraie quelquefois parce que je suis petit et qu'il est grand ; voilà tout. » Cet homme qui raisonne ainsi n'a pas un atome de sentiment religieux. L'homme au contraire est religieux qui croit, si peu que ce soit, avoir quelque rapport, autre que celui de dépendance matérielle, avec le monde. Le « naturaliste » comme Emerson ou comme M. Zyromski, qui se sent en communication ou qui se met, en s'entraînant, en communication avec la nature et qui croit qu'elle lui enseigne quelque chose est, rien qu'en cela, un esprit religieux. Marc-Aurèle, qui simplement acquiesce au grand tout, mais qui y acquiesce avec une manière d'enthousiasme et d'amour, est un esprit religieux. Le panthéiste (Spinoza), au fond peu différent du précédent et qui, considérant que Dieu vit en tout, considère surtout qu'il vit en Dieu, est essentiellement religieux. Le monothéiste qui croit à un Dieu personnel et providentiel avec lequel il est en communication soit par la prière, soit par l'oraison, soit par l'extase, est religieux d'une façon plus égoïste, je crois, mais aussi moins dispersée, moins discursive, plus directe et plus intense. Rapports ayant un caractère moral, rapports où la conscience est engagée entre l'homme et l'infini, de quelque façon que l'infini soit conçu, voilà le sentiment religieux, voilà le fait religieux en son essence.

Le fait religieux, considéré d'un autre biais, est bien encore « vivement sentir que le possible dépasse le réel ». Ceci pour marquer le caractère extra-scientifique, *méta-scientifique* de la religion. La science nous donne un ensemble de faits sensibles entre lesquels, du reste, elle s'attache à découvrir ou à inventer des lois. Rien de plus. Voilà le réel. Au delà du réel l'esprit religieux, selon ses degrés, suppose, entrevoit ou voit du possible, et un possible

illimité. Il suppose, entrevoit ou voit un monde qui pourrait être tout différent de celui qui est ; il suppose, entrevoit ou voit un monde qui pourrait être plus grand, plus beau, plus sain, plus heureux et plus juste que celui qui est. Et cela c'est l'idée d'au delà, de toujours au delà et aussi l'idée de puissance infinie. La puissance par quoi le monde est paraît toujours finie au regard de celui qui ne tient compte que du monde réel, puisque le monde réel pour nos yeux est fini. Dès que nous imaginons le monde comme autre qu'il est, nous imaginons du même coup une puissance qui n'a dans le monde que nous voyons qu'une des manifestations qu'elle pourrait avoir ; nous sommes au delà du sensible ; nous sommes dans le suprasensible, et n'y ayant aucune raison pour que le suprasensible soit limité, nous sommes dans l'infini.

— « Cela ne nous regarde pas, répond la science. »

— Cela nous regarde comme hypothèse — et comme hypothèse que la vue même du monde tel que nous le voyons nous suggère. Pourquoi l'homme est-il constitué de telle manière qu'il ne peut, à moins d'un parti pris, considérer le réel que comme une partie du possible, ce qui revient à dire le fini que comme une circonstance de l'infini ? Nous obéissons à *ce qui résulte* du contact de notre entendement avec le réel pour croire à l'irréel comme vrai ou comme vraisemblable ou comme possible. Cette obéissance est légitime, elle est rationnelle, elle est scientifique même, puisqu'elle est en conformité avec une loi parfaitement constatée de notre esprit.

— Encore est-il que le résultat de cette « obéissance » est une hypothèse.

— Il se peut ; mais il se peut aussi (comme le dit très bien M. James) que « la conscience religieuse ne demande pour vivre que la permission de croire à des hypothèses » et qu'elle en vive très légitimement, du moment que ces hypothèses ne sont pas absurdes ; — qu'elle les prend telles

que l'entendement les lui donne et sans les amplifier ; — qu'elle n'y ajoute que le plaisir qu'elle a à les croire vraies.

Et à ceci je crois que la science n'a rien à objecter.

Et enfin je trouve très bonne encore la définition qui est celle qui plus que les autres est du propre de M. James et qu'il présente, en conséquence, avec une certaine complaisance, discrète encore : le sentiment religieux est une *tendance au plus grand*, avec la conviction qu'en effet il y a un plus grand dont on fait partie.

Pour M. James, c'est le minimum, ceci, du fait religieux. Oui, c'en est le minimum ; mais en même temps cela s'applique à d'autres choses que la religion et montre, précisément par cela, et l'analogie qu'il y a entre le sentiment religieux et d'autres sentiments, et ce qu'il y a de religieux, sans qu'on s'en doute toujours, dans d'autres sentiments ; et enfin qu'il peut y avoir comne des substituts et des succédanés de religions.

Le fait religieux, c'est la tendance à un plus grand dont on se considère comme faisant partie ou que l'on considère comme étant la fin qu'on doit atteindre. Voyez-vous tout de suite que la première partie de cette définition rencontre et même couvre exactement, comme disent les Allemands, la formule de Nietzsche : « l'homme est un être qui est fait pour se dépasser » ? Seulement on dit toujours à Nietzsche : « pour se dépasser en vue de quoi ? » ; et il me semble qu'il ne répond pas grand'chose. M. James dit, lui : « pour se dépasser en vue d'un quelque chose de plus grand, avec quoi on se sent en rapport. » Et vous voyez que cela signifie : « se dépasser pour se dévouer. » Et c'est là, en effet, un fait religieux complet.

Mais se dévouer à quoi ? C'est ici que je remarque que la formule de James s'applique, en même temps qu'à la religion, à des choses autres que la religion. L'homme qui écoute la voix de la morale a en lui le fait religieux,

puisqu'il tend à se dépasser en vue de la réalisation d'un bien général qui est plus grand que lui et dont il fait partie. L'homme qui se dévoue à sa patrie, à sa cité, tout de même. Mais précisément cela prouve que le fait moral est un fait religieux et que l'homme moral est un homme religieux. J'ai été jusqu'à dire, et on l'a tant répété depuis que j'ai quelque envie de ne le dire plus, mais cependant je m'y tiens encore, que l'homme le plus religieux du monde est l'homme qui, sans croire à la religion, pratique la morale. Disons seulement, si vous voulez, que le fait moral est un fait religieux.

Disons aussi que le fait patriotique est un fait religieux, très nettement, d'après la formule de M. James, et cela n'est pas pour dire, et au contraire, que sa formule soit fausse. Mais aussi d'après sa formule il peut y avoir des substituts et des succédanés de la religion. La morale, à la condition qu'elle soit active, qu'elle soit altruiste, répond très bien à la définition de M. James *et la remplit*. L'homme qui se dépasse et qui se dévoue à ce quelque chose de plus grand que lui : réalisation d'une plus grande moralité parmi les hommes ; cet homme-ci, d'après la définition de M. James, *a une religion*. L'homme qui se dépasse et qui se dévoue à l'humanité (religion de Comte) a une religion. L'homme qui se dépasse et qui se dévoue à sa patrie a une religion.

De sorte que la définition, si juste essentiellement, de M. James, est à la fois trop étroite et trop large. Elle est trop étroite en ce sens qu'elle n'inscrit qu'un minimum de fait religieux ; elle est trop large parce qu'elle s'applique à des sentiments qui ne sont religieux, tout compte fait, que par métaphore.

M. James répondrait sans doute que le patriotisme ; que l'humanitarisme (quand il est sincère et n'est pas simplement un moyen de se dispenser d'être patriote) ; que la moralité active et forte *sont en effet des faits religieux* ; que

tout acte idéaliste, c'est-à-dire tout acte qui dépasse, chez l'homme, l'intérêt bien entendu, est par définition, — en tout cas par la sienne, — un fait religieux ; mais que le fait religieux le plus général, le plus vaste et celui qui a le plus de portée est celui qui va *le plus au delà*, le plus loin dans l'au-delà et qui unit l'homme à tout l'ensemble des choses créées.

A quoi je lui répondrai, par taquinerie peut-être, qu'un sentiment perdant en intensité ce qu'il gagne en extension, le fait religieux le plus vif est le dévouement de l'ancien pour sa cité et pour le Dieu indigète qui se confond avec sa cité ; et le fait religieux le plus vague et le plus mou est ou devrait être la religion de M. James, qui adore un je ne sais qui, qu'il appelle « le plus grand que moi ».

Mais je lui répondrai surtout, et très sérieusement, qu'il a raison ; que tout idéalisme, dans le sens où je prenais tout à l'heure ce mot, est un fait religieux, très religieux ; que depuis le simple *sentiment de l'honneur* jusqu'à l'ascétisme, la sainteté et la folie de la croix, tout ce qui est idéalisme est chose, souvent sans s'en douter, d'essentiellement religieuse, et que par parenthèse, et c'est tout à fait l'attitude de M. James, il résulte de ceci que tout simple honnête homme doit respecter, estimer, honorer et aimer l'homme religieux comme étant de la même famille humaine que lui. Le prêtre, catholique ou autre, le fidèle, de telle ou telle autre religion, est mon frère, parce que, comme lui, je sais sacrifier quelque chose de mes intérêts à une pensée, à la pensée de quelque chose de plus grand que moi ; et s'il sait sacrifier plus que moi, je lui dois respect, et si je sais sacrifier plus que lui, il me le doit ; mais nous sommes, sinon de la même paroisse, sinon de la même église, du moins d'*église*, l'un et l'autre.

Voilà le fait religieux défini, par trois définitions, au moins, qui ne se contrarient point et qui concordent.

Maintenant, et ceci, pour une raison qu'on verra plus

tard, est très important, *de quoi s'accompagne*, dans l'esprit et dans le cœur de l'homme religieux, le fait religieux ? Il s'accompagne surtout, — car cela, naturellement, dépend fort des complexions, — il s'accompagne surtout de joie, de sérénité et de force. Il triple ou décuple les facultés humaines les plus saines. Le « sentiment » qui accompagne le fait religieux est « sans contredit une excitation joyeuse, une expansion *dynamogénique* qui tonifie et ranime la puissance vitale... L'émotion religieuse triomphe d'un tempérament mélancolique, donne à l'âme la persévérance, communique aux objets les plus ordinaires une valeur, un charme, un éclat tout nouveaux. C'est un état biologique (?) aussi bien que psychologique. L'anhédonie qui supprime cette joie est un écroulement. [Très exact. Rappelez-vous, si c'est votre cas, les premières semaines qui ont suivi le jour où vous avez perdu la foi. Rappelez-vous votre état d'âme quand vous l'avez retrouvée, si vous êtes de ceux qui, selon la belle parole de Newman « sont nés deux fois ».] Le *contenu réel* de la foi peut se réduire à presque rien... mais se sentir né pour les grandes choses et sentir que le monde est merveilleusement propre à les faire éclore, ce qui est le germe non différencié des croyances, du reste, les plus diverses, est une sorte de tonification de l'âme qui, ou l'amplifie et la renforce, ou plutôt la rend à elle-même et fait qu'elle est en réalité et en acte tout ce qu'elle était en puissance.

C'est ici qu'il faut placer le mot profond de Tolstoï : « La foi, c'est ce qui fait vivre les hommes. »

De l'existence universelle du fait religieux et du sentiment de plénitude et de force qui l'accompagne qu'allons-nous conclure ? 1° Que le fait religieux est éternel ; 2° qu'il est justifié.

Il est éternel, puisque, d'après l'analyse que nous en avons faite, il repose sur un trait fondamental de la complexion humaine, sur le besoin de se dépasser, sur le

besoin, en se dépassant, de s'estimer, sur le besoin d'être satisfait de soi, sur l'idéalisme en un mot — ou plutôt puisqu'il est l'idéalisme lui-même.

Il est justifié *par ses résultats*, puisqu'il fait l'âme humaine plus grande et plus forte qu'elle ne serait sans lui.

Ceci est le point de vue *pragmatique*, le même absolument où se placent les néokantiens pour justifier la morale et même, si je puis dire, pour la fonder par contre-coup, pour la fonder rétroactivement. La morale se fonde sur ceci que quand elle existe ses effets sont excellents ; la morale se fonde sur ce qui sort d'elle. De même le fait religieux non plus se fonde, mais se justifie par la considération de ses effets, qui sont excellents.

C'est ici qu'on pourrait discuter et qu'un Voltaire viendrait pour dire que, s'il est possible que le fait religieux ait des effets excellents, il est historique aussi qu'il en a d'épouvantables ; et pour ajouter que c'est à la statistique d'établir s'il a plus d'effets bons que d'effets mauvais ; et pour conclure que, tant que cette statistique très difficile à faire ne sera pas achevée, le fait religieux attend sa justification et ne l'a pas.

Pour moi, sans vouloir atténuer la valeur de cette objection, je dirai simplement qu'à me rappeler ce que je sais d'histoire et qu'à regarder autour de moi, je vois plus de choses, beaucoup plus, à l'actif du fait religieux qu'au passif d'icelui. Quand on songe à l'histoire elle-même et surtout à la *subhistoire* (qui est l'histoire vraie), je veux dire quand on songe, par-dessous le tumulte des batailles, des insurrections et des chocs d'armes, à la vie quotidienne et continue des peuples, à la vie obscure et lente, faite d'efforts, de travaux, de labeurs, de quelques joies et plaisirs, on voit l'immense service rendu par un peu, par peu ou prou d'idéalisme mêlé continuellement et intimement à cette vie pénible et triste ; on voit qu'il est bien

vrai que c'est là ce qui fait vivre, ce qui fait supporter la vie, en la *changeant*, en la transposant, en lui donnant et une autre couleur et un autre sens. Oui, tout coup vaille, si l'on me permet cette familiarité, et à tout risque je souhaite que l'idéalisme, *qui a de très mauvais effets*, continue d'exister, de sévir, si vous voulez, parmi les hommes, parce qu'il en a de très bons *qui sont continus* et parce que, tout compte fait, je suis certain qu'il rend plus de services qu'il ne fait de mal, encore qu'il en fasse.

Or le fait religieux est la forme la plus nette et la plus accessible aux hommes de l'idéalisme, à tel point que tout idéalisme devient un fait religieux. M. Gustave Le Bon a-t-il assez bien démontré que le socialisme, exactement comme toute religion, s'il est un moyen de parvenir pour les aigrefins, a tous les caractères, sans en excepter un, du « fait religieux » pour les « croyants » ?

Quoi qu'il en soit, voilà le point de vue de M. James ; voilà le point de vue pragmatique. Le fait religieux est vrai parce qu'il est bon. Son utilité prouve sa vérité. Il est sanctionné par son excellence. Si vous tenez à dire que c'est la pragmatique sanction, je vous laisse le dire.

Ceci encore est bien anglais. Bossuet prouve que la religion est vraie. Chateaubriand montre qu'elle est belle. L'Anglo-Saxon montre qu'elle est utile. Si elle est utile, elle est vraie. Un certain Leuba, que M. James cite souvent, répète sans cesse, crûment, que les hommes cherchent un Dieu « dont ils puissent se servir » ; et que quand ils ont trouvé un Dieu dont ils puissent se servir ils y croient, à cause de cela, et ont raison d'y croire. Comme nous sommes loin de cela, nous autres qui répétons, au contraire, ou presque au contraire : « Le vrai est ce qu'il peut. Il n'a pas à s'inquiéter de ce qui doit, bon ou mauvais, sortir de lui, des effets, mauvais ou bons, qu'il doit avoir. » Nietzsche a des pages bien pénétrantes sur cette idolâtrie du vrai, qui est peut-être, elle aussi, une illusion,

un préjugé. En tout cas, c'est bien le nôtre, à nous, tous fils de Descartes et bercés tout enfantelets dans le *Discours de la méthode*.

Va pour la transition qui se présente. Descartes était double. Comme philosophe, il ne croyait qu'à l'évident et au démontré; comme homme privé, il était chrétien et même dévot. Chose assez curieuse, dans cette terrible question des rapports entre le fait religieux et la science, M. James arrive à peu près à la même attitude. Il arrive à un dualisme qui n'est pas un duel. Il dit : comme savant, je ne crois qu'aux faits sensibles et aux formules synthétiques des faits sensibles ; comme homme, je crois, en moi-même, au fait religieux qui est en moi et aux « hypothèses » que ce fait me suggère et que j'ai vérifiées comme m'étant éminemment profitables ; — et il semble qu'il ajoute : et cela ne contrarie pas et ne blesse pas mon besoin d'unité, parce que ce besoin, je ne l'ai pas.

M. Boutroux lui répond, avec beaucoup de bienveillance, du reste, et de respect, dans la préface dont il a honoré la traduction française : « Isoler complètement la religion de la science selon le principe d'un dualisme radical, c'est un parti qui paraît plus *commode* que *satisfaisant*, parce qu'à ce compte la religion ne peut plus être distinguée des états purement subjectifs du moi individuel. Si la religion doit avoir une valeur universelle, il faut que la vérité en soit liée, de quelque manière intelligible, à celle de la science. »

Je répondrai à cela d'abord ceci : la « valeur universelle » du fait religieux, c'est d'être un fait universel, au moins en tant que tendance. Si l'homme est un être qui tend à se surpasser et qui tend à un plus grand que lui dont il aime à faire partie, voilà qui est fait ; l'homme est un animal mystique. Ce fait religieux a-t-il une valeur universelle rationnelle et peut-il être formulé en loi comme les vérités scientifiques ? Non ; mais il est universel en

tant que fait, ce qui est déjà quelque chose. Voilà ce que je réponds d'abord.

Je réponds ensuite, en recommençant à citer M. Boutroux : « D'autre part, s'il est désormais démontré que la certitude religieuse, essentiellement *pratique*, ne peut rentrer dans la certitude scientifique, il convient alors de se demander *si la certitude scientifique elle-même ne serait pas un cas et une dérivation de la certitude pratique.* » Allons donc ! Nous y voilà ! Nous voilà au point ! Et par parenthèse j'aurais bien voulu que M. Boutroux fît plus qu'*indiquer* brièvement cette vue. Mais oui, précisément, la certitude scientifique n'est pas autre chose qu'un cas de la certitude pratique. Ce n'est pas *seulement* un philosophe, M. Boutroux, qui se le demande ; c'est un savant, et quel savant ! c'est M. Poincaré qui l'affirme. D'après lui, les lois scientifiques ne sont pas vraies ; elles sont « commodes » ; et elles sont vénérables non parce qu'elles sont vraies ; car elles ne le sont pas plus que d'autres ; mais parce qu'elles sont « commodes ». Ce ne sont que les façons les plus aisées que l'on ait trouvées d'expliquer ou plutôt de se représenter l'univers. S'il en est ainsi, il ne faut pas que la science se prévale d'une supériorité de certitude quelconque sur la religion ; et de la religion et de la science voilà que nous avons à dire exactement les mêmes choses ; et il y a très exactement *parité*.

La science observe les faits.

— « Moi aussi, dit la religion ; j'observe le fait religieux. »

— La science, ensuite, découvre des lois expliquant ces faits et les présentant dans un ordre intelligible, reconnaissant du reste que ces lois ne sont que des commodités d'exposition et n'ont de valeur que leur utilité.

— « Moi aussi, dit la religion, du fait que j'observe je tire une loi de croyance et une loi de conduite qui n'est qu'une hypothèse, comme vos lois ne sont que des conven-

tions, mais qui est très utile et qui n'a de valeur que son utilité, et ma loi est justifiée tout autant *et de la même façon* que les vôtres. »

Oui, il y a parité, et si M. James avait lu M. Poincaré, ce dont je doute, il s'apercevrait d'une chose, dont je me suis avisé dès les cent premières pages que j'ai lues de lui, c'est à savoir que, loin d'être en opposition avec l'esprit scientifiqne, ou en dehors de l'esprit scientifique, il est pénétré, au contraire, d'esprit scientifique jusqu'au fond de son être intellectuel.

Voilà un dualisme qui disparaît et une conciliation qui se dessine. Mon Dieu, oui ! Le jour où la science aura reconnu qu'elle est un magnifique expédient appliqué à des faits, du reste solides ; et où la religion aura reconnu qu'elle est une sublime hypothèse fondée sur des faits du reste certains, il y aura entre elles, sinon contrat de fraternité, du moins déclaration d'égalité, ce qui est un acheminement au bon ménage.

— Mais ceci est une conciliation ou une réconciliation qui ne se fait que dans la maison du scepticisme !

— Mais non ! Mais non ! Elle se fait dans le domaine de la prudence, de la modestie et de l'humilité. Elle se fait surtout dans le domaine du bon sens. Elle est la confession naïve et sincère que nous sommes parfaitement incapables de saisir le vrai et que nous n'en saisissons que les apparences qui sont à notre portée, à notre usage et à notre utilité, ce qui du reste est beaucoup et devrait nous contenter. Quant au vrai, en science comme en religion, il nous échappe d'une fuite éternelle ou plutôt d'une éternelle immobilité. Et devant lui — à distance — il n'y a qu'un mot qui serve : « Ma substance n'est rien devant vous. »

Et ceci est une parole éminemment religieuse et essentiellement scientifique.

Emile Faguet.

L'Education de la volonté [1]

Il faut saluer la vingt-septième édition de l'*Éducation de la volonté* de M. Jules Payot. Il est convenable.

Il est convenable parce que M. Payot n'est connu de ce que j'appelle le public courant, et j'entends par là celui qui court, que par certains traits d'ingénuité que les journalistes belligérants — j'en ai été une ou deux fois — ont relevés avec gaîté et qui lui ont fait une réputation très méritée, sans doute, mais qui ne doit pas être la seule qui reste attachée à son nom.

L'*Éducation de la volonté*, qui, s'il vous plaît, et sinon l'auteur, du moins l'éditeur nous en prévient avec diligence, a été traduite en allemand (R. Voigtander, Leipzig), en espagnol (Madrid, 1896), en polonais (Varsovie, 1897), en suédois (W. Billes, Stockolm), en bulgare (Sophia, 1897) et aussi en russe, puisque la traduction bulgare est donnée comme ayant été faite « sur la deuxième édition russe » ; sans compter qu'elle a été encore « abrégée » en langue bulgare en 1899), — l'*Éducation de la volonté*, Bulgarie à part, est un très bon livre.

C'est du reste l'avis de l'auteur, qui nous dit dans sa « *préface de la vingt-septième édition* » : « En treize ans et demi l'*Éducation de la volonté* arrive à sa vingt-septième édition et elle est traduite dans la plupart des langues européennes. Un tel succès prouve combien est profond le besoin auquel ce livre répond. »

(1) Par M. Jules Payot, chez Alcan.

Notez de plus que « la publication des lettres qu'a reçues l'auteur constituerait un document émouvant sur l'état d'âme des jeunes gens à notre époque ». (Pourquoi ne pas publier ce document émouvant? Le seul défaut que je connaisse, ou plutôt que je me permette d'entrevoir en M. Payot, c'est un inquiétant excès de modestie.)

Donc l'*Éducation de la volonté* est un livre maître, et il sied d'en dire son opinion après une nouvelle lecture très consciencieuse et très lentement conduite.

Le seul défaut (et que vous verrez qui n'est pas très grave) du livre de M. Payot est d'être composé de deux parties qui ne sont pas, comment dirai-je? du même *degré*. La première est un traité sur la volonté et sur les « exercices de volonté », comme aurait dit le vénérable Loyola ; la seconde est une suite de conseils aux étudiants sur leur hygiène, sur leurs fréquentations, sur l'emploi de leur temps, sur l'utilité, dont ils ne doivent pas douter, qu'il y aurait pour eux à éviter le commerce des femmes ou l'onanisme. Ces conseils sont excellents ; mais ils ne sont pas du même degré que la première partie. Ils sont à peine de la même nature. Ils devraient former un livre à part. Il est probable que M. Payot, quand il a formé le dessein du livre dont il s'agit, ne songeait qu'à un livre pratique, qu'à un livre de conseils aux étudiants, qu'ensuite, très judicieusement, il l'a fait précéder de considérations sur cette question préliminaire, de toute importance : « peut-on donner des conseils? la volonté est-elle éducable? » ; qu'ensuite son éditeur lui aura dit : « Mais, s'il vous plaît, *Conseils aux étudiants* n'est pas un titre digne d'un tel livre ; il faut intituler cela *Éducation de la volonté ;* c'est bien plus beau. » Oui ; mais dès lors c'est toute la seconde partie, et très étendue, qui n'est plus digne du titre ; car enfin un traité de l'éducation de la volonté doit s'adresser à tous les hommes et non pas seulement aux étudiants, avec minutieuses dissertations sur leurs restau-

rants, leurs tavernes, leurs garnis et leurs alcôves. On voit très bien ce que je veux dire : il y a ici deux livres, fort louables tous deux, mais dont l'un détone relativement à l'autre et l'autre relativement à l'un. Il fallait les imprimer séparément. Je ne m'attacherai ici qu'au premier.

La question de la volonté soulève avant toute autre celle du libre arbitre. M. Payot, dont je le félicite absolument et dont je félicite aussi son incomparable maître M. Th. Ribot, ne croit pas au libre arbitre vulgaire, si je puis ainsi parler, au libre arbitre au sens vulgaire du mot, à ce libre arbitre actuel et instantané qui consisterait en ceci que je puis, en ce moment, en cette seconde, faire absolument ce que je veux, ce que je résous de faire. Il ne croit pas aux professeurs, s'il en est encore, qui disent à leurs élèves : « Vous êtes libres. Saisissez-vous de votre liberté et exercez-la : elle va agir immédiatement. Vous n'êtes nullement déterminés ; vous n'êtes nullement engrenés. » M. Payot n'admet pas cette doctrine et il la considère comme très dangereuse, avec raison.

Car si nous persuadons à un homme ce qui précède, que va-t-il se passer ? Il essaiera, dans cinq minutes, de mettre en jeu son libre arbitre, pleinement, intégralement, absolument, divinement. Il s'apercevra qu'il essaye de soulever une montagne et il sera découragé et il se dira, peut-être une fois pour toutes : « Du libre arbitre ? Je n'en ai pas. C'est une erreur qu'on m'a enseignée. C'est une duperie. J'y renonce. »

M. Payot ne croit pas davantage aux « idées forces » de M. Fouillée. Ici, quoique étant encore avec lui, je suis moins complètement, moins énergiquement de son avis, parce que je suis de ceux qui croient savoir que toute idée étant très mêlée de sentiment et tout sentiment très mêlé d'idée et y ayant génération continue des uns aux autres, autant au moins entre les uns et les autres entrelacement perpétuel, il est impossible qu'une idée n'ait pas quelque

force ; je le crois, ce me semble, comme Descartes qui a dit : « Et il faut remarquer que ce qu'on nomme communément des vertus sont des habitudes en l'âme qui la disposent à certaines pensées, en sorte qu'elles sont différentes de ces pensées, mais qu'elles les peuvent produire et réciproquement être produites par elles. » Je le crois donc, mais encore je n'ai pas besoin de dire que je crois surtout à la force des sentiments, des passions et des habitudes.

Donc M. Payot ne croit pas au libre arbitre souverain et il ne croit pas à l'influence des idées sur les déterminations.

A quoi donc croit-il ? Il croit que libre arbitre *n'est pas*, mais qu'il *se fait* et qu'on *ne l'a pas*, mais qu'on l'*acquiert*. M. Payot dit à peu près du libre arbitre ce que Renan disait de Dieu : « Il n'existe pas ; mais il existera peut-être un jour. Je crois même qu'il commence. » M. Payot dit à peu près à chaque homme : « Il y a un Dieu en vous, et vraiment un Dieu assez puissant, quoiqu'il ne puisse pas être tout-puissant. Il y a un Dieu en vous. Seulement il n'existe pas. Mais il peut parfaitement naître et il dépend de vous qu'il naisse et qu'il grandisse et qu'il se développe et qu'il devienne très fort, si fort qu'il paraisse être vous tout entier et vous lui. Donc *non est*, mais *fit*, à la condition que vous disiez tout le temps : *fiat*. »

Voilà la théorie. Pour peu que l'on ait feuilleté ce que j'ai écrit, on sait assez que c'est la mienne. Seulement M. Payot la déduit et l'expose avec assez d'originalité et il faut le suivre dans son exposition.

Il n'y a que la passion, il n'y a que l'émotion et, pour parler encore plus net, il n'y a que le *désir* qui soit actif, qui produise l'action. Par conséquent, sans désir de bien faire il n'y a *rien* qui puisse nous pousser à faire bien. Il est vrai ; il faut parfaitement accorder cela. Seulement, le *sans-désir* de faire bien *n'existe pas*, l'état d'esprit ou plutôt l'état d'âme où n'existe aucun désir, même *minimum*, de faire

bien est inconnu. Ce sans-désir-bon ne se rencontre) et encore c'est chose qu'on pourrait contester) que chez certains aliénés, chez ceux que l'on pourrait appeler les gens atteints de « folie morale ». Ceux-ci étant écartés, il nous reste l'immense majorité du genre humain, chez laquelle existe un désir au moins léger, un minimum de désir du bien. Or c'est ce désir qu'il s'agit de cultiver.

On le cultive en s'habituant à l'aimer et on lui donne des forces en l'aimant. A mesure qu'on le *considère*, qu'on y appuie sa réflexion, on s'y attache, on le chérit, et à mesure qu'on le chérit, il augmente. C'est une auto-suggestion très lente, mais qui, avec le temps comme facteur, devient aussi forte que toute autre. En d'autres termes, et ici c'est moi qui parle et il y a peut-être quelque divergence entre ma conception et celle de M. Payot, en d'autres termes, la maîtrise de soi ayant pour ennemies les passions, il s'agit de faire du désir de la maîtrise de soi *une passion aussi*, et cela est possible parce que le désir de maîtrise de soi est au moins, en chacun, un désir plus ou moins vif et tout au moins un désir naissant.

Remarquez que ce désir de maîtrise de soi est très *naturel ;* car il est un besoin d'indépendance. L'homme est naturellement très déterminé ; mais aussi et en revanche il est naturellement aussi assez désireux d'autonomie. Eh bien, c'est ce désir même qu'il s'agit de transformer graduellement en passion forte. Il est difficile ; mais il n'est pas extrêmement difficile d'y réussir.

D'autre part, l'homme est naturellement paresseux, passif, enclin à se laisser mener, soit par les influences extérieures, soit par les influences intérieures qui sont les passions. Il s'agit, en y attachant l'attention, puis la réflexion, puis l'amour, de *favoriser* en nous l'instinct combattif et de chercher les joies de la lutte dans le combat contre nos passions et contre les influences extérieures qui les secondent. C'est ainsi surtout que le désir de vaincre

nos passions devient une passion elle-même et nous fait goûter les mêmes jouissances, mais plus vives, que les passions proprement dites nous feraient goûter.

Ce qui me plaît dans les raisonnements de M. Payot sur ce point, c'est qu'il a très bien compris : 1° que le libre arbitre absolu et immédiat dont on parlait autrefois n'existe pas ; 2° que le libre arbitre progressif, le libre arbitre par le *fit* et par le *fiat*, celui-ci même, ne se *crée* pas non plus, même très lentement ; car pour qu'il soit actif, pour qu'il soit puissant, pour qu'il soit une *cause*, il faut qu'il soit une passion. Or s'il était créé, même lentement et par devenir, il serait donc une passion factice. Or qu'est-ce que c'est qu'une passion factice ? Cela n'existe aucunement. Il faut donc bien savoir que le libre arbitre existe en nous et à l'état de passion plus ou moins forte et qui est ou besoin d'autonomie, ou instinct de lutte, ou fierté, ou... et que c'est cette passion qu'il s'agit de rendre forte et peu à peu victorieuse de toutes les autres.

Pour moi, cette passion initiale avec laquelle on fait du libre arbitre c'est plutôt que toute autre chose le besoin d'autonomie, le besoin d'indépendance, le besoin de se sentir maître de soi, et c'est une façon de dire que la passion initiale avec laquelle on fait du libre arbitre, c'est le désir du libre arbitre ; mais c'est précisément là ma façon de penser.

Voltaire a très bien fait entendre cela. Sa définition de la « liberté » me paraît excellente :

> La liberté dans l'homme est la santé de l'âme,

c'est-à-dire les passions sont les maladies de l'âme humaine.

> Hélas ! Combien le cœur a-t-il de maladies !

Avec cette particularité que le corps peut être sans maladies, ou à peu près, tandis que l'âme a toujours ses maladies en elle, plus ou moins graves, plus ou moins malignes. Or le désir de maîtrise de soi, le désir de libre arbitre, c'est le désir de santé morale. Ce désir, en s'y attachant, en le cultivant, on le rend fort, et c'est ce désir même qui, triomphant des maladies, finit par établir en nous la « santé de l'âme ». La santé de l'âme, c'est l'âme qui à force de vouloir guérir s'est guérie et marche sans plus rien ni qui la retienne ni qui l'agite.

La liberté est donc une libération. L'homme n'est pas libre, il ne l'est jamais ; mais il est libre de se libérer partiellement, incomplètement, mais d'une manière de plus en plus complète ou, si l'on veut, de moins en moins incomplète.

Les analyses que fait M. Payot de cette libération progressive sont ingénieuses et même amusantes, sérieusement et intelligemment amusantes. De quoi faut-il se libérer ? De ses passions, des influences extérieures. Eh bien, il y a un moyen, parmi beaucoup d'autres, qui est fort bon. Faites des interversions. Considérez les passions comme des influences extérieures et les influences extérieures comme des passions.

Oui bien ! M. Payot n'a pas dit tout à fait cela ; mais il n'importe : tantôt je le suis, tantôt je le précède, toujours je l'accompagne au moins à portée de la voix. Considérez les passions comme des influences extérieures. Supposez, d'autant plus que c'est souvent vrai, que vos passions vous viennent d'autrui. La Rochefoucauld n'a-t-il pas dit : « Il y a bien des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient pas entendu parler d'amour » ? Dites-vous donc : « Je suis amoureux parce que j'ai vu des gens qui l'étaient. Je vais au café parce que d'autres y vont. » Tout de suite vos passions vous paraîtront des fâcheux, des « raseurs », comme nous disons aujourd'hui. Vous

vous direz : « C'est idiot de perdre temps et force et santé parce que d'autres les perdent, qui me sont complètement indifférents. Ces passions, ce sont des étrangers qui se sont établis chez moi sur recommandation de n'importe qui. Je suis trop dupe. »

Oui, ce que dit Sully-Prudhomme de « l'habitude » (qui n'est qu'une passion cristallisée), vous pouvez le dire de toute passion maîtresse qui s'est emparée de vous :

> L'habitude est une *étrangère*
> Qui supplante en nous la raison ;
> C'est une ancienne ménagère
> Qui s'installe dans la maison.

Dès que vous vous serez dit cela, vous commencerez à détester l'intruse et vous prendrez dans cette aversion quelque force au moins pour l'éliminer.

D'autre part, considérez les influences étrangères comme des passions et, c'est-à-dire, toujours, comme des maladies. Si les passions sont des maladies innées, les influences étrangères sont des maladies contagieuses. Dites-vous que l'exemple, sans qu'il soit toujours mauvais, d'abord l'est très souvent ; et ensuite a toujours cela de dangereux, de suspect, qu'il est un exemple et qu'il est un peu humiliant de se conduire sur le modèle des autres ; qu'il ne faut jamais céder à l'exemple qu'après réaction, ce qui veut dire tout simplement après contrôle. De même qu'on cherche à créer le libre arbitre ou à l'acquérir en réagissant contre ses passions, de même on doit chercher à acquérir ou à créer son libre arbitre en réagissant contre la force en quelque sorte mécanique de l'exemple. Quand, après réaction préjudicielle, en quelque sorte, vous aurez reconnu que l'exemple est bon, suivez-le, il n'y aura plus de danger, précisément parce que cet

exemple ne sera plus, à proprement parler, un exemple. Vous ne le copiez plus ; vous ne vous y *conformez* plus ; vous vous conformez à une idée très personnelle dont l'exemple n'aura été que la source, l'origine ou plutôt qûe l'occasion.

M. Payot a une bonne page sur ces influences extérieures : « Ah ! oui ! presque tous subissent à un degré incroyable les suggestions venues du dehors ! C'est d'abord l'éducation de la famille, et les familles de philosophes sont rares. Rares par suite les enfants qui reçoivent une éducation rationnelle. Ceux mêmes qui sont favorisés d'une telle éducation baignent dans une atmosphère de sottise. L'entourage, les domestiques, les amis, qui subissent puissamment l'influence de l'éducation publique, farciront la mémoire de l'enfant des formules qui ont cours dans la société. Lors même que la famille pourrait élever des cloisons étanches contre ces préjugés, l'enfant aura des maîtres, dont bien peu réfléchissent, et des camarades infestés de l'esprit commun... »

Autant de maladies contagieuses dont la volonté aura à se défendre. Cela fait songer au mot d'Ibsen : « L'homme le plus libre est celui qui est seul. »

Il ne faudrait pas exagérer pourtant. L'homme étant fait pour vivre en société et ne pouvant pas vivre autrement ne doit pas trop construire autour de lui de ces « cloisons étanches ». *Væ soli* reste vrai, en ce sens que la plus mauvaise compagnie que vous puissiez fréquenter, c'est encore la vôtre, parce que c'est celle que vous aimez trop. Il faut prendre garde. Seulement je dirai, me permettant de corriger Ibsen : l'homme le plus libre est celui qui sait rester seul dans la compagnie des autres, c'est-à-dire qui ne perd jamais au milieu des autres sa faculté de réaction, autrement dit de contrôle, qui n'est point passif, qui reste actif en recevant l'action d'autrui et qui, pour ainsi parler, met de la solitude dans les compagnies, garde une

part de solitude dans le commerce. Se prêter, ne pas se donner, se garder en se communiquant. C'est en fait de relations que donner et retenir vaut.

Une « relation extérieure » à laquelle M. Payot a bien fait de songer parce qu'on y songe peu et qu'il faut, en effet, la surveiller attentivement, c'est le langage. Le langage aussi est une terrible maladie contagieuse. Il est tout plein de microbes. Il est un terrible véhicule de microbes : « Vivant parmi ses semblables, l'enfant le mieux élevé devra parler le langage de ses semblables. Or le langage est d'origine populaire. La foule l'a fait à son image. Elle a déversé en lui sa médiocrité, sa haine pour tout ce qui est supérieur, son jugement épais et naïf qui s'arrête aux apparences. (Bien peu démocrate, M. Payot ; enfin il a peut-être raison malgré cela.) Aussi retrouve-t-on dans le langage des multitudes une foule d'associations d'idées élogieuses pour la fortune, pour le pouvoir, pour les faits de guerre (à la bonne heure ! M. Payot est antimilitariste ; il va rentrer en grâce) et méprisante pour la bonté, pour le désintéressement, pour la vie simple, pour le travail intellectuel. Nous subissons à un haut degré cette fâcheuse suggestion. En voulez-vous une preuve ? Qu'on prononce devant vous le mot « grandeur », il y a cent à parier que le mot évoquera des idées de puissance, d'apparat, avant de vous faire penser à la grandeur morale. Tous penseront à César, personne à Epictète. Est-ce de bonheur qu'il s'agit ? Voilà que se lèvent dans l'esprit les idées de fortune, de pouvoir, d'applaudissements. Faites, comme je l'ai faite, l'expérience sur une quinzaine de mots caractéristiques... et vous serez édifié. *Vous en conclurez que le langage est le plus puissant instrument de suggestion que possède, au préjudice des esprits de valeur, l'ignorance sotte et vulgaire.* »

« Que ne puis-je m'exprimer avec des notes de musique » ! disait Joubert, tout à fait dans le même esprit. Et Sully-Prudhomme :

Je suis las des mots, je suis las d'entendre
Ce qui peut mentir.
J'aime mieux des sons, qu'au lieu de comprendre
Je n'ai qu'à sentir.

Le langage est donc une tyrannie insidieuse et enveloppante dont il faut savoir, sinon s'affranchir, du moins se défendre.

Ainsi la vie de l'homme qui veut être libre sera une longue libération. On a dit, et c'est Roussseau : « L'homme est né libre et partout il est dans les fers. » On a dit aussi, et c'est je ne sais plus qui : « Nous naissons originaux et nous mourons copies. » La vérité est très différente : l'homme naît esclave, et le plus souvent il reste tel, ajoutant à l'esclavage de l'hérédité l'esclavage des habitudes empruntées. L'homme naît copie et il continue à copier ou il revient toujours à copier, comme Bouvard et Pécuchet. Et *ce qu'il faudrait*, c'est tout le contraire: l'homme naissant esclave et peu à peu se faisant libre ; l'homme naissant copie et peu à peu se faisant original. Et voilà précisément l'œuvre de la volonté. La volonté, c'est la conquête de l'homme par lui-même, et l'éducation de la volonté, c'est la stratégie de cette conquête. M. Payot est un fort bon professeur de cette école de guerre.

Évidemment il a fortement médité ces grandes paroles de Descartes (d'où peut-être est né son livre): « ... Il est certain que la bonne institution sert beaucoup pour corriger les défauts de la naissance et que *si l'on s'occupe souvent à considérer ce que c'est que le libre arbitre* et combien sont grands les avantages qui viennent de ce qu'on a une ferme résolution d'en bien user... on peut *exciter* en soi *la passion* de générosité et ensuite en acquérir la *vertu*, laquelle, étant comme *la clef de toutes les autres vertus*, et un remède général contre tous les déréglements des passions,

il me semble que cette considération mérite bien d'être remarquée. »

Ces classiques ont une façon tout unie de dire des choses immenses : « il me semble que cette considération mérite bien d'être remarquée. » Oui, il me semble aussi.

EMILE FAGUET.

Étude sur la littérature italienne : Le théâtre de Giacosa.

Le cas de cet auteur dramatique auquel l'Italie lettrée adressa, le 4 septembre dernier, l'hommage de funérailles presque nationales, me semble l'un des mieux propres à montrer la relativité de la gloire littéraire. Selon que l'on se place au point de vue italien ou au point de vue européen, l'importance de Giuseppe Giacosa décroît, en effet, dans des proportions étonnantes. Tandis que ses compatriotes voient en l'auteur de *la Partie d'échecs*, des *Tristes amours* et de *Comme les Feuilles* un rival parfois préférable de d'Annunzio et de Fogazzaro, les curieux de littérature transalpine, de France ou d'ailleurs, se bornent à admirer la maestria avec laquelle cet écrivain sut adapter au goût de son public des pensées et des esthétiques empruntées à des latitudes fort distantes et dans l'histoire et sur les cartes géographiques. Il est donc malaisé d'établir la formule de cette intelligence. Des deux critiques français qui s'y sont essayés, Mme Jean Dornis s'en est tirée à force de bienveillance, et moins en jugeant ces comédies qu'en les racontant, je n'ai pas besoin d'ajouter de quelle façon séduisante (1). Quant à M. Maurice Muret, avec cette sincé-

(1) *Le Théâtre italien contemporain*, par Jean Dornis, 1 vol., Calman, Lévy, édit., p. 132-166.

rité qui donne tant de prix à son érudition, il a déclaré « qu'en voulant tracer de Giacosa un portrait *unitaire* on « perdrait sa peine et son temps » (1).

Je crois toutefois que cette unité intellectuelle qui n'existe pas dans cette œuvre, (la question est jugée !) on la trouvait et singulièrement éloquente dans la personnalité de cet auteur. Même en Italie, où le mirage sentimental a plus d'éclat que chez nous, on ne laisse pas une telle empreinte dans l'esprit de tant de confrères, ni de tels souvenirs dans le cœur de tant d'amis. *Le Courrier du soir* en a publié d'innombrables témoignages (2), sans être une individualité. Il suffisait d'avoir entrevu ce puissant Piémontais, d'avoir subi l'attrait de sa parole, la cordialité de sa poignée de main pour s'expliquer l'ascendant qu'il exerçait. En passant par sa bouche, ses théories acquéraient une originalité qu'elles ne conservent point dans la réalité imprimée du livre. Je me souviens de lui avoir entendu lire *la Dame de Challant* qui m'était alors inconnue — je m'endormis ce soir-là persuadé que la littérature comptait un chef-d'œuvre de plus. Il me fallut ensuite déchanter. Avec une adresse de virtuose — par la voix, par le geste, par l'appel d'irrésistible sympathie qui émanait de sa robustesse, il ajoutait à la concision du texte une grâce de poésie, une noblesse d'héroïsme que j'eus la déception de ne pas retrouver dans la brochure (3). Mon cas ne présente rien de spécial. Giacosa lisait ses pièces comme on les a rarement jouées. Sa réputation n'était pas supérieure à la vérité.

En outre, à ces qualités privées de l'homme s'ajoutait l'importance sociale du littérateur. Directeur de *la Lecture*, beau-père du directeur du *Courrier du Soir*, directeur du

(1) *La littérature italienne d'aujourd'hui*, par Maurice Muret, 1 vol., Perrin et Cie, édit., 1906, p. 37 à 57.
(2) *Il Corriere della sera* des 3, 4, 5 et 6 septembre 1906.
(3) *La Signora di Challant*, 1 vol., Trèves, Milan, 1891.

Conservatoire de déclamation de Milan, président de la *Société des Auteurs dramatiques* de là-bas — auteur de comédies constamment au répertoire, collaborateur de livrets d'opéra qui, comme celui de *la Vie de Bohème*, seront joués, s'ils ne l'ont pas été déjà, dans les cinq parties du globe, Giacosa n'était point un monsieur de médiocre influence dans le monde des théâtres et des rédactions de la Péninsule. Et je dois préciser que cette influence était d'autant plus répandue qu'elle ne prétendait s'exercer qu'en bienveillance. M. Fogazzaro, qui traça en lumière un portrait psychologique de son ami, auquel il y a peu d'ombres à ajouter, écrit pittoresquement : « La bonté de « Giacosa nous rajeunissait, nous autres hommes de froide « courtoisie, comme en décembre on se sent renaître de- « vant la flamme d'une grande cheminée. Il n'était que « bonté, éloquence et gaîté. Je ne prétends point, cela va « sans dire, qu'il n'ait connu des heures pénibles ; la « vieille cheminée a bien ses soirs de ténèbres, mais quand « le feu était allumé, quelle lumière et quelle joie. » L'auteur du *Saint* termine par ce mot qui suffira : « Admirer était la norme constante de Giacosa. »

Enfin, à cette célébrité de la rue s'ajoutaient, en dépit du proverbe, mille joies de foyer. Elles ne tardèrent même point à devenir légendaires. Ainsi la bourgeoisie de là-bas, mieux respectueuse que la nôtre des traditions familiales, applaudissait-elle d'autant plus volontiers ces comédies qu'elle les savait d'un fils modèle, du meilleur des époux, du plus respectable des grands-pères. Celui-là n'aurait, certes, qu'une imparfaite image de Giacosa, qui ignorerait ce que cet homme fut au foyer, parmi les siens :

« Aux soirs d'été, raconte M. Barsini, dans la vieille « maison de Parella, tandis que la fontaine murmurait au « fond du jardin et que la chanson des grillons montait des « vignes de la vallée, sous le portique, d'une sévérité claus- « trale, un vaste cercle de parents et d'intimes aimait à

« s'asseoir autour du fauteuil du dramaturge. Des voix « le nommaient *père* ; d'autres, fraîches et argentines, « l'appelaient *grand-papa*. Une même, grave et douce, « disait *mon fils*. Quatre générations étaient réunies autour « de cet homme, conquises par le charme de son esprit, « par la sincérité de son affection et par son indulgence...

« La sérénité de ces soirées ne résidait pas que dans la « beauté du ciel ; elle était bien plutôt dans les âmes des « assistants. Cette famille ne semblait pas groupée à l'en- « tour de son père, mais d'une sorte de gardien tutélaire, « de bon génie du foyer. »

On conçoit que ces circonstances exceptionnelles aient égaré les compatriotes, les contemporains sur l'originalité des œuvres que leur proposait cet écrivain. D'autant plus qu'au lieu, comme d'Annunzio et tous les créateurs, de prétendre modifier le goût régnant, Giacosa s'employait, au contraire, à le contenter du mieux qu'il pouvait. On le vit rimer des comédies moyen âge à l'époque où les proverbes de Coppée et les violences de Sardou remettaient en faveur les actions historiques. Plus tard, lorsque d'après les Goncourt et Alphonse Daudet, le théâtre prétendit servir « des tranches de vie », Giacosa, avec une souplesse italienne, pasant des vers à la prose, se mit à l'école du réalisme. Et ses dernières comédies nous le montrent prêtant une oreille attentive aux écrivains norvégiens.

Si l'on examine la vie de ce « galant » homme, au sens italien de l'épithète, on découvrira néanmoins que ces évolutions n'eurent pas le caractère prémédité que leur supposent ces lignes. Giacosa n'avait rien d'un arriviste ; sa sincérité fut totale. Peut-être s'intéressait-il trop aux modèles étrangers ? Peut-être n'écoutait-il pas assez les conseils de son imagination, les appels de sa sensibilité ? Il y a là un problème psychologique. On ne saurait mettre en doute la loyauté de cet auteur. Il n'admettait cependant

point que l'on notât avec tant d'attention les ressemblances qui donnent à ses meilleures productions des airs de pastiches. Toutefois les faits sont les faits, et la critique cosmopolite se doit d'en tenir compte, sous peine de ne plus contribuer à l'histoire littéraire.

C'est ainsi, l'œuvre expliquée par la biographie, l'écrivain par l'homme, que nous voudrions montrer que si Giacosa fut moins original qu'il ne le supposait, il fut pourtant moins docile aux suggestions étrangères qu'on ne s'est plu à le dire et qu'en tous cas, il eut le rare mérite d'animer de sa sensibilité méridionale les problèmes et de mœurs et de cœur dont il empruntait à autrui les éléments.

I

La jeunesse de Giacosa fut assez incertaine (1) ; son père, jurisconsulte de talent, désirait lui voir suivre la même carrière, et l'étudiant torinois, qui préférait au code le dictionnaire des rimes, ne prit ses inscriptions qu'en rechignant. Admis tant bien que mal au barreau de Milan, ses débuts furent si désastreux que le nouvel avocat n'avait plus qu'à aller cacher sa honte à la campagne. Comme il s'y ennuyait, l'envie le prit de suivre en Espagne son camarade Amicis. Mais à la première ouverture de ce projet, Guido Giacosa, qui n'était pas satisfait de son fils, se refusa à fournir les subsides nécessaires. « Et d'abord « ton ami écrit, tandis que toi, qu'est-ce que tu sais faire ? « Commence par me donner une preuve de tes aptitudes, « et ensuite nous verrons à te payer un voyage !... »

Le juriste manqué, estimant que rien ne lui manquait pour être poète, se mit au travail, il aimait, sur ses vieux jours, à raconter avec quelle fièvre. Comme il n'était bruit

(1) Né à Colleretto Parella (Piémont) en 1847.

à cette époque que du succès de ravissement qu'obtenait un nouveau poète parisien du nom de François Coppée, en faisant représenter à l'Odéon trois scènes plus imaginées que reconstituées de la Renaissance italienne, tout naturellement le jeune homme se mit en tête d'écrire son *Passant* (1). C'est-à-dire qu'il prétendit évoquer avec émotion et pittoresque, mais sans analyses psychologiques ni préoccupations sociales, une histoire des temps passés. *La Partie d'échecs* réalise à merveille ce programme dont l'auteur devait plus tard reconnaître qu'il n'avait qu'un but, divertir (2).

On s'en aperçoit, d'ailleurs, en comparant le texte de la comédie avec celui de la chanson de geste *Huon de Bordeaux*, où le débutant avait pris son sujet. Les modifications apportées au joyeux récit du trouvère artésien deviennent significatives. D'une aventure dont l'ironique grivoiserie eût tout au plus permis un libretto d'opérette, Giacosa a su faire une idylle plus blanche que la blanche hermine et qui conclut en justes et légitimes noces. On conçoit que ce ne fut point sans en fausser et l'esprit et la lettre. Mais la verdeur de langage du troubadour permet difficilement de préciser. Ce travail a été exécuté par M. Amédée Roux avec assez de détail pour qu'il suffise de renvoyer à son ouvrage. Le professeur terminait : « Je suis bien forcé de

(1) *Una Partita di scacchi*, 1 vol., Casanova, Turin, 1890. *Le Passant* fut joué le 14 janvier 1869 ; *la Partie d'échecs* est datée de Turin, 1871. La première représentation fut donnée deux ans plus tard, le 30 avril, à Naples, sous les auspices du duc de San Cesario. *La Nuova Antologia* publia le texte ; le succès fut tel que trente-cinq ans ne l'ont pas épuisé. Traduite dans la plupart des langues de l'Europe, cette pièce n'a pour ainsi dire pas cessé d'être jouée.

Le *Burgthéâtre* de Vienne l'a depuis longtemps inscrite à son répertoire. Il est surprenant qu'aucun directeur parisien ne l'ait encore retenue, pourtant les traductions ne manquent pas ; celle de M. Auguste Blondel, qui a l'avantage d'être en fort jolis vers, est tout particulièrement à recommander (1 vol., Eggimann et Cie, éditeurs, Genève, 1895, sous le titre *Echecs à la Reine* !).

(2) *Prologue* pour un monument à Goldoni, composé en 1875.

« dire que cette légende, ce n'est pas Giacosa qui l'a faite, « mais que c'est lui, en revanche, qui l'a horriblement « gâtée (1) !... » Il serait plus équitable de prétendre qu'en substituant aux mœurs et aux âmes du vrai moyen âge les coutumes et les cœurs d'un moyen âge qui n'a jamais existé que dans les romances, Giacosa devait d'autant mieux capter la faveur bourgeoise, qu'il allait savoir dissimuler la puérilité de cet édenique tableau d'une société fictive, sous la grâce de sa délicieuse poésie. Il est peu probable qu'aux soirs d'été de la Renaissance, les Zanettos renonçassent à leurs passions pour des motifs d'une subtilité aussi délicate que le suppose M. Coppée. De même, aux soirs d'automne du moyen âge, les chevaliers témoignaient dans leurs passes d'armes et d'amour, d'infiniment moins de réserve sans doute que ne le raconte Giacosa. C'est en ce sens que l'on peut prétendre que *la Partie d'échecs* imite *le Passant*. Et comme il était à prévoir, la copie italienne accentuera les défauts du modèle français. Un détail suffira : chez Coppée, il n'est question que d'amour ; Giacosa, lui, va jusqu'au mariage. Pour admettre qu'au XIVe siècle, la société même châtelaine ait observé cette décence morale, il faudrait n'avoir jamais été au *Musée de Cluny*, n'avoir jamais ouvert une chanson de geste !...

Quoi qu'il en soit, ce coup d'essai s'étant trouvé un coup de maître (d'une année à l'autre, l'avocat sans cause devenait célèbre), Giacosa devait récidiver. Le succès de la *Partie d'échecs* nous valut tout un cycle de pièces médiévales écrites en jolis vers, mais dont la suavité méconnaît par trop les enseignements de l'histoire, les possibilités de l'humaine nature.

D'abord, une légende en deux actes, *le Triomphe d'amour* (1875), où l'auteur, habillant à la piémontaise une légende

(1) *La Littérature contemporaine en Italie*, par Amédée Roux, Plon et Cie, édit., 1883, t. III, p. 157-160.

orientale dont s'était avant lui inspiré Carlo Gozzi, nous démontre cette vérité, qui n'a rien de paradoxal, que l'esprit de contradiction est inné au cœur des femmes (1). Tout semble combiné pour la satisfaction de l'auditeur bourgeois ; ce ne sont que jeux de mots, devinettes et charades coupés de scènes d'un sentimentalisme à les fredonner sur des airs de Loïsa Pujet, et le dénouement nous réserve encore le plus moral des mariages. Puis vint *le Frère d'armes* (1877), tragédie guerrière où l'on entend des brigands du XIIIe siècle lutter entre eux de générosité et de grandeur d'âme (2). L'écrivain ne vise qu'à l'effet scénique. Pourvu qu'il aboutisse à une tirade éloquente, à une situation pathétique, il n'aura cure de vraisemblance. Une vie rudimentaire agite ces marionnettes cuirassées. C'est,dans tout son artifice,le théâtre romantique, et nous en discernons d'autant mieux l'insuffisance que Giacosa est loin de la virtuosité verbale d'un Victor Hugo ou d'un Edmond Rostand.

La dernière de ces œuvres me paraît aussi la plus intéressante. Pour la première fois, dans *le Comte rouge*, on peut signaler une certaine recherche de la vérité (3). Par malheur, la figure choisie — sorte de Louis XIII, tenu en tutelle par une mère autocratique qui de crime en crime en arrivera à lui verser le poison — ne présente rien d'un héros, c'est-à-dire d'un être de volonté, et l'action, à la fois sublime et confuse, remplit malaisément le cadre de trois longs actes précédés d'un prologue. A constater l'hésitation du public, Giacosa se demanda s'il ne commençait pas à faire fausse route. De divers côtés des avertissements lui venaient aussi. La presse, qui l'avait accueilli jadis en Benjamin, se prenait à le malmener. Et Carducci, l'arbitre littéraire de la Péninsule, l'admonestait

(1) *Il Trionfo d'amore*, 1 vol., Casanova, Turin, 1890, 11e édition.
(2) *Il Fratello d'armi*, 1. vol., Turin, Casanova, 1890, 2e édition.
(3) *Il Conte rosso*, 1 vol., Turin, Casanova, 1881, 3e édition.

paternellement : « Essayez-vous donc à un art plus vrai, « plus contemporain, plus profond !... »

Ne refermons point ces pièces — historiques au moins par le décor — sans avouer toute notre pensée. On prétend que l'un de nos plus fameux iconoclastes a coutume de répondre à qui s'étonne de l'entendre vitupérer de janvier à décembre : « C'est par devoir... uniquement !... je « passe mon temps à condamner des écrivains que je goûte « et à brûler des livres qui m'enchantent... » Mais la critique serait la dernière des vanités si elle ne soumettait nos impressions personnelles au contrôle des raisonnements de l'intelligence. Dire d'un livre je l'aime, ou je le déteste, cela ne signifie pas davantage que d'entendre ma voisine, *celle dont le rideau se soulève justement*, comme dans la chanson de Heine, déclarer qu'elle n'admet que les blonds !... Une telle confidence ne paraît pas d'une valeur sociale extraordinaire. De même en littérature, préférences et antipathies individuelles comptent peu. Le pourquoi, le comment des choses, voilà ce qui importe.

N'empêche qu'il m'a été pénible de malmener, au nom d'excellents principes esthétiques, ces pièces médiévales dont deux sont exquises et dont toutes renferment des passages que je trouve plus charmants que je ne le devrais. Quand je les entends, quand je les lis, je ne songe plus à me demander si l'étude de mœurs est suffisante, l'étude psychologique perspicace, — je cède au plaisir d'écouter ces personnages descendus tout équipés de quelque vieille tapisserie parler, en phrases sonores, de guerre et d'amour, surtout d'amour ! Sans doute, lorsque le page Fernand accepte de jouer sa tête aux échecs pour les yeux bleus de la pâle Yolande, ou lorsque le bouillant Hugue de Monsoprano refuse par scrupule chevaleresque la main qu'il a conquise aux jeux d'esprit de la superbe Diane d'Altero — je n'éprouve nulle émotion, car je devine qu'en réalité les choses ont dû se passer diversement et qu'il ne s'agit

que de distraire les oreilles en amusant les yeux. — N'importe ! ces poèmes en action me plaisaient comme, chez une marchante de curiosités, une collection d'armes ou de dentelles. Ce sont des bibelots littéraires d'une contrefaçon parfaite à signaler aux amateurs de sensations médiévales :

Oh ! *comme il est doux* de pouvoir
Revivre dans les vieux manoirs
Où, sous l'ampleur des cheminées,
Les beaux seigneurs venaient s'asseoir
Las des travaux de leurs journées !...
Quels récits de guerre et d'amour
Y retentissaient tour à tour !..
O temps passés, temps héroïques !..
O cours des vieux châteaux gothiques
Où piaffent de fougueux chevaux ;
Fenêtres aux brillants vitraux
Que le soleil couchant enflamme ;
O balcon où la noble dame
Vient songer au héros vainqueur
Qui partit emportant son cœur ;
Immenses nefs des cathédrales,
Clochers dentelés d'où s'exhale,
Comme du sein d'un encensoir,
La prière et les chants du soir !...
O moyen âge ! n'es-tu pas
L'époque du rêve et de l'art ?
Mais qui trouvera des paroles
Pour peindre cet exquis tableau ?..

C'est par pure coquetterie que Giacosa se le demandait dans l'agréable prologue pour la *Partie d'échecs* dont je viens de citer la non moins agréable version de M. Auguste Blondel, — car le poète piémontais escomptait la réponse que ferait le public napolitain et qu'ont faite après lui tous ceux qui lurent ou acclamèrent ce théâtre de guitare et d'épée !

II

Il fallait s'y attendre ; les premières tentatives de l'écrivain pour mettre en scène la vie moderne ne furent pas heureuses. Si doué de souplesse intellectuelle que l'on soit, on ne passe point sans préparation du rêve à la réalité. Entre le drame historique du *Comte rouge* et la comédie naturaliste des *Tristes amours*, Giacosa donna donc, pour se faire la main, une vingtaine d'actes, en vers ou en prose, dont il n'aimait point à parler ni à entendre parler ; il les estimait si peu dignes de sa réputation qu'il les a négligés dans l'édition définitive de ses œuvres. Citerai-je, parmi les pièces brodées de rimes, *les fils du marquis Arthur*, qui eurent, dès la première scène, l'honneur d'être sifflés ? La tempête se calmant au second acte, l'auteur reprenait courage : « Écoutez, ils vont applaudir !.. » Mais un bon confrère de répondre : « C'est que les acteurs se seront mis à jouer autre chose !... » On a écrit que *la Sirène* valait du Musset, *les Averses sur la montagne* du Racine et *le Mari amant de sa femme* du Molière ; mais comparaisons ne sont pas raisons, et il faut avouer que celles-là font penser à ces comptes rendus mondains où l'on a la bonté d'écrire que la voix de M. X. vaut celle de Caruso.

La dernière même de ces œuvres d'apprentissage (1),

(1) Pour éviter à cette étude des allures d'article bibliographique, je ne puis que mentionner les titres des autres pièces : *Surprise nocturne* (1 acte) ; *la Revue tardive* et les autres *Intermèdes et Saynètes* en vers. En prose, on doit citer *Vieille histoire* (2 actes) ; *Ne pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué* (1 acte) ; *la Griffe du chat* (1 acte), etc. (Voir les 3 volumes du *Théâtre en prose* et les 6 volumes du *Théâtre en vers* de l'édition Casanova, Turin, de 1879 à 1891.) L'édition définitive de la maison Trèves ne comprend que *la Partie d'échecs*, *le Triomphe d'amour*, *le Comte rouge*, *le Mari amant de sa femme*, *le Frère d'armes* et un choix de saynètes.) Aussi bien, ces cinq ouvrages sont-ils les seuls qui méritent d'être conservés.

Rendue à discrétion (1), la seule dont la fortune ne semble pas indifférente, ne trouvait même plus grâce aux yeux de son auteur. Giacosa se faisait ici l'aristarque de son propre travail. Après avoir déclaré ces quatre actes *excellents*, Mme Dornis n'a pourtant pas eu tort d'ajouter en poète : « L'écrivain a atteint ce sommet sans effort « comme en un développement logique de son heureuse « nature qui allait s'élever encore dans le mouvement d'une « plante grimpante qui, d'une saison à l'autre, porte plus « haut sa floraison et ses fruits. »

J'entendis raconter au dramaturge que, sortant une nuit, à Milan, avec son camarade Boïto, d'une représentation de cette comédie, il accepta que l'auteur de *Méphistophélès* trouvât sans importance ces scènes de parades et de mascarades amoureuses. « Le succès ne fait rien à « l'histoire, disait cet ami véritable, car il y a succès et « succès, et ce ne sont point de ceux de ce genre que je « voudrais te voir remporter... Il est temps, mon cher, de « te crier casse-cou, littérature facile ! Vois-tu, des pièces « comme *Rendue à discrétion*, à nous deux, en une soirée, « nous ferions aussi bien, si ce n'est mieux !... » Giacosa, énervé, de répondre du tac au tac : « Si je te prenais au « mot ? — Je ne demande pas autre chose ! » Mais pour élaborer une pièce, si banale soit-elle, il fallait un sujet, et comme l'anecdote, le prétexte leur manquait ; voilà nos deux confrères, qui, parvenus sur la *Place du Dôme*, décident de faire le tour des arcades en sens inverse. Ils comptent que le silence, la réflexion, leur aideront à trouver l'idée, la petite idée initiale. A la première rencontre, Giacosa interrogé : « As-tu trouvé ? — Pas encore, « répond Boïto. — Eh bien, reprenons notre promenade ! » Au second croisement, c'est au tour de Boïto de questionner : « Y es-tu ? » « Giacosa se met à rire

(1) *Resa a discrezione*, 1 vol., F. Casanova, Turin, 1888.

d'un bon rire de père de famille : « Je crois que j'y « arrive.

« — Quoi donc ?

« — Une nouvelle combinaison d'adultère. Le mari « découvrant la trahison de sa femme non par un hasard « extérieur, mais par le travail psychologique, à la suite, « par exemple, d'une impossibilité sociale. J'imagine qu'en « une circonstance cruelle, le mari sachant l'amant à deux « doigts de la ruine, s'avise de lui offrir la somme néces- « saire. Naturellement celui-ci refusera et les raisons « qu'il alléguera seront naturellement aussi mauvaises. « Étonné, le mari priera sa femme de venir à la rescousse, « et celle-ci montrera tant d'indécision que les yeux trop « longtemps aveugles se dessilleront !.. »

Giacosa n'avait pas achevé que Boïto s'était écrié : « Cette fois, je dis bravo parce que je la trouve fameuse, « ton idée, beaucoup trop fameuse même pour n'être que « le divertissement d'un souper. Il y a là quelque chose « que je t'engage à étudier ! Et sur ce, allons nous cou- « cher !... » — Boïto avait perdu son pari, mais Giacosa venait de trouver le sujet de ses *Tristes amours*. C'est ainsi que d'une petite cause allait naître une grande œuvre. Les diseurs de vérités ont de tous temps été plus utiles que les distributeurs de compliments ; mais il n'est pas donné à chacun de savoir accepter les critiques, car l'humilité est une vertu peu en usage dans le monde des lettres (1).

Bien que, dans une *interview* fameuse, Giacosa ait nié (2) sur le théâtre contemporain l'influence des auteurs fran-

(1) *Tristi amori*, 1 vol., Trèves, Milan, 1905, 3e mille. La 1re représentation fut donnée durant le carême de 1888. On ne saurait donc prétendre que Giacosa se soit, pour son dénouement, inspiré d'*Amoureuse*, comme on l'a dit quelquefois, puisque la pièce de M. Porto-Riche fut représentée trois ans plus tard, le 25 avril.

(2) *Alla scoperta dei Letterati*, par Ugo Ojetti, 1 vol., Dumolard, Milan, 1895, p. 277-283.

çais, il faudrait n'avoir jamais lu une pièce des Goncourt ou de leurs disciples pour ne point discerner à quelle école le poète était allé cette fois prendre des leçons de dramaturgie. Ce souci de mêler les bassesses de l'existence aux effusions de l'amour (jusqu'à cette scène où l'héroïne palpitante se met à écrire les comptes de la cuisinière) fut l'un des grands procédés du réalisme. Ce n'est d'ailleurs ici qu'un procédé, remarquez-le, car il n'est maîtresse de maison qui ne sache s'affranchir, au besoin, de telles corvées. Il n'avait donc pas tout à fait tort, le public romain qui, à la première, protesta sans respect pour l'actrice, c'était pourtant Eleonora Duse !... A sa manière, il répondait à l'auteur : assez insisté, chacun de nous sait hélas ! que l'amour ne vit pas d'azur et d'eau claire, mais de toutes choses qui s'achètent au marché. Était-ce la peine, en vérité, de nous déranger pour nous répéter de pareils truismes ? Et de qui étions-nous moins en droit de redouter de semblables attentats contre l'idéal que du poète de tant d'invraisemblables *parties d'échecs* ou de rimes, de tant d'impossibles *triomphes d'amour* ou de guerre ?

J'ai raconté ailleurs la bizarre aventure qui valut à cette comédie d'être représentée sur la scène du Vaudeville, habillée à la française, par les soins de l'adroit couturier naturaliste que fut Paul Alexis (1). Il faut y revenir ; aucun raisonnement n'indiquerait mieux ce que conservait malgré tout de factice le prétendu naturalisme de Giacosa. Comment admettre sinon que l'adaptateur parisien n'ait eu que d'insignifiantes modifications à opérer pour que l'italienne Emma Scarli ait paru sous le nom de Berthe Martin, française et d'image et de ramage au point d'en faire la *Provinciale*, en opposition à Clotilde Lafont, la *Parisienne* de Becque ?

(1) V. mes *Sept Plaies et Sept Beautés de l'Italie contemporaine*, 1 vol., Perrin et Cie, 1900, de la p. 65 à la p. 69.

J'ai l'air de broder, tellement l'incident dépasse nos habitudes... Mais les documents sont à portée, et j'engage les curieux à comparer le texte français de la *Provinciale* (1) au texte italien des *Tristi amori*. Ils constateront que, quoique Paul Alexis ait mis son nom à la première place, sa part de collaboration se borna à de maladroites coupures. Comme la sentimentale Piémontaise exhalait sa passion avec une exubérance qui eût paru déplacée sur les lèvres d'une bourgeoise de Nogent-sur-Seine, on a taillé dans les passages d'amour. Trop de bleu, il y avait encore trop de bleu !... C'est qu'on ne fut pas dix ans poète impunément et que débuter par *la Partie d'échecs* ou par *la Fin de Lucie Pellegrin* n'indique pas des natures d'esprit absolument identiques. Je citerai le passage renfermant l'unique correction d'importance que l'auteur de *M. Betsy* ait faite au 1er acte :

Emma. — Tu te rappelles avant? Quelles soirées! Que de choses disaient toutes les paroles. Tu louais la saison et je t'entendais me dire ton amour et je te disais le mien en te parlant de la maison.

Fabrice. — Aussi maintenant!...

Emma. — Oui, mais avec tourment... Qu'adviendra-t-il de nous?

Fabrice. — N'y pensons pas. Dimanche, chez ton oncle ?

Emma. — Oui.

Berthe. — Tu te rappelles avant.. quelles bonnes soirées ! Le silence même nous semblait délicieux... Puis tu te mettais à parler de n'importe quoi, d'une promenade, d'une lecture ; et moi, à travers les mots indifférents, je t'entendais m'avouer ton amour, et je t'avouais le mien de la même manière.

Maurice. — Tandis que maintenant !...

Berthe. — Maintenant nos joies sont empoisonnées... Notre vie est une angoisse continuelle... Qu'allons-nous devenir ?

Maurice : Va, n'y pensons pas... Dimanche... Tu sais, comme d'habitude, après la messe...

Berthe : Oui.

(1) *La Provinciale*, par MM. Paul Alexis et Giuseppe Giacosa, 1 vol., Calmann-Lévy, édit., Paris, 1894.

Fabrice. — Je t'aime aussi.

Emma. — Oui.
Fabrice. — Mais je t'adore !
Emma. — Oui.

(*Tristi amori*, acte I, scène 1, traduction littérale.)

Maurice. — Je t'aime comme tu dis... sincèrement. Mais je te veux aussi.

Berthe. — Oui... dimanche...

(*La Provinciale*, acte I, scène 1.)

Comme au travers d'une loupe on aperçoit tout ce que renfermait encore d'idéalisme le vérisme appliqué de l'auteur italien. En poète, Giacosa s'était souvenu des chastes nuages du vieil Homère, mais Paul Alexis, au contraire, a bien tenu à ce que nous n'ignorions point les exigences charnelles de cet amour. Il est même allé jusqu'à l'anticléricalisme. Son *après la messe* vaut tout un long roman !

Une seconde comparaison montrera l'abîme philosophique qui séparait Giacosa de ses modèles français. Il s'agit des dernières paroles de la dernière scène. La femme n'a pas eu le triste courage de fuir avec son amant ; elle s'est souvenue qu'elle était mère. Et pour l'amour de celle à laquelle sa vie a donné la vie, la voici, humiliée, repentante qui revient au foyer. Son mari l'aperçoit :

Tiens, tu n'es pas partie, tu as eu raison. Tu comprends que je ne pardonne pas. Il y a la mémoire que l'on ne peut détruire. J'ai cru que tu t'en étais allée — et je ne te l'aurais point défendu... Mais de cette manière, je pourrai mieux accomplir mon devoir, qui est de procurer une fortune à Gemma. Si un jour elle devient riche, elle pourra peut-être épouser un homme qui ne sera pas forcé de donner tout son temps au travail et qui sait... si elle ne parviendra pas plus facilement à oublier.

Je vous croyais partie... Mais il y a l'enfant et vous êtes restée. Soit !... Quant à être pardonnée, vous devez comprendre... Pardonner !... un mot à effet... un mot creux qui ne signifie rien ! Restons positifs... Vous absente, j'eusse tâché de vous remplacer auprès de votre fille. Votre présence au moins simplifiera mon rôle de père... me permettra de concentrer tous mes efforts sur ceci : faire de ma fille une honnête femme ! Entre vous et moi, vous le comprenez, il n'y a plus

lement à être une honnête femme? — Nous sommes deux associés dans une œuvre utile et il en sera ainsi toute la vie. Ces choses ne finissent jamais... elles traînent désespérément !...

(*Tristi amori*, acte III, scène VIII, traduction littérale.)

de possible désormais qu'une chose : être des associés... de simples associés pour accomplir une œuvre sérieuse et nécessaire... une œuvre qui ne prendra fin qu'avec nous et suffira à remplir nos deux existences... faute de mieux !...

(*La Provinciale*, acte III, scène IX.)

Le ton ne fait-il pas ici la chanson? Georges Martin dit à peu près les mêmes choses que Giulio Scarli, mais comme il les dit différemment !... Où l'Italien n'était que compassion et douleur, le Français ne sera que sécheresse et orgueil !... Aussi ne savait-on s'interdire de plaindre celui-là, tandis que celui-ci échappe à notre sympathie !... Non, Giacosa restait une âme trop généreuse pour appliquer l'impitoyable formule du réalisme français !... Plus on relit ses *Tristes amours* et mieux on s'aperçoit que ces trois actes sont surtout un poème, un admirable poème de pitié et de larmes.

III

L'indication que cette tentative n'était d'ailleurs pas conforme à la nature de cet artiste, c'est que Giacosa ne devait jamais la renouveler, quelque succès qu'elle ait fini par obtenir. Il eut comme l'intuition qu'à vouloir être l'un des maîtres du vérisme, ses meilleures qualités d'intimité, d'émotion ne trouveraient plus leur emploi ; il conservait aussi de sa jeunesse des habitudes morales qui lui interdisaient de décrire la vie sans la juger, ce qui pour un naturaliste semble l'abomination de la désolation !...

Or, tandis que, semblable au héros de la légende, l'écrivain hésitait au carrefour des arts, Mme Sarah Bernhardt s'en vint jouer à Milan. L'*Association artistique* crut devoir

offrir un dîner à la tragédienne. Giacosa se vit chargé du compliment. En guise de remerciement, notre seconde Rachel lui dit : « Écrivez donc quelque chose pour « moi... — Vous me demandez cela, répondit l'amphy- « trion parce que notre public vous a fêtée et que notre « banquet vous paraît réussi, mais demain vous n'y pen- « serez plus !... » — Alors l'actrice s'entêta : « Non, « croyez-moi, écrivez un drame et je le jouerai, je le joue- « rai *quand même !...* »

De fait, deux mois plus tard, l'auteur des *Tristes amours* recevait une lettre d'une nièce de l'illustre artiste l'avisant que, sa tante ayant à traverser Turin, dans trois semaines de là, lui donnait rendez-vous pour communication du scénario.

Au printemps suivant, ce fut au tour de Giacosa d'aller à Paris lire les deux premiers actes ; le troisième eut ensuite de la peine à se préciser. Sur ces entrefaites, la Porte-Saint-Martin, où s'exhibait la voix d'or, annonça la mise en répétition de *Cléopâtre*. Une lettre, deux lettres, demeurèrent sans réponse. Dépité, le dramaturge jeta au fond d'une armoire le manuscrit inachevé ; il l'y oubliait lorsqu'un télégramme réclama d'urgence les cinq actes. Que faire? Boïto, consulté, décida de répondre : *Drame achevé, manuscrit livrable dans quinze jours*. Et Giacosa condamnant sa porte, se mit à travailler du matin au soir et du soir au matin, couchant sur une chaise longue, prenant à peine le temps de manger. Mais à la date fixée, le point final mis, le dramaturge sautait dans le premier express en partance. A Paris, lecture enthousiaste. Par malheur on était en décembre et l'étoile des étoiles s'embarquait le 15 janvier pour le pays des dollars. L'occasion semblait perdue. En vain le directeur proposa-t-il une autre interprète !... Giacosa pouvait-il laisser jouer par Mme Tessandier ce qui avait été écrit pour Mme Sarah Bernhardt? La diva, touchée, lui réitéra sa ferme résolution de monter la

pièce en Amérique. Ce fut ainsi qu'à New-York, le 3 décembre 1891, *la Dame de Challant*, drame italien d'un auteur piémontais, fut joué en français, par une compagnie parisienne, devant un public où toutes les nations instruites étaient représentées.

Cette histoire, que je tiens de Giacosa, est plus qu'une anecdote puisqu'elle nous renseigne sur les procédés de travail de cet écrivain. A l'origine de chacune de ses œuvres, on trouverait — j'en suis convaincu — des circonstances extérieures. Pour produire, il avait besoin des sollicitations de l'actualité. C'est une faiblesse, ce n'est pas une infériorité. Par contre, ce qui en était une, et grave, c'est que, soucieux d'exécuter au gré du public l'œuvre dont le hasard lui livrait commande, le poète se laissait engager à tailler dans l'étoffe de sa pensée une confection adroitement copiée sur celles à la mode littéraire du jour. Puisque Mme Sarah Bernhardt interprétait en ce temps-là du Sardou, ne fallait-il pas lui livrer du Sardou ? C'était l'histoire de *la Partie d'échecs* d'après *le Passant*, des *Tristes amours* d'après notre théâtre d'adultère qui recommence, ce sera demain l'aventure des *Droits de l'âme* sur la mesure de *Maison de poupée*.

Pourtant juste ironie, je ne discerne pas que, malgré de si évidentes concessions, le succès ait été plus facile à Giacosa qu'à un indépendant comme d'Annunzio, n'ayant jamais publié que ce qui lui chantait par l'imagination. Quelques peines que le poète du *Comte rouge* eût prises pour atteindre à la sécheresse géométrique, à la complication et à l'horreur tragiques de la *Tosca* et autres drames en *a*, *la Dame de Challant* réussit médiocrement. Cette action libertine et féroce, où l'on voit une évadée du mariage passer entre les bras de trois amants, ne dut point lui être aisée à dialoguer. Peut-être eut-il le tort de ne prendre parti ni pour l'histoire, qui n'a pas été légère à Blanche-Marie de Challant, ni pour la légende, qui s'est plu au con-

traire à en faire une martyre ? Quoi qu'il en soit, la cause est perdue puisque Sarah Bernhardt et Eleonora Duse (1) s'y sont vainement employées. Ce qu' « il faut seulement « ajouter, corrigeait Giacosa avec modestie, c'est que « ceux-là mêmes qui n'ont admiré ma pièce qu'à moitié se « sont plu à reconnaître que Mme Sarah Bernhardt avait « peu trouvé de meilleures occasions d'être plus entière- « ment admirable !... »

Après ce fut l'heure de répéter la phrase qui livre le secret de tant d'intelligences : *Enfin Malherbe vint !...* Dans la destinée de chacun d'entre nous, n'y a-t-il pas un Malherbe, c'est-à-dire un maître dont l'exemple nous aide à nous mettre au net avec nos goûts et nos moyens ?... Pour Giacosa, Malherbe s'appelle Ibsen et Biörnson. Ce n'est pas un artifice biographique. La découverte du drame norvégien, qu'il fit aux alentours de 92, détermina réellement la dernière période de son activité. Il est impossible de lire *les Droits de l'âme* sans conclure à une réédition italienne du troisième acte de *Maison de poupée*, je dis *italienne*, car le conflit qu'Ibsen avait de parti pris laissé dans le domaine intellectuel, Giacosa, sachant son public, devait le transporter dans le domaine sentimental. Aussi pure que sa sœur scandinave, la Nora latine désertera le foyer conjugal non pour essayer, comme le lui fait dire l'auteur norvégien, « de se rendre compte de tout !... » mais bien pour conquérir la liberté d'avouer qu'elle l'aime à celui qu'elle aimera. Le titre de la pièce ne semble pas exact. Anne réclame moins les *droits de l'âme* que les droits du cœur. Les dénouements restent identiques ; la porte claquera sur les jupes furieuses de ces émancipées. Moins téméraire qu'Ibsen, Giacosa a prudemment enlevé à sa seconde Nora les trois enfants. De fait, la faute devient « moins lourde », mais l'attitude n'en est pas moins « prétentieuse ».

(1) A Turin, le 14 octobre 1891, avec M. Flavio Ando.

Au surplus, M. Muret, auquel j'emprunte ces épithètes, l'a trop bien établi pour qu'il convienne d'insister (1).

Seule l'objection qu'élevait M. Edouard Rod mérite qu'on s'y arrête. « Après tout, écrivait le meilleur de nos « critiques cosmopolites, si *les Droits de l'âme* ont suivi « *Maison de poupée, la Révolte* de Villiers de l'Isle-Adam « l'avait incontestablement précédée, puisqu'elle fut repré- « sentée sur le théâtre du Vaudeville le 6 mai 1870 (2). » Sans doute, et je suis convaincu qu'en continuant l'enquête on trouverait un modèle à Villiers de l'Isle-Adam, et ainsi de suite, aussi haut que les documents graphiques permettraient de remonter. Les situations dramatiques ne sont pas en nombre indéterminé ; un érudit eut l'ironique ingéniosité de prétendre les ramener à trente-six. Peut-être qu'en cherchant bien on en trouverait une trente-septième. Quoi qu'il en soit, les mathématiques confirment ici les données de l'observation. Puisque le nombre des facteurs dramatiques est limité — le nombre des combinaisons auxquelles ces facteurs sont susceptibles de se prêter l'est aussi, forcément. Il ne deviendra donc point surprenant de trouver les mêmes sujets repris de génération en génération. Seulement n'est-il pas équitable, toutes questions de dates mises à part, de prétendre que, pour chaque période de l'histoire littéraire, chacune des situations dramatiques appartient en propre à celui des écrivains qui l'a le plus complètement traitée ? Or, si belle que soit *la Révolte*, il est incontestable que *Maison de poupée* reste d'une psychologie, d'une humanité autrement poignantes, de sorte que les trois actes d'Ibsen ont fait oublier l'acte de Villiers de l'Isle-Adam, dont ils s'inspiraient peut-être, comme ils font oublier

(1) *Op. cit.*, p. 45, 46 et suiv.

(2) *La Mort d'Ibsen*, par Edouard Rod, dans *le Correspondant* du 10 juin 1906, en réponse à ma *Petite Histoire du courant ibsénien en France*, parue dans la *Quinzaine*, 1901.

déjà l'acte de Giacosa, qu'ils inspirèrent à coup sûr. C'est ce que j'appellerai la sélection littéraire. Non seulement la comédie italienne n'ajoute rien d'essentiel à la comédie norvégienne, mais en la privant des développements nécessaires, elle l'a réduite à une inexpliquée et inexplicable catastrophe.

Cette loi trop méconnue de justice intellectuelle paraît d'autant plus équitable que la fin de cette longue carrière permettra d'en faire une application tout à l'avantage du maître piémontais. Il faut avoir observé, comme je fus en état de le noter à Rome, à Bologne, à Venise, l'emballement du public de la Péninsule aux représentations de *la Faillite* de Biörnson pour admettre que ce projet ait pu s'imposer à Giacosa, de recommencer, à propos de la société au milieu de laquelle il vivait, le pathétique tableau de mœurs que le grand Scandinave (1) avait brossé des répercussions et sociales et morales qu'une subite ruine peut avoir sur les destinées d'une famille. Seulement, cette fois on ose le dire, par l'intensité de vie, par l'au-delà sociologique, par la variété et la vérité du verbe, Giacosa a fait sien le sujet qu'il empruntait à autrui, en sorte que *Comme les feuilles* est destiné à effacer dans l'admiration universelle *la Faillite*.

Je ne poursuivrai point l'analyse de cette pièce. Dix lignes ne serviraient pas à grand'chose et dix pages me mèneraient trop loin ; aussi bien, l'unanime faveur que

(1) On me permettra de raconter, au moins en note, pour que ce rapprochement devienne intelligible, que le texte norvégien comprend quatre actes et non trois comme les traductions françaises et italiennes. Mais où l'histoire devient amusante, c'est que M. Antoine avait supprimé le dernier acte à cause de son bienveillant optimisme, je pense, tandis que la compagnie italienne retranchait au contraire le 1er, comme moins mouvementé que les autres probablement. Or ce fut le dernier acte, celui qui n'a jamais été joué à Paris, le 4e de la version originale, qui fournit l'idée initiale de *Comme les feuilles*. (On trouvera cet acte dans la traduction Jacques Monnier, 2 vol., Tresse et Stock, Paris.)

« cette comédie passionnelle et casanière (1) » obtint par delà les monts la destina-t-elle à être proposée aux applaudissements des spectateurs parisiens. Dans un pays où l'excès de décentralisation complique les phénomènes de la vie littéraire, un succès pareil, de l'avis des éditeurs eux-mêmes, reste un fait sans précédent. Renonçant à l'éternel trio d'adultère, dont un codicille de la *Convention de Berne* devrait bien restreindre l'éternelle exhibition, Giacosa, selon ses paroles, avait « mêlé dans l'amphore « de la comédie l'ambition et la colère, l'avarice et « l'orgueil, la douleur des pères et des mères, les austérités du devoir, les déceptions de l'amitié... »[et beaucoup d'autres sentiments aussi près de nos cœurs. Ses prédictions devaient se trouver justes, la scène comique allait « devenir plus jeune et plus vivante qu'au temps où triom« phaient les perversions amoureuses ». Les publics de là-bas ne semblent guère près de se désintéresser aux inutiles tentatives de ce financier malheureux dont la femme légère et le fils coupable secondent fort mal la méritoire honnêteté. *Comme les feuilles !...* La ruine est survenue, immédiate, totale... et la famille Rosani, unie aux jours de richesse, à l'épreuve des jours de misère peu à peu se désagrégera. « Ne sentez-vous pas la révolte vous gagner ?... « Pourquoi ? Est-ce que vous vous révoltez contre les « feuilles que le vent disperse ?... Retenez-les si vous « pouvez. Elles ont tant de grâce, ces pauvres feuilles « arrachées !... Dommage seulement que l'on ne sache où « elles vont finir !.. Cette espèce de gens, elle aussi, ne finit « jamais... Soyez assuré ; aucun d'eux n'accomplira le délit « qui conclut... ils rouleront de bassesse en bassesse, jus« qu'à ce qu'ils aient disparu dans la bassesse universelle. « Un beau matin, vous vous retournez surpris... il n'y aura

(1) V. *L'Italie littéraire d'aujourd'hui*, par M. François Gaeta, 1 vol., Sansot et Cie, édit., Paris, 1904.

« plus personne (1) !.. » Tel est le sens mélancolique de ce joli titre *Comme les feuilles*.

La fortune de cette comédie, comparable à celle des premiers romans d'Amicis, des *Deux Petits Mondes* de Fogazzaro, reste pleine d'enseignements pour qui veut se faire une idée à peu près exacte des tendances de la bourgeoisie italienne. Dans ces diverses œuvres d'imagination, les passions d'amour sont plus fortes que compliquées et toujours affaires de jeunesse ; la morale dépourvue d'hypocrisie attire par sa franche cordialité. On ne demande point à la nature humaine plus qu'elle ne saurait raisonnablement donner, et une douce ironie dissimule d'un sourire ce que ces récits gardent au fond d'assez banal. En parallèle, nos romans les plus moraux, même ceux de nos « grands convertis », paraissent maladifs. Mais il faut ajouter qu'un bon sens aussi imperturbable manque un peu d'horizon. C'est un idéal à la mesure des classes moyennes. On se demande s'il faut regretter que l'âme italienne se soit assagie à ce point ou admirer qu'elle sache, profitant des leçons de l'histoire, préparer dans le travail la prospérité de sa descendance.

En tous cas, aucune de ces pièces ne laisse une image plus fidèle de Giacosa. Nous le retrouvons ici, tout entier, avec sa bienveillance sonore, sa verve d'homme de cœur et d'homme d'esprit. Il n'avait pas encore eu et il ne devait plus retrouver la chance de traiter un sujet où jusqu'à ses travers, toutes ses facultés intellectuelles trouveraient à s'employer d'aussi heureuse façon. Je n'insisterai que sur le point qui permettra de conclure.

On a prétendu que le théâtre réclame le spectacle d'une volonté, en opposition au roman ou au poème qui connaissent d'autres obligations. La plupart des œuvres consacrées paraissent confirmer cette théorie qu'il serait

(1) *Come le foglie*, 1 vol., Trèves, Milan, 1905, 1er mille.

oiseux d'exposer après la démonstration qu'en a donnée M. Brunetière dans son *Evolution du théâtre,* au chapitre sur Corneille. Or ce fut précisément dans la création de ces caractères opiniâtres que Giacosa se montra au-dessous des désirs de la foule. Ses personnages obéissent volontiers aux suggestions des circonstances, aux appels de l'amour. Le page de la *Partie d'échecs* serait vaincu par la grâce d'Isabelle si celle-ci n'était à son tour vaincue par la jeunesse de son partenaire. Cette loi mystérieuse n'indiquerait-elle pas pourquoi, en regard du *Passant*, la *Partie d'échecs* semble pâle ?... C'est qu'au lieu d'accepter la tentation des circonstances, la courtisane pour la repousser saura témoigner d'une admirable volonté. De semblables considérations se pourraient formuler sur la plupart de ces drames. Visible dans les tragédies historiques, ce déficit s'atténuera dans les tableaux réalistes, l'émotion sentimentale de l'auteur égarant sur la réalité des faits. Car ni Emma Scarli, ni Blanche-Marie de Challant ni aucune de ces héroïnes ne parviendront à opposer leur volonté au courant des hasards. Elles cèdent, ils céderont tous et toujours ; autant de dénouements, autant de déceptions. Or dans le cas d'une famille dont les membres, *comme des feuilles* tombées d'un arbre, se disperseront aux quatre vents de la vie, cette difficulté n'existait plus.. les Rosani doivent être forcément vaincus dans leurs souhaits de possibilités meilleures. C'est le sujet même ; les efforts de travail du père n'aboutiront pas à grand'chose, les appétences de plaisir de la mère à rien du tout ; plutôt que de lutter, le frère et la sœur accepteront les complicités du mariage. Notez que les sympathies du public sont allées au seul personnage doué de ténacité, à ce Maxime dont la silhouette ne fit illusion que parce que Giacosa lui attribua le prestige qui s'attachera tant que des cœurs battront à ceux qui aiment et sont aimés et savent le dire !...

Les biographes de Giacosa rapportent que le triomphe — le mot n'est pas excessif — de *Comme les feuilles* ne lui donna point le renouveau intellectuel que faisait espérer la virilité de ce cinquantenaire. Lorsque ses amis, étonnés de le trouver moins gai que de coutume, s'évertuaient à lui répéter qu'il était plus jeune qu'eux tous, que sa véritable œuvre ne faisait que commencer, le dramaturge hochait la tête, les yeux humides. Déjà, il se sentait atteint ; le travail, qu'il n'avait jamais eu facile, lui devenait de mois en mois plus lourd ; il comprenait hélas ! que sa tâche touchait au terme. Néanmoins il devait tenter plus d'un effort ; presque jusqu'aux derniers mois de son interminable agonie, il essaya de poursuivre. Mais il n'y a pas lieu vraiment d'insister plus sur la pièce mal venue du *Plus fort*, pastiche insuffisamment italianisé de *les Affaires sont les Affaires* que sur ce manuscrit du *Bonheur*, dont nous ne connaîtrons jamais que la 1re scène !... L'histoire corrige équitablement la critique littéraire. Après *Comme les feuilles*, Giacosa ne devait plus être en possession de ses moyens ; il n'y eut pas recul, il y eut maladie.

Au terme de cette enquête, pour répondre à la question que nous nous posions au début, nous conviendrons qu'il est impossible de décider si Giacosa fut un romantique ou un réaliste, mais qu'il faut saluer en lui un type assez rare, et qui le deviendra toujours plus, d'un écrivain honnête homme, à mi-côte de la passion et de la morale, dont l'art démocratique s'imposa à l'attention bourgeoise dans des œuvres qui dureront autant que le public susceptible d'apprécier leur bon sens et leur cordialité.

Ernest Tissot.

Deux lettres inédites de Lacordaire

Les deux autographes dont on va lire la reproduction appartiennent à deux périodes de la vie de Lacordaire séparées l'une de l'autre par un long intervalle de temps et représentent deux ordres d'idées très différents. Le texte original du premier se trouve aux archives de l'Institut (1) ; celui du second m'a été obligeamment communiqué par M. Etienne Lamy, de l'Académie française. Dans celle de ces lettres qui est la première en date, l'abbé Lacordaire, qui était alors aumônier du couvent de la Visitation et qui venait de donner avec un très grand succès une série de conférences dans la chapelle du collège Stanislas (2), refuse d'assumer « la responsabilité » de la direction de l'une des six classes de l'Institut historique qui venait d'être fondé par Eugène de Monglave.

Le destinataire de cette lettre, Eugène Garay de Monglave, est né à Bayonne le 5 mars 1796. Il mourut le 21 avril 1873. Après 1814, il quitta la France pour servir

(1) *Archives de l'Institut de France*, dossier du P. Lacordaire, seconde liasse.

(2) « Conférences données dans la chapelle du collège Stanislas (19 janvier-13 avril 1834)... Chaque dimanche, la cour était envahie par la foule... La chapelle est comble deux heures avant le commencement de la cérémonie. Arrivé trop tard, un dimanche, un Monsieur... a recours à un singulier stratagème. A sa demande on apporte une échelle et il se met en devoir d'en gravir les échelons jusqu'à la hauteur d'une fenêtre par laquelle il apparaît soudain dans la chapelle, où l'on ne peut s'empêcher de rire... c'était Berryer. Le vicomte de Melun lui tendit la main pour l'aider à descendre et le célèbre avocat put pénétrer dans l'enceinte, où se pressaient déjà Chateaubriand, Lamartine, Odilon Barrot, V. Hugo... » (J. Favre, *Lacordaire orateur*, p. 212, 213).

dans l'armée brésilienne. A partir de 1823, il devient journaliste d'opposition et combat pour la cause libérale.

Il dirige le *Diable boiteux* qui, devenu, en 1825, *le Frondeur impartial*, est tué par les procès et les amendes. Il fonde « l'Institut historique » le 24 décembre 1833. Celui-ci est définitivement constitué le 6 avril 1834 (1).

D'après les indications données dans le premier numéro de la Revue qui lui servait d'organe, « l'Institut historique devait embrasser toutes les connaissances historiques dans leur ensemble et étendre... l'étude de l'histoire à tout ce qui constitue la vie de l'humanité (2) ».

Il provoquait la recherche « des documents qui pouvaient jeter quelque lumière sur une époque ou sur un fait... peu connu » et il « les publiait (3) ». Eugène de Monglave en était le secrétaire perpétuel et Michaud le président. Chateaubriand, Royer-Collard, Ballanche, Destutt de Tracy, Dupin, Ampère, Lamartine, Eugène Sue, Broussais, Geoffroy Saint-Hilaire et beaucoup de personnages célèbres en étaient membres (4). Le *Journal de l'Institut historique*, publication mensuelle, cessa de paraître au mois d'août 1840.

La seconde lettre fut écrite pendant la période la plus brillante de la carrière de Lacordaire. Elle fournit des renseignements assez intéressants sur l'état des esprits pendant l'agonie de la seconde République. L'ex-député de 1848 s'y montre beaucoup moins un partisan convaincu du gouvernement démocratique qu'une sorte de « rallié » avant la lettre.

« Lacordaire avait toujours été libéral, écrit M. Joisset :

(1) *Grande encyclopédie* Hufer-Guérard, article *Eugène de Monglave* ; sous-titre de la livraison de janvier 1834, du *Journal de l'Institut historique*.

(2) *Journal de l'Institut historique*, n° de janvier, verso de la couverture. Cf. *Moniteur universel* du 19 octobre 1834, p. 1964.

(3) *Journal de l'Institut historique*, n° de janvier, p. 1 et 2.

(4) *Ibidem*, année 1834, t. I, p. 312.

républicain jamais... Il aurait voulu qu'on ne fît pas de la démocratie le perfectionnement absolu de l'ordre politique, comme aussi qu'on n'affirmât pas expressément que la République démocratique était l'avenir inévitable de la France et du monde : mais que tout en l'appuyant comme *un essai* raisonnable et nécessaire, on laissât l'expérience prononcer sur son opportunité comme sur sa nécessité finale (1).

« A ce moment (à la date du 24 février 1848), écrit Lacordaire lui-même dans une lettre à M. de la Perrière qu'il est intéressant de comparer avec celle-ci, j'ai accepté la République comme *un essai*, essai nécessaire à tenter en France après la chute consécutive de trois monarchies... J'avoue ne pas voir clairement qu'il y ait nécessairement plus de liberté, d'égalité, de fraternité, sous une démocratie... que sous une monarchie. Cela peut être ou ne pas être. C'est là une question et, pour ma part, je la crois au moins douteuse (2). »

L'attitude que le P. Lacordaire avait eue au Club de l'Union, le 11 avril 1848, lorsqu'il se présenta comme candidat à la députation, ne contredit en rien ce langage.

« Le citoyen Lacordaire (répondant à une question du citoyen Barnabé) : « Je déclare que je ne suis pas le moins du monde radical, dans le sens que l'on attache ordinairement à ce mot... Je déclare qu'il y a en 1848 et qu'il y aura même en 1849 des discours, des faits de certains révolutionnaires dont je ne pourrai jamais dire du bien... Jusqu'au dernier moment, *oui, le 24 février 1848*, ce jour-là même, j'étais encore *partisan de la monarchie constitutionnelle*, et mon plus grand grief contre ceux qui l'avaient gouvernée depuis dix-sept ans... c'est qu'au fond ils avaient déshonoré la monarchie constitutionnelle ».

(1) Lettre du 20 janvier 1849 à M. Joisset.
(2) Lettre du 16 novembre. — Joisset, *Vie du P. Lacordaire* (Paris, 1870, in 8°), t. II, pp. 132, 133.

Le citoyen Clémency ayant reproché au « citoyen Lacordaire » d'être « un républicain du jour », celui-ci lui réplique :

« Je ne dis pas que je suis républicain, parce que je suis trop jeune dans mes œuvres. Et je ne dis pas non, parce que je trouve que ce n'est pas mon devoir de dire non. ... Le sentiment de mon devoir m'impose de dire oui, *je suis républicain* (1). »

Enfin voici le jugement que Lacordaire formule à propos de la révolution de 1848, dans l'autobiographie qu'il a dictée pendant sa dernière maladie :

« La République... quand elle est dans les mœurs, n'a rien en soi de contraire aux lois de la nature et de la religion.

«... Mais quand la République n'est pas l'état naturel d'une nation, elle n'est guère qu'une transition à un autre état ; elle ne trouve, pour la servir et la représenter, ni consuls, ni sénat, ni chefs d'armée, ni comices vraiment populaires, et le respect lui faisant défaut avec l'autorité, il n'est besoin que d'une intrigue ou d'une conspiration pour la faire retomber dans le néant...

« Quoi qu'il en soit, la royauté de Louis-Philippe tomba au 24 février 1848... Il était difficile de savoir ce qu'il y avait à faire, parce qu'il était difficile de comprendre où était le salut. Rétablir une monarchie tempérée après les deux terribles chutes de 1830 et de 1848 n'était pas possible ; fonder la République dans un pays gouverné depuis treize à quatorze siècles par des rois, paraissait impossible aussi ; mais il y avait cette différence entre les deux situations, c'est que la monarchie venait de tomber et que la République était debout... Encore qu'on n'eût pas l'espérance d'asseoir à jamais le nouveau régime, on pouvait du

(1) H. Villard, *Correspondance inédite du P. Lacordaire* (Paris, 1876, in-8°). — Pp. 540, 541, 551, 554.

moins l'étayer franchement comme un abri et s'en servir aussi franchement pour donner à la France quelques-unes des institutions dont l'absence avait très évidemment causé la ruine de... deux dynasties. C'était la pensée de M. de Tocqueville. Il n'était pas républicain ; mais la ruine de la République... ne lui laissait entrevoir que l'avènement du pouvoir absolu. Il fallait choisir entre ces deux extrémités et il n'y avait d'habiles politiques que ceux qui allaient travailler pour l'une ou pour l'autre. Le reste était illusion (1). »

Par respect pour l'intégrité du texte de ces deux autographes, j'ai cru devoir reproduire les incorrections grammaticales avec une exactitude scrupuleuse.

A Monsieur Eugène de Monglave, secrétaire perpétuel de l'Institut historique, rue des Saints-Pères, 14, Paris.

Paris, 20 avril 1834.

MONSIEUR,

Lorsque l'Institut historique renfermait une classe religieuse, j'ai conçu très bien la possibilité d'en faire partie. On pouvait réunir un certain nombre d'ecclésiastiques et de laïcs (*sic*) en état de s'entendre et d'imprimer à leurs travaux une direction convenable. Mais je ne puis accepter la responsabilité d'une classe où, sous le titre de *science sociale et philosophique* (2), vous rassemblerez des hommes de foi et d'opinions incompatibles, et où la majorité sera nécessairement acquise et toujours (*sic*) à d'autres prin-

(1) Montalembert, *le Testament du P. Lacordaire* (Paris, 1870 ; in-8°), pp. 134-136, chap. X.

(2) Ces mots sont soulignés dans l'original : « L'Institut historique comprendra six classes : 1re classe : Histoire générale ; 2e *Histoire des sciences sociales et philosophiques* ; 3e les langues et la littérature ; 4e les sciences physiques et mathématiques ; 5e les beaux-arts ; 6e l'histoire de France ». (*Journal de l'Institut historique*, n° de janvier 1834, p. 2.)

cipes qu'à ceux auxquels j'ai dévoué ma vie. Je suis membre d'un corps, je le représente partout où je suis, et je ne puis le représenter utilement avec un vote isolé ou presque isolé ; s'il paraît quelque chose de contraire à la doctrine dont je suis l'organe et le défenseur, le public ne saura pas si je suis ou non opposé ; il verra mon nom sur la liste, et il n'ira pas plus loin. J'ai donc pris, Monsieur, la résolution réfléchie et sérieuse de ne pas donner mon concours à une œuvre où je serais sans force véritable. Je serais désolé toutefois que vous vissiez là rien qui fût hostile ou désobligeant ; je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous être agréable en répondant oui à votre pensée. Mais j'ai des devoirs qui l'emportent nécessairement.

J'ai l'honneur d'être avec une considération très distinguée, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Henri LACORDAIRE.

(*A suivre.*)

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SEPTIÈME ANNÉE · N° 9 25 Septembre 1908

La
Revue Latine

DIRECTEUR : Emile FAGUET

Les derniers combats de Brunetière

La « dernière série » des discours de combat de Ferdinand Brunetière vient de paraître. On sait que sous ce titre Ferdinand Brunetière comprenait les conférences qu'il donnait de ville en ville pour la défense des idées qui lui étaient chères et qu'il rédigeait ensuite avec grand soin, en les étayant d'arguments nouveaux et de documentations et de références.

Le présent volume contient des études sur *le génie breton*, sur *la modernité de Bossuet*, sur *la liberté de l'enseignement*, sur *la renaissance du paganisme*, sur *l'action sociale du Christianisme*, sur *les difficultés de croire*, sur le *dogme et* la *libre pensée*, etc.

Pour aujourd'hui, car j'y pourrai revenir, et ce ne me sera jamais qu'une grande joie, je m'attacherai à ces trois questions, si considérables : la renaissance du paganisme, les difficultés de croire et la libre pensée en face du dogme.

I

Brunetière estimait qu'en France il y avait en beaucoup de choses un *retour à l'antiquité* qui n'était pas de son goût. Ce retour à l'antiquité, il le voyait: 1° dans les progrès de l'*individualisme ;* 2° dans les progrès du *naturalisme ;* 3° dans les progrès de l'*étatisme.*

On trouvera d'abord, au premier regard, une contradiction entre ce premier article et ce troisième. Comment, s'il y a progrès dans l'individualisme, y en a-t-il un aussi dans l'étatisme qui est, ce semble-t-il bien, son contraire ? N'imaginez pas que Brunetière n'eût pas prévu l'objection. Brunetière était trop l'homme des objections pour ne pas pressentir celles qu'on lui pouvait faire et pour ne pas, du reste, se les faire le premier à lui-même. Il n'y a pas contradiction entre affirmer que l'individualisme est en progrès et affirmer que l'étatisme est en progrès aussi, et il n'y a pas contradiction non plus entre affirmer que l'individualisme sévit de nos jours et prétendre que nous rétrogradons vers l'antiquité.

L'antiquité, en effet, a connu l'individualisme en tant qu'il a connu la morale individuelle, et cette morale individuelle, qui, du reste, n'est qu'orgueil, c'est le stoïcisme, et toutes les morales kantiennes et néo-kantiennes, apothéoses de la conscience personnelle et déclaration de la souveraineté de la conscience, ne sont pas autre chose que le stoïcisme renaissant, rajeuni ou plus ou moins restauré.

Et, d'autre part, nous revenons à l'étatisme ancien, c'est-à-dire à la « religion de l'Etat », c'est-à-dire à l'Etat devant être adoré comme un Dieu, à l'Etat-Dieu ; et ceci est bien nettement une régression, en deçà du christianisme, s'il est vrai, comme Taine l'a, semble-t-il, démontré, que la grande invention du christianisme ait été d'enlever quelque chose à la souveraineté de l'Etat, c'est-

à-dire la conscience, d'avoir posé la conscience en face de l'Etat et d'avoir dit à l'Etat : « Voilà à quoi tu ne toucheras point, » d'avoir, en un mot, créé la distinction et établi la délimitation entre le Spirituel et le Temporel (ce qui prouve en passant que si la « belle page » est de Taine, toute l'idée est d'Auguste Comte).

Reste, cependant, la contradiction entre prétendre que nous devenons individualistes et prétendre en même temps que nous devenons étatistes.

Elle n'est qu'apparente. Nous devenons individualistes contre l'autorité spirituelle ou ce qui en reste, et nous devenons étatistes à souhait en faveur et au bénéfice de l'autorité temporelle ; nous n'admettons d'autorité morale s'imposant à nous que chacun la nôtre ; mais nous inclinons fort à penser que, du reste, l'Etat a tous les droits de nous imposer n'importe quoi. Singulier état d'âme que celui d'hommes qui, superbement révoltés contre toute religion, c'est-à-dire contre toute organisation de la conscience générale, sont admirablement plats devant l'Etat, c'est-à-dire devant l'organisation des appétits et des passions des plus nombreux.

C'est ainsi que Brunetière entendait le retour à l'antiquité sous les trois formes qu'il y démêlait, sans tomber en vérité dans aucune contradiction formelle.

J'aurais voulu cependant que, voyant et voyant très bien un retour à l'antiquité dans le naturalisme, c'est-à-dire dans la croyance, réelle ou affectée, en la bonté de la nature humaine et dans l'abandonnement aux instincts ; voyant également un retour à l'antiquité dans l'étatisme ; il s'arrêtât devant l'individualisme et constatât que l'individualisme des stoïciens est bel et bien, en ses lignes générales, une première épreuve du christianisme, est bel et bien, lui-même et déjà, un premier essai et un premier effort pour nier quelque chose à l'Etat et pour ôter quelque chose à l'Etat, est bel et bien une première

tentative d'affranchissement de ce qui dans l'individu doit être affranchi, est bel et bien, donc, *anti-antique*, et que par conséquent, s'il est vrai que nous rebroussions en redevenant stoïciens, du moins nous ne devenons pas antiques pour autant, et très loin de là.

Après quoi, et ceci reconnu, comme je crois qu'il doit l'être, il aurait été très loisible à Brunetière de dire que, si nous devenons stoïciens, reste que, *par la manière dont nous le devenons*, nous retournons, tout de même qu'il était dit, à ce qu'il y a de plus mauvais dans l'antiquité. Car, pour les anciens, le stoïcisme était une vertu et une purification, tandis que pour nous il n'est qu'une libération et une révolte. Etaient stoïciens, dans l'antiquité, les hommes qui voulaient s'élever au-dessus ou d'une religion puérile et peu morale ou d'une philosophie suspecte d'immoralité (épicurisme) ou suspecte de scepticisme (académisme). Le stoïcisme était un relèvement, un *risorgimento*. Notre prétendu stoïcisme, à nous, n'est qu'un besoin ou un désir d'échapper décemment au christianisme, et comme il n'y a guère moyen de prétendre qu'il puisse exister une morale supérieure à celle du christianisme, se faire stoïcien ou feindre de se rendre tel, ce n'est nullement un relèvement, mais une régression.

Telle aurait pu être l'argumentation de Brunetière et telle était assurément sa pensée.

Pour moi, qui, comme l'on a pu s'en apercevoir, ai très souvent soutenu que les peuples latins reviennent à l'antiquité, je ne dis pas comme le chien de l'Ecriture, mais, plus poliment, comme à leur source, il me plairait assez de pousser aujourd'hui cette étude un peu plus que Brunetière, en une simple conférence, n'a pu le faire.

J'écarte, comme de peu d'importance et comme, décidément, un peu faux, du reste, le point de vue de l'individualisme. La recrudescence de l'individualisme n'est point, en vérité, un retour à l'antiquité s'il est vrai, et c'est la

vérité même, que l'antiquité a été aussi peu individualiste que possible. L'antiquité, pour reprendre en le changeant de destination, un mot de Chamfort, n'a de bon que ce qu'elle a de meilleur ; mais ce qu'elle a de meilleur, c'est précisément l'étatisme, je dis l'étatisme tel qu'elle l'entendait. Car il y a au moins deux manières de comprendre l'étatisme et surtout de le pratiquer. L'une consiste à tout donner à l'Etat et l'autre à tout lui demander. La première était celle des anciens, la seconde est la nôtre. Et si la seconde est une décrépitude, la première est une haute vertu. Au fond, c'était toute la vertu des anciens ; mais cette vertu, surtout à Rome, mais même en Grèce, ils l'avaient bien. L'étatisme, le civisme, pour mieux dire le patriotisme, sachons bien le voir, c'était la vraie religion des peuples anciens. L'autre n'était guère qu'une manifestation artistique et, en ses parties sérieuses, elle se confondait tellement avec le patriotisme lui-même, que ceci même nous ramène à dire que le patriotisme était la vraie religion des peuples anciens.

Il en avait très exactement tous les caractères. Il était une *foi*, c'est à savoir une chose qu'on ne discute pas *et que l'on sent qu'il y aurait crime à discuter*. N'est-ce point là tout à fait un caractère religieux ? Il était un *sentiment* ou pour mieux parler une passion ; et il était une passion anti-égoïste, une de ces passions qui font sortir l'homme de lui-même au lieu de l'y ramener, et qui l'élèvent au-dessus de lui-même au lieu de l'abaisser pour ainsi dire au-dessous. Ceci encore est éminemment de caractère religieux. Enfin il était un *lien* et un lien d'une force incalculable, rattachant d'une façon intime les hommes les uns aux autres et ceci encore — que l'étymologie du mot *relligio* soit fausse ou vraie, — est chose essentiellement religieuse. Une religion est une foi passionnée qui d'un grand nombre d'hommes fait un seul être. En un mot, s'il faut entendre le mot religion dans le sens où tous les

modernes l'entendent, la seule religion des peuples anciens a été le patriotisme ou l'étatisme, si l'on veut, ou le civisme, si l'on préfère. Il y a synonymie absolue, réfléchissez, et vous serez de mon avis, entre le mot *civis* et le mot *fidèle*.

Par l'étatisme il est donc vrai que nous revenons à l'antiquité, ou plutôt il serait vrai que nous y revinssions si l'étatisme était pour nous ce qu'il était pour ces gens-là ; mais j'ai pris grand soin d'indiquer que non seulement notre cas n'est point analogue à celui des anciens ; mais que même il en est le contraire ; que nous sommes étatistes, non point pour nous sacrifier à l'Etat, mais pour qu'il se charge de nous, et que par conséquent il n'y a sur ce point que retour apparent à l'antiquité, et que cette apparence est aussi trompeuse et aussi fausse que possible.

Par l'étatisme tel que nous le comprenons et tel que nous le mettons en pratique, ce n'est pas à l'antiquité latine et grecque que nous revenons, c'est à l'antiquité des pays d'Orient, et l'État est pour nous ce qu'étaient pour Assyriens, Mèdes et Perses le Grand Roi.

Et, d'autre part, si l'étatisme est le contraire même de l'individualisme et si l'individualisme n'a été chez les anciens qu'un accident, et en vérité un accident assez rare, par l'individualisme, quand nous y glissons, ce n'est ni à l'antiquité latine, ni à l'antiquité grecque, ni à l'antiquité orientale même, que nous revenons, mais bien à l'état sauvage, rêve de Rousseau, et à un état anarchique que l'on peut supposer qui a existé avant l'avènement de la civilisation.

Donc l'unique point sur lequel il me semble que Brunetière ait raison, mais où en revanche il y a raison tout à fait, c'est celui-ci : le *naturalisme* renaissant est un retour à l'antiquité. Ceci « par exemple » est tout à fait vrai. Ce qui fait bien véritablement la *coupure* entre l'antiquité et les temps modernes, c'est le christianisme ; mais le chris-

tianisme *en tant* qu'il a conjuré les hommes de *se soustraire à la nature*. Ceci, décidément, l'antiquité ne l'avait pas inventé.

Remarquez bien, en effet, que c'est ici que l'estimable Ernest Havet se trompe formellement, quelque raison ou quelque demi-raison qu'il puisse avoir partout ailleurs. Sur une foule de points il peut, sinon être dans le vrai, du moins être suffisamment spécieux, avec son éternelle formule, qui d'ailleurs n'est pas de lui, je crois : ce que le christianisme a de nouveau n'est pas bon et ce qu'il a de bon n'est pas nouveau. Oui, sur une foule de points, il peut à peu près démontrer la justesse de cette formule. Mais sur ceci que le christianisme a dit le premier que l'homme devait se soustraire à la nature et lui désobéir et la vaincre, sur ce point-là Havet est battu ; ce n'avait pas été dit avant, et c'est excellent.

Remarquez que les doctrines antiques qui par leur élévation se rapprochent le plus du christianisme n'avaient pas trouvé cela. Le stoïcisme dit encore : « Il faut vivre conformément à la nature », et c'est même son premier mot et son premier principe. Oh ! sans doute, par ce mot de nature il n'entend que ce qu'il y a de meilleur dans la nature, et ce n'est pas toute la nature qu'il nous donne à imiter ; sans doute ; mais encore c'est la nature qu'il nous donne comme guide, et la ligne de démarcation qu'il trace entre la nature à imiter et la nature à n'imiter point est parfaitement arbitraire et sera toujours parfaitement récusable.

L'antiquité peut donc, tout entière, et sans qu'on lui fasse un mauvais procès de tendances, être qualifiée de naturaliste, et le *surnaturalisme*, c'est proprement le caractère moral de l'humanité à partir de l'avènement du christianisme.

Par parenthèse, c'est dans un seul sens que j'admets le mot *surnaturel* qui est pour moi plein de signification,

mais qui n'en a une acceptable que pris de la sorte. Le surnaturel, c'est l'effort salutaire et même nécessaire que fait l'homme pour échapper aux lois générales de la nature, aux suggestions que ces lois générales jettent en lui, aux excuses que ces lois générales pourraient lui fournir ; et la *croyance au surnaturel*, ce n'est pour moi que la conviction qu'en effet de ces lois générales l'homme peut dans une certaine mesure, et dans une mesure pour lui considérable, s'évader.

Or, pour ne pas remonter plus haut que la Renaissance, et je sais que l'on pourrait remonter en deçà, à partir de la « Renaissance de l'antiquité », pour l'appeler de son nom complet (1), toute la lutte a été en Europe entre l'esprit surnaturaliste du christianisme qui ne voulait pas mourir et l'esprit naturaliste de l'antiquité qui renaissait. Le XVIe siècle, avec ses Rabelais et ses Montaigne, a plus ou moins discrètement, plus ou moins audacieusement remis en honneur Epicure et son dogme dangereux que le but de la vie est le bonheur et, ce qui est plus grave, que chacun doit rechercher son bonheur propre. Car il est vrai en un certain sens que le but de la vie est le bonheur ; mais à la condition précisément que ce ne soit pas le sien que chacun cherche.

La Réforme, ne songeant tout d'abord qu'à revenir au christianisme primitif, ne peut avoir que de l'horreur pour la Renaissance, puisque c'est justement son ennemie d'il y a seize cents ans qu'elle trouve devant elle, et en effet elle a la Renaissance en horreur. Mais en tant qu'elle est, ou que peu à peu elle est forcée de devenir l'individualisme intellectuel et moral, elle est destinée, sinon à être un auxiliaire du naturalisme, ce qu'elle n'a jamais été, du moins à ne lui pas être un obstacle assez rude et assez

(1) Et incidemment pourrait-on me dire quel est l'homme prodigieusement intelligent qui le premier a donné ce nom au mouvement des esprits au XVe siècle ?

fort, l'homme qui est seul juge de sa croyance, de sa morale et de lui-même ne se sentant pas toujours assez soutenu dans cette lutte contre la nature qu'il est du devoir du chrétien de soutenir, et que le chrétien a pour premier devoir de soutenir en effet.

La philosophie du XVIIIe siècle, avec ses Diderot, ses Helvetius et ses d'Holbach, surtout avec Rousseau, malgré sa religiosité sentimentale, est toute pénétrée de cet épicurisme gâté et indigne d'Epicure, mais enfin de cet épicurisme qui consiste à croire que la nature est bonne et qu'il faut, non la combattre, mais la suivre. C'est Diderot qui enseigna couramment qu'il y avait un homme « naturel » et qu'on a créé un homme « factice », c'est-à-dire pourvu d'une morale, et que ce qu'il y a à faire c'est de dépouiller et brûler l'homme factice et ressusciter l'homme naturel. C'est Diderot qui, faisant parler Epicure, s'exprime ainsi : « En général, quand la volupté n'entraînera aucune peine à sa suite, ne balancez pas à l'embrasser ; si la peine qu'elle entraînera est moindre qu'elle, embrassez-la encore ; embrassez même la peine dont vous vous promettez un grand plaisir. Vous ne calculerez mal que quand vous vous abandonnerez à une volupté qui vous causera une trop grande peine ou qui vous privera d'un plus grand plaisir. »

C'est contre cette morale relâchée ou plutôt contre cette immoralité formelle que Kant réagit énergiquement, et Kant contre la philosophie du XVIIIe siècle ce n'était pas autre chose que la Réforme contre la Renaissance du XVIe siècle. Lui aussi il tenta, pour parler comme on parle aujourd'hui, de réintégrer le surnaturalisme dans l'esprit humain et aussi le surnaturel. Lui aussi enseigna qu'il fallait combattre la nature en obéissant à un je ne sais quoi qui nous donne des ordres particuliers et qui ne se trouve absolument nulle part dans la nature, excepté dans l'homme seul, et c'était là précisément le surnaturalisme.

Et lui aussi nous montra ce je ne sais quoi qui nous commande comme un mystère ou comme un mystérieux, qui ne s'explique pas, qui ne se prouve pas, auquel il faut croire par la foi comme un Dieu, tranchons le mot, qu'il faut adorer et craindre sans raisonner ; et ceci était précisément une réintégration du surnaturel.

Mais il ne fut pas suivi ou il ne fut pas suivi très longtemps, et voici qu'ils sont revenus, ceux qui assurent que la nature est bonne, qu'elle ne donne que de bons conseils, de bonnes leçons et de bons exemples, et que tout ce qui a été inventé contre elle, au-dessus d'elle ou en dehors d'elle n'est qu'illusion vaine et dangereuse de l'« orgueil humain ».

Voilà le véritable retour à l'antiquité et à l'antiquité en ce qu'elle a eu de plus mauvais ; car il est à remarquer que, sinon toujours, je n'en sais rien et il faudrait voir, du moins bien souvent, ces retours ont ce caractère, et que ce que l'on va chercher dans le passé, c'est le passé moins ce qu'il avait de sain et de fort, comme on voit de nos jours que l'on revient à la Révolution française moins la liberté et moins le patriotisme.

Ce retour à l'antiquité est ce que nous venons de dire en sa forme philosophique, comme pensée et comme tendances générales. Dans le détail et par une application très naturelle, je crois le voir encore. C'est un retour à l'antiquité que le goût du luxe *personnel*, que la somptuosité, que le faste des particuliers, besoin factice, capable, quoique factice, de devenir si fort, comme l'on sait, que l'honneur périt pour qu'il soit satisfait.

C'est un retour à l'antiquité que la perte du sentiment de chasteté, sentiment si profondément nécessaire, quoi qu'on en ait pu dire, que les nations qui ne l'ont pas ou qui l'ont faible disparaissent naturellement et presque sans choc ni heurt devant les nations qui l'ont ou qui l'ont plus fort.

C'est un retour à l'antiquité que le culte de la force, que l'idée que la force *prime* le droit, ou *est* le droit, ou *indique* le droit, idée dont certaines monarchies se sont armées pour conquérir l'hégémonie par les pires iniquités et les pires déloyautés ; mais dont, à leur tour, les démocraties s'emparent pour n'admettre en place de loi que l'arbitraire, que le caprice et que la passion des plus nombreux, c'est-à-dire de ceux qui, par leur masse, sont les plus forts.

Ainsi de suite, et de cette lente, et même rapide, substitution de tout ce que l'antiquité avait de mauvais à tout ce que les temps modernes avaient de bon, vous pouvez trouver, sans beaucoup chercher, cent exemples encore.

Vous me direz : « Et l'esclavage, y revenons-nous ?» C'est à quoi je vous attendais, si je puis vous parler aussi familièrement. Oui, certes nous allons directement à l'esclavage. Qu'est-ce que l'esclavage? C'est mille individus commandant à cent mille et les faisant travailler en les nourrissant, sans leur permettre ni de choisir leur travail, ni d'en faire plus ou moins, ni de s'élever au-dessus de la condition de travailleurs gagnant strictement leur vie. Ces mille individus, en régime collectiviste, ce sont les chefs du travail et les distributeurs de la nourriture et du vêtement, et ces cent mille individus, dans le même régime, ce sont les travailleurs. Le collectivisme, c'est purement et simplement l'esclavage antique, moins peut-être, et je n'en répondrais pas tout à fait, le droit de vie et de mort du maître sur l'esclave. Il était tout naturel que la conception antique reparaissant en toutes choses, l'esclavagisme lui-même, surtout en pays latins, se mît à hanter les cerveaux et parût une invention admirablement rationnelle et merveilleusement salutaire.

On voit que Brunetière, en sa brillante conférence sur la renaissance de l'antiquité, avait raison plus encore qu'il ne l'a montré ou qu'il n'a voulu le montrer.

II

J'aime moins son « discours de combat » sur *le dogme et la libre pensée* (du reste rédigé incomplètement, laissé à l'état de fragment). Brunetière a voulu y montrer que le dogme n'asservit pas la pensée du croyant.

Pour le démontrer, il a mis en relief ceci que les axiomes scientifiques asservissent *aussi* la pensée du savant ou du simple étudiant en sciences : « En tout ordre de choses la liberté de penser est gênée, est empêchée par la connaissance que nous avons des conditions de la chose ou de sa nature. La vérité nous presse, elle nous contraint pour ainsi dire de toutes parts. Nous ne pouvons méconnaître ni son autorité ni l'obligation que cette autorité porte pour nous de nous y soumettre... »

Est-ce avoir prouvé que les dogmes religieux nous laissent libres que d'avoir démontré qu'il y a d'autres choses qui nous contraignent ? Il ne me semble pas que ce soit là une démonstration. C'est simplement une taquinerie. C'est dire : « Vous en êtes un autre. » C'est dire : « Ah! vous prétendez que je suis garrotté par mes dogmes ! Ne l'êtes-vous pas par vos axiomes ? » — soit ; mais il ne faut pas ajouter : « Donc je suis libre ! » C'est un peu abuser des pirouettes dialectiques, choses dont on sait que Brunetière ne se défendait pas toujours vers la fin de sa vie.

Il faut ajouter ceci : c'est que la science ne dogmatise pas, elle postule ; elle n'impose pas, elle propose. Elle propose à notre raison tel axiome. Admettez-vous ceci ? — Non. Fort bien ; n'allons pas plus loin. Je ne sais rien établir si l'on n'accepte pas cela. — Admettez-vous ceci ? — Oui. Alors marchons. » Il n'y a rien de commun entre cela et un dogme, absolument rien.

Il faut ajouter ceci, c'est que la science ne donne ja-

mais un seul de ses axiomes pour définitif et éternel. Elle est non seulement résignée, mais disposée à en changer si ceux-là sur lesquels elle s'est appuyée se trouvent en défaut en ce qu'ils n'expliquent plus des faits nouveaux. Ses axiomes sont évolutifs, et par conséquent sont provisoires. Il est vrai qu'à un certain moment de sa glorieuse carrière (à la fin, je ne sais), Brunetière admettait et soutenait que les dogmes religieux aussi sont évolutifs, et par conséquent aurait été forcé de convenir qu'ils sont provisoires.

Il faut ajouter ceci : encore que les axiomes qui ont le plus le caractère d'axiomes, les axiomes les plus axiomatiques, à savoir les axiomes de géométrie, sont considérés par les savants (voir les admirables livres de M. Poincaré) non point du tout comme des vérités, mais comme des manières plus « commodes » de concevoir les choses, de sorte qu'en dernière analyse *les axiomes sont des méthodes.* Il n'y a rien qui ressemble moins à un dogme...

Mais je crois que j'enfonce, avec ma lourdeur accoutumée, une porte ouverte et que, cette fois du moins — novembre 1904 — Brunetière n'avait pas refermée.

III

Beaucoup plus sérieuse, quoiqu'elle ne me convainque pas, et vraiment forte, grande et belle leçon, est la conférence de Brunetière sur les *difficultés de croire.* Les principales difficultés de croire, selon Brunetière — je n'entre pas dans sa classification — sont les suivantes : difficultés résultant de l'exégèse ; difficultés résultant de la comparaison des différentes religions entre elles; question du miracle.

Les difficultés résultant de l'exégèse consistent en ceci : il n'y a rien de précisément « historique » dans des livres,

c'est à savoir les Evangiles, qui, d'abord, ne sont pas d'accord entre eux et qui, en outre, ont été rédigés cinquante, soixante, quatre-vingts et cent ans après les faits qu'ils relatent ; les Evangiles n'ont aucune valeur scientifique.

A cela Brunetière répond très bien, très sensément, avec Bossuet, que ni les divergences des Evangiles, ni, si l'on veut, leurs contradictions, ni le temps, éloigné de celui où Jésus vivait, où ils ont été écrits, ne font rien du tout au fond des choses, tant au moins la même doctrine, bien exactement la même, ressort des quatre Evangiles, et c'est là la vraie concordance des Evangiles. Chose intéressante, cette réponse est pour satisfaire un chrétien libre, comme moi, et n'est pas pour satisfaire un « croyant » qui sera toujours inquiété par cette pensée que des livres *inspirés* ne disent pas, même dans le détail, exactement la même chose. Mais pour moi je ne puis qu'adhérer à l'argumentation de Brunetière et aux admirables paroles du bon sens éloquent (et c'est Bossuet que je veux dire) qu'a bien soin de citer Brunetière : « Qu'on me dise s'il n'est pas constant que *de toutes les versions* et de tout le texte quel qu'il soit, *il en reviendra toujours les mêmes lois*, la même suite d'histoire, le même corps de doctrine et enfin *la même substance* ? En quoi nuisent, après cela, les diversité des textes ? Que nous fallait-il davantage que ce fonds inaltérable des livres sacrés? Et que pouvions-nous demander de plus à la divine Providence ? »

On dira à Brunetière et à Bossuet que si la concordance historique n'existe pas entre les quatre Evangiles, la concordance doctrinale n'existe pas non plus, et qu'il y a des diversités, sinon des contrariétés de tendances, entre ces quatre grands textes. Je suis tout à fait de cet avis (qu'il y a des diversités) et c'est une étude qui n'a pas été assez faite et qui est d'un intérêt prodigieux que celle de ces divergences. Elle a été brillamment improvisée par

Proudhon, mais point mise au point suffisamment par lui. Encore une chose qu'il faudrait que je fisse un jour ; mais je suis comme tout le monde : le temps ne suffit pas à mes projets.

Donc, oui, il y a des divergences, même doctrinales, entre les Evangiles. Je ne sais si, au cas qu'il en fût convenu, cela n'aurait pas troublé Brunetière. Je n'ai pas besoin de dire que pour moi cela ne fait que prouver la vitalité de la doctrine. Toute doctrine est une en son fonds et diverse dans le détail. qui est vivante. Si tous les évangélistes avaient dit littéralement la même chose, ce serait preuve faite que soixante ans après le Christ le christianisme était mort. Les Evangiles peuvent être hérétiques les uns relativement aux autres. Oh ! que tant mieux ! Il faut qu'il y ait des hérésies, c'est-à-dire il faut que les hommes aient plusieurs manières de comprendre les mêmes choses. Cela prouve *qu'ils le pensent*.

De plus, ajoute Brunetière et c'est ceci qui, peu orthodoxe peut-être, est pour moi excellent, de plus il faut songer à ceci (à quoi il tenait beaucoup et dont il m'a bien souvent entretenu. Oh ! les chers entretiens de Dinard et de Saint-Lunaire qui ne reviendront plus !) il faut songer à ceci qu'il y a quelque chose qui est au-dessus de l'Evangile. Oui, puisque l'Eglise *existait* avant les Evangiles et *avait parlé* avant que les Evangiles fussent écrits et *nous a laissé un texte* antérieur aux Evangiles. Il y a saint Paul, dont « ni l'authenticité, ni l'historicité, ni l'intégrité, ne sauraient être mises en doute », et c'est là qu'il faut chercher la doctrine chrétienne dans sa pureté, dans sa netteté, dans son unité. Et c'est une chose amusante, si l'on peut se servir de ce mot en pareil sujet, que l'exégèse nous ait précisément rendu ce service, que peut-être elle ne songeait pas à nous rendre, de nous rapprocher de la source en prétendant nous détourner des ruisseaux et nous ait ramenés à saint Paul en insistant sur

les diversités des Evangiles : « Et chose admirable, à mesure qu'une exégèse aventureuse a essayé de rapprocher de nous les dates que l'Eglise assignait à la rédaction des Evangiles, à mesure aussi cette exégèse a-t-elle plus fortement prouvé cette antériorité de l'Eglise. »

Les difficultés de croire résultant des travaux de l'exégèse sont donc capables de résolution. Il n'y faut qu'une méthode de bon sens large et fort, d'une part remontant aux sources les plus autorisées, d'autre part qui ne se trouble point pour des divergences de détail et qui, sous des diversités non seulement naturelles mais nécessaires, retrouve aisément le fonds commun et l'unité essentielle, « la même substance », pour ne pas chercher à mieux dire que Bossuet.

Toute cette partie de l'exposition de Brunetière, ample, encore qu'on pût y faire des objections, est vigoureuse et sans habiletés, sans adresses, dans la meilleure manière de son meilleur temps.

Solide encore, mais plutôt brillante, est son argumentation qui est relative aux difficultés de croire qui peuvent résulter de la comparaison des religions entre elles. Elle consiste, et en cela elle est utile, à montrer que le bouddhisme, d'après les travaux les plus récents et du reste les plus impartiaux, est très loin d'être ce qu'on croyait il y a cinquante ans qu'il était et est fort inférieur au christianisme comme doctrine de charité et d'altruisme et d'amour, si tant est qu'il ne soit pas, comme l'a dit M. Spence Hardy, « un simple système d'égoïsme ». On ne s'attend pas à ce que sur ce point je me pose en homme compétent.

Enfin la « difficulté de croire » *qui n'a pas été toujours la plus forte* (1), mais qui est certainement de nos jours, à

(1) Voir à ce propos, dans l'introduction à *l'Allemagne moderne* de M. H. Lichtenberger, la belle dissertation sur les différences des mentalités de l'homme du moyen âge et de l'homme moderne.

cause du prestige qu'exerce la science, la plus rude pour la plupart des hommes, c'est la difficulté de croire aux miracles. Le miracle est une dérogation aux lois générales de la nature. Or les lois générales de la nature sont immuables. Donc on ne peut pas croire aux miracles. Or le miracle fait partie essentielle de la religion. Voilà une difficulté. Et l'on voit, par parenthèse, que le vaillant Brunetière n'élude pas les difficultés principales.

Pour résoudre cette difficulté, voici comme s'y prend Brunetière (si j'ai bien compris). Le naturel existe ; mais le surnaturel existe aussi. Le naturel, c'est une série de causes et d'effets intelligibles, sensibles presque, très faciles à comprendre en leurs relations. Le surnaturel, c'est l'intervention d'une force supérieure et d'une intention supérieure à travers la série, ou les séries, des causes et effets. Cette intervention d'une force supérieure et d'une intention supérieure, vous la niez. Cela me semble irrationnel. Car enfin il me paraît que « *la négation du surnaturel dans l'histoire est la négation de la loi de l'histoire — et que la négation du surnaturel dans la nature est la négation de la liberté de Dieu* ».

La négation du surnaturel dans l'histoire est la négation de la loi de l'histoire. En effet, si l'on ne voit pas l'histoire comme *dirigée*, comme menée vers un certain but, ce qui suppose le surnaturel, elle n'a plus de sens. « L'hypothèse de la Providence est la condition de l'intelligibilité de l'histoire. » Sans cette hypothèse d'un « surnaturel général », ou plutôt sans cette foi en un surnaturel général, l'histoire n'est plus « qu'un chaos ». Mais à la lumière du surnaturel « tout s'éclaire » et « l'histoire de l'humanité s'organise ».

Ceci est parfaitement exact comme raisonnement ; mais rien ne prouve que ce soit vrai comme chose vraie, que ce soit vrai objectivement. Oui, sans l'idée d'une direction, sans l'idée providentielle, l'histoire de l'humanité

n'est qu'un chaos. Mais pourquoi l'histoire de l'humanité ne serait-elle pas un chaos ? Pourquoi ? Parce que vous désirez qu'elle ne le soit point. Réfléchissez : il n'y a pas d'autre raison. Mais cette raison n'est pas du tout une raison.

On disait de Guizot : « Quel homme ! comme *il discipline l'histoire !* Avec lui l'histoire devient régulière ! » Votre Guizot à vous, c'est la Providence. Dès qu'elle paraît, dès qu'on en introduit l'idée dans l'histoire, l'histoire devient régulière. Oui, mais ce qui régularise l'histoire, c'est vous, vous Brunetière, ou vous Bossuet, par l'idée de la Providence que vous y introduisez. Ce qui prouverait la Providence, c'est l'histoire, si, sans l'idée de la Providence et avant qu'on l'introduisît, elle était régulière ; mais du moment que de votre aveu elle ne devient régulière que quand on y introduit l'idée de la Providence et après qu'on l'y a introduite, la Providence n'est pas prouvée du tout.

Brunetière a un mot admirable, digne de Bossuet : « L'histoire n'a de sens qu'en Dieu. » Je le veux bien ; mais pourquoi *faut-il*, est-il absolument *nécessaire* qu'elle ait un sens ? Je n'en vois pas du tout la nécessité. Et pourquoi n'en vois-je pas la nécessité ? Tout simplement parce que je n'ai pas *le besoin de m'expliquer tout* et que je me résigne à ne pas comprendre tout. Ce besoin que tout soit expliqué, cette... comment dirai-je ? cette boulimie de certitude, est sur quoi tout votre raisonnement s'appuie. Il faut que l'histoire ait un sens. Pourquoi ? Parce que je souffre si elle n'en a pas. C'est une raison, si l'on veut, mais une raison toute subjective. Moi, de ce que l'histoire n'ait pas de sens, je ne souffre point ; ou, si j'en souffre, je me résigne à souffrir ; car je souffrirais bien plus encore si, en prétendant entrer au conseil de Dieu, je trouvais à l'histoire un sens, dont je douterais immédiatement, et que je craindrais qui ne fût dès le lendemain démontré faux.

Pourquoi ne pas se résigner à ignorer ? Cela m'a toujours dépassé qu'on ne pût pas se résigner à ne pas connaître le secret de tout. C'est pourtant la destinée humaine la plus naturelle.

D'autre part, « la négation du surnaturel dans la nature », c'est-à-dire la négation du miracle, « est la négation de la liberté de Dieu ». Donc le miracle peut être ; il faut même qu'il existe, pour que la liberté de Dieu soit prouvée. « Un Dieu qui est celui d'Epicure ou de Lucrèce, un Dieu dépossédé du droit d'intervenir dans son œuvre n'est pas un Dieu, c'est le contraire d'un Dieu. » Un Dieu qui est celui de Spinoza, un Dieu « immanent à son œuvre » n'est pas un Dieu ; c'est le contraire d'un Dieu.

Voilà qui est bien raisonné, comme toujours ; mais je ferai remarquer que le Dieu qui n'intervient pas dans son œuvre, ce n'est pas seulement le Dieu d'Epicure, de Lucrèce et celui de Spinoza ; c'est celui de Malebranche ; car c'est Malebranche qui a dit que « Dieu n'intervient jamais par *volontés particulières* ». Voilà donc un chrétien, car peut-être ne contestera-t-on pas à Malebranche sa qualité de chrétien, qui tout simplement nie le miracle ! Je sais très bien qu'il s'applique de tout son cœur à l'admettre malgré cette dénégation générale, et que pour ainsi dire il essaye de sauver le miracle de la condamnation dont lui-même il l'avait frappé. Reste cependant cette condamnation générale, qui a une singulière autorité, et jamais Malebranche n'a cru en émettant cette formule, *qui nie la liberté de Dieu*, nier Dieu lui-même et imaginer un Dieu qui fût le contraire d'un Dieu. A quoi au contraire il s'obstine, c'est à montrer qu'un Dieu qui agirait par des volontés particulières *ne serait pas un Dieu*, mais un homme et peut-être un enfant. Je m'étonne que Brunetière n'ait pas au moins songé à relever la théorie de Malebranche et à la réfuter. C'était vraiment son devoir.

Voulez-vous que nous fassions un peu de métaphysique

sur cette affaire, c'est-à-dire que nous rêvions, avec la parfaite conviction que nous ne pouvons arriver à aucune certitude en ces choses ; mais encore que nous rêvions en honnêtes gens qui cherchent à raisonner juste même quand ils rêvent ? Voulez-vous, un instant ? Eh bien, j'imaginerais volontiers que Dieu ne peut pas agir par des volontés particulières tant cela est indigne de lui, et qu'il n'agit jamais que par les lois générales qu'il a instituées.

— Donc il n'est pas libre !

— *Si, pourtant*, parce que j'imagine aussi que s'il ne peut pas *interrompre* ses lois générales par un *accident volontaire*, il peut *les changer*. Il ne m'étonnerait pas que les lois du monde ne fussent pas du tout les mêmes aujourd'hui qu'il y a, par exemple, six cents millions d'années. Dans cette hypothèse, — et puisque nous sommes en métaphysique, la mienne, Monsieur, vaut la vôtre, — la liberté de Dieu subsiste ; il est un législateur qui change sa loi ; qui peut la changer et qui la change ; mais il n'a pas ce qu'il ne peut avoir, une volonté de caprice et d'arbitraire ; la liberté enfantine de Dieu est niée, par respect pour lui, mais la liberté divine de Dieu est sauve.

C'est peut-être cela. On ne saura jamais si c'est cela ou autre chose.

Il n'en est pas moins que les choses les plus fortes, encore que très contestables, sur les difficultés de croire et les moyens de résoudre ces difficultés ont été dites par Brunetière.

C'était un très grand esprit qui, dans les derniers temps de sa vie et quand il ferraillait, prenait un peu trop comme dans un « combat » — il dit très bien — la première arme venue, se fiant un peu trop à son adresse incomparable à manier n'importe quelle arme ; mais c'était un grand esprit qui mettait jusque sur ses paralogismes la marque imposante et inquiétante de sa force.

C'était aussi un de ces esprits qui sont dévorés de la

très belle passion de la certitude, qui sont pressés de communiquer cette certitude et qui la communiquent ou semblent la communiquer un instant avant qu'ils ne l'aient ; mais comme on sent bien qu'après l'avoir communiquée ils l'ont profondément et qu'ils l'acquièrent à la transmettre !

Ces esprits-là font croire aux autres, aux timides, aux expectants, aux peu affirmatifs, que l'absence du besoin de certitude n'est pas autre chose qu'une infirmité ; ils le leur font craindre du moins, et c'est parfaitement dans ce sentiment et dans cet esprit que je cesse aujourd'hui de converser avec mon cher grand ami d'hier.

Emile Faguet.

Le sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre[1]

M. Daniel Mornet a écrit un livre excellent et précieux sur *le sentiment de la nature de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*. Sur ce titre, ne vous attendez pas à des effusions ni à des exercices de rhétorique. Ce livre, sauf quelques pages, est *tout en faits*. Il est objectif à un degré presque incroyable. Et il est consciencieux, dans son objectivité, presque jusqu'à donner le frisson. La statistique est difficile à faire ; mais je gagerais que, pour écrire ce volume, M. Mornet en a lu cinq cents, quelques-uns pour en tirer une demi-ligne, quelques-uns pour constater qu'il n'y avait rien à en tirer. C'est vénérable.

Au moins il a abouti à ceci : c'est que les dates sont fixées. On sait à quel moment précis le sentiment de la nature a commencé (j'aimerais mieux dire *recommencé*, et tout à l'heure on verra pourquoi) en France, à quelle date précise la *montagne* a commencé à être à la mode, à quelle date précise la *mer* a commencé à être en vogue, à quelle date précise en *peinture*, la montagne d'une part, la mer de l'autre a commencé à plaire, à quelle date précise, sous l'influence du sentiment de la nature, le jardin anglais (ou chinois) a détrôné le jardin français ; à quelle date presque précise telle science — la botanique — a cessé d'être mépri-

(1) Par M. Daniel Mornet, chez Hachette.

sée comme relevant des apothicaires et a commencé à être en faveur comme ressortissant aux âmes poétiques.

Les deux muses de M. Mornet sont la Statistique et la Précision. Je ne saurais dire à quel point ce livre sera utile, nécessaire, indispensable, en tant que substituant à des considérations des faits bien isolés et des dates bien contrôlées. Ce livre est un des meilleurs « instruments de travail » qui aient été publiés depuis bien des années. On ne peut que féliciter de tout son cœur M. Mornet de l'avoir entrepris, de l'avoir poussé avec un labeur opiniâtre et de l'avoir mené à bien. On s'étonne, quand on sait les choses et ce que le dépouillement des textes demande de temps, que M. Mornet n'ait que trente ans. Il me semble que j'aurais mis la moitié de ma vie à accomplir ce travail.

On peut regretter que M. Mornet ait été si objectif, si scientifique, et pour mieux dire si modeste qu'il se soit presque interdit de juger, presque interdit même d'avoir des idées. Les jugements et les idées reposent un peu le lecteur des aridités de la recherche scientifique, et c'est sortir un instant de la carrière pour s'asseoir sur l'herbe et regarder l'horizon, et il faut avouer que M. Mornet est, très volontairement et par ferme propos, dur à lire. J'ai quelque regret, malgré ma vénération pour les purs adeptes de la « science littéraire », à cet égard...

« Ma foi, dira un méchant, je ne regrette aucunement que M. Mornet s'abstienne de jugements et d'idées ; car quand il se permet, rapidement, de laisser échapper une idée, elle est bien... originale. »

C'est un peu rude, mais il y a quelque vérité, à mon avis, dans la boutade de ce censeur. Quelques idées générales ou quelques jugements particuliers que M. Mornet produit en passant sont un peu hasardeux. Après avoir très nettement établi que le XVIIe siècle a connu le sentiment de la nature, il semble souvent l'oublier au cours de son volume et il dira (entre autres choses de ce genre) que

Gessner « sut évoquer la nature avec une sincérité inconnue en France avant lui ». Il faudrait écrire au moins : « depuis longtemps inconnue en France ». Il dira encore : « *Du seizième siècle qui eut, semble-t-il, le sentiment de la nature, au XVIIe siècle qui, dans son ensemble, n'en parle pas*, l'oubli monte sans résistance. C'est qu'il n'y a guère [chez ces poètes] d'autres liens entre la nature et eux que le goût d'une vie calme, d'un peu de solitude, d'horizons aimables *et pittoresques*. » — Eh bien alors !

La vérité est : 1° que tout le XVIe siècle et au moins la moitié du XVIIe ont adoré la nature ; 2° que même dans la seconde moitié du XVIIe siècle les adorateurs de la nature ont été nombreux et particulièrement illustres ; 3° et qu'en somme l'éclipse du sentiment de la nature en France ne peut être datée que de 1700 environ à 1750 (moins de deux générations).

M. Mornet a cité Saint-Amant, Théophile de Viau, Pierre de Villiers, Torigny, Balzac, Mme de Sévigné et La Fontaine. Voilà qui est bien ; mais pour la première moitié du XVIIe siècle il serait plus court de citer les poètes qui *n'ont pas* célébré la nature et avec émotion et avec talent. Et pour la seconde moitié du XVIIe siècle à Mme de Sévigné et à la Fontaine il faudrait ajouter Fénelon et — je vous demande pardon du rapprochement — Chapelle et Bachaumont et d'Assouci. Oui, d'Assouci, l'affreux bohème a *senti* la nature d'une façon admirable et touchante et il l'a peinte d'un style charmant. Enfin, oui, le temps de l'éclipse doit être strictement inscrit entre ces deux dates 1700-1750 et M. Mornet n'a pas assez insisté sur ce point, où, je crois, du reste, qu'il est d'accord avec moi ; mais en quelque sorte un peu indécis.

Quelquefois M. Mornet, quoique ayant fait un très bon travail sur la rythmique des poètes du XVIIIe siècle, me semble un peu manquer d'oreille. Voulant prouver que Rousseau a réintégré *le nombre* dans la prose française,

qui depuis Bossuet et Massillon aussi en était, paraît-il, dénuée, voulant prouver cela, qui est si vrai, il indique qu'il y a souvent des alexandrins dans Rousseau, ce qui est très faux (sauf cette réserve qu'on trouvera toujours des alexandrins dans les textes de n'importe quel prosateur), Rousseau étant précisément l'homme qui a eu le plus le sentiment des rythmes propres à la prose et non empruntés à la versification. Par parenthèse M. Mornet donne comme exemple d'alexandrin dans la prose de Rousseau cette ligne :

Un spectacle si grand, si beau, si délicieux.

Comment M. Mornet s'y prend-il bien pour voir là un vers ?

Je chicanerais également M. Mornet — mais ici je suis le premier à reconnaître que c'est lui qui peut avoir raison — sur son horreur pour la prose poétique et sur la cloison étanche qu'il veut boulonner entre le style de prose et le style de vers, et sur cette idée que *c'est le XVIIIe siècle* qui a confondu l'art d'écrire en vers et l'art d'écrire en prose. J'ignore complètement ce que c'est que la « prose poétique », à la considérer comme un genre. De la prose plate à la prose où il y a de l'imagination je sais mille degrés, je sais mille nuances, et je ne connais entre l'une et l'autre aucune limite précise, faisant barrière, frontière et ligne de douane. Je connais un style en vers qui ressemble je ne dirai pas à la prose, mais à la prose plate ; je sais un style en prose qui ressemble à de beaux vers, moins le rythme particulier au vers, et en définitive je ne sais pas du tout où s'arrête la prose proprement dite et où commence la prose poétique.

Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Michelet, George Sand (surtout en ses commencements) sont des poètes qui écrivent en prose et par conséquent dont la prose est poétique. Sont-ils con-

damnables? Sont-ils de mauvais écrivains ? Il faut écrire la langue convenable au sujet, et voilà tout ; et George Sand ne pouvait pourtant pas écrire *Lélia* en style uni ou *les Sept cordes de la lyre* en style plat. La seule différence, toute de forme, est dans les rythmes. La prose a ses rythmes, le vers a les siens. Ce que j'admets que l'on condamne et ce que je condamne moi-même, c'est la prose où traînent des alexandrins ou des décasyllabes. Marmontel me gêne ; Chateaubriand ne me gêne pas. La prose doit avoir ses rythmes à elle. Mais que dans un sujet comportant l'imagination et la sensibilité, la prose ait des couleurs qui sentent le poète, je ne dis pas que c'est admissible, je dis que c'est nécessaire. Voltaire ne s'y est pas trompé. Il dit en parlant de Bossuet : « Il s'était déjà adonné aux oraisons funèbres, genre d'éloquence qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoique avec discrétion, quand on tend au sublime ».

Et ceci me sert de transition. M. Mornet assure que c'est « le XVIIIe siècle tout entier » qui « ne cessa de confondre l'art d'écrire en vers et l'art d'écrire en prose ». Il n'y a guère rien de plus faux que cela. C'est le XVIIe siècle et c'est le XIXe siècle, *beaucoup plus que le XVIIIe*, qui, je ne dis pas ont confondu l'art d'écrire en vers et l'art d'écrire en prose, mais ont pratiqué l'art, à tort ou à raison, d'écrire en prose poétique quand le sujet le comportait. Sur le XIXe siècle inutile d'insister, puisque j'ai déjà donné mes exemples. Pour le XVIIe siècle, songez à tout le Bossuet orateur, songez à Massillon, songez à Fénelon, songez à Mme de Sévigné, songez à Pascal. Le mot paradoxal, tant de fois cité, reste partiellement vrai : les plus grands poètes du XVIIe siècle sont des prosateurs.

Et qu'on ne dise pas que ces prosateurs sont poètes en leur fond et non en leur forme. Leur forme (et grâce à Dieu, car sans cela elle serait taxée d'impuissance) est

poétique elle-même, puisqu'elle est toute en mouvements et en images.

Et si je remontais à Montaigne, un des quatre plus grands poètes de toute l'histoire humaine, comme a dit Montesquieu, je triompherais trop facilement. Et si je remontais, pour ma théorie générale, jusqu'à Platon, cité précisément par Montesquieu à côté de Montaigne...

Non, la prose sera poétique quand le sujet sera poétique, et elle ne saurait mieux faire. Gœthe, Platon, Nietszche et Dickens se donnent ici la main.

Et c'est justement au XVIIIe siècle que, je ne dis pas absolument, mais de façon plus accusée qu'en un autre temps, la prose et les vers sont séparés, trop séparés, je crois. Montesquieu, Voltaire, tous les grands et distingués écrivains de la première moitié du XVIIIe siècle, sont secs et ne pensent quasi jamais par images. Avec Diderot un peu, avec Buffon beaucoup, avec Jean-Jacques tout à fait, cela change. Et je trouve tout simplement que Diderot, et surtout Buffon et Jean-Jacques Rousseau, ont renoué les traditions, avec, du reste, une originalité, une personnalité incontestables.

J'aurais encore à dire que M. Mornet a tort... je n'en sais rien... en tout cas s'éloigne de mon goût et de ma façon de sentir en manifestant, toutes les fois que l'occasion s'en présente, le plus profond mépris pour les poètes de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Chénier mis à part, aussi bien par lui que par moi, Chénier sur qui je ne crois pas qu'il y ait deux opinions, il ne faut pas avoir horreur de Delille, de Saint-Lambert, de Roucher, *ni même de La Harpe*. Ils sont gênés dans leur forme ; ils n'ont pas trouvé leur forme ; je le reconnais parfaitement. Mais ils sont poètes ; point grands poètes, mais poètes. Ils ont de la sensibilité et ils savent voir. Ils ne savent peindre qu'à moitié ; mais ils savent voir. Et quelquefois même — comment s'en étonner, puisque Rousseau a passé par là ? — ils

annoncent un peu les grands poètes élégiaques et lyriques qui vont venir. Où trouve-t-on la première « méditation » de Lamartine ? Dans ce sec La Harpe, et en 1771. On peut même considérer *les Regrets* comme le *thème* sur lequel tous les élégiaques de 1830 ont mis leurs variations, comme le canevas (s'ils l'avaient connue) sur lequel ils ont tous brodé. La pièce est si inconnue de nos jours que nous tenons à la remettre sous les yeux des lecteurs. On y trouvera d'abord *tous* les sentiments que les élégiaques de 1830 n'ont fait que développer ; ensuite, et c'est assez curieux, une *excuse au lecteur* de ce que l'auteur fait de la littérature personnelle et conte au public ses petites affaires de cœur. En 1771, on s'excuse encore d'être confidentiel ; en 1830, on ne s'en excusera plus ; en 1855, on sera indigné que des poètes aient pu l'être. Ces péripéties sont assez curieuses. Je reviens. Voici la pièce des *Regrets* presque tout entière :

Le sombre hiver va disparaître ;
Le printemps sourit à nos vœux ;
Mais le printemps ne semble naître
Que pour les cœurs qui sont heureux.

Le mien, que la douleur accable,
Voit tous les objets s'obscurcir ;
Et quand la nature est aimable,
Je perds le pouvoir d'en jouir.

Je ne vois plus ce que j'adore ;
Je n'ai plus de droits au plaisir ;
Pour les autres tout semble éclore,
Et pour moi tout semble finir.

. . . . . .
. . . . . .

Que m'importe que le temps fuie ?
Heures dont je crains la lenteur,

Vous pouvez emporter ma vie,
Vous n'annoncez plus le bonheur.

. . . . . .
. . . . . .

Beaux soirs d'été, charmante veille
Où je saisissais au hasard
Un baiser, un mot à l'oreille,
Un soupir, un geste, un regard !

Que de fois, dans cet art instruite,
Thémise au milieu des jaloux
Jeta dans des discours sans suite
Le mot, signal du rendez-vous !

Oh ! comment remplacer l'ivresse
Que l'amour répand dans ses jeux ?
Non, la gloire, autre enchanteresse,
N'a point d'instants si précieux.

Du soin d'une vaine mémoire
Pourquoi voudrais-je me remplir ?
Pourquoi voudrais-je de la gloire
Quand je n'ai plus à qui l'offrir ?

Les arts, dont la pompe éclatante
A nos yeux vient se déployer,
Me rappellent à mon amante,
Loin de me la faire oublier.

A ce spectacle où l'harmonie
A tous nos sens donne la loi,
Je dis : celle qui m'est ravie
Chantait mieux, et chantait pour moi.

Dans le temple de Melpomène,
Je songe qu'en nos jours heureux
Nos cœurs retrouvaient sur la scène
Tout ce qu'ils sentaient encor mieux.

. . . . . .
. . . . . .

Souvent elle ne put se rendre
Au lieu qui dut nous réunir.
Que ne puis-je encore l'attendre,
Dût-elle encor ne pas venir !

. . . . . .
. . . . . .

Je m'aperçois que sans contrainte
Mon cœur, pour tromper son ennui,
Se permet une longue plainte
Qui ne peut occuper que lui.

Mais qu'importe qu'on s'intéresse
Aux maux qu'on ne peut soulager ?
Je veux épancher ma tristesse
Et non la faire partager.

Que dis-je, hélas ! je me repose
Sur ces désolants souvenirs.
Ce sentiment est quelque chose,
C'est le dernier de mes plaisirs.

Un jour, quand la froide vieillesse
Viendra retrancher mes erreurs,
Peut-être que de la tendresse
Je regretterai les douceurs.

Alors à cet âge où s'efface
L'illusion de nos beaux jours,
Je veux dans ces vers que je trace
Retrouver encor nos amours.

Cela fait un singulier effet de lire du Lamartine en vers prosaïques. Oui, sans doute ; mais cependant, *comme fond*, Lamartine n'a rien ajouté à cela. Sous chacun des vers plats ou simples de La Harpe, on voit comme se lever un vers de Lamartine qui magnifiquement a exprimé la même pensée. Cela fait, somme toute, un singulier honneur et un singulier mérite à La Harpe.

Avec Roucher, avec Delille, avec Saint-Lambert, on pourrait faire des demi-réhabilitations (rien de plus, s'il vous plaît) du même genre. M. Mornet a exécuté trop brutalement les poètes de la fin du XVIIIe siècle.

Il est bien dur encore pour Rousseau considéré comme peintre de la nature. Pour lui Rousseau a le sentiment de la nature ; *mais il ne sait pas la peindre.* Ne vous récriez pas ! Je sais très bien qu'il y a un peu de vrai dans cette assertion paradoxale. Mais aller jusqu'à dire que « Rousseau comprit peu le pittoresque des couleurs et des lignes » ; que, « *dans tous les cas*, il sut mal les rendre et n'eut guère sur sa palette de nuances plus neuves qu'un Roucher ou qu'un Bernis », et que « Rousseau, s'il eut le génie du cœur, n'eut pas celui du pittoresque », et que « ses peintures ne s'animent jamais que de la flamme de ses sentiments et n'ont pas leur vie et leur beauté propres », et que « ses descriptions restent d'un pittoresque presque toujours banal et terne » ; dire tout cela, c'est certainement surprendre un peu, et M. Mornet pourra se flatter d'avoir dit du nouveau ; mais c'est un peu outrepasser la vérité. Ici je n'ai pas de citation à faire, Rousseau étant dans toutes les mains, et je renvoie seulement (entre mille passages) à la *cinquième promenade* des *Rêveries* et à la *septième*. La vérité, car j'ai dit qu'il y a un grain de vérité dans l'impertinence de M. Mornet, c'est que Rousseau : 1° n'évite pas *toujours* l'épithète conventionnelle (*agréable*, *charmant*, *délicieux*), — et notez que je ne déteste pas cette naïveté, cette bonhomie — 2° ne s'est pas créé un vocabulaire particulier, personnel, comme Victor Hugo. Mais *avec les mots de tout le monde* il sait parfaitement donner de tel paysage une sensation *que personne ne donnerait.*

Quant à l'*inexactitude* des descriptions de Rousseau, je ne puis, en conscience, me décider à lui en vouloir beaucoup, de ce chef. Il paraît que la description de la vallée du Fier, où il rencontra Mlles de Graffenried et Galley, « est

assez inexacte ». Mon Dieu, vous savez... Il paraît que du sommet de Chasseron « on ne peut découvrir sept lacs ». Vraiment ?... Je m'en console. Il paraît que « le libraire n'était pas établi sur cette montagne, mais à l'autre extrémité du pays ». Oh !... après tout... Il paraît que « le paysage de la Robaila est juste en son ensemble ; mais on doute que la manufacture de bas ait été autre chose qu'un métier à tisser ». Je regrette des erreurs si importantes ; mais je ne sais pourquoi elles me laissent un peu froid. Tout cela prouve peu que Rousseau ait été, comme peintre de la nature, de la force de Bernis.

Pour ne pas laisser le lecteur sur cette impression peut-être défavorable, je veux citer de M. Mornet une demi-page à la fois didactique et pittoresque, donnant à la fois le précepte et l'exemple, qui vous donnera et de sa justesse d'esprit et de son talent une bonne opinion : « Décrire, ce n'est pas seulement avoir le sens des formes, des couleurs et des sonorités ; c'est encore *choisir*, dans la masse confuse des feuillages, des verdeurs, des horizons, les lignes neuves (?), les détails vivants. Une page ne se fait pas dans le style (je comprends peu ce « dans le style ») avec des arbres, des gazons, des collines, des verdures et des ciels bleus. Il y faut discerner qu'un arbre pâle, tremblant sur une colline, est le paysage tout entier ; qu'une touffe de fleurs, tache éclatante sur un vieux mur, est l'âme précise d'un coin de campagne ; que la transparence verdâtre d'une mare fleurie de nénuphars est la vraie face d'un vallon et non le ciel bleu qui le domine ; qu'il y a des visages des choses, comme des visages humains... »

A la bonne heure ! Seulement j'estime que Rousseau a eu cet art-là, souvent, et précisément cet art-là. Et puis, M. Mornet n'a-t-il pas écrit ici en prose poétique et justifié la prose poétique par la façon dont il en a usé ?

Emile Faguet.

La Dama errante et l'œuvre de M. Pío Baroja

Parmi les jeunes romanciers espagnols, il en est deux qui se sont fait une place exceptionnelle. L'un est bien connu du public français : c'est M. Blasco Ibáñez, que les « hispanophiles » débutants s'obstinent à appeler M. Ibáñez, pour la plus grande joie de nos voisins au delà des Pyrénées. Des traductions comme celles de M. Hérelle ne lui ont pas rendu un médiocre service, malgré les inexactitudes qui s'y rencontrent et qui échappent naturellement aux yeux des profanes. Les Espagnols reprochent à un roman comme *la Barraca* de nombreux provincialismes et de plus nombreux gallicismes. Ce ne serait peut-être pas un paradoxe de soutenir qu'il est mieux écrit en français sous le titre : *Terres maudites.*

M. Pío Baroja ne saurait passer aussi facilement dans notre langue ; mais son œuvre, non moins abondante que celle du fougueux député républicain de Valence, nous offre peut-être plus de saveur et d'originalité. Elle échappe certainement davantage à l'imitation de Zola, et elle nous sort enfin de cette peinture de mœurs locales sur laquelle vit depuis plus de vingt ans le roman espagnol contemporain. Certes, il y a plaisir à connaître ou à reconnaître dans des livres, dont quelques-uns sont des chefs-d'œuvre, les diverses façons selon lesquelles les provinces d'Espagne persistent à demeurer elles-mêmes. Mais, à se répéter, ces sortes de descriptions perdent singulièrement de leur prix. On sent qu'elles s'épuisent. Il sera bon d'attendre un demi-siècle avant de les recommencer.

M. Pio Baroja s'y est exercé d'abord, comme tout le monde autour de lui. Il nous a tracé de la terre basque quelques esquisses assez bien venues. C'était au temps où, au sortir des écoles, il apprenait, en exerçant la médecine, son métier de romancier. Revenu à Madrid, il ne s'est plus occupé que des maladies morales de son temps et de son pays. Et, peu à peu, sa manière de les voir et de les peindre s'est dégagée des méthodes d'observation qu'on lui avait enseignées et des lectures qu'il avait faites. Dans tout le cours de son œuvre, on retrouve bien sans doute l'influence des humoristes anglais et français, mais modifiée par la pure tradition de picaresques et par une conception personnelle de la satire sociale.

Les romans qu'il a jusqu'à maintenant publiés se groupent assez naturellement en séries de trois. *La Lutte pour la vie* (qui comprend *la Busca, Mala hierba* et *Aurora Roja*) nous fait pénétrer au cœur de la bohème de Madrid. Elle nous décrit avec une vigueur qui rappelle à la fois Quevedo et Goya, ces picaros d'aujourd'hui qui ne déploient pas moins d'industrie que leurs ancêtres glorieux à la conquête du pois chiche quotidien. Elle nous conduit dans ces quartiers suburbains de la capitale espagnole qui commencent à disparaître sous l'effort d'une civilisation moins envahissante pourtant que dans le reste de l'Europe, et, au delà de ces boulevards extérieurs où des maisons se dressent à côté de trous à décombres, elle nous peint l'horizon limpide de la Sierra de Guadarrama et son azur indéfinissable qu'on ne retrouve que dans les tableaux de Velazquez.

La Vie fantastique (avec *Aventuras, inventos y mixtificaciones de Silvestre Paradox*, *Paradox rey* et *Camino de perfeccion*) nous présente un héros déjà fameux dans son pays. Il y a chez lui du Tartarin, mais ses imaginations ne sont point un prétexte à peindre les étonnants effets d'un soleil qui dore la fantaisie des couleurs de la

vérité. Il faut voir ce nouvel empereur du Sahara appliquant ses théories révolutionnaires dans la cité de Butata. Son aventure se transforme en une raillerie pénétrante non pas tant des systèmes de colonisation que de la civilisation européenne. On songe à Wells plus qu'à Daudet. Mais on les oublie l'un et l'autre parce que Silvestre Paradox ne peut être né que sur la terre des *Cabras* et des *Pablos de Segovia.*

Le Passé (qui contient *la Feria de los discretos*, *los últimos Románticos* et *las Tragedias grotescas*) répond à des intentions assez diverses et pourrait d'ailleurs tout aussi bien s'appeler *le Présent*. Sans doute, ses personnages appartiennent à la fin de la période romantique, mais leur peinture se transforme en une protestation piquante contre les coutumes et les usages établis, et plus encore contre les idées reçues. L'ironie qui se dégage de leurs actes comme de leurs paroles reste presque toujours d'actualité. Les grandes crises sociales qui la mettent en relief ne sont point décrites pour elles-mêmes ; elles ne sont qu'un moyen de mieux faire ressortir des misères contre lesquelles, selon le sentiment de l'auteur, se débat l'Espagne non pas tant d'hier que d'aujourd'hui. M. Pio Barojo n'a point emprunté au romantisme ses prétentions à la couleur locale ; il n'en conserve qu'une sorte de volupté d'artiste à étonner le bourgeois. *La Feria de los discretos* en serait un excellent exemple. C'est une lecture à recommander à ceux qui attachent encore quelque créance aux visions fantaisistes rapportées d'Andalousie par les étrangers en quête d'un pittoresque de pacotille, et plus particulièrement par les Français. Les Andalous de M. Baroja ne sont pas ces agités hâbleurs et inconstants dont on ne peut parler qu'avec accompagnement de guitares et tintement de castagnettes. Ce sont, au contraire, de fort malins personnages dont l'affabilité est une habileté et

qui ne s'exaltent jamais au point de perdre le sens très pratique de leurs véritables intérêts. Le trait est juste, et il ne convient pas seulement aux Méridionaux d'Espagne.

Avec *la Dama errante* commence une nouvelle série qui s'appellera *la Race*. *Le Passé* pouvait être considéré, tout au moins dans les deux dernières œuvres de cette série, comme le roman des Espagnols à l'étranger. Ce roman se poursuivra sans doute avec *la Race*, puisque *la Dama errante* conduit ses héros sur la route de Londres. Mais, à mesure que se développe l'œuvre de M. Baroja, ses intentions satiriques tendent à ramener leur diversité à une sorte d'unité. Quel que soit le cadre dans lequel il place ses personnages, ce qu'il leur demande avant tout, c'est de lui permettre d'exprimer son sentiment sur le caractère essentiel de ses compatriotes, sur leurs misères et sur leurs travers, sur les contradictions auxquelles ils se heurtent en voulant appliquer à leur génie indestructible des procédés qui conviennent à d'autres tempéraments et une civilisation plus d'une fois contraire à leurs instincts profonds. C'est, en somme, à une sorte de psychologie du peuple espagnol que, par des routes ondoyantes et sinueuses, tend à aboutir *la Race*.

Les éléments en apparaissent déjà dans *la Dama errante*, et ils sont notés avec une pénétration singulièrement hardie. On peut même dire que c'est surtout pour les mettre en œuvre que le roman a été écrit. L'intrigue, en effet, en est fort peu compliquée. Le docteur Aracil se trouve compromis par ses relations avec un anarchiste qui lance une bombe sur Alphonse XIII. Il est obligé de se cacher avec sa fille Marie, et, pour échapper aux poursuites, tous deux renoncent à prendre le train et, après avoir fait courir le bruit de leur arrivée à Paris, ils se rendent par la route en Portugal, où ils s'embarquent pour l'Angleterre. *La Dama errante* se compose ainsi de deux parties. La première, qui tire de l'allusion plus d'un

effet piquant, est avant tout une étude psychologique ; la seconde est plutôt une description pittoresque. Dans l'une et dans l'autre le dernier mot reste à la satire.

Cette satire se montre particulièrement impitoyable pour tous ceux qui se grisent volontiers de mots au delà des Pyrénées. Plus d'un pourra se reconnaître ou plutôt on en reconnaîtra plus d'un dans le portrait du docteur Aracil. « Quand on analysait les procédés avec lesquels ce médecin sophiste fabriquait son originalité, on découvrait qu'ils reposaient presque toujours sur un artifice de rhétorique. C'était, par exemple, une antithèse presque mécanique. On disait devant Aracil : « Il faut donner du travail aux ouvriers, » — et il répliquait aussitôt : « Non ; ce qu'il faut donner, ce sont des ouvriers au travail. » D'autres fois, la simple application d'un mot concret à une idée abstraite suffisait à prêter à Aracil l'apparence d'un moraliste. Lui disait-on qu'il fallait trouver un moyen de bien aérer l'hôpital ? Il répondait avec gravité qu'il vaudrait bien mieux commencer par bien aérer les consciences. Il savait enfin mêler au sérieux le plaisant et l'humoristique. Quand on lui demandait pourquoi il allait au café, il déclarait qu'il y rencontrait un champ d'expérimentation. « Mes amis, ajoutait-il, sont les cochons d'Inde que j'utilise pour une vivisection spirituelle. »

Les interlocuteurs ordinaires du docteur Aracil sont l'ancien médecin militaire Iturrioz, dévoré par « un enthousiasme idéal pour la violence », et le géologue Venancio, dont le positivisme scientifique ne voit dans les hommes brillants que la plus terrible plaie de son pays. De leurs discussions se dégage une critique générale des institutions et des mœurs espagnoles. Sur la religion, sur la famille, sur l'éducation, M. Baroja exprime lui-même ou prête à ses personnages des réflexions qui, selon les lecteurs qu'il rencontrera, feront scandale ou feront

sourire. « Le foyer, écrit-il dans son premier chapitre, est la quintessence de l'individualisme ; en revanche, la famille est quelque chose qui est plutôt extérieur à l'individu, quelque chose que détermine la classe sociale. Le foyer n'est ni aristocrate, ni bourgeois, ni ouvrier ; la famille est tout cela, et plus encore ; le foyer isole, la famille attache. En Espagne, la plupart des gens ont une famille, mais n'ont pas de foyer. » Comment la femme espagnole aurait-elle un foyer ? Les collèges dans lesquels on l'élève « ne donnent que deux produits, également mauvais : la femmelette hystérique et mystique, ou la matrone aussi lourde d'esprit que de corps ». Aussi devient-elle dans la famille « un élément de dépression qui inspire les faiblesses et étouffe l'énergie et la dignité de l'homme ».

D'où viendra donc le salut ? Ce ne sera certes pas de l'organisation politique. M. Baroja n'a pas plus de tendresse pour « le patriotisme de Madrid, bureaucratique et faux », que pour « le régionalisme qui n'est qu'un provincialisme infect ». Il semble donc que sa satire n'aboutisse à aucune conclusion, si ce n'est qu'il ne reste rien, pas même les anarchistes, puisqu'ils ne sont que « des farceurs dangereux ». Pourtant tout n'est pas pédantisme sonore dans les idées d'Aracil : « Nous sommes entourés de décombres ; il faut voir ce qui peut s'y rencontrer de bon et de mauvais, avec calme, sans une précipitation qui nous entraînerait à un désastre. Et, pour cette œuvre, il faut jeter à la rue, afin qu'ils s'y combattent, tous les systèmes, toutes les idées, et comme base il faut s'appuyer sur le socialisme, système critique pour la transmutation des valeurs économiques, et sur l'anarchisme, système critique pour la transformation des valeurs morales et religieuses. » Est-ce bien là le sentiment de M. Baroja ? Avec cet ironiste, on n'est jamais sûr de rien. Peut-être est-il tout simplement de l'avis de

Venancio : « Le seul projet sérieux qu'il puisse y avoir en Espagne, c'est de planter des arbres de Saint-Sébastien à Cadix et de la Corogne à Barcelone. Tous les autres systèmes métaphysiques et éthiques, comme l'anarchisme, ne sont que des billevesées semblables à la philosophie de Krause. Au contraire, un pays couvert d'arbres, voilà un idéal concret, pratique, et qui suppose une transformation de la vie. »

ERNEST MARTINENCHE.

Les Lettres belges

Suite et fin (1).

IV

En 1880, avons-nous dit, la période d'imitation est close. Une littérature originale apparaît. Dans les champs longtemps en friche, une sève généreuse va faire germer une moisson luxuriante.

Ce ne sont plus des « amateurs » que nous rencontrons, des littérateurs assagis sacrifiant à des rites surannés. De hardis artistes de la plume surgissent. C'est une révolution.

Comme toutes les révolutions politiques, cette révolution littéraire est faite avant qu'elle éclate. Au milieu de l'indifférence publique, deux écrivains, le Flamand Charles de Coster et le Wallon Octave Pirmez, ont silencieusement édifié leur œuvre. La première a une grandeur un peu lourde, l'autre une élégance un peu sèche. Elles sont pareilles à deux arches monumentales sous lesquelles passeront les deux courants de la littérature belge.

L'œuvre principale de Charles de Coster (2), *Ulenspiegel*, s'inspire à la fois de la légende et de l'histoire.

Elle raconte la vie de *Tiel Ulenspiegel*, le héros populaire du folklore flamand. L'auteur le fait vivre au XVIe siècle, au moment où les Pays-Bas s'insurgent contre le despotisme espagnol.

(1) Voir la *Revue Latine* des 25 août et 25 décembre 1907, 25 juillet 1908.

(2) Charles de Coster (20 août 1827-7 mai 1879) : *Légendes flamandes* (1858), *Contes brabançons* (1861), *Ulenspiegel* (1868).

Claes, le père d'Ulenspiegel, accusé d'hérésie, a été condamné et exécuté. Son fils le vengera. Ainsi le joyeux vaurien de la légende acquiert la valeur d'un symbole national.

Dans une série de tableaux qui semblent autant d'enluminures historiques, de Coster nous dépeint la lutte des Espagnols et des « Gueux », Charles-Quint, Philippe II, le duc d'Albe. Il met une vie singulière dans ce genre assez faux du roman historique.

En même temps il a composé une sorte de roman picaresque ; il a brossé une succession de scènes de genre et de paysages.

C'est à dessein que je me sers de ces métaphores empruntées au langage des peintres, car de Coster est un merveilleux peintre en prose. Si on devait lui chercher des analogies, c'est dans l'histoire de la peinture qu'on les trouverait. Telle scène de sorcellerie fait penser à un Jérôme Bosch, tel tableau de ripaille à un Téniers. Les descriptions historiques rappellent la manière archaïsante des peintres Leys ou de Brakeleer, et jusqu'au style de Charles de Coster qui s'est imposé d'employer la langue du XVIe siècle, suggère ce rapprochement.

Par ses qualités pittoresques et plastiques, l'*Ulenspiegel* est une œuvre bien flamande. Elle l'est également par son humour pesant et ses trivialités qui s'étalent, par exemple, dans l'épisode des processionnaires d'Ypres, des aveugles d'Uccle ou des filles folles d'Anvers. Elle l'est encore par le symbolisme allégorique qui se mêle à ce réalisme terre à terre, et par le mysticisme qui l'enveloppe.

Elle l'est enfin par l'exaltation patriotique qui fait de ce roman l'épopée de la Flandre, identifie Ulenspiegel avec le peuple flamand et le montre comme lui toujours jeune et immortel.

C'est en vain que les bourreaux étrangers ont mis à mort Ulenspiegel : il s'évade de son tombeau et s'enfuit vers l'inconnu avec Nele, sa compagne.

— « Est-ce qu'on enterre, demande-t-il, Ulenspiegel l'esprit, Nele le cœur de la vieille Flandre ? Elle aussi peut dormir, mais mourir, non ! Viens, Nele ! »

« Et il partit en chantant sa sixième chanson ; nul ne sait où il chanta la dernière. »

Bien différent apparaît Octave Pirmez (1). Celui-ci est un écrivain intellectuel. Il voit, il imagine, mais aussi il réfléchit, il pense, il comprend. Ce qu'il nous offre, c'est, dans une forme littéraire, un système de philosophie, ou plutôt, pour reprendre un mot de Carlyle : « une peinture spirituelle du monde ». Les œuvres de Pirmez, en effet, ne sont rien moins que systématiques. A part *Rémo* qui constitue une sorte de portrait psychologique, ce sont des recueils de pensées détachées, de maximes sur la morale, la métaphysique, l'art ; tout lui est matière à réflexions ou à rêveries.

La philosophie qui s'en dégage est profondément chrétienne. Octave Pirmez est tout nourri de Pascal. Comme lui, il rabaisse la raison, dédaigne la science, exalte le sentiment. Comme lui, il s'oriente vers le divin.

Cependant, une mélancolie toute moderne trouble ce génie religieux. On sent que Chateaubriand a bercé le cœur de Pirmez, que Rémo est le frère de René.

La qualité de sa sensibilité l'apparente à un Rousseau, à un Benjamin Constant. Quelque chose de germanique y transparaît. C'est que, comme les auteurs que nous venons de nommer, il est né aux confins de la littérature française, à l'extrême limite où l'infiltration allemande a pénétré le plus profondément.

Spiritualiste chrétien, tourmenté du « mal du siècle », il fait penser à un Sénancourt, à un Maurice de Guérin. à un Amiel. Lui aussi, il est « malade de l'idéal ». Lui aussi, il

(1) Octave Pirmez (19 avril 1832-1er mai 1883) : *Feuillées* (1862), *Jours de solitude* (1869), *Heures de philosophie* (1873), *Rémo* (1881).

a exploré le monde intérieur de l'âme et, comme les romantiques désenchantés, il a chéri la solitude.

Il vécut solitaire, au milieu de son parc d'Acoz, songeant, chassant, contemplant les étoiles, tourné vers la nature, dressant devant le réel, comme il dit, « une haie en fleurs ». Sa vallée d'Ardenne était une source continuelle d'inspiration pour sa pensée, et la musique lui était une consolation ; c'était l'art qu'il préférait, pour ce qu'on peut y mettre de tendresse et d'humanité. Parfois il écrivait, tantôt de graves méditations d'une ferveur austère, tantôt les effusions passionnées d'une âme tendre.

Retranché dans son spiritualisme un peu hautain, dans sa rêverie mélancolique, il était pareil aux cygnes qu'il a magnifiquement évoqués : « Les cygnes qui, dans leur grâce dédaigneuse, fendaient de leur poitrine les eaux sombres des fossés en faisant ployer les roseaux, nous disaient en leur mutisme : « Nous sommes toute blancheur et cependant toute obscurité, toute fierté et tout mystère. Ainsi votre vie, ô rêveurs ! »

A l'esprit réaliste de de Coster, Pirmez oppose l'esprit spéculatif. L'un est exubérant, brutal et même vulgaire ; l'autre réservé, réfléchi, délicat. Avec le coloris vif du premier contraste le style simple, élégant, l'éloquence ample et ferme de Pirmez, car ce noble esprit est un des artistes les plus purs qui aient honoré les lettres belges.

De Coster et Pirmez représentent, d'ailleurs, et synthétisent admirablement les qualités des deux races qui se partagent la Belgique. Ces qualités se retrouveront dans les écrivains qui vont former le groupe de la *Jeune Belgique*.

*
* *

La *Jeune Belgique* parut le 1er décembre 1881. Elle succédait à la *Jeune Revue*, groupait des étudiants des uni-

versités de Louvain et de Bruxelles, faisait appel aux jeunes écrivains, afin qu'ils montrassent « qu'il y avait une Jeune Belgique comme il existait une Jeune France ».

C'était l'indice d'un nouveau climat.

La Belgique, en effet, forme maintenant non plus une agglomération de communes, mais une nation. L'étroite vie municipale s'est élargie. Les institutions centralisatrices ont amoindri le vieil esprit particulariste. La communauté des intérêts, la coopération des volontés ont créé une sorte de cohésion morale, de conscience collective. L'horizon intellectuel s'est agrandi et le pays a pris confiance dans ses destinées nouvelles. La conquête d'un empire colonial va réveiller des énergies qui sommeillaient depuis la disparition de la Compagnie d'Ostende, séduire les caractères entreprenants et les esprits amoureux d'inconnu, de mystère et de « migrations ».

Cinquante années d'une prospérité sans exemple ont succédé, dans la patrie une et libre, au morcellement politique, à la domination étrangère, aux malheurs publics et privés. Depuis 1870, tout particulièrement, le commerce et l'industrie ont fait un bond énorme. La population est la plus dense de l'Europe. La richesse afflue. Le luxe orne l'existence plantureuse des marchands flamands et des industriels wallons. Comme dans l'Italie du xve siècle, comme à l'époque bourguignonne, les arts vont fleurir.

La génération de 1880 est lasse de la politique qui paralyse l'activité intellectuelle. Appelée à jouir du labeur des aînés qui lui ont fait des loisirs, elle se jette dans l'art. L'un des poètes de la *Jeune Belgique*, Georges Rodenbach, nous en fait l'aveu : « Ecœurée des platitudes politiques, la jeunesse a trouvé ce dérivatif à son activité et cette ambition à sa vie. »

Il y a tout d'un coup une effervescence surprenante : en dix ans, on voit paraître plus de vingt-cinq revues littéraires. On assiste à une sorte de 89 intellectuel.

La troupe audacieuse des poètes nouveaux se lance avec une fureur juvénile à l'assaut des Bastilles officielles.

Trois hommes eurent particulièrement à souffrir de leurs coups : le « poète-lauréat » Charles Potvin, le romancier Louis Hymans et le critique Gustave Frédérix. Des deux premiers on raillait cruellement le style prosaïque ; au dernier on reprochait sa malveillance systématique envers les écrivains nationaux.

Ce fut une belle campagne. Les attaques des *Jeune Belgique* étaient violentes, passionnées. Ils frappaient fort, ils criaient haut. La routine académique, l'esprit « bourgeois », l'officialisme tardigrade qui régnaient dans les lettres belges, ne furent pas ménagés et reçurent maintes blessures mortelles.

A la tête de la phalange sacrée marchait un jeune poète de vingt ans, Max Waller (1). Il était ennemi du poncif, batailleur, spirituel, souple et hardi comme une épée. Il lardait d'épigrammes les idoles officielles. Il avait la grâce jolie d'un dandy de lettres, une impertinence insolente de page. Il ralliait les débutants autour de sa bannière intrépide. Il les animait de son enthousiasme artistique, les réchauffait de sa flamme. Selon le mot de M. Edmond Picard, il était pareil « aux généraux imberbes de la République qui gagnaient des batailles ». Il devait mourir à vingt-neuf ans, laissant une œuvre à peine ébauchée ; mais la bataille dans laquelle il avait tant et si vaillamment combattu, était « gagnée ».

A côté de Max Waller faisaient le coup de feu ses camarades d'université Albert Giraud, Iwan Gilkin, Emile Verhaeren, Henri Maubel. A ce premier groupe vinrent se joindre bientôt G. Rodenbach, Georges Eekhoud, Francis Nautet. Mais tous ceux qui, en des temps moins favorables,

(1) Pseudonyme de Maurice Warlomont (24 février 1860 — 6 mars 1889) : *la Flûte à Siebel*, *Daisy*.

avaient mené la lutte littéraire, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Lucien Solvay, Théo Hannon, Léon Dommartin (Jean d'Ardenne), quelques autres encore « font bloc ». Il se produit autour de la *Jeune Belgique* une sorte de « cristallisation ».

Après de nombreuses escarmouches, le premier grand combat se livra à l'occasion de la *Belgique* de Camille Lemonnier, à laquelle un jury timide n'avait pas voulu accorder le prix que le gouvernement décerne tous les cinq ans à l'ouvrage littéraire le plus marquant.

Camille Lemonnier avait, à cette date, publié cinq romans, produit une œuvre qui était loin de mériter ce méprisant dédain. Un banquet réunit en son honneur, le 23 mai 1883, toute une jeunesse ardente. Ce fut une veillée d'armes « de conscrits qui saluaient leur maréchal de lettres ». Et le héros de la fête soulignait l'importance de cette manifestation lorsqu'il disait : « Tous ensemble, nous célébrons la Pâque publique de notre reconnaissance littéraire : par la force des choses, le pain et le vin de ce banquet se changeront en aliments spirituels qui vivifieront le jeune et puissant essor de nos activités intellectuelles. »

Cette prédiction se réalisa. Dix ans plus tard, le 28 octobre 1893, les *Jeune-Belgique* se réunissaient de nouveau pour fêter le prix accordé par le même jury à l'un des leurs, M. Georges Eekhoud (1).

(1) M. Maurice Maeterlinck, que M. O. Mirbeau venait de signaler à l'opinion européenne dans un retentissant premier Paris du *Figaro*, refusa en septembre 1891 le prix triennal de littérature dramatique. Il expliquait sa résolution en ces termes à M. J. Huret : « Pour vous faire connaître les motifs de ce refus, il faudrait faire toute l'histoire de nos luttes depuis dix ans ; il faudrait vous dire tout ce qu'ont souffert nos aînés pour essayer de rendre un peu de dignité et un peu de vie à la littérature d'un pays où l'on avait perdu l'habitude de penser ; il faudrait vous dire tout ce qu'ils ont souffert de la part de ceux qui espèrent aujourd'hui qu'une aumône leur fera oublier le passé. »

Le rapprochement de deux autres dates montrera également le progrès accompli dans les idées.

De même que les romantiques se plaisaient à se chercher des ancêtres intellectuels, les *Jeune-Belgique* se réclamaient de Pirmez, de Van Hasselt et de Coster.

Le 31 novembre 1884, un petit nombre de poètes allaient pieusement déposer une palme sur la tombe d'André Van Hasselt, au cimetière de Laeken. Ils étaient clairsemés.

Le 22 juillet 1894, au milieu des pompes officielles et d'un concours empressé de peuple, on inaugurait solennellement à Ixelles un monument consacré à Charles de Coster qui, plus encore que le poète des *Quatre incarnations*, vécut dans l'isolement et l'abandon.

La croisade de la *Jeune-Belgique* n'avait pas été inutile.

*
* *

La *Jeune-Belgique* ne fut pas seule à combattre le bon combat dans cette Belgique travaillée par tant d'instincts matériels, et qu'on eût pu croire rétive à toute conquête de l'esprit. D'autres revues défendirent, à côté d'elle, la cause des lettres modernes.

Un avocat de grand talent, dont l'action fut considérable sur les milieux intellectuels, M. Edmond Picard, fonde, en 1881, l'*Art moderne*. M. Lemonnier, M. Verhaeren, M. O. Maus, qui en est le directeur actuel, et quelques esthètes y collaborèrent. Ce fut une revue d'avant-garde qui prôna l'une après l'autre les plus récentes innovations artistiques ou littéraires, et qui suscita une activité dont les résultats furent féconds.

A Bruxelles également parut, de 1884 à 1897, la *Société nouvelle*, orientée par Fernand Brouez vers la philosophie sociale, mais ne bannissant pas les écrivains de l'Icarie de ses rêves. Elle publia les premières traductions françaises

de Nietzsche et la *Princesse Maleine* de M. Maeterlinck.

La *Wallonie* de M. Albert Mockel représenta dès 1887 les tendances des poètes liégeois, épris d'un art musical et plus suggestif que celui des Parnassiens. Elle accueillit avec sympathie les productions littéraires par quoi quelques poètes français tentèrent de rénover la poésie traditionnelle.

Plus tard, en 1895, le *Coq rouge* sonna sa fanfare pour les déserteurs de la *Jeune-Belgique* qui, sous la conduite du poète Emile Verhaeren, se convertissaient au vers-librisme ou s'insurgeaient contre la Règle.

Ces diverses revues eurent des querelles mémorables où la verve acérée d'un Albert Giraud fit merveille et qui, parfois même, se terminèrent sur le pré. Il y eut dans ces polémiques bien de l'esprit dépensé ; une noble ardeur s'y prodigua ; on fut partial pour les théories et injuste envers les personnes. Mais ce sera l'honneur de la *Jeune-Belgique* d'avoir défendu la tradition française et l'amour exclusif de l'art.

Les *Jeune-Belgique* intransigeants, MM. Albert Giraud, Iwan Gilkin, Valère Gille et aussi M. Fernand Séverin, repoussent, en effet, l'art utilitaire, l'art social. Ils écartent les stériles théories qui assujettissent l'art à une doctrine, le réduisent au rang humilié de vassal ou de valet. Ils revendiquent la liberté de l'art et de l'artiste.

« A chacun, disent-ils, sa foi, ses croyances, ses opinions, à chacun son tempérament ou sa personnalité, mais avant tout la recherche passionnée et désintéressée de la beauté. Demander à l'art autre chose que la beauté, c'est une hérésie. »

En même temps, ils proclament la splendeur de la forme qui, seule, fait vivre les œuvres d'art. Ils ne se laissent point séduire par les esthétiques nouvelles des décadents, des symbolistes ou des vers-libristes. Ils n'admettent ni le désordre, ni l'anarchie, ni le brouillard, ni le néant. « Nous

voulons, répètent-ils, le respect absolu des lois fondamentales de la poésie française, sans préjudice des particularités de pensée et de sentiment que nous devons à notre race, à notre climat, à notre situation intermédiaire entre les peuples latins et les peuples germaniques. »

*
* *

La *Jeune-Belgique* ne formait pas une école. Ce qui servait de lien entre les écrivains dont Max Waller fut le hardi capitaine, c'était, outre leur affection pour leur jeune chef, une haine commune pour les poncifs vieillots chers à la littérature officielle, et surtout la nécessité d'un effort collectif. Des tempéraments dissemblables et des talents différents furent, par la force des circonstances, obligés de s'unir pour lutter contre l'hostilité redoutable du milieu. Mais jamais leur groupe ne posséda l'unité qui distingue une « école ».

Aux débuts de la *Jeune-Belgique*, les écrivains belges ressentent l'influence des maîtres français de la fin du XIXe siècle.

Dans les premiers temps, Waller défend contre Louis Hymans le naturalisme de Zola. La *Jeune-Belgique* publie *Naïs Micoulin*.

Plus tard, elle édite le *Parnasse de la Jeune-Belgique* (1887) et suit les voies tracées par Leconte de Lisle.

Les débuts de M. Verhaeren sont influencés par Richepin et Maupassant; ceux de M. Eekhoud par Léon Cladel. Rodenbach, après s'être inspiré de François Coppée, doit aux Goncourt sa recherche de la sensation rare et de l'écriture artiste. Baudelaire marque fortement de son empreinte l'art de MM. Gilkin et Giraud.

J'ai indiqué plus haut que le vers libre et le symbolisme avaient eu en Belgique des panégyristes et des détracteurs

également convaincus. A l'heure même où, après avoir bénéficié d'un engouement presque général, le vers libre souffre d'un abandon presque absolu, M. Verhaeren ne cesse de lui rester fidèle.

Ainsi la littérature belge a subi tous les contre-coups des événements littéraires français. Cela s'explique. D'abord, par les conditions nouvelles de la vie : la diffusion de la presse parisienne à tirage libre et à bon marché, les communications facilitées font de Bruxelles, au point de vue des relations intellectuelles, un faubourg de Paris, tandis qu'autrefois on était trop loin de la source pour y puiser en temps opportun.

Ensuite, par l'absence de tradition littéraire et par le tempérament individualiste des écrivains belges. Ceux-ci ont une tendance on dirait instinctive à se porter à l'avant-garde du mouvement et à s'éprendre des manifestations les plus libres de l'art. C'est en Belgique que Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly trouvèrent leurs plus enthousiastes admirateurs. C'est en Belgique que les peintres Monet et Pissaro, les musiciens Fauré, Reyer et Vincent d Indy furent le plus appréciés et loués (1). Selon le mot d'un critique parisien, la Belgique fut pour la France « une espèce de postérité contemporaine ».

Enfin, une des singularités de la littérature belge est qu'elle est à la fois très jeune, ayant peu duré, et très vieille, étant apparue à une époque d'extrême culture. Fille tard venue d'une antique civilisation, elle a l'inexpérience et la gaucherie d'un enfant, et les raffinements d'un vieillard. Elle se montre du même coup spontanée et artificielle, naïve et complexe.

Pour tous ces motifs : manque de tradition et de direction,

(1) L'influence des naturalistes et des impressionnistes français sur l'école belge de paysage est indéniable.

individualisme des écrivains, action des influences françaises, la littérature belge n'offre point de caractère d'unité. Mais surtout il est à cela une raison primordiale que j'ai déjà laissé entendre, c'est que cette littérature exprime l'âme de deux races : la flamande et la wallonne.

Ces deux races sont différentes comme les contrées qu'elles occupent. L'âme du haut pays est autre que celle des plaines flamandes.

Le Wallon a quelques-unes des qualités françaises, bien que le voisinage de la Flandre et l'influence de l'Allemagne n'aient pas été sans avoir de l'action sur lui. Il est raisonneur, analyste, logicien. Sa sensibilité est fine, parfois comme embuée d'un sentimentalisme léger. Lorsqu'il peint, il a le style, non le coloris, la ligne, non le pittoresque, le trait, non la couleur. Il est plutôt sculpteur que peintre, et ses prédilections vont à l'art le plus subtil: la musique.

En littérature, le groupe wallon est surtout riche en conteurs. Ce sont des contes que nous disent MM. P. André, L. Delattre, M. des Ombiaux, G. Garnir, H. Krains, G. Rency, et M. Edmond Glésener, auteur du seul roman d'analyse écrit en Belgique. A raison même de leurs attaches ethniques, les auteurs de ce groupe se différencient peu des écrivains français de France : tels poètes, MM. Fernand Séverin et Valère Gille, sont de la lignée classique.

Le Flamand, l'homme du « plat pays », est instinctif, spontané, sensuel, matériel même. « La matérialité la plus exquise, disait Balzac, est empreinte dans toutes les habitudes flamandes. » Entre toutes les races germaniques, la race flamande a reçu le don de créer plastiquement. Race d'artistes, race tenace, patiente, profondément réaliste, et pourtant race mystique qui donna le jour à Ruysbroeck l'Admirable.

Le groupe des écrivains flamands compte des poètes lyriques comme Rodenbach, Van Lerberghe et M. Emile

Verhaeren, des prosateurs comme MM. Demolder et Eekhoud. Ils ont une personnalité vigoureuse qui étonne et frappe le lecteur français, et aussi je ne sais quoi de rude et d'inassoupli qui tient à ceci que l'instrument dont ils se servent, malgré tout leur génie, leur reste souvent rebelle. Je mets à part MM. Giraud et Maeterlinck qui ont su imposer à leur art une discipline parfaite, phénomène que je tenterai d'expliquer dans la suite.

Il est des noms que je n'ai pas cités. Sans compter qu'une classification a toujours quelque chose d'artificiel, certains écrivains demeurent rétifs à une catalogation de cette espèce, soit à cause du caractère d'universalité de leur œuvre, soit parce qu'ils sont doubles par la nature de leur inspiration, comme M. Camille Lemonnier, ou qu'ils participent (je n'attribue à ce mot aucun sens péjoratif) d'une certaine « bâtardise ».

Enfin il importe de remarquer que, de nos jours comme autrefois, Flamands et Wallons subissent des influences réciproques. Quand, dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'école de Tervueren libère la peinture belge, on trouve à la tête du mouvement libérateur Baron, Boulenger et Dubois qui sont d'origine wallonne, Smits et Verwée qui sont de souche flamande. Dans le passé, le Tournaisien Roger de la Pasture, les Dinantais Blès et Patenier, le hennuyer Mabuse voisinent avec Van Eyck, Vander Goes et Metsys. De nos jours, M. A. Giraud figure un Flamand francisé (1), tandis que tel conteur wallon a des côtés de petit maître flamand : tous deux « transposent », ayant hérité de la faculté picturale qui est bien belge.

*
* *

J'essayerai par la suite de caractériser l'œuvre et l'influence des écrivains belges les plus dignes d'attention ;

(1) Albert Giraud est le pseudonyme de M. Kayenbergh.

mais peut-être convient-il de dresser dès à présent le bilan de la production littéraire des vingt-cinq dernières années.

Deux genres y dominent : la poésie lyrique et le conte.

Quelques-uns des talents poétiques de la Belgique sont de tout premier ordre. Une littérature n'est point négligeable qui offre à notre admiration le paroxysme éclatant d'un Verhaeren, la fougue altière d'un Giraud, la pureté racinienne d'un Fernand Séverin.

Les conteurs foisonnent. Le roman d'analyse est rare. Comme ce qu'on appelle le « monde » est resté jusqu'aujourd'hui en dehors de la vie nationale, les nouvellistes se cantonnent, en général, dans l'étude d'une humanité fruste ou médiocre. Leur psychologie est souvent rudimentaire, mais ils décrivent avec une ferveur attendrie les paysages nationaux ; ils évoquent avec une émotion communicative le charme de la « petite patrie ». Littérature de terroir, riche à ce point qu'on pourrait aisément tracer une carte géographique de la Belgique littéraire.

En revanche, le théâtre, exception faite pour de rares essais assez heureux, est peu brillant. Il en va de même dans la littérature néerlandaise de Belgique. Serait-ce que le Belge est malhabile à emmêler l'écheveau d'une intrigue psychologique ? ou bien que, le théâtre apparaissant tardivement dans la littérature de tous les peuples, — à preuve la Grèce et la France, — la période d'*incubation* n'est point terminée pour la littérature belge, trop récente ? ou encore que l'esprit belge n'a pas encore trouvé le mode d'expression théâtrale qui lui convient ?

Ce sont là des questions insolubles à cette heure. Je me borne à constater cette stérilité relative de la production dramatique.

*
* *

Y a-t-il une littérature belge ?

Il m'est possible maintenant de répondre à la question

que je posais au début de cette étude, et l'on voit — du moins, je le suppose — dans quel sens.

Il y a une littérature belge si l'on veut dire qu'il existe en Belgique des écrivains, flamands ou wallons, qui expriment dans une forme française un état d'esprit et de civilisation septentrional, une sensibilité particulière.

Ces écrivains français nés en Belgique sont vis-à-vis des écrivains français de France dans la situation où se trouvent les écrivains américains en face des écrivains anglais. De même que l'Angleterre revendique Longfellow, Walt Whitman et Poë, de même les lettres françaises peuvent se glorifier de plus d'un écrivain qui, sur les rives de l'Escaut ou de la Meuse, a fait honneur au doux parler de France.

A cet égard, la Belgique est — si l'on veut, — une province française. Car la France littéraire n'a pas les mêmes frontières que la France politique.

Oscar Grojean.

Deux lettres inédites de Lacordaire

(*Suite*)

A Monsieur Lacordaire, Professeur à l'Université de Liége (1), *à Liége, (Belgique).*

Paris, 5 janvier 1851.

MON CHER THÉODORE,

J'ai reçu ta lettre du 13 de ce mois. Comme toi, j'ai beaucoup regretté de ne m'être pas trouvé à Paris lors du séjour que tu y as fait pendant l'automne dernier. J'étais allé à Rome pour obtenir définitivement la reconnaissance canonique de notre province de France, et pour lever les obstacles qui arrêtaient depuis deux mois la promotion du P. Jandel, l'un des nôtres, au gouvernement général de l'ordre (2). Ce voyage a réussi complètement, et ne m'a coûté que six semaines, tout compris. J'espère que l'on ira bientôt à Rome, même par terre, en six jours, ce qui aura lieu lorsque les chemins de fer de Paris à Châlons et de Turin à Gênes seront achevés. Ceux de Toscane le sont déjà. Mais du côté des États romains, il n'y a pas un pouce de terrain qui soit en voie d'exécution. Nonobstant, on va très vite et très bien. Une fois à Gênes d'ailleurs, c'est l'affaire de deux courtes nuits pour se rendre à Civitta-Vecchia par un bateau à vapeur. J'ai suivi cette voie en

(1) Théodore Lacordaire, né le 1er février 1801, était le frère aîné du P. Lacordaire. Il professait la zoologie et l'anatomie comparées. Je dois à la très grande obligeance de Mlle Lacordaire, sa fille, les renseignements que je vais donner sur la famille

(2) « Le 14 septembre (1850), la province dominicaine de France fut reconnue dans les droits et les privilèges dont elle jouissait, avant sa suppression, en 1790... Le 21 septembre... Pie IX dit à Lacordaire que le P. Jandel était définitivement promu au généralat de l ordre de Saint-Dominique. » (Foisset, *op. citat.* t. II, pp. 171, 175.)

allant, et j'en ai été quitte pour une heure ou deux de malaise dans le voisinage de l'île d'Elbe. Néanmoins, j'ai préféré revenir entièrement par terre, parce que je n'étais plus pressé.

Notre couvent de Paris est dans un état florissant (1); nous y entretenons déjà dix-huit religieuses de chœur. Notre chapelle, qui peut contenir deux cents personnes, est fort suivie (*sic*). Nous l'avons pour dix ans par un contrat en règle. Après cela, Dieu sait ce qui nous arrivera. Mais nous aurons le temps de nous retourner.

J'ai regretté comme toi que Léon (2) n'ait pas obtenu une place plus modeste, et par conséquent plus assurée. Mais il est à croire que la Providence, qui l'a mis là contre toute espérance raisonnable, s'y prendra en sorte de l'y maintenir (*sic*). La chose est certaine tant que le Président sera là; mais y sera-t-il au bout de quinze mois ? Dieu le sait. Notre imbroglio politique est tellement compliqué, qu'il est impossible à âme qui vive d'en prévoir l'issue. La masse de la nation semble ne prendre aucun intérêt à la guerre que l'on vient de faire au Président (3) et les fonds publics se sont soutenus avec une fermeté qui prouvait l'indifférence des intérêts eux-mêmes (4). Rien ne paraît sincère et logique d'aucun côté. Personne ne veut la République en soi, et personne ne veut la voir choir au profit de son voisin, ce qui fait que la République se tient debout comme un mât également tiré par quatre côtés. Aucune monarchie n'a la majorité en France, et, tant qu'il en sera

(1) Il s'agit de l'immeuble actuellement affecté à l'Institut catholique, 70 et 74, rue de Vaugirard.

(2) Léon était un frère du P. Lacordaire plus jeune que lui. La place dont il est ici question est probablement celle de Directeur de la manufacture des Gobelins que Léon Lacordaire ne quitta que l'année même de la mort du P. Lacordaire, en 1861.

(3) Il s'agit de la lutte très vive engagée entre l'assemblée nationale et le prince-président à l'occasion du retrait des pouvoirs militaires infligé au général Changarnier et de la formation d'un ministère extraparlementaire. (Cf. A. de la Gorce, *Histoire de la République de 1848*, t. II, pp. 403 ss.)

(4) « Après le 8 janvier... la Bourse monte ; comme pour bien marquer, au milieu de ces fluctuations, la stabilité du crédit public, le ministre des finances choisit ce moment pour baisser d'un et demi pour cent l'intérêt des bons du Trésor » (*op. citat.*), t. II, p. 402).

ainsi, le rétablissement d'une monarchie ne serait qu'un nouveau cas de guerre entre toutes les opinions qui nous déchirent depuis soixante ans. Le plus sage serait de garder sérieusement le *statu quo* (1) en l'améliorant, jusqu'à ce que la monarchie, si elle est encore possible, renaquît comme d'elle-même de ses cendres. Mais les passions s'opposent à cette voie si simple, et les habiles des partis craignent d'ailleurs que la République, en gagnant du temps, ne devienne un fait possible et normal. Nous sommes donc à la garde de Dieu, ce qui n'est pas le pire de notre affaire.

Je n'ai rien su de Stanislas (2) depuis longtemps : il m'a écrit pour la nouvelle année. Mon avis à son sujet est le plus simple du monde. S'il continue à perdre son temps, il faudra interrompre ses études et le faire travailler pour l'école de marine ou l'école militaire. S'il n'y est pas reçu, je ne vois pas d'autre ressource que d'en faire un soldat. C'est le métier naturel et honorable de tous ceux qui ont le travail d'esprit en horreur, et qui cependant ne veulent pas remuer la truelle ou la charrue. Télèphe (3), somme toute, n'est pas plus malheureux qu'un autre. D'ailleurs comment faire autrement ?

L'abbé Eglée (4) est de retour de Rome depuis longtemps.

Je ne compte pas quitter Paris avant les premiers jours de mai (*sic*). A cette époque j'irai probablement passer quelques semaines à Flavigny.

Mille choses à ma belle-sœur, et tout à toi cordialement.

Fr. Henri-Dominique Lacordaire,
Prov. des Frères Prêch.

Abbé Bézy.

(1) Ces mots sont soulignés dans le texte autographe.
(2) Fils aîné de Théodore Lacordaire. Il faisait alors ses classes au collège de Juilly.
(3) Autre frère du P. Lacordaire, plus jeune que lui. Il devint officier de cavalerie.
(4) Frère de Mme Théodore Lacordaire, mort vicaire général du diocèse de Paris.

Lettres inédites d'Alfred de Vigny

Alfred de Vigny, qui écrivait : « Quand on veut rester pur, il ne faut pas se mêler d'agir sur les hommes », n'a-t-il pas commis une contradiction le jour où il prit part ou du moins tenta de prendre part à la politique active de son pays ? L'on sait, en effet, que sur la demande de plusieurs électeurs de la Charente (où se trouvait son domaine du Maine-Giraud), il s'était déterminé à poser sa candidature dans ce département, lors des élections de 1848 à l'Assemblée nationale ; et, bien qu'il se fût abstenu de toute campagne électorale et qu'il eût même pris soin de ne pas paraître en Charente à l'époque qui précéda les élections, « respectant assez le peuple, disait-il dans sa profession de foi, pour ne point tenter de l'entraîner ou de le séduire », les deux premières lettres que nous publions ci-après montrent bien qu'il ne se désintéressait point totalement du sort de sa candidature. La contradiction entre sa conduite et ses idées toutefois n'est qu'apparente. Vigny, qui se faisait une très haute idée de la mission du poète, estimait par là même que le poète ne doit point vivre totalement isolé du reste du monde, mais qu'il doit au contraire employer à l'amélioration de ses contemporains les dons qui lui ont été départis. C'est à lui qu'il appartient de faire naître dans le peuple les vertus héroïques et désintéressées, d'exciter dans son âme la flamme d'idéal étouffée par les passions et les médiocres aspirations des affaires du monde. Mais là doit s'arrêter la mission du poète. Gouverner les hommes n'est pas son fait. Il ne doit quitter le travail solitaire de sa pensée que pour laisser tomber, quand le moment en vient, les nobles

paroles, celles qui réchauffent les âmes, qui les élèvent, les secouent d'un salutaire frisson d'idéal. Il n'a pas lui-même désiré davantage. Et quand il posait sa candidature à l'Assemblée nationale, son « Journal » nous indique quel était son seul but : « Dans les siècles fatigués, il faut faire porter sa poésie par les ailes de la voix humaine au milieu d'une assemblée ». L'on sait aussi que les électeurs ne lui donnèrent pas l'occasion de remplir ce but.

Les autres lettres sont principalement relatives aux inquiétudes que causait au poète la santé chancelante de sa mère et à ses intentions d'affermer ou même de vendre sa terre patrimoniale du Maine-Giraud, qu'il lui était difficile de faire valoir lui-même, à cause de l'éloignement de Paris.

MON CHER COUSIN,

Tout l'espoir de la France est aujourd'hui dans l'élection de l'Assemblée nationale. Je me présenterai dans le département de la Charente si vous croyez que je puisse réunir assez de votes pour avoir des chances d'élection.

Soyez assez bon pour sonder l'opinion à mon égard et m'écrire deux mots qui me disent : *oui* ou *non*, si vous croyez que je doive me présenter de préférence dans votre département.

Je voudrais savoir ce qu'il y a de *clubs*, si ceux des opinions modérées l'emportent en nombre sur les clubs violents et quels noms ils ont adoptés.

Ce qu'il y a de plus désirable aujourd'hui, c'est qu'on puisse établir une République sage comme celle des États-Unis.

Tout à vous de cœur,

ALFRED DE VIGNY.

20 mars 1848.

(*Nom nouveau* de ma rue : 6, rue de la Réforme.)

10 avril 1848.

Mon cher Cousin,

Malgré votre lettre du 23 mars, j'ai cru devoir répondre par une circulaire à des lettres pleines de sympathie et de dévouement que j'ai reçues de la Charente.

Permettez que je vous prie de distribuer autour de vous et dans les comités dont vous faites peut-être partie, une centaine de ces lettres, que je vous envoie.

Il n'est pas absolument impossible que ceux qui les liront y réfléchissent un peu avant d'écarter mon nom.

Alfred de Vigny.

Je pense, mon cher cousin, que vous avez été instruit de la maladie de ma mère, elle a été très grave et son rétablissement nous a coûté des peines infinies, à ma femme et à moi. Enfin nous avons eu le bonheur de la voir entièrement sur pied et pouvant même marcher et sortir en voiture; mais son état de faiblesse est si grand que tout cela ne peut se faire encore qu'avec des soutiens qui ne la quittent jamais. Elle est tout à fait incapable de s'occuper et de lire, de longtemps encore elle ne recouvrera la faculté de s'occuper de ses affaires et je suis seul chargé de les faire depuis le mois de mars.

Le Maine-Giraud et son abandon m'occupent beaucoup. Je voudrais qu'il convînt à quelqu'un de le louer entièrement et de se charger de l'exploiter. Je pense qu'un fermier (général dans la terre et la cultivant entièrement) serait bien préférable à des métayers que l'on ne peut surveiller de si loin, et je voudrais que vous eussiez la bonté de voir si dans le pays quelqu'un se présenterait ou serait disposé à se présenter pour remplir ces fonctions. Je ne puis m'y rendre parce que ma mère et ma femme sont malades en même tems et qu'il me faut veiller seul à toute ma maison, mais je compte sur l'amitié que vous m'avez

témoignée et sur nos liens de parenté, pour recevoir de vous tous les renseignements qui me deviennent utiles.

J'espère, mon cher cousin, que vous êtes plus heureux que moi dans votre famille et que rien ne vous menace d'autant de douleurs que je viens d'en éprouver. Je le désire bien vivement et j'aurai un grand bonheur à l'apprendre bientôt de vous-même. Agréez l'assurance de mon profond attachement.

ALFRED DE VIGNY.

5 juin 1833.

Rue des Écuries-d'Artois, 3, Paris.

J'attendais, pour répondre à votre lettre, que j'eusse reçu moi-même une réponse à des conditions que j'avais faites sur quelques propositions qui me venaient de notre département. Mais comme elles tardent je ne veux pas, mon cher cousin, que cela me tienne plus longtemps en silence avec vous. Je ne puis entrer aprésent (*sic*) dans aucuns arrangements de vente, mais je désirerais affermer et j'accepte de grand cœur la proposition que vous voulez bien me faire d'en parler à MM. Cabutian et Tilliard. Je pense entièrement comme vous sur l'inconvénient d'affermer à un homme qui serait trop proche voisin. Et je crois que les propositions indirectes qui m'ont été faites depuis votre lettre tendaient à me donner quelqu'un de ce genre.

Je crois pouvoir affermer *douze cents francs*, les impôts payés : pensant que l'argent que ma mère a dépensé depuis plus de quatre ans a bien augmenté de *cent francs* la valeur de la terre. Cependant si je me trompe, je me rangerai à vos avis et vos observations me seront précieuses.

J'espère pouvoir me rendre au Maine-Giraud avant la fin de la belle saison et j'y serais allé déjà si la santé de ma mère n'exigeait ma présence continuelle auprès d'elle. Nous avons à craindre des rechutes très-menaçantes et de la nature la plus grave et la plus affligeante.

S'il se présentait un acquéreur qui pût élever ses offres jusqu'à la somme de 35.000 fr., je pense qu'il se trouverait d'accord avec les derniers calculs de ma mère et l'estimation rigoureuse qu'elle faisait de son bien ; mais les trente mille dont vous me parliez me semblent une appréciation trop inférieure.

Veuillez donc, mon cousin, borner les soins que vous nous offrez avec tant de bonté, à chercher un fermier. Je désire que son bail ait une courte durée afin de ne pas porter empêchement à la vente dans le cas où une occasion avantageuse se présenterait.

Les bonnes nouvelles que vous me donnez de votre jeune famille nous ont fait le plus grand plaisir. Je vois que vous recevez autant de bonheur de madame votre belle-filie que ma mère en a dû à la sienne, et moi qui en connais le prix, je vous en félicite de toute mon âme. Malgré les épreuves auxquelles est souvent livré le clergé, je vois avec plaisir la place qu'occupe à Angoulême M. l'abbé de F... et j'espère que votre plus jeune fils pourra bientôt recevoir de son frère la bénédiction nuptiale.

Veuillez, mon cousin, leur rappeler à tous l'attachement d'un parent qui sera toujours bien dévoué à vous et aux vôtres.

ALFRED DE VIGNY,

Rue des Écuries-d'Artois, 3.

Jeudi, 11 juillet 1833.

1er septembre 1846, mardi.

J'ai été bien touché de votre souvenir, mon cher cousin, et du plaisir que vous me témoignez de mon élection à l'Académie française. Depuis plusieurs mois j'y siège fort assiduement et je prends part aux travaux qui, en ce moment, m'intéressent et ne sont pas toujours exempts de luttes assez énergiques.

Je vais conduire Mme de Vigny ma femme au Maine-Giraud dans huit jours. Nous nous arrêterons en Touraine pour quelques visites, puis nous passerons un jour ou deux à Angoulême avant d'aller au Maine-Giraud. Je serai bien empressé de vous voir ainsi que votre plus jeune frère Charles que je n'ai pas encore connu.

Vous m'offrez avec bien de la grâce d'aller voir M. votre père à Sarrazin. J'ai conservé de lui tant de bons et affectueux souvenirs que je serai heureux de lui faire, avec ma femme, une visite de quelques heures. J'ai même besoin de le consulter lui et vos frères sur une petite affaire qui m'intéresse.

Je voudrais affermer le Maine-Giraud. J'y vais pour en chercher les moyens les plus sages et les plus prompts. La santé de Mme de Vigny, son horreur des chemins de fer depuis l'accident de Versailles dont elle a vu les débris humains, ainsi que moi, me font prévoir que nous ferons rarement le voyage du Maine-Giraud, et l'on ne fait pas valoir à 120 lieues de distance.

N'avez-vous pas entendu parler de la colonie agricole de Jonsac fondée, je crois, par Mme Duchâtel la mère du Ministre de l'Intérieur ? Pensez-vous qu'il en sorte de bons agriculteurs et d'honnêtes gens que l'on puisse employer ? Il me semble aussi que mon cousin M. Louis de F .. doit avoir à F... près de lui d'honnêtes cultivateurs capables de prendre une ferme et de s'y conduire honorablement. La recommandation de votre respectable père serait (*sic*) toute-puissante à mes yeux et je m'aiderai de ses conseils dans le choix et les arrangemens que j'aurai à faire.

Vous voyez, mon cousin, que je ne tarde pas à faire usage de vos offres de service. Je vous mets à l'épreuve sans craindre d'être trop indiscret. Je vous prie même de ne point prendre la peine de me répondre. Vous m'obligerez si vous voulez bien seulement écrire ce que je vous

dis à vos parens en les priant de prendre des informations autour d'eux, sans trop faire *savoir mon arrivée*. J'ai quelques raisons de ne la pas faire connaître, je désire que vos parens aient la bonté de ne l'annoncer qu'aux familles avec lesquelles ils parleraient de mes intentions et traiteraient de cette affaire, et je leur demande seulement de vous écrire à vous le résultat de leurs démarches.

En arrivant à Angoulême j'irai chercher près de vous tous les renseignemens qu'ils auront pu vous donner.

Tout à vous de cœur, mon cher cousin.

ALFRED DE VIGNY.

ANDRÉ DESTANGS.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 10 25 Octobre 1908

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

Œuvres de Saint-Just (1)

M. Charles Vallay publie, en deux petits volumes, les *Œuvres complètes de Saint-Just*, avec une introduction et des notes.

M. Charles Vallay est un historien. Il a toutes les qualités de l'historien : le sang-froid, le sens critique, le sens du réel, l'horreur de l'imagination, de la déclamation et de la rhétorique. C'est un élève de Fustel de Coulanges. On en jugera — et l'on sera sans doute de mon avis — sur ces passages de son introduction :

« Dans l'orage de la Révolution, rien n'apparaît plus séduisant, plus mystérieux et plus grand que cette figure calme et douce qui resplendit comme celle d'un dieu de marbre au-dessus de l'agitation des partis. »

— « Le même charme surnaturel dont sa jeunesse et sa beauté enveloppèrent la Convention saisit et subjugue encore ceux qui entrent dans le rayonnement de cette grande figure. Ses historiens, Louis Blanc, Michelet, Lamartine,

(1) Edition par M. Charles Vallay, chez Fasquelle.

Ernest Hamel, ont ressenti tour à tour l'influence de cette perfection presque divine. »

— « Il fut un héros, dans ce que ce terme a de plus simple et de plus pur, c'est-à-dire un homme au-dessus des hommes, un homme qui touche aux dieux. »

— « On ne sait plus si l'on vit dans l'histoire ou dans l'irréel. Que pourrait-il encore envier aux dieux, ce calme jeune homme, sublime et beau, qui transforme le monde par la seule puissance de sa volonté ? »

— « J'aime beaucoup qu'on nous annonce des victoires, disait Saint-Just dans son discours du 9 Thermidor ; mais je ne veux pas qu'elles deviennent des prétextes de vanité. » — « Une telle vanité (ajoute M. Charles Vellay) prépare la route aux coups d'Etat. Saint-Just le comprenait mieux que personne, et sa sévérité à l'égard des généraux n'avait point d'autre motif que d'abaisser impitoyablement le pouvoir militaire devant la loi civile. Il gardait le silence sur ses propres exploits, parce que les exploits militaires, même quand ils ont pour but de résister à l'invasion des tyrans, ne méritent point d'être exaltés. »

— « Une telle vertu est trop pure et trop haute pour ne point dompter ceux qui l'approchent. Ceux qui la contemplèrent un jour en ont gardé dans les yeux et dans le cœur un éblouissement impérissable. »

— « Pendant plus d'un siècle, à travers les vicissitudes des régimes, le culte des héros révolutionnaires n'a point subi d'éclipse. Ils apparaissaient aux historiens comme la plus magnifique génération... Mais il semble que le désordre et les bas instincts n'aient plus aujourd'hui laissé de place aux grandes pensées. Taine a ouvert l'âge des nouveaux pamphlets contre-révolutionnaires. Gonflé de colère, il s'est plu à insulter des dieux indifférents dont il n'a pu voiler la gloire. Derrière lui, le troupeau grossier des imitateurs s'est bousculé dans son sillage, ramassant les mêmes injures et répétant les mêmes mensonges ; mais

rien ne prévaut contre la vérité... En vain on substitue la calomnie à l'histoire, la passion au jugement. Rien n'est plus fort que la justice. Et au moment même où notre monde social meurt d'incertitude, de faiblesse et d'humilité servile, il est bon de replacer devant lui l'exemple de ce jeune homme dont le génie ne fut qu'une manifestation éblouissante de volonté, de raison et d'orgueil. »

***

Antoine-Léon Florelle de Saint-Just était né à Decize (Nivernais), le 25 août 1767 (1). Il était fils d'un ancien sous-officier. Pendant qu'il était encore tout enfant, sa famille quitta le Nivernais et vint s'établir en Picardie, à Blérancourt, district de Coucy-le-Château. Il fit ses études à Soissons, chez les oratoriens, chez ces oratoriens qui devaient donner à la Révolution ses protagonistes les plus célèbres et les plus implacables.

Au sortir du collège, il eut des aventures de jeunesse très bruyantes qui firent scandale et qui (fait contesté) le firent enfermer dans une maison de correction. En 1789, il publia sans nom d'auteur un poème en vingt chants intitulé *Organt*.

Organt est un poème imité très docilement de la *Pucelle*. On y trouve des vers d'un style agréable et d'un joli tour qu'avait déjà remarqué Sainte-Beuve :

> Si j'étais roi, je voudrais être juste,
> Dans le repos maintenir mes sujets ;
> Et tous les jours de mon empire auguste
> Seraient marqués par de nouveaux bienfaits...

Et ailleurs :

(1) Dit M. Charles Vellay ; 1769 disent les dictionnaires et dit Edmond Fleury dans ses *Etudes sur Saint-Just* (1851).

Je veux bâtir une belle chimère ;
Cela m'amuse et remplit mon loisir.
Pour un moment je suis roi de la terre :
Tremble, méchant, ton bonheur va finir.
Humbles vertus, approchez de mon trône ;
Le front levé, marchez auprès de moi ;
Faible orphelin, partage ma couronne.
Mais à ce mot mon erreur m'abandonne ;
L'orphelin pleure : ah ! je ne suis pas roi !
Si je l'étais tout changerait de face :
Du riche altier qui foule l'indigent
Ma main pesante affaisserait l'audace,
Terrasserait le coupable insolent,
Elèverait le timide innocent,
Et pèserait dans sa balance égale
Obscurité, grandeur, pauvreté, rang.
Pour annoncer la majesté royale
Je ne voudrais ni garde ni faisceaux.
Que Marius annonce sa présence
Par la terreur et la clef des tombeaux :
Je marcherais *sans hache*, sans défense,
Suivi de cœurs et non pas de bourreaux.

On ne sait jamais à quoi l'on est réservé.

Mais ce qu'on trouve surtout dans ce poème ce sont des obscénités. Ce sont des passages comme ceux-ci. Ils abondent et surabondent :

Le moine en rut dans sa rage cynique
Sur ses appas porte une main lubrique.
D'un bras nerveux à terre il vous l'étend,
Et Linde en pleurs criait : « Mon révérend ! »
Ce fut en vain. D'une moustache rude
Il va pressant sa bouche qui l'élude,
Et sa main dure en ses fougueux transports
De ce beau sein meurtrissait les trésors.
Linde mourait de plaisir et de rage,
. . . . . .
. . . . . .

Ai-je besoin de dire que par déférence pour le lecteur français, qui « veut être respecté », sur cent passages de ce genre j'ai choisi le moins effronté ?

Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que ce poème était un ouvrage à allusions. L'édition de 1789 donne une clef qui est évidemment de l'auteur lui-même et qui désigne les personnages du poème (lequel est placé au temps de Charlemagne) comme étant des personnages du temps de Louis XVI : l'*archevêque Turpin*, comme étant l'archevêque de Sens ; *Sornit*, comme étant Timoléon de Cossé-Brissac, gouverneur de Paris ; *Adelinde*, comme étant Mme du Barry ; *Caroline*, comme étant la fille de Mme de Polignac, etc. Le poème a donc quelque intérêt historique, ou plutôt quelque intérêt au point de vue de la chronique scandaleuse du temps.

Il en a même au point de vue de l'histoire du théâtre français. Au pays des ânes, imaginé par l'auteur, ce qui est une imagination facile, Melpomène asinaire

> En vieux rhéteurs habille les héros,
> Prône Lemierre (1) et rit du vieux Corneille,
> Siffle Dorfeuille et caresse Saint-Fal,
> Pour avoir fait de Pyrrhus un brutal.
> . . . . . .
> Organt vit là Molé, dont le talent
> Est d'écorcher Molière impunément ;
> Et Desessart, le Sancho de l'école,
> Qui croit l'Olympe assis sur son épaule ;
> La glaciale et brillante Raucourt,
> De qui les feux ont fait rougir l'amour...

Ici, quelques vers qu'il m'est « tout de même » difficile de transcrire. Ils sont en italiques dans le texte, ce qui laisse à supposer qu'ils ne sont pas de Saint-Just : toutes les fois

(1) J'ai rétabli, d'après la clef, et du reste ils sont faciles à rétablir, les noms qui ne sont qu'indiqués par les initiales dans le texte.

que Saint-Just met dans son texte un vers de Voltaire, par exemple, il l'écrit en italiques.

> Fleury, suivant et mignon des héros,
> Lequel jamais ne dormit sur le dos
> Cette Contat, nouvelle Cythérée
> Que sur le sable apporta la marée ;
> Et Dorival dont le palais braulant
> Mâche les vers de sa dernière dent ;
> Cette Chasseigne, ânesse de Cythère,
> Divinité dont Cybèle est la mère,
> Florence enfin, sot avec dignité,
> Thersite en scène, Achille au comité.

Le poème d'*Organt* ne paraît avoir eu dans son temps aucun succès, ce qui ne veut pas dire qu'il en eut par la suite.

Dès la première aurore de la Révolution française, Saint-Just s'était « mis dans le mouvement ». Il venait à Paris, et il fréquentait Camille Desmoulins, avec qui il s'était lié. Lieutenant-colonel de la garde nationale de Blérancourt, s'il vous plaît, il intimidait quelquefois les châteaux voisins. Un jour, nous raconte-t-il lui-même, il alla avec les paysans de Blérancourt faire visite au comte de Lauraguais qui habitait, tout près, le château de Manicamp. « On nous dit que le comte était aux champs, et moi, cependant, je fis comme Tarquin : j'avais une baguette avec laquelle je coupai la tête à une fougère qui se trouva près de moi sous les fenêtres du château, et, sans mot dire, nous fîmes volte-face. » Pour qui connaît la suite, ce petit symbole fait passer un froid dans le dos.

Les élections pour l'Assemblée législative approchaient (1791). Saint-Just se préparait à être candidat. Il rassembla ses idées sur la situation politique, sur ce qui l'avait précédé, sur les réformes de toute nature qu'elle comportait, dans une brochure assez volumineuse, intitulée :

Esprit de la Révolution et de la Constitution de France (sic). Sainte-Beuve considère cette brochure comme « ayant un but électoral », c'est-à-dire sans doute comme n'exprimant pas exactement les idées de l'auteur. Je ne sais ce qu'il faut penser là-dessus. Je doute que Saint-Just se soit montré, à dessein, plus modéré qu'il n'était à ce moment. Il est très possible qu'il pensât, en 1791, exactement ce que nous allons voir. Les hommes de la Révolution ont évolué très vite. Qu'en 1791 Saint-Just soit un modéré relativement à ce qu'il sera plus tard, il est très possible. En tout cas, c'est cette évolution qu'il est intéressant de suivre.

L'*Esprit de la Révolution* est d'un élève, d'un très bon élève de Montesquieu, rien de plus, rien de moins et rien autre. En 1791, Saint-Just est en retard. On peut dire assez assurément, quoique la *Déclaration des Droits de l'homme* de 1789 ait encore des traces de Montesquieu, que la Révolution française, dès ses commencements, a tué net Montesquieu. Or il n'est pas mort pour Saint-Just en 1791 et il est même l'oracle immortel.

L'ouvrage, qu'il est intéressant d'analyser et qui n'a été que caractérisé avec justesse mais trop sommairement par Sainte-Beuve, commence par des considérations sur les circonstances qui ont précédé la Révolution. Cela nous vaut des portraits. Celui de Louis XVI, assez faux du reste, est plutôt favorable qu'hostile, et je dirai même fausse l'original plutôt en le mettant au-dessus de ce qu'il est qu'en le rabaissant : « Louis, simple au milieu du faste, ami de l'économie plutôt qu'économe, ami de la justice sans qu'il pût être juste... régnait en homme privé ; dur et frugal pour lui-même, brusque et faible avec les autres, parce qu'il pensait le bien il croyait le faire. Il mettait de l'héroïsme aux petites choses, de la mollesse aux grandes... tôt ou tard, cependant, il savait tout ; mais il se piquait davantage de passer pour observateur que d'agir en roi. »

Marie-Antoinette, aussi, est traitée plus favorablement

que dans les pamphlets du temps : « Plutôt trompée que trompeuse, plutôt légère que parjure, appliquée tout entière aux plaisirs, elle semblait régner, non en France, mais à Trianon. »

La duchesse de Polignac, elle, n'est point épargnée. (Je voudrais bien une étude historique sérieuse, scientifique, sur « cette duchesse », comme on disait au XVIIe siècle ; je n'en connais pas ; cela existe-t-il ?) : « La duchesse de Polignac, seule rusée, trompa la cour, le ministère, le peuple, la reine, et s'enrichit ; elle cachait le crime sous la frivolité, fit des horreurs en riant, déprava les cœurs qu'elle voulait séduire et noya son secret dans l'infamie. »

Saint-Just est assez sévère pour le peuple du 14 juillet, pour le peuple de la Bastille. « Le peuple n'avait point de mœurs; mais il était vif. L'amour de la liberté fut une saillie et la faiblesse (?) enfanta la cruauté. Je ne sache pas qu'on ait vu jamais, sinon chez les esclaves, le peuple porter la tête des plus odieux personnages au bout des lances, boire leur sang, leur arracher le cœur et le manger. La mort de quelques tyrans fut une espèce de religion [un acte religieux]. On verra un jour et plus justement peut-être ce spectacle affreux en Amérique (?). Je l'ai vu à Paris ; j'ai entendu les cris de joie du peuple effréné qui se jouait avec des lambeaux de chair en criant : « Vive la liberté ! Vivent le roi et d'Orléans ! »

Le passage suivant est excessivement confus ; je ne m'y reconnais pas du tout. Je ne le cite que pour qu'on l'examine. Ce qui en ressort pourtant (vaguement), c'est un état d'âme aristocratique chez l'auteur : « Après la Bastille vaincue, quand on enregistra les vainqueurs, la plupart n'osaient dire leur nom ; à peine furent-ils rassurés qu'ils passèrent de la colère à l'audace. Le peuple exerça une espèce de despotisme à son tour ; la famille du roi et l'Assemblée des Etats marchèrent captives à travers Paris, parmi la pompe la plus naïve et la plus redoutable qui fut

jamais. On vit alors [ceci très juste] que le peuple n'agissait pour l'élévation de personne, mais pour l'abaissement de tous. Le peuple est un éternel enfant ; il fit avec respect obéir ses maîtres et leur obéit après avec fierté ; il fut plus soumis dans ces moments de gloire qu'il n'avait été rampant autrefois. Il était avide de conseils, affamé de louanges et modeste. La crainte lui fit oublier qu'il était libre ; on n'osait plus s'arrêter, ni se parler dans les rues ; on prenait tout le monde pour des conspirateurs ; c'était la jalousie de la Liberté. »

— Et je répète que tout cela ne me paraît pas très clair.

Les idées — pour y venir — les idées de Saint-Just en 1791 sont les suivantes. Le gouvernement actuel de la France est fort bon parce que c'est un gouvernement mixte, un gouvernement composé. Par la constitution de 1791, « la France *a coalisé la démocratie, l'aristocratie et la monarchie.* [Il voit très bien cela ; il ne dit pas, comme tout le monde alors : la France est une *démocratie royale* ; il comprend très bien que le Parlement est une aristocratie.] La première [démocratie] forme l'état civil [forme un état où existe l'égalité des droits] ; la seconde [l'aristocratie] forme la puissance législative ; la troisième forme la puissance exécutrice. Là où il y aurait une parfaite démocratie, ce qui est la liberté outrée, il n'y aurait pas de monarchie ; là où il n'y aurait eu qu'une aristocratie, point de lois constantes (?). Là où le prince eût été ce qu'il était autrefois, point de liberté. Il fallait que les pouvoirs fussent modifiés de telle sorte que ni le peuple, ni le corps législatif, ni le monarque, ne prissent un ascendant tyranique... La France s'est rapprochée de l'État populaire autant qu'elle l'a pu et n'a pris de la monarchie que ce qu'elle ne pouvait pas n'en pas prendre... »

Vous le voyez, c'est du pur Montesquieu.

Pour ce qui est du socialisme, c'est-à-dire de l'égalité

réelle, Saint-Just le repousse très nettement : « L'égalité qu'institua Lycurgue qui partagea les terres, maria les filles sans dot, ordonna que tout le monde prendrait ses repas en public et se couvrirait du même vêtement, une telle égalité, relative à l'utile pauvreté de la République, n'eût amené en France *que la révolte ou la paresse*. L'égalité *des droits politiques seule* était sage dans cet État, *où le commerce est une partie du droit des gens*. L'égalité naturelle est bonne là où le peuple est despote et ne paye pas de tributs... »

Plus loin, il revient sur ces idées, avec une nouvelle force et avec une force plus grande. Il est probable qu'il a à combattre et à réfuter des idées « d'égalité naturelle » dans sa circonscription : « *Si l'industrie est libre*, elle est la source d'où découlent les droits politiques, et alors l'*inégalité de fait* produit une *ambition* qui est la *vertu*. On a dit que là où les pouvoirs ne seraient pas séparés, il n'y aurait pas de constitution (Montesquieu et *Déclaration des Droits de l'homme* de 1789). On pouvait ajouter que là où les hommes seraient socialement égaux il n'y aurait point d'harmonie. L'égalité naturelle confondrait la société ; il n'y aurait plus ni pouvoir ni obéissance ; le peuple finirait dans les déserts. »

Revenant à l'idée de la séparation des pouvoirs, Saint-Just trouve des formules qui se rapprochent tellement de celles de Montesquieu qu'elles semblent copiées : « Dans un gouvernement mixte, tous les pouvoirs doivent être réprimants, toute incohérence est harmonie, toute uniformité est désordre. »

Aussi peu « jacobin » que possible et tout à fait dans l'esprit « libéral », Saint-Just sent très bien qu'il faut que le législateur lui-même soit entravé, ne puisse pas faire tout ce qu'il veut : « Il faut un œil à la liberté qui observe le législateur et une main qui l'arrête. » Seulement quel sera cet œil, quelle sera cette main ? Sénat conservateur de la constitu-

tion ? Cour suprême de magistrature, comme aux États-Unis ? Pouvoir exécutif lui-même ? Dans la phrase qui suit celle que je viens de citer, Saint-Just *paraît* vouloir attribuer au pouvoir exécutif en effet ce droit d'observation, de contrôle et d'enrayure, et il semble songer au *Veto ;* mais la phrase est peu claire : « Cette maxime peut être bonne surtout dans un État où la puissance exécutive qui ne change point est dépositaire des lois et des principes que l'instabilité des législations pourrait ébranler. »

Sur l'éducation Saint-Just ne dit qu'un mot, mais il est étrange : « La France n'a point encore porté de loi sur l'éducation au moment où j'écris ; mais sans doute on la verra sortir du tronc des droits de l'homme. Je n'ai donc qu'un mot à dire : l'éducation, en France, doit enseigner la *modestie, la politique et la guerre.* »

Sur le divorce Saint-Just est très « réactionnaire ». Il ne veut ni de la répudiation (qu'on appelle maintenant par euphémisme divorce par la volonté d'un seul), ni du divorce proprement dit, ni même de la séparation. Sur la séparation : « La séparation est une infamie qui souille la dignité du contrat social : « Que répondrai-je à tes enfants quand ils me demanderont où est leur mère ? » Admettre la séparation [sans admettre le divorce], c'est se jouer de l'esprit du serment. « Pourquoi vous séparez-vous si vous ne vous quittez point ?]du reste] On se sépare le plus souvent pour tromper ses créanciers. »

Sur le divorce proprement dit : « Quel pouvait être le sentiment de ceux qui voulaient admettre en France le divorce ou quelle était leur illusion ? On n'en a plus parlé... Plus les mœurs privées sont dissolues, plus il est important que de bonnes et humaines lois se raidissent contre leur déréglement. La vertu ne doit rien céder aux hommes en particulier. Il n'est point de prétexte qui puisse cacher le parjure des époux qui s'abandonnent... le serment d'être uni est Dieu même... »

Sur la répudiation : « Rome avait une coutume indigne de sa vertu : c'était la répudiation ; elle présente à l'esprit quelque chose de plus révoltant que le divorce même. Celui-ci ressemble à une volonté unanime ; celle-là est la volonté d'un seul. De pareilles institutions auraient bientôt perverti des nations qui regorgent de libertinage. »

Tout ce traité, très intéressant en somme, quoique peu original et parfois obscur, est d'un homme qui a, à peu près, à cette époque, les idées d'André Chénier.

Il ne fut pas élu à l'Assemblée législative, à cause de son âge, à cause aussi, comme toujours, d'hostilités qu'il rencontra et dont il semble s'être prodigieusement étonné. Au fond, on le verra plus tard, il était naïf. Un monument d'ingénuité, d'orgueil et de colère contre ses ennemis, et ici on voit poindre l'homme de l'année suivante, est une lettre à son compatriote et ami Daubigny, qui fut plus tard secrétaire de Bouchotte au ministère de la guerre, juge au Tribunal révolutionnaire, etc. Saint-Just lui écrit, de Noyon, au 20 juillet 1792 : «... Pour moi, depuis que je suis ici, je suis remué d'une fièvre républicaine qui me dévore et me consume. J'envoie à votre frère la deuxième (? brochure ? proclamation ?). Vous m'y trouverez grand quelquefois... Je me sens de quoi surnager dans le siècle... Allez voir Desmoulins ; embrassez-le pour moi et dites-lui qu'il ne me reverra jamais ; que j'estime son patriotisme ; mais que je le méprise, lui, parce que j'ai pénétré son âme et qu'il craint que je ne le trahisse... Adieu, je suis au-dessus du malheur. Je supporterai tout ; mais je dirai la vérité. Vous êtes tous des lâches qui ne m'avez pas apprécié. Ma palme s'élèvera pourtant et vous obscurcira peut-être. Infâmes que vous êtes, je suis un fourbe, un scélérat, parce que je n'ai pas d'argent à vous donner. Arrachez-moi le cœur et mangez-le ; vous deviendrez ce que vous n'êtes point : grands ! J'ai donné à Clé un mot par lequel

je vous prie de ne lui point remettre l'exemplaire de ma lettre. Je vous le défends très expressément, et si vous le faisiez, je le regarderais comme le trait d'un ennemi. Je suis craint de l'administration ; je suis renié, et tant que je n'aurai point un sort qui me mette à l'abri de mon pays, j'ai ici tout à ménager. Il suffit ; j'espère que Clé reviendra les mains vides, ou je ne vous le pardonnerai jamais. O Dieu ! Faut-il que Brutus languisse oublié loin de Rome ! Mon parti est pris cependant : *si Brutus ne tue pas les autres*, il se tuera lui-même. »

Ça y est ! Mégalomanie, défiance, délire de la persécution, le personnage révolutionnaire est déjà au complet. Quels événements particuliers, *autour* de sa déception de candidat évincé et l'avivant jusqu'à la folie, s'étaient produits, nous ne le savons pas ; mais désormais Saint-Just peut être considéré comme ayant une lésion cérébrale assez grave.

Deux mois plus tard, il était nommé député de la Convention. Aussitôt élu, il alla droit à Robespierre, qu'il avait distingué et admiré dès le temps de la Constituante, quoique Robespierre y fût assez pâle, et à qui il avait écrit (19 août 1790) : « Vous que je ne connais que, comme Dieu, par des merveilles... Je ne vous connais pas ; mais vous êtes un grand homme. Vous n'êtes point seulement le député d'une province, vous êtes celui de l'humanité et de la République... »

Ils durent s'entendre tout de suite. Leur caractère était très sensiblement le même. Saint-Just se fit connaître d'abord à la tribune des Jacobins et s'y fit remarquer. Puis, débutant à la tribune de la Convention dans la circonstance la plus solennelle et la plus tragique qui pût être, le 13 novembre 1792, il prononça un premier discours qui devait être, au 27 décembre, suivi d'un second, pour la condamnation à mort de Louis XVI. Dans ce discours, avec la *décision violente* et la *froideur furieuse* qui ne l'aban-

donneront jamais jusqu'à la veille de sa mort (ou à très peu près), Saint-Just ne s'embarrasse pas de difficultés juridiques ; il va droit au crime (le crime, en politique, c'est de se débarrasser de ce qui nous gêne pour cette seule raison qu'il nous gêne). Il ne dit pas ou presque point : Louis XVI est coupable ; il dit : Louis XVI est un ennemi. C'est comme un ennemi qu'il faut l'abattre : « Pour moi, je ne vois pas de milieu. Cet homme doit régner ou périr. Il vous prouvera que tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour soutenir le dépôt qui lui était confié ; car en engageant avec lui cette discussion, vous ne pouvez lui demander compte de sa malignité cachée; il vous perdra dans le cercle vicieux que vous tracez vous-même pour l'accuser. »

A quoi bon chercher des raisons juridiques ou des raisons sentimentales ? Il fut roi, donc il est condamné. « *On ne peut pas régner innocemment.* Tout roi est un rebelle et un usurpateur. »

Louis ne peut être jugé par aucun tribunal, puisque, comme souverain qu'il a été, il est en dehors de toute juridiction : « Le tribunal qui doit juger Louis n'est point un tribunal judiciaire ; c'est un conseil, c'est le peuple... et les lois que nous avons à suivre sont celles du droit des gens. »

Deux objections ici. Si Louis XVI est un « ennemi », un « étranger », que l'on doit juger d'après le droit des gens [notez que Louis XVI ayant entretenu des intelligences avec les étrangers, c'est précisément ainsi que j'aurais pris les choses], si Louis est un ennemi, un étranger, il est en ce moment un prisonnier de guerre, et par conséquent il doit être traité selon le droit des gens, c'est-à-dire mis hors d'état de nuire jusqu'à la paix et renvoyé dans *son pays*, c'est-à-dire en Europe, la paix conclue ; et nous arrivons ainsi à la formule d'Albouys : « Je vote pour la reclusion jusqu'à la fin de la guerre et pour l'exil ensuite; qu'il reste emprisonné tant qu'il peut nuire et ensuite qu'il aille errer autour des trônes. »

Seconde objection : si Louis XVI n'est justiciable que du peuple, comme le dit Saint-Just, c'est l'appel au peuple, proposé par une grande partie de l'Assemblée, qui est la solution.

La première objection, Saint-Just ne se l'est pas posée ; il ne l'a point vue ou n'a pas voulu la voir.

La seconde, il la voit bien et il y répond ; mais je déclare que je ne comprends rien du tout à sa réponse ; vous la comprendrez peut-être : « On vous dira que le jugement [d'un tribunal à trouver] sera ratifié par le peuple. Mais si le peuple ratifie le jugement, pourquoi ne jugerait-il pas ?... »

— Eh bien ! oui ! qu'il juge !

— «... Si nous ne sentions pas tout le faible de ces idées, quelque forme de gouvernement que nous adopterions, nous serions esclaves (?) ; le souverain n'y serait jamais à sa place, ni le magistrat à la sienne, et le peuple serait sans garantie contre l'oppression (??)... Tout ce que j'ai dit tend donc à vous prouver que Louis XVI doit être jugé comme un ennemi étranger. J'ajoute qu'il n'est pas nécessaire que son jugement soit soumis à la sanction du pays ; car le peuple peut bien imposer des lois par sa volonté, parce que les lois importent à son bonheur ; mais le peuple même ne pouvant effacer le crime de la tyrannie, le droit des hommes contre la tyrannie est personnel, et il n'est pas d'acte de la souveraineté qui puisse obliger véritablement un seul citoyen à lui pardonner. »

— Alors qu'il ne soit jugé par personne et tuez-le vous-même, ou que le premier venu le tue. Le conseillez-vous ? Dès lors, ne demandez pas à une assemblée législative de le tuer. La même raison qui s'oppose, selon vous, à ce que le peuple le juge, s'oppose à ce que l'assemblée fasse son procès.

Mais je ne suis pas sûr de comprendre.

Il répond un peu moins mal à l'objection dans son se-

cond discours sur le même sujet : « Citoyens, si vous permettez l'appel au peuple, vous lui direz : Il est douteux que ton meurtrier soit coupable. » — C'est plus adroit et en tout cas, c'est plus clair. Mais c'est aussi faux. Quand je permets qu'on en appelle de mon jugement à un arbitre de seconde instance, je n'ai aucun doute sur mon jugement; j'en ai sur mon droit. Je crois parfaitement avoir raison ; mais je me dis : Je ne suis pas le seul qui ait droit d'avoir raison. S'il y a une autorité rationnellement au-dessus de la mienne, qu'on la consulte. Dans l'espèce, Louis XVI étant supposé traître envers la Patrie et non envers l'Assemblée nationale, c'est rationnellement plutôt à la Patrie qu'à l'Assemblée de le juger.

On dit toujours globalement que les discours de Robespierre et de Saint-Just sont tout en sophismes. J'ai voulu, en passant, en montrer quelques-uns.

Ce qu'il y a de curieux dans toute cette affaire du procès de Louis XVI, c'est que Saint-Just était persuadé que le côté droit de l'assemblée voulait la mort de Louis XVI autant que la voulait le côté gauche. On voit cela dans les *notes extraites d'un agenda trouvé sur Saint-Just le 9 thermidor :* « Le côté droit voulait la mort, et cependant les sots de ce côté défendaient Louis ; c'est ce qui faisait dire à Fabre : « Ils désirent la mort du roi parce que sa vie est un obstacle à leur ambition ; mais ils veulent conserver pour eux les apparences de l'humanité ; ils marchent ainsi d'une manière sourde à leurs dessein. » Lanjuinais, du côté droit, ne voulait pas la mort du roi, et cependant les autres la voulaient ; ils le disaient et ils applaudissaient Lanjuinais. »

C'est cette idée qui explique la phrase du second discours : « Ayez le courage de prononcer la vérité ; *car il semble qu'on craigne ici d'être sincère.* La vérité brûle en silence dans tous les cœurs, comme une lampe ardente dans un tombeau. »

Je ne sais ce que les historiens pensent de cette supposition de Saint-Just. Pour moi j'y vois l'*idée fixe*. L'homme possédé par son opinion : 1° ne s'aperçoit jamais de ses sophismes ; 2° ne voit jamais l'objection, à moins qu'on ne la lui crie de tous les côtés, et encore il ne s'y arrête pas ; 3° croit toujours que tout le monde est de son avis, réellement, mais que quelques-uns, par perversité, affectent d'en avoir un autre.

A partir de la mort de Louis XVI, sauf deux séjours aux armées du Nord où il ne m'en coûte rien de reconnaître qu'il s'est admirablement conduit, — il était intrépide, — toute la vie de Saint-Just se passe en dénonciations de complots et en réquisitions contre les conspirateurs. Il est le procureur général de la guillotine, comme Desmoulins s'était intitulé le procureur général de la lanterne. Rapport contre les Girondins ; rapport contre Hérault de Séchelles et Simon ; rapport contre Danton, Camille Desmoulins et Fabre d'Eglantine ; rapports successivement contre tous les républicains qui n'avaient pas sur le gouvernement les mêmes idées que Robespierre. « La Révolution, comme Saturne, dévorait ses enfants, » avait dit Vergniaud, et c'était Saint-Just, toujours, qui les lui donnait à dévorer. Cela devient très monotone à lire, parce que Saint-Just n'a qu'un argument principal, toujours le même : « Ces hommes sont des royalistes déguisés et ils ont voulu rétablir la royauté. » Vergniaud royaliste, Hérault de Séchelles royaliste, Danton royaliste, tous royalistes. On se demande comment toute l'Assemblée, sauf une partie de la Montagne, étant royaliste, la royauté n'a pas été proclamée cent fois en 1792-1793.

Et pour soutenir cet argument unique, des propos de concierge : « Tu as dîné chez un tel ; on t'a vu causer amicalement avec un tel ; à la buvette tu as offert un verre à un tel, en lui disant : « Sans rancune ; » tu as abandonné la présidence de ta section et as été te coucher ; tu es resté

deux mois à te reposer à Arcis-sur-Aube ; ils parlaient en faveur de la liberté des théâtres ! »

Et de l'histoire fantaisiste : « Brissot, qui avait proposé la guerre dans le dessein de distraire l'esprit de la Révolution et de raffermir la monarchie... » — « En 1788 Louis XVI fit immoler huit mille personnes de tout âge, de tout sexe, dans Paris, dans la rue Mêlée et sur le pont Neuf. La cour renouvela ces scènes dans le Champ-de-Mars ; la cour pendait dans les prisons ; les noyés que l'on ramassait dans la Seine étaient ses victimes ; il y avait quatre cent mille prisonniers ; l'on pendait par an quinze mille contrebandiers ; on rouait trois mille hommes... »

Le tout est entremêlé d'aphorismes qui peuvent tous se résumer ainsi : on ne gouverne qu'en tuant. S'il a dit un jour, avec sensibilité : « Marat avait quelques idées heureuses sur le gouvernement représentatif, que je regrette qu'il ait emportées ; il n'y avait que lui qui pût les dire ; il n'y aura que la nécessité qui permettra qu'on les entende de la bouche de tout autre ; » c'est qu'il sait bien qu'il continue Marat, avec cette différence que, membre du gouvernement, il ne se contente pas de désigner les victimes, mais qu'il les frappe ; avec cette différence aussi qu'il ne donne jamais le *nombre* de victimes où il s'arrête, semblant prévoir qu'il aura toujours à en demander : « C'est un signe éclatant de trahison que la pitié que l'on fait paraître pour le crime dans une République qui ne peut être assise que sur l'inflexibilité. Je défie tous ceux qui parlent en faveur de l'aristocratie détenue de s'exposer à l'accusation publique dans un tribunal. » — « Ceux qui veulent briser l'échafaud, c'est qu'ils craignent d'y monter. » — « Si l'on eût arrêté il y a un an *tous les royalistes*, vous n'auriez point eu de guerres civiles. » (C'est probable, en effet ; ici la férocité est naïve.) — Notre but est de créer un *ordre de choses* (donc la Terreur n'est pas provisoire, comme on l'a dit, dans l'esprit de Saint-Just), un ordre de choses tel

qu'une pente vers le bien s'établisse, tel que les factions se trouvent tout à coup lancées sur l'échafaud, tel qu'une mâle énergie incline l'esprit de la nation vers la justice, tel que nous obtenions dans l'intérieur le calme nécessaire pour fonder la félicité du peuple, car il n'y a que l'aristocratie et l'intrigue qui se remuent. » — « Les révolutions marchent de faiblesse en audace et de crime en vertu... Comme l'intérêt humain est invincible, ce n'est guère que par la gloire que la liberté d'un peuple est fondée. » — « Ceux qui font des révolutions à moitié ne font que se creuser un tombeau. » — « C'est une cause (?) très généralement sentie que toute la sagesse d'un gouvernement consiste à réduire le parti opposé à la Révolution... C'est le moyen d'affermir la Révolution que de la faire tourner au profit de ceux qui la soutiennent et à la ruine de ceux qui la combattent. » — « Nous ne connaissons qu'un moyen d'arrêter le mal : c'est d'abjurer contre ceux qui atteignent l'ordre présent toute espèce d'indulgence et d'immoler sans pitié sur la tombe profane du tyran *tout ce qui regrette la tyrannie, tout ce qui est intéressé à la venger et tout ce qui peut la faire revivre parmi nous.* » (Cela fait bien du monde et évidemment Marat, dans ses rêves les plus hardis, est dépassé.)

Il lui échappe des propos qui se retournent si bien d'eux-mêmes et instantanément contre lui qu'on s'étonne qu'il ne sente pas le choc en retour. « Dites au méchant : « Nous avons remporté vingt batailles (*sic*) l'année dernière ; nous avons douze cent mille combattants cette année. » Cela n'est rien, répondra-t-il, j'ai un ennemi personnel dont il faut que je me délivre. »

— « Il y a quelque chose de terrible dans l'amour sacré de la patrie; il est tellement exclusif qu'il immole tout sans pitié, sans frayeur, sans respect humain, à l'intérêt public. » — « *Il faut quelque courage* pour vous parler encore de sévérité. L'aristocratie dit : Ils vont s'entre-détruire. Mais

l'aristocratie ment à son propre cœur. C'est elle que nous détruisons. Elle le sait bien... »

Le fond de tout cela, c'est qu'il a peur. La Terreur fut le régime des terroristes et leur maladie. Ils ont peur de tout. Délire des persécutions et pamphobie, c'est leur fiche médicale. Ils sont des persécuteurs persécutés. Ils ont peur du côté de l'étranger ; ils ont peur du côté des provinces ; ils ont peur du côté de Paris. Ils ne sont rassurés que du côté des prisons ? Pas du tout ; ils s'avisent qu'en emprisonnant leurs ennemis *ils les ont réunis*, et qu'il doit y avoir là, qu'il y a certainement des conspirations redoutables. Tous les discours de Saint-Just peuvent se ramener à cette formule : Je n'ai confiance qu'en l'échafaud.

Plusieurs fois, je l'ai montré, il a parlé de lui, inconsciemment, en parlant des autres ; il ne l'a jamais fait plus précisément que le jour où il a dit : « Rien n'est plus près de la frayeur que la colère. » Ceci, parfaitement juste, du reste, est de l'auto-observation.

Ce qui achève de le peindre, c'est que quand il était aux armées, tout en se conduisant vaillamment, comme j'ai dit, d'une part il organisait un système de délation des officiers par les soldats, système qui a été renouvelé depuis, avec cette différence que c'est des officiers qu'on a obtenu qu'ils fussent délateurs des officiers ; d'autre part, craignant que Robespierre ne s'endormît, il stimulait le zèle terroriste de Robespierre : « Strasbourg, 24 frimaire an II... On fait trop de lois, trop peu d'exemples. Vous ne punissez que les crimes saillants ; les crimes hypocrites sont impunis. Faites punir *un abus léger* dans chaque partie ; c'est le moyen d'effrayer les méchants et de leur faire voir que le gouvernement a l'œil à tout. Engage le Comité à donner beaucoup d'éclat à la punition de toutes les fautes dans le gouvernement. Vous n'aurez pas agi ainsi un mois que vous aurez éclairé ce dédale dans lequel la contre-révolution et la révolution marchent pêle-mêle... »

A une époque inconnue, mais, autant que l'on peut conjecturer, en 1793-94, Saint-Just jetait sur le papier de rapides notes pour un livre qu'il préparait sur « les Institutions républicaines ». Ce projet de livre a été souvent cité, parce qu'il contient quelques idées socialistes vaguement, et que par conséquent il a attiré l'attention de tous ceux qui se sont occupés du socialisme pendant la Révolution ou de la Révolution au point de vue socialiste. Il est extrêmement confus et quelquefois sibyllin à force d'être oraculaire. Il y a des réflexions personnelles qui donnent parfois à l'ouvrage un caractère autobiographique : « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau. » Il y a des réflexions sur la situation politique en 1793 : « La Révolution est glacée ; tous les principes sont affaiblis ; il ne reste que des bonnets rouges portés par l'intrigue. *L'exercice de la terreur a blasé le crime, comme les liqueurs fortes blasent le palais.* Sans doute il n'est pas encore temps de faire le bien. Le bien particulier que l'on fait est un palliatif. Il faut attendre un mal général assez grand pour que l'opinion générale éprouve le besoin de mesures propres à faire le bien. *Ce qui produit le bien général est toujours terrible ou paraît bizarre lorsqu'on commence trop tôt.* » (Souligné par l'auteur, à peu près inintelligible pour moi.)

Il y a des traits qui visent évidemment tel ou tel collègue de Saint-Just : « Celui qui plaisante à la tête du gouvernement tend à la tyrannie. » Si cela était écrit de nos jours, on dirait qu'il fut à l'adresse de M. Clemenceau. Du reste, c'est, à mon avis, aussi faux que possible.

Quelquefois on dirait que sa conscience s'inquiète et qu'il lui répond par un sophisme pour la faire taire. « Le bien même est souvent un moyen d'intrigue. Soyons ingrats si nous voulons sauver la patrie. » Pour comprendre, ou du moins pour comprendre comme je com-

prends, il faut inverser les deux propositions : « Je viens de tuer Danton. C'est une ingratitude. Mais pour sauver l'État il faut quelquefois être ingrat. Les hommes de bien me maudissent et, pour une fois, je ne conteste point qu'ils soient vraiment hommes de bien ; seulement ils *font servir* leur bonté d'âme à une mauvaise cause. Le bien même devient un moyen d'intrigue. Cela arrive souvent. »

Il y a des considérations et même tout un projet sur l'éducation. Ces pages, elles aussi, ont été citées si souvent que je passe vite. Elles se résument, comme on sait, en ceci : de cinq ans à vingt et un ans, l'enfant est soustrait à la famille et élevé par l'Etat uniquement. C'est où l'on tend actuellement. Une remarque cependant : *il ne s'agit que des garçons ;* une seule ligne sur les filles : « Les filles sont élevées dans la maison maternelle. » L'auteur ne s'est pas aperçu qu'à donner deux systèmes d'éducation si différents, et probablement si contraires, il créait entre les deux sexes un antagonisme vraisemblablement très funeste et coupait la nation en deux.

Sur le mariage il y a un abîme entre l'homme de 1791 et l'homme de 1793. Le Saint-Just de 1791 était opposé avec la même énergie intransigeante que l'eût été un catholique ardent à la répudiation, au divorce et même à la séparation. Le Saint-Just de 1793 est partisan de l'union libre ; mais du reste avec un tel amas de contradictions et d'idées inconciliables que je désespère en définitive d'y rien entendre.

Premier mot, absolument anarchiste, ou si vous voulez libertaire : « L'homme et la femme qui s'aiment sont époux. Ils peuvent tenir leur engagement secret... »

Mais tout de suite : ils ne le peuvent que s'ils n'ont pas d'enfants : « Si la femme devient grosse, ils sont tenus de déclarer au magistrat qu'ils sont époux. » Voilà une restriction.

De plus : « Les époux [s'ils ont des enfants, le contexte l'indique ; car à la ligne suivante il y a : « à l'instant l'officier public fait nommer des tuteurs aux enfants »], les époux sont tenus de faire annoncer leur divorce trois mois avant dans le temple. »

Quant à l'union libre entre conjoints n'ayant pas d'enfants, elle ne peut, semble-t-il, être que temporaire ; car après avoir dit au paragraphe 1 (du fragment VII) : « S'ils n'ont point d'enfants, ils peuvent tenir leur engagement secret, » Saint-Just écrit au paragraphe 11 et dernier : « Les époux qui n'ont point d'enfants pendant les sept années de leur union et qui n'en ont point adopté sont séparés par la loi et doivent se quitter. » Donc l'union libre entre conjoints n'ayant pas d'enfants ne peut être qu'un septennat. Mais encore les conjoints libres qui, très légalement, ont « tenu leur engagement secret » et qui, n'ayant point eu d'enfants, ont très légalement continué de le tenir secret, comment au bout de sept ans la loi peut-elle connaître leur union et les séparer ? Elle a donc fait une enquête en remontant jusqu'au commencement de leur union ? Et, par conséquent, elle n'a donc pas respecté leur secret comme le premier paragraphe semblait bien vouloir qu'elle le respectât ? Tout cet article est le comble de la confusion et de l'incohérence.

Le « socialisme de Saint-Just » est tout entier dans les institutions républicaines et il n'est nulle part ailleurs que dans les institutions républicaines. Il est indécis. En son indécision il est du reste très peu radical. Saint-Just n'abolit pas l'héritage. Il ne l'interdit qu'au bénéfice des collatéraux, des « parents indirects », comme il dit. Les fils héritent des pères, les pères des fils, les aïeuls des petits-enfants. Le droit de tester est aboli. Saint-Just considère la propriété comme appartenant au propriétaire *tant qu'il vit* et non point par delà la mort, et comme

appartenant, dès qu'il n'est plus, à sa famille en ligne directe. Il ne dit pas à qui elle appartient, s'il ne laisse aucun héritier, ascendant ou descendant, en ligne directe. Il n'est donc pas collectiviste. Il n'est pas non plus partagiste. On lit dans son agenda, souligné par lui : « Ne pas admettre le partage des propriétés ; mais le partage des fermages. » Je ne comprends pas la seconde partie de cette ligne ; mais la première est à retenir.

Le propos le plus net de Saint-Just sur ces questions est celui-ci : « Un homme n'est fait ni pour les métiers (comprendre très probablement : pour l'usine), ni pour l'hôpital, ni pour les hospices ; tout cela est affreux. Il faut que tout homme vive indépendant ; que tout homme ait une femme propre et des enfants sains et robustes ; *il ne faut ni riches ni pauvres.* »

Le rêve social des révolutionnaires de 1793 en général est bien celui-ci, comme je l'ai dit ailleurs. Point de collectivisme ni de partage ; trouver un moyen pour qu'il y ait une bonne médiocrité générale, pour qu'il n'y ait ni richesse en haut ni misère en bas. Ce rêve, en soi, est du reste excellent. C'est l'impossibilité, à mon avis, de trouver le moyen qui a peu à peu incliné les socialistes à l'idée soit du partage, soit du collectivisme. L'idée du partage est relativement plus rapprochée du rêve des révolutionnaires de 1793 ; l'idée du collectivisme, inspirée par la difficulté qu'il y a à faire le partage et à le maintenir, est plus éloignée, est extrêmement éloignée du rêve des révolutionnaires de 1793 ; mais de proche en proche elle en dérive encore.

Quoi qu'il en soit, j'ai dit tout le socialisme de Saint-Just.

Ainsi rêvait « d'institutions générales » Saint-Just entre deux réquisitoires à la Fouquier-Tinville. Le retour des choses d'ici-bas arriva, qui n'arrive pas toujours. Quinet a dit : « Quand on fait de la terreur, il faut être sûr qu'on

en pourra faire indéfiniment. » C'est ce que croyaient pouvoir faire Robespierre et Saint-Just. Il y eut une révolte de la peur contre la Terreur. La peur donna du courage à ceux-ci surtout qui étaient le plus voisins des deux grands terroristes et qui à cause de cela, peut-être avec raison, se jugeaient les plus prochainement menacés.

Saint-Just au 9 thermidor me paraît avoir complètement perdu cette maîtrise de soi dont il était si fier. Il ne comprit pas que c'était Robespierre qu'il fallait défendre et qu'il ne fallait faire que cela. Il ne songea presque qu'à lui-même. Je ne dis pas du tout qu'il trahit Robespierre, qu'il déserta Robespierre. Il ne fit nullement cela. Mais enfin il ne songea qu'à Saint-Just, qu'à faire l'éloge de Saint-Just et qu'à dénoncer ceux de ses collègues du Comité de Salut public avec lesquels il était en différend. Son discours du 9 (qu'il ne put pas prononcer au milieu du tumulte, mais qui a été conservé ; tous les discours alors, excepté, je crois, ceux de Barnave, étaient écrits) est mesquin, étroit, piteux, n'enveloppe nullement la situation ni la question. Il y raconte les discussions du Comité de Salut public ; il y accuse ceux de ses collègues qui ne furent pas toujours de son avis, Billaud-Varennes et autres ; il s'y perd dans ses généralisations ordinaires, plus vagues qu'à l'ordinaire, et qui, ce jour-là, étaient inopportunes jusqu'à être des puérilités : « La renommée est un vain bruit. Prêtons l'oreille *sur* les siècles écoulés ; nous n'entendons plus rien. Ceux qui, dans d'autres temps, se promèneront parmi nos urnes n'en entendront pas davantage. Le bien, voilà ce qu'il faut faire, à quelque prix que ce soit, en préférant le titre de héros mort à celui de lâche vivant ! » Quand il en vient à défendre Robespierre, car il y vient comme incidemment, il le défend avec maladresse, confessant que lui, Robespierre, s'est mal défendu la veille, et d'autre part ne songeant qu'à

justifier Robespierre d'être éloquent, comme si c'eût été la tyrannie de son éloquence que l'on reprochât surtout à Robespierre ! « Si l'on réfléchit attentivement sur ce qui s'est passé dans votre dernière séance, on trouve l'application de tout ce que j'ai dit. L'homme éloigné du Comité par les plus amers traitements, lorsqu'il n'était plus composé que de deux ou trois membres présents, cet homme se justifie devant vous ; il ne s'explique point, à la vérité, assez clairement ; mais son éloignement et l'amertume de son âme peuvent expliquer quelque chose : il ne sait point l'histoire de sa persécution ; il ne connaît que son malheur. On le constitue en tyran de l'opinion. Il faut que je m'explique là-dessus et que je porte la flamme sur un sophisme qui tendrait à faire proscrire le mérite. Et quel droit exclusif avez-vous sur l'opinion, vous qui trouvez un crime dans l'art de toucher les âmes ? Trouvez-vous mauvais que l'on soit sensible ? Êtes-vous donc dans la cour de Philippe, vous qui faites la guerre à l'éloquence ?... »

Tout le discours me semble être *à côté*. Il s'agissait de défendre Robespierre, de le défendre à fond, et non point d'accuser les membres du Comité qui s'étaient plus ou moins soustraits à l'influence de Robespierre. Mais Saint-Just ne savait guère qu'accuser.

Comme écrivain aussi, Saint-Just a eu son évolution. Avant 1792 il imitait Montesquieu (après avoir imité Voltaire dans *Organt*) et il l'imitait bien. Il visait à la formule courte et tranchante et il l'attrapait assez souvent : « Dans les siècles passés [sous l'ancien régime], la constitution n'était que la volonté d'un seul et la toute-puissance de plusieurs. » — « On est avare de ce qu'on gagne et prodigue de ce qu'on achète ; c'est que l'intérêt fait la recette et la vanité la dépense. » Voyez-vous le procédé ? On *apprend* assez facilement à écrire ainsi. « La liberté qui conquiert doit se corrompre. » -- « La servitude consiste à dépen-

dre de lois injustes ; la liberté, de lois raisonnables ; la licence, de soi-même. » — « Tu n'es qu'une boîte à apophtegmes, » lui disait Collot d'Herbois. C'était grossier, mais assez juste.

Cependant quand Collot d'Herbois lui disait cela (évidemment en 93), le style de Saint-Just s'était modifié. Les apophtegmes s'inséraient encore ici et là dans ses discours ; mais le plus souvent ils s'étaient délayés en phrases assez longues et assez lourdes. Ces phrases ressortissent au style parlementaire du temps, c'est-à-dire à un style généralement tout fait de métaphores contradictoires : j'ai fait déjà remarquer en passant cette « graphie » un peu singulière : « C'est une *cause* généralement très *sentie* que toute la sagesse d'un gouvernement consiste à réduire le parti opposé à la Révolution et à rendre le peuple heureux *aux dépens de tous les vices* et de tous les ennemis de la liberté. » — Voyez encore : « On trompe les peuples de l'Europe sur ce qui se passe chez nous ; on travestit vos discussions ; mais on ne travestit pas des lois fortes ; elles pénètrent tout à coup les pays étrangers *comme l'éclair inextinguible.* » L'éclair inextinguible est en soi une métaphore exacte ; mais d'une part « inextinguible » s'applique mieux à quelque chose qui met très longtemps à s'éteindre qu'à quelque chose qui s'éteint au moment même qu'il s'allume : et d'autre part rien ne ressemble moins à un éclair qu'une loi qui « pénètre » (voilà le mot juste), qui pénètre, toujours avec une certaine lenteur, les couches profondes d'une population. Il y a incohérence entre *lois*, *pénètrent* et *éclair*.

« Quoi le lendemain que [il aime cette syntaxe ; elle peut être défendue ; elle n'est pas française ; c'est peut-être un provincialisme] le lendemain que nous eûmes conseillé une sévérité inflexible contre les détenus ennemis de la Révolution, on tenta de *tourner contre les*

patriotes l'essor que cette idée avait donné à l'opinion. »

— « Il a été *ourdi*, depuis six mois, *un plan de palpitation* et d'inquiétude dans le gouvernement. »

J'en citerais cent. Je voulais montrer seulement que Saint-Just, quoique capable, on l'a vu, d'une formule forte ou d'une énergique et neuve métaphore, avait sans doute besoin de beaucoup de temps pour écrire bien, puisque ses discours, quoique écrits, le sont souvent aussi mal que s'ils étaient improvisés.

Tout compte fait, je ne vois pas du tout dans cet homme un homme de génie, à aucun degré, en aucune manière. Il était intelligent, non pas beaucoup, intelligent *in abstracto* et sans aucun sens du réel ; il s'assimilait assez aisément les idées et les styles des autres ; d'idées, il en avait peu par lui-même et toujours confuses. Il n'avait ni véritable souffle oratoire ni vraie dialectique convaincante ; ses sophismes seraient transpercés par un enfant. A tous les points de vue il est infiniment inférieur à Robespierre, qui n'est pas très grand.

Sa jeunesse grave, sa beauté froide, son flegme acquis par une volonté énergique, son intrépidité, ont dû être pour beaucoup dans l'ascendant qu'il prit sur quelques hommes et qui du reste ne fut pas de très longue durée. Dans un temps régulier, je ne crois pas qu'il eût dépassé le rang de sous-préfet de première classe. Il est trop évident qu'il n'était pas de ceux qui sont destinés à grandir intellectuellement. Il est trop imitateur, et sa médiocrité — dans le sens précis du mot, *sa moyenneté* si vous voulez — intellectuelle est trop manifeste. Si j'avais été le destin, je l'aurais fait soldat. Ah ! comme soldat, je crois qu'il aurait eu des chances de devenir un général en sous-ordre, sans génie, mais redouté de ses hommes et de l'ennemi. Et cette bravoure glaciale, à la façon anglaise, lui aurait donné dans les armées de l'empereur une originalité assez curieuse. — Tel qu'il est,

il n'est qu'un fanatique sans talent que je m'étonnerais qui exerçât encore un prestige sur quelques-uns, si j'en étais encore là que je m'étonnasse de quelque chose.

EMILE FAGUET.

Paraît aujourd'hui *Parsifal*, revue littéraire qui se propose de soutenir avec la *Phalange* la haute littérature contemporaine, celle de Viélé-Griffin, de Jammes et de Claudel.

Clarisse et l'Homme heureux [1]

C'est un recueil déguisé de nouvelles. On use beaucoup trop de ce procédé, de nos jours. On a un certain nombre de nouvelles que l'on a publiées dans différents journaux. On ne veut pas les perdre ; on veut les réunir en un volume. Autrefois on les réunissait tout simplement en un volume, et l'on intitulait le volume *Nouvelles* (M. Lemaître fait encore comme cela et il se vend admirablement). Plus tard, sous prétexte que le public n'achète pas les recueils de nouvelles, ce qui du reste est faux, et il les achète parfaitement quand elles sont bonnes et je viens d'en donner un exemple, on donnait au volume le titre de la première des nouvelles qu'il contenait, pour que le public crût qu'il avait affaire à un roman. L'expédient était tellement enfantin et de nature à ne tromper personne au bout de six mois qu'on l'a abandonné. Et l'on s'est avisé de faire le recueil de nouvelles déguisé. Le procédé consiste en ceci. Le volume est composé de sept ou huit nouvelles qui n'ont entre elles, réellement, aucun rapport. Seulement on les relie par le fil — blanc — que voici. De l'homme qui aura paru dans la première nouvelle, le héros de la seconde sera le neveu, le héros de la troisième sera le cousin, l'héroïne de la quatrième sera la cousine, le héros de la cinquième sera le filleul, et ainsi de suite, et il s'intéressera un peu aux uns et aux autres, et il dira quelques mots de

(1) Par Paul Adam, chez Rose.

ceux-ci et de ceux-là. Et cela fait un roman et non pas un recueil de nouvelles. Vous direz que cela fait un roman bien décousu ; je vous dirai que cela fait un roman bien recousu et l'auteur vous dira que c'est du Sterne. Va pour du Sterne.

Quelques-unes des nouvelles que contient le volume intitulé *Clarisse et l'Homme heureux* sont assez divertissantes. L'histoire du mariage de Sachsenfrag est très jolie. Sachsenfrag ne songeait pas à se marier, Mlle Bonsigue non plus. Sachsenfrag n'aimait point Mlle Bonsigue ; Mlle Bonsigue n'aimait nullement Sachsenfrag. Mais Sachsenfrag ayant salué Mlle Bonsigue au Louvre, et ce salut, dans les conversations du quartier, étant devenu une conversation et cette conversation une intrigue, et cette intrigue un scandale, et Mlle Bonsigue n'ayant pas pu lutter contre la rumeur publique qui proclamait que la situation était intéressante, Sachsenfrag a dû réparer. L'anecdote est très gentiment contée.

Il faut reconnaître aussi que les amours conjugales de Julien qui n'aime que sa femme, mais qui, toujours dérangé dans ses manifestations affectueuses par mille sujétions, embarras et incidents de la vie domestique (le gynécée, chez nous, n'existe pas), finit par s'adonner aux cocottes, constituent une histoire assez drôlatique. Une étude de jaloux (*Emile*, p. 137) est très bonne aussi et même meilleure. Elle est d'une vérité saisissante. C'est du très bon réalisme.

Le volume, à le prendre en son ensemble, n'est pas assez *distingué*. Il a l'air d'être destiné à la classe qui, sans être tout au bas, est immédiatement au-dessous de la classe moyenne. Vous connaissez cet échelon. Cet ouvrage n'ôtera rien à la belle réputation de M. Paul Adam ; mais il n'est pas pour l'agrandir considérablement.

E. F.

Exposition espagnole biennale des Beaux-Arts

(Mlle Andrée Moch, qui nous envoie cet article sur le salon de Madrid de 1908, est elle-même une artiste de race dont le talent très personnel s'affirme de jour en jour. Ancienne élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ses œuvres lui ont valu le suffrage et les précieux encouragements d'amateurs considérables et d'experts tels que MM. Pontremoli et Féral. Depuis qu'elle s'est fixée en Espagne dont elle aime le décor romantique, elle a conquis par la sincérité de ses œuvres l'estime des artistes espagnols et la faveur du public. L'infante Isabelle, tante du roi, et la femme de notre ambassadeur, Mme Révoil, entre autres, ont consacré par des achats et des commandes le succès obtenu par l'exposition particulière qu'elle fit au Cercle des Beaux-Arts au commencement de cette année.)

Il semble que la loi de l'individualité régisse actuellement, plus qu'aucune autre, le monde intellectuel tant en ce qui concerne la littérature que les arts plastiques. Chacun chemine à part vers son idéal de beauté, et il est impossible de rattacher tel groupe d'artistes à tel autre.

Il n'y a point d'Ecole française contemporaine et pas davantage d'Ecole espagnole, mais bien des individus qui pensent, cherchent, rêvent isolément en deçà comme au delà des Pyrénées. Il arrive donc qu'on trouve une plus grande parenté entre certaines œuvres conçues à de considérables distances de temps et de lieu, qu'entre celles d'une même époque et d'un même milieu.

Les trois artistes espagnols les plus connus en France en sont l'exemple le plus probant : Zuloaga, reprenant les grandes traditions espagnoles, joignant au souvenir de Velasquez celui de Goya, plus proche de nous ; — Soralla, peignant avec fougue, en face de la nature, en plein ciel, oublieux en ces moments de puissante production de tout ce qui fut fait avant lui ou se fait autour de lui ; — Anglada, amant de la fantaisie, virtuose de la couleur et se livrant naturellement à toute la méridionale impétuosité de son tempérament.

Il ne saurait donc être question dans ces notes d'apparenter étroitement aux nôtres les artistes qui exposent ici et qui subissent les influences les plus diverses, ou rappellent la manière des maîtres de l'art français, de Chardin à Albert Besnard, en passant par Delacroix, Monet, Carpeaux, Cazin, Ségoffin, Henri Martin, Roll, Pissaro et Jean Denisse.

.Quelques-uns des artistes retrouvés ici sont déjà connus et appréciés en France comme ils le méritent. Beaucoup d'autres qui y sont ignorés possèdent un talent susceptible d'intéresser vivement le grand public parisien et les amateurs toujours avides de nouvelles sensations d'art. Cette exposition à laquelle ils participent, étant l'unique salon officiel de Madrid, constitue le grand événement artistique de l'année.

Sculpture. — La sculpture est-elle réellement le plus ingrat des arts plastiques ou est-ce que, possédant seulement pour nous retenir la ligne, la composition, la forme et le sentiment qu'elle exprime, elle ne supporte pas la médiocrité comme la peinture qui, elle, manquant parfois de toutes ces qualités primordiales, nous peut encore conquérir par le charme de la couleur ? Quoi qu'il en soit, ici comme à Londres en 1906 et à Paris dans tous les salons, à part quelques œuvres se signalant par leur incontestable valeur, la même différence est notée.

Sur cent cinquante-six envois de sculpture, vingt à peine, très dignes d'intérêt, sont l'œuvre d'une douzaine d'artistes parmi lesquels nous plaçons au tout premier rang *Miguel Blay*, qui nous rappelle Barrias et Carpeaux dans ses deux groupes « le Boulet » et « Eclosion ».

Le premier nous montre, avec une grande force d'expression, l'éternelle chaîne retenant l'homme et l'assujettissant : la femme, qui, accrochée à ses pas, le maintient dans l'inaction et l'immobilité. Les deux figures de marbre l' « Eclosion » semblent d'une minceur exagérée au public espagnol, habitué à des formes plus pleines. Au contraire, elles répondent parfaitement à la gracilité de la prime jeunesse. Ces amants échangent leur premier baiser comme le bourgeon éclate sous le soleil printanier, fatalement, parce que cela devait être, parce que le moment est venu... Point d'étreinte passionnée, de nerfs trop longtemps contenus, rien de sensuel, la nature faisant son œuvre en toute simplicité : c'est l' « Eclosion ». Cette œuvre, admirée déjà il y a quelques mois dans l'atelier de l'artiste, retient l'attention, appelle l'enthousiasme des amis qui, unis dans un grand élan de justice, votent et revotent pour obtenir la médaille d'honneur au maître, actuellement en Amérique.

Après ce baiser tout fraîcheur et jeunesse, un autre baiser, fiévreusement désespéré celui-ci, nous attire et fait briller des larmes au bord de nos paupières : les amants de *Don Luciano Oslé* sont victimes de la misère et de la fatalité. L'artiste a su exprimer dans cette œuvre le désespoir des amants sur qui pèse un destin trop lourd et dont les membres las n'ont plus de forces pour l'étreinte, ni les lèvres pour le dernier baiser. La tête de l'homme dérobe son masque douloureux, mais sa main qui retombe dit l'angoisse qui le point, main d'un modèle merveilleux, souple et ferme à la fois, main de chair et d'os, où l'on s'étonne de ne pas voir le sang bleuir les veines.

Misérable aussi est la vie du « Pêcheur » modelé par *Don Miguel Oslé*, frère du précédent. Il faut connaître la rude vie de l'homme de mer pour comprendre l'âpre réalisme de cette œuvre et sa haute portée philosophique. Un enfant tout raidi de sommeil vaincu, aide le père à porter le grand filet dans lequel ils sont enroulés, et la lanterne qui les éclaire, considérée par beaucoup comme un accessoire, fait penser aux nuits de tourmente, à leur lutte constante contre les éléments déchaînés, dans l'obscurité sinistre.

Autre tempête est celle qui gronde dans l'âme de cette femme dont la tête renversée en arrière, les bras qui s'élèvent pendant que le corps abandonné repose sur les jambes ployées, disent assez la « Désespérance ». J'ai suivi l'exécution de cette œuvre depuis l'ébauche et je puis dire tout ce que l'ami *José Clarà* y a mis de lui-même. Quand, rue Vercingétorix, dans le silence de l'atelier rompu seulement par le chant du canari, j'admirais l'artiste interrogeant son œuvre, lui imposant sa volonté d'être, il me semblait qu'il faisait passer en elle par ses yeux dilatés toute sa souffrance obstinée de créateur. Une telle œuvre est belle moins par l'extériorisation de la pensée que par la recherche consciencieuse de la forme palpitante et le réalisme michelangesque qui s'en dégage.

Après Blay, Oslé et Clarà, l'on peut noter au passage bien des œuvres médiocres et quelques-unes bonnes, intéressantes même, comme l'envoi en marbre peint de *Don Joaquim Bilbao*, dont la jeune femme hollandaise avec ses deux enfants constitue un petit groupe charmant de paisible et heureuse maternité. Son grand groupe «Femmes de Marken » est lourd et moins plaisant, bien que les têtes soient d'un beau modelé.

L'« Homme demer », le « Sauveteur » et « Pêcheur » de *Don José Canalias*, loin d'atteindre le degré d'expression de celui de Don Miguel Oslé, sont pourtant de pittoresques

figures d'une facture souple auxquelles la patine couleur d'algues marines donne certaine saveur de terroir. — « Caresses enfantines » de *Manuel Lobon* ne manque pas d'esprit ; on ne sait de l'enfant et du jeune chien lequel est le plus amusé ou effrayé des caresses de l'autre. Joli « groupito », bien observé et finement interprété. — « Semailles » de *Don Lorenzo Ridaura*, est d'un symbole assez naturaliste, et l'on sent le jeune semeur désireux de faire germer des émois précoces dans le cœur de la fillette qui l'accompagne et qu'il trouble par un baiser. — La « Mélancolie » de *Don Agajuto Vallmitjana* est une figure consciencieusement modelée et d'un profil bien inscrit. — « En avant » de *D. José Perez Perez*, groupe de chasseurs primitifs, montre un sérieux effort.

Au milieu de la quantité de bustes exposés, deux retiennent l'attention et méritent une mention élogieuse. Ce sont ceux de « Don Manuel Zorilla », tête de vieillard bien observée et grassement modelée par *D. José Colomé*, et le « Portrait du peintre Rosalès » par *D. Gabriel Borras*. La tête et la main sont très joliment dessinées ; mais l'intérêt de l'œuvre se porte plus spécialement dans les bas-reliefs lui faisant piédestal, et qui valent beaucoup par la souplesse, la couleur et la science des plans.

Noté plusieurs jolies statuettes. La « Chula » de *D. Manuel Piqueras* est exquise par la fraîcheur de l'impression traduite. Œuvre sans prétention, appelant pourtant le regard par la grâce du petit corps deviné sous le châle de Manille. — Un délicieux rien, « Fleur de Neige », de *D. Luis Perinat* : une enfant grande comme le pouce s'est endormie sur un banc dont la saillie se perçoit à peine sous l'épaisse couche de neige qui le relie au sol. — Très réaliste, l'esquisse de *D. Mateo Fernandez de Soto* rappelle par son modelé savoureux certaines baigneuses et petites figures de notre Ségoffin.

Peinture. — La peinture abonde en œuvres intéres-

santes. L'on sent que les belles traditions d'art ne sont point perdues en Espagne, comme on semble vouloir le dire et le faire croire trop souvent. Ces opinions toutes faites ne reposent sur aucun fondement. Il m'est agréable de les combattre en toute justice et de reconnaître qu'en cette exposition essentiellement nationale, la jeunesse espagnole nous prouve qu'elle a su hériter des belles qualités de vision de ses incomparables ancêtres.

Madrid possédant un chef d'école comme Soralla, on aurait pu s'attendre à voir plus de figures de plein air. Mais on conçoit qu'ici l'influence des chefs-d'œuvre du Prado joue le plus grand rôle. Cependant, le « Portrait du comte de A. » par *Benedito*, tout en étant à peu près composé comme celui de Philippe IV par Velasquez, rappelle Soralla dont Benedito fut l'élève, et aussi Sargent pour la franchise de touche et l'harmonie de couleur. « L'organiste de Sauveterre », du même auteur, est une figure de vieillard peinte largement dans une belle pâte. Cette toile dénote un artiste en complète possession de son art, ce qui fait regretter qu'en certains portraits de femme il abdique sa personnalité pour plaire au public et à son élégant modèle.

Lopez Mezquita est un des jeunes peintres les plus originaux et les plus indépendants. Il le prouve en deux toiles : « Portrait de D. Pablo Loizaga » et « Modèle et Peintre ». La première représente un excursionniste monté sur un baudet et riant de bon cœur de l'impromptu de sa posture. Dans la seconde nous retrouvons la juvénile figure de Mezquita à côté d'une belle femme enveloppée d'un châle de Manille d'un bleu ardent sur un fond vert pomme intense. Cet ensemble moins habilement peint eût pu être dur ; il atteint un degré de vive coloration tout en restant parfaitement équilibré. — On retrouve sur plusieurs toiles le châle de Manille qui constitue une des pièces les plus populaires du costume madrilène. Les jolies Espagnoles

qui le portent avec « salero » (grâce piquante) en font valoir la richesse, la couleur et l'originalité. L'une d'elles, sous le titre de « Del Tablas », mot d'argot local se pouvant traduire par « des planches », nous montre une chanteuse de café-concert se reposant après le spectacle. L'auteur, *Miguel Martinez Gerez*, eût pu compléter son sujet par une vague indication du lieu et de l'heure. Il a préféré laisser son fond tranquille et uni, à la manière de ceux de Goya. Peut-être eut-il raison, car sa « Chula » drapée dans son châle blanc à fleurs multicolores reste ainsi bien en valeur et se dessine par une ligne pure, enveloppante et ininterrompue.

Parmi les portraits mondains, ceux de *D. Fernand de Sotomayor* sont les plus beaux pour leur vigueur, leur fermeté de touche et leur puissante coloration. On aimerait voir plus souvent des portraits de ce genre au lieu de tant d'autres paraissant destinés à des couvercles de boîtes à bonbons. Le morceau de paysage entrevu dans un coin de la toile lui donne de l'air et de la profondeur. — La réputation de portraitiste de *D. Gonzalo Bilbao* est évidemment des plus justifiées, mais on ne saurait établir aucune comparaison entre ses effigies d'enfants et de femmes rappelant trop ceux d'Humbert, avec celles de « M.-A. et son père ». Cette toile est incontestablement une œuvre de grande valeur et suffit seule à marquer la place de l'auteur en un bon rang. — La peinture de *D. Tomas Munoz-Lucenne* ne ressemble en rien à celle de ses compatriotes, tous plus ou moins attirés par leurs immortels maîtres : Velasquez, Goya, Le Greco, Ribera. Les portraits qu'il expose du « Commandant D. E. V. » et du « Peintre I. G. » ne se ressentent d'aucune de ces influences. Pourtant, ce sont des figures admirablement peintes, d'une facture qui peut paraître dure à force d'être ferme, ce qui est pour nous une première qualité. Chaque coup de pinceau a sa forme et sa valeur bien déterminées et l'on n'en

peut dire autant de beaucoup de tableaux exposés.

N'y a-t-il pas toujours beaucoup à puiser pour un artiste dès qu'il se déplace et séjourne quelque temps dans un milieu qui ne fut pas celui où il naquit, grandit, vécut et reçut son éducation artistique ? Tous ceux qui sont ou furent pensionnés à Rome devraient en envoyer ou en rapporter des impressions personnelles comme celle que *Bermejo* a notée avec une grande finesse d'observation et une véritable science de la composition en ses « Marchandes de fleurs romaines ». Ce sont de charmantes figures groupées de façon séduisante, auxquelles on peut seulement reprocher de n'avoir pas été peintes en plein air, ce qui leur eût donné une plus grande intensité de couleur et de vérité.

Il y aurait beaucoup à dire des « Filles du Cid » de *Santa-Maria*. On y peut trouver de belles qualités de peintre, une certaine saveur dans le décor et une belle pâte dans les chairs ; mais ne doit-on pas regretter que tant de talent ait produit seulement un pastiche du Titien ? On se demande comment, à notre époque de recherches personnelles, d'individualité parfois outrée, il est encore des artistes abdiquant la leur pour s'enfermer dans la technique des maîtres dont ils ne peuvent jamais atteindre le niveau. Cependant, quoique cette œuvre s'encadre dans un paysage stylisé, elle reste une des grandes pages du Salon de Madrid.

« Las Verbenas » d'Espagne correspondent à peu près à nos fêtes foraines. Celle de *José Puego*, avec ses pittoresques costumes du début du XIXe siècle, nous fait regretter par son intéressante note de couleur et de lumière artificielle que l'artiste n'ait point mis à exécution son projet de faire sur le même thème un triptyque de grandes dimensions. Celui de *Chicharro*, chez qui l'influence des préraphaélistes est à noter, impose l'attention par son originalité. « Les trois épouses » sont belles de couleur et chacun, des panneaux, bien équilibré, a sa lumière propre et son intention

bien définie. Dans le premier, le mystérieux éclairage d'une verrière tombe sur une religieuse en extase aux pieds du Christ, pendant qu'un ange descendu du vitrail la baise au front. Un livide reflet de lune inonde le volet de droite; l'ange de la mort enlève une jeune fille « Epouse de la mort » avant qu'elle ait connu les émotions que devrait ressentir la noble fiancée du grand tableau central auquel on peut reprocher de manquer de gaîté et de vie. Un groupe de gracieuses jeunes femmes, vêtues de somptueux costumes de la Renaissance, achèvent de parer l'épousée. Le soleil entre par une fenêtre basse, voilée d'un léger rideau de mousseline admirablement peint, et met une belle tache lumineuse sur la mosaïque de marbre du sol. « Angélus », du même auteur, est un bon morceau de peinture d'une facture plus franche, plus libre que celle de son triptyque. Les vieux loups de mer, groupés autour de la table d'un « caserio » de Biscaye, ont d'intéressantes attitudes et sont baignés d'une atmosphère marine bien observée. — *Romero de Torre* eût créé un indiscutable chef-d'œuvre s'il n'y avait point au Musée du Prado un « Tiziano » que sa « Muse gitane » rappelle trop. Cette figure étendue, d'une parfaite pureté de lignes, est une œuvre savoureuse où le velouté des chairs et la fièvre du regard sont rendus plus intenses par l'ambiance verdâtre et semi-obscure du fond crépusculaire d'un jardin italien. Un joueur de guitare se silhouette, diaboliquement gitanesque, très près de la beauté à laquelle il soupire sa sérénade. Une fois encore s'imposent au souvenir les deux toiles du Titien avec leur prince jouant de l'orgue sans perdre des yeux le joli corps qui le séduit.

Les frères *Zubiaurre* sont des jeunes gens intéressants. Il semble que, privés de l'ouïe et de la parole, toutes leurs facultés se soient concentrées dans leur vue qui y gagna une incomparable acuité. Ils occupent tout un grand panneau formant un ensemble obscur, mais où, de-ci de-là,

chante la note brillante de quelque accessoire et luisent surtout des yeux dont l'intense regard nous subjugue et nous retient près de ces œuvres où se révèlent deux vrais talents à qui l'on peut prédire un bel avenir. Que ces jeunes gens s'affranchissent particulièrement de l'influence de Zuloaga dont ils sont fiers à juste titre, mais à qui ils pensent peut-être trop. Leur art y gagnera en personnalité sans rien perdre de sa puissance. Quand on a peint la « Fête de l'oncle Romain » de *Ramon*, et « Midi » de son frère *Valentin*, on peut, on *doit* dégager franchement son individualité. Ces deux œuvres vraiment sœurs sont étonnantes par la force d'expression concentrée dans les regards, par le caractère des types, leur groupement et l'ambiance où les ont placés leurs auteurs, à qui l'on doit recommander de ne pas exagérer la note sombre dans laquelle ils se sont tenus cette fois, et de ne pas employer leur temps et leur incontestable talent à peindre d'autres toiles composées comme ce thé intitulé « Chez Mlle Mary », dans la manière déjà tant vue et si usée par nos artistes parisiens. Leur pays abonde en figures comme celles de « L'oncle Pachique », du « Joueur de tambour » et des personnages de « l'Amaritako » et de « Charité ». Qu'ils leur restent fidèles et continuent à faire vibrer la chaude harmonie de leur palette pour en fixer tout le pittoresque.

Hermoso a une peinture originale et personnelle, bien qu'elle ne soit pas dénuée de l'influence des préraphaélistes. Il a un « Goûter » d'une agréable composition, mais ses enfants n'ont pas, comme on aimerait le voir, l'air heureux de cette dînette en plein air. Nous retrouvons la même expression figée dans toutes les créations d'Hermoso. Ce sont : « les Enfants de Marie », « le Garde Félicien » et la jeune « Rosa », effigies bien espagnoles, mais dont les qualités de caractère sont éclipsées par une attitude trop raide. Cette « Rosa » est pourtant un joli type de paysanne, comme on en trouve beaucoup en cette terre d'Espagne.

— Le « Soldat en campagne » de *D. José-Maria Llopis* est un bon morceau de peinture. Les têtes de l'homme et du cheval se détachant en valeur franche sur un ciel crépusculaire sont une des notes les plus harmonieuses de couleur et les plus puissantes de touche.

Il est de toute évidence que les arts plastiques ne doivent pas seulement se proposer une fin de beauté extérieure, mais évoquer une pensée ou plus souvent répondre à un sentiment, extérioriser une sensation morale, apportant ainsi leur contingent faible et isolé au grand et universel enseignement de la Bonté, de la Beauté et de la connaissance des peuples en leur ciel, leurs mœurs, leur caractère et jusqu'au plus intime de leur âme. Ce but est parfois atteint par la note juste d'une observation ou la matérialisation esthétique d'une impression fugitive. L'on conviendra, j'espère, que rien n'est moins *fugitif, intellectuel* ni *sensible* à personne qu'un groupe de fleurs, de fruits, de volaille morte, de gibier ou d'objets précieux, fussent-ils peints par Chardin lui-même. Nous passerons donc sous silence les nombreuses « Nature morte » dues à des pinceaux divers, dont celui de l'abbé *D. Juan Carmona.*

Parmi les dix ou douze toiles de figures qui semblent encore très dignes d'intérêt, nous plaçons au premier rang celle d'un très jeune peintre, *D. Adelardo Covarsi*, qui progressera. Ses « Corsaires portugais » ne sont pas d'une note extrêmement nouvelle, mais ils sont peints avec une vigueur et une entente des valeurs donnant une haute idée de son talent, proche parent de celui de Delacroix dont il ignore peut-être les œuvres de nos musées. — On ne peut reprocher aucune faiblesse au « Nu » largement brossé par *Dona Aurelia Moreno.* La figure est bien dessinée et juste de ton ; elle eût gagné à ne point reposer sur un lit semé de roses, légère faute de goût compensée par le reflet du visage et de la poitrine, entrevu dans un miroir, à la droite

du tableau. Ces quelques centimètres carrés de peinture, dignes de notre inimitable Albert Besnard, sont d'ailleurs l'unique morceau de l'Exposition ayant cette tendance. — *D. Carlos Vasquez* a su atteindre à la puissance dramatique. On sent que rien ne pourrait arrêter dans l'exécution de sa vengeance la gitane trompée qu'il montre courroucée, l'œil mauvais, allant tête basse. Il est regrettable qu'une aussi expressive figure, assez librement peinte, ne soit pas mise en valeur par un fond plus juste et plus sobre. — « Berceau d'un crime » de *D. Juan Vitorica* nous offre un tableau d'une bonne facture où abondent la couleur et la vie : ce sont des émules de nos apaches parisiens dansant sous une lumière sourde. — Du « Condamné » de *Navas Escurrit* se dégage une pathétique impression. N'était la couleur, bien différente, cette page écrite en ton mineur nous donnerait une sensation égale à telle autre d'une poétique mélancolie de Roll. — La jeune mère vêtue de blanc faisant faire à son enfant « les premiers pas » dans un parc, est une bonne composition qui, étant peinte en une symphonie grise et froide, ne perdrait rien à une transposition de procédé et de matière et ferait un joli bas-relief. (Tous les arts ne sont-ils pas solidaires et régis par les mêmes lois harmoniques?) *Doña Maria Zuiterrez* prouve, en l'heureux arrangement de ces deux figures, un peintre en pleine possession de son métier. — La « Fin d'après-midi » de *D. Elias Salaverria* est belle de lumière et d'atmosphère estivale. Les figures des moissonneurs eussent gagné à être dessinées un peu plus fermement, étant presque grandeur nature. — Pourquoi *Eugenio Alvarez-Dumont* n'a-t-il pas fait un envoi plus important que celui de ses « Têtes de femmes » ? — Nous désirons également voir d'autres portraits de *Luisa Botet* dessinés comme celui de son « Père ». — Sous le modeste titre d' « Etude », *D. Vicente Borras* présente une excellente toile de dimensions réduites, se rapprochant des Hollandais et des Flamands par l'indication des menus ob-

jets et par une tête de vieille femme exécutée avec la même simplicité que telle « Dentellière » des petites salles hollandaises du Louvre. — Nouvelle réminiscence des maîtres d'autrefois (principalement d'Holbein et des Italiens) nous est fournie par la « Vieille Madrilène » de *Francisco Ramirez* qui, plus franchement personnelle, eût été un petit chef-d'œuvre. — Une autre vieille femme s'essuie furtivement les yeux : « Silence de larmes », dit l'auteur *Don J. M. Garcia Paton*. Cette jolie page sentimentale, d'une extrême simplicité, est d'une poignante désolation. — *D. Roberto Domingo*, qui fait actuellement à Madrid une exposition particulière de ses gouaches, en a envoyé trois au Salon. Ce sont des scènes tauromachiques, violemment espagnoles, franchement peintes en de larges touches solides de forme. De tous ses compatriotes, Domingo est un de ceux qui consacrent le plus leur talent à noter les choses de leur pays.

Le *Paysage* et la *Marine* tiennent une place importante ici comme en presque tous les Salons. Les animaux aussi semblent avoir réclamé la leur, et ce sont quantité de toiles où nous voyons des « paletos » (lisez rustres) gardant leurs bêtes. Quoique n'accordant pas un grand intérêt pictural aux animaux qui partagent notre vie aux champs ou à la ville, nous noterons au passage, avant de nous absorber dans le charme des paysages d'Espagne, la « Pastorale » de *Francisco Llorens*, composition bien équilibrée qui nous donne un avant-goût des marines paisibles, au ciel intensément bleu, que nous rencontrerons ensuite.

C'est avec un véritable plaisir qu'on retrouve les « Jardins » de *Rusiñol*, vus chez Georges Petit à l'exposition qu'il fit avec le sculpteur Violet. Toutes les œuvres de Rusiñol ayant les mêmes qualités de lumière et d'ambiance, la même rutilance de couleurs, forment dans leur ensemble une unité fleurie et ensoleillée. Mais n'a-t-on pas toujours les défauts de ses qualités et ne semble-t-il pas que ce

peintre-poète gagnerait à varier parfois sa facture et ses effets ? — S'il est des affiches à la section décorative qui pourraient passer pour des tableaux, quelques toiles d'ici eussent mieux figuré là-bas. Les « Symphonies automnales » de *D. Joaquim Vancells* sont de ce nombre. La composition en est un peu pauvre, et essentiellement décorative. Les fougères couvrant le sol, admirablement peintes, semblent un superbe tapis d'or vieilli. — Le grand triptyque « Mallorca » de *Eliseo Meiffren* pourrait être également considéré comme un panneau décoratif. Au contraire, ses paysages, vrais tableaux de chevalet, comme on disait autrefois, sont des sensations fortes et vibrantes, fixées avec maestria par un artiste qui aime la nature et, vivant dans son intimité, sait lui arracher ses secrets. Je connais l'heure choisie par le peintre en la « Plage de Port-Algué » pour l'avoir observée et peinte aussi : c'est le moment paisible de la sieste, quand les barques reposent dans l'atmosphère brûlante, tandis que les maisons dorées par le soleil se reflètent dans le miroir des eaux tranquilles. Une grande fraîcheur se dégage du « Patio de Casa Adela » ; il doit faire bon respirer en cette cour rustique quand le soleil darde au dehors. La valeur des roches blanches sur les flots d'un bleu obscur fait de « Cala Blanca » une note juste et vigoureuse. — Les « Environs de Madrid » avec leur aspect abandonné, leurs vastes coteaux dénudés, leur lointain de montagnes plairaient au paysagiste Guillemet, qui aime les grands espaces. Ils inspirèrent aussi *D. Julian Tordesillas*. — *D. Guillermo Gomez Gil* donne une belle page de nature rappelant les marines d'Harrisson. De paisibles et courtes vagues déferlent lentement, sous les ultimes rayons d'un soleil descendant en la brume du soir. — Il est difficile de donner une plus grande impression de vérité que celle ressentie en face de la toile de *D. Pedro Viver*. Dans un espace relativement restreint, il a concentré, condensé, synthétisé la sensation de la montagne ; c'est tout l'aban-

don, toute l'imposante solitude de la grande chaîne des Pyrénées. – La solitude de la plaine est exprimée par *D. Rafaël Forus* dans son « Crépuscule », où la désespérance est répandue dans la nature entière, comme dans les inoubliables pages de notre Cazin. — Extrêmement mélancolique aussi le « Tage à Tolède » de *Andrade*. — Deux des envois de *D. Baldomero Gill* sont notables. L'un, « Intérieur d'église », dont le caractère de l'édifice rappelle l'austère simplicité des églises basques, indique la finesse de vision du peintre ; l'autre est un paysage placé auprès d'une marine de *Urgell* et possédant les mêmes qualités d'atmosphère embrasée. — Le « Février à Mayorque » de *D. Antonio Ribas* nous fait rêver de frondaisons précoces. Les arbres fleuris et balancés par une douce brise de mer silhouettent leur blanche cime sur un ciel intensément bleu. — La même sensation se dégage du « Château » de *D. Manuel Olivier*, coin de mystère semblant devoir illustrer un conte de fées. — Cette note de « Jardins enchantés » est d'ailleurs assez fréquente. On la retrouve encore dans une petite toile charmante de soleil et de parfums signée *Emilio Garcia-Martinez*, dont tous les paysages sont pleins de lumière. Les coins de vieille ville aux murailles brûlées par le soleil l'inspirent ; il excelle dans l'expression picturale des monuments et sait les disposer en plans bien inscrits, leur trouver la silhouette qui retient et distrait l'œil, et les entourer de jardins fleuris où il donne libre cours aux richesses de sa palette et de sa fantaisie. Cet « artiste » en mérite vraiment le titre : c'est un poète et un architecte autant qu'un peintre. — *Borell* est un paysagiste à la vision délicate. Il a vaincu la difficulté en peignant un cognassier chargé de fruits et enveloppé d'une jolie atmosphère calme. Son « Matin de pluie » dit toute la fraîcheur de l'automne avec ses quelques chrysanthèmes modelés dans une pâte discrète et précieuse, à la façon des « Luxembourg » de l'ami Jean Denisse. — « Palais Ducal » de *D. Ramon*

Pulido est une page d'une belle tenue. — Les paysages de *D. Aurelio Bernete* sont d'un coloris vibrant et d'une belle touche libre et ferme. Son « Fuencarral » manque un peu des qualités d'ambiance qu'on trouve dans son « Grindelwald ». En revanche, le « Pont des Français » a la vibrance et le brio d'un bon morceau de Monet. — Nous revenons au bord de la mer avec *D. Lorenzo Cerda*. S'il eût mieux utilisé les ressources de sa palette et sa vision nette de la lumière de son pays d'origine, ses études des « Iles Baléares » eussent pu être plus intéressantes encore. On y retrouve trop le même ciel, la même heure et le même effet en un lieu unique. Mais quelle transparence dans les eaux qui courent entre les hauts rochers ! On entrevoit dans la « Cale claire » les fonds d'algues marines, et les roches crayeuses se détachent en une matité parfaite sur le luisant des flots. — Le « Soleil du matin » de *D. Fernando Labrada* est bien ardent et semble plutôt un soleil de plein midi. Cependant, en ses dimensions restreintes, cette maisonnette blanche avec sa treille rappelle certaine maison de campagne notée par Henri Martin en de nombreux effets, et qui était fête de lumière et de couleur.

Une salle fut réservée à l'art indiquant des « Tendances nouvelles », à tout ce que l'on groupe ici comme ailleurs sous l'appellation d'*impressionnisme*, trop générale pour être vraie. On ne saurait assez lutter contre ces classifications qui unissent, sous une même bannière, des talents en tous points différents, chacun d'eux ayant une technique, des aspirations et un idéal bien à soi.

Quelle comparaison peut-on faire entre les tachistes empâtements de *Diaro de Régoyos*, le procédé de *Aurélius*, les petites silhouettes découpées comme des incrustations de *D. Ramon Pichot*, et la belle facture large et libre de *D. Juan Almagro* ? Combien nous eussions aimé trouver ici, de ce dernier, beaucoup de figures en plein air rappelant, comme son « Portrait d'homme », nos grands virtuo-

ses de la lumière : Besnard, Henri Martin, Monet, Pissarro !

Une étude plus complète de cette salle confirme qu'ici chacun s'est proposé un but très distinct de celui de son voisin. En ses « Modistillas », *Fernand de Villedas* a fait une recherche de masse ; ses quatre figures font une seule pittoresque silhouette d'où surgissent les visages espiègles de ces trottins madrilènes. — Son ami *Aurelius* a peint « la Pradera » aux derniers instants d'un jour de fête, quand la foule lasse se prépare à partir. Les figures un peu petites sont indiquées dans une gamme discrète et la note vive de couleur est donnée par les nuages roses qui traînent dans le ciel, effet très fréquent à Madrid. — « Lever de soleil » et « Adelfa » de *D. Juan Colon*, d'un procédé pointilliste des plus absolus, où chaque touche est posée en un ton pur, sont d'une richesse de couleur et d'une luminosité vues seulement dans les grands peupliers de Monet, tandis qu'une réminiscence de son atmosphère londonienne nous est donnée par le « Pont d'Epinay » d'*Arango*. — Les « Fumées d'usine », laissant transparaître le disque blanc de la lune, ont été peintes dans une jolie note bleutée par *Dario de Régoyos*. — Les « Nomades » de *D. Vicente Félin* sont deux petits gitanes tout mélancoliques du triste avenir qui les attend. — *D. Eugenio Gomez Mir* n'a pas envoyé de Grenade moins de soixante esquisses ou pochades donnant une idée de ce qu'est ce pays d'enchantement. Les plus notables sont un « Escalier » descendant sous les gouttes d'or d'un soleil ardent ; une « Cour » dans l'ombre, si blanche que le bleu du ciel s'y reflète ; une « Branche de laurier fleuri » se penchant au-dessus d'une terrasse en pleine lumière ; un premier plan de « Figuiers de Barbarie » détaché sur un lointain noyé de bleu. — Le « Jardin de la Reine » de *D. Juan Botas*, faisant contraste avec ces pages intenses, est un vrai bijou de finesse, de sobriété, d'harmonie enveloppée de gris. — *D. Juan Go-*

mez Alarcon a le parti pris de n'en avoir aucun et réunit dans son « Soleil d'hiver » tous les genres de factures. Cette toile est une des plus pittoresques pour l'originalité du mélange de procédés, la composition juste et caractéristique de ce village de Castille et l'heureuse répartition de la lumière.

GRAVURE. — *Ricardo Baroja* donne une abondante série d'eaux-fortes, où il a su traduire et synthétiser la vie populaire espagnole avec la sûreté de dessin, la puissance de valeurs, de son prédécesseur dans les mêmes recherches : Goya, le spirituel et incomparable grand satirique. — Les « Caricatures » gouachées de *Francisco Ramirez* et *Adriano d'Almagnera* sont spirituellement observées et font regretter de n'en pas trouver ici quelques-unes, non moins finement humoristiques, de *José de la Peña*, *Robledano* et *Lozano Sidro*.

L'aquarelle n'est guère en faveur en Espagne. Les seules dignes d'intérêt sont de l'ambassadrice d'Angleterre, *Lady Bunsen*, qui a noté les parcs de la Granja dans une jolie gamme de tons chauds.

ARCHITECTURE. — Peu d'exposants ici, mais une parfaite sélection où l'on remarque un « Projet de Palais de justice » de *D. José Carnicero*, un projet de « Restauration » de l'église d'Alcalà de Henarès par *D. Luis Cabello* et, en toute première ligne, tant par la valeur architectonique que pour la facture magistrale avec laquelle sont lavées les aquarelles, les envois de *D. Antonio Florez-Urdaquilleta*. Son « Projet de restauration du théâtre de Taormina » est une œuvre colossale ; l'« Arc de Titus », la « Maison Desallmona » de Venise, le « Forum romain » et le « temple de la Victoire » d'Athènes, sont des aquarelles d'une liberté de touche admirable et d'une intense coloration.

ART DÉCORATIF. — Il est représenté par quelques numéros fort intéressants, entre autres deux « Projets de plafonds » de *Laberta*, esquisses peintes en pleine pâte, har-

monies en deux gammes opposées, vibrantes de lumière intense, de vie faunesque et de mouvement champêtre. — Les envois de *Latas* sont également riches de couleur, mais de procédés divers qui les différencient des précédents. Deux études de plantes stylisées sont bien comprises, mais ne peuvent être comparées à l'important projet de « Frise ». Le « Paravent » a la même somptuosité de couleur et l'on rêve d'une pièce sobrement meublée où il mettrait une note de nature et de chaleur. — *Rafaël Ségura*, qui se spécialise dans l'étude des chevaux, fut attiré par les immortelles frises du Parthénon et en sut faire une heureuse interprétation. Deux motifs exprimés par des moyens distincts se superposent, faisant corps ; ce sont la course des chars peinte à la manière des vases grecs, sur un fond rouge uni, surmontés de la chevauchée des cavaliers où le marbre de l'original, respecté par l'artiste, fut peint en grisaille et animé seulement d'un reflet de soleil couchant.

Les affiches valent un moment d'attention ; quelques-unes, et non des moins belles, font plutôt tableau. Celles de *Garcia Ramas*, destinées aux fêtes de Séville, manquent de la sobriété qui constitue le caractère propre de l'affiche, dont les trois harmonieux envois de *Cidon* sont le prototype.

Les métaux repoussés figurent ici. Nous admirons tour à tour les boîtes genre ancien de *Carmen Baroja*, la sœur du graveur ; le plateau et la serrure d'art en fer de *Sanchez* ; la jardinière et le flambeau en fer forgé de *Ramirez* ; le lustre XVIe siècle de *Malaga*.

L'Ecole d'Art industriel d'Oviedo a envoyé une série de dessins témoignant de l'effort simultané du professeur *D. José Albiol* et de ses nombreux élèves. — L'album de cent compositions de *Varela* retient par la diversité des motifs projetés : esquisses de balcons, vitraux, bijoux, papiers peints, étoffes, céramiques, etc. — Enfin l'installation mobilière de *Muñoz-Dueñas* est une des œuvres les plus com-

plètes et les plus harmoniques de la section. Sa cheminée de marqueterie, sobre de lignes, est surmontée d'un panneau en applications de soie, lui donnant un joli cachet d'élégance ; le motif est inspiré d'une jolie boutade de Campoamor : « La femme est plus chose du ciel que de la terre, » et nous voyons une moderne sylphide passant légère sans effleurer le sol fleuri.

Malgré l'admiration professée pour le poète, on peut ne pas partager son opinion et penser que la femme est, hélas ! chose essentiellement terrestre. Certaines idéalistes rêvèrent parfois d'être la sylphide de Campoamor ; mais malgré leur désir de planer, elles se convainquirent de l'impossibilité de se maintenir dans les hautes régions et durent redescendre sur la triste planète où elles naquirent et à laquelle elles appartiennent à jamais.

ANDRÉE MOCH.

Un précurseur du féminisme [1]

Palinodie

Je dois à l'obligeance d'un érudit abonné de la *Revue Latine*, M. Raymond Toinet, avocat à Tulle, de pouvoir verser une abondante lumière sur les points obscurs de l'étude ci-dessus. Il n'y a plus d'*x*, plus d'anonymat, plus d'hésitation possible entre deux personnalités. Firmin rentre dans l'ombre ; c'est bien *Poulain de la Barre* qui est l'auteur du *Discours*. Grâce aux pièces à conviction dont mon honorable correspondant a bien voulu se dessaisir en ma faveur, nous sommes en mesure de reconstituer les faits, c'est-à-dire de dresser la bibliographie complète de la question.

En 1673, Poulain débute par son *Discours sur l'égalité des deux sexes*, mais sans le signer. En 1676, il en fait paraître une seconde édition, ou, plus vraisemblablement et plus modestement, un nouveau tirage avec simple changement de couverture. (On voit que le « truc » pour faire croire à un succès de librairie ne date pas d'hier.) *Dans l'intervalle*, en 1675, il avait publié chez le même

(1) Voir la *Revue Latine* du 25 mai au 25 juillet.

libraire un petit volume en deux tomes intitulé : *De l'excellence des hommes contre l'égalité des sexes*, également non signé, mais où il se reconnaît l'auteur du précédent, puisqu'il dit au début de sa préface : « C'est ce qui m'a porté à *reprendre la plume* pour faire ce traité de l'excellence des hommes, non pour prouver qu'ils sont plus excellents que les femmes, étant persuadé du contraire plus que jamais... » (P. 4.) Enfin il renonce définitivement au mystère dont il s'enveloppait et il fait paraître en 1679, cette fois chez le libraire Antoine Dezallier, une suite d'*Entretiens*, en 350 pages, précédés d'une Epître dédicatoire à « S. A. R Mademoiselle (1)», qu'il signe en toutes lettres de son nom de *Poulain*, et où il revendique nettement la paternité du *Discours :* « Après avoir fait voir aux femmes qu'il n'y a rien de grand dont elles ne soient aussi capables que les hommes... » (P. 1.)

Poulain fait invinciblement songer à ces célébrités d'Académies de jeux floraux auxquelles on ne demande pas la profondeur ni la suite dans les idées, mais simplement un joli brin de plume et de l'esprit. Ces hommes à talent s'évertuent à piquer la curiosité et à intriguer le lecteur qu'ils ne sont pas sûrs de pouvoir frapper ou ébranler. Ils suppléent par de petites habiletés au génie absent. C'est d'un Poulain que Molière a dit :

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

En effet, *Discours physique et moral sur l'égalité... De l'excellence des hommes contre l'égalité... De l'éducation des dames pour la conduite de l'esprit dans les sciences et*

(1) Titre qui ne pouvait être porté alors que par Marie-Louise, fille de Philippe d'Orléans, frère du roi, laquelle épousa en cette même année 1679 Charles II, roi d'Espagne.

les mœurs, ces titres sont énigmatiques et même incorrects. Sur la foi de telles indications, le voyageur ne sait où il va et son guide n'en sait pas davantage.

Outre cette spécialité des titres fallacieux, Poulain a encore celle des contradictions. Chacun de ses trois livres semble provenir d'une gageure inverse. Poulain tient boutique de poison et d'antidote. A tout prendre, il est plutôt « féministe »; mais quel flottement dans ses opinions! S'il y allait de plus graves intérêts, comme ce serait le cas de le récuser avec sévérité :

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid !

Mais ce serait faire trop d'honneur à un bel esprit qui ne vise qu'à s'amuser et à éblouir la galerie. Oui, Poulain se moque des autres et de lui-même. Impossible de le prendre au sérieux. Esprit d'ailleurs très aristocratique et qui compte pour peu l'opinion du vulgaire.

J'avais déjà le pressentiment de cette comédie en lisant son *Discours physique et moral;* mais combien mes doutes se sont précisés quand je suis tombé sur les passages suivants de *L'excellence des hommes* CONTRE *l'égalité des sexes !*

Il est donc vrai de dire que la nature a favorisé un sexe plus que l'autre en lui donnant des qualités plus avantageuses, non seulement pour la conservation du corps, mais aussi pour la perfection de l'esprit : l'expérience nous apprenant qu'un homme a d'autant plus de solide et de capacité pour les sciences qu'il a plus d'étendue et de fermeté d'esprit, ce qui est un effet *de la chaleur et de la sécheresse* (?). Aussi voyons-nous que les femmes se sont toujours moins appliquées à l'étude et à la méditation. Et pour marque que *cela vient plutôt du tempérament que de la coutume,* c'est que de tout temps et par toute la terre elles *on*

(*sic*) (1) fait paraître un esprit borné, superficiel et badin, ne s'occupant que de bagatelles, de modes, de chansons, de comédies, de promenades, et ne recherchant que de vains ajustements, sans se soucier des vrais ornements de l'esprit qu'autant qu'ils pouvaient contribuer à relever la beauté du corps ou bien à en couvrir les défauts. Et, sans sortir de chez nous, il est aisé de remarquer *qu'elles sont bien moins capables d'application que les hommes*, ne pouvant soutenir une conversation sérieuse où l'imagination et la mémoire ne sauraient tenir la place du jugement, s'ennuyant avec les personnes *un* (*sic*) solide entretien, en un mot ne pouvant s'arrêter longtemps sur un même sujet pour le bien considérer. Sans quoi tout le monde sait qu'il est impossible de juger des choses sainement, sans prévention et avec solidité, qui sont des conditions absolument nécessaires pour éviter l'illusion et pour trouver la vérité. Il faut avouer pourtant qu'elles ont une merveilleuse facilité de parler, les mots leur venant à la bouche comme s'ils n'étaient faits que pour elles. Mais il ne faut pas se laisser surprendre à ce faux brillant qui trompe et éblouit ceux qui confondent la facilité de s'énoncer. Ce sont deux avantages qui se rencontrent rarement dans un même sujet, parce qu'ils viennent de deux causes presque inalliables : *la volubilité de la langue étant presque toujours accompagnée de légèreté d'esprit.* (1re part., p. 107-109.)

... Ainsi toutes choses contribuent à nous convaincre de la noblesse et de l'excellence des hommes, et que *ce n'est point par injustice qu'ils ont pris le premier rang dans la société,* puisque ce qui leur donne moyen de travailler plus aisément à leur propre conservation les rend en même temps plus capables de *concurrir* (*sic*) à celle des autres, ce qui a été le seul but de la nature quand elle nous a rendus sociables. A quoi l'on peut ajouter que *la subordination si absolument nécessaire en toute sorte de sociétés* demande que le plus facile cède au plus fort, le moins sage à celui qui l'est davantage. En un mot, que celui qui a le plus de talent pour commander avec prudence et pour exé-

(1) Les fautes continuent à fourmiller dans les ouvrages de Poulain. Seulement, comme il a changé d'éditeur, on est fondé à les appeler des fautes d'orthographe plutôt que des fautes d'impression et à lui en imputer la responsabilité.

cuter avec succès soit considéré comme le premier. (*Ibid.*, p. 110-111.)

... Les femmes mêmes sont si persuadées de toutes ces choses qu'elles s'imaginent *qu'on se veut moquer d'elles* quand on leur dit qu'elles pourraient aussi bien que les hommes posséder les dignités de l'Eglise et de l'Etat, instruire tout un peuple, lui administrer les sacrements, gouverner un royaume, présider dans un Parlement, être à la tête d'une armée et faire toutes les fonctions militaires. Cela me fait souvenir de ce que disait une dame très spirituelle sur le sujet de l'égalité des sexes, que ceux qui la soutenaient ne songeaient point à l'empêchement de la grossesse ni à toutes ses suites, et que cette seule considération devait faire rabattre beaucoup de toute cette haute estime que l'on témoigne avoir pour les femmes. Elle ajoutait encore, fort judicieusement, que *les femmes sont si éloignées de pouvoir gouverner les autres qu'elles sont incapables de se gouverner elles-mêmes*, le témoignant assez par la soumission aveugle qu'elles ont pour les hommes qui les dirigent, ayant toujours eu recours à eux pour apprendre leur devoir, et prêchant sans cesse cette *déférance* (*sic*) aux sentiments de leurs supérieurs comme la vertu la plus convenable à leur sexe. Tant il est vrai que la prééminence appartient au nôtre, comme au plus parfait et au plus noble, et l'autorité comme au plus capable et au plus digne de la posséder. (*Ibid.*, p. 112-114.)

... De sorte qu'il est inutile de nous opposer les exemples que l'histoire nous fournit de femmes fortes qui ont excellé dans les sciences et dans les arts, gouverné de grands empires, et donné des marques d'un courage et d'un esprit héroïque. Car outre que le nombre de ces femmes est très petit en comparaison des hommes, il est certain que, comparant ceux qui ont éclaté dans le même genre, on trouvera que les hommes ont toujours surpassé les femmes, et que quelque habileté et quelque vertu qu'elles aient fait paraître, il y a toujours eu des hommes qui en ont eu davantage.

On peut ajouter à cela, sans dessein de rabaisser le mérite des femmes, qu'il est de la prudence de ne pas croire tout ce que l'on en a dit de bien, non plus que ce que l'on a dit de mal. Nous ne savons que trop combien l'on est sujet à les flatter, en exagé-

rant ce que l'on croit y trouver (de) digne d'estime. *On admire en elles les moindres choses quoique communes,* et encore plus celles qui paraissent nouvelles et extraordinaires. Qu'une femme aime un peu les belles choses, qu'elle en parle passablement, qu'elle témoigne prendre plaisir aux entretiens des savants, on en fait aussitôt une héroïne digne des statues et des autels, une merveille qui n'a jamais eu de semblable. C'est toute autre chose de celles qui sauraient un peu tourner une lettre ou une petite poésie, composer un roman, une historiette, un almanach. Tous ceux qui les connaissent deviennent leurs adorateurs ; l'on ne trouve point d'encens assez précieux pour *leur* en donner ; on en fait *une* (sic) dixième Muse et c'est beaucoup d'honneur à un Apollon d'être *son* (*sic*) premier galant. Qu'un homme ait du talent pour ces choses, qu'il y excelle, on croit lui faire grâce de l'estimer un peu plus que le commun, mais, quelque habile qu'il puisse être, on n'en parlera jamais avec tant d'éloge que d'une femme beaucoup au-dessous de lui. *La raison de cela est que toutes ces choses sont ordinaires entre les hommes et très rares parmi les femmes.* (*Ibid.*, p. 115-117.)

... De tout ce que nous avons avancé sur leur tempérament (1), nous avons conclu qu'elles ont beaucoup moins de raison et de sagesse que les hommes, et qu'elles sont par conséquent bien moins capables de commander... On ne peut pas ôter cette louange aux femmes d'être modestes et retenues, même jusqu'à l'excès et au scrupule ; mais on ne peut pas dire qu'elles soient véritablement sages et vertueuses, n'ayant pour règle de leur conduite que l'opinion, la coutume et l'autorité de ceux dont elles se laissent gouverner. *Que si cela s'appelle avoir de la sagesse et de la vertu, les enfants en ont autant que les femmes...* C'est pourquoi les femmes étant si furieusement impérieuses, vaines, molles, sans solidité ni jugement, sujettes au caprice et aux emportements, *leur domination ne pourrait être qu'un sujet de malheur et de confusion pour les hommes.* (2e part., p. 10 à 13, *passim.*)

Après de telles tirades, lancées avec une sorte de verve

(1) Poulain écrit ce mot tantôt avec un *m*, tantôt avec deux. Sa grammaire est, comme sa doctrine, flottante.

rageuse, le moins qu'on puisse dire de Poulain, c'est qu'il n'est qu'un faux féministe. Achevons de donner un aperçu de ce traité au début duquel il déclare candidement n'avoir point varié sur le compte de « l'excellence des femmes ». Toute la préface (près de cent pages) en est consacrée à rappeler que l'Ecriture enseigne la soumission aux femmes. L'auteur se montre là si étroitement traditionaliste et si ridiculement respectueux de la lettre qu'il donnerait envie même au plus déterminé antiféministe de lui crier : — Ah ! Poulain, c'en est trop, arrête-toi, de grâce ! — Mais, au contraire, Poulain se perd de plus en plus dans les subtilités de cette théologie tatillonne et surannée.

Nous ne l'y suivrons pas : son argumentation, en quelque sens qu'on la prenne, est aujourd'hui dénuée d'intérêt, car il y a belle lurette que le féminisme est sorti de ces limbes confessionnels.

Continuant à faire son *mea culpa*, l'ancien auteur du *Discours* ruine d'avance l'hypothèse du *Matriarcat*, l'abracadabrante invention du Suisse Bachofen.

Car, outre que les mâles sont toujours les mâles, c'est-à-dire que la nature ne discontinue point de les faire naître avec les avantages qui relèvent leur sexe au-dessus de celui des femmes, ils viennent tous d'un même homme qui leur a communiqué le pouvoir qu'il avait reçu de Dieu, et qu'ils ont porté avec eux dans les cantons de la terre les plus reculés, sans que l'on puisse dire qu'il se soit fait pour cela entre eux aucune convention (2e part, p. 32).

Poulain, qui précédemment démontrait la supériorité des femmes, les traite maintenant de sexe inférieur, de grands enfants :

Elles ont le corps mou, délicat, infirme, le visage doux et uni comme des enfants. Elles sont tendres, crédules, opiniâtres,

timides, honteuses, ardentes dans leurs désirs, impatientes dans leur recherche, emportées dans la jouissance, changeantes et volages en tout, badines, folâtres, friandes, ne respirant que l'oisiveté, les divertissements, les jeux, les chansons, les danses. Enfin elles haïssent, elles aiment aisément ; elles pleurent, elles rient, elles crient, elles querellent, elles se vengent, on les apaise, on les gagne, on les trompe, en un mot on les tourne comme on veut par les caresses, les flatteries, les promesses, les bijoux, les bagatelles, à la manière des enfants.

C'est pourquoi elles ont toujours été considérées comme eux, vêtues de longues robes, condamnées à la vie privée, comme étant incapables de toutes les charges publiques, exclues des sciences et des emplois pénibles, comme n'ayant pas assez de force, ni assez d'esprit, ni assez de corps pour les supporter, et renfermées dans un logis sous les ailes d'une mère ou d'un mari, comme étant sujettes à s'égarer quand elles vont seules. C'est pour la même raison qu'en plusieurs endroits les hommes ont eu sur elles le même pouvoir que sur leurs enfants ; qu'ils ont été chargés de leur conduite, comme en ayant la garde ; qu'ils ont été responsables de leurs fautes, comme en étant les maîtres ; qu'ils sont exposés à l'infamie quand elles manquent à leur devoir, et qu'ils portent sur la tête des marques de leur propre négligence et de l'infidélité de leurs femmes, parce qu'ils en sont les chefs. (*Ibid.*, p. 43-45.)

... Ainsi l'opinion de ceux qui soutiennent qu'il y a entre les sexes une égalité entière est *une erreur grossière* et insoutenable qui ne peut trouver créance que dans les esprits qui aiment la nouveauté et qui se laissent surprendre par des fausses lueurs : et l'opinion contraire doit demeurer pour très certaine, comme ayant tous les caractères de vérité que l'on peut souhaiter, étant si conforme au sentiment de tous les hommes, de tous les siècles et de tous les savants et surtout à l'Ecriture sainte, qui est la règle de toutes les vérités du monde. (*Ibid.*, p. 50.)

Peut-on réfuter plus formellement ses propres conclusions ? Plus loin, il explique qu'on peut sans impertinence traiter les femmes de « monstres ». Il ne s'agit que d'avoir

des lettres, et « ceux qui les comparent à des monstres ne font pas plus que l'Ecriture sainte qui les compare à des dragons » (p. 57).

Décidément, on nous a changé notre Poulain ! A cette heure, il flagelle ses anciennes idoles, mais d'ailleurs d'une main lourde plutôt que rude :

... Tout ce qu'elles font pour paraître libres, jeunes et aimables, leurs regards, leurs gestes et toutes leurs actions montrent assez évidemment quel est l'esprit qui les conduit, et qu'elles sentent bien elles-mêmes *qu'elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'être mises en ragoût pour donner de l'appétit.* (*Ibid.*, p. 63.)

Craignant d'avoir un peu passé la mesure, Poulain revient sur ses pas et se rejette sur un prudent éclectisme, malheureusement gâté encore par des métaphores saugrenues :

L'expérience nous faisant voir beaucoup de sagesse et de jugement dans des personnes de tempérament tout opposé, et *des femmes fort humides* raisonner avec plus de solidité et de justesse et de plus de choses que *des hommes assez secs* et qui ont beaucoup étudié. (*Ibid.*, p. 79.)

Dès lors, et jusqu'à la fin de cet opuscule, l'auteur parle *au féminin*, comme s'il s'était identifié avec « le sexe ». Poulain, si l'on ose dire, s'est mué en pouliche.

Sous l'empire de cette métamorphose inconsciente, il établit de nouveau la supériorité du sexe féminin par un argument qui ne manque pas de piquant, mais qui scandalisera quelque peu le clan des « féministes chrétiens ».

... Les femmes entendent mieux que les hommes le plus beau de tous les arts, qui est *l'art d'aimer*, c'est-à-dire le principe,

la fin et la règle de tous les autres... Oui, la science des hommes est une pure charlatanerie ; il n'y a que la science d'aimer qui mérite un si beau nom, puisque nous ne pouvons ni faire ni savoir autre chose avec certitude. C'est pourquoi les femmes y étant plus habiles que les hommes, elles ne leur doivent rien de ce côté-là. (*Ibid.*, p. 105 à 108, *passim.*)

Cy finit la première des palinodies de Poulain.

L'*Education des Dames* est une récidive assez faible, quoique beaucoup plus étendue. L'ouvrage d'abord ment à son titre : on s'attendait à y trouver un pendant du traité de Fénelon sur l'*Edueation des Filles*. Or il y est fort peu question de pédagogie. Estimant cette matière « infertile et petite », Poulain résolument « se jette à côté », et consacre ces cinq entretiens ou dialogues à quatre personnages (deux hommes et deux femmes, naturellement) à des considérations variées, mais peu originales. C'est la *somme* des opinions *philosophiques* de l'auteur, un cartésien qui nous explique comment de la scolastique il est venu au cartésianisme et comme quoi M. Des-Cartes (*sic*) a renouvelé la face du monde pensant.

Il nous expose avec diffusion ce que nous trouvons vigoureusement condensé par Pascal (1) dans son opuscule sur *l'autorité en matière de philosophie*. Il est judicieux, mais ennuyeux et prolixe. Quel besoin avons-nous de savoir tout ce que ce petit Platon de ruelles pense de tout ce qui est *scibile ?* Démonstration de l'existence de Dieu, métaphysique, rapports du physique et du moral, origine de nos idées, sensations, physiologie de l'homme, perfection du corps humain, beauté de la création, rap-

(1) Voici un exemple de la manière comparée de Poulain et de Pascal. Pascal avait dit : « Bien penser, voilà le principe de la morale. » Poulain délaie : « Or pour bien parler et pour bien faire, je crois qu'il faut bien penser. » (P. 282.)

ports des sciences entre elles, fondement de la morale, etc. : tout y passe !

Permis à Poulain d'y aller comme un autre de son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, mais pourquoi diantre l'intituler : *De l'éducation des dames* ? Permis à lui de remonter aux principes des choses, mais commencer et finir par des principes ! Pendant ce temps, les dames attendent toujours leur programme d'éducation !

Or tout ce qu'il dit à ce sujet se ramène à quelques pages où il préconise l'emploi des traductions (p. 40), expose son rêve — que l'avenir a réalisé — de la création de collèges de filles et d'écoles normales d'institutrices. Comme Fénelon, il fait entrer dans son programme l'étude du droit. Il propose aussi quelques livres de lecture aux femmes. Ce sont principalement des ouvrages de Descartes. Pourquoi cette philosophie plutôt qu'une autre ? « Parce que, ayant dessein de vous épargner la peine et le temps qu'il faut pour apprendre le latin et le grec, sans quoi on ne peut bien étudier Aristote, Platon ou Epicure, j'ai cru que je devais vous donner une philosophie française. » (P. 322.) Ainsi, c'est uniquement parce que Descartes a eu la bonne idée d'écrire, ou plutôt de traduire sa *Méthode* en français, qu'il lui donne la préférence ! Il est vrai qu'il ajoute qu'il n'y a « aucune philosophie qui ait mieux parlé des préjugés et qui les ait plus fortement combattus » (p. 324). A la bonne heure ! Mais que voilà une réparation bien tardive !

En vérité, je ne vois dans tout ce bavardage pseudo-philosophique rien qui ressortisse au « féminisme », si ce n'est cette manie particulière aux féministes d'envelopper sous une étiquette quelconque tout leur bagage scientifique, et de le déballer sans considération du sujet et sans égard à notre patience.

Et pourtant, c'est ce même Poulain qui, auxiliaire

imprévu de La Bruyère, fait une réponse anticipée et un commentaire excellent à sa fameuse question :

« Pourquoi s'en prendre aux hommes de ce que les femmes ne sont pas savantes ? »

— Elles n'ont qu'à en prendre la permission (celle d'étudier) sans en rien dire à personne (p. 183), riposte Poulain avec bon sens, mais avec quelque naïveté, puisqu'enfin c'est là ôter à sa diatribe toute espèce d'à propos.

C'est ce même Poulain qui nous trace au début de son traité un portrait à l'emporte-pièce du type qu'on a appelé depuis le *bas-bleu* (p. 8-9).

C'est ce même Poulain qui nous explique en excellents termes que le pédantisme fait de bien plus grands ravages chez la femme que chez l'homme (p. 12-13.)

Ce qui ne l'empêche pas d'ajouter, en galantin impénitent et en contradicteur éperdu de ses propres sentiments :

> N'est-ce pas assez que la coutume vous ait assujetties aux hommes en ce qui regarde le corps, sans que vous vous assujettissiez encore à eux en ce qui concerne l'esprit ? N'est-ce pas une honte que cette divine partie soit vaincue par ceux dont votre visage est le vainqueur ? Venez donc, venez remporter sur nous un double triomphe, et, pendant que vos charmes tiendront les cœurs attachés par une douce victoire, faites que la beauté de vos pensées ravisse en admiration les esprits ! (P. 26.)

Comme si des exhortations, même oratoires, étaient des raisons ou des moyens ! D'ailleurs celles-ci me semblent exhaler un vague parfum d'ironie...

En résumé, Poulain de la Barre nous apparaît comme un sophiste qui est faible dans la *thèse* et vigoureux dans l'*antithèse*. Ses arguments *pour* ne sont que des madrigaux, ses arguments *contre* sont des raisons.

C'est un *mystificateur* qui a dit aux femmes : « Attention ! je vais prendre votre cause en main ! » et qui,

sous le couvert de cette précaution, leur a décoché quelques rudes vérités avec les gestes les plus respectueux du monde. Les femmes n'ont vu que les gestes et ont rangé avec candeur ce bel esprit parmi leurs oracles. Et le féminisme grandiloquent et révolutionnaire d'aujourd'hui continue à regarder Poulain comme un ancêtre !

THÉODORE JORAN.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 11 25 Novembre 1908

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

La Presse littéraire sous la Restauration (1)

On connaît la méthode d'histoire littéraire de M. Ch. M. des Granges. M. Ch. M. des Granges est disciple conséquent d'Hippolyte Taine. Hippolyte Taine, qui, lui, était peu conséquent avec lui-même, ne voulait tenir la littérature que comme un document des mœurs d'une époque et ne consulter un Shakspeare ou un Corneille que comme un témoin de la mentalité d'un temps. Sur quoi il ne fallait pas être très malin pour lui faire observer ceci : les hommes de génie n'étant hommes de génie que parce qu'ils diffèrent de leurs contemporains et les dépassent, ce sont eux qui sont les plus mauvais témoins de leur temps, et ce sont leurs œuvres qui sont les documents les plus erronés sur leurs époques, et par exemple il est trop évident que ce qui peut renseigner sur la mentalité de la seconde moitié du XIXe siècle, ce n'est pas Sully Prudhomme, mais c'est le *Petit Journal* et le *Petit Parisien ;* et par conséquent ce qu'il faut consulter pour connaître l'esprit d'un temps, c'est tout, sauf la littérature.

(1) Des Granges, *Presse littéraire* de 1815-1830.

Or ce n'était que la littérature, et la plus haute, que consultait Hippolyte Taine. Donc il se trompait toujours.

Elève de Taine, mais conséquent et logique, M. des Granges, voulant connaître l'esprit d'un temps, commence par mettre délibérément de côté tous les grands hommes, tous les hommes supérieurs, tous les hommes *originaux*, pensant bien que, précisément parce qu'ils sont originaux, ils renseigneront mal ; et il faut bien convenir que, à son point de vue et pour le dessein qu'il se propose, il a parfaitement raison ; il a raison par définition même.

Il s'appuie, du reste, ce qui est toujours intéressant, sur un texte de Rémusat, texte excellent, d'un bon sens parfait et qui réfute d'avance Hippolyte Taine de la meilleure façon : « Quand on veut bien connaître l'esprit d'un temps, il ne faut pas le chercher de préférence dans les hommes supérieurs ; en eux domine l'originalité ; ils ne sont qu'eux-mêmes. On ne doit pas non plus descendre trop au-dessous d'eux, ni observer seulement la foule irréfléchie qui passe son chemin sans le regarder et ne s'avoue ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle sent. Mais s'il se rencontre à une époque instructive un jeune homme attentif à tout ce qui se passe, à tout ce qui s'écrit, curieux, animé, flexible... on pourra, ce semble, l'écouter avec un peu de confiance en sa qualité de témoin, donner à ses écrits la valeur d'une déposition et prendre sa pensée comme une image assez fidèle et ressemblante de ses contemporains. »

M. des Granges souscrit à ces paroles si sages ; seulement il va plus loin.

Il souscrit aux paroles de Rémusat : Oui, dit-il, pour connaître l'esprit d'un temps, ce qu'il faut savoir c'est, non pas les grandes œuvres, mais *de quelle manière les grandes œuvres ont été comprises en leur temps*, et de même que Guizot a écrit : « Quand je voudrai me faire une idée nette des mœurs d'un temps, je le chercherai moins dans les faits que dans les manières dont ils ont été racontés

par les contemporains et dans l'impression qu'ils ont produite sur ceux qui en ont été les témoins, » — de même, si l'on veut faire de la critique historique et scientifique, et non impressionniste, ce qu'il faut, c'est l'impression qu'un Lamartine ou un Vigny ont faite sur les hommes de 1830. M. des Granges souscrit donc entièrement aux propos de Rémusat.

Mais, avec beaucoup de logique, il va plus loin. Rémusat ne veut pas que l'on consulte les grands hommes eux-mêmes ; mais il ne veut pas non plus qu'on *descende beaucoup au-dessous*. Il veut que l'on consulte le jeune homme curieux, animé, flexible et très intelligent, c'est-à-dire lui, Rémusat. M. des Granges a un scrupule très juste : Eh ! se dit-il, faisons attention ! Oui, ce sont les critiques d'un temps, et à leur date, les journalistes, les essayistes, les courriéristes, qu'il faut consulter pour connaître l'esprit d'une époque. *Mais encore*, s'il vous plaît, non pas les meilleurs, non pas ceux qui sont curieux, animés, flexibles et intelligents ; car *ceux-là aussi ont de l'originalité*, et par conséquent ne sont pas de bons témoins. Qui ne sait qu'un Anatole France, un Brunetière, un Jules Lemaître, nous donnent, sous prétexte de critique ou d'impression, non point du tout la pensée de leur temps, mais la leur, et par conséquent, eux aussi, « ne sont qu'eux-mêmes » ? Un critique, à ne chercher en lui qu'un témoin, étant par définition d'autant plus précieux qu'il est plus nul, c'est le critique qui n'a plus ni intelligence personnelle ni esprit critique que je voudrais trouver. Ce serait mon héros. Oh ! si je pouvais savoir ce qu'ont pensé de Hugo et de Lamartine les hommes de la foule anonyme, ce qu'ont pensé de Lamartine et de Hugo ceux qui n'y ont rien compris ! Je serais là sur un terrain solide ; j'aurais vraiment trouvé l'*esprit du temps*.

Il y a à Paris un journal dont le succès est colossal et très probablement parce que le directeur a une idée direc-

trice, un principe absolument juste. Ce principe est celui-ci : « Un journal est toujours trop intellectuel. » Partant de cette idée, le directeur, lisant les articles à insérer ou à refuser, n'a qu'un critérium : « Ce n'est pas encore assez bête... Mais je n'ai pas mieux. C'est encore ceci que je prends. » J'ai dit que le journal a un succès fabuleux.

M. des Granges, à un tout autre point de vue, raisonne de la même façon : Je lirai les critiques, mais avec un renversement des valeurs. Plus le critique sera inepte, plus il y aura des chances pour qu'il représente l'esprit de son temps, n'étant point gêné par le sien. C'est à celui-ci que je m'attacherai de préférence. Quand M. des Granges fera une enquête sur l'esprit de la France de 1880 à 1920, il ne citera certainement pas M. Jules Lemaître s'il est fidèle à ses principes ; et ma terreur, c'est qu'il ne me cite.

Dans ces conditions, un livre sur l'esprit public de 1815 à 1830 a quelque chance de n'être qu'un recueil des pires sottises qui ont été dites de 1815 à 1830 sur la littérature. Seulement, Dieu merci, quels que soient ses principes, assez justes du reste, les nécessités de métier s'imposent à l'auteur, et pour ne pas perdre des textes bons et intéressants *en soi*, et pour être complet en consultant tous les partis littéraires, et pour que toutes les idées, les plus importantes au moins, qui ont été émises à cette époque se retrouvent dans son rapport comme elles étaient dans son dossier, et pour ne pas ennuyer trop son lecteur, et pour ne pas amuser uniquement sa malignité, M. des Granges a bien été forcé de ne pas choisir parmi les critiques de 1815-1830 uniquement les plus stupides ; et son livre contient surtout, et je crois plus, de Rémusat et de Dubois que de Duvignet. Ce sera, si l'on veut, le défaut, et assez grave, de son ouvrage ; mais c'est un défaut dont on se peut accommoder. Tout compte fait, après une préface inquiétante, le livre se ramène tout doucement à être une revue sans parti pris de la critique française de 1815

à 1830 ; et *malgré cela* il est extrêmement intéressant.

Il se compose de deux parties : d'abord l'histoire matérielle en quelque sorte de la presse littéraire sous la Restauration ; quels étaient les journaux littéraires de ce temps ; *quand* ont-ils été publiés ; dans *quelles conditions* ; leurs rédacteurs ; *comment* ont-ils été fondés ; comment et pourquoi ont-ils cessé de paraître, etc. — Ensuite quelles ont été les idées soutenues par ces organes et l'impression qu'ont produite sur leurs rédacteurs les principales œuvres du temps ?

Rien de meilleur que ce plan, exclusivement bibliographique d'abord, exclusivement philologique ensuite et très précisément historique d'un bout à l'autre. Naturellement, je ne m'attacherai ici qu'à la seconde partie et aux conclusions générales qui en ressortent, et surtout quand elles sont un peu nouvelles.

On croit généralement que le Romantisme a été soutenu par les réactionnaires et le classicisme par les « libéraux ». Cela reste vrai ; mais c'est trop gros, ce n'est pas assez nuancé ; il y a des nuances et même des sous-nuances.

Cela reste vrai, et d'abord parce que c'est un fait et ensuite pour une raison très simple. J'ai donné cette *clef* autrefois, que je persiste à trouver très bonne. En 1820 le roi du classicisme, ce n'est pas Racine, c'est Voltaire. Donc on appellera classique tout ce qui ressemblera à Voltaire et « romantique » (avec des erreurs énormes et bizarres) tout ce qui ne ressemble pas à Voltaire. Vérifiez : c'est vrai dans la proportion de 80 pour 100.

Donc aussi se croiront obligés d'être classiques et de soutenir les classiques tous ceux (ou presque tous) qui sont voltairiens en politique et en idées religieuses ; et se croient obligés d'être romantiques et de soutenir les romantiques tous ceux — quelquefois classiques de tempérament jusqu'aux moelles — qui seront antivoltairiens,

anti-dix-huitième siècle, antirévolutionnaires. Le ministre qui a dit en 1820 : « Le poignard de Louvel, c'est une idée libérale, » il n'aurait pas fallu le pousser beaucoup pour lui faire dire : « Le poignard de Louvel, c'est une idée classique. » — et notez que quand Taine a démontré que la Révolution était le produit de l'esprit classique, il n'a pas dit une chose si prodigieusement différente.

Donc voilà les choses en gros : les voltairiens sont classiques ; les ultras sont romantiques. C'est la ligne générale. Ce reste vrai.

Seulement il y a des nuances, ou, si l'on veut, il y a des exceptions, et ce sont ces exceptions et ces nuances qui sont intéressantes.

D'une part, un certain nombre de bons royalistes et *logalistes* s'avisèrent de deux choses et peut-être de trois ou quatre ; mais j'en vois deux. D'abord de ceci (idée politique) : que tout se tient et que, si le romantisme était royaliste, religieux, vieille histoire de France, chevaleresque et médiéviste, cela ne l'empêchait pas d'être en son fond excentrique, intempérant et désordonné ; que ces habitudes d'esprit étaient destinées à faire leur ravage, à faire tache d'huile ; que les jeunes gens intempérants et désordonnés en littérature deviendraient désordonnés et intempérants en politique et que, quoique très royaliste, et si *ultra* qu'il pût être, un jeune romantique contenait un « libéral ».

Ils s'avisèrent ensuite de ceci : que peut-être le vrai classicisme ce n'était pas Voltaire, mais plutôt Corneille, Racine et même Molière, Bossuet, et que, comme Corneille, Racine, Bossuet et Molière étaient de très bons royalistes, il n'y avait aucun inconvénient, et au contraire, à être classique, à la condition qu'on le fût, non avec Voltaire, Marmontel et Parny, mais avec Corneille, Racine et Bossuet.

Et ayant eu ces pensées, qui ne laissent pas de contenir beaucoup de vrai, ils fondèrent la *Société des bonnes lettres* (1821).

La Société des bonnes lettres, pour la définir assez nettement, était *Louis quatorzième*. Elle disait (probablement par la plume de Fontanes) : « Il est nécessaire d'apprendre à ceux qui ne l'ont jamais su et à ceux qui l'ont oublié les rapports qu'il y a entre les institutions présentes et les institutions anciennes. Il faut leur apprendre que la patrie, ou d'après le sens littéral du mot le pays des aïeux, n'existe pas seulement dans le sol, mais dans les souvenirs ; que la gloire d'un peuple ne se trouve que dans ses annales et que l'expérience, si nécessaire aujourd'hui, est dans la mémoire des temps passés. »

Elle disait par la voix de Roger, l'auteur dramatique : « Cette Société est consacrée aux bonnes lettres, c'est-à-dire aux saines doctrines littéraires et politiques ; car elles sont inséparables. C'est ici que viennent s'exercer les défenseurs *de toutes les légitimités*, de toutes les vraies gloires, *du sceptre de Boileau comme de la couronne de Louis le Grand*. »

La *Société des bonnes lettres* était Louis quatorzième et anti-moyen âge ; entendez du moins qu'elle trouvait bizarre, non sans quelque apparence de raison, que le romantisme, mélancolique et pleurard, se réclamât du moyen âge, si volontiers gaillard et gaulois. Elle disait assez finement, par la bouche de Lacretelle : « Rien ne fut moins romantique au monde que les siècles où l'on veut transporter le berceau du romantisme. De bonne foi, nos troubadours méditaient-ils beaucoup sur les hauteurs de l'infini, sur les abîmes du cœur et sur les profondeurs des pensées qui ne se comprennent pas ? » Quelle singulière chose que « cette frénésie romantique, cette prétendue originalité qui ne sait point se passer de modèles, mais qui va choisir les plus mauvais ; cette barbarie de commande qui cherche à donner tous les procédés de l'ignorance pour arriver au génie ».

Etc., etc.

En un mot, comme dit très bien M. Ch.-M. des Granges, la *Société des bonnes lettres* fut « une tentative » très intelligente, très sensée et souvent spirituelle « pour arracher aux libéraux voltairiens le patronat du classicisme ».

Seulement la Société des bonnes lettres ne réussit pas. Elle ne dura point. Elle fut vite offusquée et rejetée dans l'ombre, malgré l'éclat de très grands noms dont ses listes s'honoraient et se faisaient parure.

Et d'autre part, symétriquement en quelque sorte, des libéraux, authentiquement libéraux et même très vertement, ont voulu faire bonne figure aux romantiques. Ceci, c'est le *Globe* et la très glorieuse phalange qui y travaillait (Dubois, Rémusat, Magnin, Sainte-Beuve, d'Anglemont). Le *Globe* était très bienveillant pour les romantiques. Il sentait bien qu'après tout là était le talent, quelquefois le génie, et que là était la nouveauté, le renouvellement, la vie, en un mot quelque chose destiné à devenir suranné sans doute, mais qui avait cependant cet avantage de ne l'être pas encore.

Il comprenait de plus (idée politique) qu'il y avait là des forces, de véritables forces, jeunes et vives, qu'il serait infiniment important de ramener doucement au parti libéral.

Aussi, *en théorie*, faites bien attention à ceci : le *Globe* est nettement romantique. Par la plume de Rémusat, il définit excellemment, à mon avis, le lyrisme de 1825 : « La poésie lyrique sort de la *pensée* tout empreinte du *sentiment* de celui qui l'a conçue pour se porter successivement sur tous les objets. Monotone ou variée, détaillée ou vague, intime ou extérieure, elle a tous les caractères, comme l'homme même ; elle est universelle comme le monde ; *elle exprime toutes les émotions en présence de tous les spectacles*. Une telle poésie doit plaire à notre âge. En reproduisant les émotions personnelles, elle satisfait à ce besoin du naturel et du vrai, goût dominant de l'époque ; et par son caractère de généralité, douée de la rapidité

vagabonde de la pensée et même de la rêverie, elle répond singulièrement à cette disposition de doute et de contemplation où nous jettent les doctrines et les événements du siècle. L'univers et un seul homme, l'infini et l'individuel, tel est le contraste qui fait le fond de la poésie lyrique comme de la pensée humaine. »

On voit ici comme le très avisé Rémusat, sans en avoir l'air et en feignant de ne faire que constater, donnait à la fois d'excellents éloges et d'excellents conseils aux lyriques romantiques. Il leur disait : « De la poésie personnelle, oui ; mais non pas seulement cela. Le *moi*, oui ; mais en face de tous les spectacles et inspiré par tous les spectacles ; le *moi*, oui ; mais s'élargissant par la contemplation intelligente et émue de tout le *non-moi* ; et enfin l'individu, sans doute, mais plus l'infini. Il était absolument impossible d'avoir raison avec plus d'esprit et de donner une leçon plus fine sous prétexte de louange et de mieux signaler la lacune par le soin même que l'on mettait à déclarer qu'elle n'existait pas. Les *doctrinaires* du *Globe*, comme les nomme très bien M. Ch.-M. des Granges, ont donc encouragé les romantiques de tout leur pouvoir et les ont loués « globalement » de toutes leurs forces.

Seulement, dans la pratique et quand ils étaient en face d'une œuvre romantique, ils n'étaient jamais contents, ou ils l'étaient avec tant de réserves qu'ils ne pouvaient guère passer que pour amis du troisième degré. Qu'il s'agît de Lamartine, de Vigny ou de Hugo, les critiques du *Globe* abondaient en distinctions, en éloges plus vite retirés qu'accordés et en critiques de détail multipliées. Autant ils louaient le romantisme en général, autant ils houspillaient chaque romantique en particulier. Ils étaient tout à fait par avance le bonhomme Poirier. Le bonhomme Poirier disait : « Je protège l'art, mais non pas les artistes. » *Le Globe* aurait pu dire : « Je défends le romantisme, mais les romantiques, jamais ! »

Rémusat, *et en 1825*, disait de Lamartine : « Les *Méditations* ont cet avantage qu'elles expriment des sentiments que l'auteur a connus. *Elles sont vraies en ce sens qu'elles sont sincères*... Il nous semble appelé surtout, *uniquement même*, à ce genre de composition. L'attrait de la rêverie, les regrets de l'amour, le dégoût de la vie, la pensée confuse des choses invisibles et de l'avenir éternel, sont les sujets qui lui conviennent le mieux... Ce qui manque aux *Méditations* pour la pensée, c'est la force ; et *pour le cœur, c'est la passion ;* elles sont élevées et tristes ; voilà tout. Aussi les meilleures expriment-elles les sentiments les moins prononcés ; elles ont alors un charme d'une suavité que les mots ne peuvent pas rendre (*le Soir, l'Isolement, les Préludes*. [Bien mal choisi pour ce que veut prouver Rémusat.] Mais lorsque le poète s'attaque à des pensées graves et profondes, ses vers, malgré de grandes beautés, ont quelque chose de confus et d'indécis qui satisfait mal les esprits sérieux ; et quand il veut redescendre à la vie réelle et aux sentiments positifs, il perd le naturel et l'effet ; témoin des fragments épiques et dramatiques, témoin surtout *la Mort de Socrate*. »

Il est difficile de dire plus discrètement, mais de mieux faire entendre que Lamartine (après avoir écrit l'*Épître à Byron* et *la Mort de Socrate*) n'est qu'un charmant auteur de romances. Rémusat, qui était si spirituel qu'il savait l'être même contre lui-même, quand il recueillit plus tard cet article dans un volume, l'accompagna de la charmante note que voici : « Toutes ces observations sur le talent et les idées de M. de Lamartine paraîtront peut-être assez piquantes aujourd'hui que le temps les a si complètement démenties. » (1847.) Fort bien ; mais tel était l'esprit du *Globe*, journal romantique, en 1825.

De même le *Globe* et la *Revue française* (autre organe qui avait pris devant le romantisme la même attitude à très peu près que le *Globe*) accueillent les *Orientales* avec une

extrême froideur. Le *Globe* : « Descriptions minutieuses en disproportion avec l'ensemble de chaque composition, — luxe tout extérieur, absence de sentiments profonds, — poésie pour les yeux, — goût bizarre du fantastique, — affectation d'une manière, — progrès de la correction grammaticale et de l'habileté de la rime, perte du côté de l'invention. » La *Revue française* : « Impressions fugitives et toutes sensuelles, — monde intellectuel, monde des idées existe à peine pour l'auteur, — enluminures, — matérialisme poétique. »

Cette dernière incrimination, très grave à cette époque, fit fortune comme formule. On retrouvera « matérialisme poétique ou matérialisme du style chez tous les critiques classiques ou semi-classiques (Planche, Saint-Marc-Girardin, etc.) jusque vers 1840. Tels étaient les libéraux romantiques de 1825. Ils n'étaient romantiques qu'en général et qu'en généralités. Ils souhaitaient bonne chance aux romantiques plutôt qu'ils ne les appuyaient. Les vœux sont pour Hugo, le cœur est pour Voltaire.

L'explication de ceci, c'est que les doctrinaires du *Globe* sont au fond, sont comme *goût*, des classiques, et qu'ils ne sont romantiques que par effort intellectuel. Ils ne peuvent donc avoir pour les romantiques qu'un amour de tête. Les romantiques pourraient leur répondre : « Oh ! nous ne voulons pas de sentiments forcés. »

En gros (car son cas est plus compliqué, l'étant de sentiments personnels et d'aventures sentimentales personnelles que l'on connaît), en gros, c'est le cas de Sainte-Beuve. Sainte-Beuve se croit romantique pendant dix ans et réussit à l'être un peu. Le temps aidant, son naturel, son tempérament reprend le dessus, et il devient ce que vous savez, le critique classique par excellence, admirable dans les régions moyennes de l'art, celles où règnent l'intelligence, le goût, l'observation juste et fine ; incapable ou bien gêné quand il s'agit de comprendre la

sensibilité à une certaine profondeur et l'imagination à une certaine hauteur, et bronchant alors jusqu'à écrire par exemple que Fontenelle est un Gœthe un peu aminci et réduit, « mais d'une espèce approchante et qui mène à l'autre », ce qui veut dire sans doute que Gœthe est un Fontenelle agrandi. Evidemment, *quoique souverainement intelligent*, un Gœthe échappe à ces très intelligents Messieurs du *Globe*, parce qu'il a quelque chose de plus que l'intelligence, même souveraine.

Il en faut donc revenir à notre première formule, un peu corrigée. Les romantiques, de 1815 à 1830, ont été soutenus par les réactionnaires, les classiques par les libéraux. Quelques réactionnaires ont soutenu les classiques ; mais courtement ; quelques libéraux ont soutenu les romantiques ; mais mal.

Et les romantiques, qu'est-ce qu'ils disaient eux-mêmes pour leurs raisons ? Souvent de très bonnes choses, je ne parle pas de la spécieuse et assez vide *Préface de Cromwell*, — souvent de très bonnes choses, que vous trouverez dans l'excellent livre documentaire de M. des Granges. J'en cite quelques-unes seulement pour vous mettre en goût. Les plus intelligents, les plus avisés d'entre eux, s'aperçoivent très bien du côté où est le danger. Le danger, le vrai danger n'est pas à droite ; il est à gauche. Il n'est pas du côté des classiques qui attaquent et il est du côté des romantiques bêtes qui compromettent. Comme dans les idées du temps — et elles ne pouvaient guère être autres — *tout ce qui ne ressemble pas au XVIIIe siècle est qualifié romantique*, toute la tourbe littéraire du temps, semblable à la tourbe littéraire de tous les temps, est considérée comme romantique et fait un tort énorme aux romantiques de talent.

Pour bien entendre cela, songez au tort qu'ont fait aux « réalistes » de 1880 tous les pornographes qui s'appelaient eux-mêmes « réalistes ».

Les classiques de 1825 avaient là un vrai avantage, parce que, s'ils comptaient dans leurs rangs d'affreux médiocres, au moins tous, jusqu'aux plus sots, avaient de la tenue.

Voilà ce que virent très bien les romantiques intelligents, et ils s'appliquèrent de tout leur cœur, comme nous disons maintenant en politique, à « couper leur queue ». Nodier le fait avec une maîtrise excellente : «... Il est bon de l'observer, à ce monde romantique, *bien des gens du monde*, toujours séduits par l'appât de la nouveauté, applaudissent souvent à outrance et sans discernement. Des facteurs de mélodrames, des romanciers spéculateurs ou auteurs d'une célébrité passagère, profitent de cette légèreté de jugement et de cette déplorable facilité à tout confondre ; ils offrent sans pudeur, dans leurs barbares productions, la charge de nos meilleurs écrivains modernes et on les admire... Dans cette grande lutte la médiocrité joue deux rôles à la fois. Dans un cas, soit envie, conscience d'elle-même ou préjugé, elle conteste, persécute et cherche à entraver les succès les mieux mérités ; dans l'autre, soit cupidité, soit désir d'une vaine renommée, elle parodie au sérieux, fait des dupes, trouve des complices et nuit par là pour un temps à ceux qu'elle a voulu se donner des airs d'imiter. Ainsi la littérature romantique, comme une moisson verdoyante et de bel espoir, n'a pas seulement pour ennemis tous les vermisseaux rongeurs, mais encore les mauvaises herbes qui croissent dans son propre sein. »

Emile Deschamps a trouvé le moyen de dire encore mieux, plus vif du moins, et plus cinglant : «... Mais, nous dit-on, n'y a-t-il pas parmi les romantiques des gens à idées extravagantes, à imaginations déréglées, dont les compositions ne ressemblent à rien ? — Qui vous dit le contraire ? *J'ai déjà proposé aux classiques de leur abandonner tous nos fous, s'ils voulaient, en retour, nous aban-*

donner leurs imbéciles. De cette manière il ne restera dans les deux camps que des forces réelles et des troupes effectives, et vous compterez. Voyez comme cela simplifie la question. De notre côté, parmi les écrivains de toutes les nations qu'on a traités de romantiques depuis vingt ans, nous présenterons M. de Chateaubriand, lord Byron, Mme de Staël, Schiller, Monti, *M. de Maistre*, Gœthe, T. Moore, W. Scott, l'abbé de Lamennais. [Cette liste, sauf le nom que j'ai souligné, est excellente, inattaquable.] Il ne nous appartient pas de citer des noms plus jeunes. De l'autre côté, *en choisissant dans la même époque*, on verra figurer MM... Je laisse les noms en blanc ; que les classiques remplissent les blancs eux-mêmes. Je ne peux pas mieux dire. Ensuite l'Europe ou un enfant décidera. »

Il est incontestable que l'Europe a dressé ces deux listes en ajoutant à l'une les noms de Lamartine, de Victor Hugo, de Vigny et de Musset, et qu'elle a décidé.

Les conclusions de M. des Granges sont bien justes ; elles sont bien de cet esprit surtout rigoureux et lucide qui est le sien. Quel est le vrai service qu'a rendu le romantisme à la littérature, particulièrement à la littérature française ? Celui de réhabiliter les classiques, les vrais, les grands. Avant le romantisme et au temps de ses commencements, *on confondait* les classiques du XVIIe siècle avec ceux du XVIIIe et avec ceux du premier Empire. Le romantisme a triomphé, de quoi ? a vaincu, quoi ? les classiques de 1810 surtout et un peu les classiques du XVIIIe siècle. Il n'a pas entamé ceux du XVIIIe siècle. En ne les entamant pas, il ne les a *qu'isolés* de ces prétendus successeurs avec qui on les mêlait, et donc il les a remis dans la pure lumière où ils doivent être. « Corneille et Racine sont redevables à Victor Hugo de ce qu'il les a *coupés* du troupeau d'imitateurs compromettants qui s'étaient enchaînés à leur suite. Débarrassés de ce

poids mort, les chefs-d'œuvre du XVIIe siècle rebondirent jusqu'au sommet d'où ils ne sont plus descendus. » M. des Granges n'applique cette considération qu'au théâtre romantique ; mais elle est juste, et il le sait très bien, de tout le romantisme français. Le classicisme français a trouvé dans le romantisme un vengeur inattendu qui l'a vengé et délivré de ses fils dégénérés et un peu déshonorants.

Il y aurait plus à dire, peut-être, à savoir que le romantisme français, et, justement parce qu'il est français, beaucoup moins romantique qu'on ne le croit, n'a été, à bien des égards, je ne dirai jamais à tous, qu'une renaissance du génie français tel qu'il était au XVIe et au XVIIe siècle, qu'un développement de germes qui avaient existé, et plus qu'à l'état de germes, de 1550 à 1700 ; que le romantisme français est tout plein de signes d'atavisme ; qu'à cause de cela il est parfaitement traditionnel et national ; que...

Mais cela, pour aujourd'hui, nous entraînerait un peu loin et à chaque jour suffit son plaisir, et c'en est un de penser avec M. des Granges sans penser au delà de ses idées ou au delà de ce qu'il a voulu en produire.

EMILE FAGUET.

La Troisième République Française et ce qu'elle vaut [1]

Cet ouvrage, qui, ainsi que l'indique très nettement la cinquième ligne de la page 95, a été écrit en 1877, ce qu'il est, comme on le verra plus tard, très important de savoir pour en juger la valeur, a été tiré, très judicieusement, des papiers laissés après lui par l'auteur, grâce aux soins d'un éditeur très modeste qui ose à peine le recommander en quelques lignes.

Comme dans tous les ouvrages de Gobineau, du moins comme dans tous ses ouvrages sociologiques, on y remarque une pensée générale extrêmement faible et quasi puérile, avec des lueurs et même des éclairs d'intelligence, comment dirais-je ? accidentelle et circonstancielle, portant sur un point de détail bien observé ou bien senti par une brusque intuition. C'est très curieux. C'est rebutant le plus souvent, et tout à coup cela réveille et captive. C'est très curieux. Feuilletons. Inutile d'apporter de la méthode dans le compte rendu d'un livre où l'auteur n'en a mis aucune.

Tout d'abord on constate sans étonnement que l'auteur n'a rien compris au fond même de la question, et que de tout son ouvrage, c'est la page où est *définie* la République de 1870 qui a le moins le sens commun. Pour M. le comte de Gobineau, la République de 1870 est l'œuvre (de 1870 à

(1) Ouvrage posthume de M. le comte de Gobineau, chez Plon-Nourrit.

1877) « d'une classe nouvelle dont on n'a pas encore assez remarqué l'éclosion, la formation, la floraison ; qui n'est plus du tout la bourgeoisie, encore bien moins la noblesse, mais qui, dans un pêle-mêle indigeste de fonctionnaires, d'industriels, de spéculateurs, d'agioteurs, de tripoteurs de tous les calibres, de ducs, de gens du monde, d'élégants avec ou sans fortune et sous le nom de classe éclairée et avec une pénurie lamentable de vues, de principes, de tendances, pouvant mener à quoi que ce soit d'utile et la plus glorieuse ignorance en toutes branches de pensées, se considère modestement comme le précipité brillant, précieux, incomparable, que les révolutions successives ont raffiné et offert au monde. »

Ne faites aucune attention au charabia ; ne songez qu'à l'idée. Elle est la plus fausse du monde. Il n'y a rien de plus net que la révolution de 1870, surtout quand on la regarde d'ensemble de 1870 à 1877.

La République de 1870-1880, c'est la substitution d'une classe à une autre classe, oui ; mais non pas l'avènement de la classe hybride et apocalyptique qu'imagine M. de Gobineau. La République de 1870-1880, c'est la dépossession de la grosse bourgeoisie qui régnait sous le second Empire en faisant une petite place à une partie de la noblesse, — ici Gobineau voit bien, — et c'est l'avènement de la petite bourgeoisie (boutiquiers et petits fonctionnaires) entraînant peu à peu à sa suite le paysan.

Voilà ce qu'il faut voir pour comprendre le succès de la République de 1870, et seulement pourquoi elle a subsisté. Voilà les « nouvelles couches » de Gambetta.

Le petit boutiquier français (classe immense par le nombre et très influente parce qu'elle touche au peuple, a ses mœurs, ses manières, parle son langage, n'a pas de culture, ne sait pas le latin, etc.) était à peu près bonapartiste sous l'Empire ; à peu près seulement. Au fond il aimait l'Empire *contre* la noblesse, et c'était tout. Ce qu'il

était surtout, c'était antinobiliaire et anticlérical. Pourquoi? Parce qu'il se sentait un peu sous la dépendance du noble (quand celui-ci était riche) et du clergé, parce qu'il fallait faire bon visage au monsieur à particule et à monsieur l'abbé pour ne pas perdre de bons clients.

Et il n'aimait pas beaucoup cette grosse bourgeoisie bonapartiste qui *ne détestait pas assez la noblesse* et qui ne faisait qu'à demi et selon les circonstances grise mine au clergé.

1870-1880 a été pour cette classe la délivrance et le passage au pouvoir, le plaisir de chasser des conseils municipaux les gros propriétaires et de les remplacer par des bourreliers, des quincailliers et quelques professeurs de collège. Fortement enrégimentée et encadrée dans la franc-maçonnerie, elle y a réussi assez facilement, quoique suivie de près et ayant les talons mordus par le prolétariat proprement dit, qui n'aime pas plus la petite bourgeoisie que la grosse. Encore pouvait-elle dire plus légitimement, ou plus apparemment, que la grosse bourgeoisie : « Je suis du peuple ! »

Mais c'est du côté des paysans qu'elle a le plus réussi, parce que les haines étaient communes. Le fond de la pensée du paysan, c'est *la terre aux paysans*. Ce qu'il déteste, c'est l'urbain, noble ou bourgeois, qui a de la terre dans les champs. Ce qu'il déteste, c'est le seigneur du « château » et le gros monsieur du « logis » ; aussi, quoique moins, le curé qui a le tort (trop souvent) de trop fréquenter les deux personnages précédents. Or, forcé par une nécessité en quelque sorte topographique de prendre pour représentants à la Chambre et au Sénat des gens de la ville, *au moins* parmi ceux-ci il a aimé à prendre ceux qui n'avaient pas de terre dans les champs, et c'est à savoir des gens de la classe des boutiquiers ou patronnés par elle.

Voilà quel fut le trait d'union — sans compter le manque commun de culture — entre la petite bourgeoisie

des villes et le petit propriétaire campagnard. C'est cette classe à deux compartiments très bien joints et qui n'ont pas de raison pour se disjoindre, qui s'est *formée* de 1870 à 1880 et qui *règne* depuis 1880. L'observation est facile à faire. Elle crève les yeux. Gobineau n'y a rien vu du tout.

La chose la plus intéressante dans le livre de Gobineau, c'est que Gobineau, en 1877, a prévu Boulanger comme s'il le voyait de ses yeux. Ça, c'est très bien. Il lui consacre au moins vingt pages. Elles sont confuses, terriblement. Toutefois, plus soucieux de mettre en lumière son idée juste, ne le fût-elle qu'à demi, que de montrer qu'un homme a eu des idées fausses, ce qui est trop naturel, je citerai une page de Gobineau sur les difficultés qu'aurait le général et mettons si vous voulez Brumaire III, pour se maintenir au pouvoir une fois que, assez facilement suivant Gobineau, il s'y serait hissé : « Je ne sais ce qu'on va faire ; mais ce qui est assuré, c'est que le général qui délivrera la France de ce qu'on sait n'aura pas été plus tôt acclamé, porté au faîte du pouvoir absolu et encouragé à tout faire, que la population tout entière, moins son entourage immédiat ou médiat, va s'entendre à merveille sur ce point qu'il est une superfétation et que ce qui pourrait arriver de plus heureux serait d'en être débarrassé. Aucun parti n'aura abdiqué, aucun n'aura désarmé, aucun ne se sera attendri. Les craintes, en se calmant, auront disparu et beaucoup de fuyards tiendront à prouver qu'ils n'ont jamais eu peur. Quant aux gens fatigués, ils auront dormi, et partant, ne seront plus fatigués. — Si le général, voulant se soutenir, a recours à l'élément civil, à la force administrative, il sera servi par l'un et par l'autre tout comme ses prédécesseurs l'ont été, c'est-à-dire mené à grandes guides vers sa fin (?) Se veut-il, au contraire, contenter de sabres, de fusils et d'engins de destruction, il lui faut alors *maintenir son armée en bonne humeur*, et toute armée, pour se montrer telle, veut de l'avancement et quelque chose qui brille. Dans

l'état actuel de l'Europe, que dira-t-on en Allemagne, en Italie, en Autriche, en Russie, voire en Angleterre ? Si le souverain se déclare disposé à vivre en paix perpétuelle avec tout le monde, la nation lui déclarera en chœur et avec indignation que son armée n'est qu'une gendarmerie, et il sera odieux et de plus ridicule, et ses soutiens ne voudront pas partager longtemps de tels bénéfices. Alors viendront les conspirations militaires. Il est difficile de voir comment le potentat se tiendrait debout... Ceux qui resteraient assez libres de préventions pour avouer *in petto* ses bienfaits, constituent cette classe de tempéraments désossés dont aucun pouvoir n'a rien à attendre. La conclusion est donc que si un général peut très aisément se faire mettre sur le pavois par son armée, il en tombera tout aussi vite... Ce jeu peut durer longtemps. »

Ceci est d'assez bon sens, sauf peut-être quelques détails. Le fond en est que l'amour de la France pour le gouvernement parlementaire n'est que son aversion pour les gouvernements durables. Le gouvernement parlementaire n'est qu'une suite de gouvernements, l'un remplaçant l'autre qui a cessé de plaire. Dans cette succession et cette instabilité, chaque groupe voit une chance prochaine d'avènement, et par conséquent voit sans désespoir le groupe qui est au pouvoir dévorer son règne d'un moment ; de sorte que l'instabilité de chaque gouvernement fait la stabilité du régime. La République de 1848 a donné la formule de toutes les Républiques françaises : elle a intitulé son gouvernement le gouvernement provisoire.

Sur le socialisme, Gobineau dit des choses courantes et banales, mais assez justes : « ... On ne pourra sous leur conduite espérer vouloir et agir que dans un cercle assez restreint ; mais on sera nourri, vêtu et logé sans rémission ; la grande masse des hommes sera garrottée et de près dans un mode de félicité implacable et d'une nature des plus humbles ; mais au moins ce qui vous sera donné, on

le tiendra, et on aura probablement tout ce qui aura été promis, car ce ne sera pas grand'chose. Malgré ce bénéfice, deux points sont effrayants : *l'autorité écrasante des bergers*, leur irresponsabilité vis-à-vis de leurs ouailles, le caractère quasi divin que ces nourrisseurs perpétuels ne manqueront pas très promptement de revêtir ; le luxe, la splendeur hiératiques dont les illustres et sublimes personnages ne manqueront pas d'entourer, de signaler, de rehausser très vite leurs rôles augustes... Ce qui est également délicat à admettre, c'est le complet hébétement où l'humanité, bourrée de pommes de terre et repue de viandes à bon marché, va de toute nécessité se trouver réduite pour que de si belles innovations se produisent... » — A peu près exact ; mais ni très profond ni très original.

J'aime mieux ce que Gobineau a pensé de la multiplication effroyable et nationicide des emplois publics en démocratie. Il ne l'attribue pas, comme tout le monde et comme c'est le vrai, à la nécessité pour le parti au pouvoir de se créer des clients qui l'y maintiennent. Spirituellement, non sans quelque vérité encore, il l'attribue à la notion de l'égalité, mais non pas à la notion de l'égalité absolue, mais à la notion de l'égalité relative, à la notion de la pseudo-égalité, telle que la Révolution l'a entendue.

Voici son raisonnement.

La Révolution n'a pas dit : « Tous les hommes sont égaux ; » ou, si elle l'a dit, elle a corrigé sa formule tout de suite. Elle a dit : « Il n'y a d'inégalités acceptables que celles des vertus et des talents. » Elle a, pourrait-il ajouter, comme Mme de Staël l'a très bien dit, « substitué les inégalités naturelles aux inégalités artificielles. » Elle a sacré et intronisé *le mérite*. Voilà qui est bien. Seulement tout le monde se croyant du mérite et *avec raison*, car au-dessous d'une centaine d'hommes par nation qui sont des hommes supérieurs, chacun a autant de mérite qu'un autre, il faut, de toute nécessité, créer autant de postes lucratifs qu'il y a

d'hommes de mérite dans une nation, et c'est-à-dire autant qu'il y a de citoyens, les idiots et les apaches exceptés. « Voilà donc que la nation prise dans son ensemble est contrainte *à se réunir pour payer l'égalité*, pour payer le mérite, pour rétribuer les places du mérite ; et plus elle paye, plus les places et les titulaires d'emplois deviennent légion... »

Encore quelques lignes assez bonnes, contenant une distinction assez fine et qu'on ne fait pas toujours, sur l'incompatibilité d'humeur entre la démocratie et la science. Ceci est vraiment bien démêlé. « Ils disent [les démocrates] que l'inégalité de l'intelligence [il faudrait plutôt dire : de la culture] est un obstacle absolu à la fraternité. Rien n'est plus vrai. C'est même le plus grand et le plus insupportable des obstacles. *On a vu* dans les temps anciens, dans les temps où les hiérarchies de naissance, de rang, de position, étaient absolument incontestées, *M. le connétable Anne de Montmorency* s'asseoir fort librement dans telle auberge de village avec des charretiers et des laboureurs et passer des heures fort agréables dans la société de ces compères. C'est que M. le connétable, tout grand seigneur qu'il était, ne se piquant que de valoir pour un bon et solide soudard, n'avait rien à dire à ses hôtes rustiques que ce que ceux-ci pouvaient savoir tout aussi bien que lui, et à leur tour ils ne lui présentaient dans leur entretien que des idées dont la nature et la taille lui étaient parfaitement familières. *Mais ce qu'on n'a jamais vu*, à la même époque, *c'est qu'Érasme ou Ange Politien* allât chercher pareille compagnie et, y étant tombé par hasard, ne s'en échappât au plus vite... Il faut donc supprimer la science. »

J'ai rapporté exactement tout ce que j'ai trouvé de relativement intéressant dans le petit livre posthume du comte de Gobineau. Le reste m'a paru pur fatras. Vous en jugerez.

E. F.

L'Occultisme hier et aujourd'hui

M. le docteur Grasset, pour parler le langage des marins, s'est appliqué « *à faire le point* » et il me paraît qu'il l'a fait. La science consiste à faire le point. La science consiste à savoir où l'on en est sur le chemin de la connaissance ; elle consiste, entre l'expliqué qui est derrière nous et l'inexpliqué qui est devant, à marquer très précisément l'endroit juste où l'on est parvenu. Ce qui est derrière, c'est le scientifique, c'est le connu, c'est l'acquis, c'est ce à quoi l'on peut croire quand on a fait le ferme propos de ne croire qu'au rationnel ; ce qui est devant, c'est le préscientifique, c'est ce qui sera peut-être scientifique un jour, c'est, précisément parce qu'il n'est pas scientifique, l'objet même de la science en action, de la science en recherche, et rien n'est plus objet de science que ce qui n'est pas scientifique ; mais c'est ce à quoi il ne faut point croire encore quand on a fait le ferme propos de ne croire qu'au rationnel.

Et qu'on ne dise point qu'à ce compte toute métaphysique doive être bannie de nos préoccupations intellectuelles. Il y a *croire* et il y a faire des hypothèses vraisemblables comportant un certain degré de probabilité. On ne doit *croire* qu'au scientifique, qu'au démontré. Mais il n'est pas malsain, à mon avis même il est très sain, de faire des hypothèses dépassant la science. Le probable est légitime s'il ne se donne que pour le probable et il est un élargissement et une élévation de l'esprit, à la condition qu'il ne soit conçu, envisagé, caressé et aspiré que comme pro-

bable. Autrement dit, il faut faire de la métaphysique dans un esprit positiviste. Ne doutez point de cette vérité paradoxale. Le métaphysicien qui croit aux choses métaphysiques comme à des réalités scientifiques, a tendance à mépriser les réalités scientifiques véritables ; il n'en sent pas le besoin ; arrivé, comme il l'estime, au bout de la route, il ne veut pas se traîner à la remorque de ceux qui marchent lentement, en cherchant et en trébuchant. Il peut arriver ainsi qu'il se fasse un esprit étroit, paresseux et un peu vide. Le positiviste qui fait de la métaphysique n'y *croit* pas, sans doute, parce que entre l'expliqué acquis, lequel est si mince et l'explication totale, il voit un immense espace par-dessus lequel il est comme forcé de bondir, ce qui n'est pas une démarche légitime de la pensée ; il ne voit jamais les choses métaphysiques que comme *probables ;* mais à ce probable il applique les méthodes rationnelles auxquelles il est habitué, un esprit de prudence même dans l'hypothèse, un esprit de réserve même dans la généralisation aventureuse, un esprit de suite même dans le rêve ; et il arrive ainsi à des probabilités satisfaisantes pour l'esprit, et il a ainsi, ce que je crois excellent, aéré son intelligence, ouvert les portes, ouvert les fenêtres, élargi l'horizon, regardé le ciel. Après quoi, un peu raffermi, un peu reposé, un peu consolé, il rentre en son laboratoire en disant : « Je viens de faire une petite cure d'infini ; » et il recommence à marcher dans le chemin de la science réelle en essayant d'y faire les deux ou trois demi-pas que les plus vigoureux d'entre nous y peuvent faire.

Donc il ne s'agit pas de proscrire toute recherche métaphysique ; mais, revenons, en tant que savant et quand on s'occupe de science, il s'agit de chercher à expliquer un tout petit peu de ce qui n'est pas expliqué encore, en s'appuyant sur ce qui l'est déjà ; il s'agit d'ajouter à l'expliqué un fragment de l'inexpliqué ; et il s'agit, à chaque

petite conquête, de marquer très précisément la limite entré ce qui est acquis à la connaissance et ce qui est encore devant elle, la dépasse et échappe encore à sa prise.

C'est ce que M. le docteur Grasset a fait pour l'occultisme ou, si vous préférez, pour le merveilleux. Le merveilleux, le miraculeux d'hier est le scientifique d'aujourd'hui. Pour l'antiquité, avant les philosophes et même après, on peut le dire sans grande exagération, tout était merveilleux, j'entends par là que *rien* n'était expliqué, coordonné par des rapports reconnus entre les phénomènes, mais que *tout* était expliqué par la présence et la puissance d'un agent mystérieux produisant le phénomène. Derrière tout fait qui se produit il y a quelqu'un qui le veut : voilà l'universelle croyance antique. Le soleil tourne parce que quelqu'un le traîne, et le blé en herbe se rouille parce que quelqu'un l'habite qui le flétrit. De l'infiniment grand à l'infiniment petit tout se passe de cette sorte.

Cela venait de ce que l'homme n'avait observé qu'une chose : lui-même dans son acte volontaire. Il s'était senti comme producteur de phénomènes, comme créateur. Il croyait que si en frappant un tympanon il créait un son, c'était parce qu'il le voulait ainsi. Et considérant l'univers entier comme il se voyait lui-même derrière toute chose se produisant, il voyait un être volontaire qui la produisait. Se tenant pour créateur, il peuplait le monde de créateurs, et tout ce qui n'était pas créé par lui l'était, à ses yeux, par des créateurs plus ou moins puissants que lui et généralement davantage.

La science naquit le jour où l'homme s'avisa qu'un fait pouvait être produit par un autre fait et celui-ci par un autre encore. Il s'en avisa par suite de cette réflexion que les phénomènes de la nature n'étaient pas capricieux, se reproduisaient toujours les mêmes quand les mêmes circonstances existaient et par conséquent étaient conditionnés par ces circonstances et n'étaient point créés par des

êtres supposés capricieux et se manifestant par leurs caprices. La prétendue ressemblance des actes de la nature et des actes humains s'évanouissant, le merveilleux disparut peu à peu avec elle. La nature ne fut plus crue libre et créatrice de phénomènes *qu'elle aurait pu ne pas produire.* Elle fut crue, peu à peu, simple enchaînement de phénomènes tous nécessaires. L'agent mystérieux qui était derrière une chute d'eau ou au sein d'un arbre, le créateur particulier de la source, de l'éclair ou de la tempête fut supprimé ; et l'homme ne vit plus que deux êtres merveilleux, lui-même, créateur d'actes qu'il avait conscience qui ne dépendaient que de lui ; et derrière tous les phénomènes naturels, derrière Tout, la Cause première, qui sans doute était un être ou qu'il n'y avait aucune déraison à croire telle ; qui avait créé, non une chose, mais toutes les choses, et produit non un phénomène, mais de tous les phénomènes la suite indéfinie et éternelle. Pour l'esprit scientifique il n'y eut plus que deux miracles, c'est-à-dire deux puissances ne dépendant que d'elles-mêmes la liberté humaine, et Dieu.

Cependant restaient avec un caractère *relatif* de merveilleux tous les faits crus vrais et que la science des rapports ordinaires entre les choses n'expliquait pas, et c'est-à-dire tous les faits *extraordinaires*, tous les faits qui ne rentraient pas dans les lois constatées de la production des phénomènes. Le lever et le coucher du soleil ne sont plus considérés comme chose merveilleuse ; mais une éclipse est considérée comme merveilleuse tant que la science n'est pas assez développée pour l'expliquer. La science, depuis qu'elle existe, est la conquête patiente de l'inexpliqué considéré par la foule comme inexplicable et en tant qu'inexplicable, comme merveilleux. La science à chacun de ses succès jette un morceau du merveilleux dans le domaine de l'expliqué. La science ronge peu à peu le merveilleux pour le convertir en scientifique.

En cette œuvre elle a deux démarches : 1° le fait considéré comme merveilleux, et cela ne veut dire qu'extraordinaire, *est-il vrai ?* Est-il constatable par les esprits scientifiques ou n'existe-t-il que dans les imaginations ? 2° le fait étant reconnu vrai, comment peut-on l'expliquer, c'est-à-dire le ramener à une loi rationnelle qui en rendra compte et le même compte toutes les fois qu'il se produira, et qui se vérifiera par l'identité même du compte qu'elle rendra à chaque fois ?

Constater le fait (1°) est déjà le rendre relativement scientifique : le fait existe, il est indéniable ; il n'est pas imaginaire ; il est objet de connaissance ; il est scientifique ; vous pouvez y croire ; il s'expliquera sans doute tôt ou tard.

Expliquer le fait (2°), c'est le rendre absolument scientifique : non seulement le fait existe ; mais il est impossible que telles circonstances étant données, telles conditions existant, il ne se produise pas ; non seulement on le voit sûrement ; mais on le prévoit, sûrement aussi ; il est intégralement un fait scientifique. Une femme se lève au milieu de la nuit, fait un chapeau tout en dormant, semble-t-il bien, se recouche, se réveille et est profondément étonnée de trouver son chapeau fait. Une table tourne entourée de personnes qui ont les mains allongées sur elle et qui ont désiré qu'elle tournât, mais qui n'ont aucunement voulu la faire tourner. Ces faits sont merveilleux. La science se demande d'abord s'ils sont vrais, s'il n'y a pas fraude, s'il n'y a pas simulation, etc. La science reconnaît que ces faits sont vrais ; ils restent étonnants, mais ils ne sont plus merveilleux ; ils sont des faits qui attendent leur explication. La science les explique en rapprochant d'eux des faits analogues et en concluant de tous ces faits rassemblés qu'il existe une volonté consciente et une activité inconsciente. Les faits en question sont désormais intégralement scientifiques, *puisqu'ils sont classés.* Ils

ne doivent plus étonner personne. Ils doivent intéresser tout le monde et ne plus étonner personne. Babinet disait, vers 1860 : « On connaît maintenant la loi de révolution des comètes. On sait quand telle comète reparaîtra à nos yeux. *S'il en est ainsi, comète, que me veux-tu ?* Du moment que les comètes ne sont plus anormales, elles ne sont plus intéressantes. » Si bien ! Elles sont toujours intéressantes ; mais elles ne sont plus dramatiques. Elles sont intéressantes scientifiquement ; elles n'ont plus d'intérêt littéraire.

Ce travail de délimitation entre les faits *connus* et les faits *expliqués* et les faits *insuffisamment* connus et *non expliqués*, et, en d'autres termes, entre les faits désormais scientifiques et les faits qui ne le sont pas encore, M. le docteur Grasset l'a fait avec « l'ardeur tranquille » dont parlait l'autre jour M. Anatole France, et c'est-à-dire avec un zèle infatigable et un sang-froid et une prudence infaillibles, sur tous ces faits du domaine psychique que l'on désigne, faute de mot meilleur, sous le nom d'occultisme. Il s'est demandé, en présence de ces faits : quels sont ceux qui sont démontrés comme *vrais* ; quels sont ceux qui, *démontrés comme vrais*, sont de plus *expliqués*, ou plutôt éclairés par une loi ; quels sont ceux enfin qui, peut-être vrais, restent douteux, et en tout cas ne sont point encore expliqués par une loi, ne sont point de ceux *dont on se rend compte*.

Il a montré comme *désoccultés*, c'est-à-dire comme constatés vrais et comme suffisamment expliqués, sauf explications plus précises qui pourront venir : l'hypnose, la suggestion, la volonté inconsciente des moteurs de tables et des moteurs de baguette divinatoire ; la mémoire inconsciente des hypnotisés (*vulgo* « somnambules lucides ») ; l'imagination inconsciente et crue inspirée des *mediums*.

Il a montré comme *occultes encore*, mais *pouvant* être

prochainement démontrés vrais et ensuite pouvant être ramenés à une loi : la suggestion mentale et la communication directe de la pensée (sans sommeil hypnotique) ; les déplacements d'objets *voisins* sans contact ; la clairvoyance (vue à travers les corps opaques).

Il a montré comme *occultes encore* et comme *très loin* d'être démontrés vrais : la télépathie, les pressentiments, les apports à grande distance, les matérialisations (fantômes, esprits des morts prenant un corps).

Il a, pour tous les faits démontrés vrais et ramenés à une loi, affirmé énergiquement ; et pour tous les faits non démontrés vrais, il n'a jamais *nié par avance* ; l'occultisme d'hier étant la science d'aujourd'hui et n'y ayant rien qui ait été plus *merveilleux* qu'un orage et qui soit aujourd'hui plus clair.

Il n'a pas même découragé les recherches. Il les a même encouragées. Mais il a montré combien toutes celles qui portent sur des faits susceptibles d'observation, mais non d'expérimentation, sont difficiles, et il a indiqué les méthodes rigoureuses et sévères, faites de prudence, d'attention et de défiance salutaires qu'il faut apporter dans ces recherches qui sont les plus difficiles et les plus délicates de toutes.

Les ennemies, *ici*, c'est la foi et l'espérance. On risque de se tromper parce qu'on croit un peu d'avance et parce qu'on espère que le fait, dont on se demande s'il est vrai, est vrai en effet.

Les ennemis aussi, moins à craindre, je ne peux pas m'empêcher de le dire, sont le scepticisme et l'entêtement dans le misonéisme, c'est-à-dire la trop forte tendance à croire qu'on ne trouvera plus rien. Il faut écarter aussi ces suggestions qui, pour être moins vives que celles de la foi et de l'espoir, sont fortes aussi, étant celles de la paresse. La Rochefoucauld a dit : « C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition

et l'amour, qui puissent triompher des autres ; la paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent maîtresse, et elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les passions de la vie. »

Il faut donc être sceptique, mais d'un scepticisme scientifique qui n'est que la terreur de se tromper unie à la plus grande ardeur de recherche. Mérimée disait : « *memnèso apistein* » (souviens-toi de te méfier). Il faut toujours se souvenir de se méfier, et il faut savoir croire quand toute la méfiance est décidément épuisée. Il y a des méfiances qui ne demandent qu'à capituler. La méfiance scientifique est une méfiance qui ne capitule que quand elle n'a exactement plus rien pour s'entretenir et quand elle meurt d'inanition, ce qui revient à dire que la méfiance scientifique ne capitule jamais, mais qu'elle sait mourir.

M. le docteur Grasset me paraît doué des vertus cardinales du savant, et je ne dirai pas qu'il est doué de toutes les autres, parce que vous n'avez pas besoin de le savoir.

E. F.

La théorie de Copernic autour de Pascal

En 1647, dans sa polémique avec le P. Noël, Pascal écrivait au jésuite : « Comme une même cause peut produire plusieurs effets différents, un même effet peut être produit par plusieurs causes différentes. C'est ainsi que, quand on discourt *humainement* du mouvement ou de la stabilité de la terre, tous les phénomènes du mouvement et des rétrogradations des planètes s'ensuivent parfaitement des hypothèses de Ptolémée, de Tycho, de Copernic et de beaucoup d'autres qu'on peut faire, de toutes lesquelles une seule peut être véritable. Mais qui osera faire un si grand discernement, et qui pourra, sans danger d'erreur, soutenir l'une au préjudice des autres ? » Il connaissait donc la théorie de Copernic. Il l'avait assez étudiée pour savoir qu'elle fournit une explication satisfaisante aux principaux phénomènes astronomiques. Cependant, il n'osait pas affirmer que cette hypothèse fût préférable à toutes les autres. Qu'est-ce qui l'arrêtait ? Sans doute des scrupules d'ordre scientifique. Il n'aimait pas renoncer à la légère aux théories reçues. On sait, par exemple, avec quelles précautions, avec quelle lenteur prudente, il en est arrivé à rejeter l'opinion traditionnelle sur l'horreur de la nature pour le vide : tant qu'il l'a pu, il a essayé de concilier la doctrine courante avec le résultat de ses observations ; il l'a niée d'abord partiellement ; il ne l'a rejetée tout entière qu'à partir du moment où il n'aurait pu en conserver quelque chose que contre toute logique et toute évidence. Mais il semble bien que Pascal ait encore eu d'autres raisons : des scrupules d'ordre religieux. Du moins, le mot *humainement* paraît ici une précaution significative. Pascal craint

de heurter la religion, — ou tout au moins de choquer les esprits religieux. Par cette restriction, il évite de se mettre en contradiction ouverte avec le sens que l'on donnait en général de son temps aux textes des Livres saints.

Plus tard, cependant, il s'enhardit. La *Préface* du *Traité du Vide* nous le montre très décidé à repousser les théories scientifiques les plus accréditées, lorsqu'il y est autorisé — ou contraint — par de solides raisons, et quand bien même elles paraîtraient se fonder sur l'Écriture sainte ou s'appuieraient réellement sur quelque décision de l'autorité religieuse. Ainsi, le 24 mars 1657, il écrivait dans la XVIIIe *Provinciale* : « Ce fut en vain (Mes Pères) que vous obtîntes contre Galilée un décret de Rome qui condamnait son opinion touchant le mouvement de la terre. Ce n'est pas cela qui prouvera qu'elle demeure en repos ; et si l'on avait des observations constantes qui prouvassent que c'est elle qui tourne, tous les hommes ensemble ne l'empêcheraient pas de tourner et ne s'empêcheraient pas de tourner aussi avec elle. » C'est net. Il n'y a plus ici que des raisons d'ordre scientifique ; la preuve n'est pas complètement faite ; les « observations constantes » font défaut : voilà pourquoi — et voilà pourquoi seulement — Pascal n'adopte point encore la théorie de Copernic.

Il ne l'adopta jamais, — car le problème lui devint indifférent. Il arrivait à un moment de sa vie où une seule chose le préoccupait : la vérité religieuse, le salut. Jadis grand géomètre, il écrit alors au grand géomètre Fermat : « Pour vous parler franchement de la géométrie, je la trouve le plus haut exercice de l'esprit ; mais en même temps, je la connais pour si inutile que je fais peu de différence entre un homme qui n'est que géomètre et un pur artisan. » Et dans ses *Pensées*, il s'en explique plus nettement encore : « Cachot. *Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic* ; mais ceci !... Il importe à toute la vie de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle. »

On ne doit donc pas s'étonner que dans son grand morceau, *Disproportion de l'homme*, il admette sans discussion la théorie traditionnelle, et parle du « vaste cercle » que le soleil « décrit autour de la terre ». Veut-il, par là, rejeter formellement l'opinion contraire? Cela n'est nullement prouvé. Il aura parlé selon l'opinion la plus communément reçue. Pour adapter son langage à l'autre théorie, il lui aurait fallu heurter la plupart des esprits de son temps : ou, s'il eût voulu les convaincre, il aurait dû encombrer sa démonstration religieuse d'une démonstration scientifique accessoire, qui l'eût ralentie, et même, aux yeux de beaucoup, lui eût communiqué de son incertitude et de son invraisemblance. A quoi bon, pour une question si indifférente en soi à la religion, à la sainteté, au salut ? Malgré tout, néanmoins, ne peut-on pas croire aussi que des scrupules religieux lui étaient revenus, que, ne s'étant pas fait une opinion personnelle sur ce problème scientifique et n'attachant plus d'importance à s'en faire une, il aura hésité à contredire — même en apparence — les Livres saints? Cela paraît bien vraisemblable. Et cela le paraîtra davantage, si nous voyons qu'autour de lui, tout près de lui, il y eut des hommes qui ont cru vraie la théorie de Copernic, qui l'ont répandue, — et qui bientôt ont préféré y renoncer, ou du moins s'en taire, comme si c'était une doctrine malsonnante et capable de les compromettre.

J'ai parlé ailleurs (1) de Dalibray et de ses relations ami-

(1) *Revue Latine*, 21 septembre 1906 : *Un poète ami de Pascal*. — J'avais oublié de rappeler la lettre importante de Jacqueline Pascal à Mme Périer (25 septembre 1647), qui nous apprend la présence de Dalibray aux entrevues de Pascal et de Descartes. En même temps que M. Brunschvig me signalait mon oubli, M. Abel Lefranc le relevait dans le *Bulletin du Bibliophile* (15 octobre 1906) : il montrait fort justement que Dalibray nous est représenté, dans cette lettre, comme un familier de la maison. On peut en déduire également combien Dalibray était curieux des questions scientifiques et philosophiques, puisqu'il s'est dérangé tout exprès pour assister à la seconde entrevue, le lundi matin : « *M. Dalibray, à qui on l'avait dit le soir, voulut s'y trouver.* » Le Pailleur, lui, bien qu'averti par Pascal, ne vint pas et fit en sorte qu'on accusât sa paresse de son absence. Je me demande s'il n'y a pas un autre motif. Le Pailleur sympathisait-il bien avec Descartes ?

cales avec Pascal. Charles Vion Dalibray passe pour un simple « poète de cabaret », parce qu'il s'est dit élève de Saint-Amand et parce que ses « vers bachiques », s'ils ne forment qu'une faible partie de son œuvre, ouvrent son principal recueil de poésies. En réalité, il a traité les genres les plus divers et il a parfois abordé les questions les plus sérieuses et les plus hautes : il n'y a qu'à lire, par exemple, ses *Vers moraux*, ou ses *Opuscules chrétiens*, ou encore sa diligente traduction de l'*Examen des Esprits* de Huarte. Or justement, dans ses *Vers bachiques* eux-mêmes, — sur un ton badin, j'en conviens, mais avec une application visible, avec un sérieux mal déguisé, — il s'est occupé de la théorie de Copernic. On y lit, en effet, une série liée de quarante sonnets : *Sur le mouvement de la terre*. Ces sonnets sont adressés à Le Pailleur, le savant géomètre dont les travaux, selon Dalibray,

> Résolvent de grands points par de petites lignes (1),

mais dont toutes les œuvres ont peut-être moins fait pour sa gloire que son intimité avec le père de Pascal : c'est pour avoir été le premier témoin compétent et impartial de son génie naissant, c'est par la mention de Mme Périer, qu'il est surtout connu des lettrés (2). Le Pailleur avait longuement étudié la question :

sa tendance expérimentale s'accordait-elle avec la tendance a-prioriste de l'auteur du *Discours de la Méthode* ? — J'ajouterai ici deux autres détails. Pendant qu'Etienne Pascal se cachait pour éviter la prison, « les petites Saintot et sa fille, nous dit Tallemant des Réaux, jouèrent une comédie, dont cette fille, qui n'avait que douze ans, avait fait presque tous les vers. » Plus tard, quand Richelieu voulut faire jouer une pièce de Scudéry par des enfants, il prit la petite Pascal et l'une des petites Saintot (Tallemant des Réaux, même historiette : *Le Président Paschal et son fils*). Or les « petites Saintot », ce sont les nièces de Dalibray ; les relations de Dalibray et de Pascal sont donc des relations de famille et assez anciennes : raison de plus pour que Pascal n'ait point ignoré les vers, ni les théories ou les contradictions du poète. — L'édition de Tallemant des Réaux donnée par Monmerqué et Paris avait déjà mis en lumière les vers de Dalibray à l'éloge de Pascal.

(1) Sonnet XXXV. — (2) Voir pourtant les *Historiettes* de Tallemant, éd. Monmerqué, t. III, p. 290.

Si c'est Phœbus qui trotte à l'entour de la Terre,
Ou la Terre en son lieu qui roule dans les Cieux,
Cher Pailleur, tu le sçais, et tes soins glorieux
T'ont rendu vieux Soldat en cette vieille guerre (1).

Le Pailleur avait peut-être composé, en tout cas il avait fait lire à Dalibray un livre où le mouvement de la terre était prouvé :

Si bien que, cher Pailleur, dessus ces fondemens (2),
J'ose aussi dementir mes propres sentimens,
Me rangeant du parti que propose ce Livre (3).

Le Pailleur — si je comprends bien — avait exposé cette théorie à une « Dame sçavante et divine et dont le sang vaut bien celuy de Juppiter », à « la subtile et docte Maréchale » de Thémines. D'après ses instructions, sans doute, elle avait fait construire un appareil qui permettait de démontrer expérimentalement le mouvement de la terre et les positions respectives de la terre et du soleil.

De sa main, de sa main, dis-je, toute-puissante,
Elle a fait que la Terre a roulé devant moy,
La Terre que l'on dit si lourde et si pesante,
Tandis que le Soleil ne se tournoit qu'en soy.

Selon qu'elle en estoit plus proche ou plus distante
Ou l'Hyver ou l'Eté nous imposoient la loy,
Et des Globes errans qui trompent notre foy
La course n'estoit plus trop legere ou trop lente.

Contemplant les effets d'une telle Beauté,
Je pensois voir en terre une Divinité
Se joüant elle-mesme à ses propres ouvrages (4)...

D'après Le Pailleur, donc, Dalibray expose toutes les raisons qui militent en faveur de la théorie de Copernic et

(1) Sonnet I. — (2) L'illusion démontrée du passager qui voit fuir les rives quand le bateau marche. — (3) Sonnet II — (4) Sonnet XX.

réfute les objections. C'est en vain que les sens nous déçoivent et nous montrent le soleil tournant autour de la terre : il y a là une illusion sans valeur, comme celle de l'homme ivre pour qui tout chancelle, ou du voyageur qui, d'un bateau en marche, voit les rives courir (1). De grands savants, Pythagore, Numa, Héraclite, Platon « desja vieux », Hippocrate ont enfin su découvrir et mettre en lumière

Ces mystères qu'à peine on peut croire à cette heure (2).

Il est inutile de discuter avec les railleurs qui n'opposent à Copernic que de vaines plaisanteries (3). Mais on se heurte à des adversaires bien plus respectables : les écrivains inspirés des Livres saints. L'opposition, selon Dalibray, n'est qu'apparente :

S'il semble en quelques lieux que les S. S. Secretaires
Vueillent nous renverser par leur authorité,
En d'autres on les void prendre l'autre costé,
Et s'expliquer pour nous en paroles tres-claires.

Aussi ce que Dieu fit, et ce qu'il a dicté
Ne se trouveroient pas l'un à l'autre contraires ;
La Nature est un Livre où de sa Majesté
S'exprimerent au vif les Ordres necessaires.

Ils sont pourtant par tout cachez profondement ;
Et ce souverain Maistre a voulu seulement
Nous rendre joüyssans de l'éternelle joye ;

Il nous enseigne à faire et non pas à parler,
Aimant mieux que du Ciel nous soyons dans la voye
Que d'en bien discourir et de n'y pas aller (4).

Malgré cette exégèse, Dalibray sent bien que la révélation mal comprise empêchera l'adhésion de beaucoup. Il insiste

(1) Sonnets I et II. — (2) Sonnet III. — (3) Sonnet IV. — (4) Sonnet V.

donc. Dieu n'interdit pas la recherche scientifique et ne veut nullement empêcher les hommes

De connoistre icy-bas le doigt du Tout-Puissant ;

au contraire, il favorise cette curiosité innocente,

Et laisse deviner l'Ouvrier par la Statüe.

Mais notre esprit est faible, et, quand il découvre Dieu, il reste ébloui :

Sa gloire nous opprime et sa clarté nous tüe.

Il a donc fallu que la révélation nous vînt en aide : la foi a dû s'accommoder à la faiblesse de l'intelligence humaine,

De peur qu'en combattant les sentiments vulgaires,
De ce qu'elle revele on fist quelque refus (1).

Les exemples de cette « adaptation » abondent :

Ainsi pour contenter un peuple trop charnel
L'on peint Dieu repenty, l'on le met en colère,
On luy donne des bras afin de nous défaire,
On luy donne des pieds, quoy qu'il n'ait rien de tel.

C'est de la même manière encore qu'il faut entendre le terme de « grands flambeaux » appliqué, dans les Livres saints, au soleil et à la lune. La lune est « un des moindres feux des Cieux » ; mais il n'y a là qu'une façon de parler conforme à l'opinion commune, etc. (2).

Ainsi Dalibray s'escrime contre ses adversaires. Mais il voudrait bien n'être point seul à soutenir la lutte pour la vérité. Pourquoi Le Pailleur — qui n'ignore point l'art des vers — reste-t-il muet ?

(1) Sonnet VI. — « En combattant » se rapporte à « elle » et non au sujet de « fist », comme l'exigerait la syntaxe actuelle. — (2) Sonnet VII.

Loin de vouloir convaincre et le Pape et son Nonce,
Montrant que cet advis ne combat point la foy,
Il reste sans parole (1)...

Le poète est donc obligé de se tirer seul d'affaire et de réfuter encore les autres objections qu'on puise dans l'Ecriture. On lui oppose l'épisode de Josué. Mais justement ce miracle est très difficile à expliquer dans la théorie traditionnelle. On dit que le soleil s'est arrêté « dans le milieu des cieux » :

Loin de rendre par là le jour plus spacieux,
Il l'eut rendu plus court, estant sans resistance,
Car du premier Mouvant l'extreme violence,
D'un plus rapide cours l'eut soustrait à nos yeux.

D'autre part, comment pouvait-il paraître *au milieu* des cieux ? Josué ne l'a évidemment retenu qu'à la tombée du jour, quand il était « prest de choir soubs l'horizon ». Enfin les cieux qui sont « d'une figure ronde » ne sauraient avoir d'autre milieu que le centre du monde. Autant de difficultés que rencontrent les partisans de l'immobilité de la terre (2). En vain cherchent-ils à rendre compte du miracle ; leurs explications sont inadmissibles, contradictoires, ou même impies : n'y a-t-il pas des « méchans » qui n'y voient qu'une simple illusion (3) ? Il ne reste qu'un moyen de sortir d'embarras : c'est d'admettre la théorie nouvelle : alors tout devient clair et s'explique de soi-même. Le soleil est au centre du monde ; il tourne sur lui-même comme le démontrent

Les taches que dans luy l'on void faire la ronde ;

il entraîne avec lui les « sept Globes errans ». Supposons qu'il s'arrête ; non seulement le jour est prolongé, mais la course de ces globes s'arrête également. C'est tout à fait ce que dit l'Écriture :

(1) Sonnet VIII. — (2) Sonnet IX. — (3) Sonnet X.

La lune, comme on lit, fut arrestée aussi (1).

Dalibray, tout heureux de sa victoire, invite sa Muse à festoyer et à célébrer, le verre en main, le jour des Rois (2). Puis, ayant repris haleine, les graves objections religieuses écartées, il continue sa démonstration. Et d'abord, la théorie de Copernic est la plus vraisemblable.

Chacun juge-t'il pas qu'il est plus raisonnable
De placer au milieu de ce vaste Univers,
Comme au lieu le plus propre et le plus convenable,
Ce qui doibt faire voir tant d'ornemens divers ?

C'est ainsi que dans une salle, on met la lumière au milieu pour en éclairer tous les coins (3); c'est ainsi qu'était illuminée la chambre de la maréchale de Thémines, quand on y a joué *Méléagre*, la tragédie de Benserade (4). C'est donc le soleil qui siège au centre du monde et le meut tout entier. Dalibray, plein d'enthousiasme, l'invoque :

Lumiere qui voids tout, Flambeau du Firmament,
Cœur du Monde, apprends nous de quels mots assez dignes
Nous te reconnoistrons de ces faveurs insignes
Que l'homme de ta part reçoit incessamment.

C'est toy qui fais meurir et nos bleds et nos vignes,
Toy dont nous empruntons et jour et mouvement,
Toy qui donnes la force à notre entendement,
Toy qui conduis la main qui va traçant ces lignes.

C'est toi qui, malgré leur poids, meus d'une course agile

Dans le vague de l'Air, la Terre et ces grands Corps.

Il est donc juste que tu restes immobile :

Vrayment, c'est la raison, qu'espanchant ta vigueur,
Tu te reposes, toy, par qui tout est mobile,
Au moins à la façon que repose le Cœur (5).

(1) Sonnet XI. — (2) Sonnet XII. — (3) Sonnet XIII. — (4) Sonnet XIV. — (5) Sonnet XV.

Dalibray invoque en faveur du mouvement de la terre des raisons de convenance :

> Et puis seroit-ce pas un acte bien estrange
> Que le lieu du repos se meust incessamment,
> Non la Terre, où toujours chaque chose se change (1) ?

Et celui est une occasion de tirer de la vue du monde les leçons morales les plus pures et les plus chrétiennes (2). Telle est l'importance de ces doctrines que Dalibray — par un scrupule délicat — n'en veut point usurper la gloire. C'est Uranie et Calliope qui la lui ont révélée. Ou plutôt, non, c'est la savante maréchale (3) ; c'est elle qui a devant lui démontré expérimentalement le mouvement de la terre (4).

Cette première série de sonnets, — vingt en tout, — Dalibray les envoya à son ami et maître en astronomie, non sans le menacer de vingt autres. Il va de soi que Le Pailleur n'eut rien de plus pressé que de les faire lire à la maréchale — à laquelle ils sont visiblement destinés. La nouvelle série donc commence par une feinte protestation : c'est le fait d'un ami déloyal que de montrer ces vers « froids et peu curieux » à une Dame si savante ; heureusement, elle n'a pas moins de bonté que de science (5).

Très fier, en réalité, d'avoir été lu par la maréchale, Dalibray poursuit sa démonstration : Si la terre tournait, dit-on, une partie que l'on en arrache, une pierre, une motte, jetées en l'air, devraient également se mouvoir d'un mouvement circulaire. Le poète le nie : la pesanteur les ramène tout droit à terre, et d'ailleurs la partie n'a pas nécessairement les mêmes propriétés ou les mêmes puissances que le tout : le soldat, par exemple, marche ; si un boulet emporte sa jambe, son pied tombe à terre et reste immobile (6). Mais les adversaires ne s'en tiennent point

(1) Sonnet XVI. — (2) Sonnets XVII et XVIII, reproduits dans les *Méditations sur la croix*. — (3) Sonnet XIX. — (4) Sonnet XX. — (5) Sonnet XXI. — (6) Sonnet XXII.

là. Si la terre tournait, disent-ils, les édifices qui reposent sur elle devraient être projetés par son mouvement ; si la terre tournait, le ballon lancé en l'air devrait retomber ailleurs qu'au point d'où il a été lancé ; si la terre tournait, l'oiseau qui vole en sens inverse de son mouvement devrait sembler aller plus vite, le boulet lancé en sens inverse de son mouvement devrait aller plus loin (1). Dalibray s'ingénie à répondre. D'abord, en ce qui concerne les édifices, la théorie de la terre immobile se heurte à une grave difficulté : on ne comprend pas comment les palais qui sont « soubs l'horizon » ne tombent pas, car la raison que l'on invoque — de l'attraction au centre de la terre — est « sottement inventée ». L'autre doctrine esquive cette objection. La terre tourne,

> Portant avecques soy ses Palais et ses Tours ;

c'est un fait que prouve l'expérience commune :

> Dans un cerceau roulant le mesme se contemple
> Dont sans choir, une pierre accompagne le cours (2).

Quant au ballon lancé, qui retombe au même endroit,

> Ou c'est qu'avec la Terre un air emeu l'emporte,
> Ou que l'impression de la Terre est si forte
> Qu'elle se communique au bras qui le jettroit ;

une masse, qui tombe du haut d'un mât, ne tombe-t-elle pas à la même place, que le vaisseau marche ou soit arrêté ? Il n'en va pas autrement pour l'oiseau ou le boulet : un sauteur franchit la même distance sur un bateau en marche, soit qu'il saute dans le sens du mouvement, soit qu'il saute en sens opposé (3). Le mouvement de la terre peut donc exister sans que nous nous en apercevions. Quoique la terre

(1) Sonnet XXIII. — (2) Sonnet XXIV. — (3) Sonnet XXV.

Pour accomplir un an dans un grand cercle roule,
Mais pour donner le jour, roule en soy tous les jours,
Cela n'est pas sensible à celuy qui la foule,
L'œil humain ne sçauroit en discerner le cours.

Et comme elle se meut toujours selon le même axe, rien ne paraît changé à la hauteur du pôle : rien, par conséquent, ne nous révèle sa course (1). Reste enfin l'objection tirée de je ne sais quel « Feu » dont on suppose l'existence « soubs le ciel » et qui ne se concilierait point avec le mouvement de la terre. Mais ce feu n'existe pas : c'est une hypothèse inutile ; c'est une hypothèse fausse, comme le démontrent des considérations d'optique (2). Croyons-en plutôt l'Écriture, qui place le feu au centre de la terre :

Suivons plutôt d'un Dieu les saintes veritez
Et disons que le Feu loge au sein de la Terre.

C'est de là qu'il anime le monde entier ; c'est là qu'il forme l'enfer :

Là ce juste vangeur de nos iniquitez
Aux Esprits criminels livre à jamais la guerre ;

c'est de là qu'il cause les tremblements de terre ; c'est de là peut-être qu'il provoque le flux et le reflux (3). Néanmoins ce dernier phénomène s'expliquerait mieux par les mouvements complexes de la terre (4).

Pendant que Dalibray s'escrimait ainsi, Le Pailleur composait sa réponse à la première série de sonnets qu'il avait reçus :

Enfin, tu m'as trop provoqué,
Dalibray, je me sens piqué
De vingt sonnets dont tu m'agasses
Et de vingt dont tu me menasses...

(1) Sonnet XXVI. — (2) Sonnet XXVII. — (3) Sonnet XXVIII. — (4) Sonnet XXIV.

Seulement, ce qui est curieux, il esquivait toute réponse précise :

Mais n'atten pas que je conteste
Si ce flambeau qu'on dit celeste
Se meut, ou s'il ne se meut point ;
Ma Muse est trop courte d'un point
Pour toucher un si haut mystère ;
Il suffit que je le revere
Et qu'en suspendant humblement
Sur ce sujet mon jugement,
Seulement je te fasse entendre
La raison qui le fait suspendre.

Les Égyptiens et les anciens mages furent, dit-on, les premiers qui aient cru que le soleil se mouvait dans les cieux. Pythagore, Aristarque et leurs disciples, au contraire, ont soutenu que le soleil est fixe au centre de l'univers et que la terre tourne autour de lui. Qui a raison ?

Lequel dit mal, lequel dit bien,
Cher Dalibray, je n'en scay rien.

Sans doute chaque parti a ses raisons ; chacun d'eux s'appuie sur des calculs ; mais aucun n'est convaincant.

Plustôt, la convenance belle
Que ce calcul fait voir en eux
Me feroit suivre tous les deux,
Si j'ignorois ce que l'on pose
Qu'un seul effet n'a qu'une cause (1).

Ah ! si Le Pailleur pouvait passer trente ou quarante ans seulement au ciel, à son retour il révélerait bien des choses à son ami :

Et lors sans doute tu croirois
Que ceste celeste apparence
N'est rien moins que ce que l'on pense.

(1) Nous avons vu Pascal nier ce principe dans sa lettre au P. Noël.

Mais c'est impossible : Dieu ne permet pas que ces secrets soient divulgués :

Ce Dieu jaloux ne permet pas
Que nous qui sommes icy-bas,
Ayons de là hault cognoissance ;
Il s'en reserve la science
Dedans ses precieux tresors,
Et croy qu'il ne forma nos corps
De l'eau meslée à de la terre,
Que pour nous monstrer qu'il resserre
L'effort de nos raisonnemens
Dans l'enclos de ces Élemens.

D'ailleurs Le Pailleur a toujours fait profession d'ignorance : assurément son ami n'a pu lui poser sérieusement de telles questions.

Non, non, ta raison est trop pure
Pour me faire une telle injure :
Je sçay que tu ne m'as escript
Que pour esgayer ton esprit,
Et que tu ris comme moy-mesme
De ces Lettrez à face blesme,

qui par leurs allures et leurs grimaces essayent de se faire passer pour de grands clercs. Non, cette vaine science n'est rien :

En un bon Livre il est escript
Bien-heureux les pauvres d'esprit ;

et si nos premiers parents eussent su rester dans leur ignorance, les hommes ne seraient point pécheurs. Le Pailleur ne sait qu'une chose, c'est qu'il ne sait rien ; il ne poursuivra pas la science,

Ceste Courtisanne d'esprits.

Il n'aime que l'Ignorance, bienfaisante divinité,

Qui me donne la liberté
De tout penser et de tout dire.

Alors c'est un hymne badin en l'honneur de l'Ignorance, « douce mère du repos », « commencement de la Sagesse » : elle seule rend les hommes heureux ; elle seule assure au vulgaire ses vertus ; elle le maintient dans la soumission aux pouvoirs matériels et spirituels :

La debonnaire conscience,
La simple et facile croyance,
Sont les plus communes vertus
Dont tes sujets sont revestus...
L'impie et perfide Heresie
Vient-elle de leur fantaisie ?
Les troubles et les factions
Sont-ce de leurs inventions ?
Non, non, par leurs obéissances
Ils reconnoissent les Puissances
Qui disposent de leur destin
Et vont tousjours leur grand chemin.

Laissons donc là toute préoccupation de science, continue Le Pailleur ; allons faire bombance au cabaret ; nous y entendrons chanter ta sœur avec ses filles ; puis nous irons en troupe nous divertir à la foire Saint-Germain.

A cette réponse, Dalibray s'extasie. Il admire la docte ignorance de son ami et rit de cet éloge enthousiaste du Royaume des Sots (1). Il approuve fort la proposition d'aller boire et de demander à l'hôte la grillade,

La tranche de jambon avecques la salade
Pour Pailleur, Bensseradde et le gros Dalibray (2).

En attendant, les convives iront faire un tour au Palais de la Reine et en contempler les beautés (3). Cependant il en tient pour son idée, et, par un détour, il revient à son

(1) Sonnet XXX. — (2) Sonnet XXXI. — (3) Sonnet XXXII.

sujet. Puisque Le Pailleur propose de visiter la foire Saint-Germain, qu'ils y aillent donc ensemble et que, dans quelque « Lunette aux passans étalée », — la lunette que Galilée vient d'inventer — ils examinent les cieux :

> Par elle, m'approchant de ces Corps radieux,
> Je veux faire la nique à l'erreur de nos yeux,
> Et prétends retrancher leur trompeuse apparence (1).

On y verra les astres ; on y apprendra leur nature et la loi de leur mouvement : on saura que le soleil est immobile et que les planètes se meuvent autour de lui.

> Le Firmament est ferme et de luy-mesme éclaire ;
> Ces six Corps ont besoin du commun Luminaire,
> Et se trouvent tousjours dedans le mouvement ;
>
> Ils ont comme la Terre une essence imparfaite :
> Chacun d'eux est donc Terre, et la nostre est Planete,
> Et le Soleil ne bouge avec le firmament (2).

Ainsi Dalibray, malgré le scepticisme affecté par le Pailleur, maintient une fois de plus sa théorie. C'est la véritable conclusion de son poème. Il y coud cependant un petit épilogue : ne faut-il pas arriver au nombre de quarante sonnets qu'il s'est imposé d'avance ? Après avoir rappelé les savants travaux de son ami (3), il s'étonne que Le Pailleur veuille s'en tenir à l'étude des éléments matériels dont est formé l'homme. La raison qu'il en donne est insuffisante :

> Notre corps, pour revivre, en terre fut semé,
> Ainsi qu'apprend la Foy qui jamais ne suborne ;

et d'ailleurs

> L'Esprit est immortel, dont l'homme est animé.

(1) Sonnet XXXIII. — (2) Sonnet XXXIV. — (3) Sonnet XXXV.

Il est donc juste que l'homme étudie aussi le ciel, ce lieu de sa véritable naissance (1) ; qu'il recherche quelle est la réelle grandeur des astres ; qu'il discute sur ce point les opinions des anciens philosophes (2) ; qu'il corrige les indications trompeuses des sens ; qu'il use pour cette enquête des instruments que lui offre Galilée (3). Mais ce sont là des problèmes nouveaux et que Dalibray ne saurait traiter. Il a fini ce qu'il s'était proposé ; il touche au but, il s'arrête : puisque

la rive est si prochaine,
J'y saute d'un plein saut avec un joyeux bruit.

Il n'a pas perdu sa peine : il a distrait Le Pailleur (4) ; il a célébré le soleil, père du bon vin, qui fait tourner la tête des hommes, comme le soleil fait tourner la terre (5) !

Mon intention n'est pas d'examiner la valeur scientifique des arguments de Dalibray, ni de confronter son astronomie et sa physique avec l'astronomie et la physique actuelles. Je ne veux pas non plus apprécier le mérite littéraire de ses vers inégalement heureux — et encore bien moins discuter le mérite des vers de mirliton où Le Pailleur s'est évertué (6). Dans les quarante sonnets et dans la *Response*, comme dans la *Méditation sur la croix*, je ne veux voir ici qu'un document pour l'histoire des idées. Il me paraît singulièrement curieux.

Le Pailleur n'était pas le premier venu. Mathématicien autodidacte (7), à la fois géomètre, astronome, musicien (8), son mérite personnel lui donnait de l'autorité. Ami d'Étienne et de Blaise Pascal, mêlé à ce groupe de savants

(1) Sonnet XXXVI. — (2) Sonnet XXXVII. — (3) Sonnet XXXVIII. — (4) Sonnet XXXXIX. — (5) Sonnet XI. — (6) « Il faisoit des espitres burlesques fort naturelles. » (Tallemant.) — (7) « Il s'estoit adonné aux mathematiques dez son enfance : il les apprit tout seul. Il n'avoit que vingt-neuf solz quand il commença à lire les livres de cette science, et il eschangeoit les livres à mesure qu'il les lisoit. » (*Ibid.*) — (8) Il « estoit fort sçavant dans la musique ancienne et moderne. Il l'avoit apprise comme une partie des mathematiques ». (*Ibid.*)

qui formèrent l'Académie des sciences, il faisait partie d'un milieu d' « honnêtes gens » des plus considérés. Attaché à la personne de la maréchale de Thémines, chez qui « il demeura jusqu'à sa mort sans gages ny appointemens, mais seulement comme un amy de la maison » (1), il tirait un certain prestige de l'amicale protection de cette grande dame. Voilà l'homme qui a cru vraie la doctrine de Copernic, qui l'a étudiée, établie sur de solides raisons, répandue autour de lui. Il y a intéressé la maréchale : c'est assurément sous sa direction qu'elle a tenté ses expériences et d'après ses avis qu'elle a fait établir dans son salon ses appareils à démonstrations astronomiques. Il y a intéressé Dalibray : c'est lui qui fut son professeur et qui lui a évidemment fourni tous les arguments que nous avons lus. Il a peut-être écrit un livre sur la question (2) ; en tout cas, il a contribué à en faire connaître un, et il est hors de doute que ce livre était entièrement favorable à la nouvelle théorie. — Or quand le poète s'amuse à mettre en vers les doctrines de son maître, voilà que le maître s'esquive. A travers ses restrictions, on devine quelle est son opinion véritable :

ceste celeste apparence
N'est rien moins que ce que l'on pense.

Mais il n'en veut absolument pas convenir. Il se réfugie dans l'ignorance : il ne sait rien ; il n'est pas capable de résoudre ces questions. Et au milieu de son éloge badin de la vie incurieuse et oisive, il met avec soin les professions de foi les plus orthodoxes et les plus pieuses. Il va même plus loin : il ne veut pas qu'on prenne un instant au sérieux les paroles de son ami ; ce n'est qu'une plaisanterie, un jeu :

Je sçay que tu ne m'as escript
Que pour esgayer ton esprit.

(1) Tallemant.— (2) « Il avoit escrit assez de choses, mais il n'a daigné rien donner. » (Tallemant.) — Voir le 1er sonnet.

Qu'est-ce à dire ? C'est qu'il a peur d'être compromis. Répandre sa théorie, oralement, dans un petit cercle, soit ! Mais voir ses raisonnements mis en vers — destinés par conséquent au public, car quel poète est capable de celer ses chefs-d'œuvre ? — voilà qui est grave. Le Pailleur veut tirer son épingle du jeu — et il la tire très nettement, au plus tôt.

Et Dalibray lui-même — qui paraît plus hardi — ne l'est pourtant pas autant qu'on le croirait d'abord. On a remarqué sans doute — j'ai pris soin de reproduire ces passages — avec quelle insistance il proclame son orthodoxie, avec quel art il tire à lui l'Écriture sainte, avec quelle habileté il retourne contre ses adversaires les textes sacrés qu'ils lui prétendaient opposer. On a remarqué aussi qu'il s'y représente comme un simple étudiant, un novice, incapable de résoudre par lui-même des questions si difficiles, et qui se fait l'écho d'un savant comme Le Pailleur, d'une dame illustre et docte comme la maréchale. On a remarqué enfin que le nom seul de *Vers bachiques* couvre et excuse toutes ses hardiesses. Il insiste un peu là-dessus dans sa Préface : « Je serois blamable, si j'avois entrepris d'escrire du mouvement de la terre en vers, et encore en Sonnets. Cela se fit par une gayeté et fureur de jeunesse, qui n'est gueres moins aveugle que celle du vin, qui fait l'entrée du Poeme, et qui s'y mesle quelquefois. C'est pourquoy j'ay mis ces Vers au rang des Burlesques et Bachiques ; afin aussi de les relever et conclure par un ouvrage dont la matiere fust au moins serieuse, si la façon ne l'estoit tousjours... Pour le moins ne pouvois-je pas me servir d'une raillerie plus propre que celle du vin, qui nous pousse à parler hardiment des matières les plus sublimes : et puisque nous en sommes sur le Burlesque, je diray en riant qu'il doit bien estre permis de discourir dans le vin, des Astres et du Mouvement de la Terre ; n'est-ce pas le vin qui monstre des Estoilles en plein jour, et qui nous fait paraistre que tout tourne ?... »

Après cela, il est bien difficile de s'indigner contre l'audace de Dalibray : ses intentions sont excellentes ; son incompétence l'excuse ; et d'ailleurs tous ces sonnets ne sont qu'un simple exercice littéraire, un pur jeu d'esprit !

Eh bien, *tant de précautions ne lui ont point encore suffi.* Il en est venu à une rétractation complète. Quelque temps après (1), dans une « celebre assemblée », — chez la même

(1) Ni les sonnets *Sur le mouvement de la terre* ni les *Méditations sur la croix* ne sont datés. Ils ont paru en même temps, dans le recueil publié en 1653 sous le titre *Œuvres poétiques du sieur Dalibray* : les quarante sonnets dans la première partie intitulée *Vers bachiques*, les *Méditations* dans la sixième partie intitulée *Opuscules chrétiens*. Mais les *Opuscules chrétiens* paraissent appartenir à la seconde partie de la vie de Dalibray et les *Vers bachiques* à la première. Pour ce qui est des sonnets sur le mouvement de la terre en particulier, Dalibray nous le dit formellement : « Cela se fit par une gayeté et fureur de *jeunesse* qui n'est gueres moins aveugle que celle du vin. » (Préface des *Vers bachiques*.) Si dans sa jeunesse il a écrit en faveur du mouvement de la terre, la conférence où il soutient le contraire doit donc être postérieure.

Toutefois il y a une difficulté. Deux sonnets se retrouvent identiques et dans les *Méditations* et dans la série des quarante, où ils portent les numéros XVII et XVIII. Dalibray, dans sa Préface — dans la même préface où il allègue la « fureur de jeunesse » — s'en excuse au lecteur en ces termes : « Tu me pardonneras... quelques vers qui sont entrez parmi ceux du mouvement de la Terre, et *qui avaient paru ailleurs* dans le volume que je te donne. Cela n'est pourtant pas sans exemple ; ayant tousjours esté permis de se servir de son bien diversement. » *Qui avoient paru ailleurs* ne peut désigner que les *Méditations* : elles sont donc antérieures ? — Je vois trois explications possibles. 1° Dalibray veut parler de la divulgation orale qui a été faite de ces sonnets quand il a prononcé sa conférence. Mais le mot *paru* semble impliquer une impression. 2° Il veut parler d'une édition séparée des *Méditations*, publiée avant 1653. Mais il m'a été impossible d'en trouver trace. 3° Chacune des six parties de son recueil a un faux-titre, une préface, une pagination spéciales. C'est qu'il les aura fait tirer séparément, quoique vers la même époque, et qu'il les aura réunies après coup sous une couverture commune. La sixième partie — qui porte à la dernière page le privilège — aura paru la première, afin que le privilège empêchât toute fraude en ce qui concerne les cinq autres parties. Voilà pourquoi les *Méditations*, qui sont dans cette sixième partie, sont données comme antérieures aux sonnets *Sur le mouvement de la terre*, qui terminent la première partie. C'est cette hypothèse-ci qui me paraît préférable. Mais, dans toutes, on remarquera que Dalibray parle de la *publication* et non de la *composition* de ses vers. Les *Méditations*, bien qu'écrites après les sonnets rédigés dans la « fureur de jeunesse », ont pu être imprimées avant. Et la difficulté disparaît.

Si Dalibray seul était en cause, on pourrait encore supposer une pure et simple contradiction simultanée. Ecrivant à des amis sûrs, libres

maréchale de Thémines, selon toute apparence, — il eut occasion de faire une conférence sur un sujet pieux : *Méditations sur la croix*. Il y célébrait l'ordre parfait du monde : « ordre tres-juste, ajoutait-il, puis qu'il donne à chaque chose plus ou moins de mouvement et de repos selon sa nature : Ainsi la Terre qui n'est qu'une masse grossiere et pesante, ne se remüe point ; ainsi le Ciel qui est d'une simple essence, aussi bien que nostre esprit qui en vient, et qui ont esté créez l'un pour l'autre, sont et doivent estre en perpetuelle agitation :

Sur Terre comme au Ciel ton vouloir s'accomplisse,
Grand Dieu, maistre absolu de la Terre et des Cieux,
Et que, puisque le Ciel n'est jamais ocieux,
Mon ame à son exemple incessamment agisse.

Mais. ainsi que du Ciel meu d'une main divine
Les globes spacieux ne roulent que pour moy,
Qu'aussi mes mouvemens pleins de zele et de foy
Tendent tous vers le Ciel lieu de mon origine.

Que la Terre elle seule aille considerant
Les divers tours du Ciel dessus elle courant,
Sans jamais s'éveiller de sa lourde paresse :

Chose estrange à penser ! qu'un lieu de changement
Luy mesme ne soit point subjet au mouvement
Et qu'un lieu de repos soit agité sans cesse !

chose estrange, et neantmoins qui semble bien raisonnable puis que s'il est vray que le mouvement se doit faire sur ce qui est immobile, le repos se doibt trouver par consequent au lieu qui sera en perpetuel branle. »

d'esprit, et prenant d'ailleurs par prudence un ton peu sérieux, il aurait exprimé sa véritable pensée. Parlant en public, devant un auditoire dévot, il se serait conformé à l'opinion courante. Mais il faudrait alors admettre que la maréchale de Thémines — à laquelle les sonnets sont destinés réellement et chez qui la conférence fut prononcée — ait été complice de ces ruses. J'aime mieux croire qu'il y a eu chez elle, comme chez Dalibray, changement d'opinion.

Voilà qui est singulièrement net, et la palinodie ne laisse rien à désirer. Mais Dalibray la renforce encore. Il ne se contente pas de réfuter ici toutes les raisons de convenance qu'il invoquait jadis en faveur de l'immobilité du soleil ; les belles leçons de morale chrétienne qu'il tirait alors de la doctrine de Copernic, il les tire maintenant — d'une manière tout aussi aisée — de la doctrine traditionnelle. Il prend tels quels les deux sonnets XVII et XVIII de sa série *Sur le mouvement de la terre* et il les insère dans les *Méditations.*

> Que si ma voix osoit, d'un saint zèle animée,
> Detester en passant l'erreur qui nous séduit,
> O peuples, m'écrirois-je, en quelle espaisse nuit
> Votre veüe à present reste-t'elle fermée ? etc.

Devant ce pieux auditoire et sur ce sujet pieux, c'est une véritable abjuration des théories d'autrefois.

Je doute que des arguments d'ordre purement scientifique aient été assez puissants pour ébranler l'opinion de Le Pailleur ou pour changer du tout au tout la créance de Dalibray. Il n'y a qu'une explication possible : la théorie de Copernic sentait le fagot et ces hommes prudents se turent ou se rétractèrent. — Et c'est pourquoi sans doute Pascal n'a pas adopté la théorie de Copernic.

Entendons-nous. Je ne suppose pas qu'il se soit laissé effrayer comme Le Pailleur et Dalibray. Il n'est point de ceux qu'une timidité de ce genre ait pu contraindre à taire ou à renier son opinion. Il n'a nullement hésité à réfuter, quand il l'a crue fausse, la théorie de l'horreur du vide, malgré sa longue antiquité et le consentement universel qui la rendaient vénérable. Sur la théorie de Copernic elle-même, il s'est expliqué très nettement, et nous l'avons vu affirmer que les décrets de Rome ne l'empêcheraient point de l'adopter, si elle lui paraissait démontrée. Mais si elle ne lui a point paru démontrée, c'est un peu à cause de l'atti-

tude de ses amis. L'un, — le plus savant, — après de longues études, déclare qu'il reste dans le doute ; l'autre, — qui ne fut que disciple, mais disciple enthousiaste, — confesse s'être trompé. Dans ces conditions, puisque Pascal n'a plus ni le temps ni le goût de contrôler par lui-même ces théories scientifiques, il est naturel qu'il ait suivi sur ce point et l'opinion commune et l'interprétation la plus autorisée de l'Écriture sainte. Les sonnets de Dalibray et la « Response » de Le Pailleur fournissent ainsi un assez curieux commentaire aux pensées *Cachot* et *Disproportion de l'homme*, comme à la *Préface* du *Traité du vide* (1).

G. Michaut.

(1) Cette étude est écrite depuis de longs mois. Voir ce que M. Brunschvicg dit sur la même question dans son excellente édition des premiers écrits de Pascal (I, p. 115-121). Il croit reconnaître — et la remarque est d'importance — chez Dalibray, chez Le Pailleur, et dans tout le milieu où vécut Pascal enfant et jeune homme, des traces de la philosophie de Montaigne

ERRATUM

De l'article intitulé : *Deux lettres inédites de Lacordaire.*

N° de septembre 1908, p. 568, ligne 6, au lieu de *dix-huit religieuses*, lisez : *dix-huit religieux.*

Un dénouement inédit du " Pinto " de Népomucène Lemercier

Pinto a été représenté pour la première fois au Théâtre-Français, le 1er germinal an VIII (22 mars 1800), par Talma, Mlle Mars aînée Mlle Mars cadette, etc... Cette comédie historique, je dirais presque ce drame, a été célèbre : elle est restée une date dans l'histoire du théâtre, à cette période si curieuse où des germes romantiques apparaissent dans le classicisme qui se décompose. Il est trop tard pour célébrer son centenaire, mais on pourrait la reprendre en matinée. Elle n'a pas trop vieilli. Elle est intéressante à la lecture, amusante parfois.

On connaît le sujet de la pièce : nous sommes en Portugal vers le milieu du dix-septième siècle : *Pinto*, secrétaire du duc de Bragance, pousse son maître à conspirer contre les Espagnols, possesseurs du pays, et représentés par la vice-reine, le secrétaire d'Etat Vasconcellos, l'amiral Lopez, Ozorio, l'archevêque de Bragues. Le duc a pour lui sa femme, quelques conjurés ou spadassins, le moine Santonelle, et surtout le génie de l'intrigue dans la personne de Pinto, petit-cousin de Figaro. Entre les deux partis, une coquette, dame de compagnie de la vice-reine, courtisée par *Pinto*. Au dénouement, les Espagnols sont chassés : Vasconcellos, pris dans une armoire, se « défenestre » lui-même ; le duc de Bragance devient roi de Portugal.

Dans un recueil factice des œuvres de Lemercier, arrangé par l'auteur lui-même, on trouve au dernier acte, à la fin de la scène VII, du *Pinto* imprimé, cette note de l'écriture de Népomucène : « Les variantes de cet acte sont manuscrites à la fin de ce volume ; l'acte est ici tel qu'il a été représenté au théâtre, et on le trouvera, là, tel qu'il doit être. »

Voici ces variantes, et la fin de l'acte inédite, telle que la voulait Lemercier : j'ai simplement imprimé en italiques les passages qu'il avait conservés de la première rédaction dans la seconde.

SCÈNE VII

L'Archevêque. — *Mon Dieu ! rassurez-vous ; le calme va renaître. Que Votre Altesse ne se rende pas malade !* La seule précaution à prendre maintenant, c'est de placer une forte garde qui consigne aux portes ceux qui pourraient entrer

ou sortir sans vos ordres suprêmes. Je m'y soumets le premier, Madame, et je donnerai à tous l'exemple de l'obéissance due à Votre Altesse : mais, je le répète, pour Dieu ! qu'elle ne se rende point malade. (*Les personnages sortent.*)

SCÈNE VIII

L'Archevêque et Pietro

L'Archevêque. — Ah ! coquin ! Tu es l'un des agents de M. Pinto !... Oh bien ! oh bien ! tu payeras pour tous, si nous n'en attrapons d'autres... Quoique muet, tu n'es pas sourd, et tu entends ce que cela veut dire... la potence, maraud ! la potence ! ne prétends pas m'échapper... tu ne sortiras d'ici que sous bonne escorte... Ah ! ah ! drôle !... que vient m'annoncer Francisque ?

SCÈNE IX

Les Mêmes, Francisque

Francisque. — Les chefs des rebelles viennent de se présenter à la vice-reine : on relève les sentinelles à toutes les issues. Son Altesse vous en fait prévenir, et vous prie, pour sa sûreté et pour la vôtre, de n'opposer nulle résistance.

L'Archevêque. — Moi, bon Dieu ! contrarier ses vues, rompre ses consignes ! ne lui ai-je pas conseillé moi-même de faire garder le palais ? cela est fort bien : les gardes empêcheront tout mouvement tumultuaire. A merveille ! excellentes mesures !

Francisque. — Vous êtes à présent vous-même aux arrêts dans cette salle.

L'Archevêque. — Comme le voudra Son Altesse : je ne contreviendrai jamais à son autorité légitime... allez, Monsieur, le lui dire de ma part... l'attachement, le respect...

je fais profession... elle sait d'ailleurs... allez, vous dis-je, l'assurer que je me comporterai fidèlement, loyalement, en un mot, convenablement aux circonstances...

SCÈNE X

LES MÊMES, DES GARDES.

L'ARCHEVÊQUE. — Ah ! voici la force armée !... entrez, camarades ! bon, mes amis !... tenez, Monsieur l'officier, emparez-vous de cet homme-là... c'est un suppôt de M. Pinto, nous en rendrons compte. Il vous reste des gens ? Mettez encore deux sentinelles ici... Quelqu'un pourrait s'évader par cette issue... Un soldat de plus à l'entrée du cabinet... bon ! les voilà postés. Veillez exactement, et que personne ne bouge. Je me constitue moi-même votre prisonnier, s'il le faut, tant je respecte l'ordre et le gouvernement établi !... Quel bruit est-ce là ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, ALMADA, MELLO, MENDOCE, CONJURÉS.

TOUS. — *Vivent les Portugais !*

L'ARCHEVÊQUE. — *Pourquoi ces cris ? que voulez-vous ?*

ALMADA. — *Affranchir notre patrie, la soustraire au joug du roi d'Espagne.*

MELLO. — *La maison de Vasconcellos est en feu : on le cherche.*

MENDOCE. — *Nous avons ouvert les prisons d'État.*

ALMADA. — *Vos troupes castillanes sont battues.*

L'ARCHEVÊQUE. — Mais, mais, conçoit-on cette audace ? (La conçoit-on ? supprimé.)

ALMADA. — *Si Son Altesse veut épargner le sang, qu'elle envoie au gouverneur de la citadelle l'ordre de sa reddition.*

L'Archevêque. — *Elle ne le fera point... votre proposition est odieuse... Si vous avez compté sur la faiblesse de son sexe pour la rendre votre complice, renoncez à vos espérances* : moi qui suis mâle, je vous le dis...

Almada, Mello et Mendoce. — *Monsieur !*

L'Archevêque. — *Arrêtez, audacieux ! la citadelle peut foudroyer la ville... On ne cédera pas à des factieux qui, ce soir même, seront châtiés sévèrement..... encore une fois, Messieurs les brigands !*

Almada. — *Imprudent ! taisez-vous. Apprenez que je n'ai qu'à grand'peine obtenu votre grâce... Taisez-vous, si vous aimez la vie.*

L'Archevêque. — *Comment ?* Comment donc ?... mais vous, Monsieur l'officier, et vous, sentinelle, est-ce ainsi que vous faites votre devoir?... deviez-vous laisser forcer votre consigne par ces perturbateurs, et leur permettre ainsi l'entrée du palais?... Je cours de ce pas avertir la vice-reine.

Almada. — Vous êtes ici aux arrêts, de par le roi.

L'Archevêque. — Quoi ?... du roi d'Espagne !

Almada. — Non, du roi de Portugal, duc de Bragance.

L'Archevêque. — Quoi ? ces gardes-là ?...

Almada. — Sont les siens.

L'Archevêque.— Et moi qui, sans m'en douter, prenais le soin de les poser moi-même !

Almada. — C'est le roi de Portugal dont la bonté nous charge de vous retenir, pour votre salut.

L'Archevêque. — Ah ! ah !... comme les choses ont donc tourné !... Tout s'est fait autour de moi sans que je m'en aperçusse... diable ! Mais d'où viennent encore ces gens ci ? Veut-on m'environner d'assassins ?

SCÈNE XII

Les Mêmes, le capitaine Fabricio, Santonello, Alvare.

Le Capitaine. — Non, mais de braves militaires qui vous protègent.

L'Archevêque. — Je veux sortir... je veux me montrer en personne au peuple.

Le Capitaine. — Gardez-vous-en bien.

L'Archevêque. — Eh ! qu'oserait-il me faire ? ma dignité...

Le Capitaine. — Il jetterait votre dignité par les fenêtres.

L'Archevêque. — Mais, mais, conçoit-on une rage pareille ? La conçoit-on ?

Mello. — Ah ! voici le roi ! voici la reine !... vivent Leurs Majestés !

Tous. — Vivent Leurs Majestés !

SCÈNE XIII

Les Mêmes, le duc et la duchesse de Bragance, Pinto, Mme d'Olmar, suite.

Le Duc. — Vos acclamations de joie, mes amis, sont le plus doux prix de mes efforts pour la conquête de votre liberté ! *Braves Portugais ! qui de vous eût permis que l'on souillât l'honneur de ce jour ? Des voix terribles s'élevaient de toutes parts, une foule irritée pressait les portes...* la vice-reine *eut l'aveugle témérité de les ouvrir et de paraître... Oh ! sans mon autorité déjà reconnue, sans mon secours... je m'élance parmi ces furieux, je les écarte, et le ciel qui nous favorise ne veut pas que ma gloire, que votre délivrance soient payées par un forfait.*

L'Archevêque. — *La fortune a donc trahi* la vice-reine !... *Tandis que l'on nous annonçait,* Madame, *la capitulation de votre époux !*

La Duchesse. — *Lui, capituler ! il a su vaincre et se frayer un chemin* jusqu'à la citadelle dont le gouverneur s'est enfin rendu. *Déjà les preuves de sa clémence ont suivi celles de son courage : cependant* il craignit de ne pas maîtriser les *transports excités* au sein du *peuple par sa*

victoire. La multitude, les soldats, menaçaient *hautement la vice-reine... Calmez-vous, Monsieur ;* nous sommes accourus *pour l'arracher à ses dangers. Messieurs, secondez-moi* encore : *mon dessein ne fut jamais* de tirer un profit cruel *des avantages de cette journée. J'eusse même respecté la puissance espagnole si les perfidies de Vasconcellos ne m'avaient contrainte à chercher des défenseurs pour ma famille. Mes périls m'ont appris à courir au-devant de ceux de votre maîtresse.* Elle est en sûreté désormais : on la conduit dans un appartement de la maison royale de Xabregas, à l'extrémité de Lisbonne.

Tous. — Vivent les Portugais !

Pinto. — Eh bien, Sire ? mon zèle a-t-il trompé le duc de Bragance ?

Le Duc. — Qu'est devenu l'ennemi public ? Où s'est caché Vasconcellos ?

Pinto. — Dans le fond d'une armoire, sous des papiers, registres de ses crimes, pièces de la condamnation qu'il a subie.

Le Capitaine. — Les portes de sa maison sont enfoncées, ses meubles brisés... Il est pillé, ruiné, proscrit : on l'a proscrit, on le ruine, on le pille. Bonne représaille !

Pinto. — Cela n'est pas légal, mais juste.

Le Duc. — Et sa personne ?

Santonello. — Une vieille servante effrayée nous a indiqué du doigt sa cachette. Nous l'avons ouverte : il a tenté de se sauver en nous éblouissant de deux coups de pistolet...

Le Capitaine. — Mais moi, ventrebleu ! Je l'ai... ne parlons plus de cela ! Il ne faut s'attrister de ces petites circonstances au dénouement.

Le Duc. — Mes amis, ne craignez pas de me rappeler vos services ; j'acquitterai *ma dette envers vous.* Almada, je vous nomme lieutenant général de mes troupes, et membre de mon conseil.

Almada. — Votre Majesté récompense dignement mon zèle pour le pays.

Le Duc. — Mello, vous êtes grand écuyer ; Mendoce, surintendant de mon palais ; et tous deux aussi de mon conseil.

Mello. — Sire, je n'attendais pas moins de votre générosité.

Mendoce. — Sire, je me félicite d'avoir tout risqué pour votre conservation.

Le Duc. — L'archevêque de Lisbonne est monté à la chambre souveraine de *relation* annoncer au peuple notre victoire et mon avènement au trône. Si je ne fusse resté dans la capitale, c'est à lui que j'eusse confié la régence. Il *vous invite* avec moi, *M. de Bragues, à partager* des *fonctions* que je lui donne *dans le ministère.*

L'Archevêque. — Vous ne vous offenserez point de mon refus... le devoir m'attache à la vice-reine .. votre caractère vertueux m'est connu, et je suis tranquille.

Pinto (*à l'Arch.*). — Çà, Monseigneur, n'êtes-vous pas un peu surpris de cette révolution ?

L'Archevêque. — Pas trop, pas trop .. car, voyez-vous, j'avais dans l'esprit quelque idée de l'événement... Mes pensées parfois sont obscures, vagues .. mais, étant de ma nature méditatif, je perce, je débrouille les nuages à la fin... et dans le fond, j'ai toujours pressenti la chose... Je prévois même encore que tout cela ne durera guère... cela ne peut pas durer... cela ne durera pas.

Pinto. — Fiez-vous là-dessus.

Santonello. — Sire, le plus humble de vos serviteurs ne prétend rien aux biens de ce monde, mais s'il vaquait un petit bénéfice, ne m'oubliez pas.

Le Duc. — Vivez dans l'espérance, et ayez foi en votre seigneur. Quoi ? *vous aussi, Alvare, vous avez marché* ?

Alvare. — *Suis-je jamais le dernier, moi* ? On m'a vu me jeter comme un lion dans la mêlée.

Le Capitaine. — Quelle mêlée ?

Alvare. — Parbleu ! devant la garde espagnole qui faisait un feu du diable !

LE CAPITAINE. — Bah ! de la poudre aux moineaux !... je le sais, j'y étais.

ALVARE. — Et près du corps de garde allemand, c'était un enfer ! On s'y tuait en enragés.

LE CAPITAINE. — Bah ! des riens, des gourmades, des batteries de cabaret !... Je l'ai vu, j'y ai mis le holà.

ALVARE. — Et sous le château ?... N'était-ce pas un vrai carnage ?

LE CAPITAINE. — Quelques frottées... mais bah ! j'en ai bien vu d'autres !

ALVARE. — Sire, je ne me vante pas, mais je me recommande à vous.

LE DUC. — Mon brave, je vous fais camérier et chef des cérémonies.

LE CAPITAINE. — Et moi, Sire ?

LE DUC. — Commandant de mes gardes. Mais toi, Pinto, ne demandes-tu rien dans ce nouveau gouvernement ?

PINTO. — Pas la moindre chose, Sire. Qu'ai-je fait ?

LE DUC. — Tout.

PINTO. — Mon devoir, en vous obéissant.

LE DUC. — Tel est le langage du mérite ! On le doit d'autant plus avancer que sa modestie le tient en arrière, Le secrétaire du duc de Bragance sera le secrétaire intime du roi de Portugal et son premier conseiller.

Mme D'OLMAR. — *Quoi, Pinto ? Vous m'avez* fait mystère de *tout ceci*, à moi !

PINTO. — Que vous dire ? *On ne faisait pas la guerre aux femmes.*

LA DUCHESSE. — Le roi me veut-il donner Mme D'Olmar pour première dame de compagnie ?

LE DUC. — Vous prévenez mes désirs.

Mme D'OLMAR. — Et Vos Majestés comblent tous les miens. Grand merci, Pinto ! N'est-ce pas vous qui me valez cette honorable faveur ?

PINTO. — Un peu, j'imagine. Voyez tous ces gens-là ;

je serai l'artisan de leur fortune comme de la vôtre ; eh bien ! la plupart ne me reconnaîtront plus quand ils seront en place. C'est là le train des cours, et je m'en dépiterais, si je n'étais qu'un sot.

Mme D'OLMAR. — Chut ! Ne faites plus de confidences qu'à votre muet.

PINTO. — Je veux le faire nommer chancelier.

LE DUC. — *Pinto, tu seras à jamais mon ministre le plus cher. Dites à l'amiral qu'il est libre d'aller annoncer à son roi que ce jour l'enrichit par la confiscation de mon duché et de tous mes biens.* Mes enfants, je me sens aujourd'hui votre père. *Félicitez vos frères d'armes; leur courage, que j'ai eu la gloire de guider, s'est emparé du fort qui menaçait Lisbonne et votre liberté.*

PINTO. — *Portugais ! honneur aux guerriers qui nous défendent, aux écrivains qui nous éclairent, et que des lois sages, inaltérables, succèdent aux caprices irréguliers d'une autorité usurpatrice.*

FIN

Si l'on compare ce dénouement inédit à celui qui fut joué au Théâtre-Français, on constate des modifications significatives. Désillusionné par la chasse aux fonctions lucratives en 1830, M. Lemercier nous représente lui aussi la curée des places par les conspirateurs victorieux, même par ceux qui n'ont rien fait, comme le pleutre Alvare.

Exaspéré contre le catholicisme par le triomphe de Chateaubriand et de son école, M. Lemercier aiguise les plaisanteries voltairiennes de sa pièce : le père Santonello joue plus délibérément le rôle d'un simple intrigant, l'archevêque de Bragues celui d'un *minus habens*.

Enfin, froissé dans sa fierté d'auteur par les succès de V. Hugo qui le relèguent dans le troisième dessous du théâtre, Lemercier éteint ses audaces d'antan : pour rapprocher son drame du type classique, il fait rentrer dans la coulisse tout ce qui était en action sur la scène.

On comprendra mieux son état d'esprit en lisant la pièce suivante, également inédite : elle n'est pas tout à fait au point ; le style aurait eu besoin de quelques coups de lime ; mais les idées sont définitives.

Sur les burlesques révolutionnaires en littérature (en 1835).

Quand l'anarchie infecte les esprits,
De la parole elle passe aux écrits.
Des carrefours, tribunes aux harangues,
Des cabarets, trépieds de ses journaux,
Elle emprunta les jargons infernaux,
Et crut, depuis, régénérer les langues.
Ses clubs ainsi bouillonnants arsenaux,
Forgeaient toute arme aux barbares extases
Dont s'échauffait le crime à ses fourneaux,
Où des Dantons rayonnaient les emphases.
Sa propagande, ayant moins de canaux
Pour épancher sa verve outre mesure,
Aux champs fleuris de la littérature
S'ouvre aujourd'hui des chemins vicinaux.
Ruisseau fangeux versant d'immondes vases,
Son style impur et trempé dans l'égout,
En prose, en vers, terrifiant le goût,
Meurtrit les mots, guillotine les phrases,
Et s'enhardit, en ses rauques accents,
A confisquer tous les fonds du bon sens.
De Sade empreint ses plumes maratistes
Des cruautés et des ivresses tristes
Qu'elle retrace en grossières couleurs
D'une encre imbue et de sang et de pleurs
Prenez y garde, en vos œuvres nouvelles,

D'un faux langage ignorés inventeurs ;
Néologisme a des chances cruelles;
Notre art d'écrire eut ses législateurs.
En insultant aux classiques modèles,
En violant les Muses immortelles,
De vos transports l idiome hideux
N'innove rien qu'un patois hasardeux.
Est-on un cygne, en hurlant : J'ai des ailes.
Monstres surgis de vos folles cervelles,
Romans d'horreurs, scènes de lupanar,
De vos Thespis ont fait craquer le char.
Qu'ont prétendu vos écoles rebelles
Aux temps du verbe, aux attributs du mot ?
Nous imposer vos règles de marmot,
Votre syntaxe, extraite des ruelles
Du Moyen-Age et de ses demoiselles,
Vos rudiments de germanique argot,
Et nous créer un Parnasse ostrogoth !
Si votre orgueil s'obstine dans sa thèse,
Si de notre art tel est le beau progrès,
Nos francs-neveux, raillant tout à leur aise
Votre génie, *exclameront* après :
« Ce fut par vous que la langue française
Comme la France eut son quatre-vingt-treize. »
Et leur bon rire, en oyant leurs arrêts,
Déridera plus d'un futur Saumaise.

On dirait que la *réponse* de Victor Hugo *à un acte d'accusation*, quoique écrite en 1854, est une réplique à cette violente satire. Chose piquante, c'est justement Hugo qui remplace à l'Académie Lemercier, ce romantique manqué, comme je le montrerai bientôt, ce Victor Hugo raté.

MAURICE SOURIAU.

L'Administrateur-Gérant : E. FROMANTIN.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

Septième Année N° 12 25 Décembre 1908

La
Revue Latine

Directeur : Emile FAGUET

La folie de Jésus [1]

Avec beaucoup de savoir, beaucoup de passion et peu de logique, M. le docteur Binet-Sanglé s'est attaché à prouver que Jésus de Nazareth était un fou, un dégénéré délirant.

Il le prouve par ceci que : Jésus est né dans un pays sauvage où il y avait du vin en abondance ; — Jésus est fils d'un père dévot et d'une mère dévote ; — Jésus appartient à la classe ouvrière ; — Jésus est faible de constitution ; — Jésus abandonne très jeune sa famille ; — Jésus fait des prosélytes ; — Jésus a de l'anxiété mélancolique ; — Jésus méprise les rapports sexuels ; — Jésus a l'idée de la fin du monde ; — Jésus a des idées de domination ; — Jésus a l'idée qu'il est persécuté ; — Jésus a des accès de colère ; — Jésus (qui a dit : « aimez vos ennemis ») n'aime que lui et ceux qui croient en lui, et hait, d'une haine fa-

(1) Par le docteur Binet-Sanglé, chez Maloine.

rouche, ceux qui lui dénient la nature divine ; — Jésus est orgueilleux ; — Jésus a des hallucinations ; — Jésus se croit le fils de Dieu ; — Jésus subit l'influence de saint Jean le Baptiseur et exerce de l'influence sur son frère à lui Jacob ; — Jésus est pleurétique et par conséquent très probablement tuberculeux ; — Jésus a eu une sueur de sang.

Voilà les raisons qui font croire à M. le docteur Binet-Sanglé que Jésus était fou. Je ne crois pas en avoir omis une seule parmi celles qui paraissent importantes à M. Binet-Sanglé. Elles ne m'ont pas convaincu complètement.

Quand j'entre avec M. Binet-Sanglé dans le détail de la démonstration, je suis quelquefois un peu étonné. Faisant une liste d'aliénés de diverses sortes, M. Binet-Sanglé, pour ne pas perdre de vue son sujet, nous dira : « Maria K... est, comme Jésus, née à la campagne, de parents ouvriers... » L'assimilation ne me paraît pas très probante. « Comme Jésus, Louise Lateau était née dans un village. » Je ne vois pas très bien pourquoi cette similitude d'origine est à recueillir.

Ailleurs pour prouver, non pas, ici, que Jésus est fou, mais qu'il est délicat de constitution, M. le docteur dira : « Ce que nous savons de son caractère, son émotivité, sa tristesse chronique, son amour des infirmes, des affligés, des persécutés, des pauvres, des captifs, des pacifiques, des miséricordieux, des débonnaires, ses continuels apitoiements sur les foules affamées, altérées et lasses, sur la veuve qui perd son fils unique, sur la femme adultère qu'on veut lapider, sur le serviteur qu'on veut vendre, sur les blessés, sur les lépreux, sur les aveugles, les femmes répudiées, apitoiements sans colère et sans révolte, même lorsque la société est coupable, son pardon des offenses... tout cela plaide en faveur (ne faites pas attention au style) de la délicatesse de sa constitution. »

Ceci m'effraie. J'ai, sans aucun doute à un degré moindre, mais j'ai incontestablement toutes ces tares que le docteur relève dans la complexion de Jésus ; vous les avez aussi probablement. Prenez garde et soignez-vous. Vous avez une constitution un peu faible. Si avec cela vous avez le goût de voyager, qui en médecine s'appelle la dromomanie, vous êtes bien bas.

Ailleurs je lis : « Il [Jésus] s'écria : Abba (père), tout t'est possible ; éloigne de moi cette coupe ; cependant que ce ne soit pas ce que je veux, mais ce que tu veux », et M. le docteur ajoute : « C'est la bouffée de délire si souvent notée au cours de l'hématidrose .» Évidemment je ne suis pas fâché d'apprendre que le fait de dire : « Que votre volonté soit faite » est une bouffée de délire; mais alors que de délirants ! C'est le délire innombrable, dirait Mme Mathieu de Noailles.

M. le docteur ne sait pas mal lire dans le grec ; cependant il traduit le « *ti moï caï soï* ? » assez bizarrement à mon avis : « Le vin manquant [aux noces de Cana], la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont point de vin. — *Qu'y a-t-il*, femme, répondit Jésus, *entre toi et moi* ? Mon heure n'est pas encore venue. » Comment peut-on traduire « *ti moï caï soï* » par « qu'y a-t-il entre toi et moi » ? Cela veut dire : « Qu'est-ce pour moi et pour toi ? » littéralement. Et cela me semble signifier : « Qu'est-ce que cela me fait et à toi aussi (1)? » Voilà tout le sens. Il équivaut à : « Laissons cela pour le moment. Mon heure n'est pas encore venue. » Et je n'ai jamais vu dans ce texte que Jésus « rabrouât » sa mère.

Je ne comprends pas beaucoup non plus les dernières lignes de cet ouvrage impartial : « On verra alors à quel aliéné typique, classique, évident, l'humanité a sacrifié

(1) Lemaître de Sacy traduit, très bien selon moi, par : « Femme, que fait cela à vous et à moi ? »

depuis vingt siècles tant d'art, tant d'énergie, tant de bonheur, tant de vies humaines. » — Je ne comprends pas beaucoup, parce qu'il me semble que ce n'est pas du tout à Jésus, que l'humanité a fait tant de sacrifices, mais à elle-même. On dirait que le christianisme a été constitué intégralement par le Christ et qu'il est sorti tout vivant de son cerveau comme Minerve de celui de Jupiter ! Ce n'est pas tout à fait cela. Pendant quatre siècles, sur une douzaine de paroles de Jésus, l'humanité s'est fait un système philosophique, moral, religieux, et c'est à ce système qu'elle fait un certain nombre de sacrifices. C'est donc à des milliers et encore à des milliers d'hommes que M. le docteur Binet-Sanglé devrait s'en prendre, et non pas à Jésus qui n'a fait purement et simplement qu'un appel à l'amour et à la fraternité. Voyez-vous un homme rendant Rousseau responsable de la Terreur parce qu'il a, assez vaguement du reste, proclamé que les hommes sont égaux ? Ces raccourcis historiques ne sont pas le fait de gens doués du sens historique.

Enfin nous verrons ; car M. le docteur Binet-Sanglé nous annonce que dans deux autres volumes il étudiera « les connaissances, les idées, les délires, les hallucinations, les émotions, les sentiments et les actes de Jésus » ; et il sera intéressant de voir l'aliénation « classique, typique » de Jésus prouvée par ses propos, ses paraboles, ses allocutions et son sermon sur la montagne. C'est à voir.

Que les simples ne s'étonnent pas, du reste. Pour tous les aliénistes et même, à peu près, pour tous les médecins, tout personnage notable, et que ce soit Jésus, Socrate, Jeanne d'Arc ou Napoléon, est un fou par définition; et dès que l'on est en présence d'un personnage distingué, il ne s'agit pas de savoir s'il est fou ; mais *de quelle manière il est fou*.

Dans quelque temps, quand cette manière de voir se sera

généralisée, on entendra le dialogue suivant : « Vous voyez bien ce Monsieur qui passe ?

— Oui.

— Eh bien, figurez-vous *qu'il n'est pas fou.*

— Vraiment ?

— Vraiment !

— Quel idiot ! »

ÉMILE FAGUET.

La Robe d'amour [1]

Dominique de Thermes, poète et romancier et auteur dramatique, est l'amant très gentiment aimé de Danielle d'Anbre. Il songe à cette Constance des Rhunes qu'il a laissée « au pays » depuis dix ans, et il ne dissimule pas à Danielle d'Anbre qu'il va rejoindre Constance des Rhunes. Il la rejoint. Constance des Rhunes le reçoit très bien, car elle l'a toujours aimé, depuis l'enfance. Seulement, pressée de vouloir bien en venir au mariage, elle ne cache pas à Dominique qu'entre temps, par désœuvrement, par surprise, elle a eu un amant, Maxime Virieux, officier d'infanterie coloniale, qui est en ce moment à Madagascar. Dominique l'épouse malgré cela, et ils sont d'abord assez heureux ; puis le ménage devient un enfer, à causede la jalousie rétrospective de Dominique. Analyse de la jalousie rétrospective, assez bien faite, vraiment, assez bien faite. L'auteur a lu Spinoza dans Bourget. Tous les Français, sauf Bourget, ont lu Spinoza dans Bourget. Venu à Paris pour que Dominique trouve une distraction de ses chagrins dans la littérature, Dominique retrouve surtout Mme d'Anbre qui en est à son septième amant, mais qui est toujours gentille et câline au possible, et Constance retrouve Virieux qui est revenu de Madagascar. Que vous dirai-je ? Virieux est pressant ; il ne paraît pas (encore) atteint de jalousie rétrospective et il revient de Madagascar. Et, surtout, quand Constance

(1) Par M. Jacques Trève (Librairie universelle).

apprend que son mari est retourné à Danielle d'Aubre, elle retombe aux bras de Virieux tout à fait sérieusement. Les époux divorcent. A la fin du roman, Dominique est toujours avec Danielle et Constance est toujours avec Virieux. Seulement Dominique, quoique ayant plus de succès que devant, n'a plus de talent et se pique à la morphine, ce qui est peut-être la moralité de cette histoire.

L'aventure amuse, mais ne passionne pas, parce que ces gens-là, tous (sauf Virieux pourtant) semblent toujours ainsi *négativement*. Dominique n'aime Constance que parce qu'il en a assez de Danielle ; il n'aime ensuite Constance, encore, que par aversion contre Virieux, et ne l'épouse que pour la lui dérober ; il n'aime ensuite à nouveau Danielle que parce qu'il en a assez de Constance.

De même Constance ne revient à Virieux que par dépit contre Dominique, et même (ceci moins clair) elle n'a aimé pour la première fois Virieux que par dépit de l'absence et de l'oubli de Dominique.

Il en résulte qu'on n'éprouve pas un grand intérêt pour ces personnages qui semblent ne jamais aimer que contre quelqu'un.

Ce qu'il y a d'agréable, c'est la manière de l'auteur, qui est alerte, vive, un peu gamine, souvent d'une demi-ironie très émoustillante et de bon goût du reste. J'en voudrais donner une idée. Oh ! mon Dieu, la première scène. Voyez comme un caractère — ici celui d'une petite sensuelle très bonne fille — est peint par les actes, mêlés de quelques paroles, mais surtout par les actes et les gestes :

« Des vêtements de femme jonchaient le tapis. Une chevelure blonde émergeait du fauteuil tourné vers le feu.

« — L'eau bout, ma chérie.

« Surpris du silence de Danielle, Dominique se tournait vers elle. Elle dormait la bouche entr'ouverte. Son joli sourire ingénu flottait au ras de ses lèvres... Dominique songea. Il songea qu'elle était délicieuse. Il goûta le

charme très spécial de cette exquise créature. Il comprit pourquoi son mari lui était profondément attaché et pourquoi ses amants lui conservaient un souvenir attendri. Elle savait se taire...

« — Je crois que j'ai dormi, dit Danielle ; quelle heure est-il ?

« — Bientôt sept heures, ma chérie.

« — Oh ! comme je suis en retard ! Pourquoi ne pas m'avoir réveillée ? Pourvu que je trouve une voiture...

« Il était à genoux. Il enfilait de son mieux un petit bas de soie mordoré... Chérie, ne m'en veuillez pas ! Je pensais à des choses tristes. J'aurais voulu que vous dormiez toujours.

« Pendant qu'il boutonnait les bottines, Danielle se leva pour nouer son chignon devant la glace : — Quelles choses tristes ? chéri. *Dites-les vite ; car je suis terriblement pressée.*

« Il hésitait... Au moment de faire ce premier pas dans l'inconnu, une sorte d'instinct l'avertissait, un pressentiment obscur de l'avenir. Danielle avait mis son corset Elle agrafait en hâte ses jarretelles avec une légère inflexion du buste qui creusait le sillon du dos entre les épaules.

« — Chérie, voici toute la vérité. Il y a dans un coin du Limousin une vieille maison à moi que je n'ai pas vue depuis dix ans... Veux-tu me permettre d'aller là-bas pendant quelques jours, quelques semaines au plus ? Et veux-tu me promettre de ne pas m'oublier pendant ce temps-là ?

« Elle releva la tête. Elle regarda le jeune homme, un instant, sans répondre. Puis, en attachant ses jupons : — Vous avez raison, Dominique. C'est triste. C'est tout à fait triste... Comme c'est court, trois mois ! Voilà trois mois à peine que nous nous aimons.

« — Je t'aime encore.

« — Et tu me quittes ! Vers qui t'en vas-tu, là-bas ? Une jeune fille sans doute, qui t'attend...

« — Tu pleures ?

« — Je pleure. Voilà donc pourquoi tu ne pouvais te fixer nulle part, pourquoi tu nous as prises et quittées les unes après les autres, nous qui, presque toutes, *aurions pu t'aimer*.

« — Tu m'aimes ?

« — Beaucoup plus que tu ne crois. Plus que je ne croyais moi-même...

« — Chérie ! Comme tu es gentille ! Tu mérites que je te parle autrement que par des mensonges... Oui, je m'en vais ; je vais retrouver une jeune fille... Il est temps de tenir des engagements tacites que je regarde comme sacrés...

« — Tu me quittes sans un regret ?

« — Peux-tu croire ?... J'emporte de toi un souvenir exquis. Tu es quelque chose d'à part dans ma vie. Tu es une délicieuse créature de silence. Tu es celle qui comprend tout. Si je te disais qu'en ce moment, sur le point de te quitter, j'ai peur. Le navire a peur en quittant le port. Ici c'est la sécurité, la paix, le repos. Là-bas c'est l'inconnu...

« — Peut-être les orages. Que feras-tu si la tempête arrive ? Auras-tu du moins l'idée de revenir au port ?...

« Il fut touché... Il voulut savoir jusqu'où dorénavant il pourrait compter sur elle. Il demanda : — Le port, si je revenais, me recevrait-il ?

« Elle répondit simplement : — Mes bras te seront toujours ouverts.

« — Alors, tu me pardonnes ?

« — Je n'ai pas à te pardonner. Je savais n'être pas ton destin... Je te demande seulement de ne pas m'oublier.

« Il dit dans un élan : — Je ne t'oublierai jamais.

« Elle se leva de nouveau. Elle ajusta son corsage sans hâte. Elle ne songeait plus à l'histoire qu'il faudrait inventer pour son mari. Elle n'éprouvait qu'un désir,

retarder l'adieu. Quand elle fut toute prête, elle prit une dernière fois les mains de Dominique : — Et si l'aventure où tu vas ne te donne pas ce que tu attends, rappelle-toi que tu trouveras ici un accueil pour tes peines.

« — Tu es exquise.

« — Rappelle-toi qu'il y a ici un silence prêt à écouter le tien.

« — Je me le rappellerai.

« — Et souviens-toi que je t'aimerai, malgré tout, quand tu voudras.

« — Vraiment ?

« — Vraiment.

« — Merci, ma chérie ; je me souviendrai de tout cela. Tu transformes ce que tu touches. Tu as su faire de l'adieu lui-même et de la séparation quelque chose d'exquis.

« Elle entr'ouvrait la porte ; elle dit : — Je saurais transformer tes peines aussi, si tu en avais. Je commence à me rendre compte de ma nature. Je n'ai pas été capable de te donner le bonheur. Mais nulle mieux que moi ne t'en donnerait l'illusion. Reviens vers l'illusion si le bonheur t'échappe.

« La porte refermée, il demeura un instant songeur. »

Diable ! Voilà un « plaisir de rompre » où il y a une vérité, une réalité et aussi une originalité et un talent rares. Je ne dis pas que tout le volume vaille cela. Peut-être, ce serait trop beau ; mais enfin Jacques Trève est capable d'écrire ce que vous venez de voir. Il faut faire attention, désormais, à Jacques Trève.

A propos, pourquoi cela s'appelle-t-il *La Robe d'amour*? Je n'en sais rien du tout ; mais il n'importe.

E. F.

Éternelle Volupté [1]

Bon roman, sans qualités proprement dites littéraires assez saillantes, mais net, précis, juste, un peu dur et d'une implacable vérité psychologique, œuvre d'un observateur froid et désintéressé, très objectif, qui ne se passionne point pour ses personnages et qui s'est satisfait lui-même quand il a dit ce qui, telle situation étant donnée, a dû arriver et est certainement arrivé.

La fable de cet ouvrage est très analogue à celle de l'*Automne* de M. Lichtenberger. Vous ai-je parlé de l'*Automne*, sujet où je suis compétent? Si je ne vous en ai point parlé encore, je vous en parlerai certainement.

C'est l'aventure d'un homme de seconde jeunesse et marié qui est amoureux d'une vraie jeune femme et qui est aimé d'elle. Seulement M. Lichtenberger place son héros en véritable « automne », à cinquante ans, et M. Marandet en fin d'été, à trente-cinq ans. Disons, si vous voulez, que l'un s'appelle novembre et l'autre octobre. De sorte que, dans le roman de M. Marandet, le véritable obstacle est plutôt le fait que le héros est marié que ce n'est son âge.

Depuis cinq ans, Jacques Mareuil aime Colette. Colette est une jeune fille. C'est une jeune fille très indépendante ; mais c'est une jeune fille. Très timide, Jacques n'a jamais dit à Colette qu'il l'aimait. Il s'imagine avec simplicité qu'elle ne s'en doute pas. La retrouvant, un été, à la cam-

(1) Par Amédée Marandet, Bibliothèque indépendante, 17, rue Victor-Massé.

pagne, l'aveu lui échappe : « Oh ! que je vous aime ! — Je le savais depuis cinq ans et je vous aime aussi », répond Colette avec la plus complète franchise. Elle est comme cela. Elle en est extrêmement sympathique.

Cependant Jacques ne devient pas l'amant de Colette. Je le regrette peut-être, parce qu'il me semble que c'est ainsi que le roman eût été vraiment intéressant, d'un puissant intérêt, soulevant des problèmes difficiles, etc. Enfin Colette ne devient pas la maîtresse de Jacques.

Quelques mois après, séparée de Jacques par la grande distance, étant à Aix-les-Bains, je crois, Colette fait connaissance avec un jeune homme, tout à fait jeune lui et libre et qui, par parenthèse, ressemble infiniment à Jacques.

Je n'aime pas beaucoup cette parenthèse. A quoi sert-elle ? Je ne vois pas bien. Peut-être, en remettant Jacques sous les yeux de Colette, à aviver les remords qu'elle doit avoir.

O comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père !

Colette pourrait dire :

O comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient comme en un jeune frère !

Mais, comme elle n'a point de remords, je ne vois pas bien à quoi cette ressemblance peut servir.

Car elle n'a point de remords. J'aime assez cela. Elle représente la loi naturelle. La loi naturelle veut que les jeunes filles se marient, et n'a aucun regret de cela, et en vérité elle n'a pas à en avoir. Colette de même. Elle dit à un ami de Jacques qui la confesse un peu durement : « Quevoulez-vous ? J'ai aimé Jacques ; je l'aime encore ; mais il est marié ! Si je n'aimais personne, je lui resterais

fidèle ; mais j'aime Paul, d'une autre façon peut-être. Je lui suis reconnaissante de ce qu'il m'aime de manière à me consacrer sa vie. Un homme marié, pour une jeune fille, c'est une espèce de mort : on l'aime, on le vénère, on l'adore peut-être. Seulement on en épouse un autre parce que celui-ci est vivant... »

« Eh bien, répond l'ami de Jacques, attendez que Jacques soit mort autrement que par métaphore. Cela ne tardera pas beaucoup ; car il est très malade. »

« Mon Dieu, répond (à peu près) Colette, je veux bien faire cela pour lui ; mais dites-lui qu'il se dépêche. »

Et, en effet, elle atermoie tant qu'elle peut son mariage. Les choses s'arrangent de telle sorte que Jacques meurt en baisant la main de Colette au cours d'une visite que, quoique mourant, il a voulu lui faire, l'avant-veille même du mariage de Colette, et que le mariage de Colette a lieu le jour même et à l'heure même de l'enterrement de Jacques.

Vous pouvez en conclure que ce mariage n'est pas très gai. Le soir, quand Paul, resté seul avec Colette, approche ses lèvres des lèvres de sa femme, celle-ci croit sentir sur sa bouche la bouche glacée de « l'autre », et elle pousse un grand cri : « Jacques ! » et elle s'évanouit.

Paul, qui ne s'est douté de rien jusque-là, comprend tout, éclate en récriminations violentes et qui sont du plus mauvais goût du monde, et quitte pour jamais Colette.

C'est le dernier des imbéciles et la dernière des brutes, ou à peu près. Il ignore qu'il n'est presque personne d'entre nous qui, en épousant une jeune fille, n'épouse une petite veuve, une jeune femme qui en a aimé un autre, qui pour telle ou telle raison n'a pas pu l'épouser et qui nous épouse nonobstant, parce qu'elle nous aime, et qui surtout nous aimera parce qu'elle nous aura épousé. Ce Paul ne veut épouser que l'immaculé non seulement matériel, mais que l'immaculé intellectuel et moral. Qu'il s'adresse à la Yung-

frau, et encore je ne sais pas si je l'adresse selon son rêve.

Mais, que voulez-vous? il est très jeune. Et je reconnais que le soir même de son mariage, être appelé Octave quand on s'appelle Anatole, c'est un coup. Mais encore, quand Octave est mort ! S'il est un cas où la mort soit une excuse, c'est peut-être celui-là. Enfin Paul est un imbécile. C'est du reste pour cela qu'il est vraisemblable. Il divorcera. Colette sera vierge veuve éternellement, et je ne sais pas si c'est cela que l'auteur appelle l'*Eternelle Volupté*, mais il est possible.

Pour que le lecteur, un peu malicieux, ne suppose pas que Colette se remariera avec un André qu'elle appellera Paul, l'auteur, par un supplément de dénouement qui ressortit à ce que j'appelle les « dénouements accidentels », suppose que peu de temps après la mort de Jacques, la femme de Jacques est morte aussi, et que Colette adopte le fils de Jacques resté orphelin.

Ce roman, s'il était aussi bien écrit qu'il est bien composé et qu'il est juste de ton, serait excellent. Les personnages sont très vrais et la suite des faits est rigoureusement logique. Nous sommes ici dans la vie triste, mais bien dans la vie. M. Marandet est un bon observateur. Je crois que je l'ai déjà dit.

E. F.

L'Automne [1]

Etude psychologique de l'amour à cinquante ans.

Naturellement, ce n'est pas gai ; mais c'est fait avec beaucoup de soin, beaucoup de mesure et beaucoup de tact. Et puis, j'ai bien dit : c'est psychologique et non physiologique. Ce sont — surtout — des états d'âme qui sollicitent l'attention de l'auteur et naturellement du lecteur aussi, et c'est par un combat tout psychologique et le « succès » de ce combat que l'aventure se dénoue. C'est dire qu'est évité ce qui pour certains lecteurs serait l'intérêt et ce qui pour d'autres (je suis plutôt de ces derniers) serait l'écueil du sujet.

Si vous voulez, — il ne faut pas toujours procéder de la même manière, — je raconterai le roman en entremêlant mon récit de mes réflexions.

Le Hertier, un peu avocat, un peu homme de lettres, un peu collectionneur, surtout homme à femmes, a cinquante et un ans. Il est grand-père. Il est admirablement conservé. Homme de tous les sports, il s'est maintenu vigoureux et alerte. Il n'aime pas, naturellement, qu'on parle d'âge ; mais quand on en parle, il dit en peu de mots, un peu brusquement : « L'âge est une convention. Chacun a l'âge de ses artères. »

Il est profondément amoureux de Mme Gillette de Biézy, jeune divorcée, à qui, dans l'affaire très compliquée de son divorce, il a rendu les plus grands services. Gillette l'aime,

(1) Par M. André Lichtenberger, chez Plon-Nourrit.

de son côté, de cet amour particulier, très intéressant, qui est fait d'affection intellectuelle et d'affection sentimentale et d'admiration, et qui *acquiescerait* à l'amour sensuel, sans le partager ou en le partageant faiblement.

Quand je dis « particulier », ce genre d'amour est très répandu. Tous les cinquantenaires qui sont aimés le sont de cette façon-là, et entre trente et cinquante on l'est souvent, aussi, de cette manière ; il ne faut pas se le dissimuler.

Du reste, et d'autre part, Mme Gillette de Biézy, ce qui n'est pas une originalité, n'est ni d'une volonté très ferme, ni très consciente de ses états psychologiques. Et encore elle a une bonne affection quasi fraternelle pour son cousin Landell, qui étant bordelais, est anglais plus qu'à demi, et qui est beau comme un Anglais quand ils font tant que d'être beaux.

Dans ces conditions, Le Hertier fait à Gillette une cour assidue, inquiète et un peu peureuse. Ceci est la meilleure partie du roman. Je crois que c'est dans une comédie de Gondinet qu'il y a ce mot : « Quarante ans. Oui ; c'est l'âge où les hommes deviennent timides. » Et cinquante ans est l'âge où les hommes les plus assurés deviennent peureux. Ils ont peur, vulgairement, du ridicule d'un échec. Ils ont peur, les généreux et les distingués, d'une déception *chez elle*, qui leur sera pardonnée, mais qu'ils sentiront et qui leur sera plus pénible que l'abstention ne leur eût été.

Il en résulte qu'ils font une cour anxieuse, pour ainsi dire, et ombrageuse, avec autant de désir que de crainte de réussir. Chimène disait : « Je demande sa tête et crains de l'obtenir. » A se bien rendre compte d'eux-mêmes, ce que, du reste, ils ne peuvent point, ils diraient : « Je demande son cœur et crains qu'il ne se donne. »

Et c'est ainsi, pendant la moitié du volume (il y a des épisodes intercalaires, assez agréables du reste), que le

vieux beau Le Hertier fait la cour à la très amoureuse, un peu nonchalante, très peu décidée et un peu partagée Mme de Biézy.

Les événements finissent par se précipiter, ou plutôt il y a quelques événements. Dans un match au tennis ou au golf, devant des dames et particulièrement devant Mme de Biézy, Le Hertier d'abord est vaincu par le jeune et beau Landell, et de plus gagne une très sérieuse fluxion de poitrine.

Relevé de maladie, il convient lui-même qu'il est vieux et il voit approcher avec appréhension le jour où Gillette, qui est en voyage, reviendra à Paris. Elle y revient, et le jour même où Le Hertier se prépare à aller la voir sans savoir encore ce qu'il lui dira (ce qui dépendra évidemment du premier regard qu'elle aura pour lui), il voit arriver chez lui Landell lui-même.

Landell vient lui demander la main de Gillette.

Parfaitement. Depuis un an, Gillette, demandée en mariage par Landell, l'a prié de la laisser réfléchir pendant un an. Landell vient solliciter de Le Hertier, connaissant et respectant son influence sur Gillette, la grâce d'intercéder pour lui auprès de Gillette si cette union lui paraît raisonnable. Le Hertier est traité très nettement comme père de Gillette.

La scène est excellemment faite. Peut-être la voudrais-je plus *unie*. je veux dire que je voudrais que les interlocuteurs cherchassent moins (Le Hertier surtout) les *dessous*, les raisons secrètes et les pensées de derrière la tête que chacun d'eux peut avoir. Non, tout simplement, naïvement, Landell considère Le Hertier comme le père moral de Gillette, et Le Hertier trouve atroce et très naturel (hélas !) que Landell le considère ainsi. Voilà comment j'aimerais mieux la scène. Mais j'ai peut-être tort, et je répète que telle qu'elle est la scène me plaît infiniment.

Landell parti, Le Hertier va chez Gillette. Il trouve une

femme qui, évidemment, n'aime d'amour que lui, Le Hertier, et qui sera sa maîtresse s'il le veut et qui, presque, le lui demande. La chose est invraisemblable, mais possible après tout, et elle est intéressante. Que va faire Le Hertier ? C'est vraiment dramatique. Sa sensualité qui est vive, et son amour-propre qui l'est encore plus lui commandent ce que vous savez. Mais il est honnête homme, et surtout — notez bien ceci — sa pratique du vice l'aide à être honnête homme.

Évidemment ! Comme il a la pratique du vice et qu'il est intelligent, il ne peut pas voir tomber une femme dans ses bras sans voir tout de suite et du même coup tout ce qui s'ensuivra. Or, Gillette, maîtresse de Le Hertier, perdant pour toujours Landell, restant la maîtresse de Le Hertier pendant cinq ans, puis, quand Le Hertier sera décidément un vieillard, glissant presque sans s'en douter à un autre amant ; car on s'habitue à n'avoir pas d'amant ; mais non pas à n'en plus avoir ; voilà ce que Le Hertier voit « dans un éclair », comme disent, avec un peu d'exagération, les romans-feuilletons.

Avec héroïsme — chaque profession, en effet, a le sien, et j'appellerai l'héroïsme de Le Hertier un héroïsme professionnel — Le Hertier « cède » Gillette à Landell, comme Polyeucte Pauline à Sévère, exactement, quoique pour des raisons essentiellement différentes.

Il lui dit à peu près : « Il faut se ranger à la raison, c'est-à-dire à ce qui n'est pas la vérité, mais à ce qui sera la vérité un jour. La vérité est que vous m'aimez et la vérité est aussi que vous aimerez Landell. Épousez Landell. »

C'est ce qui est fait. Remarquez que nous ne savons pas bien quel va être maintenant l'état d'âme de Le Hertier, mais qu'il est possible qu'il soit très agréable et même inondé de joie, pour un temps. Si Le Hertier a plus de sensualité que d'amour-propre, il va être affreusement désolé; mais si, comme la plupart des Don Juan, il a beaucoup

plus de vanité que de sensualité, il va être triomphant ; car il a le beau rôle dans cette aventure, et jamais il n'a plus conquis une femme qu'il n'a conquis Gillette ; jamais il n'a plus fait d'une femme sa chose. Il l'a eue à sa merci et il a fait d'elle ce qu'il a voulu contre ce qu'elle voulait. Cette défaite de Don Juan est l'apothéose de Don Juan. « Il y a des revers à l'envi des plus belles victoires. »

Il est vrai qu'après ce triomphe-là on « déchante » un peu, et la terrible « vision » de Spinoza, la vision « des réalités de l'amour » des autres, emporte toute la joie que peuvent donner les applaudissements de l'amour-propre et l'approbation de la conscience. Le mal de regretter n'est pas adouci par se dire qu'on est celui qu'on regrette. Ou du moins il ne l'est qu'un peu et pour un temps très court.

Tout compte fait, Le Hertier va souffrir atrocement. C'est ce qui me fera dire que la fin du roman est fausse. L'auteur nous représente Le Hertier comme apaisé, calmé et heureux du bonheur de Gillette et de Landell. C'est de l'optimisme : c'est pour laisser le lecteur sur une impression douce. Ce n'y laissera que le lecteur très superficiel. Les autres savent, de ces apaisements-là, ce qu'en vaut l'aune.

J'admets que Le Hertier ait trouvé quelque allégement dans ses joies de bon mari — il l'est redevenu — et de grand-père. J'admets qu'il ait laissé pousser sa barbe, qui est blanche, et que cela lui ait fait du bien ; car il y a quelque plaisir à recueillir dans la déclaration franche et courageuse qu'on connaît son âge et qu'on l'accepte. Mais cela ne fait que blanchir... Je ne cherchais pas le jeu de mots ; puisqu'il y est, laissons-le.

La vérité, c'est que le vrai dénouement était le suicide. Entendons-nous. Je songe au mot de Taine : « Il y a aussi le travail, qui est un suicide lent et intelligent. » Le Hertier, puisqu'il est intelligent, après avoir laissé pousser sa barbe, devait se mettre à travailler. Les dernières

lignes du roman, écrites par moi, eussent été celles-ci : « Bonjour, Le Hertier. Votre barbe vous va bien. Que faites-vous ? — Je fais de la politique. Je deviens un conseiller général très laborieux. Je serai un député très laborieux dans deux ans. — Très bien. Vœux. »

« Vous savez ce que devient Le Hertier ? Il devient ministre. Il se porte très bien. Du reste, il est mort. »

Malgré mes taquineries, l'*Automne* est un très beau livre, d'une probité littéraire et d'une probité psychologique tout à fait dignes de haute estime.

E. F.

De l'éminente poésie des Bibliothèques

Les choses décriées sont souvent les plus belles. Mais nous oublions de les voir, nous dédaignons de les admirer, parce que l'usage et la mode tyrannisent nos opinions et tuent nos libres jugements. Nous perdons un temps précieux à rechercher très loin de nouvelles beautés ; nous nous attardons inutilement à de froides contemplations, lorsque tout près de nous il y a la poésie éternelle des bibliothèques dont les inépuisables richesses, sans fin accumulées par les générations, les peuples et les siècles, s'offrent à quiconque sait aimer et rêver. La plupart du temps bousculés, enfiévrés par notre obstiné labeur quotidien, et prisonniers d'autres idées, nous passons devant les hautes murailles qui gardent ces trésors sans même les soupçonner. Dans notre hâte vers la vie, nous frôlons le bonheur ; nous ressemblons à ceux là qui rencontrent la femme, attendue et promise à leurs vœux, la considèrent comme une inconnue et comme une étrangère, et sans même jeter sur elle un regard, continuent vers le destin leur course folle ou leur marche vaine : ils ont passé devant l'amour sans le voir, ils ont passé devant la fleur inclinée vers eux sur la branche, sans daigner la cueillir. Ils ne savaient pas.

Une bibliothèque ? Les définitions (1) les plus inexactes en ont été données, les jugements les plus fantaisistes ont

(1) Beaucoup d'entre elles se trouvent citées dans A. Graesel *Manuel de Bibliothèconomie* (traduction française par M. Laude).

été portés sur elle. De là peut-être est née cette dédaigneuse méfiance. Le Dictionnaire de l'Académie la définit « un lieu où l'on tient un grand nombre de livres rangés en ordre », et l'Encyclopédie ne fait que reproduire cette formule en l'allongeant de quelques épithètes : « Un lieu plus ou moins vaste avec des tablettes et des armoires où les livres sont rangés sous différentes classes. » Un magasin de librairie, une échoppe de bouquiniste, ne sont point cependant des bibliothèques. Ils n'en sont que l'apparence. Leurs rayons étagés, étiquetés où s'amassent les livres, n'ont de commun avec elles que l'aspect extérieur, le dessin matériel. Ce sont des étalages. Les livres n'y sont point à un poste immuable. Le passant vient les visiter en ami, il les ouvre, il les feuillette ; il y puise, au hasard des pages et des chapitres, un peu de savoir ou d'amusement ; il « bouquine » en un mot, pour employer cette expression si brève et si exacte. Mais un autre jour, s'il revient voir le livre avec lequel il avait eu commerce naïf d'idées et d'amitié, peut-être ne le retrouvera-t-il plus : peut-être un amateur l'aura-t-il ravi à prix d'argent ; et quelque autre livre indifférent l'aura remplacé. C'est que là les livres sont pour ainsi dire provisoires ; ils y demeurent en dépôt, jusqu'à ce qu'un hasard de vente les enlève et les rejette dans la circulation, comme les pièces de bronze, d'argent ou d'or, entassées dans l'hôtel des Monnaies, qui ne prennent leur valeur vivante et leur utilité que du jour où elles servent à l'acquisition d'autres objets. Ces magasins et ces échoppes sont des hôtels où s'arrêtent les livres, des maisons de passage où l'on vient leur rendre visite avant qu'ils aillent s'installer pour toute leur vie dans les grandes bibliothèques, où tous les hommes pourront à loisir et sans fin les consulter et les aimer. Et les collections particulières d'amateurs ou de savants, bibliothèques lilliputiennes, orgueil, joie et consolation de leurs maîtres, sont aussi des demeures provisoires et jolies, où

s'attardent les livres quelques années, peut-être quelques siècles avant de se disperser, de s'éparpiller, au hasard des morts et des enchères, et de se réunir dans la paix et le silence, dans les grandes bibliothèques, temples des livres et cités du passé.

Devant ces amas de livres de tous les temps et de tous les pays, devant ces rayons poussiéreux encombrés de papier noirci et muet, plus d'un a reculé d'effroi, ne concevant pas qu'il pût y avoir au monde tant de choses imprimées qu'il ne connaissait pas. Plus innombrables que les nervures pâles aux feuilles des forêts, que les gravelles de sable sur les routes et les sentiers, plus innombrables que les millions d'étoiles invisibles de la voie lactée et du ciel, et que tous nos aïeux dans le temps et l'espace dont la poussière se mêle au sol, les livres côte à côte et sans fin s'entassent, s'accumulent, et si par instants des cataclysmes n'en détruisaient des milliards, leur nombre sans cesse augmenté serait tel que le monde, selon la parole du prophète, ne serait plus assez grand pour les contenir tous. Ces maisons gigantesques où leur suite s'accroît indéfiniment ont paru à certains les cimetières de la pensée humaine, comparables aux nécropoles égyptiennes qui au seuil des siècles et des déserts conservaient pieusement pour les générations futures la multitude des aïeux et des morts. Paul de Saint-Victor (1) s'est plu en phrases superbes à comparer les momies à des livres.

> Ne sont-ce pas des livres que ces momies adossées le long des murs avec leurs suaires de papyrus et leurs étuis couverts d'écritures et de hiéroglyphes ? Les unes magnifiquement reliées racontent les gloires de la royauté et les mystères du sacerdoce ; les autres, vêtues de cartonnages vulgaires, ne renferment que les secrets de la vie commune ; les dernières enfin, brochées sous une vile enveloppe, ne disent que la misère et la nudité de l'esclavage perpétué par delà la tombe.

(1) *Hommes et Dieux*, p. 64.

Il suffirait de changer un peu la phrase pour comparer les livres à des momies. Les rayons ressemblent à ces *columbaria* de la Rome antique où l'on enfermait au fond de petites niches creusées dans le mur les urnes d'argile contenant les cendres des morts.

Certes, entre ces millions de livres dont on n'aperçoit en passant que les titres sur les dos arrondis, alignés comme des pierres tombales aux épitaphes effacées par la mousse et la pluie, il en est beaucoup qui sont plus morts que des cadavres ; leurs pages ne sont pas rongées par les souris, dentelées par les vers, ni usées par le temps ; mais nul ne s'attarde à les feuilleter, nul ne les aime ; ils sont inutiles ; ils vieillissent dans l'oubli ; ils ne sont qu'une unité infinitésimale, un chiffre de plus ajouté à la masse. Ce sont des livres morts avant d'avoir vécu, écrasés en naissant par tous ceux qui plus forts étaient là avant eux. Et cependant je me sens pris de pitié pour ces inconnus que le hasard rejette comme des parias, pour ces déshérités que la vie condamne sans merci. Qu'ont-ils fait ? Ils semblaient robustes et nés pour de beaux destins ; celui qui les écrivit en des heures de fièvre ou de joie avait confié à leurs pages toute l'intimité de son rêve ou de sa douleur. Et voici brutalement qu'ils sont morts ; ils ne sont plus qu'un paquet de papier broché ou relié, dont le souvenir se perpétue, modeste et vain, sur les fiches salies d'un catalogue... Combien de livres ainsi sont morts auxquels il ne manqua, pour vivre, qu'une lueur de génie ou qu'une occasion bienheureuse, la gouttelette imperceptible de rosée sans laquelle le meilleur grain dans la terre la plus féconde ne peut germer et croître. Ils sont des poids morts, des choses encombrantes qui ne servent à rien ; ils n'ont eu et n'auront jamais aucune influence sur la marche du monde ; erreur des circonstances, erreur de l'auteur, qu'importe ? ils ont porté à faux ; ils ne sont que du papier imprimé ; ils contiennent des phrases sans âme et des mots sans vie ;

ils ne sont pas des livres. Et l'on excuse la plainte attristée de Renan (1) devant le monceau croissant des publications :

> Si la Bibliothèque Nationale continue à s'enrichir de toutes les productions nouvelles, dans cent ans elle sera absolument impraticable, et sa richesse même l'annulera... Il y a évidemment une limite où la richesse d'une Bibliothèque devient un obstacle et un véritable appauvrissement, par l'impossibilité de s'y retrouver.

Renan écrivit ceci en 1848. Et les temps prédits sont proches où nous serons submergés par le flot toujours montant et grandissant des feuilles et des pages, où, comme ces nations corrompues qui périssent par l'excès même du progrès et de leur civilisation, nous serons ensevelis par la poussière des volumes.

Il est matériellement impossible de lire tous les livres, je ne dis pas qui ont été imprimés depuis la découverte de Gutenberg, puisque nombre d'entre eux ont été entièrement supprimés sans qu'il en restât la plus humble trace, mais de lire, ou même de feuilleter seulement tous les livres dont un exemplaire nous a été conservé. En présence de cette masse prodigieuse, il faut faire un choix. Ce qui nous effraye aujourd'hui n'est pas nouveau. Voltaire le constatait avec résignation, disant que dans Paris, qui contient « sept cent mille hommes, on ne peut vivre avec tous, et qu'on choisit trois ou quatre amis. Ainsi il ne faut pas plus se plaindre de la multitude des livres que de celle des citoyens ». Ce serait un amusement de statisticien que de montrer que les seuls livres imprimés dans un mois, empilés les uns sur les autres, plats contre plats, atteindraient la hauteur d'une maison de cinq étages, et que la production annuelle de la librairie emplirait et dépasserait

(1) *L'Avenir de la science*, p. 249.

les voûtes trop étroites du Grand Palais des Champs-Elysées. On peut avec juste raison être effrayé du nombre extraordinaire de documents qu'auront à consulter ou à dépouiller les historiens de l'avenir. Mais ne faut-il pas qu'en certains lieux s'entassent et se conservent, comme des témoignages vivants des efforts passés, les œuvres qui ont aidé plus ou moins à la marche de l'humanité? Il est trop facile pour un écrivain habile à jongler avec les mots, de maudire le chaos énorme des bibliothèques ; c'est un jeu trop simple de montrer moisissant sur le même rayon, aveuglés par la même poussière et prisonniers du même silence, côte à côte, Boileau et Carel de Sainte-Garde ou Desmarets de Saint-Sorlin, Voltaire et Nonotte.

Un poète aisément trouverait de curieux effets de rimes avec ces noms sonores d'illustres inconnus mêlés aux plus grands génies des siècles ; Victor Hugo (1), dans sa haine des bibliothèques, a commis une centaine d'alexandrins bondés de noms propres jusqu'à en éclater ; ailleurs, dans un entassement facile de mots, il les invectivait lyriquement, parce que cela semblait lui permettre un beau développement :

> O bahuts solennels, vénérables amas
> Des diverses erreurs dans les divers formats,
> Rayons qu'emplit la nuit pédagogique, alcôves
> Des bouquins vermoulus chers aux bonshommes chauves ;
> Cloisons, armoires, trous, compartiments, châssis
> Où tous les vieux néants montrent leurs dos moisis.

Oui, en désordre vont se confondant les ouvrages les plus divers ; les siècles, les races et les langues chevauchent les uns sur les autres dans un fouillis inextricable. A ne parcourir d'un coup d'œil rapide que les titres embrouillés des livres d'une travée, il semble que l'on assiste à

(1) *Toute la lyre*, IV 25.

quelque horrible cohue de barbares, où deux armées s'entre-choquent sans pitié. Et malgré moi j'ai songé souvent à cette toile admirable et trop peu connue d'Adrien Guignet (1), *la Mêlée* : deux hordes de grands barbares bruns, aux torses nus hâlés par le soleil, se heurtent dans une plaine. Les chevaux se cabrent, les guerriers luttent corps à corps, les framées et les haches s'enchevêtrent. Si l'on se recule un peu dans la salle pour mieux voir l'ensemble, on ne distingue plus qu'une affreuse mêlée de peuples, ou plutôt une égale et même couleur brune où chevaux et guerriers se brouillent jusqu'à se confondre. — Mais n'eût-il pas été plus noble, dirais-je plus poétique ? de montrer, au lieu du chaos désordonné des livres sur les rayons, cet immense et profond silence, qui semble l'écho mort de toutes ces voix qui se sont tues ? C'est dans les bibliothèques que s'adoucissent toutes les haines, que s'apaisent toutes les inimitiés, que s'endorment à jamais toutes les vaines agitations de la vie. Calvin sommeille simplement en ses lourds in-folio vêtus de cuir déchiqueté, tout près de ses ennemis d'hier. Le temps, maître des choses et vainqueur des hommes, fait justice de ces colères ; il recouvre tout de son muet silence ; il force les voix les plus audacieuses à se taire ; le repos est le même pour tous, et les bibliothèques sont les seuls lieux sacrés au monde où l'erreur dorme tranquille et pacifiée près de la vérité. Admirable leçon d'humilité que donnent les morts d'hier aux générations enfiévrées et orgueilleuses d'aujourd'hui et de demain.

Daré, ministre de l'intérieur, dans une lettre (2) (18 octobre 1793) à Barthélemy, garde de la Bibliothèque Nationale, appelait celle-ci « le sanctuaire des connaissances humaines ». Et c'est, dans sa formule un peu poétique, la

(1) *La Mêlée*, au musée d'Autun, n° 15.
(2) Citée par Despois, *Le Vandalisme révolutionnaire*, p. 255.

meilleure définition que l'on puisse donner d'une bibliothèque. Certes, à la considérer comme une nécropole ou comme un fouillis, cela prête à de splendides développements sur le hasard des réputations littéraires et sur l'ensevelissement de l'humanité sous la masse croissante des choses imprimées. Mais c'est ravaler bien bas une bibliothèque ; c'est ne tenir compte que de son aspect extérieur et de ses apparences matérielles ; c'est ne pas la respecter et ne voir en elle qu'un cabinet de lecture un magasin de livres morts, quelque chose d'inanimé et d'archaïque comme un vieil instrument cassé et rouillé. Une bibliothèque est une force vivante, c'est un ensemble harmonieux d'énergies et de volontés ; c'est le trésor d'une cité ; c'est l'âme d'un peuple. N'est-ce point Cicéron qui écrit quelque part (1) : « Ajouter une bibliothèque à une maison, c'est lui donner une âme », voulant montrer par là sa puissance toujours jeune et vivifiante ? Et j'ai relevé dans un auteur du moyen âge cette saisissante comparaison : « Un monastère sans librairie (c'est-à-dire sans bibliothèque) est une forteresse sans arsenal. » Cette grande cité des livres contient l'histoire de l'humanité ; la suite de ses rayons constitue l'abrégé des siècles et des races, le résumé parfait des sciences et des littératures. Héritage anonyme, sans cesse augmenté, sans cesse amélioré, que de génération en génération les hommes se transmettent.

Des littérateurs chagrins ont dit que c'était là un fardeau stérile qui gêne la marche en avant, comme ces fourgons de bagages, ces *impedimenta* que traînaient derrière elles les armées anciennes. Loin d'être un encombrement, loin d'être une charge, une bibliothèque est l'essence même de

(1) Et j'en rapprocherais l'aphorisme de François Bacon : *Antiquitas saeculi juventus mundi*, que Sainte-Beuve traduit librement : « ceux qu'on appelle les anciens sont de fait les plus jeunes » *Nouveaux Lundis*, VII, 183, art. sur Viollet-le-Duc). Les livres endormis dans les bibliothèques, ceux qui nous semblent les plus inutiles et les plus surannés, sont ceux qui sont les plus proches de nous et les plus neufs.

notre vie. C'est là, au milieu de ces livres, de nos aïeux et de nos maîtres, que petits et balbutiants nous venons apprendre l'art de diriger nos jours et notre esprit ; c'est là que nous prenons le mot d'ordre pour apparier nos gestes et conformer nos paroles au rythme de ce passé, qui nous environne et nous étreint de tous côtés. Il semble que nous naissions toujours trop tard, dans un siècle trop vieux, au milieu de gens prévenus, instruits, blasés, qui connaissent tout, ayant tout lu et tout entendu, puisque avant nous se prolonge là-bas l'interminable suite des âges où les hommes pensaient et savaient. Quand nous ouvrons nos yeux à la lumière et notre âme à la vie, nous ne sommes que l'ombre d'un moment : la route des jours s'ouvre à nos jeunes ardeurs et à nos beaux enthousiasmes, est large comme l'aurore et profonde comme l'éternité ; et il faut que d'aube en crépuscule, par la joie ou la douleur, nous cheminions vers l'inconnu.

Mais, avant de vivre notre vie propre, avant d'accomplir selon l'humaine loi l'œuvre pour laquelle nous sommes nés, il faut que nous venions nous instruire de ce qu'ont dit, fait ou pensé nos aïeux ; il faut que nous allions à leur école. Enfants, trébuchant à chaque pas, hésitant à chaque mot, nous avons reçu de nos parents la première éducation vivante et morale, qui débrouille l'obscur chaos de nos instincts, prépare nos gestes et commande nos premiers balbutiements. Puis, écoliers, à l'âge des leçons et des devoirs de classe, nos maîtres nous ont instruits; ils nous ont appris l'immortel alphabet des lettres que les générations de peuples ont épelées, avec l'art de les assembler, de les grouper, de les fiancer pour produire des syllabes, des mots, des phrases ; de leur contact en nous ont jailli les sensations et les idées. Nous avons lu les livres, gardiens de toute pensée, témoins de toute énergie ; du sein de leurs pages, nous avons senti en nous s'éveiller, comme sous le baiser les princesses dormantes, les pen-

sées, et les paroles, échos des pensées. Et nous avons été de livres en livres, cueillant, respirant, aimant ; et c'est à eux que nous sommes redevables de tout ce que nous sommes. Mais de la longue lignée d'ancêtres dont nous sommes les descendants selon le corps et selon la chair, nous avons hérité de certains goûts, de certains principes, de certaines manières d'être qui nous façonnent une personnalité. Au milieu de ces pages contradictoires, au sein de ces pensées dissemblables, nous choisissons, comme dans la vie nos amis, ceux de ces livres qui sont les plus proches de nos penchants, les plus conformes à nos rêves, pour nous créer, à travers les siècles et les peuples, à côté et en dehors de notre famille légale, une autre famille d'ancêtres selon l'intelligence et selon l'esprit. Nous les adoptons, nous vivons avec eux et par eux. A mesure que se développe, que se dégage, que se précise, que se détermine notre « moi », il devient de plus en plus leur débiteur et leur esclave.

Le passé est en nous ; il s'insinue patiemment, obstinément dans notre âme, et les livres en sont les vivants intermédiaires qui brisent les obstacles, rapprochent les distances et à travers l'espace unissent chaque génération du présent aux innombrables générations de l'autrefois. C'est dans les bibliothèques, ces temples sereins de la sagesse, que nous prenons une conscience plus exacte et plus nette de notre individualité. Et les livres, monuments humains plus indestructibles en leur fragile matière que les marbres et que les airains les plus robustes, nous parlent l'immortelle voix du passé Ils sont nos maîtres de tous les instants ; ils nous donnent les plus hautes leçons et les plus nobles exemples ; ils nous offrent à nous-mêmes nos propres idées et nos propres sensations ; ils nous disent nos rêves ; ils élargissent nos vues en resserrant sur nous la petitesse de notre horizon ; ils représentent nos aïeux dans leur âme et dans leur esprit et nous contraignent à faire nôtres

leurs gestes, leurs impressions, leurs paroles, si intimement qu'il semble que notre conscience naissante, à peine dégagée comme le papillon de sa gaine soyeuse, devienne leur reflet, leur écho, leur image, et revête leur ombre jusqu'à en étouffer.

Chacun a connu ces heures de dégoût et de faiblesse où l'on n'ose plus penser ; on a peur que telle heureuse idée, caressée, choyée avec amour comme une femme, n'existe déjà ; on a peur que telle phrase, dont on a condensé l'harmonie avec joie, ne chante déjà dans un livre ; on s'effare de songer que l'on ne peut rien rêver, rien dire, rien écrire, qui n'ait déjà sa formule quelque part ; on craint de trouver, sur une page vieille de plusieurs milliers d'années, telle comparaison que l'on croyait neuve et sienne. Tristesse passagère, qui se dissipe, comme ces brouillards humides des vallées au soleil levant. La grande cité des livres n'effraie que les impuissants et les pauvres d'esprit ; gardienne également des erreurs et des vérités, chacun puise en elle les sentiments dont il s'imagine avoir besoin. Parce que durant notre période élémentaire de formation et de développement, elle nous domine pour faire pénétrer en nous, presque de force, ce qui est indispensable à notre vie intelligente, parce qu'elle nous impose ses leçons et nous soumet à sa discipline, certains sont tentés de croire qu'elle nous opprime. Mais toute éducation ne semble-t-elle pas une contrainte en ce qu'elle oriente vers un but nos désirs capricieux, une captivité en ce qu'elle dirige, en les refrénant, nos énergies vivaces? Nous apportons en naissant une imagination nue et lisse comme une aire à battre le grain, des impressions vierges comme les roses en bouton, des velléités bourdonnantes de vivre et de savoir. Le monde peuplé d'êtres et de choses nous est inconnu ; il faut, pour le connaître et le comprendre, que nous y soyons initiés, comme les Grecs, pour pénétrer dans le temple de Cybèle, la bonne déesse, se faisaient

initier aux rites et aux prières sacrées par les prêtres du lieu. Les livres sont, dans notre vie spirituelle, les maîtres et les initiateurs qui nous dévoilent peu à peu, nous expliquent, nous révèlent le secret des richesses et la beauté des trésors. Les bibliothèques ressemblent à ces palais des Mille et une Nuits où un noble esprit avait entassé des trésors et des richesses sans nombre et que dans ses voyages aventureux découvre et visite Sindbad le Marin.

Christine de Pisan, parlant avec admiration de la bibliothèque du roi Charles V, disait que c'était là « belle assemblée de notables livres et belle librairie de tous les plus notables volumes qui par souverains auteurs aient été compilés ». Une bibliothèque est l'ensemble de tous ces livres initiateurs, le groupement de toutes ces familles d'ancêtres spirituels à qui nous devons le meilleur de nous-mêmes ; c'est l'harmonie unique et parfaite de toutes les voix du passé ; c'est la somme des affinités diverses et des énergies contraires, coordonnées, unies, harmonisées. C'est le plus prodigieux amoncellement de richesses qui soit au monde, puisque un livre seul, orphelin séparé de sa grande famille, le plus pauvre, le plus humble, est une richesse de plus haute valeur par la fusion des efforts et des volontés qu'il représente et synthétise, que la plus grande des fortunes humaines. Tous les livres ne correspondent pas semblablement à nos besoins. Nous en distinguons un certain nombre qui créent dans la série des âges notre vraie famille, en quelque langue et en quelque siècle qu'ils aient été écrits. Si nous devons notre vie à l'interminable suite d'ancêtres qui dorment là-bas, à l'ombre des arbres du cimetière, mêlés au sol fécond, nous devons notre âme à la série de ces autres aïeux, je veux dire les livres, où s'épanche et vibre encore chacune de leurs âmes. Beaucoup d'entre eux, sous leur couverture usée et leurs phrases anciennes, sont plus vivants et plus humainement proches de notre amour que les hommes que nous heurtons à chaque

minute, dans le flot mouvant des jours. Nous reconnaissons leur voix comme une voix fraternelle qui, franchissant la tempête des âges et le chaos des générations, nous parle avec l'inflexion chère et douce que prennent les paroles dans une bouche aimée. Ils sont nos compagnons, ils sont nos amis. Mais après Montaigne, après Ruskin, après tant d'autres, faut-il répéter ce lieu commun ? Je citerai cependant, parce qu'il est peu connu, l'éloge qu'en fit le cardinal patriarche de Constantinople Bessarion dans sa lettre (1) au doge Cristoforo Moro et au Sénat de Venise, annonçant la donation de sa bibliothèque (31 mai 1468) :

C'était là le bagage qu'il me paraissait le plus convenable et le plus honorable de constituer ; c'était, à mes yeux, le trésor le plus utile et le plus glorieux. Pleins de la parole des sages, les livres abondent en exemples de l'antiquité : c'est une mine inépuisable pour les mœurs, les lois, la religion. Ils vivent, causent, s'entretiennent avec nous et sont un enseignement, une instruction, une consolation. Grâce à eux, les événements les plus éloignés dans le temps se dressent devant nous dans le présent. Leur puissance, leur dignité, leur majesté, leur pouvoir divin, en un mot, est tel que, s'ils n'existaient pas, nos esprits seraient sans culture, ignorants de tout le passé et privés de la connaissance de toute chose et divine et humaine : sans eux, la même urne servirait à la fois de sépulture à notre corps et à notre nom.

Si basse que soit une civilisation, si corrompue que soit la race, un peuple est vivant et se survit à lui-même tant qu'il conserve cet asile inviolable de la paix, ces refuges de toute science et de toute sagesse, les bibliothèques. A chaque fois qu'il vient s'y recueillir, il puise au contact de ses aïeux des forces nouvelles ; les exemples de

(1) Le texte latin complet se trouve, avec les pièces s'y rapportant, dans l'*Inventaire des manuscrits grecs et latins donnés à Saint-Marc de Venise par le cardinal Bessarion*, publié par M. Omont (*Revue des Bibliothèques*, 1894).

vertu, les leçons de courage, les conseils d'énergie qu'ils lui prodiguent, sont autant de stimulants qui le raniment. Ceux qui se sont brisés dans le heurt quotidien des choses y surexcitent leur vigueur abattue comme au brasier on retrempe le fil d'une épée. Les plus lâches, en leur honnête compagnonnage, mendient et trouvent une consolation. Les bibliothèques ressemblent à ces consultations de peuples que les Troyens d'Homère réunissaient avant de prendre des décisions : ἀγορὰ λαῶν. Nous avons reçu d'elles axiomes de morale, notions de sagesse, principe de bonheur, conception de l'humanité. Que serions-nous sans elles, sinon des corps sans vie et des âmes sans volonté ?

La paix éternelle de ces longues travées, la demi-lumière voilée et comme mourante de ces rayons, le silence glacé de ces salles où le frôlement des pieds assoupis sur le linoléum n'a pas d'écho, tout cela n'est pas sans avoir indisposé plus d'un mécréant contre le temple des livres. Dans le calme d'une fin de journée, après la tâche faite, quand s'étaient éloignés pour quelques heures jusqu'à la séance du soir les lecteurs et les surveillants, et que seul à la recherche d'un livre, je me hasardais dans les couloirs des magasins, je me suis plus d'une fois senti en proie à une profonde émotion. Je n'osais avancer trop vite, de peur de violer trop brutalement ce silence religieux qui montait, grandissait d'étage en étage et, retombant autour de moi comme les plis d'un invisible manteau, me prenait tout entier avec lui et me forçait à m'arrêter. Alors il me semblait entendre, comme d'une immense ruche, des millions d'abeilles s'envolant bourdonnantes, actives et joyeuses, des voix, de vieilles voix anciennes et cassées, et des voix plus douces et neuves, des voix innombrables et comme imperceptibles, venues de très loin, de l'autrefois, de l'au-delà du temps et de l'espace, des voix qui, jaillissant des livres, me parlaient

comme à un ami. J'écoutais. Sur les rayons, en belle ordonnance, étiquetés, classés, ils alignaient devant moi leurs dos arrondis de cuir brun, vert, rouge, ou aplatis de papier coloré, avec leurs titres et leurs noms d'auteurs nets et creux comme une inscription romaine ; les reliures, avec le léger renflement des nervures qui se suivent égales et en ligne, ressemblaient à ces pentes de rideaux d'étamine rayée comme on en voit encore autour des vieux lits dans les fermes. De place en place, de sa raie étroite et blanchâtre, le fantôme de sapin marquait l'absence d'un livre comme une pierre tombale. Je restais là des minutes comme égaré, perdu au milieu d'une foule ; et je m'abandonnais à des rêveries ; je songeais à tous ces livres qui étaient mes aïeux, aux inconstances de leur vie, à leur destinée de gloire ou d'oubli ; je regardais, j'écoutais, et plus d'une fois, ne me rappelant plus quel livre j'étais venu chercher, je suis parti intimidé et l'âme éparse dans un rêve... Le soir tombait, l'or des titres se fanait ; l'alignement des volumes ne se distinguait plus qu'à peine par les teintes des reliures ; le regard habitué devinait encore les cotes sur l'ovale des étiquettes ; tout se fondait, s'harmonisait en des tons assoupis d'ancienne tapisserie ; quel tableau en eût fait Carrière s'il se fût promené un de ces soirs-là dans la paix de la bibliothèque !

Un règlement de l'ancienne Sorbonne de 1483 appelait la bibliothèque un lieu *sacer et augustus* (1). Son silence et son respect du passé, l'innombrable prière envolée de ses livres et le vivant souvenir des âmes qui s'y sont endormies, ne lui donnent-ils pas la figure et la forme d'un temple ? L'histoire est là, d'ailleurs, pour nous rappeler que les premières bibliothèques de Babylone ou de Ninive avaient un caractère essentiellement hiératique

(1) Cité par Franklin, *les Anciennes Bibliothèques de Paris*.

et sacré. Les Juifs, encore aujourd'hui fidèles à la tradition, conservent derrière le tabernacle la collection sacrée des livres de la loi, des rituels et des écrits pieux. — *Sacer et augustus locus.* Jamais je n'ai trouvé de définition plus exacte, je veux dire d'impression plus vraie du charme et de l'éminente poésie que contiennent en elles les bibliothèques. Jamais je n'ai mieux ressenti la beauté intime de ces demeures du passé, qu'en visitant dans les villes de province les vieilles bibliothèques municipales. Je ne parle point de celles que des besoins de nouveauté ou des fantaisies administratives ont établies dans de superbes bâtiments neufs en grosses pierres laides et régulières. Dans ce local pimpant, surchargé de frises et de corniches à l'antique, bariolé de peintures criardes enfermées en de beaux cadres en plâtre doré et luisant, elles semblent bouder contre le grand honneur que l'on voulut leur faire; elles semblent mal à l'aise, comme des enfants dans leurs habits endimanchés que l'on oblige à rester sages et immobiles de peur qu'ils ne plissent leur veste ou ne tachent leur pantalon ; elles semblent dépaysées, arrachées à leur décor familier et transplantées brutalement dans un endroit étranger. Mais je parle de ces bibliothèques qui ont gardé pieusement le cadre provincial et vieillot, leurs murailles noircies par la rouille des ans et la patine des siècles, où verdissent dans les encoignures et les crevasses de petites touffes de mousse, qui sont les cheveux blancs des anciennes maisons. Elles ont conservé leur porche en vieille sculpture s'ouvrant dans une rue écartée, une vieille rue aux gros pavés herbeux et disjoints avec un nom joli rappelant une sainte locale ou une corporation d'artisans. Les immenses fenêtres donnent sur la cour intérieure, un jardin silencieux que le printemps pavoise de fleurs et dont les parfums sucrés pénètrent dans la salle et jusque dans les livres. Plus d'une fois, en visitant avec respect ces antiques

demeures qui furent jadis une salle de couvent ou d'abbaye. je me suis rappelé la page de Jules Tellier (1), ce délicat poète qui savait si joliment rêver et parler :

Ces bibliothèques sont les lieux peut-être où l'on sent le mieux la puissance et la bonté du printemps. Le soleil en éclaire les livres et y apporte un souvenir des bois. On ne sait quels murmures y viennent expirer tandis qu'elles se taisent ; et ces murmures conseillent d'aimer. Immobiles avec un air brûlant traversé de brises fraîches, elles sont comme moites de volupté. On sent qu'au printemps la bibliothèque est sous la pression d'une progieuse force extérieure qui lui est hostile et qui veut la vie. Et à cause de cela même on y est plus conscient de cette force divine que partout ailleurs.

Cette force pourtant n'est point hostile tout à fait. Les bruits de l'amour et de la vie, espacés et lointains, se mêlent, sans l'agiter trop, à la rêverie du travailleur qui lève la tête pour écouter le frémissement indiscontinué et pour suivre l'innombrable agitation des feuilles des arbres.

Des méchants se sont souvent amusés à rire des bibliothèques de province ; ils les ont trouvées ridicules, mesquines et surannées. Ils ont montré la vieille salle, déserte comme une lande aride où le vent du large, l'inclémence de la température et du sol empêchent tout germe de naître ; ils ont « portraicturé » en caricature le fidèle habitué qui régulièrement, automatiquement, vient consulter sur un pupitre le Larousse ; le commerçant retraité qui dévore avec une conscience merveilleuse les 300 volumes des œuvres d'Alexandre Dumas père, et qui, lorsqu'il a fini, recommence ; le savant qui dépouille, colonne par colonne, les actes des Bollandistes ou la *Gallia Christiana*. Ils ont parfois montré le modeste conservateur en tête-à-tête éternel avec son unique garçon de salle, n'ayant d'autre distraction que de couper les pages

(1 *Reliques*, p. 231.

d'un magazine de 1830 ou de contempler avec une sage sérénité la poussière qui croît et grossit aux tranches des volumes. Plaisanteries inutiles, parce qu'elles sont fausses et bien vieillies. Elles pourraient tout au plus avoir du succès dans une chansonnette de revue ou dans une farce de petit théâtre.

Les bibliothèques sont des lieux de rêve. La nature, les choses et les êtres ont été si souvent disséqués, enjolivés en vers et en prose ; tant de rimes honnêtes, tant de phrases ont dit et redit sur eux sans pitié les mêmes lieux communs, que l'esprit se lasse d'entendre les mêmes mots prévus, les mêmes comparaisons redoutées, les mêmes adjectifs sonores et vides. C'est là qu'il faut venir rêver. Et ces lieux de silence et de douceur ont en eux une telle force de poésie que l'on voudrait sur leur seuil s'agenouiller dans l'attitude antique et recueillie des vassaux offrant *à leur amé et féal serviteur* le manuscrit relié de leurs œuvres, sur un coussin de soie pourpre et bleue, comme on le voit dans la miniature des Heures de Juvénal des Ursins.

Si les bibliothèques d'aujourd'hui ont, sous leur aspect modernisé, encore assez de puissance séductrice pour incliner l'âme à la rêverie, quel charme délicieux ne devaient-elles pas avoir, ces bibliothèques d'autrefois dont l'image nous a été conservée dans l'effacement ridé de vieilles estampes ? Bibliothèques-musées des monastères ou des collèges, avec leurs vitrines fermées et grillagées derrière lesquelles dorment pieusement les livres, sur les rayons cirés et brillants qui s'étagent très haut ; avec l'énorme échelle à roulettes protégée d'une double rampe, au sommet de laquelle une plate-forme permet de faire de longues recherches sur les plus hauts rayons ; avec ses pupitres gigantesques où bâillent les atlas in-folio et les albums à gravures ; à chaque extrémité de l'immense galerie, des globes terrestres aux tons bleu de roi, vert et jaune qui

s'effacent et se déchirent, tandis que les anneaux des méridiens, de l'équateur et des longitudes les enserrent de leurs cercles de cuivre astiqués à neuf. Dans des niches creusées au-dessus des fenêtres, les bustes en marbre des plus illustres écrivains et des plus notables d'entre ceux qui furent les gardiens de cette maison ; peints en or sur le chêne brun des hautes boiseries, les noms de ceux qui par leurs dons ou leurs services ont contribué à son enrichissement ; de place en place, dans l'angle des fenêtres, des pupitres et leurs bancs en bois plein historié, d'un seul bloc comme des stalles de chœur. Les plus riches manuscrits protégés par des ais vêtus de gros cuir sont enchaînés au rayon par une chaîne ; et sur la porte, en entrant, on peut lire les distiques latins de cette inscription (1) :

Jugiter hic legere, meditari, inquirere posse
Quid nisi celesti luce ciboque frui ?
Nil homini melius quam si divina legendo
Figat ibi vitam quo sibi vita venit...

Elles avaient en ce temps-là les noms légers et jolis des collégiales, des abbayes ou des monastères dont elles étaient les dépendances : Saint-Martial de Limoges, Saint-Maur-des-Fossés, Saint-Martin-des-Champs... Ou bien, empruntant le nom de leur fondateur, la gloire créait pour elle ces adjectifs latinisés, aux désinences féminines adoucies : Colbertine, Laurentienne, Mazarine, Bodléienne, Sorbonne, Vaticane, qui sont doux au parler comme des noms de femmes aimées. Le savant va de l'une à l'autre, s'attardant ici à collationner un manuscrit, là à compulser une édition, ailleurs à déchiffrer une glose marginale. Puis, quand son travail est achevé et qu'il a mis en note les réfé-

(1) Citée par M. Léopold Delisle, *le Cabinet des manuscrits*, I, p. 542, note 6 (d'après le ms. latin 6. 8).

rences de ces bibliothèques. ces vieux noms, dans leur suite, sonore comme des grains de chapelet, lui rappellent ses haltes bienheureuses et ses stations de rêve. Leurs noms modernes : Bibliothèque municipale ou universitaire de... font penser à des en-tête imprimés de papier à lettre ou à des étiquettes de chemins de fer. Ils sonnent faux à l'oreille; ils ont quelque chose d'empesé et de raide ; ils sont officiels ; ils ne sont pas illustres. Les vieux noms, par la renommée ou le passé qu'ils évoquent, sont plus beaux : humbles adjectifs, ils ont atteint à cette gloire unique des substantifs d'être à la fois des noms propres et des noms communs. On dit la Bodléienne ou la Mazarine, et non plus la Bibliothèque Bodléienne ou la Bibliothèque Mazarine. — Les paysans, quand ils parlent d'un de leur village, ne disent jamais Monsieur ou Madame Mélène — ils sont plus brefs, plus simples ; ils les connaissent trop bien — mais le Mélène, la Mélénée, ils créent instinctivement l'adjectif nom propre. — Et n'est-ce pas pour une bibliothèque la meilleure célébrité que d'avoir à son fronton ou dans le souvenir un de ces anciens noms pieux que garde la mémoire ?

Elles sont mortes pour la plupart, ces vieilles bibliothèques. — On les a rebâties, on leur a fait des bâtiments neufs ; certaines ont conservé, en les appropriant aux exigences et aux commodités du luxe moderne, les lieux mêmes où elles avaient pris naissance il y a quelques siècles. Voici la bibliothèque de la cathédrale d'Hereford (Angleterre), avec ses livres enchaînés à la barre de fer du rayon, prisonniers immuables depuis quatre siècles ; et voici la Laurentienne avec ses mêmes pupitres et ses mêmes bancs religieusement conservés.....

Mais où sont les bibliothèques d'antan ?

J'aime ma bibliothèque de la Sorbonne telle qu'elle est sans fétichisme enfantin et sans ostentation. Je sais que c'est là, au milieu de ses livres, que j'ai passé mes heures les

moins tristes et les plus vivantes ; je sais que je retrouve sur ses rayons toute la lignée indéfinie de mes ancêtres spirituels qui ont façonné mon âme, modelé mon esprit et m'ont créé le peu que je suis. Je souffre de voir certains lui manquer de respect, la considérer comme une galerie de l'Odéon, un magasin de livres où l'on prend ce qui fait plaisir. Non pas que le rôle d'une bibliothèque soit d'accumuler les livres vainement sans qu'on puisse les utiliser. Un livre qui vieillit, vierge sur les rayons sans être feuilleté, sans même qu'un indiscret coupe ses pages, est un livre mort ; il ne sert à personne. Il peut être un bibelot précieux, il n'est plus un être vivant. Je dirais plus. Un bon livre, c'est celui que tant de lecteurs ont lu tant de fois qu'il est tout déchiré, tout abîmé, et qu'il faut en acheter un deuxième exemplaire.

Ma bibliothèque de Sorbonne m'apparaît comme un cénacle choisi des maîtres les meilleurs, et chaque jour je recueille d'eux quelque idée nouvelle ; chaque jour ma mémoire s'embellit de pensées hier inconnues, et qui sont miennes aujourd'hui, et quand j'ai cru d'un atome agrandir ma connaissance, je m'aperçois que j'ai plutôt devant moi élargi de tout un horizon l'immense étendue de mon ignorance.

Ma bibliothèque de Sorbonne est mon temple, mon refuge, mon abri. Je l'aime en dehors de tout intérêt matériel ou moral. Étant seul dans la vie, c'est, avec ma vieille maison de campagne du Morvan, un des rares endroits où je ne me sente pas isolé du reste du monde et comme étranger au milieu des choses. Ici les livres sont mes amis, me parlent sans flatterie et me donnent des conseils. Là, le souvenir de mes parents accompagne ma pensée ; leurs portraits sur les murs ressuscitent leur présence. Ici et là, le passé selon ma chair et selon mon âme m'enveloppe ; et je sens que je ne vis à peu près heureux que dans le rêve du passé. JEAN BONNEROT.

Les écrivains latins de la Gaule [1]

Ce n'est pas d'hier qu'on a songé pour la première fois à grouper les écrivains latins originaires d'une même province ; les bénédictins avaient déjà appliqué cette idée dans leur *Histoire littéraire de la France*. Mais de nombreuses recherches ont été entreprises depuis plusieurs années, avec une ardeur nouvelle, sur la langue et la littérature latines de l'Afrique, de l'Espagne et de la Gaule ; poursuivies parallèlement aux travaux des historiens, elles ont l'avantage de nous montrer comment l'Occident s'est ouvert à la civilisation romaine sous l'influence des écoles, après que le vainqueur lui eut imposé ses lois et ses institutions. Tous ceux qui ont lu l'ouvrage de M. Monceaux sur les Africains ont pu mesurer l'utilité de ces grands tableaux où passe devant nos yeux toute la suite des écrivains profanes et sacrés, qui ont pendant les premiers siècles de notre ère vécu sous le même ciel. De tels travaux épargnent bien des peines aux historiens qu'intéresse spécialement le passé d'une province, d'un canton ou d'une ville ; ils sont précieux surtout quand ils ont pour auteurs des érudits largement pourvus de connaissances générales, habitués par éducation professionnelle à dominer du regard de vastes ensembles et capables de synthèse. On a même espéré tirer davantage de ces sortes

(1) *Etudes sur l'histoire de la littérature latine dans les Gaules. Les derniers écrivains profanes*, par René Pichon, professeur de première supérieure au lycée Henri-IV, 1 vol. in-8°, Paris, Leroux, 1906.

d'études. Les linguistes se sont demandé si en examinant de près le latin provincial on n'arriverait pas à découvrir comment il s'est altéré suivant les lieux et par conséquent à éclairer les origines des diverses langues romanes. D'autres s'efforcent de retrouver dans les provinces romaines, devenues depuis des nations, l'esprit particulier qui les distingue aujourd'hui les unes des autres, et ils en cherchent les traces chez les écrivains qu'elles ont enfantés à la fin des temps antiques. Bref, tous ces savants voudraient renouer le présent au passé, avec l'ambition de vivifier ainsi le passé et de mieux expliquer le présent.

M. Pichon vient de tenter cette expérience sur la Gaule. Mais il est clair que, son point de vue étant admis, il ne pouvait recommencer l'œuvre des bénédictins, quelque utilité qu'il y eût d'ailleurs à le faire. Car du moment qu'il s'était proposé, non plus seulement d'énumérer des auteurs et des ouvrages dans l'ordre chronologique, mais avant tout de les ramener à une certaine unité et d'en définir les caractères communs, il lui fallait bien descendre assez bas dans l'échelle des temps. Que dire de poètes comme Valerius Caton, Varron de l'Aude, Cornelius Gallus, ou d'orateurs comme Votimus Montanus, Domitius Afer, Julius Secundus... ? Au contraire, allons jusqu'au IVe siècle, et aussitôt s'offre à nous une matière solide : les *Panégyriques*, les poèmes d'Ausone, l'*Itinéraire* de Rutilius, sans oublier la comédie du *Grognon* (*Querolus*) et, dans la littérature religieuse, les œuvres considérables d'Hilaire et de Paulin. Il y aurait bien un moyen d'enrichir le sujet ; ce serait, les Gaulois ayant peuplé la vallée du Pô, d'annexer à l'obscure multitude de nos lointains ancêtres quelques Cisalpins illustres, Catulle, Virgile, Tite-Live... M. Pichon cependant les laisse en dehors de la frontière, non sans un regret visible, en louant avec habileté ce qui peut paraître « français » dans leur tempérament. Y a-t-il au moins entre ceux qu'il retient un air

de famille ? Peut-on à leur propos parler d'une littérature « gallo-romaine » ? Remarquons d'abord qu'eux-mêmes ils n'ont jamais manifesté la moindre prétention de former au milieu du monde latin une école distincte ; car s'ils nous entretiennent volontiers de Bordeaux, de Toulouse, d'Autun ou de Trèves, s'ils paraissent aimer sincèrement leur pays natal, si plusieurs même y ont enseigné pendant une bonne partie de leur vie, ce n'est pas une raison suffisante pour que nous soyons autorisés à voir dans leurs écrits les productions d'un groupe indépendant ; ni sur l'éloquence, ni sur l'histoire, ni sur la poésie, ni sur l'art d'écrire en général, ils n'ont de vues nouvelles et qui leur soient propres ; si quelque chose frappe dans leurs vers comme dans leur prose, c'est assurément leur docilité à l'égard des modèles classiques. Il ne faudrait pas davantage s'imaginer que leur esprit ait été influencé par les grandes commotions politiques du temps et qu'ils songent à rompre avec la tradition romaine parce qu'ils auraient le pressentiment de la dislocation qui se prépare. Ils en sont aussi loin que possible. Ne parlons pas de l'empire éphémère fondé dans les Gaules par Posthume ; il y avait vingt ans qu'il s'était écroulé lorsque parut le plus ancien des panégyriques ; tous ces discours célèbrent à l'envi Rome, la puissance romaine et l'empereur romain ; le dernier en date, celui de Pacatus en l'honneur de Théodose, a été prononcé, disent les manuscrits, « dans la Ville éternelle », devant le Sénat, et l'auteur s'excuse de venir « du fin fond de la Gaule » pour étaler en un pareil lieu « la rudesse, la grossièreté inculte de son langage transalpin ». Simple précaution oratoire du reste. La famille d'Ausone et Ausone lui-même nous offrent le plus bel exemple de l'attachement inébranlable qui unit ces provinciaux au pouvoir central et de l'empressement avec lequel ils recherchent ses faveurs. Le père du poète savait mal le latin, ce qui ne l'a pas empêché d'être préfet d'Illy-

rie ; Ausone a été consul, son fils et son gendre proconsuls, et si nous remontions la lignée du côté des femmes, nous y verrions le même goût pour les charges publiques que Rome distribue. Mieux encore, un des collègues d'Ausone à l'Université de Bordeaux se vante d'avoir pour ancêtre un compagnon d'Enée. Bref, ces professeurs et ces écrivains, au lieu d'être nés en Gaule, seraient nés en Espagne ou en Afrique, et même en Italie, qu'ils ne concevraient pas autrement leurs rapports avec Rome et sa tradition.

Mais voici en quoi la question est intéressante. Il se pourrait qu'à leur insu ils aient gardé, malgré ces causes d'uniformité, l'empreinte de leur race. Cicéron nous dit bien des poètes latins de Cordoue (il y en avait déjà de son temps), que leurs vers ont quelque chose d' « épais qui sent l'étranger ». Qui n'a entendu parler de la *Patavinitas* de Tite-Live ? Les Romains avaient donc parfaitement noté les traits par où les productions littéraires d'un peuple diffèrent de celles d'un autre. S'ils trouvaient un goût de terroir peu agréable aux œuvres d'un écrivain de Padoue, comment les œuvres des Transalpins ne leur auraient-elles pas paru plus éloignées encore de l'*urbanitas* ? Seulement le malheur est qu'après de longues discussions nous ne savons pas mieux qu'avant ce qu'il faut entendre par la *Patavinitas*. Quant aux Espagnols du premier siècle, il est hasardeux de décider s'ils ressemblent à ceux dont a parlé Cicéron ; ils ne se ressemblent même pas entre eux ; Sénèque, somme toute, a moins de rapports avec Quintilien, son compatriote, qu'avec Tacite ; d'où il suit que ce qui rapproche entre eux quelques-uns de ces Espagnols, c'est une certaine rhétorique, qui se rencontre aussi ailleurs ; le reste nous échappe absolument. Il y a, il est vrai, encore une ressource : c'est de remonter des temps modernes aux temps antiques et de juger ces provinciaux d'autrefois d'après leurs descendants ; chaque peuple a sa psychologie particulière, que les philosophes mêmes se

sont plu à analyser. Pourquoi les dispositions naturelles qu'on attribue aux Français ou aux Espagnols d'aujourd'hui ne se retrouveraient-elles pas chez les écrivains latins que la Gaule et l'Espagne ont vus naître sous l'Empire ? Telle est l'idée qui inspire la plupart des jugements de M. Pichon, et ce n'est après tout qu'une application de la théorie sur l'influence de la race et du milieu ; mais encore faut-il, pour qu'elle soit légitime, qu'il y ait perpétuité et identité de la race. Que subsiste-t-il en nous du vieux fond celtique ou gaulois après tant de mélanges, et d'autre part pour combien le sang gaulois peut-il compter quand il s'agit d'un Eumène, d'un Pacatus, d'un Rutilius, ou, en d'autres termes, jusqu'à quel degré leur ascendance est-elle indigène ?

Enfin il y a des qualités dites françaises, dont on s'accorde à nous faire honneur en raisonnant sur une moyenne (car les exceptions sont éclatantes) ; d'un mot, elles se résument dans ce qu'on appelle le goût. Mais peut-on affirmer qu'elles ne soient pas dans notre littérature classique l'effet d'une éducation séculaire tout autant que de la nature ? Bref, cette méthode inductive dont use M. Pichon, sans être fausse, a ses dangers, et je n'y voudrais recourir pour ma part qu'avec une extrême réserve, d'autant plus que ce qu'il loue sous le nom de modération, tact, sentiment de la mesure, n'est souvent qu'une qualité purement négative, que d'autres appelleraient peut-être défaut d'originalité. A vrai dire, je ne vois rien de très « français » dans la plupart de ces anciens auteurs, ou, pour parler exactement, rien qui soit plus « gaulois » que latin, à supposer qu'on puisse définir le « gaulois ». Cependant, du moment qu'il ne s'agit dans tout ceci que d'impressions personnelles et non d'une théorie qui se démontre, il est assez vrai, je crois, qu'Ausone, dont M. Pichon parle avec une sympathie très justifiée, a pour nous, par son tour d'esprit, par ses goûts, par ses habi-

tudes de pensée, quelque chose d'un ancêtre ; nous nous reconnaissons volontiers dans ce bourgeois bordelais, aimable, disert et circonspect, épris de poésie légère autant qu'avide de belles relations, qui a sagement usé de tous les plaisirs permis au milieu d'une vie laborieuse. Prenons garde seulement qu'en faisant son portrait nous ne fassions, sans le vouloir, celui de Stace, qui était de Naples.

Donc, si j'avais un regret à exprimer sur le livre de M. Pichon, d'ailleurs très érudit et d'une documentation solide, c'est qu'au lieu de procéder sans cesse par induction, ce qui éveille notre défiance, il n'ait pas commencé par réunir, analyser, commenter et discuter les témoignages que les anciens eux-mêmes nous ont laissés sur l'esprit gaulois. Ces témoignages assurément ne sont ni nombreux ni clairs ; mais au moins nous saurions ensuite que si l'auteur nous invite aux hypothèses, c'est qu'on ne peut pas s'en dispenser, et nous nous engagerions plus hardiment sur sa trace. Déjà le vieux Caton attribuait aux Gaulois deux passions dominantes : *rem militarem et argute loqui.* On traduit généralement : la guerre et l'éloquence. Il y a certainement quelque chose de plus précis dans *argute* ; il faut entendre que les Gaulois s'appliquaient à parler avec finesse, avec esprit, interprétation confirmée par un passage où Diodore observe qu'ils ont l'habitude d'envelopper leur pensée. Ces jugements, comme tous ceux que les peuples portent les uns sur les autres, n'ont qu'une valeur relative ; mais ils s'expliquent sans aucun doute par le contraste que l'éloquence gauloise présentait avec la *copia dicendi*, le *flumen orationis*, que les Romains, ou au moins leurs assemblées populaires, ont dû à toutes les époques mettre au-dessus des autres formes de l'art oratoire. Et l'on a beau se dire que dans le texte de Caton il s'agit de la Cisalpine et que les Français du vingtième siècle ne sont pas les Gaulois du temps de Caton, on ne peut s'empêcher de penser que le goût d'un style serré, ingénieux et piquant

est inhérent à notre peuple. Il resterait encore à montrer que les écoles latines, où Cicéron régnait en maître, ne l'avaient pas complètement étouffé chez leurs élèves ; les Panégyriques du quatrième siècle m'inclineraient plutôt à l'opinion contraire. Mais décidément il y a dans ces questions trop de postulats ; le dernier mot est, il me semble, que chacun en jugera suivant son tempérament.

Ces écrivains latins de la Gaule ont encore d'autres titres à notre attention, fort bien mis en lumière par leur historien. Dans un temps où sévissent les passions religieuses, ils sont tolérants ; peut-être est-ce, au fond, de l'indifférence, il n'en faudrait pas jurer, ou bien de la prudence, ou encore de la politesse. Les uns ont écrit avant l'édit de Milan, les autres après ; mais tous observent la même tenue, la même discrétion dans leur langage, à tel point qu'on se demande parfois à quel camp ils appartiennent. Ausone est chrétien, Rutilius païen ; il a fallu y regarder d'un peu près pour l'établir. Cependant Rutilius sort de son caractère, quand il rencontre des moines. Cette disgrâce lui arriva en l'an 416, comme il visitait, à hauteur du cap Corse, l'île de Capraia, célèbre depuis pour avoir servi d'asile à la vieillesse de Garibaldi : « Elle est pleine, dit-il, d'hommes sordides, qui fuient la lumière ; ils se donnent eux-mêmes le nom grec de moines, parce qu'ils veulent vivre seuls et sans témoins. Ils fuient les bienfaits de la fortune par peur de ses coups. Peut-on se rendre ainsi misérable pour éviter de l'être ! Quelle est cette rage folle d'un cerveau perverti ? Parce qu'on redoute le malheur, ne pas pouvoir supporter le bonheur ! Peut-être, serviles artisans de leur destinée, se frappent-ils eux-mêmes du châtiment qu'ils méritent ; ou peut-être un fiel noir gonfle-t-il leur triste cœur. Plus loin. Rutilius passe devant l'île de Gorgona ; les mêmes réflexions lui viennent à l'esprit quand il songe à un de ses concitoyens qui s'y est retiré pour mener la vie

monastique : « Le malheureux, il s'imagine que la crasse entretient les pensées célestes et il se met au supplice, plus cruel pour lui-même que les dieux qu'il offense. Cette secte, je vous le demande, est-elle moins dangereuse que les poisons de Circé ? Autrefois c'étaient les corps qu'on transformait ; aujourd'hui ce sont les âmes. » Rutilius ne déteste pas moins les Juifs et il les traite avec sévérité, parce que l'un d'eux, sur la côte de Toscane, a voulu lui faire payer un peu cher un dommage problématique. Mais dès qu'il a perdu de vue les moines et les Juifs, ce Latin de Gaule retrouve toute son aménité naturelle ; il est au demeurant bonhomme, galant homme et de bonne compagnie. On saura gré à M. Pichon d'avoir jugé ces vieux écrivains avec la sérénité qu'ils ont eux-mêmes conservée en général au milieu des discordes de leur temps. Il n'est pas douteux que dans leur impartialité, ou, pour mieux dire, dans leur réserve, il entre une bonne part de calcul, et aussi qu'elle leur est facile, parce que leurs sentiments comme leur pensée, on a pu s'en apercevoir, manquent étrangement de profondeur. Mais quand d'honnêtes gens, d'esprit moyen, ont réussi pour un moment à maintenir la paix entre leurs semblables, il n'est que juste de ne pas trop analyser leurs motifs.

GEORGES LAFAYE.

Lettres inédites de Lamennais

Ayant trouvé dans les archives du Musée national polonais de Rapperswil quelques lettres inédites de Lamennais, concernant en première ligne ses relations avec les réfugiés polonais, je crois qu'il est de mon devoir de les publier : d'abord pour rendre hommage à un homme dont l'influence a été capitale aussi bien sur nos lettres que sur notre vie nationale en général, et ensuite pour rendre publics des documents qui peuvent avoir leur importance. Je me suis permis d'y ajouter quelques commentaires qui rendront plus compréhensible le sujet des lettres de Lamennais. Toutes ces lettres sont des documents autographes et proviennent de la collection Léonard Chodzko.

I

A Monsieur, Monsieur le Mis De la Gervesais
(Jacob nº 9, Hôtel Bourbon-les-Bains, à Paris.)

La Chénaie, le 19 juillet 1833.

J'ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le petit manuscrit qu'elle contenait, mais je n'ai point reçu les brochures qu'elle m'annonce. Peut-être le libraire ignorait-il mon adresse, que voici : *Dinan, Côtes-du-Nord*, sans autre désignation. Je ne suis

pas surpris de la vive indignation que vous a fait éprouver le catéchisme de Nicolas. Elle a été partagée par tous ceux à qui j'ai fait lire ce monument unique dans le monde d'un orgueil sacrilège et insensé. Il serait fort à souhaiter que ce manifeste de l'autocrate, dans lequel il déclare naïvement que le monde ne sera heureux et l'Église florissante que lorsqu'il sera bien établi que lui autocrate et ses confrères en souveraineté ont le droit de déicide, etc., etc. ; il serait, dis-je, à souhaiter que cette déclaration officielle de principes fût connue universellement. Ne pourrait-on pas trouver le moyen de la faire imprimer dans quelques feuilles publiques? Si je n'étais, par toute sorte de motifs, résolu à garder le silence en ce moment et surtout à ne point recommencer à écrire dans les journaux, parmi lesquels il n'y en a pas un qui réponde à mes opinions, j'aurais très volontiers fait un article sur cette espèce de libelle impérial contre Dieu et l'humanité. Il se peut que je trouve plus tard l'occasion d'en parler, et vous pouvez croire, Monsieur, qu'assurément je ne la laisserai point échapper lorsqu'elle se présentera, et j'espère, je le répète, qu'elle se présentera. Les événements vont vite, et la parole désintéressée, la parole vraiment libre, ne sera pas muette à jamais.

Recevez, Monsieur, l'assurance des sentiments très respectueux de votre très humble et obéissant serviteur.

F. DE LA MENNAIS.

Cette lettre de Lamennais fut envoyée par le marquis de la Gervaisais à Mme Olympe Chodzko, femme de Léonard Chodzko. « J'envoie, — écrit le marquis de la Gervaisais, — la lettre de M. de La Mennais relative au catéchisme soit à copier, soit même à garder, s'il plaît ainsi, mais à ne pas perdre, je supplie. » (Extrait de la lettre du marquis de la Gervaisais à Mme Olympe Chodzko, du 4 décembre 1837.)

Le meilleur commentaire à cette lettre sera le texte du catéchisme lui-même. Publié « par ordre suprême » en 1832 et depuis réimprimé en polonais et en russe, il a été traduit et édité en français en 1832 ; c'est d'après cette traduction que nous en donnons le texte.

Le catéchisme était obligatoire dans les écoles primaires et secondaires sur les terres polonaises en général et avant tout en Lithuanie, en Podolie et en Ukraine. (Pour les écoles primaires il y avait « un petit catéchisme », résumé du « grand », composé de 7 questions et de 7 réponses seulement.) Juridiquement il est encore maintenant obligatoire, car depuis lors il n'y a pas eu d'oukase qui ait changé cet ordre de choses.

En 1898 on l'a édité de nouveau en langue russe et distribué aux écoles primaires de la Lithuanie en en recommandant l'usage.

Voici le texte du catéchisme :

Nouvelle religion | imposée aux Polonais. | Catéchisme | du culte | dû à la personne du tout-puissant | Empereur de toutes les Russies, | ou éclaircissements | sur le quatrième commandement de Dieu, par rapport à l'auto- | rité, publié par ordre suprême, pour servir de doctrine | spirituelle dans les Écoles et dans les Églises catholiques des | provinces polonaises. | Pièce officielle imprimée à Wilna. |

1re *Demande.* — Comment devons-nous considérer le pouvoir du Czar, d'après l'esprit de la religion du Christ?

Réponse. — Comme provenant immédiatement de Dieu.

2e *D.* — Quelle en est la preuve dans la nature des choses ?

R. — Dieu a voulu que les hommes vivent en société ; de là viennent différentes relations qui constituent cette société qui, pour sa plus grande sûreté, s'est divisée en parties que nous appelons nations, et dont le gouverne-

ment est remis entre les mains d'un *prince*, d'un *roi* ou d'un *czar*, c'est-à-dire d'un *monarque souverain ;* nous voyons donc que comme l'homme existe par la volonté de Dieu, de la même volonté divine émane la société, et à plus forte raison l'autorité et le pouvoir suprême de *notre maître et seigneur le Czar.*

3e *D.* — Quels sont, d'après la religion, les devoirs de nous, très humbles sujets, envers *Sa Majesté le Czar de Russie ?*

R. — *Le culte, l'obéissance, la fidélité, les impôts, les services, l'amour et les prières.* Tout se renferme dans ces deux mots, *le culte et la fidélité.*

4e *D.* — Quel est ce culte, et comment devons-nous le manifester ?

R. — Le plus grand culte possible, en le manifestant par les paroles, par les signes, par la conduite, par les actions et par la pensée.

5e *D.* — Quelle est l'obéissance que nous *lui* devons ?

R. — Une obéissance complète, passive, sans bornes, et en toutes choses.

6e *D.* — Quelle est la fidélité que nous devons au Czar ?

R. — La fidélité la plus stricte à exécuter tous ses ordres *sans les examiner*, à nous acquitter des fonctions dont il nous chargera, et à faire tout cela de bonne grâce, *sans murmurer.*

7e *D.* — Sommes-nous obligés de payer les impôts à *notre gracieux souverain le Czar ?*

R. — Nous devons payer tous les impôts d'après ses ordres suprêmes, sans manquer ni à la qualité ni à l'échéance.

8e *D.* — Sommes-nous obligés au service de Sa Majesté le Czar ?

R. — Nous le sommes absolument ; nous devons nous sacrifier à la volonté du Czar tout-puissant, en allant le

servir comme employés, comme soldats, comme *tout ce qu'il voudra.*

9e *D.* — Quels sont la bienveillance et l'amour que nous devons au Czar?

R. Nous devons lui témoigner notre bienveillance et notre amour en travaillant, d'après notre grade, à la prospérité *de notre patrie la Russie* (non la Pologne), et à la prospérité de notre père le Czar de Russie, et de son auguste famille.

10e *D.* — Devons-nous prier pour le Czar et la Russie notre patrie?

R. — Oui, nous devons le faire dans nos prières particulières et publiques, en recommandant le Czar à la grâce de Dieu, en priant le bon Dieu d'accorder au Czar la santé, l'intégrité, le bonheur et le salut. Tout cela s'applique à la *patrie*, qui fait partie *indivisible* du Czar.

11e *D.* — Qu'est-ce qui est contraire à tous ces devoirs?

R. — *Le manque de culte, la désobéissance, l'infidélité, la malveillance, la trahison, l'émeute et la révolte.*

12e *D.* — Le manque de culte et l'infidélité envers le Czar, que sont-ils par rapport à Dieu?

R. — Ils sont le péché le plus grave, le crime le plus affreux.

13e *D.* — Est-ce que, d'après la doctrine de Dieu, on ne doit jamais chercher à se révolter pour renverser le gouvernement du Czar?

R. — Jamais et d'aucune façon.

14e *D.* — Outre le culte que nous devons au Czar, sommes-nous obligés de respecter les autorités qui émanent de lui?

R. — Oui, nous devons les respecter parce qu'elles émanent du Czar, qu'elles le représentent et le remplacent, de manière que le Czar se trouve partout.

15e D. — Quels sont les motifs pour remplir les devoirs que nous venons d'énumérer?

R. — Ces motifs sont de deux espèces, les uns sont naturels, les autres sont révélés.

16e *D.* — Quels sont les motifs naturels ?

R. — Outre les motifs que nous avons énumérés, il y a encore les suivants : que le Czar est le chef de la nation, le père de tous ses sujets qui ne composent qu'une seule et même patrie : la Russie, et que, par conséquent, il est seul digne du culte, de la reconnaissance et de l'obéissance, parce que c'est l'obéissance au Czar qui produit la sûreté et le bien public et particulier.

17e *D.* — Quels sont les motifs révélés surnaturels de ce culte ?

R. — Les motifs surnaturels révélés sont : que le Czar est le LIEUTENANT et le MINISTRE DE DIEU, qu'il est l'exécuteur des ordres de Dieu, que, par conséquent, désobéir au Czar, c'est désobéir à Dieu lui-même ; que Dieu nous récompensera dans la vie future pour le culte et l'obéissance que *nous lui rendons dans la personne du Czar*, et nous punira éternellement et sévèrement pour la désobéissance et le manque à ce culte. Or, Dieu nous ordonne d'aimer et d'obéir, du fond de notre cœur, à toutes les autorités et particulièrement au Czar, non par respect humain, mais par la crainte du dernier jugement.

18e *D.* — Quels sont les livres qui nous prescrivent tous ces devoirs ?

R. — Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et en particulier les psaumes, l'évangile et les lettres apostoliques.

19e *D.* — Quels sont les exemples qui confirment cette doctrine ?

R. — L'exemple de Jésus-Christ même, qui a vécu et est mort dans l'obéissance à l'empereur romain, et qui, par respect, s'est soumis au jugement qui l'a condamné à mort. — Nous avons encore les exemples des apôtres, qui aimaient et respectaient les gouvernements, quoi-

qu'ils en fussent persécutés ; ils souffraient paisiblement dans les cachots par la volonté des empereurs ; mais ils ne se révoltaient pas comme font les traîtres et les malfaiteurs. — Il faut donc, d'après ces exemples, *souffrir et se taire.*

20e *D.* — Depuis quand a-t-on l'habitude de prier Dieu pour la prospérité des monarques ?

R. — Depuis le commencement de la chrétienté on a introduit l'habitude de prier publiquement pour les Czars, et cette habitude est pour nous le plus beau legs, le plus beau présent de l'antiquité.

Telles sont les paroles de la doctrine de l'Église, confirmées par la pratique, sur le culte et la fidélité dus à la personne du *tout-puissant Czar de la Russie,* MINISTRE ET LIEUTENANT DE DIEU !

II

Qu'est-ce que la mort ? Le lendemain des grandeurs, des richesses, des plaisirs. On se couche dans les pompes et dans les voluptés, on se réveille dans le sépulcre, sous un froid linceul, entre l'oubli de la terre et l'éternité de l'enfer ou du ciel. F. DE LA MENNAIS.

(Provenance inconnue ; date ajoutée au crayon : 1834.)

III

A Monsieur, Monsieur Léonard Chodzko,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9, Paris.

Paris, 1er septembre 1836.

Je conserverai précieusement, Monsieur, le bel ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Également remar-

quable sous le rapport littéraire et sous le point de vue de l'art, il honore l'émigration polonaise, et quand votre grande nation aura repris le rang qui lui appartient en Europe, il restera comme un souvenir, doux alors, des jours de souffrance et d'exil. Celui de la renaissance viendra, il viendra certainement, je ne sais si je le verrai, car je me fais vieux et le travail de la vie en ces rudes temps a usé mes forces ; mais sous la tombe même mes os tressailliront, quand la Pologne, brisant le joug de son oppresseur, reparaîtra libre au milieu du monde, car cette noble terre est pour moi comme une seconde patrie.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments très dévoués.

F. DE LA MENNAIS.

Chodzko Léonard, historien et littérateur polonais (1800-1871), en 1830 capitaine, aide de camp de Lafayette. Il s'agit de l'ouvrage dont voici le titre :

La Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque, ou scènes historiques, monumens..., rédigée par une Société de littérateurs, sous la direction de Léonard Chodzko, publiée par Ignace Stanislas Grabowski, tome premier, Paris, au bureau central, rue Saint-Honoré, 345, 1835-1836, in-4°, 480 pp., nombreuses gravures sur acier.

Lamennais répond à la lettre de Chodzko du 15 août 1836 :

A M. l'abbé F. de Lamennais.
Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

15 août 1836.

Monsieur, j'eus l'honneur de me rapprocher de vous en 1831, à cette époque mémorable où vous avez défendu la sainte cause de la Pologne. Les pages de l'*Avenir* sont ins-

crites dans les cœurs des Polonais; mais depuis l'apparition des *Paroles d'un croyant*, nous vous appelons notre prophète, et notre reconnaissance est aussi vive, aussi profonde que notre admiration pour cet immortel ouvrage.

Aujourd'hui j'ai l'honneur de vous faire hommage du premier tome de la *Pologne pittoresque*. Vous y trouverez, Monsieur, tous les titres de gloire civile, militaire et littéraire de la Pologne, depuis dix siècles. Puisse cette œuvre vous inspirer un nouvel intérêt en faveur de notre cause.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Léonard Chodzko.

(*Copié sur le brouillon de Léonard Chodzko.*)

IV

Monsieur Léonard Chodzko,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

Je serai charmé de voir M. Chodzko et M. Ostrowski. Ils seront sûrs de me rencontrer tous les jours à midi et demi.

Lamennais.

Rue de Rivoli, 28 *bis*, 30 avril 1837.

La date de la lettre est définie d'après la lettre de Léonard Chodzko, qui explique également la réponse de Lamennais; la voici :

Paris, le 29 avril 1837.

Monsieur, le sénateur palatin, l'ancien commandant de la garde de Warsovie Ostrowski, désire vivement

avoir l'honneur de faire votre connaissance ; il veut que je sois son intermédiaire auprès de vous. Le palatin Ostrowski habite Versailles, mais il a l'intention d'aller s'établir avec sa famille à Angers ; il voudrait savoir avant votre avis sur le collège de cette ville et sur le degré d'instruction que l'on y donne aux jeunes gens. Il aura l'honneur de vous exposer ses intentions de vive voix. Veuillez donc m'indiquer le jour et l'heure où nous pourrons nous présenter chez vous. J'écrirai alors à Versailles et nous serons tous deux bien heureux et bien empressés de vous voir. Daignez agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

(*Copié sur le brouillon de Léonard Chodzko.*)

V

Monsieur, Monsieur Léonard Chodzko,
rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

Recevez, Monsieur, mes vifs remerciements pour le bel ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce souvenir de votre part m'est non seulement précieux en lui-même, mais encore à cause du sujet de votre œuvre. Ce qui intéresse la Pologne m'est et me sera toujours cher. Je souffre de ses douleurs, je suis sûr de ses gloires. Vivante au fond de mon cœur, j'y conserve son image comme celle d'une seconde patrie.

Dès que ma santé, maintenant très mauvaise, se sera un peu rétablie, je tâcherai de faire ce que désire de moi M. Michel Chodzko.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

F. Lamennais.

26 avril 1843.

Voici le titre de l'ouvrage dont parle Lamennais :

La Pologne historique, littéraire, monumentale et illustrée, ou Scènes historiques, monuments..... rédigée par une Société de littérateurs, sous la direction de Léonard Chodzko, ancien rédacteur en chef de la *Pologne historique, littéraire, monumentale et pittoresque*, Paris, au bureau central, rue Saint-Germain des-Prés, 9 (1839-1841), in-4°, pp. 482-xxxii, et nombreuses gravures sur acier.

Il répond en même temps à deux lettres, celle de Léonard de Chodzko et celle de Michel Chodzko. Nous donnons le texte de ces lettres d'après les brouillons de Léonard Chodzko :

A F. Lamennais.

Monsieur, je n'ai point oublié la bonté avec laquelle vous avez agréé la *Pologne pittoresque*. Depuis j'ai publié la *Pologne illustrée*, qui peut servir de complément au précédent ouvrage. Veuillez m'accorder aujourd'hui la même bienveillance.

Dans vos écrits et dans votre pensée, vous n'avez jamais désespéré de l'avenir de la Pologne, et vous avez répandu en nous la consolation et l'espérance. Il est vrai que nous passons par des épreuves cruelles, mais ces épreuves nous relèvent et ne peuvent abattre notre foi. Je recommande à votre bonté la démarche de mon cousin, et il sera heureux et fier d'obtenir de vous une réponse encourageante. Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Léonard Chodzko.

Paris, rue Saint-Germain-des-Prés, 24 avril 1843.

A F. Lamennais.

Monsieur, rien ne pourra affaiblir le puissant intérêt qui s'attache aux *Paroles d'un croyant*. Cet ouvrage a été traduit en différentes langues, et il existe même trois traductions polonaises. A mon tour, j'ai essayé de le traduire en vers polonais, laissant en prose les chapitres purement politiques.

Je désirerais faire imprimer cette traduction en vers, mais pour lui donner tout l'intérêt possible, je serais heureux si vous daigniez m'accorder un encouragement qui serait très précieux pour l'édition polonaise et consisterait soit en une lettre qui me serait adressée par vous, soit sous la forme d'*avant-propos* relatif à la Pologne et à son avenir. Je placerais l'un ou l'autre en tête du volume.

Je prends la liberté de joindre à la présente mon manuscrit pour preuve qu'il est complet. Vous voudrez bien me le renvoyer. J'attendrai donc votre bienveillante réponse et j'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération votre très humble serviteur.

MICHEL CHODZKO.

Paris, rue Madame, 8 *bis*, 24 avril 1843.

J'ai pu me procurer la lettre encyclique du 9 juin 1832 en langue latine et je m'empresse de vous la communiquer.

La traduction en vers par Michel Chodzko, des *Paroles d'un croyant* n'a jamais été éditée ; il n existe qu'un prospectus annonçant cette traduction. M. Chodzko y parle de la lettre-préface de Lamennais ; il en donne même un extrait, malheureusement très court : « J ai cru qu en tête du petit livre que vous avez traduit, il fallait quelque chose de très court, un simple mot du cœur. Je serais heureux s'il avait passé dans mes paroles un peu de ce que

le mien sent pour la Pologne, etc... » Cette traduction n'a pas paru parce que les *Paroles*, dont il y avait de très bonnes traductions en polonais, se lisaient mieux en prose, parce que le traducteur était un poète médiocre, et enfin parce qu'elle devait être éditée aux frais des souscripteurs.

KASIMIR DE WOZNICKI.

Table des Matières

Amiel (R).	Antoine et Cléopâtre.	54
—	Débarquement de Cléopâtre à Tarse.	55
—	A Mme Sarah Bernhardt.	430
Bézy (l'abbé).	Deux lettres inédites de Lacordaire.	507
—	Deux lettres inédites de Lacordaire (*suite et fin*).	567
Bonnerot (Jean).	Mon plus beau poème.	248
	De l'éminente poésie des Bibliothèques.	725
Cassagne (A.)	Réponse à l'article sur l'Art pour l'Art.	56
Dejob (Charles).	Mémoires d'un journaliste italien à Paris. Ricordi di Folchetto (Jacopo Caponi).	235
Destangs (André).	Lettres inédites d'Alfred de Vigny. .	570
Faguet (Emile).	La philosophie de M. Henri Poincaré.	1
—	Préface d'une édition anglaise des *Maîtres sonneurs*.	15
—	La bourgeoisie française au XVIIe siècle.	21
—	A la manière de	26
—	Post-scriptum.	32
—	Poètes; M. Thédenat; M. Paul Soniès; Mme Marie Dauguet; M. Henri de Régnier; Jean Moréas; M. Jean Picard; Mme Hélène Picard; M. Ernest Dupuy	65
—	Un livre sur Sully Prudhomme. . .	129
—	Moralistes et Poètes.	150
—	Préface d'une édition anglaise des *Lettres persanes*.	154
—	Hortense Allard de Méritens.	194
—	En marge des vieux livres (2e série). .	228
—	Les Champier.	230
—	Nietzsche contre les historiens. . . .	257
—	Le Temps d'aimer.	287
—	Deux bibliophiles: M. Albert Maire; M. Jean Bonnerot.	293
—	Sur Emerson.	321
—	La responsabilité des criminels. . .	385
—	M. Abel Bonnard.	408
—	L'expérience religieuse.	449
—	L'éducation de la volonté.	469
—	Les derniers combats de Brunetière. .	513
—	Le sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à B. de Saint-Pierre. . .	534
—	Œuvres de Saint-Just.	577
—	Clarisse et l'homme heureux. . . .	606
—	La presse littéraire sous la Restauration.	641
—	La troisième République française et ce qu'elle vaut.	656
—	L'occultisme hier et aujourd'hui. . .	663
—	La folie de Jésus.	705

Faguet (Emile).	La Robe d'amour.	710
—	Eternelle Volupté.	715
—	L'Automne.	719
Fougère (Anatole).	Lettres inédites de Lamennais (*suite*).	187
Giraud (Victor).	Réponse au *Post-scriptum sur Pascal amoureux*.	61
Grojean (Oscar).	Les lettres belges (*suite*).	416
—	— — (*suite et fin*) . . .	552
Hadaly.	A travers les revues italiennes. . . .	104
—	Hommes et idées de notre temps, par F. Garcia Calderon.	297
Joran (Théodore).	Un précurseur du féminisme. . . .	309
—	— — — — (*suite*).	378
—	— — — — (*suite*).	431
—	— — — — (*fin*). .	628
Lafaye (Georges).	Les écrivains latins de la Gaule. . .	746
Lanson (Gustave).	Voltaire et son banqueroutier juif en 1726.	33
Latreille (G.).	Joseph de Maistre et la langue latine.	362
Luchaire (Julien).	Un poète de l'humanité moderne. . .	42
—	Les premières années de la maturité de Mazzini (1832-1836).	164
Maréchal (Christian).	Lamartine est-il philosophe ?	111
Martinenche (Ernest).	L'œuvre de M. Ramon D. Pérès. . .	249
—	La *Dama errante* et l'œuvre de M. Rio Baroja.	545
Michaut (G.).	La théorie de Copernic autour de Pascal.	671
Moch (Andrée).	Exposition espagnole biennale des Beaux-Arts.	608
Souriau (Maurice).	Un dénouement inédit du *Pinto* de Népomucène Lemercier.	694
Thomas (Louis).	Lettres inédites de Lamennais (*suite*).	187
Tissot (Ernest).	Etude sur la littérature italienne : le théâtre de Giacosa.	481
Woznicki (Kasimir de).	Lettres inédites de Lamennais. . . .	754
	Groupement des Universités et grandes Ecoles de France pour les rapports avec l'Amérique latine.	143

L'Administrateur-Gérant : E. Fromantin.

Poitiers. — Société Française d'Imprimerie et de Librairie.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny. — PARIS

PRINCIPAUX OUVRAGES PARUS EN 1907

ÉMILE FAGUET
de l'Académie française.

Le Socialisme en 1907. — Un vol. in-18 jésus, *huitième mille*, broché. 3 50

—

Propos Littéraires. — *Quatrième série* — Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

—

Propos de Théâtre. — *Quatrième série*. — Un vol. in-18 jésus, broché 3 50

JULES LEMAITRE
de l'Académie française.

En Marge des Vieux Livres. — *Deuxième série* — Un vol. in-16 jésus, broché 3 50

DUPUY (Ernest)
Inspecteur général de l'Instruction publique.

Poèmes. — *Les Parques. — Pæstum. — L'Abbé de la Cava. — Le Roman de Chimène. — La Fuite de Jason et de Médée. — Dans Ithaque.* — Un vol. in-16 jésus, broché. 3 50

G. DESDEVISES DU DÉZERT
Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand.

L'Eglise et l'Etat en France. — Tome Ier. — *Depuis l'Edit de Nantes jusqu'au Concordat* (1598-1801). — Un vol. in-8°, broché . . . . . 5 »

G. MICHAUT
Maître de Conférences à la Faculté des Lettres de Paris.

La Bérénice de Racine. — Un vol. in 18 jésus, broché. 3 50

FAUCHIER-DELAVIGNE

Casimir Delavigne intime *d'après des documents inédits*, avant-propos de Victorien Sardou, de l'Académie française. — Un vol. in-8° écu, broché. 4 »

JEAN-JACQUES OLIVIER

Henri-Louis Le Kain, de la Comédie Française (1729 1778 . — Un vol. grand in 8° jésus, illustré de soixante-six gravures d'après les documents de l'époque, broché. . . . . 35 »

Il a été tiré de cet ouvrage 50 exemplaires sur papier vergé ; l'exemplaire, broché. . . . . 50 »

CHABASSEUR (Mme)
Agrégée des Lettres, Professeur à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur.

Songes d'Ecouen *sur nos filles au vingtième siècle*. Précédé d'une étude de Marcel Prévost sur le féminisme. — Un vol. in-18 jésus, broché. . . . 3 50
Couronné par l'Académie française (Prix Jules Favre 1907).

JULES HURÉ
Ingénieur civil des Mines.

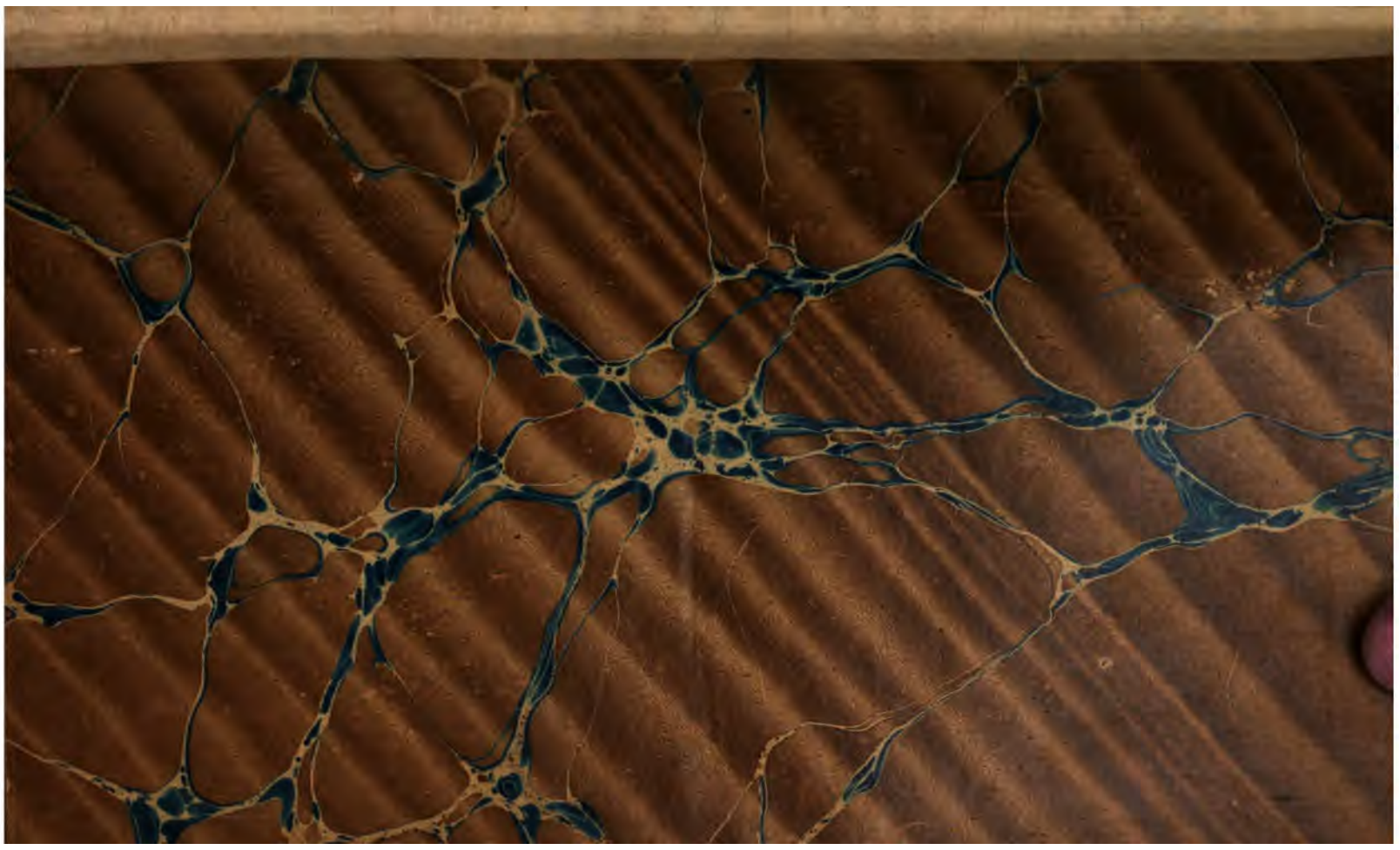
Les Voix de la Raison. *Idées philosophiques et morales*. préface de M. Emile Faguet, de l'Académie française. — Un vol. in-18 jésus, broché. . . 3 50

L. FLEURANT
Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Grenoble.

Sur la Solidarité. — Un vol. in 18 jésus, broché. 3 50

F. CH. CAILLARD

Les Vivantes. — *Poésies*, préface par Léo Claretie. — Un vol. in-8° écu, broché. 3 50



Villanova
9/11/52
MAR 21 '57 H
BOOK DUE-WID
MAY 17 1978
CANCELLED
MAY 2

3 2044 098 642 333